



HISTOIRE
UNIVERSELLE

PUBLIÉE

par une société de professeurs et de savants

SOUS LA DIRECTION

DE V. DURUY

HISTOIRE GRECQUE

AUTRES OUVRAGES DE M. DURUY

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE.

Histoire de la Grèce ancienne; nouvelle édition. 2 volumes in-8, brochés, 12 fr.

Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne des Antonins; nouvelle édition. 4 volumes in-8, brochés, 30 fr.

Introduction générale à l'histoire de France. 1 volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 c.

De Paris à Vienne, causeries géographiques. 1 volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 c.

Cours d'histoire, rédigé conformément aux programmes officiels, à l'usage des classes de grammaire et d'humanités. 7 volumes in-12, avec cartes géographiques, cartonnés :

Abrégé d'histoire ancienne. Classe de Sixième. 1 vol. 2 fr. 50 c.
Abrégé d'histoire grecque. Classe de Cinquième. 1 vol. 2 fr. 50 c.
Abrégé d'histoire romaine. Classe de Quatrième. 1 vol. 2 fr. 50 c.
Histoire de France et du moyen âge du ve *au* XIVe *siècle.* Classe de Troisième. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Histoire de France, du moyen âge et des temps modernes du XIVe *au milieu du* XVIIe *siècle.* Classe de seconde. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Histoire de France et des temps modernes depuis l'avénement de Louis XIV jusqu'à 1815. Classe de Rhétorique. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Abrégé d'histoire universelle. Classe de Philosophie. 1 vol.

Petit cours d'histoire. 7 volumes in-18, avec carte géographique, cartonnés :

Petite histoire sainte. 1 vol. 80 c.
Petite histoire ancienne. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire grecque. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire romaine. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire du moyen âge. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire des temps modernes. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 1 vol. 1 fr.

Pour ceux des ouvrages de M. Duruy qui font partie de l'histoire universelle, voir l'annonce sur la couverture.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

HISTOIRE
GRECQUE

PAR

VICTOR DURUY

AVEC CARTES, PLANS ET GRAVURES

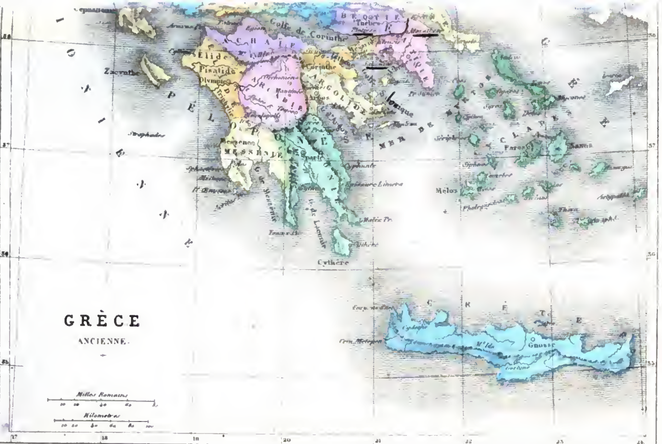
HUITIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873



Labéates
Penestes
Dassarètes
Agrianes
Crestonie
Odomantique
Bistones
Cicones
Scardus
Philippopolis
Pella
Elymiotide
Apollonie
Atintanes
Dodone
Thesprotie
Molossie
Athamanie
Ambracie
Leucade
Golfe Thermaïque
Chalcidique
Thessaliotide
Phthiotide
Pelasgiotide
Magnésie
Doride
Lemnos
Lesbos
Chios
Chalcis
M E R



Dressé par A. Vuillemin.

Librairie de L. Hachette & Cie



HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Nom, étendue et configuration générale. — Montagnes et cours d'eau — Divisions géographiques. — Productions; caractère général du sol grec.

Nom, étendue et configuration générale.

« Qu'entendez-vous par la Grèce? demande ironiquement Philippe de Macédoine aux Étoliens, quand ceux-ci lui reprochent d'être un roi barbare. Où placez-vous ses limites? Et vous-mêmes, pour la plupart, êtes-vous Grecs? »

Ce nom eut la même fortune que celui d'Italie; tous deux voyagèrent d'une extrémité à l'autre de la Péninsule qu'ils servirent plus tard à désigner tout entière. Un petit canton de l'Épire s'appela d'abord ainsi; mais le mot gagna de proche en proche, et s'étendit peu à peu sur la Thessalie, les pays au sud des Thermopyles et le Péloponnèse. Dans la suite, il comprit encore l'Épire, l'Illyrie jusqu'à Épidamne, enfin la Macédoine. Par une autre singularité, le nom de Grèce était inconnu à la Grèce. Elle s'appelait elle-même *Hellas*, le pays des Hellènes. Nous ignorons les motifs qui ont fait prévaloir le mot de *Græcia* dans la langue romaine. Mais nous-mêmes ne désignons-nous pas les peuples d'outre-Rhin par un nom qu'ils ne connaissent point?

La Grèce est l'une des trois péninsules qui terminent l'Europe au sud. Si l'on mesurait son étendue au bruit qu'elle a

fait dans le monde, elle serait une vaste région; en réalité, elle est le plus petit pays de l'Europe. Sa superficie, les îles comprises, est loin d'égaler celle du Portugal; mais ses rivages sont si bien découpés que leur étendue surpasse celle de tout le littoral espagnol. Au nord, elle tient au massif des Alpes orientales qui la séparent de la vallée du Danube, une des grandes routes des migrations asiatiques en Europe. Au sud, elle plonge par trois pointes dans la Méditerranée, presque sous la latitude de Gibraltar et en face d'une des plus fertiles provinces de l'Afrique. Séparée par la mer, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Italie, elle s'en rapproche par ses îles. Les Cyclades, qui commencent près du cap Sunion, vont se mêler aux Sporades qui touchent à l'Asie. De Corcyre on voit l'Italie, du cap Malée les cimes neigeuses de la Crète, et de cette île les montagnes de Rhodes et de la côte asiatique. Deux journées de navigation mènent de la Crète à Cyrène; il en faut trois ou quatre pour atteindre l'Égypte. Comment s'étonner que la Grèce ait rayonné bien au delà de ses frontières par son commerce, ses colonies et sa civilisation, quand tant de routes s'ouvraient devant elle!

Montagnes et cours d'eau.

Ce que l'Apennin est pour l'Italie, le *Pinde* l'est pour la Grèce. Il se détache des Alpes orientales, comme l'Apennin des Alpes maritimes, et descend au sud, séparant l'Illyrie de la Macédoine, l'Épire de la Thessalie, et couvrant la péninsule d'innombrables ramifications. Les *monts Cambuniens* s'appuient, au nord des sources du *Pénée*, sur cette chaîne centrale et courent droit à l'est, vers les bords du golfe Thermaïque, où ils se relèvent pour former la masse colossale de l'*Olympe*. Cette montagne, haute de plus de 3000 mètres, se présente, du côté de la Macédoine, comme une immense muraille taillée à pic. Au midi, ses pieds baignent dans le Pénée; de l'autre côté du fleuve se dresse l'*Ossa*, le rival de l'Olympe, qui garde presque aussi longtemps que lui, dans l'été, les neiges de l'hiver. L'issue que le Pénée s'est frayée entre les deux monts est la *vallée de Tempé*, célèbre dans

l'antiquité par le charme et l'imposante beauté des sites qui la décorent. Cette vallée sauvage, si resserrée en quelques endroits, que dix hommes y pourraient arrêter une armée, était cependant le seul passage fréquenté qui menât de Macédoine en Thessalie. Comme les monts Cambuniens ferment la Thessalie par le nord, le mont *Œta* la ferme par le sud et se termine aussi, sur le golfe Maliaque, par un défilé fameux, celui des *Thermopyles*.

Entre les monts Cambuniens et l'Œta s'étend l'*Othrys*, qui sépare le bassin du Pénée de celui du Sperchios, et qui va rejoindre sur la côte le *Pélion*, prolongement de l'Ossa; ainsi presque toute la Thessalie est vraiment ce que l'appelait Xerxès, un vallon facile à noyer sous les eaux, si on leur fermait la seule issue par où elles s'échappent, la vallée de Tempé. La poésie avait trouvé dans cette région quelques-unes de ses plus gracieuses et de ses plus terribles légendes. Cette vallée de Tempé, le bras du fils d'Alcmène ou le trident de Neptune l'avait ouverte. Sur la cime de l'Olympe et ses neiges presque éternelles, au milieu des nues qui l'enveloppent et que déchire la foudre, s'élevaient les trônes des douze grands dieux. C'est dans la Thessalie que les géants avaient combattu les maîtres de l'Olympe; là que les Muses vinrent, aux noces de Thétis et de Pélée, prédire la naissance d'Achille et la ruine de Troie. Le laurier d'Apollon croissait d'abord à Tempé; et sur le Pélion furent coupés les arbres dont on fit le navire Argo, auquel Minerve donna pour mât un des chênes fatidiques de Dodone.

Au sud de la Thessalie et de l'Épire, un inextricable réseau de montagnes couvre la Grèce centrale. Une chaîne qu'on peut regarder comme la continuation du Pinde descend jusqu'au golfe de Corinthe entre l'Étolie et la Locride. Une autre qui se détache de celle-ci dans la Doride court à l'est et comprend les monts célèbres du Parnasse où Delphes s'élevait, de l'Hélicon, le séjour des Muses, du Cithéron où Œdipe tua Laios, du Parnès, du Pentélique qui passe derrière Athènes et porte son acropole, de l'Hymette enfin dont le Laurion et le cap Sunion sont les dernières terrasses.

Cette chaîne, souvent brisée, envoie vers le sud, entre les golfes Saronique et Corinthien, un puissant rameau qui forme une seconde péninsule à l'extrémité de la première, s'y étale circulairement, et donne au Péloponnèse la figure d'un cône tronqué dont le sommet est à cinq ou six mille pieds au-dessus de la mer.

Par cette disposition de ses montagnes, la Grèce est, si j'ose dire, un piége à trois fonds. Les monts Cambuniens et l'Olympe s'élèvent au nord, comme une première barrière. Si cet obstacle est franchi ou tourné, l'assaillant sera arrêté par l'Œta aux Thermopyles et enfermé dans la Thessalie. Ce passage encore forcé, la Grèce centrale n'est plus défendue, parce que les hauteurs n'y forment point une chaîne continue; mais la résistance peut reculer jusqu'à l'isthme de Corinthe, où elle trouve de nouveau une formidable position, au milieu de montagnes d'accès difficile qui, en beaucoup de points, ne laissent, entre leurs flancs abrupts et la mer, que deux routes dangereuses suspendues au-dessus des flots.

Les eaux intérieures de la Grèce pouvaient être également fermées aux navires des peuples anciens sur trois points : au nord de l'Eubée, pour couvrir les Thermopyles; près de l'Euripe, pour défendre les approches de l'Attique; dans le détroit de Salamine, pour protéger l'isthme de Corinthe.

La mer se trouvant partout à une faible distance des montagnes, la Grèce n'a que des cours d'eau peu étendus. Les plus considérables sont le *Pénée* et l'*Achéloüs* (130 et 175 kilom. de longueur). Plusieurs de ces fleuves, l'Eurotas, l'Alphée, le Styx et le Stymphale, ont sous terre une partie de leur cours; presque tous ont le caractère capricieux des torrents. Les pluies d'automne et d'hiver tombant sur des montagnes décharnées, descendent rapidement vers les vallées qu'elles inondent. Avec l'été arrive la sécheresse, car le calcaire compacte des montagnes ayant peu absorbé, ne rend rien, les sources s'épuisent, et le torrent, naguère furieux, coule à sec.

Divisions géographiques.

A voir le grand nombre de divisions politiques faites en ce petit pays, on les croirait arbitraires ; presque toutes ont été dessinées par la nature même sur le sol. La *Thessalie* a formé une seule région, malgré l'Othrys, parce que cette montagne, assez haute pour être la ligne de partage des eaux, ne l'est pas assez pour être la ligne de démarcation des hommes. Seulement la vie a été bien autrement active aux bords des golfes Maliaque et Pagaséen, qui s'ouvrent sur la Grèce, que dans le bassin solitaire du Pénée : les villes s'y pressent comme les légendes.

Les deux *Locrides* opuntienne et épicnémidienne couvrent les pentes qui descendent à la mer eubéenne, la *Béotie* celles qui s'inclinent à l'intérieur vers le lac Copaïs. Mais la Béotie a deux jours sur deux mers : par le pays d'Aulis sur l'Euripe, par la vallée de Creusi sur le golfe de Corinthe.

La *Phocide*, plus haut dans la montagne, enveloppait la Béotie, et, comme elle, touchait aux deux mers. La *Doride*, haute et froide vallée entre l'Œta et le Parnasse, aurait pu n'être que le commencement de la Phocide. Le canton montagneux des *Locriens Ozoles* offrait à ce peuple d'inexpugnables retraites. Pausanias tire leur nom de l'odeur de leurs vêtements en peaux de bêtes non préparées; un de leurs poëtes, des fleurs qui embaumaient l'air de leurs montagnes. J'ai peur que le poëte n'ait tort ; leur vie grossière donne raison à Pausanias.

Leurs voisins à l'ouest, les *Étoliens*, habitaient un pays sauvage, où les villages, bâtis sur la pente des rocs, restaient l'hiver sans communications entre eux. Ces hauteurs sont les dernières ramifications du Pinde et de l'Œta qui viennent mourir d'une part sur les bords du fleuve Achéloüs, de l'autre, sur ceux du golfe de Corinthe, au point le plus étroit de cette mer, là où la côte du Péloponnèse n'est qu'à 1600 mètres de distance. C'est par là que les Étoliens iront, dans les derniers temps, ravager si souvent la presqu'île, comme ils passeront entre le Pinde et l'Œta pour piller la

Thessalie. Ils n'ont que ces deux portes ouvertes sur la Grèce.

L'Achéloüs, dont le delta grandit sans cesse, les séparait de l'*Acarnanie*, autre région montagneuse renfermant quelques lacs, avec de vastes pâturages, et entourée de trois côtés par la mer. Le nord-est de l'Acarnanie, seul, n'était pas défendu; les tribus de l'Épire y pénétrèrent. Les Amphilochiens, qui habitaient de ce côté, étaient à demi grecs et à demi barbares.

A l'extrémité opposée s'étendait une presqu'île bien mieux dessinée, l'Attique, que le Cithéron et le Parnès séparaient de la Béotie, que le Pentélique et l'Hymette partageaient en deux versants, et qui s'inclinait vers trois mers. Malgré ces directions divergentes, c'était une des contrées les mieux faites de la Grèce. Beaucoup de villages, mais une seule ville, l'asile commun, le marché, le comptoir et la forteresse du pays : Athènes, entre l'Ilissos et le Céphise; au pied de rocs escarpés qui portaient sa citadelle, à huit kilomètres du Pirée, qui dans ses trois ports pouvait abriter 400 vaisseaux. Toute la vie de l'Attique devait se porter en ce point; elle s'y concentra. Tous les échos de l'Asie vinrent y retentir, toutes les affaires du monde s'y traiter, toutes les doctrines, tous les arts s'y épurer et y grandir. Le genre humain salue encore avec reconnaissance la patrie de Socrate, de Phidias et de Sophocle.

En suivant la côte qui regarde Salamine, on trouve dans un fertile vallon, séjour favori de Cérès, Éleusis qu'Athènes attira et retint sous son influence, et, entre deux rochers, Mégare qui, protégée par ses montagnes, échappa à cette attraction. Mégare est la porte de l'isthme. Pindare compare cet isthme à un pont jeté par la nature au milieu des mers pour lier ensemble les deux principales parties de la Grèce. Mais ce pont est si hérissé de montagnes, que le passage en est difficile et qu'il suffirait de quelques hommes résolus pour y arrêter une armée. Cette position de Mégare et ses deux ports sur les golfes Saronique et Corinthien faisaient toute son importance. Mais dans l'une de ces mers elle trouvait la marine rivale de Corinthe, dans l'autre celle d'Athènes,

cette redoutable concurrence devait la tuer. Entre Schœnous et Léchéon l'isthme n'a guère plus de quatre à cinq kilomètres de largeur. Aussi on transportait souvent par terre les vaisseaux d'un de ces ports à l'autre, afin d'éviter les longueurs et les périls d'une navigation autour du Péloponnèse. Démétrius Poliorcète, César et Néron songèrent à creuser en cet endroit un canal.

Le Péloponnèse a trois régions bien caractérisées : le bassin central, ou l'Arcadie, enveloppé d'un cercle de montagnes qui ne s'ouvre qu'à l'ouest, du côté d'Olympie, en un étroit défilé par où l'Alphée s'échappe ; la Laconie, ou le bassin de l'Eurotas ; la Messénie, ou le bassin du Pamisos ; les deux dernières tenant aux montagnes de l'Arcadie, et séparées l'une de l'autre par le Taygète. Le reste, c'est-à-dire le littoral du nord, n'est qu'une suite de courtes vallées descendant à la mer, et dont chacune avait une ville qui formait un État à part. Les anciens y distinguaient cependant trois régions particulières : l'Élide, la plus fertile région du Péloponnèse, l'Achaïe et l'Argolide ; ils ne faisaient habituellement d'exception que pour Sicyône et Corinthe qui, chacune, donnaient leur nom au pays environnant.

L'Argolide reproduit presque la figure de l'Attique. C'est aussi une presqu'île entre trois mers. Mais la capitale n'est pas au centre ; son port était mauvais, même pour les navires des anciens, et elle avait Sparte à ses côtés. Aussi, après avoir jeté un vif éclat dans les temps primitifs, elle ne joua, comme Thèbes, qu'un rôle secondaire, sans avoir comme cette autre rivale de Sparte et d'Athènes la gloire éclatante de Leuctres et de Mantinée pour dédommagement de sa longue obscurité.

Productions ; caractère général du sol grec.

Les montagnes de la Grèce couvrent les neuf dixièmes de sa surface, et ne laissent à découvert qu'un très-petit nombre de plaines dont les plus grandes se trouvent en Thessalie. Aussi cette province était-elle la seule qui nourrît une bonne et forte race de chevaux. Ces montagnes, aujourd'hui privées

de leurs antiques forêts, ne sont pas plus riches que celles de l'Italie en métaux précieux. Cependant, on tirait du cuivre et de l'amiante de l'Eubée; du fer de la Béotie, du Taygète et des îles de Mélos, de Sériphos et d'Eubée; Chalcis en fabriquait des armes excellentes, et ses ouvriers se vantaient d'avoir su les premiers travailler le cuivre. Il y avait de l'argent en Épire, en Cypre, à Siphnos et dans l'Attique où Athènes, aux jours de sa puissance, occupa 20 000 hommes dans ses mines du Laurion. Dans l'Hémus et l'Orbêlos, dans la Thessalie, au mont Pangée, entre la Macédoine et la Thrace, et dans les îles de Siphnos et de Thasos, on trouvait de l'or. L'Hèbre, en Thrace, en roulait dans ses flots. L'Attique et les îles, surtout Paros, avaient des marbres renommés et Lemnos les meilleurs vins de la Grèce.

Dans les pays montagneux, les plaines sont d'ordinaire d'une extrême fertilité. La Thessalie, la Messénie, le nord de l'Élide et l'Eubée, qui fut le grenier d'Athènes, ne démentaient pas ce principe. La Béotie devait aussi à ses nombreux cours d'eaux et à leurs dépôts longtemps accumulés une surprenante fertilité, surtout la vallée inférieure du Céphise, fécondée comme l'Égypte par des inondations périodiques. Mais les habitants, gâtés par cette nature trop généreuse, s'engourdirent dans les plaisirs sensuels. Tandis que l'Attique, si pauvre, se couvrait d'une active et ingénieuse population, la Béotie nourrit un peuple dont la paresse d'esprit devint proverbiale, bien qu'il ait compté Hésiode et Pindare parmi ses enfants. Les régions élevées de l'Arcadie et ses vallées verdoyantes que mille ruisseaux arrosent, avaient pour habitants une race d'hommes qui ont quelques traits de ressemblance avec les Suisses par leurs mœurs simples et pastorales, leur esprit belliqueux, leur amour du gain et leur dispersion en de nombreux villages.

Prise dans son ensemble, la Grèce n'était pas assez fertile pour nourrir ses habitants dans l'oisiveté et la mollesse; elle n'était pas assez pauvre non plus pour les contraindre à dépenser toute leur activité dans la recherche des moyens de subsistance. La diversité du sol leur imposait cette diversité

de travaux qui multiplie les aptitudes et excite le génie des peuples, qui provoque la variété des idées par celles des connaissances, c'est-à-dire la civilisation. De leur sol les Grecs reçurent bien plus qu'aucun autre peuple l'obligation d'être à la fois pâtres et laboureurs, mineurs et marchands; ajoutez : en face ou à proximité des contrées alors les plus civilisées, la Lydie, la Chaldée, la Phénicie, l'Égypte et Carthage.

Un pays, en Grèce, résume par excellence tous ces avantages de sol et de position, la stérile Attique, avec ses fertiles campagnes de Marathon et d'Eleusis qui rendaient soixante de produit pour un de semence, avec ses oliviers, son miel parfumé de l'Hymette, ses marbres du Pentélique, ses mines du Laurion, son atmosphère si pure que du cap Sunion on apercevait l'aigrette et la lance de la Minerve du Parthénon; et, mieux que tout cela, avec la mer qui, de trois côtés, lui sert de ceinture. Chaque fois qu'ils montaient au Parthénon, les Athéniens découvraient ces îles nombreuses semées autour d'eux, sur les flots, comme pour devenir leur domaine, ou les mener sans péril aux côtes de Thrace, d'Asie et d'Égypte.

La Grèce était donc un magnifique théâtre préparé à l'activité humaine. Que le despotisme eût approché de cette terre et de ces hommes, que Darius ou Xerxès eussent vaincu à Marathon ou à Salamine, et les heureuses influences du sol et du climat eussent été neutralisées; la Grèce ancienne fût devenue ce que les empereurs et les sultans ont fait de la Grèce moderne, une terre de désolation. Mais le génie de la liberté s'assit au foyer de ce petit peuple victorieux; il éleva leur âme que la servitude eût dégradée; il les aida à tirer de leur sol et d'eux-mêmes tous les trésors qu'une nature bienfaisante y avait déposés, que des institutions mauvaises et des circonstances contraires eussent rendus stériles.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES TEMPS PRIMITIFS ET L'AGE HÉROÏQUE.

CHAPITRE II.

TEMPS PRIMITIFS OU HISTOIRE LÉGENDAIRE.

Pélasges (2200-1600); Colons orientaux (1600-1300) et Hellènes (1400-1300). Récits mythologiques des temps héroïques : Cécrops (1580?); Cadmus (1314?); Danaüs, Pélops (1284?). — Prométhée, Deucalion (1434?); Bellérophon, Persée, Hercule (1262-1210?); Thésée. — Autres personnages célèbres des temps héroïques; Œdipe. — Guerre de Thèbes (1214 et 1197?); les Argonautes (1226?); Guerre de Troie (1193-1184?); Homère. — Retour des Héraclides ou conquête du Péloponnèse par les Doriens (1104?).

Les Pélasges (2200-1600); colons orientaux (1600-1300) et Hellènes (1400-1300).

Les premiers habitants de la Grèce semblent avoir été les *Pélasges*, race aujourd'hui disparue, mais qui aurait couvert l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, et à laquelle on rapporte des monuments d'une construction particulière que les générations postérieures attribuèrent à une race de géants, les *Cyclopes*. Ce sont d'énormes quartiers de roc, souvent bruts, quelquefois taillés, mais toujours placés les uns sur les autres sans ciment. Tels sont les murs de Tirynthe bâtis de pierres dont deux chevaux attelés ne pourraient ébranler la plus petite. Les Pélasges paraissent avoir fondé les plus anciennes villes de la Grèce, Mycènes, Tirynthe, Argos, Sicyône, Orchomène; et ils commencèrent à en défricher le sol.

Suivant d'anciens récits, des étrangers partis des bords du

Nil et de la Phénicie auraient apporté en Grèce la connaissance des arts utiles, Cécrops dans l'Attique, Cadmus à Thèbes, Danaüs à Argos.

On a très-légitimement révoqué en doute l'origine orientale de ces personnages ; mais on ne peut nier que les nations plus civilisées de l'Égypte et de l'Asie occidentale n'aient contribué pour beaucoup au développement de la société en Grèce. Ainsi la forme des plus anciennes lettres grecques reproduit celle des caractères Phéniciens ; le système métrique des Grecs était le même que celui de Babylone et l'on trouve un lien de parenté entre les sculpteurs d'Assyrie et ceux d'Egine.

Les Hellènes, peuplade guerrière établie dans la Thessalie, et probablement de même sang que les Pélasges, se répandirent, à partir du seizième siècle avant notre ère, dans les autres parties de la Grèce. Ils paraissent avoir été divisés en quatre tribus principales :

Les *Achéens*, qui eurent d'abord la plus brillante fortune et dominèrent dans le Péloponnèse : Agamemnon et Ménélas furent leurs principaux chefs ;

Les *Éoliens*, qui peuplèrent le centre et l'ouest de la Grèce : Achille, Podalire, Machaon, Philoctète, Ulysse, Nestor et Ajax, fils d'Oïlée, étaient de leur race ;

Les *Ioniens* et les *Doriens*, d'abord plus obscurs, mais qui se firent un nom immortel quand ils s'appelèrent les Athéniens et les Spartiates.

Ce que je viens d'exposer est à peu près tout ce que l'histoire positive peut dire de ces temps reculés. Mais ces siècles, vides de faits authentiques, avaient été remplis, par la brillante imagination des Grecs, d'une foule de personnages, hommes ou dieux, dont la vie merveilleuse fut l'objet de légendes qui restèrent populaires jusqu'au dernier jour de la Grèce, qui vivent à jamais dans des poëmes immortels, et dont souvent nos artistes s'inspirent encore. Il est donc nécessaire de connaître cette histoire légendaire faite par les prêtres, par les poëtes, par le peuple lui-même, et qui recouvre certainement un fond historique, bien qu'on ne puisse le dégager.

Les poëtes grecs s'occupaient peu des Pélasges, perdus pour eux dans le lointain des siècles, mais ils en savaient déjà bien long sur les chefs de peuples qu'ils font venir de l'Orient, et avec lesquels commence la période appelée les temps héroïques. Si l'on étend cette période de 1600 à 2000 avant Jésus-Christ, on y retrouvera les exploits de ceux que les Grecs appelaient les héros, l'expédition des Argonautes, les deux guerres de Thèbes et celle de Troie.

Récits mythologiques des temps héroïques : Cécrops (1580?) Cadmus (1314?); Danaüs, Pélops (1284?).

Cécrops (1580?) était, disait-on, un sage d'Égypte qui, chassé de Saïs, sa patrie, par la guerre civile, vers 1580, vint avec quelques-uns des siens aborder dans l'Attique. Les habitants, sauvages encore, vivaient au fond des bois; il les réunit en douze bourgades, leur enseigna à cultiver l'olivier et à extraire l'huile de ses fruits, à labourer la terre et à lui faire produire diverses espèces de grains. Pour mieux serrer les liens de la nouvelle société, il aurait institué les lois du mariage, les rites funéraires et le tribunal de l'Aréopage, qui prévenait les violences par des sentences équitables. On le représentait moitié homme et moitié serpent, pour exprimer sa double patrie ou son rôle comme chef de deux peuples.

Europe, fille du roi phénicien Agénor, ayant un jour disparu, ce prince fit partir son fils Cadmus pour la retrouver. Il voyagea longtemps et visita maints pays. Arrivé en Grèce (1314?), il consulta l'oracle de Delphes. « Ne cherche plus ta sœur, répondit Apollon, mais suis la première vache qui se trouvera sur ton chemin et fonde une ville au lieu où elle s'arrêtera. » Elle le conduisit en Béotie, auprès de la fontaine Arcios. Un dragon gardait ses eaux sacrées; Cadmus le tua et sema ses dents sur la terre. Il en sortit des hommes armés qui aussitôt s'attaquèrent; tous périrent, à l'exception de cinq, qui l'aidèrent à bâtir la Cadmée, et qui devinrent les chefs des cinq plus nobles maisons thébaines.

Cadmus eut plusieurs enfants : Penthée, qui fut mis en

pièces par les Bacchantes; Actéon, le rival de Diane à la chasse, qui, un jour, osa la regarder se baignant dans une fontaine, et fut, par la déesse irritée, changé en cerf, puis dévoré par ses propres chiens; enfin Sémélé, que Jupiter aima. Elle voulut voir le dieu dans l'éclat de sa majesté, au milieu des éclairs et des tonnerres; mais le feu céleste la consuma. L'enfant qu'elle portait dans son sein ne périt pas : Jupiter le prit et le plaça dans sa cuisse jusqu'au moment fixé pour sa naissance : c'était Bacchus. Lycos, Amphion, à la lyre harmonieuse, Laios et Œdipe sont nommés parmi les successeurs de Cadmus.

Danaüs, frère d'un roi d'Égypte, vint, fuyant sa colère, s'établir un peu plus tard à Argos. Il était célèbre par ses cinquante filles, les Danaïdes, qui, mariées le même jour, tuèrent, sur son ordre, leurs époux, et furent condamnées aux enfers à remplir éternellement un tonneau sans fond, une seule exceptée, parce qu'elle avait sauvé son mari.

Pélops était aussi fils de roi. Son père Tantale régnait dans la Phrygie. Recevant un jour les dieux à sa table, il veut éprouver leur puissance. Il immole son fils et leur en sert les membres. Jupiter voit le crime; il précipite le coupable aux enfers, où Tantale, plongé dans un fleuve dont les ondes fuient ses lèvres brûlantes, ne parvient jamais à y satisfaire sa soif inextinguible, et souffre incessamment des déchirements d'une faim dévorante, sans que sa main puisse saisir les fruits suspendus au-dessus de sa tête.

Cependant Jupiter ranime Pélops. Mais une de ses épaules avait été mangée par Cérès, qui, absorbée dans la douleur que lui causait la perte de sa fille Proserpine ravie aux enfers par Pluton, n'avait point reconnu ce mets détestable. Jupiter donne au fils de Tantale une épaule d'ivoire dont le seul contact guérit tous les maux. Pélops vient en Grèce; en Élide, il veut obtenir Hippodamie, fille du roi Œnomaos. Treize prétendants ont déjà péri, car Œnomaos, averti par l'oracle que son gendre le tuera, défie à la course ceux qui prétendent à la main de sa fille; il est sûr de les vaincre avec ses chevaux rapides, et il les tue après les avoir vaincus. Pélops gagne le cocher d'Œnomaos, qui ôte la clavette des

roues; le char se renverse dans la lice; Œnomaos meurt; Pélops lui succède. Selon d'autres récits, Neptune lui avait donné un char d'or et des chevaux ailés (1284?).

Mais ce favori des dieux a une abominable postérité : Thyeste, qui déshonore son frère; Atrée qui renouvelle, en servant à Thyeste les membres de son fils, le festin de Tantale. Agamemnon et Ménélas sont ses petits-fils; Égiste, fils de Thyeste, égorge Agamemnon; il tombe lui-même sous les coups d'Oreste, qui frappe aussi sa mère Clytemnestre.

Prométhée, Deucalion (1434?); Bellérophon, Persée, Hercule (1262-1210?), Thésée.

Passons maintenant aux légendes des héros indigènes. Les Hellènes nommaient comme père de leur race le Titan Prométhée, fils de Japet ou d'Uranus, et le plus sage des dieux. C'est lui qui crée le premier homme, et qui, pour animer cet ouvrage de ses mains, dérobe aux cieux une étincelle du feu éthéré. L'homme doué alors d'intelligence invente les arts, et une race dégradée devient la rivale des dieux. Jupiter s'en indigne; il foudroie Prométhée, et l'enchaîne au sommet du Caucase, où un aigle lui déchire le foie incessamment; mais le Titan vaincu espère encore et prédit la victoire : « Jupiter tombera, dit-il, du vieux trône des cieux, précipité par un géant indomptable qui trouvera un feu plus puissant que le feu de la foudre, des éclats plus retentissants que les éclats du tonnerre, et qui brisera dans la main de Neptune le Trident qui soulève l'Océan et fait bondir la terre. »

Un fils de Prométhée, Deucalion, sauve la race créée par son père. Il régnait dans la Thessalie, quand Jupiter, irrité des crimes des hommes, envoya un déluge qui fit périr toute la population. Il échappa seul au fléau, avec sa femme Pyrrha, dans un navire qu'il avait construit d'après les conseils de son père. Au bout de neuf jours, l'arche s'arrêta sur la cime du Parnasse. Lorsque les eaux se furent retirées, Deucalion et Pyrrha consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur commanda de jeter des pierres par-dessus leurs épaules. Les pierres jetées par Pyrrha se changèrent en femmes, celles

qu'avait lancées Deucalion devinrent des hommes, et la Grèce put se repeupler (1434?).

Deucalion eut pour fils Hellen, lequel engendra Doros, père des Éoliens, et Xuthos, qui engendra Ion et Achéos, les chefs des deux autres tribus helléniques.

Après Deucalion, les légendes que nous analysons représentent les Hellènes comme une race particulièrement aimée des dieux. Aussi, combien ne voit-on pas de merveilles dans l'histoire que lui prêtent les poëtes, et, dans son sein, combien de héros qui, par leur courage ou leurs vertus, s'élèvent jusqu'au rang des immortels! Il n'y a pas dans toute la Hellade de ville, de bourgade, si obscure qu'elle soit, qui n'ait ses traditions héroïques. Nous ne redirons que les plus célèbres.

Bellérophon était le petit-fils de Sisyphe, le plus avisé des mortels. Prœtos, roi de Tirynthe, croyant avoir une injure à venger, voulut le tuer, mais n'osa le frapper lui-même, parce qu'il était son hôte. Il l'envoya auprès de son beau-père Iobate, roi de Lycie, avec un message secret où il recommandait à ce prince de se défaire de Bellérophon. Le roi reçut magnifiquement l'étranger. Pendant neuf jours il lui donna des festins, et, chaque matin, il immola aux dieux un taureau pour les remercier de sa bienvenue. Le dixième seulement il lui demanda son message; après en avoir pris connaissance, il lui ordonna d'aller tuer la Chimère, monstre qui avait la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre, et dont la gueule béante lançait des tourbillons de flammes. Le héros tua le monstre avec l'aide de Minerve, qui lui donna le cheval ailé Pégase. Iobate lui commanda ensuite de combattre les Solymes et les Amazones; il les vainquit encore. Désespérant de réussir par la force ouverte, le roi mit en embuscade les plus braves de son peuple. Pas un de ses guerriers ne revit depuis sa demeure. Alors Iobate reconnut le favori des dieux et lui donna sa fille en mariage. Mais un jour le héros voulut, monté sur Pégase, escalader l'Olympe, et se laissa choir. Son corps fut brisé, et son coursier divin alla former une constellation parmi les étoiles.

Acrisios, roi des Argiens, et, comme Prœtos, descendant

de Danaüs, avait une fille, Danaé, que Jupiter aima et qui eut elle-même un fils, Persée. Un oracle avait prédit à Acrisios qu'il serait privé de la couronne et de la vie par son petit-fils. Dès qu'il apprit sa naissance, il l'enferma avec sa mère dans un coffre qu'il jeta au milieu des flots. Les vagues le portèrent sur l'île de Sériphos. Le roi de ce pays délivra Persée de sa prison flottante. Il grandit vite en force et en courage; sa première entreprise fut dirigée contre les Gorgones, qui portaient des serpents entrelacés dans leur chevelure et changeaient en pierre tout ce qu'elles regardaient. Mais Pluton donna au jeune héros un casque qui le rendit invisible, Minerve lui céda son bouclier, Mercure ses ailes et une épée de diamant. Persée surprit les Gorgones endormies et coupa la tête de Méduse. Du sang de la Gorgone naquit Pégase dont Persée s'empara. Atlas, roi de Mauritanie, lui refusant l'hospitalité, il lui présenta la tête de Méduse qui le changea en montagne. Sur la côte de Palestine, il délivra Andromède, exposée à un monstre marin, et l'épousa, mais Phinée, oncle de la princesse, vint troubler avec ses partisans le festin nuptial; la tête de la Gorgone les pétrifia. Le roi de Sériphos, qui voulait contraindre Danaé à le prendre pour époux, eut le même sort.

Après ce dernier exploit, le héros rendit aux dieux les armes qu'il en avait reçues et attacha sur l'égide de Minerve la tête de Méduse. De retour dans la Grèce, il tua, un jour qu'il s'exerçait aux jeux, son aïeul d'un coup de disque lancé au hasard. Pour ne pas profiter de ce meurtre involontaire, il quitta Argos, fonda Mycènes, dont il fit bâtir les murs par les Cyclopes. Après un long règne, il y mourut de la main du fils d'Acrisios, qui vengea sur lui son père.

Hercule, qu'on disait fils de Jupiter, avait eu pour mère une mortelle, Alcmène, reine de Tirynthe (1262?). Junon, irritée de sa naissance, envoya deux serpents pour le tuer dans son berceau : l'enfant les saisit et les étouffa de ses puissantes mains. La déesse, adoucie par les prières de Pallas, consentit à lui donner le sein pour le rendre immortel; mais il la mordit si fort, que le lait jaillit jusqu'à la voûte céleste, où il forma la voie lactée. L'enfance d'Hercule

se passa au milieu des rudes exercices des pâtres du Cithéron. C'est là que lui apparurent Vénus et Minerve, la Volupté et la Vertu. Chacune plaida sa cause et tenta de l'entraîner. Hercule se décida pour Minerve et commença aussitôt ses glorieux travaux.

Il délivra les campagnes de Thespies d'un lion énorme qui les ravageait; il affranchit Thèbes du joug des Orchoméniens, et, fermant les issues du lac Copaïs, il changea la plaine d'Orchomène en un vaste marais. Jupiter s'aida de son bras contre les Titans qui voulaient escalader le ciel; il n'en laissa pas moins son fils soumis aux capricieuses volontés d'Eurystée, roi d'Argos et de Mycènes, soit en accomplissement d'un serment imprudemment fait par le dieu, soit en expiation d'un meurtre commis par le héros. Hercule tua le lion de Némée, l'hydre de Lerne, dont les têtes repoussaient, si on ne les coupait que l'une après l'autre; le sanglier d'Érymanthe, les oiseaux gigantesques du lac Stymphale et le taureau de la Crète. Il saisit à la course, après l'avoir poursuivie toute une année, la biche aux pieds d'airain; nettoya les étables d'Augias en y détournant l'Alphée; fit manger par ses propres chevaux le roi thrace Diomède, qui les nourrissait de chair humaine; ravit les pommes d'or du jardin des Hespérides, malgré le dragon qui les gardait; tua le triple Géryon, et enchaîna Cerbère pour délivrer Thésée retenu chez Pluton.

Ce furent là ses douze travaux; mais il en accomplit bien d'autres dans ses longs voyages à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Il délivra Hésione du monstre qui était prêt à la dévorer, prit Troie, tua, sur les bords du Tibre, le brigand Cacus, et, en Afrique, Antée qu'il étouffa en l'enlevant dans ses bras puissants, car il avait vu, chaque fois qu'il le terrassait, le géant retrouver de nouvelles forces en touchant la Terre, sa mère. Il extermina les Centaures, délivra Alceste des mains de la Mort, et Prométhée de l'aigle qui lui rongeait le foie; il aida Atlas à porter le ciel, et ouvrit le détroit que forment les colonnes d'Hercule. Exilé pour un meurtre, il fut vendu trois talents en Lydie par Mercure, et fila aux pieds d'Omphale. De retour en Grèce, il secourut les Doriens

contre les Lapithes, s'empara des États d'Amyntor, un chef des Dolopes, et tua le roi d'Œchalie avec tous ses enfants, à l'exception de la jeune Iole.

A la vue d'Iole, Déjanire, femme d'Hercule, comprit qu'elle allait perdre son affection ; pour la retenir, elle envoya à son époux, suivant le perfide conseil de Nessus, une tunique teinte du sang du centaure et empreinte du venin de l'hydre de Lerne. Dès que le héros s'en fut revêtu, un feu secret et terrible dévora tout son corps. Il veut l'arracher, sa chair tombe en lambeaux ; vaincu par le mal, il se fait dresser un bûcher au sommet de l'Œta et y monte après avoir confié ses flèches à Philoctète. C'était la dernière épreuve. Les dieux reçoivent dans l'Olympe le héros purifié par la douleur, et lui donnent la jeune Hébé pour sa compagne immortelle (1210?)

Thésée, le compagnon d'Hercule, est fils d'Égée ou de Neptune. Il naquit à Trézène. Égée avait placé son épée et sa chaussure sous une énorme pierre. A seize ans, Thésée se trouva assez fort pour l'enlever ; mais il ne voulut se montrer à Athènes qu'après s'être rendu digne du trône par ses exploits. Des brigands infestaient l'Argolide, l'isthme de Corinthe et l'Attique : Sinnis, qui attachait les étrangers tombés entre ses mains à deux pins courbés en sens contraire, puis laissait les arbres se redresser et déchirer ses victimes ; Sciron, qui les précipitait du haut des rochers dans la mer ; Cercyon, qui les forçait de lutter avec lui, et ensuite les égorgeait ; Procuste, qui les étendait sur un lit de fer, coupant les extrémités à ceux qui en dépassaient la mesure, allongeant avec des courroies ceux dont les membres étaient trop courts. Thésée les tua, arriva enfin à Athènes, et se fit reconnaître de son père, malgré Médée, princesse de Colchide, qui, répudiée par Jason, s'était réfugiée dans la ville de Minerve sur un char qu'emportaient des serpents ailés.

Dans l'Attique même, le héros trouva à montrer sa force et son courage ; il vainquit les Pallantides, qui voulaient dépouiller son père, et prit vivant le taureau qui désolait les plaines de Marathon. Athènes payait à la Crète un tribut de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons que le Minotaure

dévorait : Thésée s'offrit à être du nombre des victimes. La fille du roi du pays, Ariane, lui donna un fil à l aide duquel il pénétra, sans se perdre, dans le labyrinthe de Dédale. Il tua le monstre, et revint avec Ariane, qu'il abandonna dans l'île de Naxos. Il avait oublié d'ôter les voiles noires que son navire portait au départ; Égée, à la vue de ce signe de deuil, crut son fils mort, et se précipita dans la mer qui lui dut son nom. Thésée hérita de son pouvoir, et donna de sages lois à l'Attique.

Mais le goût des aventures le rejeta bientôt dans la vie errante; il prit part à la chasse du sanglier de Calydon et à la conquête de la toison d'or; il combattit les Amazones sur les bords du Thermodon, ravit Hélène, et voulut aider son ami Pirithoüs à arracher Proserpine aux enfers. Mais Pirithoüs fut mis en pièces par Cerbère, et Thésée, retenu dans le Tartare, ne fut délivré que par Hercule. Rentré dans Athènes, après deux ans d'absence, il reçut les plaintes de Phèdre contre Hippolyte, et prononça sur son fils innocent des malédictions que Neptune entendit : un monstre marin, sorti des flots, effraya les coursiers du jeune prince, qui, renversé de son char et embarrassé dans les rênes, expira, déchiré par les rocs où ses chevaux furieux le traînaient. Dès lors tout se tourne contre Thésée. Malgré ses services, le héros perd l'amour du peuple. Les Athéniens le chassent, une tempête le repousse de la Crète sur l'île de Scyros, et le roi de cette île le fait périr par trahison. Cimon rapporta plus tard ses cendres; les Athéniens l'honorèrent comme un demi-dieu.

Autres personnages célèbres des temps héroïques ; Œdipe.

Si l'on voulait connaître tous les personnages de cette époque célébrés par les poëtes, il faudrait nommer encore le Crétois Minos, puissant roi, qui mérita par sa justice d'être aux enfers le juge de tous les hommes; Tyndare et sa femme Léda, qui fut aimée de Jupiter et donna le jour à Castor et à Pollux; Hélène et Clytemnestre, beautés fatales et filles aussi de Léda; Sisyphe, roi de Corinthe, qui en-

chaîna la Mort et trompa Pluton en s'obstinant à vivre une seconde fois, quand le dieu lui eut imprudemment permis de sortir des enfers et de revenir pour quelques jours sur la terre; Mélampos, qui comprenait le chant des oiseaux; Méléagre, qui tua le sanglier de Calydon; le centaure Chiron, le précepteur d'Achille, qui connaissait tous les simples des montagnes, et savait lire dans les étoiles la destinée des hommes; Alceste, qui se dévoua à la mort pour son époux, et Atalante, la hardie chasseresse, qui devançait à la course les plus rapides des Grecs et les tuait après les avoir vaincus. Elle fut cependant vaincue elle-même par Hippomène, qui, pour ralentir la course de la vierge indomptable, jeta successivement devant elle trois pommes d'or du jardin des Hespérides que Vénus lui avait données.

Un roi thébain, Laios, effrayé par des oracles sinistres, avait fait exposer son fils Œdipe sur le mont Cithéron. Des pâtres recueillent l'enfant et le portent à Corinthe, où le roi Polybe, dont l'hymen a été stérile, l'adopte et l'élève, comme s'il était né dans sa maison. Arrivé à l'âge d'homme, Œdipe apprend qu'il doit être fatal à tous les siens. Il veut fuir sa destinée; il s'éloigne en toute hâte de Corinthe et de ceux dont il se croit le fils. Dans les montagnes de la Béotie, il rencontre un vieillard qui, d'une voix impérieuse, veut l'écarter de sa route. Une querelle s'engage, et le vieillard tombe mortellement blessé.

Œdipe arrive à Thèbes. Un monstre, tête et poitrine de jeune fille, corps de lion, ailes d'aigle avec ses puissantes serres, le Sphinx, est aux portes de la ville, proposant aux passants d'indéchiffrables énigmes, et mettant en pièces ceux qui ne peuvent les deviner. Créon a promis la main de sa sœur Jocaste, veuve de Laios, et le trône de Thèbes à celui qui débarrasserait la cité de ce terrible voisinage. Œdipe tente l'aventure. « Quel est, lui dit le Sphinx, l'animal qui, le matin, marche avec quatre pieds, au milieu du jour avec deux, le soir avec trois? — L'homme, répond Œdipe, qui, enfant, se traîne sur les mains et les pieds, qui, au milieu de la vie, marche droit, et dans sa vieillesse appuie d'un bâton ses pas chancelants. » Le monstre, vaincu, se précipite

du haut des rochers et meurt. Œdipe épouse Jocaste ; il devient roi de Thèbes et est ainsi le meurtrier de son père, l'époux de sa mère, le frère de ses enfants.

Les Grecs, ne pouvant s'expliquer qu'on vît parfois, sur la terre, le vice ou le crime triomphant, avaient imaginé, pour s'en rendre compte, de placer au-dessus de tous les dieux le Destin, qu'ils appelaient aussi la Fatalité, et dont les décrets, même injustes, s'accomplissaient toujours. Œdipe avait été l'instrument innocent de cette divinité aveugle et implacable ; il allait en être la victime.

Une peste, en effet, survient, qui décime la ville de Thèbes. Œdipe cherche, en consultant les dieux, à savoir quel est le moyen d'apaiser leur colère et de sauver son peuple. Il apprend avec épouvante que les Thébains sont ainsi punis à cause de ses crimes, qu'il connaît alors pour la première fois. Jocaste ne veut pas survivre à l'horrible révélation ; elle s'étrangle, et celui qui est à la fois son fils et son époux se condamne lui-même à perdre la lumière. Il s'arrache les yeux, puis abandonne ce palais souillé.

Accompagné de sa fille Antigone qui guidait pieusement ses pas, il erra longtemps en maint pays, objet d'effroi pour tous ceux qui le rencontraient et partout repoussé dès qu'il était reconnu. Il arriva enfin, après de longues misères, à Colone, près d'Athènes, « la seule ville, dit le poëte, qui soit secourable à l'étranger. »

L'oracle lui avait annoncé qu'il ne trouverait de repos qu'auprès des Euménides, les déesses des vengeances divines. A Colone était un bois qui leur avait été consacré. Œdipe pénétra, malgré les larmes de sa fille, dans l'enceinte redoutable ; aussitôt la foudre éclata et il disparut.

Guerre de Thèbes (1214? et 1197?) ; les Argonautes (1226?) ; guerre de Troie (1193-1184?) ; Homère.

Cependant ses deux fils Étéocle et Polynice se disputaient son trône : le dernier, chassé par son frère, se retira auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna une de ses filles en mariage et le ramena sous les murs de Thèbes, avec une

armée commandée par cinq autres chefs illustres (1214 ?). Ménécée, fils de Créon, sauva la ville en se livrant volontairement à la mort, pour offrir à Mars le sang royal que le devin Tirésias demandait en son nom. Tous les chefs périrent à l'exception d'Adraste ; il échappa aux Thébains victorieux, grâce à son coursier Arion, que Neptune avait fait sortir de la terre d'un coup de son trident. Capanée, un d'entre eux, avait osé braver Jupiter, et le dieu l'avait frappé de la foudre ; sa femme Évadné, pour ne pas lui survivre, se jeta sur le bûcher où l'on brûlait le corps de son époux.

Étéocle et Polynice s'étaient tués en combat singulier; la couronne resta à leur oncle Créon, qui défendit de donner la sépulture aux morts. La pieuse Antigone osa enfreindre cet ordre barbare, le tyran la fit mourir; mais Thésée, gardien et vengeur des lois morales, lui déclara la guerre et le tua. Plus tard, les fils des sept chefs, les *Épigones*, marchèrent contre Thèbes (1197 ?) et la prirent après de sanglants combats. Laodamas, fils d'Étéocle, fut tué ou s'enfuit en Thessalie avec une partie des Thébains, et Thersandre, fils de Polynice, régna sur Thèbes désolée.

Le devin Tirésias, qui avait prédit ces épouvantables catastrophes, meurt quand elles sont accomplies. Il avait vécu sept âges d'homme.

La renommée avait répandu au loin le bruit que Éétès, roi de Colchide, avait d'immenses richesses, ce que l'on exprimait en disant qu'il possédait une toison d'or, consacrée à Mars, et gardée par un dragon : c'était la dépouille d'un bélier que Jupiter avait donné à Phryxos et à Hellé, pour fuir la colère de leur père Athamas. En passant, montée sur ce bélier merveilleux, le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, Hellé se laissa choir dans la mer qui garda son nom (Hellespont). Phryxos parvint en Colchide, immola le bélier à Jupiter et en donna la toison au roi du pays. Elle devint comme le palladium de la Colchide, le gage de sa richesse et de sa grandeur.

Jason, fils du roi d'Iolchos, Éson, que son frère Pélias avait privé du trône, se proposa de reconquérir la précieuse

toison. Il construisit le navire Argo, dont le mât, fait d'un chêne de la forêt de Dodone, rendait lui-même des oracles. Cinquante guerriers le montèrent; les plus illustres furent Hercule, qui abandonna l'expédition après avoir délivré, sur les côtes de la Mysie, Hésione du monstre marin qui l'allait dévorer; Thésée, Pirithoüs, les deux frères Castor et Pollux, Méléagre, Pélée, le poëte Orphée qui par ses chants aimés des dieux bannissait la discorde, et le médecin Esculape, fils d'Apollon, à qui nul mal ne pouvait résister.

Après maintes aventures, Jason arrive en Colchide et gagne l'affection de la fille du roi, Médée, puissante magicienne. Elle lui révèle tous les périls qui l'attendent, mais lui enseigne les moyens d'en triompher. Aidé de son art redoutable, il saisit et dompte sans peine deux taureaux aux pieds et aux cornes d'airain, qui vomissent des flammes; il les attelle à une charrue de diamant, et laboure quatre arpents de terre consacrés à Mars. Des dents d'un dragon qu'il sème naissent des hommes armés qui l'attaquent; mais il jette une pierre au milieu d'eux et ils tournent leurs armes contre eux-mêmes. Jason s'approche alors du monstre qui gardait la toison d'or; il l'endort à l'aide d'un breuvage magique, le tue et ravit le trésor.

Médée le suit sur son navire; mais, pour échapper à l'ardente poursuite d'Éétès, les Argonautes prennent une route nouvelle, ils remontent par le Phase jusqu'au fleuve Océan, qui enveloppe, comme un anneau immense, le disque de la terre, côtoient les rivages de l'Orient, et par le Nil rentrent dans la Méditerranée.

D'autres récits conduisaient les hardis navigateurs au nord et à l'ouest, dans la région fortunée où les Macrobiens vivaient douze mille siècles sans infirmités, dans celles des Cimmériens, qu'enveloppaient des ténèbres éternelles, enfin dans la mer de Glace et dans l'Océan occidental jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les géographes, qui s'efforcèrent plus tard de rapprocher la légende de l'histoire, leur faisaient seulement remonter le Danube, d'où, en traînant leur navire, ils passent dans l'Adriatique, puis dans le fleuve Éridan (le Pô), dans le Rhône et la mer de Toscane. Circé, l'enchanteresse

si fatale, dans la suite, aux compagnons d'Ulysse, secourt au contraire ceux de Jason; les Néréides soulèvent de leurs mains le vaisseau pour lui faire traverser le dangereux détroit de Charybde et de Scylla. Des Sirènes les appellent de leurs voix harmonieuses. Mais Orphée détruit l'enchantement fatal par les accords de sa lyre. Une tempête les jette sur les côtes de l'Afrique, ils visitent le jardin des Hespérides, dont Hercule vient d'enlever les pommes d'or, traversent encore la mer de Crète et rentrent enfin dans la Grèce que Médée épouvante de ses fureurs.

Durant le voyage, près d'être atteinte par son frère, elle l'avait livré aux coups de Jason, puis mettant son corps en pièces, elle avait semé les chairs livides et les ossements brisés le long de la route que suivait son père, pour arrêter sa poursuite. A Iolchos, elle rajeunit par son art le vieil Éson et fait déchirer Pélias par ses filles en leur promettant que ses membres, mêlés dans une chaudière bouillante à des herbes magiques, retrouveront une vie nouvelle.

Cependant Jason la délaisse; alors elle égorge ses propres enfants, donne à sa rivale une tunique empoisonnée, et, s'élevant dans les airs, sur un char traîné par des dragons ailés, se réfugie dans l'Attique où elle devient l'épouse d'Égée.

L'événement des temps primitifs de la Grèce qui laissa les plus longs souvenirs dans la mémoire des hommes, et exerça sur l'art et la poésie la plus durable influence, fut la guerre de Troie. Cet événement est certainement historique; quelques-unes des circonstances qu'on y rattache ont même un degré de certitude plus grand qu'aucun des faits de l'expédition des Argonautes, par exemple; mais la poésie a recouvert tous ces incidents de détails merveilleux que le génie d'Homère a pour jamais consacrés dans son *Iliade*.

De l'ensemble des traditions il résulte qu'un puissant royaume s'élevait en face de la Grèce, sur les côtes opposées de la mer Égée. Une partie de l'Asie Mineure appartenait à ses princes, et les peuples indépendants de cette péninsule étaient ses alliés. Priam y régnait alors, et Troie ou Ilion, sa capitale, bâtie au pied du mont Ida, était célèbre par la force de ses murailles, par les richesses de ses habitants. Des

outrages mutuels avaient excité la haine des deux peuples. Une dernière insulte les arma l'un contre l'autre. Pâris, fils de Priam, ravit Hélène, femme de Ménélas. Ce prince entraîna aisément la Grèce entière dans sa querelle. De la Crète à la Macédoine, tous les chefs s'armèrent; et 1186 vaisseaux, partis du port d'Aulis, portèrent en Asie plus de 100 000 guerriers. Priam put avec peine leur opposer une armée égale, bien qu'il lui fût venu des secours de la Thrace, de la Macédoine et jusque de l'Éthiopie.

Les Grecs avaient pour chefs l'Atride Agamemnon, roi de Mycènes, de Corinthe et de Sicyone. Après lui venaient son frère Ménélas, roi de Sparte, l'époux outragé d'Hélène; Achille et son ami Patrocle, à la tête des Myrmidons; Diomède; les deux Ajax, l'un roi des Locriens, l'autre roi de Salamine, et après Achille, le plus beau et le plus brave des Grecs; le sage Nestor; Ulysse, le rusé roi d'Ithaque; Philoctète, qui possédait les flèches d'Hercule; l'Étolien Thersite, aussi lâche qu'insolent railleur. Parmi les Troyens, le vaillant Hector éclipsait tous les chefs; Énée ne venait qu'après lui.

Le premier des Grecs qui mettrait le pied sur le sol troyen devait périr; les dieux l'avaient ainsi décidé. Protésilas, pour faire cesser l'indécision des chefs, se jeta le premier au rivage. Le destin s'accomplit: il tomba sous les coups d'Hector. Cependant les Grecs débarqués gagnèrent une bataille qui leur permit de se construire un camp retranché qu'une partie de leurs troupes garda, tandis que le reste alla piller les villes du voisinage ou cultiver la Chersonèse pour fournir des vivres à l'armée.

Cette division des forces grecques et les querelles qui plus d'une fois éclatèrent, surtout celle d'Achille et d'Agamemnon, permirent aux Troyens de faire une longue résistance. Leurs ennemis restèrent dix années en face des murs de l'imprenable cité. Mais la mort de Patrocle, l'ami d'Achille, qui tomba sous les coups d'Hector, fit oublier son ressentiment. Pour venger son ami, il reparut dans les combats, revêtu des armes divines que Thétis, sa mère, avait obtenues de Vulcain. Une foule de Troyens, Hector lui-même

périrent frappés de sa lance. Avec Hector, Troie avait perdu son plus ferme boulevard; mais, secourue par Penthésilée, reine des Amazones, et par l'Éthiopien Memnon, elle résista encore. Achille, à son tour, tomba, percé au talon d'une flèche, partie de l'arc de Pâris, mais qu'Apollon avait dirigée. Ajax et Ulysse se disputèrent ses armes; l'assemblée des Grecs les adjugea au second; Ajax, furieux et désespéré, se jeta sur son épée.

Cependant Troie ne pouvait être prise si une statue, le Palladium, jadis donnée par Jupiter lui-même à Dardanos, ne lui était enlevée, et si Philoctète, le possesseur des flèches d'Hercule, n'était amené au camp des Grecs. Le héros, blessé au pied par une de ses flèches, dont la pointe avait été trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, avait été abandonné par les Grecs dans l'île de Lemnos à cause de l'insupportable odeur qui s'exhalait de sa blessure. Pyrrhus, fils d'Achille, vainquit sa résistance. Machaon le guérit, et Pâris tomba sous une de ces flèches qui jamais n'avaient manqué leur but.

Mais le Palladium était enfermé dans la citadelle même de la ville, et les Troyens, pour qu'on ne pût le ravir, en avaient fait plusieurs images semblables. Ulysse, déguisé en mendiant, pénétra dans la cité, et, malgré tous les obstacles, rapporta au camp des Grecs la statue fatale. Troie pourtant ne succomba qu'à la ruse. Les chefs, cachés dans les larges flancs d'un cheval de bois, perfide offrande qu'ils avaient laissée en faisant embarquer leurs soldats, furent avec lui introduits dans la place par les Troyens eux-mêmes, malgré les sinistres prévisions de Laocoon. Les dieux, résolus à perdre Troie, avaient puni la patriotique prudence du vieillard, en envoyant contre lui deux serpents qui l'étouffèrent, avec ses deux fils, de leurs replis tortueux, au pied même des autels où il sacrifiait. La nuit suivante, les cent chefs enfermés dans les flancs du colosse en sortirent pour ouvrir les portes à leurs compagnons, revenus en toute hâte; Troie fut détruite, Priam égorgé, Hécube et ses filles emmenées en captivité; une d'elles, Polyxène, immolée sur le tombeau d'Achille; Andromaque, la veuve d'Hector, donnée

à Pyrrhus, et Cassandre, autre fille de Priam, à Agamemnon. Énée, fils d'Anchise, et Anténor échappèrent seuls au carnage ou à la captivité (1184)[1].

Mais de terribles expiations attendaient les vainqueurs. Ulysse erra dix ans sur les flots avant de revoir son île d'Ithaque. Ménélas fut, pendant huit années, battu par les tempêtes. Agamemnon périt assassiné par Égisthe et par Clytemnestre. Diomède, menacé à Argos d'un sort pareil, s'enfuit en Italie. Poursuivi par la vengeance de Minerve, Ajax, fils d'Oïlée, eut son vaisseau brisé. Il s'était réfugié sur un rocher et s'écriait : « J'échapperai malgré les dieux. » Neptune fendit le roc d'un coup de son trident et précipita le blasphémateur dans l'abîme. Teucer, repoussé par la malédiction paternelle, pour n'avoir pas vengé la mort d'Ajax, son frère, alla fonder dans Chypre une nouvelle Salamine.

La tradition conduisait encore Philoctète, Idoménée et Épéos sur les côtes de l'Italie, qui offrit aussi un asile au Troyen Anténor et au fils d'Anchise, Énée, que les Romains regardèrent ensuite comme le père de leur race. Les poëtes avaient chanté les exploits et les malheurs des héros; ces récits formaient deux cycles épiques, dont il ne reste plus que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, attribuées à Homère. L'*Iliade*, où l'on voit les dieux de l'Olympe mêlés aux combats des hommes, ne fait pas l'histoire de toute la guerre de Troie; elle chante seulement la colère d'Achille, la mort de Patrocle et celle d'Hector, son vainqueur. L'*Odyssée* raconte avec un charme infini les longues aventures d'Ulysse à la recherche de son Ithaque, la constance de Pénélope et la mort des prétendants. Homère vivait probablement au dixième siècle avant notre ère. Sept villes, surtout Smyrne et Chios, se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour. On le représente comme aveugle, errant à travers les cités, et récitant sur les places des fragments de ses poëmes. Les rapsodes les recueillirent de sa bouche et, comme lui, parcoururent

1. Cette date est seulement la moins improbable de toutes celles qu'on donne pour cette guerre.

tous les pays où la langue grecque était parlée, en chantant les exploits des héros devant Troie, ou les malheurs du fils de Laërte. Ces fragments, ainsi transmis de génération en génération, furent enfin réunis par Pisistrate.

Avec la guerre de Troie se termine la période dite des temps héroïques, que la poésie a remplie des fables qu'on vient de lire. Mais l'histoire ne nous apporte pas encore ses récits certains, de sorte que nous avons à traverser plusieurs siècles, où l'on rencontre seulement de loin en loin un fait authentique. Ce n'est guère qu'à partir de l'an 600 avant notre ère que les Grecs ont des annales suivies et certaines. Avant cette époque, on ne peut affirmer qu'un petit nombre d'événements, tels que la conquête du Péloponnèse par les Doriens, les émigrations en Asie Mineure, la législation de Lycurgue et les guerres de Messénie; celles-ci même étaient encore mêlées d'épisodes merveilleux.

Dans les quatre-vingts années qui suivirent la guerre de Troie, il y eut de grandes commotions en Grèce. Plusieurs peuples y changèrent une dernière fois de demeure. Ainsi, des Épirotes envahirent l'Hœmonie, à laquelle ils donnèrent le nom d'un de leurs chefs, Thessalie; et des Hœmeniens chassés par cette irruption se rejetèrent sur la Béotie, dont une partie de la population, des Éoliens, émigra sur les côtes de l'Asie Mineure. Cette conquête de la Thessalie par les Épirotes fut fatale au pays. Les vainqueurs, au lieu de s'associer les indigènes, en firent une classe de serfs attachés au sol, tandis qu'eux-mêmes restaient une aristocratie militaire, régnant en maîtres sur les vaincus, éternisant à leur profit les suites de la victoire. Mais aussi le soin de veiller à leur sûreté, sans cesse menacée par cette population asservie, les détourna des travaux pacifiques, et la Thessalie ne fit rien pour la civilisation grecque.

Retour des Héraclides ou conquête du Péloponnèse par les Doriens (1104?).

Un mouvement plus important encore se préparait, le retour des Héraclides. Les légendes grecques racontent que

Hercule avait été soumis, par l'ordre de Jupiter, à Eurysthée, usurpateur du royaume de Mycènes, qui lui avait imposé les douze travaux, et qui après sa mort persécuta ses enfants. Chassés par lui du Péloponnèse, les descendants d'Hercule s'étaient retirés dans l'Attique auprès de Thésée, le compagnon du héros. Sur le refus de ce prince de lui livrer les fugitifs, Eurysthée avait envahi l'Attique; mais son armée avait été détruite et lui-même atteint, au milieu de l'isthme de Corinthe, par Hyllos, fils aîné d'Hercule, était tombé sous ses coups. Le passage de l'isthme forcé, les Héraclides s'étaient répandus, victorieux, dans la péninsule, quand une peste terrible les décima; l'oracle consulté répondit qu'ils étaient rentrés dans le Péloponnèse avant l'époque fixée par les destins.

Suivant une autre tradition, une nombreuse armée d'Ioniens, d'Achéens, d'Arcadiens leur aurait barré le passage. Hyllos proposa de décider la querelle par un combat singulier, à condition que les Héraclides s'éloigneraient pendant trois générations s'il était vaincu. Il fut tué; ses compagnons retournèrent dans l'Attique, tandis que le Pélopide Atrée, oncle d'Eurysthée, succédait à son neveu sur le trône de Mycènes. De nouveaux efforts tentés par eux ne firent qu'accroître la puissance des Pélopides, autour desquels plusieurs peuples du Péloponnèse vinrent se ranger pour défendre l'entrée de la presqu'île contre ceux qui se présentaient en conquérants. Aux trônes de Mycènes et de Tirynthe les Pélopides joignirent celui de Sparte, quand Ménélas épousa la fille et l'héritière de Tyndare, la belle Hélène. Corinthe aussi reconnaissait leurs lois, de même que Sicyône et sept villes des environs de Pylos. Les Héraclides, désespérant alors de réussir, quittèrent l'Attique, où d'ailleurs Thésée ne régnait plus, et se retirèrent parmi les Doriens, qui, en souvenir des services qu'Hercule leur avait rendus, les accueillirent avec honneur, épousèrent leur querelle, et, quatre-vingts ans après la guerre de Troie, les mirent à leur tête pour la faire triompher.

Oreste, après avoir vengé sur Égisthe et Clytemnestre le meurtre de son père Agamemnon et ressaisi la couronne de

Mycènes, avait encore réuni les royaumes de Sparte et d'Argos. Après un long règne, il avait laissé à son fils Tisaménès une domination qui s'étendait sur plus de la moitié du Péloponnèse. C'est contre Tisaménès que les Doriens marchèrent, guidés par l'Étolien Oxylos, et sous la conduite de trois chefs, Téménos, Cresphontès et Aristodémos.

Au lieu de chercher à forcer l'isthme de Corinthe, si facile à défendre, ils construisirent à Naupacte une flotte qui les porta sur l'autre rive du golfe, tandis qu'un corps peu nombreux attirait, par une fausse attaque, l'attention des Pélopides vers l'isthme. Au nombre de 20000 guerriers, ils traversèrent l'Égialée et l'Arcadie, prirent possession sans combat de la Laconie, et chassèrent de la Messénie Mélanthos, descendant de Nestor. Tisaménès réunissait ses forces dans l'Argolide; ils le rejetèrent sur l'Égialée, puis firent le partage de leur conquête. Téménos obtint Argos, et ses descendants régnèrent à Trézène, Épidaure, Égine et Phlionte : Cresphontès eut la Messénie et se fixa à Sténycláros; Eurysthénès et Proclès, les deux fils d'Aristodémos, mort durant l'expédition, eurent la Laconie. Un quatrième descendant d'Hercule, Alétas, régna plus tard à Corinthe. Sicyône fut le patrimoine d'un autre Héraclide. Enfin l'Élide reçut, sans opposition, Oxylos et ses Étoliens, qui avaient la même origine que les anciens habitants du pays. L'Arcadie conserva son indépendance, mais fit un pacte avec les nouveaux maîtres du Péloponnèse. Quant à Tisaménès, il chassa de l'Égialée les Ioniens qui l'habitaient et s'y établit avec ses Achéens, qui donnèrent leur nom au pays. Les Ioniens dépouillés se retirèrent dans l'Attique, où les avait déjà précédés Mélanthos, avec les Éoliens expulsés de la Messénie et une partie des habitants de Phlionte, de Corinthe et d'Épidaure (1104).

Mort de Codrus (1045?).

Ainsi l'Attique était comme l'asile de tous les fugitifs du Péloponnèse. Les Doriens, après quelques années, voulurent les y poursuivre, et chemin faisant s'emparèrent encore de

Mégare. L'oracle avait annoncé que celui des deux peuples dont le roi périrait serait vainqueur. Codrus, roi d'Athènes, entra déguisé dans le camp dorien, frappa un soldat et se fit tuer par lui. Les Doriens, effrayés par ce dévouement héroïque, rentrèrent dans leur presqu'île. Sur l'isthme qui la séparait de la Grèce centrale, une colonne fut plus tard élevée, qui, sur l'une de ses faces regardant le Péloponnèse, portait ces mots gravés : « Ici sont les Doriens ; » et sur l'autre regardant l'Attique : « Là est l'Ionie. » Une longue et désastreuse rivalité devait prouver cette différence.

DEUXIÈME PÉRIODE.

DU RETOUR DES HÉRACLIDES AUX GUERRES MÉDIQUES
(1104-490).

ISOLEMENT DES ÉTATS GRECS. — RÉVOLUTIONS INTÉRIEURES.
COLONIES.

CHAPITRE III.

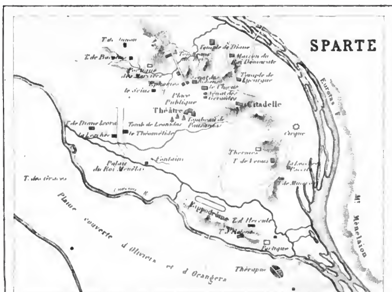
SPARTE; LYCURGUE ET SES LOIS; GUERRES DE MESSÉNIE.

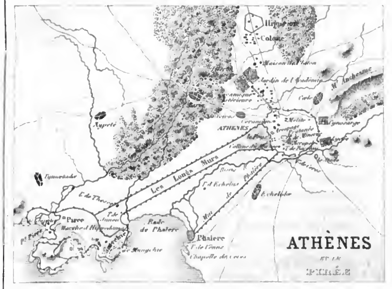
Les Spartiates; Lycurgue; ses lois politiques. — Lois civiles : égalité entre les Spartiates. — Éducation des enfants; Hilotes. — Première guerre de Méssénie (743-723). — Seconde guerre de Messénie (685-668); Aristoménès et Tyrtée. — Guerres avec Tégée et Argos; puissance de Sparte en 490.

Les Spartiates; Lycurgue; ses lois politiques.

Les Doriens qui s'étaient établis dans la Messénie et l'Argolide, en avaient chassé les habitants; ceux, au contraire, qui s'étaient fixés dans la Laconie avaient laissé les indigènes ou *Laconiens* vivre dans le pays qui leur avait appartenu, mais en les réduisant à la condition de sujets. Quelques-unes de ces peuplades laconiennes ayant voulu secouer le joug furent vaincues et placées dans une condition plus dure, celle des *Hilotes*.

Il y eut alors trois sortes d'hommes dans la Laconie : les Doriens, ou les maîtres; les Laconiens, ou les sujets; les Hilotes, ou les esclaves.





Dressé par A. Vuillemin.

Librairie de L. Hachette & Cie

Les Doriens, peu nombreux et entourés d'ennemis, se concentrèrent dans la capitale, Lacédémone ou Sparte, d'où leur nom de *Spartiates*. Ayant tout à craindre de la haine de leurs sujets et de leurs esclaves, ils furent obligés de se donner une sorte d'organisation militaire, et d'avoir toujours les armes à la main, comme une armée campée en pays ennemi. De là les lois singulières de Sparte. Lycurgue ne les inventa point; il les trouva dans les usages, dans les mœurs de son peuple, et il se contenta de les coordonner en les précisant.

Il y a sur Lycurgue bien des incertitudes. On croit qu'il naquit, dans le dixième siècle, du roi Eunomos. Sparte était alors déchirée par des dissensions intestines. Son père, en voulant séparer des gens qui se battaient, reçut un coup de couteau dont il mourut. Son frère aîné, Polydectès, eut de même une fin prématurée, et tant qu'on ignora qu'il avait laissé un fils, Lycurgue fut roi. La reine, sa belle-sœur, lui offrit de faire périr l'enfant à condition qu'il l'épouserait. Il trompa ses désirs coupables et sauva le fils de son frère. Les grands, irrités de la sagesse de son administration pendant la minorité du jeune Charilaos, le forcèrent à s'exiler. Il voyagea longtemps pour converser avec les sages et étudier les coutumes des nations étrangères. Dans l'île de Crète, il se fit instruire par le poëte Thalétas de toutes les lois de Minos; de l'Asie Mineure il n'emporta que les poésies d'Homère; mais les prêtres égyptiens le comptèrent, disait-on, parmi leurs disciples. Les Spartiates des derniers temps voulaient qu'il fût allé jusque dans l'Inde interroger l'antique sagesse des Brahmes.

A son retour, après une absence de dix-huit ans, Lycurgue trouva la ville pleine de troubles; le peuple sentait lui-même le besoin d'une réforme. Le moment était donc favorable. Afin d'ajouter à l'autorité de son nom celle d'Apollon Delphien, le dieu national des Doriens, il consulta l'oracle sur ses projets. La Pythie le salua du nom d'ami de Jupiter. Fort de cet appui, il fit accepter ses lois sans résistance.

Il conserva le partage de la royauté entre deux maisons royales qui prétendaient descendre d'Hercule. Ce partage

était possible, car les rois spartiates avaient bien peu de pouvoir : seulement le soin de veiller à l'exécution des lois, quelques fonctions religieuses et le commandement des armées. Tout le gouvernement était aux mains du sénat, réunion de vingt-huit vieillards âgés d'au moins soixante ans. Les deux rois siégeaient avec eux. Une assemblée générale de citoyens, réunie chaque mois, à la nouvelle lune, votait les lois proposées par le sénat. Les éphores ou surveillants furent institués plus tard, et dans les derniers temps devinrent les vrais maîtres de Sparte « jusqu'à forcer les rois, dit Polybe, à les respecter comme leurs pères. » Les Laconiens n'avaient aucun droit politique ; les Hilotes restaient esclaves.

Lois civiles; égalité entre les Spartiates; éducation des enfants; les Hilotes.

Lycurgue s'était proposé d'établir la plus complète égalité entre les Spartiates. Pour y parvenir, il partagea toutes leurs terres en autant de lots qu'il y avait alors de citoyens : 9000 ; et il interdit que ces lots fussent jamais vendus, afin qu'aucun Spartiate ne perdît le sien, et que d'autres n'en acquissent pas plusieurs. Il voulut qu'il n'y eût dans sa cité ni pauvres ni riches.

Dans cette même vue, il défendit le luxe, les arts, les lettres, le commerce, la monnaie d'or et d'argent, n'autorisant qu'une lourde monnaie de fer dont on ne pouvait transporter la plus petite somme que sur des chariots. Il institua les repas en commun, où régna toujours la plus stricte frugalité, et dont il ne fut permis à personne, pas même aux rois, de se dispenser. Leur mets favori était ce brouet noir, mélange grossier de sel, de vinaigre, de graisse de porc et de petits morceaux de viande, qui fit faire la grimace à Denys, tyran de Syracuse, un jour qu'il lui prit la fantaisie d'y goûter. « C'est détestable ! s'écria-t-il. — Il manque vraiment quelque chose, répondit le cuisinier. — Et quoi donc? — De vous être baigné dans l'Eurotas, ou d'avoir fait tous les exercices de la palestre. »

Lycurgue obligea, en effet, tous les citoyens à des exercices continuels, car il ne proposait d'autre but à leur vie entière que de préparer et de fournir à la patrie de robustes défenseurs. Les voyant entourés d'ennemis, il voulait faire d'eux des soldats et il y réussit. Pour l'habileté à manier les armes, pour la force à supporter les fatigues, pour le courage à braver le péril et la mort, il n'y avait personne en Grèce qui pût le disputer à un Spartiate.

Le même principe dirigea l'éducation des enfants, qui appartinrent bien plus à l'État qu'à leurs parents. Les enfants nés difformes étaient mis à mort, parce qu'ils n'auraient pu faire de bons soldats. De violents exercices, imposés même aux filles, donnaient aux autres la force et la souplesse. Point de chaussures; même vêtement été comme hiver; pour lit, des roseaux coupés par eux-mêmes dans l'Eurotas; peu de nourriture, afin de les forcer à dérober par ruse et adresse de quoi satisfaire leur appétit.

Il est étrange de voir ainsi enseigner le vol; mais, à cause de la communauté qui unit les Spartiates, ce n'est point véritablement un vol. Celui qui se laisse prendre est châtié, non comme coupable, mais comme maladroit. A la guerre, ils se souviendront, pour dépister l'ennemi, des ruses qu'enfants ils auront pratiquées pour trouver leur nourriture. Un d'eux qui avait volé un jeune renard, voyant venir quelqu'un, le cacha sous sa robe, et aima mieux se laisser ronger le ventre et les entrailles, sans pousser un seul cri, que de se trahir.

Pour les endurcir à la souffrance, on les soumettait à de rudes épreuves; ils étaient battus de verges devant l'autel de Diane, et c'était à qui supporterait le mieux la douleur : on en vit expirer sous les coups, sans qu'un gémissement eût décelé leurs souffrances. A ces exercices il s'en mêlait d'une autre sorte : on leur apprenait à jouer de la flûte et de la lyre, à chanter des hymnes sacrés ou des poésies guerrières. Homère, Tyrtée, et toute poésie virile qui élève et fortifie l'âme, étaient fort en honneur; mais les vers d'Alcée, qui avait honteusement chanté sa fuite et son bouclier laissé à l'ennemi, étaient proscrits.

Après le dévouement à la patrie, et le mépris pour la douleur et la mort, la vertu qu'on leur enseignait le plus était le respect de la vieillesse. Rien n'était plus nécessaire dans une cité où presque tous les magistrats étaient des vieillards, et où la loi, qui ne fut pas écrite, devait s'exprimer par la bouche des anciens. Il leur semblait obéir aux dieux en honorant ceux que la divinité avait jugés dignes d'une longue vie. Un jour, au théâtre d'Athènes, un vieillard cherchait une place parmi la foule et parcourait les bancs, repoussé des uns, raillé des autres; des députés lacédémoniens l'aperçurent, et, se levant de leurs siéges, lui firent signe de venir prendre place au milieu d'eux : « Je vois bien, dit le vieillard, que les Athéniens savent ce qui est beau; mais les Lacédémoniens seuls le pratiquent. »

Toutefois, un vieillard qui avait fui les charges de la paternité leur semblait moins digne de respect. Un jour, Dercyllidas, général de grande réputation, se présente à une assemblée; un jeune Lacédémonien ne se lève point à son approche, comme c'était l'usage; le vieux guerrier s'en étonne : « Tu n'as point d'enfant, dit le jeune homme, qui puisse me rendre un jour le même honneur. » Personne ne le blâma.

A vingt ans, le jeune homme était admis dans l'armée et faisait le service soit à l'intérieur, soit au dehors. A trente, il devenait époux et exerçait les droits de citoyen. A soixante, sa carrière militaire était finie; il s'occupait alors de l'administration des affaires publiques et de l'éducation des enfants.

La vie des jeunes Lacédémoniennes n'était guère moins dure, et cette éducation, qui les rendait saines et fortes, élevait leurs sentiments et leur courage. Elles n'avaient point de faiblesses maternelles. « Il est bien court, disait un jeune soldat à sa mère, en lui montrant son glaive. — Fais un pas de plus, » répondit-elle. Une autre donnant le bouclier à son fils pour une expédition, lui dit : « Reviens dessus ou dessous, » c'est-à-dire : Tue ou sois tué; mais point de déshonneur; mieux vaut la mort.

Hormis la guerre et les exercices par lesquels il s'y prépare, les seules occupations du Spartiate sont la chasse et la

conversation dans les lieux publics, où il s'habitue à cette façon de parler brève et sententieuse qu'on a appelée *le laconisme*. Une fois quitte de ses devoirs envers la patrie, comme il méprise l'industrie, le commerce et tout travail manuel, comme il ne se soucie de philosophie, de beaux-arts, ni de littérature, quoiqu'on lui apprenne quelques vers et un peu de musique, il jouit de cette oisiveté précieuse qui lui semble l'apanage de l'homme libre. On raconte qu'un Spartiate se trouvant à Athènes, apprit qu'un citoyen de cette ville venait d'être condamné à l'amende pour cause d'oisiveté. Il s'étonna fort et demanda à voir celui qu'on punissait pour s'être conduit en homme, en méprisant les arts mécaniques et les travaux serviles qui, disait-il, s'ils donnent la richesse, avilissent !

Mais il faut bien convenir que cette oisiveté et cette uniformité de vie ne donnaient pas aux Spartiates l'esprit souple, ingénieux, hardi, plein de ressources, qui était le partage des Athéniens. Ils étaient superstitieux à l'excès, et s'embarrassaient pour peu de chose, cela se remarque même à la guerre : un siége, la mer, tout ce dont ils n'avaient pas l'habitude les déroutait. A Platées, il leur fallut attendre les Athéniens pour forcer les retranchements de Mardonius ; les siéges qu'ils entreprenaient avaient une durée homérique : ceux d'Ira et d'Ithôme durèrent dix ans.

Ainsi Lycurgue avait voulu faire des Spartiates ce que leur position exigeait qu'ils fussent, un peuple de soldats. Le travail des mains fut laissé aux Hilotes, esclaves de l'État, qui labouraient et moissonnaient pour leurs maîtres, quelquefois combattaient à côté d'eux, mais ne devaient se montrer ni trop braves, ni trop habiles, de peur d'exciter les soupçons et de s'exposer à quelque sanguinaire résolution du sénat. Un jour 2000 d'entre eux furent gratifiés de la liberté, en récompense de leur courage ; mais la nuit suivante ils disparurent : Sparte les avait immolés à ses craintes.

Ce ne fut pas sans peine que Lycurgue parvint à établir sa constitution. Quand il voulut introduire la frugalité avec les repas en commun, les riches, habitués déjà au luxe et à la débauche, firent une sédition et voulurent le lapider ; ils le

poursuivirent jusque dans un temple et le blessèrent : il eut un œil crevé. Le patriotisme pourtant et le sentiment des dangers que courait la cité, avec ces divisions, l'emportèrent : les lois furent acceptées.

On raconte qu'après les avoir vu adopter, Lycurgue fit jurer aux rois, aux sénateurs, à tous les citoyens, de n'y rien changer jusqu'à son retour. Puis, s'éloignant, il alla consulter l'oracle d'Apollon. Le dieu répondit que Sparte effacerait la gloire de toute autre cité tant qu'elle conserverait ses lois. Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, fit un nouveau sacrifice, embrassa ses amis et son fils, et, pour ne pas dégager ses concitoyens de leur serment, il se laissa mourir de faim

Première guerre de Messénie (743-723) ; Aristodêmos

Une montagne, le Taygète, sépare la Laconie d'un pays bien plus riche, la Messénie. Les Spartiates et les Messéniens étaient de même race, Doriens ; mais des violences commises de part et d'autre le long des frontières les rendirent ennemis irréconciliables. Le récit que les anciens nous en ont laissé est encore bien mêlé de fictions et de légendes merveilleuses.

Un Messénien, Polycharès, dont un prêtre lacédémonien avait volé les troupeaux et assassiné le fils, vint à Sparte réclamer vengeance ; les rois ne daignèrent pas l'écouter. Furieux, il se posta sur la frontière et tua tous les Lacédémoniens qui passaient par là. Sparte, à son tour, demanda qu'on lui livrât Polycharès, et essuya un refus. Elle menaça de se faire justice par les armes ; les Messéniens offrirent de soumettre le différend aux amphictyons d'Argos ou à l'aréopage d'Athènes. Les Lacédémoniens n'y consentirent point et commencèrent traîtreusement la guerre. Ils firent de secrets préparatifs, s'engagèrent par serment à ne pas rentrer à Sparte avant d'avoir conquis la Messénie, et se jetèrent pendant la nuit sur Amphée, ville limitrophe, propre à leur servir de place d'armes ; elle fut prise sans résistance et ses habitants massacrés (743).

Les trois premières années se passèrent en escarmouches

et en ravages ; car, avant de combattre, le roi messénien Euphaès voulait aguerrir son peuple, qu'une longue paix avait amolli. La quatrième année, il engagea une grande bataille qui resta indécise. Les Spartiates voulaient renoncer à cette guerre difficile; les vieillards leur firent honte de cette défaillance, et les hostilités continuèrent. L'année suivante, il y eut encore une bataille dont l'issue fut incertaine : aucun des deux partis n'éleva de trophée; ils s'envoyèrent des hérauts, et, d'un mutuel consentement, laissèrent enlever et ensevelir les morts.

Ainsi se traînait la guerre, indécise, mais désastreuse pour les Messéniens, car ils étaient forcés d'entretenir à grands frais des garnisons dans chaque ville ; leurs laboureurs n'osaient cultiver les campagnes, dont tous les fruits étaient moissonnés par les Spartiates, et leurs esclaves désertaient en foule. La famine, et, à sa suite, une maladie épidémique, firent plus de mal encore. Les Messéniens se décidèrent à abandonner les villes de l'intérieur et se retirèrent dans Ithôme sur la montagne de ce nom, masse isolée qui commande toute la Messénie comme une forteresse et que ses pentes escarpées rendent de facile défense (815 mètres).

Cependant ils envoyèrent consulter l'oracle, qui répondit : « Choisissez par le sort une jeune vierge pure, du sang d'Épytos [1], et immolez-la pendant la nuit aux divinités infernales. Si le sort tombe mal, une autre victime offerte volontairement suffira. » Le sort désigna la fille de Lysiscos. Dès que le père connut le terrible destin qui la menaçait, il s'enfuit avec elle à Sparte. Le peuple était consterné. Aristodêmos, un des Epytides, homme puissant et guerrier illustre, offrit volontairement sa propre fille ; mais elle était fiancée à un Messénien. Pour la sauver, le jeune homme prétendit que lui seul maintenant, et non plus son père, avait le droit de disposer d'elle, et que d'ailleurs elle ne pouvait satisfaire à l'oracle, puisqu'elle était épouse et mère. Aristodêmos, furieux de cette opposition outrageante, tue sa fille, lui

1. Épytos avait été le second et le plus glorieux de leurs rois; ses descendants étaient appelés Épytides et la royauté était dans leur maison.

ouvre les entrailles et montre que son sein est vierge. Quoique ce meurtre n'eût pas été commis à l'intention du dieu, on s'empressa de déclarer que l'oracle était rempli. Le peuple, persuadé que l'affreux sacrifice allait apaiser sa colère, célébra, par de joyeux festins, sa réconciliation avec le ciel. La même pensée jeta l'effroi dans le cœur des Spartiates, et la guerre fut suspendue. Les Messéniens en profitèrent pour faire alliance avec les peuples qui s'effrayaient déjà de l'ambition de Lacédémone, les Arcadiens et les Argiens.

Six années se passèrent avant que le roi spartiate Théopompos osât conduire une nouvelle armée contre Ithôme. Euphaès commit l'imprudence d'engager l'action avant l'arrivée de ses auxiliaires; pourtant on combattit jusqu'à la nuit, et la victoire resta indécise. Les chefs s'étaient signalés par des combats singuliers; Euphaès attaqua Théopompos, mais il fut gravement blessé et mourut quelques jours après, sans laisser d'héritiers. Vainement les devins avertirent le peuple de se défier d'un homme qui porterait sur le trône une tache sanglante : Aristodêmos fut élu roi.

La douceur de son gouvernement lui concilia l'affection du peuple et des grands, et les Arcadiens plus d'une fois l'aidèrent à ravager la Laconie. Ceux de Sicyône et d'Argos attendaient pour se joindre à lui une occasion favorable, elle ne se présenta qu'au bout de cinq années. Les deux peuples, fatigués d'une lutte si longue, cherchèrent à la terminer par une action générale. Ils appelèrent à eux leurs alliés. Du côté de Sparte il ne vint que des Corinthiens. Aristodêmos adossa le gros de ses forces au mont Ithôme et plaça en embuscade, dans les replis de cette montagne, des troupes légères qui, se montrant tout à coup au fort du combat, tombèrent sur le flanc de la phalange lacédémonienne et lui firent essuyer des pertes considérables.

Les Lacédémoniens, abattus par cette sanglante défaite, essayèrent de la trahison. Cent de leurs citoyens, bannis avec éclat, se réfugièrent en Messénie. Aristodêmos les renvoya en disant : « Les crimes des Lacédémoniens sont nouveaux, mais leurs ruses sont bien vieilles. » Ils ne réussirent

pas mieux à rompre les alliances que les Messéniens avaient nouées. Un oracle releva leurs espérances. La Pythie avait répondu aux Messéniens qui la consultaient : « Les dieux donneront le pays de Messène à ceux qui, les premiers, placeront cent trépieds autour de l'autel de Jupiter Ithômate. » Le temple de Jupiter Ithômate étant dans l'intérieur des murs, il paraissait impossible que les Lacédémoniens pussent accomplir l'oracle. Mais un Delphien le communiqua aux Spartiates. Un de ceux-ci fit tant bien que mal cent trépieds de terre, les cacha dans un sac, et, prenant des filets comme un chasseur, se mêla aux gens de la campagne qui entraient dans Ithôme. La nuit venue, il offrit ses trépieds au dieu et retourna annoncer à Sparte ce qu'il venait de faire.

La vue de ces trépieds jeta le trouble dans le cœur des Messéniens; Aristodêmos s'efforça de les rassurer; mais il reconnut bientôt que le temps marqué pour la ruine de son peuple était arrivé. Un jour qu'il voulait sacrifier à Jupiter Ithômate, les béliers allèrent d'eux-mêmes heurter l'autel de leurs cornes avec tant de violence, qu'ils en moururent sur le coup. Ce présage, d'autres aussi menaçants, l'effrayaient, quand un songe lui ôta tout espoir. Il se voyait couvert de ses armes, et prêt à marcher au combat; devant lui, sur une table, étaient les entrailles des victimes, quand sa fille apparut, vêtue d'une robe noire, et lui montrant du doigt sa poitrine entr'ouverte. Elle renversa ce qui était sur la table, arracha les armes des mains de son père, et en échange lui donna le long habit blanc et la couronne d'or dont les Messéniens paraient les morts illustres au jour des funérailles. Ce songe était un signe de mort. Aristodêmos réalisa lui-même le présage, en se tuant sur le tombeau de sa fille.

Privés de cette intrépide chef, les Messéniens résistèrent encore à l'ennemi et à la famine. Enfin il fallut céder (723). Les Lacédémoniens rasèrent Ithôme jusqu'aux fondements et exigèrent des vaincus restés dans le pays le serment de ne jamais se révolter; « courbés comme des ânes sous de lourds fardeaux, ils furent dans la dure nécessité de donner

à leurs maîtres la moitié des fruits que produisaient leurs champs. » On les obligea, hommes et femmes, sous des peines sévères, à venir de la Messénie à Sparte pour assister en robes noires aux funérailles des rois et des grands personnages. « Ils pleurent, eux et leurs femmes, lorsque la Parque tranche les jours de quelqu'un de leurs maîtres. » (Tyrtée.)

Seconde guerre de Messénie (685-668); Aristoménès et Tyrtée.

Une génération avait déjà vécu dans la tristesse et l'opprobre, quand un jeune héros, Aristoménès, se leva. Il entraîna tout son peuple, et les Spartiates eurent la Messénie à reconquérir. Aristoménès n'attendit pas qu'ils vinssent l'attaquer. Un jour, il partit seul, traversa les montagnes, entra de nuit dans Lacédémone, et suspendit au temple de Minerve Chalciœcos un bouclier avec cette inscription : « Aristoménès à Minerve, des dépouilles des Lacédémoniens. »

Sparte, effrayée, consulta l'oracle de Delphes. Le dieu répondit qu'elle devait demander un chef aux Athéniens. Athènes ne voulait pas concourir à la grandeur de Sparte, et n'osait résister aux ordres d'Apollon. Pour obéir, elle envoya à Lacédémone Tyrtée, un maître d'école boiteux, qui passait pour fou. Mais ce fou était un poëte; il chanta, et sa mâle poésie ranima tous les courages.

« Il est beau pour un brave de tomber aux premiers rangs de bataille et de mourir en défendant sa patrie. Mais il n'est pas de plus lamentable destin que d'abandonner sa ville, ses fertiles campagnes, et d'aller mendier par le monde, en traînant après soi sa mère, son vieux père et ses petits enfants.

« Combattez donc avec courage pour cette terre, jeunes guerriers, et n'abandonnez pas vos aînés, ces vieux soldats dont les jambes ne sont plus légères : car c'est chose honteuse de voir étendu sur la terre, en avant des jeunes hommes, un brave dont la tête est blanchie déjà, et qui exhale dans la poussière son âme généreuse, en retenant de la main

ses entrailles sanglantes. Mais à la jeunesse tout sied : tant que le guerrier a cette noble fleur de l'âge, on l'admire, on l'aime, et il est beau encore quand il tombe aux premiers rangs de bataille. »

Ces brûlantes paroles valaient mieux que la froide expérience d'un chef habile. Cependant, dans la plaine de Stényclaros, la brillante valeur d'Aristoménès donna la victoire aux Messéniens. Au retour, les femmes jetaient des fleurs sur son passage et chantaient : « A travers les champs de Stényclaros, et jusque sur le sommet de la montagne, Aristoménès a poursuivi les Lacédémoniens. »

Il aimait les courses aventureuses. Un jour, il tomba entre les mains de sept Crétois au service de Sparte; ils s'arrêtèrent avec lui sur la route, dans une maison, pour y passer la nuit. Là habitait une jeune fille qui, la nuit précédente, avait rêvé qu'elle délivrait un lion que des loups amenaient enchaîné. Frappée de cette rencontre, elle comprend qu'Aristoménès est le lion de son rêve, que les loups sont ses indignes gardiens. Elle enivre ceux-ci, et détache les liens au héros; il tue les Crétois et donne la jeune fille pour épouse à l'un de ses fils.

Cependant, vaincu par la trahison du roi des Arcadiens, Aristoménès fut contraint de se retirer sur le mont Ira. Il s'y défendit onze années; souvent même il en sortit pour porter le ravage et la terreur jusqu'au milieu de la Laconie.

Dans une de ces expéditions hasardeuses, il fut enveloppé par les Spartiates. Frappé d'une pierre à la tête, il tomba évanoui et fut pris avec cinquante de ses compagnons. On les précipita dans la Céada, gouffre où l'on jetait les malfaiteurs. Les autres Messéniens périrent brisés. Mais quand vint le tour d'Aristoménès, un aigle, dit la légende que nous abrégeons, le soutint dans sa chute sur ses ailes étendues, de sorte qu'il arriva au fond sans blessure. Pendant trois jours, il resta dans le gouffre, enveloppé dans son manteau, et attendant la mort. Au bout de ce temps, il entendit un léger bruit; il se découvrit la tête, et comme ses yeux étaient habitués à l'obscurité, il vit un renard qui mangeait les cadavres. Imaginant bien que cet animal avait pénétré jusque-là par

quelque issue secrète, il le laisse approcher, le saisit d'une main; de l'autre, chaque fois que le renard se retourne, il lui présente son manteau à mordre, le suit ainsi, et arrive jusqu'à un trou qui laisse passer une faible lueur; il le lâche alors, élargit l'ouverture avec ses mains, s'échappe et retourne à Ira.

Aristoménès recommença aussitôt ses courses, tailla en pièces plusieurs troupes ennemies, et offrit pour la troisième fois à Jupiter Ithômate le sacrifice appelé *hécatomphonie*, parce qu'il était réservé au guerrier qui avait tué de sa main cent ennemis. Cependant le temps marqué pour la prise d'Ira approchait. L'oracle avait dit : « Lorsqu'un bouc boira dans la tortueuse Néda, je ne défendrai plus les Messéniens. » La Néda est une rivière voisine d'Ira. Pour empêcher la menace de l'oracle de s'accomplir, on en écartait avec soin tous les boucs. Mais il y avait dans le pays une espèce de figuier sauvage qu'on appelait de ce nom. Or il arriva qu'un de ces figuiers poussa horizontalement sur les bords de la rivière, de telle sorte que l'extrémité des branches s'y baignait. L'oracle était accompli : le bouc avait bu dans la Néda.

Quelque temps après, par une nuit sombre, comme la pluie tombait à torrents, et qu'il n'y avait point sur les remparts d'Ira d'abri où les gardes pussent se mettre à couvert, tous se retirèrent pour attendre que l'orage eût cessé. Un esclave, transfuge des Lacédémoniens, s'en aperçut, et, saisissant cette occasion de rentrer en grâce auprès de ses anciens maîtres, courut l'annoncer au camp des Spartiates. Ils se mirent aussitôt en marche. Le bruit de leurs pas étant couvert par celui du tonnerre et de la pluie, ils arrivèrent, sans être remarqués, jusque dans la ville. Les premiers qui les aperçurent furent Aristoménès et le devin Théoclos. Ils crient aux armes, les Messéniens accourent de toutes parts, les femmes montent sur les maisons d'où elles accablent de tuiles les Lacédémoniens. Pendant trois jours on disputa pied à pied le terrain, au milieu de la tempête qui ne cessa pas; mais les Spartiates étaient encouragés par les éclairs qui brillaient à leur droite, présage favorable; ils avaient d'ailleurs l'avantage du nombre. Quand il n'y eut plus d'es-

poir, Théoclos se jeta au milieu des ennemis et périt en frappant. Pour Aristoménès, il fit signe aux Lacédémoniens qu'il voulait se retirer avec les siens : on n'osa pas pousser au désespoir cette poignée d'hommes héroïques. Aristoménès plaça les vieillards, les femmes, les enfants au milieu des guerriers, et sortit ainsi d'Ira, avec la fortune de la Messénie (668).

Cet homme infatigable ne désespérait pourtant pas encore. A peine retiré en Arcadie, il propose aux 500 Messéniens qui lui restent de pousser vivement en Laconie, et d'aller prendre Sparte, ou au moins d'y saisir de précieux otages. Tous accueillent avec enthousiasme cet audacieux projet, et 300 Arcadiens se joignent à eux. Mais Aristocratès, par une seconde trahison, avertit les Spartiates et fait tomber cette dernière espérance. « Quand les Arcadiens eurent découvert cette perfidie, ils accablèrent Aristocratès de pierres, et pressèrent les Messéniens d'en faire autant; ceux-ci regardèrent Aristoménès, qui baissa les yeux et se mit à pleurer. Les Arcadiens, après avoir lapidé Aristocratès, jetèrent son corps hors de leurs limites et le laissèrent sans sépulture. »

Les Messéniens furent répartis parmi les Hilotes; mais les habitants de Pylos et de Mothoné montèrent sur leurs vaisseaux et passèrent à Cylléné chez les Éléens. De là, ils proposèrent à ceux de leur nation qui étaient en Arcadie de s'embarquer avec eux pour chercher quelque établissement en pays étranger : ils prièrent aussi Aristoménès de se mettre à leur tête. Le héros répondit que, tant qu'il conserverait un souffle de vie, il ferait la guerre aux Lacédémoniens, et qu'il était assuré de leur causer encore beaucoup de mal. Mais il leur donna pour chefs ses fils, Gorgos et Manticlos, sous lesquels ils allèrent à Rhégium, où plusieurs Messéniens s'étaient déjà retirés après la première guerre. Deux siècles plus tard, un Messénien, Anaxilaos, étant devenu tyran de Rhégium, s'empara de Zancle où il établit les descendants des exilés, qui, en souvenir de la patrie de leurs pères, donnèrent à cette ville le nom de Messène : ce glorieux nom se retrouve encore dans celui de Messine.

Peu de temps après, Aristoménès était à Delphes, quand un roi de l'île de Rhodes vint consulter l'oracle sur le choix d'une femme. La Pythie lui ayant dit d'épouser la fille du plus vaillant des Grecs, il pensa qu'il n'y avait personne dans la Grèce qu'on pût comparer pour la bravoure à Aristoménès, et il lui demanda sa fille. Aristoménès se rendit avec elle dans l'île de Rhodes. Il y emporta sa haine contre Sparte, et il cherchait encore quels ennemis il pourrait soulever contre elle, quand la mort vint le condamner à l'éternel repos. Son peuple fut comme lui fidèle au souvenir de la patrie perdue, et jamais ne se réconcilia avec ceux qui lui avaient injustement ravi le foyer domestique, les tombeaux des aïeux et la liberté. Tous les ennemis de Sparte, Athènes, Épaminondas les trouvèrent prêts, partout et toujours, à combattre contre l'éternel ennemi; et quand il n'y avait plus de Sparte, quand il n'y avait plus de Grèce, les derniers des Messéniens chantaient encore, neuf siècles après la chute d'Ira : « A travers les champs de Sténycleros, et jusque sur le sommet de la montagne, Aristoménès a poursuivi les Lacédémoniens. »

Guerres avec Tégée et Argos; puissance de Sparte en 490.

De quelques fictions qu'on ait embelli le récit de ces guerres, le résultat n'en est pas moins certain. Sparte possédait les deux tiers du Péloponnèse. Des guerres heureuses contre les Arcadiens de Tégée et contre les Argiens étendirent son influence sur le reste.

Au sujet de la guerre contre les Tégéates courait une de ces traditions qu'Hérodote aime tant et raconte si bien. L'oracle, consulté par les Spartiates, répondit qu'ils seraient vainqueurs quand ils auraient rapporté dans leur ville les ossements d'Oreste, ensevelis là où soufflent deux vents contraires, où le type frappe l'antitype, où le mal est sur le mal. Or il arriva qu'un Lacédémonien nommé Lichas, étant allé à Tégée, entra dans la boutique d'un forgeron; celui-ci lui conta, par hasard, qu'en creusant dans sa cour il avait trouvé un cercueil d'une grandeur merveilleuse. Lichas se rappelle aussitôt l'oracle : les vents contraires sont bien les soufflets

de la forge, le type est le marteau, l'antitype l'enclume, le mal sur le mal est le fer que l'on forge sur le fer : le cercueil est donc celui d'Oreste. Lichas retourne à Sparte, révèle aux magistrats ce qu'il a découvert : on l'exile pour que personne ne prenne défiance de lui. Il retourne à Tégée, loue la cour du forgeron, recueille les ossements et les rapporte aussitôt. Dès ce moment, les Spartiates crurent à la victoire, c'est le meilleur moyen de l'assurer : ils vainquirent. Tégée cependant conserva son territoire et ses lois, mais elle tomba au rang des peuples que Sparte traînait à la guerre avec elle, et n'eut que le stérile honneur d'occuper une des ailes de l'armée lacédémonienne. Plusieurs cantons peuplés d'Arcadiens furent ajoutés au territoire des Spartiates qui dès lors eurent libre entrée dans l'Arcadie.

Entre Argos et Sparte le différend avait pour cause la possession de la Cynurie, pays montagneux qui servait aux Argiens de communication avec le reste de leur territoire : car ils possédaient toute la côte orientale de la Laconie jusqu'au cap Malée, et les îles adjacentes jusqu'à Cythère. Pour épargner le sang, les deux peuples convinrent, vers 547, de choisir chacun 300 combattants; la Cynurie devait être le prix de la victoire. Othryadès survécut seul du côté des Spartiates, mais grièvement atteint et couché parmi les morts; du côté des Argiens deux guerriers, Alcénor et Chromios, étaient sans blessures. Ne voyant plus d'ennemis devant eux, ils se hâtèrent de porter à leurs concitoyens la nouvelle de leur victoire. Pendant leur absence Othryadès faisant un dernier effort, élevait un trophée avec les armes des ennemis et se perçait ensuite de son épée pour ne point survivre à ses compagnons. Le lendemain les deux peuples se prétendirent victorieux, et il fallut trancher la question par une bataille générale que les Lacédémoniens gagnèrent. Les Argiens cédèrent les pays disputés et toute la côte orientale de la Laconie.

En 514, une seconde victoire mena les Spartiates jusqu'aux portes d'Argos; plus tard ils firent deux invasions dans l'Attique et, en 491, Égine, le poste avancé de leur presqu'île du côté d'Athènes, leur livra des otages.

Ils occupèrent encore un autre boulevard du Péloponnèse. Cythère, au sud du cap Malée. C'était une île aride et rocailleuse où la Fable faisait aborder Vénus, quand elle sortit du sein des flots, mais elle ajoutait que la déesse des plaisirs s'était bien vite enfuie en Cypre. Les Spartiates trouvèrent là une excellente station navale, où s'arrêtaient les vaisseaux venant d'Égypte et d'Afrique; aussi ils y entretinrent une garnison, et chaque année ils envoyèrent un magistrat pour la gouverner.

Au moment où éclatèrent les guerres médiques, Sparte était donc maîtresse par elle-même des deux cinquièmes du Péloponnèse, et redoutée ou obéie dans le reste. Sa renommée alla bien plus loin que sa puissance. Même en Asie, on connut son nom, et Crésus rechercha l'alliance de ceux qu'il appelait le premier peuple de la Grèce. Des mœurs austères, la rude discipline à laquelle ils s'étaient soumis, de belles qualités militaires, et un ardent patriotisme les avaient élevés à ce haut point de grandeur.

CHAPITRE IV.

ATHÈNES JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES.

L'Attique; les rois; Thésée. — L'archontat (1045?); puissance des Eupatrides; Dracon (624); Cylon (612); Épiménide. — Solon et ses lois. — Pisistrate et les Pisistratides (561-510). — Les Alcméonides; Clisthène (508).

L'Attique; les rois; Thésée[1].

Le petit pays qui, au nord-est du Péloponnèse, s'avance en promontoire dans la mer Égée, flanqué à droite par la longue Eubée, à gauche par les îles de Salamine et d'Égine, c'est l'Attique, le point du monde le plus justement célèbre dans l'histoire de l'esprit humain. Elle est divisée en trois bassins demi-circulaires, les plaines d'Éleusis, d'Athènes et de Marathon, qui semblent fermées de tous côtés par les montagnes et la mer. Mais des routes naturelles s'ouvrent partout à travers ces montagnes, et les communications sont faciles entre les diverses parties du pays. La surface de l'Attique n'égale pas la moitié de celle de nos plus petits départements, et son sol pierreux n'a même pas, sauf en quelques points, la riche végétation de la Béotie sa voisine : à peine du blé, un peu plus d'orge, des figuiers, des vignes, des oliviers, les abeilles de l'Hymette, les carrières de marbre du Pentélique, les mines d'argent du Laurion, voilà toute la richesse du pays, si vous ne comptez pas la plus féconde et la plus glorieuse de toutes, le génie des habitants.

Beaucoup de révolutions politiques, voilà ce que nous trouverons dans l'histoire d'Athènes jusqu'aux guerres médiques.

1. Voyez ci-dessus, p. 18, la légende de Thésée.

Cette histoire commence proprement à Thésée, qui succéda à son père Égée, vers 1300, quoique certaines institutions, comme l'aréopage et la division du peuple en nobles, en laboureurs et en artisans, fussent peut-être plus anciennes. Thésée est, pour ainsi dire, le patron d'Athènes, comme Hercule l'est du Péloponnèse, et Quirinus de Rome. C'est un de ces personnages, moitié homme et moitié dieu, dont le souvenir, embelli par l'imagination populaire, plane sur le berceau d'une nation. Son histoire était véritablement nationale en Attique, et les détails merveilleux de sa vie se trouvaient rappelés sur les monuments, dans la religion, dans les fêtes des Athéniens. Ils ont été précédemment ra-



L'acropole d'Athènes vue du Pnyx[1].

contés, là où ils sont à leur place, dans l'histoire légendaire. On n'insistera ici que sur le fait politique de la fondation d'Athènes comme métropole de l'Attique.

« Thésée, dit Plutarque, réunit en un seul corps tous les

1. Cette gravure représente la masse de rochers qui portait la citadelle d'Athènes, vue du Pnyx. Ce roc s'élève à pic à une hauteur de 46 mètres suivant Kruse, *Hellas*, t. II, p. 76, qui ne parle sans doute que de la hauteur de la partie du roc tout à fait impraticable ; de 120 au-dessus de la ville, suivant Curtius, *Die akropolis von Athens*, p. 5, Berlin, 1844 ; de 324 au-dessus du niveau de la mer suivant Fiedler, *Reise durch das Konigreich Griechenland*, I, p. 22. La largeur du plateau est de 300 mètres de l'E. à l'O., et de 150 du N. au S. Il n'est accessible que du côte de l'O., où s'élevaient les murs pélasgiques. « La forme de ce rocher est à peu près celle d'un ovale.... On dirait un piedestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnaient. » (Chateaubriand, *Itin.*, p. 138.) Le temple à droite est le Parthénon, la tour à gauche est une construction du treizième siècle; on aperçoit l'Hymette dans le lointain.

ATTIQUE
MÉGARIDE
et
CORINTHIE

Milles Romains

Kilomètres

BÉOTIE
Mt Helicon
THÈBES
Platées
Mt Cithéron
Chalcis
GOLFE DE CORINTHE
MÉGARIDE
MÉGARE
CORINTHE
Sicyone
ATTIQUE
Eleusis
Marathon
Mt Pentélique
ATHÈNES
Pirée
Mt Hymète
Salamine
I. SALAMINE
GOLFE SARONIQUE
Égine
I. ÉGINE
Épidaure
Péninsule de Methana
MER DE MYRTOS
MER D'EUBÉE
EUBÉE
I. Hélène ou Macris
I. CÉOS
MER ÉGÉE

A Vuillemin

Librairie de L. Hachette

habitants de l'Attique et n'en forma qu'une même cité. Dispersés auparavant en plusieurs bourgs, il était difficile de les assembler pour délibérer sur les affaires publiques; souvent même ils étaient en guerre les uns contre les autres. Thésée parcourut les bourgs, pour proposer son plan et le faire agréer. Les simples citoyens et les pauvres l'adoptèrent sans balancer. Afin de déterminer les hommes plus puissants, il leur promit un gouvernement sans roi, et purement démocratique, dans lequel, ne se réservant que l'intendance de la guerre et l'exécution des lois, il mettrait pour tout le reste une entière égalité entre les citoyens. Il en persuada quelques-uns; les autres cédèrent par crainte. Il fit abattre dans chaque bourg les prytanées et les maisons de conseil, cassa tous les magistrats, bâtit un prytanée et un palais communs dans le lieu où ils sont encore aujourd'hui, donna à la ville et à la citadelle le nom d'Athènes, et établit une fête pour tout le peuple sous le nom de *Panathénées*.

En d'autres termes, l'Attique, anciennement divisée en plusieurs États, comme les autres provinces de la Grèce, n'en compta plus qu'un seul, qui eut Athènes pour capitale. Cette révolution laissa pourtant subsister une aristocratie puissante, celle des Eupatrides.

Suivant les légendes recueillies par Plutarque, ce fut cette aristocratie qui renversa Thésée. « Durant une absence du héros, les Tyndarides, Castor et Pollux, envahirent l'Attique pour reprendre Hélène qu'il avait ravie; et dans Athènes même, un mouvement se fit contre lui. Mnesthée, descendant d'Érechthée, essaya de soulever les principaux citoyens contre l'homme qui leur avait ôté l'empire qu'ils exerçaient chacun dans leurs bourgs, et qui, les renfermant dans une seule ville, les avait rendus ses sujets ou plutôt ses esclaves. Mnesthée excitait aussi les hommes du peuple, en accusant auprès d'eux Thésée de ne leur avoir laissé qu'une liberté imaginaire, qui, dans le fait, les avait privés de leur patrie, de leurs sacrifices, et, au lieu de plusieurs rois légitimes, bons et humains, leur avait donné pour maître un étranger et un inconnu. »

Thésée, de retour, fut contraint de s'exiler à Scyros, où il

mourut. Mnesthée atteignit le but de ses intrigues, il régna; mais, après lui, la couronne fut rendue à la famille de Thésée, qui la conserva jusqu'à l'invasion des Éoliens. Ceux-ci, chassés de la Messénie par les Doriens et les Héraclides, se rendirent en Attique sous la conduite de Mélanthos, d'Alcméon et de Pisistrate, tous descendants du sage Nestor. Il est probable qu'ils s'emparèrent violemment du pouvoir à Athènes. Mais, pour sauver la vanité nationale, les Athéniens racontaient autrement cette révolution : les étrangers se seraient établis en simples particuliers dans l'Attique; peu de temps après, un roi de Thèbes, en guerre avec Athènes, provoqua en combat singulier Thymœtès, descendant de Thésée, qui refusa le défi. Mélanthos l'accepta à sa place, vainquit par une ruse le roi thébain, et fut en récompense nommé roi par les Athéniens. Ce qui est certain, c'est que Mélanthos laissa le trône à Codrus, son fils, et que ses frères furent les chefs des Alcméonides, des Pisistratides et des Péonides, trois familles qui tinrent le premier rang à Athènes.

On a vu (page 31) que Codrus, fils de Mélanthos, se sacrifia pour sauver le pays d'une invasion nouvelle, celle des Doriens.

L'archontat (1045?); puissance des Eupatrides; Dracon (624); Cylon (612); Épiménide.

Après la mort de Codrus, on prétendit que nul n'était digne de lui succéder, et, sous ce prétexte, la royauté fut abolie par les grands. Au lieu d'un roi héréditaire, il n'y eut plus qu'un archonte élu. Cette charge, d'abord à vie, fut rendue décennale en 752, annuelle en 683 et partagée alors entre neuf magistrats.

Ce gouvernement divisé ne sut pas prévenir ou réprimer les troubles. Un législateur qu'on nomma, Dracon, fit des lois si sévères qu'elles furent inapplicables (624). Les désordres continuèrent. Un ambitieux, Cylon, en profita pour essayer de saisir le pouvoir (612). Il s'empara de la citadelle, mais y fut aussitôt assiégé par le peuple entier. Quand les vivres et l'eau manquèrent, Cylon s'évada, laissant ses

complices assis en suppliants, près de l'autel de Minerve. L'archonte Mégaclès, pour les attirer hors de la protection de la déesse, leur persuada de se présenter en jugement; et, comme ils craignaient de perdre le droit d'asile, il leur conseilla d'attacher à la statue de Minerve un fil qu'ils tiendraient à la main. Lorsqu'ils furent près de l'autel des Euménides, le fil se rompit. Suivant Mégaclès, cet accident prouvait que la déesse leur refusait sa protection. On lapida ceux qui furent pris hors du temple, et ceux qui s'y étaient sauvés furent massacrés auprès des autels. Quelques-uns seulement échappèrent par l'intercession des femmes des archontes.

Une peste qui survint peu de temps après parut une vengeance des divinités, dont on avait violé le sanctuaire. Un homme vénéré, le sage Épiménide, appelé de Crète, fit des sacrifices expiatoires. Il coûte à dire que ce sage exigea le sacrifice d'une victime humaine. On en trouva deux, Cratinos et Aristodêmos, deux jeunes Athéniens liés d'une étroite amitié, qui s'offrirent au couteau sacré pour le salut de la patrie. Quand Épiménide se disposa à regagner la Crète, on voulut le combler de présents; il n'emporta qu'une branche de l'olivier de Minerve, et il conseilla aux Athéniens d'écouter les avis de l'un d'entre eux, Solon.

Solon et ses lois.

Il descendait de Codrus, ce qui ne l'avait pas empêché de se livrer au commerce pour réparer les brèches faites à son patrimoine. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup appris et passait pour un sage. Il était poëte aussi, et, même à ce titre, il servit bien sa patrie. Les Athéniens, après plusieurs défaites essuyées en voulant reprendre Salamine sur les Mégariens, avaient, par une loi, prononcé la peine de mort contre celui qui parlerait d'attaquer de nouveau l'île fatale. Solon contrefit l'insensé et joua quelque temps ce rôle. Un jour, il sort sur la place publique, l'air égaré, et déclame à haute voix des vers qui commençaient ainsi: « J'arrive en hé-

raut de la belle Salamine et je vais vous redire les vers harmonieux qu'Apollon m'a dictés. » On l'écouta, c'était un fou. Mais il arriva que lorsqu'il eut fini, toute la multitude était folle avec lui. Il ne fut plus question de la loi, le peuple courut s'armer, mit le poëte à sa tête et reprit Salamine. En 595 on lui confia le soin de réformer les lois.

Pour soulager les pauvres, il diminua le taux de l'intérêt, décréta que les biens du débiteur et non plus sa personne répondraient de sa dette; en conséquence, il fit mettre en liberté tous ceux qui étaient devenus esclaves pour dettes.

Ensuite il partagea le peuple en quatre classes, d'après la fortune, la quatrième renfermant ceux qui avaient peu de chose ou qui n'avaient rien. Celle-ci fut exempte d'impôt, mais les citoyens des trois premières purent seuls remplir les fonctions publiques.

Un *sénat* de 400 membres désignés chaque année par le sort proposait les lois que l'*assemblée du peuple* acceptait ou rejetait et que les 9 *archontes* faisaient exécuter. L'*aréopage*, composé d'archontes sortis de charge, était le tribunal suprême. Les autres cours de justice étaient formées, comme le jury chez nous, par des citoyens que le sort désignait, mais qui étaient en nombre très-considérable.

Solon ne brisa pas, comme Lycurgue, les liens de la famille. A Sparte il n'y avait vraiment que des hommes qui étaient citoyens et d'autres qui allaient le devenir. A Athènes, il y eut des pères, des époux, des fils ayant les sentiments et remplissant les devoirs que la nature impose dans ces trois états. Le travail, proscrit à Lacédémone, devint à Athènes une obligation. Chaque citoyen devait pratiquer un métier. Les étrangers furent bien accueillis, et l'esclave maltraité par son maître put exiger d'être vendu, dans l'espoir de passer sous une autorité moins dure.

Pisistrate et les Pisistratides (561-510).

Après avoir donné ses lois, Solon s'éloigna pour les mieux laisser agir; mais, en son absence, Pisistrate se rendit le favori du peuple, et, sans abolir la constitution de Solon,

exerça dans la ville une autorité supérieure à celle des magistrats. Un jour, on le voit accourir tout sanglant sur la place publique. Il s'était fait lui-même ces légères blessures; mais il s'écrie : « Ce sont les ennemis du peuple qui ont voulu m'assassiner, » et la foule lui vote aussitôt des gardes avec lesquels il s'empare de la citadelle. Plusieurs fois chassé par des rivaux, il revint toujours, grâce à l'affection du peuple, et de 538 à 527 garda le pouvoir sans contestation.

Sa tyrannie, au reste, fut douce, sans violence, amie des lettres et des arts. Il commença quelques-uns des monuments qui devaient embellir Athènes, fonda la première bibliothèque publique qu'on ait vue en Grèce, et fit ce que nous appellerions une première édition des œuvres d'Homère. L'*Iliade* et l'*Odyssée* n'avaient été jusqu'alors conservées que par les rapsodes qui parcouraient la Grèce et les îles en chantant divers morceaux de ces poëmes. Pisistrate fit réunir tous ces fragments et décréta qu'ils seraient récités à la fête nationale des grandes Panathénées qui revenait tous les cinq ans.

Ses deux fils, Hipparque et Hippias, lui succédèrent (527) et gouvernèrent comme leur père jusqu'en 514; mais, à cette époque, Harmodios et Aristogiton, qui voulaient se venger d'une injure personnelle, formèrent avec d'autres ennemis des Pisistratides le complot de les assassiner, et attendirent, pour l'exécution de leur dessein, la fête des grandes Panathénées, le seul jour où les citoyens se réunissaient en armes. Ce jour arrivé, Hippias, avec ses gardes, rangea le cortége dans le Céramique, hors de la ville; déjà s'avançaient pour le frapper Harmodios et Aristogiton, armés de poignards qu'ils tenaient cachés sous des branches de myrte, quand ils virent un des conjurés s'entretenir familièrement avec lui. Ils se crurent dénoncés et rentrèrent précipitamment dans la ville où, rencontrant Hipparque, ils le frappèrent à mort. Aristogiton parvint d'abord à se soustraire aux gardes, mais bientôt il fut pris; Harmodios avait été tué sur-le-champ. Quand cette nouvelle eut été annoncée en secret à Hippias, il n'en laissa rien paraître, et commanda tranquillement aux citoyens qui l'entouraient de gagner sans armes un endroit

qu'il leur montra. Ils s'y rendirent, dans l'idée qu'il avait quelque chose à leur communiquer. Alors, donnant ordre à ses gardes de soustraire les armes, il choisit et fit arrêter ceux qu'il soupçonnait et tous ceux sur qui l'on trouva des poignards (514).

Aristogiton, suivant des récits postérieurs, avant d'être mis à mort, fut appliqué à la torture : il dénonça les plus chers amis d'Hippias, qui les fit égorger aussitôt. « Et qui encore? demandait le tyran. — Il n'y a plus que toi, reprit l'Athénien, dont je voudrais la mort; au moins je t'aurai fait tuer ceux que tu aimais le plus. » Les Athéniens, pour ennoblir ce premier jour de leur liberté, racontaient encore que Lééna, une amie d'Aristogiton, avait été comme lui torturée, que de crainte de céder à la douleur et de trahir involontairement un de ses complices, elle s'était coupé la langue avec les dents et l'avait crachée au visage du tyran. Après la chute des Pisistratides, les Athéniens représentèrent Lééna sous la forme d'une lionne sans langue ; ils élevèrent aussi des statues aux deux amis, et, dans les fêtes, dans les festins, ils chantaient : « Je porterai l'épée dans le rameau de myrte, comme firent Harmodios et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran et qu'ils établirent dans Athènes l'égalité.

« Très-cher Harmodios, tu n'es point mort; sans doute tu vis dans les îles des bienheureux, là où se trouvent, dit-on, Achille aux pieds rapides, et Diomède, fils de Tydée.

« Dans le rameau de myrte, je porterai l'épée comme Harmodios et Aristogiton, lorsque aux fêtes de Minerve ils tuèrent le tyran Hipparque. »

Nous devons, pour expliquer ces honneurs rendus à des meurtriers, remarquer que chez les anciens Grecs, comme à Rome, on n'estimait point que ce fût un crime de tuer l'homme qui usurpait le pouvoir dans une cité libre. Les modernes, Dieu merci, flétrissent le meurtre, quelle que soit la pensée qui l'ait fait commettre.

De ce jour, Hippias devint un tyran cruel. La puissante famille des Alcméonides, qui s'était enfuie d'Athènes, crut l'occasion favorable pour renverser le dernier des Pisistra-

tides. Ils subornèrent la Pythie de Delphes, qui décida les Spartiates à les soutenir. Aidés d'une armée dorienne, ils rentrèrent dans Athènes et réduisirent Hippias à s'enfuir chez les Perses (510).

Les Alcméonides; Clisthène (508).

Cette famille, qui venait de délivrer Athènes, était une des plus anciennes et des plus considérées de la ville : elle prétendait descendre d'Ajax. Hérodote raconte qu'un de ses membres, Alcméon, ayant rendu plusieurs services à des ambassadeurs que Crésus, roi de Lydie, avait envoyés en Grèce pour consulter l'oracle de Delphes, fut mandé à Sardes par ce prince. A son arrivée, Crésus lui fit présent d'autant d'or qu'il en pourrait emporter en une seule fois. Pour mettre le mieux possible à profit cette générosité du roi, Alcméon se fit faire les habits les plus amples et les brodequins les plus larges. Conduit par les officiers du prince au trésor, il se jeta sur un tas de paillettes d'or, en mit dans ses brodequins, dans son habit, tant qu'ils purent en contenir, en poudra ses cheveux et s'en emplit la bouche. Il sortit alors les joues bouffies, le corps bossu, traînant à grand peine sa chaussure, objet de risée pour ceux qui le rencontrèrent en cet état, car ils crurent voir moins un homme que quelque créature grotesque et repoussante. Que de riches ressemblent à cet Alcméon parmi ceux qui se jettent sur la fortune avec une avidité qu'aucun scrupule ne fait hésiter !

Quand Hérodote s'est mis une fois en train de conter, il ne s'arrête pas aisément. Après avoir dit cette première cause de la fortune des Alcméonides, il nous en donne une autre.

Clisthène, tyran de Sicyône, homme très-puissant et fort riche, avait une fille nommée Agariste, qu'il ne voulait marier qu'au plus accompli de tous les Grecs. Pendant la célébration des jeux olympiques, où il avait été vainqueur à la course des chars, il fit proclamer par un héraut que quiconque se croirait digne de devenir son gendre vînt le trouver dans soixante jours, parce qu'il marierait sa fille un an après

le soixantième jour commencé. De nombreux prétendants accoururent bientôt à Sicyône de tous les points du monde grec. Clisthène s'informa à leur arrivée de leur pays et de leur naissance, puis les retint un an auprès de lui. Il les traita chaque jour avec magnificence, étudiant leurs inclinations, leurs mœurs, l'étendue de leur esprit et de leurs connaissances, dans les entretiens qu'il eut avec eux en particulier ou dans les conversations générales et dans les festins auxquels il les invitait. Mais il voulait connaître aussi leur adresse et leur force, car il attachait, comme tous les Grecs, un grand mérite à ces qualités du corps, alors si nécessaires au soldat. Il les engageait donc à se livrer aux exercices ordinaires, et il leur avait fait construire exprès un stade pour la course et une palestre pour les autres jeux.

De tous les prétendants, celui qui jusqu'au dernier moment parut avoir les chances les plus heureuses était l'Athénien Hippoclidès. Le jour fixé par Clisthène pour déclarer son gendre étant arrivé, ce prince immola cent bœufs et invita à ce festin royal, non-seulement les prétendants, mais tous les Sicyôniens. Le repas fini, les prétendants s'entretinrent de musique, d'art et des choses qui font le sujet ordinaire des conversations, chacun s'efforçant de faire briller son esprit. Hippoclidès attirait surtout l'attention, car on avait déjà deviné la secrète préférence dont il était l'objet. Tout à coup il dit au joueur de flûte de jouer un des airs qui accompagnaient les danses. Mais au lieu de commencer la *pyrrhique*, danse guerrière, inventée, dit-on par Achille et fort pratiquée à Lacédémone, où elle se faisait par des hommes armés et était encore une image des combats, il dansa les danses efféminées de l'Ionie. Il espérait ainsi assurer son triomphe en déployant toute sa grâce et sa légèreté; il ne voyait pas que le prince, indigné de cette mollesse, le regardait d'un œil irrité, et il se laissa aller jusqu'à imiter les gestes des bateleurs. Clisthène ne pouvant plus se contenir lui cria : « Fils de Tisander, ta danse défait ton mariage. — Hippoclidès s'en soucie fort peu, » reprit l'Athénien emporté par la vanité et trompé par les applaudissements moqueurs de l'assemblée.

Alors Clisthène, ayant fait faire silence, remercia les prétendants, leur offrit à chacun un talent d'argent (5216 fr.) pour reconnaître l'honneur qu'ils lui avaient fait en recherchant son alliance et fiança sa fille à Mégaclès, fils de cet Alcméon dont il a été parlé plus haut. De ce mariage naquit Clisthène, qui, après la chute des Pisistratides, eut la principale autorité dans Athènes. Une petite-fille de Mégaclès fut mère de Périclès.

La tyrannie des Pisistratides avait été dans les derniers temps bien odieuse, elle contribua à donner aux Athéniens cet amour de la liberté dont toute leur histoire témoigne, et qui leur fit faire de si grandes choses. Ils ne débutèrent point par là, car à peine délivrés ils retombèrent dans les querelles intestines. Clisthène, chef du peuple, et Isagoras, chef des grands, se proscrivirent tour à tour. Le premier à la fin l'emporta malgré les secours fournis par Sparte à son rival; et, pour récompenser le peuple qui l'avait soutenu, il rendit la constitution plus démocratique. Nommé archonte éponyme, il abolit les quatre anciennes tribus où prévalait encore l'influence des grandes familles et les remplaça par dix tribus nouvelles.

L'augmentation du nombre des tribus fit augmenter le nombre des sénateurs. Portés de 400 à 500, ils durent siéger tous les jours, les fêtes exceptées. Chaque section du sénat était, à tour de rôle, en permanence durant un dixième de l'année, et ses membres, nourris pendant ce temps aux frais de l'État, portaient le nom de *prytanes*. La section se subdivisait elle-même en cinq commissions qui, chacune pendant sept jours, présidaient le sénat sous la direction d'un de leurs membres, appelé *épistate*, dont elle tirait le nom au sort, et qui était chargé pendant le jour que durait ses fonctions de garder les clefs de l'Acropole et du trésor, ainsi que le sceau de l'État.

L'assemblée du peuple fut désormais réunie quatre fois par prytanie (espace de 35 à 36 jours), davantage s'il était nécessaire, d'après une convocation du sénat ou des généraux, et sous la présidence des prytanes dont le chef ou épistate indiquait les questions sur lesquelles l'assemblée votait.

Les archontes restèrent au nombre de neuf nommés à l'élection, et non pas désignés par le sort, comme ils le furent plus tard, quand ils eurent perdu les plus importantes de leurs prérogatives, que Clisthène leur avait laissées.

La nouvelle organisation fut aussi une organisation militaire; chacune des dix tribus avait ses hoplites, ses cavaliers et son général; le troisième archonte on polémarque conservait cependant voix et autorité prépondérantes dans le conseil de guerre. Les généraux ne restaient qu'une année en charge; mais leurs fonctions grandirent avec la démocratie et l'État. Au temps de Périclès, les archontes seront réduits à faire la police de la cité et à préparer le jugement des procès, tandis que les généraux dirigeront non-seulement les affaires de la guerre, mais toute la politique étrangère.

On attribue aussi à Clisthène l'établissement de l'ostracisme. C'était un vote auquel on appelait le peuple dans les circonstances graves, quand l'État était troublé par des dissensions intestines ou qu'on le croyait menacé par l'ambition d'un citoyen. Le votant inscrivait sur une coquille enduite de cire le nom du citoyen qu'il jugeait utile d'éloigner de la ville. Le vote était secret. Les archontes faisaient le recensement des suffrages, qui devaient s'élever au moins à 6000. Le citoyen désigné par la majorité était banni pour dix ans. Sa considération n'en souffrait pas; ses biens n'étaient point confisqués; il en gardait même la jouissance. Depuis Clisthène, dix citoyens furent ainsi bannis : Hipparque, un parent des Pisistratides, Alcibiade, Mégaclès et Callias, trois chefs de puissantes maisons, Aristide, Thémistocle, Cimon, Thucydide l'Ancien, Damon, un des maîtres de Périclès, et Hyperbolos, dont la condamnation déshonora l'ostracisme, qui après lui fut aboli.

Sparte voulut s'opposer à cette organisation démocratique d'Athènes, et un de ses rois, Cléomène, vint dans la ville pour renverser l'ouvrage de Clisthène, mais le peuple se souleva et le força de s'enfuir. Une ligue qu'il forma avec les Béotiens et les Chalcidiens ne fut pas heureuse. A deux jours d'intervalle, les Athéniens gagnèrent deux victoires sur ces deux peuples, et la défaite des Chalcidiens fut si

complète, qu'une partie de l'Eubée fut assurée à Athènes. Égine, qui se mêla à cette guerre, fournit à Athènes l'occasion d'armer quelques vaisseaux. Déjà Miltiade l'Ancien avait conquis pour elle la Chersonèse de Thrace, et son neveu, le grand Miltiade, venait de soumettre encore Lemnos. Athènes voyait donc, malgré la jalousie de Sparte, croître sa puissance, que les guerres médiques vont porter au comble.

CHAPITRE V.

ÉTATS SECONDAIRES; COLONIES; INSTITUTIONS COMMUNES.

États secondaires du Péloponnèse. — États secondaires de la Grèce centrale. — États du nord et de l'ouest. — Première période de colonisation aux douzième et onzième siècles. — Seconde période de colonisation du huitième au sixième siècle. — Institutions communes aux peuples de la Grèce religion. — Amphictyonies et jeux nationaux.

États secondaires du Péloponnèse.

On vient de voir l'histoire des deux plus grands États de la Grèce et quelle était leur puissance avant les guerres médiques. Il convient de connaître les autres peuples qui vont jouer un rôle dans cette grande lutte ou dans les événements des temps postérieurs.

Au centre du Péloponnèse, l'*Arcadie* renfermait derrière sa haute ceinture de montagnes une multitude de bourgades qui vivaient isolées et indépendantes dans les vallons où elles s'élevaient. Deux villes avaient plus d'importance, *Mantinée* et *Tégée*, toutes deux rivales et ennemies, la dernière alliée de Sparte.

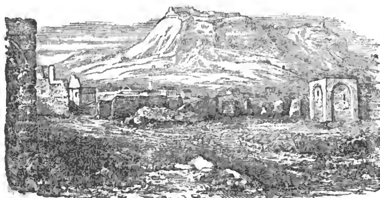
Sur la côte du nord-est se trouvait l'Élide, une des plus fertiles régions du Péloponnèse. Elle était fameuse par les jeux et par le temple d'Olympie; son territoire était considéré comme sacré et la guerre ne devait pas en approcher. Sur la côte s'étendait l'île de Zacynthe.

A l'est de l'Élide était l'*Achaïe*, qui renfermait douze peuplades obscures ayant chacune leur cité. Elles se tenaient soigneu-


PÉLOPONÈSE
Milles Romains
Kilomètres
Naupacte
BÉOTIE
Thèbes
GOLFE DE CORINTHE
ACHAÏE
MÉGARIDE
Mégare
Athènes
Pirée
Golfe Saronique
Andros
Corinthe
Isthme
Égine
Elis
ÉLIDE
PISATIDE
Olympie
TRIPHYLIE
Orchomène
Mantinée
Tégée
Argos
Nauplie
ARGOLIDE
Mégalopolis
G. de Cyparisses
Iles Strophades
Cyparissia
MESSÉNIE
Messène
Pharès
Golfe de Messénie
SPARTE
Lacédémone
LACONIE
Golfe de Laconie
CYTHÈRE
Hydra
Golfe d'Argos
MER DE MYRTOS
MER IONIENNE
Melos
Cimolos
Dressé par A. Vuillemin.

sement à l'écart des affaires générales de la Grèce et s'estimaient heureuses de leur obscurité.

Sicyône était riche, moins pourtant que *Corinthe* sa voisine. La position de celle-ci, à l'entrée de l'isthme qui porte son



L'acrocorinthe [1].

nom, ses deux ports sur les deux golfes Saronique et de Corinthe, lui avaient de bonne heure donné de l'importance. Elle avait fondé Syracuse, Corcyre et construit, vers l'an 700, la première trirème; aussi ses artistes passaient pour avoir les premiers moulé des figures. Mais la richesse avait amolli ce peuple qui, puissant sous les Cypsélides, au septième et au sixième siècle, se laissa complétement éclipser, au cinquième, par Sparte et Athènes. La jalousie contre la marine athénienne jeta Corinthe dans l'alliance de Lacédémone.

Plus à l'est, s'étendait l'*Argolide*, où s'élevait les vieilles

1. L'acrocorinthe est une montagne escarpée haute de 573 mètres et couronnée d'une citadelle jadis imprenable. De ce plateau élevé on a une vue admirable sur les deux mers, l'Hélicon, le Parnasse, Athènes, le cap Colonne (*Sunion*) et les îles. Sur cette cime on trouvait la fontaine *Pirène* que Pégase, disaient les Grecs, avait fait jaillir en frappant le sol d'un de ses pieds. La ville s'étendait au bas de cette montagne qui gardait comme une sentinelle l'entrée du Péloponnèse. On voit sur son sommet des débris de tous les âges, murs cyclopéens, constructions helléniques, fortifications vénitiennes, etc. Corinthe, détruite encore une fois dans la dernière guerre, n'est plus qu'un village, ses deux ports seraient trop petits pour les plus médiocres bâtiments, sa forteresse ne pourrait plus tenir que quelques jours. De toutes ces magnificences il reste sept colonnes du temple de Neptune et des débris.

cités de *Mycènes*, de *Tirynthe*, d'*Épidaure* et d'*Argos*, celle-ci exerçant la suprématie et demeurant l'ennemie obstinée des Spartiates.

Phlionte, au sud de Sicyône, formait un petit État dans l'intérieur des terres.

Quant au sud du Péloponnèse, il appartenait tout entier aux Lacédémoniens avec l'île de *Cythère; Gythion* servait ou plutôt servira de port à la Laconie. Une autre île sur les côtes de l'Argolide, *Égine*, faisait beaucoup de commerce et avait une marine considérable.

États secondaires de la Grèce centrale.

Ce que Corinthe était au sud de l'isthme, *Mégare*, avec ses deux ports sur les deux golfes, l'était au nord, la clef du passage. Puissante au sixième siècle, si l'on en juge d'après les nombreuses colonies qu'elle envoya alors, elle le fut moins au cinquième. Cependant elle eut à Platées trois mille hoplites.

Elle était pour Athènes ce qu'Argos était pour Sparte, une ennemie implacable. Dans la *Béotie*, autant de petits États que de villes, dix à douze, dont les plus importantes, étaient : *Orchomène*, *Platées*, *Thespies*, *Chéronée*, enfin la grande cité de *Thèbes*. Ces villes s'étaient unies par une confédération à la tête de laquelle Thèbes se plaça. Plus tard, non contente de cette prééminence, elle voulut la changer en domination. Platées se trouva alors du côté d'Athènes, et fit avec elle l'étroite alliance qu'elle scella aux champs de Marathon.

On comptait dans la Grèce centrale trois Locrides, l'une, la Locride Ozole, sur le golfe de Corinthe, les deux autres au sud des Thermopyles; toutes trois obscures. L'*Eubée* avait deux villes importantes, *Erétrie* et *Chalcis*. Athènes, après des succès sur les Béotiens et les Chalcidiens, occupa une partie de cette grande île.

La *Phocide* comprenait vingt ou trente petites républiques confédérées. *Delphes*, qui vivait de son temple, restait en dehors de cette union; *Cirrha* lui servait de port sur le golfe de Corinthe. Mais les Cirrhéens exercèrent contre les pèlerins


GRÈCE
CENTRALE
Kilomètres
Milles Romains
THESSALIE
THESSALIOTIDE
PHTHIOTIDE
Golfe Pagasique
Phères
Pharsale
Lamia
Mᵗ Othrys
Ambracie
Amphilochie
G. d'Ambracie
Argos
ÉTOLIE
Thermos
LOCRIDE OCCIDᴸᴱ
Naupacte
Delphes
DORIDE
BÉOTIE
Thèbes
Chalcis
Europe
Érétrie
Ithaque
LEUCADE
CÉPHALLÉNIE
ZACYNTHE
GOLFE DE CORINTHE
MÉGARIDE
Mégare
ATHÈNES
PÉLOPONÈSE
Olympie
Orchomène
Corinthe
Élis
Scyros
Dressé par A. Vuillemin.
Librairie de L. Hachette & Cⁱᵉ

des exactions et des violences que les seconds avaient intérêt à empêcher. De là une rivalité qui amena la première guerre sacrée (595) que les amphictyons ordonnèrent, que les Thessaliens, les Sicyôniens et les Athéniens accomplirent, et dont le résultat fut la destruction de Cirrha. Les dispositions prises par les prêtres de Delphes, après cette sanglante exécution, sont d'une habileté supérieure. D'abord les dépouilles de Cirrha servirent à instituer les jeux pythiques, qui rivalisèrent d'éclat avec ceux d'Olympie au grand profit du temple et de ses desservants. Puis, pour empêcher qu'une autre ville ne prît la place de la cité détruite, ils consacrèrent ses terres à Apollon : elles devaient donc, sous peine de sacrilége, rester incultes et désertes ; mais elles pouvaient servir au pâturage, car il fallait que les pèlerins trouvassent des victimes à présenter aux autels, l'oracle ne se laissant interroger qu'après un sacrifice.

On ne peut que citer la *Doride*, petit et triste pays avec quatre villages décorés du nom de villes, mais que Lacédémone honorait comme sa métropole.

États du nord et de l'ouest.

Au nord de la Phocide s'étend la Thessalie, divisée en quatre districts : Thessaliotide, Pélasgiotide, Phthiotide et Histiéotide. Les Thessaliens proprement dits apparaissent comme un peuple grossier, violent, et peut-être étranger à la race hellénique, bien qu'ils parlassent un dialecte voisin de l'éolien. Leur cavalerie était renommée, car leur noblesse servait à cheval; leur infanterie était mauvaise : ils n'avaient guère que des troupes légères, mal armées et peu belliqueuses parce qu'elles combattaient pour des maîtres. Dans le but de se défendre contre eux, les Phocidiens avaient construit aux Thermopyles un mur que Léonidas retrouva.

Si les Thessaliens avaient été unis ils eussent joué un grand rôle; mais cette noblesse turbulente et fière s'affaiblissait par de continuelles dissensions. Non-seulement les grands cantons étaient indépendants, mais chaque canton se subdivisait en districts qui vivaient à l'écart. Ainsi le pays

des Œtéens était partagé en 14 districts, et les habitants de l'un pouvaient refuser de suivre à la guerre les habitants des autres. Dans quelques villes, il s'éleva des familles dominantes : à Larisse, les Aleuades, qui se disaient descendants d'Hercule, et qui, comme Hippias, allèrent mendier les secours des Perses. Parfois cependant tout le pays se réunissait sous un *tagos*, sorte de dictateur comme à Rome.

Il suffit, pour le moment, de nommer les *Étoliens,* peuple à demi sauvage, dont Thucydide ne comprenait pas la langue, et les *Acarnanes*, que les colonies de Corinthe à Anactorion et à Leucade n'avaient pu civiliser. Thucydide dit de ces deux peuples et des Locriens Ozoles qu'ils conservaient les mœurs de l'âge héroïque, l'habitude du brigandage et celle d'être constamment armés. Plus haut est l'*Épire;* mais déjà nous sortons du monde grec et nous sommes chez les barbares[1].

Que ressort-il de ce tableau? D'abord ce fait singulier que la civilisation et l'importance, à peu près également réparties dans toutes les provinces de la Grèce d'Homère, se sont accumulées et concentrées dans la partie orientale. Les peuples du nord et de l'ouest baissent; quelques-uns même se tiennent complétement à l'écart de la vie commune. Le second fait, c'est qu'il n'y eut jamais de pays intérieurement plus divisé, et par conséquent plus agité, que celui des Grecs. Ce peuple a longtemps vécu, mais surtout a beaucoup vécu. Cherchez dans la vraie Grèce un coin qui soit demeuré enseveli dans le repos et l'apathie : vous ne le trouverez pas. Partout des passions, des ambitions, des luttes, des révolutions. Cette vie était une rude éducation et pour les esprits et pour les corps. Aussi viennent les Perses, et ces sentiments puissants de liberté, d'amour de la gloire, d'émulation, qui germent de toutes parts, ces corps sains et vigoureux élevés dans les combats et les exercices auront bientôt raison de ces multitudes qui traînent paresseusement leurs longues robes sous les coups de fouet de leurs maîtres.

1. Les Thesprotes, dont le territoire renfermait Dodone et la caverne de l'Achéron où l'on évoquait les morts, et les Molosses sont considérés par Hérodote comme Hellènes; Platon donne ce titre aux Athamanes, Thucydide et Strabon ne voient dans tous ces peuples que des barbares. L'Épire n'a pas de ports, et donna par conséquent peu de prise à la colonisation grecque.

Première période de la colonisation aux douzième et onzième siècles.

Mais la Grèce n'était pas seulement en Grèce. Elle avait couvert de ses colonies presque tous les rivages de la Méditerranée orientale et du Pont-Euxin. Ce mouvement de colonisation commença de bonne heure. Sans parler des problématiques établissements formés, après la guerre de Troie, par les chefs fugitifs ou errants des deux peuples, il est certain que des bandes nombreuses sortirent de la Grèce continentale dans la période de bouleversement qui précède et qui suit la révolution appelée le retour des Héraclides.

La première colonie, antérieure à la conquête du Péloponnèse par les Doriens, fut celle des Éoliens (1124) qui, partis du port d'Aulis, abordèrent à la côte nord-ouest de l'Asie Mineure, et se répandirent peu à peu dans la Mysie et les îles avoisinantes, Lesbos, Ténédos, Hécatonnèse. Toute la partie du continent qu'elle occupa, depuis l'Hellespont jusqu'au fleuve Hermos, prit le nom d'Éolide: *Cyme* en fut la principale ville.

L'émigration ionienne, bien plus considérable, eut lieu vers l'an 1044. Les Ioniens réfugiés dans l'Attique en furent chassés par la disette. Ils prirent route par les Cyclades, où ils formèrent des établissements, et sur le continent occupèrent, au sud des colonies éoliennes, toute la côte qui s'étend depuis l'Hermos jusqu'au Méandre et au delà. Leurs douze cités étaient, du sud au nord, *Samos* et *Chios*, dans les îles de ce nom; *Milet*, qui avait alors quatre ports, comblés depuis par les alluvions du Méandre; *Myonte*, *Priène*, *Éphèse*, *Colophon*, *Lébédos*, *Téos*, *Érythrées*, *Clazomène* et *Phocée;* dans la suite enfin, *Smyrne*, qui d'éolienne devint ionienne.

En 1049 avait commencé l'émigration dorienne. L'île de Mélos, la Crète, Cos, Rhodes et toute la côte sud-ouest de l'Asie Mineure furent occupées par ces colons qui donnèrent le nom de Doride à cette partie du continent.

A quelle époque la Lycie fut-elle colonisée par les Grecs?

on l'ignore. La légende de Bellérophon montre ce pays en relation avec Argos. Nous n'en savons pas davantage sur deux villes de la Pisidie, *Selge* et *Sagalassos*, qui se disaient, mais probablement à tort, d'origine laconienne; sur *Aspendos* et *Sidê* en Pamphylie; sur *Paphos*, *Salamine* et *Cition* en Cypre, par lesquelles la plus grande partie de l'île passa des Phéniciens aux Grecs. Mais ceux-ci, en s'emparant de cette terre, prirent aussi quelques-uns des rits licencieux et cruels de la religion punique.

Les villes grecques de Cypre ne voulaient pas remonter moins haut que la guerre de Troie, prétention commune à beaucoup de villes d'Italie. Mais ici, *Cumes* seule pouvait, avec quelque vérité, dater du siècle qui avait suivi le retour des Héraclides. Elle plaçait sa fondation par des habitants de Chalcis, en Eubée, et de Cyme, en Éolide, vers l'an 1050. Sa prospérité fut grande du huitième au sixième siècle.

Seconde période de la colonisation du huitième au sixième siècle.

Quand l'impulsion donnée par l'invasion dorienne en Grèce eut cessé de se faire sentir, et que ce pays eut jeté au dehors son trop plein d'hommes, on ne vit plus sortir d'émigrants pendant plusieurs siècles. Au huitième, la population s'étant accrue par la paix et la prospérité des États, un nouveau courant d'émigration s'établit qui, cette fois, se porta vers le nord et l'ouest.

Le principal rôle, dans cette seconde époque de la colonisation grecque, fut rempli par Érétrie, Chalcis, villes d'Eubée, Mégare et Corinthe, les plus riches villes de la Grèce européenne, à cette époque, et toutes soumises à une aristocratie qui favorisait volontiers l'éloignement des citoyens pauvres. La Chalcidique fut couverte de colonies eubéennes. Mais les deux villes qui devinrent les plus célèbres de ces régions, l'une, *Potydée*, avait été fondée par Corinthe; l'autre, *Olynthe*, par une tribu thrace; plus tard, l'influence grecque domina dans cette ville, et l'élément barbare disparut. A l'est du Nestos, commençaient les colonies des Grecs d'Asie, qui cou-

vrirent de leurs comptoirs tous ces rivages jusqu'au Bosphore, et du Bosphore jusqu'au Danube. Cependant Mégare se fit jour à travers ces établissements des Grecs asiatiques, et, au milieu du septième siècle, fonda Byzance à la place où devait s'élever une de ces cités que leur position fait reines, Constantinople.

Les deux îles de la côte de Thrace, *Samothrace* et *Thasos*, celle-ci célèbre par ses mines d'or, furent enlevées, la première aux Pélasges par des Ioniens, la seconde aux Phéniciens par des colons de Paros.

Corinthe, qui de ce côté avait déjà fondé *Potidée*, forma dans la mer d'Ionie et l'Adriatique un groupe d'établissements exclusivement corinthiens : *Corcyre*, dans l'île de ce nom ; et à l'entrée ou autour du golfe d'Ambracie : *Leucade*, *Anactorion* et *Ambracie;* plus au nord, *Apollonie*, aux bouches de l'Aoüs, et *Épidamne* (Dyrrachium), sur le territoire des Taulantiens.

En 735, des Chalcidiens envoyèrent, sous la conduite de l'Athénien Théoclès, la première colonie grecque de Sicile, *Naxos*, qui fut à son tour métropole de *Léontion* et de *Catane*.

Les traces des Chalcidiens furent bientôt suivies par les Doriens. En 734, le Corinthien Archias bâtit dans l'île d'Ortygie une ville à laquelle un lac voisin, appelé Syraco, fit donner le nom de *Syracuse*. Syracuse devint en peu de temps, par son admirable position, la ville la plus considérable de la Sicile, et donna naissance à son tour à des colonies : *Acrées*, en 664, *Casmène*, en 644, *Camarine*, en 599. L'impulsion était donnée. De toutes parts, on accourut vers ce nouveau monde. Les Mégariens construisirent *Mégara Hybla*, qui fonda à son tour *Sélinonte* (628) ; des Rhodiens et des Crétois bâtirent *Géla* (687), qui éleva, sur la côte méridionale, au bord de l'Acragas, une ville nommée *Agrigente* (582), la rivale de Syracuse.

Au nord de l'île il n'y eut, jusqu'au temps de Thucydide, que deux établissements grecs : *Zancle* ou Messine, fondée par des habitants de Cumes et de Chalcis, et *Himéra*, que des Syracusains, mêlés à des colons de Zancle, allèrent au-

dacieusement bâtir près des établissements phéniciens de Solous et de Panormos.

Cinquante ans environ après avoir abordé en Sicile, les Grecs s'établirent dans l'Italie méridionale et s'y répandirent à tel point qu'elle prit le nom de Grande-Grèce.

Les Achéens y fondèrent *Sybaris*, métropole elle-même de *Posidonia* où nous pouvons admirer des ruines majestueuses; *Caulonia; Crotone*, qui vit encore, et *Métaponte*, où la tradition conduisait, après Troie, les compagnons de Nestor; les Locriens, *Locres épizéphyrienne*, qui reçut des lois du berger Zaleucos; les Doriens, *Tarente;* les Messéniens réunis aux Chalcidiens, *Rhégium*, qui dut ses institutions au législateur de Catane, Charondas.

Ces établissements en Italie et en Sicile ouvrirent aux Grecs le bassin occidental de la Méditerranée. Vers 629, un vaisseau samien poussé par la tempête au delà des colonnes d'Hercule aborda aux bouches du Bétis, à Tartessos, pays riche en mines d'argent, et un des grands marchés des Phéniciens. Les Phocéens y arrivèrent à leur tour, et furent bien accueillis par le roi Arganthonios, qui les engagea, sans doute en haine des Phéniciens, à quitter l'Ionie pour s'établir dans l'endroit de son pays qui leur plairait le plus. Il ne put les y décider; néanmoins, il leur donna l'argent nécessaire pour entourer leur ville de fortes murailles.

C'est dans une de ces excursions vers les terres de l'ouest que les Phocéens furent portés sur les rivages de la Corse, et de là, sur ceux de la Gaule, où ils fondèrent *Marseille* (vers 600). Marseille à son tour jeta des établissements sur les côtes de Gaule et d'Espagne. — Dans ce dernier pays une colonie, partie de l'île de Zacynthe, bâtit *Sagonte* à une époque inconnue; Rhodes aussi envoya des colons à *Rhodos* (Rosas en Catalogne), et peut-être aux bouches du Rhône, qui leur dut son nom; *Parthénope* (Naples), colonie de Cumes, comptait des Rhodiens parmi ses fondateurs. Enfin les Grecs eurent encore en Afrique un établissement important, de sorte qu'aucun des rivages de la Méditerranée n'échappa à leur génie colonisateur. Les Doriens avaient occupé l'île de *Théra;* un citoyen de cette île, nommé Battos,

alla, sur la foi d'un oracle, fonder dans une des plus fertiles et des plus délicieuses régions de la *Libye*, la ville de *Cyrène* (632). Quatre autres s'y élevèrent bientôt : *Apollonie*, le port de Cyrène, *Barcé*, *Tauchira* et *Hespéris*, qui soumirent à leur influence les populations nomades environnantes sur une étendue de trois degrés de longitude, des frontières de l'Égypte à la Grande-Syrte.

L'Égypte eut aussi sa colonie grecque. Dès 650, des aventuriers de Carie et d'Ionie, s'étant mis au service du roi Psammétichus, avaient obtenu de lui un établissement dans ce pays. La faveur que ce prince et ses successeurs accordèrent aux mercenaires grecs en attira un grand nombre en Égypte. Les marchands suivirent les soldats et eurent un comptoir à Naucratis sur la branche canopique du Nil, où ils formèrent une communauté appelée *Hellénion*, ayant des officiers propres, choisis par elle, un temple avec une enceinte consacrée, bâti à frais communs par quatre villes ioniennes : Chios, Téos, Phocée et Clazomène ; quatre doriennes : Rhodes, Cnide, Halicarnasse et Phasélis ; une éolienne : Mitylène. A ce comptoir qui rappelle nos factoreries fut exclusivement attribué le monopole du commerce grec. Tout marchand qui abordait à une autre bouche du Nil était contraint de jurer qu'il n'y était entré que pour échapper à la tempête ; et, après avoir fait ce serment, il lui fallait retourner avec son navire à la bouche canopique, à moins que les vents ne fussent absolument contraires ; dans ce cas, il devait faire transporter ses marchandises, bien scellées, par les canaux du delta, à Naucratis, seul lieu où il lui fût permis de les exposer et de les vendre.

La civilisation de la race hellénique se trouvait donc portée au milieu des barbares. On vit même quelques-unes de ces colonies éclipser leur métropole. Sybaris mit sur pied jusqu'à 300 000 combattants, et Milet fonda à son tour 300 établissements. Les Grecs étant ainsi établis en Italie, en Espagne, en Afrique, en Asie, dans la Thrace et la Scythie d'Europe, non-seulement les relations commerciales se multiplièrent, mais aussi les relations politiques s'accrurent. Sparte, Athènes, Corinthe eurent au loin pour alliés des peuples de

leur sang, qui invoquèrent souvent leur protection et les mêlèrent à leurs guerres. Ainsi Syracuse implora l'assistance de Corinthe au temps de Timoléon, et ce fut pour avoir protégé les Ioniens de l'Asie Mineure que les Athéniens s'attirèrent la haine du grand roi. Enfin la civilisation ancienne ne dut pas moins aux colonies qu'à leurs métropoles, à Milet, à Smyrne, à Rhodes, à Syracuse, à Tarente, qu'à Athènes et à Corinthe.

Institutions communes aux peuples de la Grèce; religion.

Les Grecs étaient très divisés, mais bien des liens aussi les réunissaient. Il y avait entre eux communauté de langue, de religion et de souvenirs historiques. Les jeux nationaux étaient ouverts à tous ceux qui prouvaient leur origine hellénique, et les amphictyonies étaient des confédérations religieuses qui auraient pu devenir des confédérations politiques

Les Grecs avaient reçu ou plutôt apporté de l'Orient une partie de leurs croyances. Il serait trop long de faire ici cette histoire du polythéisme grec. Il suffira de dire que les Hellènes, ne pouvant se rendre compte par la science des phénomènes de la nature, en firent des dieux.

Le vent, l'air, le soleil, l'océan, les fleuves, les forêts furent donc divinisés. Jupiter, le père des dieux, fut aussi l'air même qui enveloppe toute la création; Neptune, l'océan dont la terre est baignée; Apollon, le soleil qui l'éclaire et l'échauffe; comme la naïade était à la fois la source mystérieuse qui s'échappait du sein des rochers, et la déesse chaste et craintive qui se cachait au fond des grottes obscures.

La force, le courage, l'adresse, la beauté, les arts, l'intelligence devinrent aussi des personnes divines qu'on adora pour obtenir d'elles les qualités dont elles étaient en quelque sorte l'essence.

L'imagination populaire, ayant une fois créé tous ces dieux à l'image de l'homme, ne s'arrêta point là. Elle leur donna une vie agitée qui forma autour de chacun d'eux une longue histoire, une légende. Ces légendes ne furent jamais réunies en un seul livre, de sorte que les croyances religieuses des

Grecs ne forment point un corps de doctrines arrêtées, mais un pêle-mêle de récits merveilleux, fonds très-riche pour la poésie, rarement pour la morale.

Ces dieux, en effet, s'ils eurent toutes nos qualités à un degré supérieur, eurent aussi tous nos défauts, nos passions, même nos misères. Ainsi, les Grecs croyaient Mars plus fort, Apollon plus adroit, Vénus plus belle que leurs adorateurs; mais dans les combats livrés devant Troie, Pluton, Mars, Vénus, Junon même, la reine de l'Olympe, furent, selon Homère, blessés par des mortels. On disait même qu'Apollon et Neptune avaient été esclaves de Laomédon.

Puisque chaque dieu avait son domaine distinct, il était naturel qu'il eût aussi sa ville, son peuple privilégiés. Minerve régnait plus particulièrement à Athènes, Cérès à Eleusis, Junon à Argos, Apollon à Delphes, Bacchus à Thèbes, Vénus en Cypre.

Les divinités qui comptaient le plus d'adorateurs étaient les douze grands dieux dont les prêtres plaçaient la demeure sur la cime du mont Olympe : Jupiter, le maître de l'univers; Junon son épouse; Apollon, le dieu de la poésie et des arts; Neptune celui de l'Océan; Minerve, la déesse de la sagesse; Vénus, celle de la beauté; Mars, le dieu de la guerre; Vulcain, des arts utiles; la chaste Vesta, qui présidait aux vertus domestiques; Cérès, qui faisait mûrir les moissons; Diane ou la Lune, et Mercure, le messager des dieux, qui protégeait le commerce et donnait l'éloquence.

Mais il y avait bien d'autres dieux : Pluton, le souverain des enfers, né de Saturne comme Jupiter et Neptune, comme Cérès et Vesta; Bacchus, le dieu du vin et le conquérant des Indes; Esculape, le médecin céleste, tous deux divinités peut-être d'origine asiatique et récente. Enfin, les dieux secondaires des campagnes, des forêts et des eaux : Pan, les Faunes, les Satyres, les Dryades, les Naïades; et les Océanides, les Néréides, les Tritons qui suivaient, en jouant sur les flots, le char de Nérée et d'Amphitrite; Eole et les Vents; les Muses et les Parques; mille autres encore et la foule innombrable des demi-dieux et des héros. Ceux-ci étaient les fils des dieux comme Hercule, ou des hommes comme

Thésée, Jason, Persée, qui étaient devenus célèbres par leurs exploits, ou des chefs de colonies, des fondateurs de villes, des patrons de familles ou de corporations. Chaque cité, chaque village avait le sien et on les vénérait comme des génies tutélaires.

Caron, nocher funèbre, recevait les morts dans sa barque et leur faisait passer le fleuve Achéron. Quand les âmes avaient évité Cerbère, chien à triple tête, qui les laissait bien entrer, mais ne les laissait point sortir, elles arrivaient devant Minos, Eaque et Rhadamante, dont elles subissaient le jugement suprême. Les bons allaient aux champs Élysées, lieux charmants où régnait un printemps perpétuel, et où ils continuaient à goûter les plaisirs qu'ils avaient aimés sur la terre. Nestor y racontait encore les exploits des héros et la sage conduite des chefs; Tirésias y rendait des oracles; Orion y chassait les bêtes fauves qu'il avait tuées jadis sur les montagnes. Les méchants, précipités dans le Tartare, le champ des larmes, y souffraient mille maux. De leur vivant même, ils avaient été livrés aux Furies vengeresses, qui, les cheveux entrelacés de serpents, une main armée d'un fouet de vipères, une torche dans l'autre, jetaient l'épouvante dans l'esprit des coupables et la torture dans leur cœur. L'âme de ceux dont le corps n'avait pas reçu les honneurs de la sépulture errait durant cent années dans l'Érèbe, séjour sombre, triste et froid, qu'habitaient Cerbère, la Nuit et la Mort.

Comme on croyait que les dieux intervenaient sans cesse dans les affaires d'ici-bas, on cherchait à les gagner par des prières, des libations qui se faisaient en répandant en leur honneur tout un vase ou seulement quelques gouttes de vin ou de lait, et par des sacrifices ou immolations de taureaux, de génisses, de brebis. Les entrailles de la victime étaient brûlées sur l'autel, le reste formait le repas des prêtres et des assistants.

Des signes annonçaient les volontés divines, et toute chose soudaine, inattendue, était un présage. Les songes, envoyés par Jupiter, révélaient l'avenir. Mais c'était surtout dans la disposition des entrailles des victimes, dans la grosseur du

foie et du cœur, dans la couleur des viscères, qu'on croyait trouver les secrets du destin. Étrange et honteuse superstition qui a cependant régné des milliers d'années, tant la vérité a de peine à se faire jour. Les devins interprétaient tous les présages.

Les prêtres faisaient aussi parler directement les dieux par les oracles qu'ils rendaient en leur nom. Les plus célèbres de ces oracles étaient ceux de Delphes, de Dodone en Épire et de l'Oasis d'Ammon en Afrique.

A Delphes, une femme, la Pythie, était traînée par les prêtres vers une ouverture de la terre d'où s'échappaient certaines vapeurs. Là, assise sur un trépied, elle recevait ce qu'on appelait l'exhalaison prophétique. On voyait son visage pâlir, ses membres s'agiter de mouvements convulsifs. D'abord, elle ne laissait échapper que des plaintes et de longs gémissements; bientôt, les yeux étincelants, la bouche écumante, les cheveux hérissés, elle faisait entendre, au milieu des hurlements de la douleur, des paroles entrecoupées, incohérentes que l'on recueillait avec soin et où l'on s'ingéniait à trouver un sens et une révélation de l'avenir. Toutefois, ces réponses n'étaient pas le fruit d'un délire insensé; les prêtres, qui, grâce à l'immense concours des pèlerins, pouvaient se tenir fort au courant de toutes les affaires des États, même de celles des particuliers, donnaient à ces sons inarticulés une signification que la crainte ou l'espérance acceptait, et que souvent la foi réalisait.

Amphictyonies; jeux nationaux.

Les Grecs répugnaient à l'idée de faire de toutes leurs villes un seul et grand empire. Chaque cité grecque voulait être indépendante et former un État à part; mais toutes aussi voulaient conserver le lien de parenté qui les unissait. De là, ces associations religieuses nommées Amphictyonies, dont la plus connue était formée par douze peuples qui envoyaient des députés, au printemps à Delphes, en automne aux Thermopyles. On y célébrait des fêtes religieuses. Quelquefois aussi le conseil Amphictyonique décernait des récompenses natio-

nales, une statue, un tombeau, à ceux qui avaient bien mérité de la patrie commune; ou frappait de malédictions et mettait hors la loi ceux qui l'avaient trahie, comme Éphialtès qui guida les Perses aux Thermopyles, comme les Phocidiens qui avaient offensé la religion nationale.

Ce sentiment d'une commune origine et de la fraternité de toutes les tribus grecques donna aussi naissance aux jeux publics où l'on accourait de tous les points du monde hellénique. Les plus renommés étaient les quatre grands jeux: isthmiques près de Corinthe, en l'honneur de Neptune; néméens dans l'Argolide, en l'honneur d'Hercule; pythiques à Delphes, en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent Python, et olympiques dans l'Élide, en l'honneur de Jupiter[1]. Ils avaient le privilége de suspendre les guerres, pendant tout le temps nécessaire pour se rendre aux jeux et en revenir. Des hérauts couronnés de fleurs et de feuillage allaient proclamer à l'avance la trêve sacrée, et une lourde amende punissait le peuple qui l'osait violer. Plus d'une fois les villes se réconcilièrent ou firent alliance au milieu de ces solennités.

Ces jeux consistaient en exercices de toutes sortes, courses à pied, courses de chevaux et de chars, saut, lutte, pugilat, enfin le pancrace, où l'on cherchait, comme dans la lutte, à terrasser son adversaire, et, comme dans le pugilat, à le vaincre à la force du poing. Quoique la récompense ne fût qu'une couronne de laurier ou d'olivier sauvage, c'était un insigne honneur de vaincre, pour le vainqueur lui-même, pour sa famille, pour sa ville natale; on vit des cités rendre des honneurs extraordinaires à un athlète victorieux. Une récompense héroïque était celle que Sparte décernait. A la première bataille, on réservait au vainqueur d'Olympie le poste le plus périlleux, l'honneur de braver le plus de dangers pour la patrie.

Nous nous étonnons de l'importance donnée par les Grecs à ces exercices d'athlètes. Mais ces jeux ont formé une po-

1. Les jeux olympiques se célébraient tous les quatre ans; de là les *olympiades*, ou période de quatre années dont les Grecs se servaient pour leur chronologie et dont le point de départ était l'année 776 av. J. C.

pulation forte et agile qui fournit, jusqu'au moment où parut la légion romaine, les meilleurs soldats du monde. La gymnastique, que nous négligeons trop, a donc aidé les Grecs à gagner leurs victoires et à sauver, avec leur indépendance, la civilisation qu'ils avaient fondée.

A ces jeux, d'ailleurs, s'ajoutaient souvent des combats de musique et de poésie. Aux jeux pythiques, on vit Pindare [1], contraint par l'Assemblée de s'asseoir sur un siége élevé, la couronne sur la tête, la lyre à la main, soulever par ses chants d'enthousiastes acclamations ; une part lui était réservée par le magistrat dans les prémices offertes aux immortels, et, après sa mort, le trône où le poëte s'était assis fut placé dans le temple, parmi les statues des dieux. Archiloque, Simonide reçurent des hommages semblables. Quelquefois aussi un illustre spectateur détournait de l'arène les yeux du public et devenait lui-même l'objet du spectacle. Thémistocle, Pythagore [2], Hérodote et Platon eurent cet honneur ; le premier avouait qu'il avait goûté là les plus douces jouissances de sa vie. Les peintres, les sculpteurs accouraient comme les poëtes et les athlètes, et exposaient à l'admiration de la foule leurs chefs-d'œuvre.

C'était donc comme un concours universel de tous les arts de la Grèce dans cette plaine riante d'Olympie, que l'Alphée traverse et que dominait le temple majestueux de Jupiter. Au fond du sanctuaire s'élevait une statue du dieu, faite par

1. Pindare (520-456), le plus grand poëte lyrique de la Grèce, mais non pour nous le plus intelligible, était né à Thèbes. Il célébra surtout les vainqueurs des jeux. Archiloque, né à Paros, vers 700, composa des odes et des satires d'un grand mérite poétique, mais d'une extrême violence. On dit que deux de ceux qu'il attaqua dans ses vers se tuèrent de désespoir. Simonide (559-468), de l'île de Céos, fut le rival de Pindare et l'ami de Pisistrate et de Hiéron, tyran de Syracuse. Il nous reste de Pindare 45 hymnes ou odes, des autres quelques fragments.

2. Pythagore, né à Samos vers le commencement du sixième siècle, voyagea longtemps et fonda, à Crotone, en Italie, une école de philosophie qui devint très-célèbre, et fut pour les anciens une sorte d'institut monastique. Ses disciples n'étaient admis à la révélation de ses doctrines qu'après un long et pénible noviciat, durant lequel ils devaient garder un silence absolu. Les pythagoriciens avaient un régime très-frugal et s'abstenaient de viande, car ils croyaient à la métempsycose, c'est-à-dire que les âmes venaient après la mort animer de nouveaux corps placés à un degré plus ou moins élevé dans l'échelle des êtres, selon qu'elles l'avaient mérité dans leur vie précédente. Ils croyaient aussi que le soleil est au centre du monde comme Copernic l'a démontré au seizième siècle de notre ère pour notre système planétaire.

Phidias[1]. Elle était d'or et d'ivoire, et, bien qu'assise, avait 18 mètres de haut; de sorte que son front touchait à la voûte du temple. Elle portait de la main droite une Victoire, de la gauche un sceptre surmonté d'un aigle. Sa chaussure et son manteau étaient d'or. Le trône incrusté d'ivoire, d'ébène, d'or, de pierreries, décoré de bas-reliefs et de magnifiques peintures couvraient la balustrade qui précédait la statue.

Mais il faut bien le répéter, ces institutions : amphictyo-



Temple d'Olympie[2].

nies, oracles, fêtes nationales, union de plusieurs villes, liens d'hospitalité entre les particuliers, toutes ces coutumes

1. Cette statue paraît avoir péri à Constantinople à l'époque des premières croisades. Le masque de Jupiter olympien qui nous reste, et qui est si plein de majesté, est peut-être une reduction de l'original.

2. Les ruines du temple d'Olympie ont été retrouvées par les savants français de l'expédition de Morée. Les fouilles ont donné dix-neuf fragments de sculptures représentant les travaux d'Hercule. Les restes des fondations qu'on a mis à découvert ont permis, avec la description détaillée de Pausanias, de donner une exacte représentation du temple. La fameuse statue, chef-d'œuvre de Phidias, était au fond du sanctuaire.

eurent une grande influence sur les esprits, aucune sur les intérêts. Dans le monde grec, il y eut unité morale, il n'y eut jamais unité politique. A Olympie, à Delphes on était frères, on était Hellènes, on honorait les mêmes dieux, on aimait les mêmes arts, on applaudissait aux mêmes chants; hors du territoire sacré, on redevenait ennemis, Spartiates et Athéniens, Béotiens et Phocidiens. A quelques pas de sa ville natale, le citoyen trouvait la terre étrangère, où il ne pouvait acquérir un immeuble ni contracter un mariage, ni poursuivre personnellement en justice; et que de fois n'y trouvait-il pas la guerre et l'esclavage! De là l'éclat incomparable, dans la sphère de l'intelligence, de ce monde grec, à la fois si uni et si divisé; mais aussi sa faiblesse politique. En face de la formidable armée de Xerxès, les Grecs se réunirent et vainquirent: en face de la Macédoine et de Rome, ils restèrent divisés et furent vaincus.

TROISIÈME PÉRIODE.

LES GUERRES MÉDIQUES (492-479). UNION ET VICTOIRES

CHAPITRE VI.

PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE 492-490.

Révolte de l'Ionie (501-494); expédition de Mardonius (492). — Marathon (490). — Mort de Miltiade; Aristide et Thémistocle; puissance maritime d'Athènes.

Révolte de l'Ionie (501-494); expédition de Mardonius (492).

Hérodote, qui naquit au milieu des guerres médiques, en 484, étonné de ce grand choc du monde grec et barbare, remonta, pour en chercher les causes, par delà la guerre de Troie, jusqu'aux temps mythologiques. Il n'est pas nécessaire d'aller si loin, ni de rappeler Io et Hélène ravies par des Asiatiques, Europe et Médée enlevées par des Grecs, pour expliquer la haine de deux mondes. La fuite du médecin Démocédès, qui trompa Darius pour revoir Crotone sa patrie, et le désir d'Atossa d'avoir parmi ses esclaves des femmes de Sparte et d'Athènes, ne sont que de puérils incidents. Les instances d'Hippias pour être rétabli dans Athènes, celles des Aleuades de Thessalie pour être délivrés d'adversaires qui les gênaient, eurent une influence plus sérieuse. Mais la vraie cause fut la puissance même de la Perse. Cet empire avait alors atteint ses limites naturelles.

Partout il était enveloppé par des déserts, la mer, de grands fleuves ou de hautes montagnes. Il ne pouvait plus s'étendre que d'un seul côté, au nord-ouest, et de ce côté était un pays renommé, la Grèce, dont l'indépendance irritait l'orgueil du grand roi. Cyrus avait conquis l'Asie, Cambyse une partie de l'Afrique; Darius, pour ne pas rester au-dessous de ses prédécesseurs, attaqua l'Europe.

Il avait réorganisé son empire et rétabli dans ses provinces l'ordre si profondément ébranlé, à son avénement; mais il fallait occuper l'ardeur belliqueuse que les Perses conservaient encore : il prépara une grande expédition. Les Scythes avaient autrefois envahi l'Asie; le souvenir de cette injure, et le désir de soumettre la Thrace qui touchait à son empire, décidèrent Darius sur la route à suivre. Il franchit le Bosphore, traînant à sa suite 7 à 800 000 hommes; et parmi eux les Grecs asiatiques commandés par les tyrans de chaque ville. Il traversa la Thrace, passa le Danube ou Ister sur un pont de bateaux construit et gardé par les Grecs, et s'enfonça dans la Scythie sur les traces d'un ennemi insaisissable. Darius avait dit aux Grecs, qu'après 60 jours ils ne l'attendissent plus; ce temps passé et aucune nouvelle de lui n'arrivant, l'Athénien Miltiade, tyran de la Chersonèse, proposa de rompre le pont pour ne point laisser la Thrace ouverte aux Scythes sans doute victorieux, ou pour leur livrer l'armée persique si elle existait encore. Histiée de Milet s'y opposa, en représentant aux chefs, tous tyrans de villes grecques, qu'ils seraient renversés le jour où ils auraient perdu l'appui de l'étranger. Cet avis sauva Darius qui, de retour de sa vaine poursuite, laissa 80 000 hommes à Mégabaze, pour achever la conquête de la Thrace et faire celle de la Macédoine (508?).

Mégabyze soumit Périnthe, les Thraces qui résistaient encore, la Péonie, et demanda au roi de Macédoine l'hommage de la terre et de l'eau. Amyntas l'accorda. Mégabyze pouvait dire maintenant à son maître que son empire touchait à la Grèce d'Europe. Pourtant l'expédition s'arrêta là. Les services d'Histiée furent récompensés par le don d'un vaste territoire aux bords du Strymon. Le site avait été choisi d'un

œil intelligent; Myrcyne qu'Histiée y fonda devint en peu de temps florissante. Mégabyze s'en alarma; il avertit le roi qu'il était urgent d'enlever ce Grec aux vastes entreprises qu'il méditait, et Darius manda à Histiée qu'il avait à le consulter sur un projet important; quand il fut arrivé à Sardes, le grand roi lui déclara ne pouvoir se passer de son amitié ni de ses avis. Il lui fallut accepter ces chaînes dorées.

Quelques années s'étaient passées dans une paix profonde quand une petite affaire et un homme obscur mirent tout en feu (501). Naxos, la plus grande des Cyclades, était alors puissante; elle commandait à plusieurs îles, possédait une marine considérable et pouvait mettre sur pied 8000 hoplites. Malheureusement Naxos avait comme tout État grec deux partis, celui du peuple et celui des riches. Les derniers, chassés de l'île proposèrent à Aristagoras, gendre d'Histiée, et en son absence tyran de Milet, de les y ramener. Il embrassa avec ardeur ce projet au bout duquel il entrevoyait les Cyclades et peut-être l'Eubée elle-même soumises à son autorité. Mais comme il ne pouvait accomplir seul une telle entreprise, il y intéressa le satrape de Sardes, Artapherne, qui mit à sa disposition une flotte de 200 voiles commandée par le Perse Mégabate. Celui-ci s'indigna de se trouver sous les ordres d'un Grec; une querelle s'éleva entre eux, et Mégabate, pour se venger d'une humiliation, avertit secrètement les Naxiens. Le succès de l'expédition dépendait du secret: une fois connue, elle échouait. Aristagoras s'y opiniâtra quatre mois sans succès, y dépensa tous ses trésors et ceux que le roi avait donnés pour l'entreprise. Il craignit d'être obligé d'en rembourser les frais. Les chances d'une révolte lui parurent meilleures et de secrets encouragements d'Histiée l'y décidèrent. L'armée qu'il avait conduite devant Naxos était encore réunie, tous les tyrans des villes y étaient présents; il se saisit d'eux, les rendit aux cités qu'ils gouvernaient et qui les bannirent ou les tuèrent, et rétablit partout la démocratie. Mais, après ce coup, il fallait trouver quelque allié puissant. Aristagoras se rendit à Lacédémone. Le roi Cléomène lui demanda combien il y avait de chemin entre la mer et la capitale des Perses: « Trois mois de marche, répondit-il.

— Alors, répliqua le Spartiate, vous sortirez dès demain de cette ville. Il est insensé de proposer aux Lacédémoniens de s'éloigner à trois mois de marche de la mer. » Aristagoras essaya d'acheter son consentement. Cette fois la vertu spartiate fut incorruptible et l'Ionien passa à Athènes. Introduit dans l'assemblée, il parla des richesses de la Perse, de l'avantage qu'auraient les Grecs sur des hommes qui ne connaissaient ni la pique ni le bouclier, enfin il rappela que Milet était une colonie d'Athènes. Les Athéniens avaient plus d'un grief contre les Perses. La demande de la terre et de l'eau faite naguère à leurs ambassadeurs, l'asile donné à Hippias, et, quand leurs députés s'en plaignirent, l'ordre qu'ils reçurent de rappeler le tyran, avaient profondément blessé leur orgueil. Aristagoras eut peu de peine à leur persuader d'éloigner une guerre dont ils étaient menacés en la portant chez l'ennemi. Sans doute aussi ils ne croyaient qu'à une querelle privée entre le satrape et Aristagoras. Ils décrétèrent l'envoi de 20 vaisseaux, auxquels se joignirent cinq trirèmes d'Érétrie, qui jadis aidée par Milet dans une guerre contre Chalcis, lui rendait le secours qu'elle en avait reçu. Les alliés gagnèrent Éphèse et de là Sardes qu'ils prirent et pillèrent. Les toits des maisons étaient couverts de roseaux, un soldat y mit le feu par hasard et toute la ville, moins la citadelle où Artapherne s'était retiré, fut consumée avec un temple de Cybèle vénéré des Perses autant que des Lydiens. Cependant Artapherne avait rappelé l'armée qui assiégeait Milet et les troupes de la province se rassemblaient de toutes parts; les Athéniens songèrent à la retraite. Une défaite qu'ils éprouvèrent sur le territoire d'Éphèse et peut-être quelque trahison achevèrent de les dégoûter de cette guerre. Ils remontèrent sur leurs vaisseaux et retournèrent en Grèce, laissant leurs alliés se tirer comme ils pourraient du mauvais pas où ils s'étaient mis.

Les Ioniens continuèrent la lutte, ils entraînèrent dans leur mouvement toutes les villes de l'Hellespont et de la Propontide avec Chalcédoine et Byzance, les Cariens et l'île de Cypre. Les Perses réunirent trois armées; l'une dirigée d'abord vers le nord contre les villes de l'Hellespont, y prit

plusieurs places, puis se rabattit au sud contre les Cariens qui perdirent deux batailles et se soumirent. Une autre attaqua Cypre avec la flotte phénicienne que les Ioniens repoussèrent, mais la trahison d'un chef cypriote livra l'île à l'ennemi. Au centre opéraient Artapherne et Otanès qui enlevèrent Clazomène, puis Cyme, et s'avancèrent avec des forces considérables contre Milet, le dernier boulevard de l'Ionie. Elle n'avait plus pour chef Aristagoras; il avait fui lâchement pour se retirer à Myrcine, et, peu de temps après, il périt dans une attaque contre une ville de la Thrace. Quant à Histiée, Darius, trompé par ses promesses, venait de lui rendre sa liberté; mais les Milésiens ne voulaient plus de tyran et refusèrent de le recevoir. Il parvint à rassembler quelques Mityléniens, fit avec eux le métier de pirate, et périt dans une descente sur la côte d'Asie. Les Ioniens, rassemblés au Paniônion, délibérèrent sur les moyens de sauver Milet. On se décida à risquer une bataille navale; Chios fournit 100 vaisseaux, Lesbos 70, Samos 60, Milet elle-même 80; la flotte monta à 353 trirèmes. Les Perses en avaient 600.

Il y avait sur la flotte grecque un homme habile, qui eût sauvé l'Ionie si elle eût voulu l'être. C'était un Phocéen nommé Dionysios; il fit comprendre aux alliés qu'une discipline rigoureuse et une grande habitude des manœuvres leur assureraient le succès, et pendant sept jours il exerça les équipages à tous les mouvements d'un combat naval; mais au bout de ce temps les Ioniens efféminés se lassèrent : ils descendirent à terre, y dressèrent des tentes et oublièrent l'ennemi. Comme, à ce régime, les âmes se relâchaient, la trahison bientôt se glissa parmi eux. Quand le jour de la bataille arriva, les Samiens au fort de l'action quittèrent leur poste et firent route pour leur île. Les Ioniens furent vaincus, malgré le courage héroïque des marins de Chios, malgré celui de Dionysios, qui prit trois galères ennemies. Quand celui-ci vit la bataille perdue, il se porta audacieusement jusqu'en face de Tyr, coula à fond plusieurs vaisseaux marchands, puis se retira avec son butin en Sicile et passa le reste de sa vie à poursuivre sur les mers les navires phéniciens, carthaginois et tyrrhéniens.

Tout espoir était perdu pour Milet; elle fut prise et ses habitants transportés à Ampée, à l'embouchure du Tigre (494). Chios, Lesbos, Ténédos eurent le sort de Milet. Plusieurs villes de l'Hellespont périrent dans les flammes. Les habitants de Chalcédoine et de Byzance abandonnèrent leur cité pour chercher un asile sur les côtes nord-ouest du Pont-Euxin, à Mésembrie. Miltiade jugea aussi prudent de quitter la Chersonèse ; il retourna à Athènes, où il allait bientôt se retrouver en face de ces Perses qu'il fuyait. La ruine de l'Ionie retentit douloureusement dans la Grèce. Athènes surtout la pleura. Phrynichos ayant fait représenter au théâtre la *Prise de Milet*, toute l'assemblée éclata en sanglots et le poëte fut condamné à une amende de mille drachmes, pour avoir ravivé un triste souvenir des malheurs domestiques. » Ces larmes expient bien des fautes.

Cependant Darius n'avait pas oublié qu'après l'incendie de Sardes il avait juré de se venger des Athéniens. Il donna à son gendre Mardonius le commandement d'une nouvelle armée, qui devait pénétrer en Europe par la Thrace, tandis que la flotte suivrait les rivages. Mardonius, pour se concilier les Grecs d'Asie, leur rendit le gouvernement démocratique. Sans doute aussi se souvenait-il que les auteurs de la récente révolte avaient été deux de ces tyrans que la Perse soutenait et qui l'avaient trahie.

Déjà toutes les nations comprises entre l'Hellespont et la Macédoine avaient été soumises par Mégabyze. Mardonius passa le Strymon et donna rendez-vous à sa flotte au fond du golfe Thermaïque. Celle-ci s'empara de Thasos, et longeait la Chalcidique, lorsqu'en doublant le promontoire du mont Athos, qui s'élève comme un roc gigantesque à 1950 mètres au-dessus de la mer, elle fut assaillie par un vent furieux, qui jeta à la côte et brisa 300 vaisseaux : 20 000 hommes périrent. Dans le même temps, Mardonius, attaqué de nuit par les Thraces Bryges, perdit beaucoup de monde et fut lui-même blessé. Il n'en continua pas moins l'expédition, mais, lorsqu'il eut subjugué les Bryges, il se trouva si affaibli qu'il dut retourner en Asie (492).

Un armement plus formidable fut aussitôt préparé. Avant

de le faire partir, Darius envoya en Grèce des hérauts qui demandèrent en son nom l'hommage de la terre et de l'eau, et, de plus, aux villes maritimes, un contingent de galères. La plupart des îles et plusieurs cités du continent firent cet hommage. Égine alla au-devant des désirs du grand roi. Pour Athènes et Sparte, leur indignation fut telle qu'elles en oublièrent le droit des gens : « Vous demandez la terre et l'eau? dirent les Spartiates aux envoyés; vous aurez l'une et l'autre; » et ils les jetèrent dans un puits. Les Athéniens les précipitèrent dans le *barathre*, et, s'il faut en croire un douteux récit, condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue grecque, en traduisant les ordres d'un barbare.

Athènes était toujours en guerre avec les Éginètes. Elle profita de leur conduite pour les accuser à Lacédémone de trahir la cause commune. Cet appel aux Spartiates équivalait à une reconnaissance de leurs prétentions à la suprématie, mais la difficulté des circonstances fit taire l'orgueil. Les Lacédémoniens étaient donc décidément les chefs avoués de la Hellade. Cléomène partageait le ressentiment des Athéniens, il accourut à Égine pour saisir les coupables. Mais son collègue Démarate, qui l'avait déjà trahi dans une expédition en Attique, avertit les Éginètes, et l'entreprise échoua.

Cléomène résolut de mettre un terme à cette opposition tracassière de son collègue. Il gagna la Pythie, fit déclarer par l'oracle que Démarate n'était pas de race royale, et obtint qu'il fût déposé. Léotychidas, le plus proche héritier du trône, qui s'était concerté dans toute cette intrigue avec Cléomène, succéda au roi déchu, et par ses outrages le força à quitter Sparte. Démarate alla rejoindre Hippias dans l'exil, et mendier comme lui l'hospitalité du protecteur des rois.

Cléomène et Léotychidas se dirigèrent aussitôt contre Égine, et la forcèrent de livrer dix otages qu'ils déposèrent à Athènes. Ce fut le dernier acte de la vie publique de Cléomène : ce turbulent roi, devenu fou, périt misérablement de ses propres mains, et Léotychidas, convaincu plus tard d'avoir reçu de l'argent d'un ennemi qu'il devait combattre, alla mourir

en exil. Les dieux, dit Hérodote, punirent ainsi le parjure des deux princes. Cependant les Éginètes réclamèrent leurs otages; et, les Athéniens refusant de les rendre, ils surprirent la galère sacrée qui portait au cap Sunion plusieurs des principaux citoyens. La guerre éclata aussitôt. Un Éginète s'offrit à renverser le gouvernement oligarchique; il se saisit de la citadelle, mais ne put être secouru à temps, et laissa aux mains de l'ennemi 700 des siens qui furent froidement égorgés. Un de ces malheureux s'était échappé en passant devant le temple de Cérès. La porte était fermée, il en saisit fortement le marteau; tous les efforts pour lui faire lâcher prise furent inutiles. Les bourreaux alors, lui coupèrent les mains qui, crispées par la mort, restèrent attachées à la poignée de la porte. Hérodote, habitué à ces guerres civiles, n'a pas un mot d'horreur pour cette boucherie de 700 citoyens; il ne remarque que le sacrilége commis sur l'un d'eux. « Aucun sacrifice, dit-il, ne put apaiser la colère de la déesse, et les nobles furent chassés de l'île avant d'avoir expié le sacrilége. » Cette guerre ne se termina qu'en 481, neuf ans après la seconde expédition des Perses.

Marathon (490).

La nouvelle armée d'invasion s'avançait sous les ordres du Mède Datis et d'Artapherne, neveu du roi. Darius leur avait commandé de se rendre maîtres d'Érétrie et d'Athènes, d'en faire les habitants captifs, et de lui envoyer ces esclaves. Il voulait voir de ses yeux ces hommes assez audacieux pour le braver. Cette fois la flotte, pour éviter le mont Athos, prit route à travers la mer Égée. Elle soumit en chemin Naxos, dont la capitale fut brûlée avec tous ses temples, mais respecta le sanctuaire de Délos qu'on représenta aux Perses comme consacré aux dieux qu'ils adoraient eux-mêmes, le soleil et la lune; en Eubée, elle prit Carystos et assiégea Érétrie, qui songea d'abord à se défendre; déjà les Athéniens offraient leur 4000 citoyens établis dans l'île, lorsque les grands ouvrirent les portes à l'ennemi qui saccagea la

ville, en brûla les édifices et réduisit tous les habitants, amis ou ennemis, en esclavage.

De là les Perses vinrent jeter l'ancre dans la baie de Marathon. La plaine de ce nom, bordée par la mer, des marais et les dernières collines du Pentélique et du Parnès, avait un peu plus de 19 kilomètres de long sur 3 de large; c'était de toute l'Attique le terrain le plus favorable aux évolutions de la cavalerie; Hippias, le roi banni, ne l'avait que trop habilement choisi. Les Athéniens coururent au-devant des barbares. Chaque tribu fournit mille soldats. A cette armée de 10 000 hommes se joignirent 1000 Platéens, qui vinrent volontairement secourir ceux qui les avaient secourus jadis et braver un péril qui terrifia le reste des Grecs. Ce fut le seul secours qu'Athènes reçut du dehors; elle avait cependant envoyé le coureur Phidippide avertir Sparte du débarquement des Perses, et, en moins de deux jours, il avait franchi les 240 kilomètres qui séparaient Athènes de Lacédémone. Les Spartiates, quoique unanimes pour fournir l'assistance demandée, avaient été retenus par une loi religieuse qui leur défendait de se mettre en marche avant que la lune fût dans son plein; elle n'était encore qu'à son neuvième jour. Mais, en traversant les montagnes d'Arcadie, Phidippide avait entendu le dieu Pan promettre son secours aux Athéniens.

Une armée de 11 000 hommes s'avança donc contre 110 000 ennemis[1]. Elle était sous les ordres de dix généraux qui devaient commander pendant un jour chacun à leur tour. Un d'eux était Miltiade, fils de Cimon. Il s'était rendu célèbre comme tyran de la Chersonèse, principauté dont il avait hérité de son oncle; et les Athéniens lui devaient la conquête de Lemnos, où il avait vengé sur les habitants de longs ressentiments[2]. C'était lui qui, dans l'expédition de

1. Hérodote ne donne aucun chiffre. Il y a donc sur ceux-ci incertitude.

2. Les Pélasges de Lemnos avaient enlevé, dans une de leurs courses, des femmes de l'Attique réunies pour une fête religieuse; puis, sur un soupçon de trahison, ils avaient tué ces femmes et les enfants qu'ils en avaient eus. Sommés par Athènes de donner satisfaction, ils répondirent qu'ils se soumettraient quand une flotte, partie de la terre athénienne, viendrait en un jour, poussée par le vent du nord, aborder à leur île. Ces conditions étaient impossibles à remplir; mais de la Chersonèse, devenue la propriété d'un Athénien, Miltiade avait pu, en quelques heures, arriver par un vent du nord à Lemnos, et il était assez fort pour contraindre les habitants à reconnaître que les conditions étaient accomplies.

Darius en Scythie, avait proposé de rompre le pont jeté sur le Danube. Lorsque, après la prise de Milet, les Perses s'étaient répandus sur les côtes de l'Hellespont, il avait quitté précipitamment la Chersonèse, et, traversant avec les plus grands dangers la flotte ennemie, il avait amené à sa patrie quatre trirèmes chargées de richesses. Une accusation de tyrannie l'y attendait; mais il avait été honorablement acquitté, et peu après élu un des dix généraux.

Les avis étaient partagés en nombre égal : cinq généraux voulaient qu'on attendît des renforts, les cinq autres qu'on livrât bataille sur-le-champ, parce qu'ils redoutaient les intrigues d'Hippias et l'or des Perses plus encore que leur nombre. Le sort d'Érétrie montrait le danger de donner le temps à la trahison de se glisser dans le camp ou dans la ville : tel était l'avis de Miltiade. Il réussit à mettre de son opinion le polémarque Callimaque, dont la voix était prépondérante, et il fut résolu que l'on combattrait sans tarder. Aristide, un des généraux, reconnaissant la supériorité de Miltiade, engagea ses collègues à lui céder le tour de leur commandement; il n'accepta pas et attendit que son jour fût venu. » Callimaque commanda, selon l'usage, l'aile droite; les Platéens formaient la gauche. Les Athéniens, afin de n'être pas tournés, dégarnirent leur centre et étendirent leur ligne jusqu'à ce qu'elle présentât un front égal à celui des Perses; ils mirent leurs principales forces aux ailes, qu'un abatis d'arbres protégea encore contre la cavalerie ennemie.

Dès que le signal fut donné, ils descendirent en courant de la hauteur sur laquelle ils étaient postés, au grand étonnement des Perses qui ne comprenaient pas cette folie d'une attaque faite à la course par un si petit nombre d'hommes, sans cavalerie ni archers.

« La bataille dura longtemps; les barbares furent vainqueurs au centre; les Perses et les Saces qui s'y trouvaient percèrent la ligne des Grecs, et les poursuivirent dans les terres : les Athéniens furent, au contraire, vainqueurs aux ailes, et ils se replièrent des deux côtés sur ceux qui avaient forcé le centre, les défirent complétement et les suivirent de

si près l'épée dans les reins, qu'arrivés en même temps qu'eux sur le rivage, ils attaquèrent les vaisseaux en demandant du feu à grands cris pour les incendier.

« Le polémarque fut tué, ainsi qu'un des dix généraux, Stésileos; Cynégyros, frère d'Eschyle, se jeta à la mer pour arrêter un vaisseau qui fuyait; il le saisit à la poupe, mais un coup de hache lui trancha la main. Sept vaisseaux seulement furent pris, le reste se sauva en forçant de rames, sans même prendre le temps de virer de bord; ils s'empressèrent de doubler le cap Sunion, avertis, dit-on, par un bouclier élevé en l'air, que la ville était sans défense. Mais les vainqueurs revinrent à marche forcée; ils étaient déjà campés dans le Cynosarge quand les vaisseaux des barbares se montrèrent en face de Phalère. Le coup était manqué, la flotte retourna en Asie. » (Hérodote.)

A cette bataille, « la première, dit Hérodote, où des Grecs osèrent regarder en face ces Mèdes dont le nom seul était un objet de terreur, » les barbares perdirent environ 6400 hommes, les Athéniens seulement 192. Hippias était probablement resté parmi les morts. Hérodote ne parle pas de ce soldat qui vola d'un trait de Marathon à Athènes, et expira en annonçant aux magistrats la victoire. Mais il ignorait bien d'autres choses que le peuple savait sur cette étonnante victoire : les uns avaient vu Thésée, d'autres le héros Échétos, combattre dans les rangs des Athéniens.

Pour tout honneur, Miltiade se vit représenter, ainsi que Callimaque, sur les murs du Pœcile, au milieu d'un groupe de demi-dieux et de héros. Quelle héroïque simplicité! Après tout c'était bien le peuple d'Athènes qui avait voulu combattre et qui avait vaincu, et l'histoire répondra aux accusations de jalousie populaire, comme ce citoyen d'Athènes qui disait à Miltiade : « Quand vous vaincrez seul les barbares, Miltiade, vous aurez seul l'honneur de la victoire. » Plus tard, on éleva à Miltiade un tombeau à part dans la plaine de Marathon, à côté de celui qui renfermait les restes des citoyens morts. Près de celui-ci étaient dix colonnes, une pour chaque tribu, et sur chacune furent gravés les noms des 192 héros. Les Perses avaient, disait-on, apporté à Marathon

un bloc de marbre de Paros pour en faire un trophée. Phidias en fit sortir Némésis, la déesse des justes vengeances. Les Platéens furent associés aux honneurs comme ils s'étaient d'eux-mêmes associés au péril; ils eurent un tombeau particulier pour leurs morts, et, depuis, chaque fois que le héraut dans les sacrifices implora les dieux pour Athènes, il pria aussi pour les Platéens.

Le surlendemain du combat, les Spartiates arrivèrent; ils n'avaient mis que trois jours à faire le chemin. Ils félicitèrent les Athéniens de leur triomphe, et se rendirent sur le champ de bataille encore jonché de morts. Mais en voyant les trophées et l'enthousiasme des vainqueurs, ils durent comprendre que le jour où l'immense empire des Perses avait reçu ce sanglant affront, un grand peuple était né à la Grèce.

Mort de Miltiade; Aristide et Thémistocle; puissance maritime d'Athènes.

La guerre était repoussée de l'Attique; il fallait l'éloigner davantage encore, et former autour de la Grèce un rempart qui arrêtât une nouvelle invasion. Si on pouvait fermer la mer Égée aux Perses en s'emparant des Cyclades, il ne leur resterait plus que la longue et dangereuse route de la Thrace Ce fut le plan de Miltiade. Il demanda aux Athéniens 70 vaisseaux, promettant de les mener en un pays d'où ils rapporteraient sans peine une quantité prodigieuse d'or. Il n'en disait pas davantage; et, sur la foi de son nom, les pauvres accoururent en foule autour de lui. Il alla mettre le siége devant Paros, « où il avait une injure personnelle à venger. » Les Pariens résistèrent avec vigueur; Miltiade fut blessé grièvement, et le vingt-sixième jour leva le siége. Les Athéniens n'avaient jamais eu une entière confiance dans l'ancien tyran de la Chersonèse; cette expédition, entreprise à sa demande et sans qu'il en eût précisé le but, réveilla les soupçons. Le père de Périclès, Xantippe, un des premiers personnages de la ville, lui reprocha d'avoir ruiné le trésor public et causé la mort de beaucoup de citoyens.

Diodore, Cornélius Nepos et Plutarque ont accumulé ici les circonstances les plus défavorables aux Athéniens. Hérodote, qui put converser avec des hommes témoins de l'événement, le raconte plus simplement. « Xantippe, dit-il, intenta au général une affaire capitale et l'accusa d'avoir trompé le peuple. Miltiade ne comparut pas. La gangrène, qui s'était mise à sa cuisse, le retenait au lit; mais ses amis présentèrent sa défense, et, rappelant la gloire dont il s'était couvert à Marathon et à la prise de Lemnos, ils mirent le peuple dans ses intérêts. Il fut déchargé de la peine de mort, mais condamné pour sa faute à une amende de cinquante talents (275 000 francs). La gangrène ayant fait des progrès, il mourut quelque temps après, et Cimon, son fils, paya les cinquante talents. » On ne voit là ni la prison où gémit le libérateur d'Athènes, ni le corps du héros pieusement racheté par son fils au bourreau qui garde le cadavre encore chargé de ses liens, ni la belle Elpinice, donnée au riche Callias par Cimon son frère, en échange des cinquante talents que le fisc impitoyable exige. L'intérêt dramatique y perd; mais la vérité y gagne, et aussi l'honneur de ce peuple athénien tant calomnié par les rhéteurs de tous les âges. Toutefois, si dans ce procès la loi avait été rigoureusement suivie, la justice, suivant nos idées modernes[1], qui veulent que le crime non l'erreur, la trahison non la défaite, soient punis, avait été violée, et cette fin du vainqueur de Marathon est restée une tache pour Athènes. Du moins, quand il eut expiré, ni les éloges, ni les honneurs éternels ne manquèrent à sa mémoire.

Trois hommes le remplacèrent : Xantippe, qui n'est célèbre que par sa victoire de Mycale et par son fils Périclès; Aristide et Thémistocle.

Thémistocle était né vers l'an 535. Son père était un homme obscur, mais riche, et sa mère une femme étrangère. Dans la commerçante Athènes, les préjugés de naissance étaient bien

1. Nos idées, mais non pas nos lois. En 1849, le général Ramorino a été fusillé, par jugement d'un conseil de guerre, pour un ordre mal compris ou mal exécuté. Dupont fut emprisonné pour sa capitulation de Baylen; l'amiral Bing exécuté pour une défaite. Tout capitaine de vaisseau qui perd son navire passe devant un conseil de guerre, et est condamné s'il y a eu de sa part seulement négligence.

faibles; il les diminua encore. Les enfants de race mêlée ne pouvaient se livrer aux exercices du gymnase que dans le cynosarge; Thémistocle parvint à y attirer les enfants des eupatrides, et fit tomber par là cette distinction injurieuse. Pour lui, au jeu il préférait le travail; mais il négligeait les études de spéculation ou de plaisir, auxquelles les Grecs attachaient tant d'importance, pour suivre les leçons d'un de ces hommes qu'on appelait sages, et qui s'occupaient surtout de l'art de gouverner les États. On le raillait un jour de ce qu'il ne savait pas jouer de la lyre: « Chants ni jeux ne me conviennent, répondit-il; mais qu'on me donne une ville petite et faible, et je la rendrai bientôt grande et forte. » En voyant cette ambition et cette ardeur, un de ses maîtres prédit qu'il ferait beaucoup de bien ou beaucoup de mal. S'il tâcha de briller aux jeux olympiques, c'était pour le bruit qui se faisait autour des vainqueurs. Il voulait qu'Athènes crût que son nom était dans toutes les bouches. Aussi attirait-il dans sa maison les artistes étrangers et les personnages de distinction qui venaient dans la ville. Son père cherchait à le détourner des affaires publiques. Un jour il lui montra de vieilles galères brisées qu'on laissait périr sur la grève : « C'est ainsi, lui disait-il, que le peuple traite ses chefs et qu'il oublie leurs services. » Mais ces conseils de l'égoïste expérience sont heureusement mal écoutés. Thémistocle étudia l'art de la parole, sachant bien que l'éloquence, dans une république, est l'arme la plus redoutable. Sa prodigieuse mémoire lui permettait de retenir les noms de tous les citoyens; et pour gagner leur confiance il plaidait leurs causes et accommodait leurs différends. Il se donnait ainsi doucement un grand crédit, quand la guerre médique vint déranger ses calculs. Pour résister aux Perses, il fallait un général et non un orateur : Miltiade eut tous les honneurs de la première guerre. Thémistocle, interrogé par ses amis, qu'il fuyait, sur son air sombre, agité et pensif, répondait que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Mais bientôt il allait en dresser lui-même; car dans l'effroyable crise où Athènes se trouve, il lui faudra un homme qui ne donne rien à la peur ni à l'audace imprudente; un homme que jamais rien d'imprévu ne surprenne

et qui juge sainement les choses, voie les conséquences et trouve immédiatement le remède. Cet homme sera Thémistocle.

Il avait déjà combattu à Marathon, à côté de celui qui devait être son rival. Aristide se distingua de bonne heure par une probité sévère, et acquit, sans la chercher, par une haute vertu, l'influence que Thémistocle avait eu tant de peine à conquérir par ses services. A la mort de Miltiade, ils se trouvèrent les premiers dans la cité; mais leurs vues différaient comme leurs caractères. Thémistocle cherchait plutôt son appui dans le peuple; Aristide ambitionnait davantage la faveur de la classe élevée. L'un était tout-puissant dans l'assemblée générale, l'autre dans la cour de justice. Personne n'osait contester les lumières de Thémistocle; mais on savait qu'il avait peu de scrupule, quand le succès était au bout d'une injustice. L'équité d'Aristide était, au contraire, devenue proverbiale. Ami de Clisthène et sans engagement avec les partis, il était l'homme de la loi et de la justice. Il aurait voulu conserver la constitution intacte, et s'opposer aux progrès de la démocratie, que Thémistocle favorisait. De là des luttes continuelles, accrues par la complète opposition des caractères, et qui troublaient sans cesse la ville : « Athènes ne sera tranquille, disait Aristide, que quand on nous aura jetés l'un et l'autre dans le *barathre.* »

Thémistocle parvint à réaliser la moitié de cette parole, mais aux dépens du seul Aristide. Il répandit sourdement le bruit qu'Aristide s'arrogeait une espèce de royauté, en attirant à lui tous les procès, pour les accommoder, ce qui laissait les tribunaux dans l'inaction. Ces insinuations produisirent leur effet. Aristide fut exilé par l'ostracisme (483). On raconte à ce sujet qu'un citoyen obscur, qui se trouvait à côté d'Aristide dans l'Assemblée, s'adressa à lui-même pour faire écrire son nom sur la coquille de vote : « Aristide vous aurait-il offensé? demanda celui-ci. — Non, répondit l'homme du peuple, je ne le connais même pas; mais je suis las de l'entendre toujours nommer le Juste. » En quittant la ville, le Juste pria les dieux qu'il n'arrivât rien à sa patrie qui pût lui faire regretter son exil.

N'oublions pas qu'un siècle plutôt, cette rivalité se fût décidée par les armes et eût ensanglanté la ville au lieu de se décider paisiblement par un vote. Il y a injustice, sans doute; mais l'Athènes de Thémistocle vaut mieux que celle de Pisistrate. C'étaient ses libres institutions qui la sauvaient de la guerre civile. Au reste, Thémistocle effaça cette mauvaise action par ses services. Après Marathon, le peuple croyait la guerre finie; seul il comprit qu'elle était à peine commencée; que le maître de l'Asie, de la Thrace et des îles ne laisserait pas impuni l'affront que lui avaient infligé les habitants de ce petit coin de terre. Il sut aussi reconnaître, et c'est là son principal mérite, qu'il n'y aurait de salut pour les Grecs que dans leur marine. Il fit valoir ce plan auprès du peuple, heureusement engagé alors dans la guerre navale contre Égine, dont nous parlions plus haut, et lui persuada d'appliquer le produit des mines du Laurion, que jusqu'alors on partageait entre les citoyens, à la construction de cent galères. En attendant de les faire servir au salut de sa patrie, il les employa à assurer sa prépondérance dans les mers de la Grèce. Les Éginètes disputaient aux Athéniens cet empire : Thémistocle humilia leur marine, et, voyant Athènes désormais sans rivale sur mer, favorisa de toute son influence l'extension de son commerce, qui était encore celle de sa puissance navale. Au moment où l'on apprit la marche de Xerxès, Athènes avait deux cents galères équipées et habituées aux manœuvres navales.

CHAPITRE VII.

SALAMINE ET PLATÉES (480-479).

Préparatifs des Perses et marche de Xerxès. — Plan de résistance des Grecs. — Combats de l'Artémision et des Thermopyles. — Bataille de Salamine (480). — Batailles de Platées et de Mycale (479).

Préparatifs des Perses et marche de Xerxès.

En apprenant le désastre de Marathon, Darius sentit que sa gloire et sa puissance étaient engagées à sortir victorieusement de cette lutte. Lui, le souverain d'un immense empire, vaincu par une petite et obscure nation! Un pareil outrage laissé sans châtiment eût été un coup funeste porté à son empire, une dangereuse invitation à la révolte pour tant de peuples soumis à ses lois. Que les Sycthes eussent échappé à ses armes et trompé ses poursuites, c'était moins leur valeur que leurs déserts qui avaient triomphé de lui. D'ailleurs, la conquête de la Thrace faisait oublier la vaine tentative au delà du Danube. Et puis, ces populations errantes n'avaient pas de résidence fixe, pas de point d'appui où elles pussent élever une puissance rivale et solidement établie. Les Grecs, au contraire, avaient un territoire enfermé dans des limites certaines, des États régulièrement et savamment constitués, des villes riches et remplies de citoyens. Enfin, l'audace récente de ce peuple qui, naguère, était venu insulter le grand roi jusqu'à Sardes et s'était joué ensuite de ses efforts, réveillait les souvenirs consacrés par la haine mal éteinte entre la Grèce et l'Asie, qu'Homère avait chantée. Grâce au poëte immortel, on gardait la mémoire de la lutte solennelle dont les champs troyens avaient été le théâtre. Après un long in-

tervalle, le second acte de ce grand drame allait s'ouvrir. On comprenait bien la suite qui unissait ces différentes guerres, si éloignées qu'elles fussent l'une de l'autre. Lorsque Xerxès s'apprêtait à passer l'Hellespont, il s'arrêta sur les bords du Scamandre, visita le palais ruiné de Priam et offrit des sacrifices à Minerve-Iliade et aux héros. A son tour, Alexandre, le champion de l'Occident, fera les mêmes choses dans les mêmes lieux : c'était donc bien la lutte d'un monde contre l'autre.

Pendant trois années, à partir de la bataille de Marathon, l'Asie tout entière fut agitée par l'enrôlement des soldats, l'armement des vaisseaux, la réunion des chevaux et des vivres. Dans la quatrième année, l'Égypte se révolta, et Darius s'apprêtait à marcher contre elle, lorsqu'il mourut en 485. Le premier soin de son fils Xerxès fut d'étouffer cette révolte. Il y réussit et s'occupa aussitôt de la Grèce.

L'homme le plus porté à cette guerre était un beau-frère du roi, le bouillant Mardonius, qui espérait bien avoir le commandement et la gloire de l'expédition. « La soumission de la Grèce entraînera, disait-il, celle de l'Europe, le plus riche pays du monde, et qui ne doit obéir qu'au grand roi. » A lui se joignaient les princes grecs que les révolutions avaient jetés en Asie. C'étaient d'abord les Pisistratides, qui n'avaient pas perdu, avec Hippias, tout espoir de régner sur Athènes, et qui sollicitaient toujours une restauration armée. Ils avaient amené à Suze le poëte devin Onomacritos, grand collecteur d'oracles et de vieilles poésies, qu'au besoin il interpolait et qui montrait aux Perses leur victoire depuis longtemps prédite. Je ne sais si Démarate, ce roi de Sparte que Cléomène avait fait bannir et qui s'était éloigné en proférant des paroles de menaces, était bien pressant. Car on le voit sans cesse douter du succès. Pour les Aleuades, princes thessaliens, qui voulaient affermir et étendre leur pouvoir aux dépens même de leur dignité, ils promettaient à Xerxès l'appui de toute la Thessalie. Un seul homme éleva la voix dans le conseil pour s'opposer à l'entreprise, Artaban, frère de Darius ; mais une vision menaçante qui, deux fois, effraya le roi dans son sommeil, et dont Artaban lui-même

fut témoin, dissipa tous les scrupules; la guerre fut résolue. Les Perses se consolaient ainsi plus tard de leur défaite, en montrant les dieux qui les avaient eux-mêmes poussés à l'expédition fatale.

Il fallut encore quatre années pour achever les préparatifs. « De toutes les expéditions dont la mémoire est venue jusqu'à nous, dit Hérodote, celle-ci fut sans contredit la plus grande; toute autre n'est rien en comparaison.... Est-il une nation de l'Asie que Xerxès n'ait armée et conduite contre la Grèce? Est-il un fleuve, si l'on en excepte les plus grands, dont ses troupes n'aient dans leur passage épuisé les eaux pour étancher leur soif? Des peuples sans nombre donnaient, ceux-ci des vaisseaux, ceux-là des troupes de terre; les uns envoyaient de la cavalerie, les autres des soldats de marine et des bâtiments propres à transporter des chevaux. Telle nation a fourni de grands navires pour la construction des ponts; telle autre les vivres et les bâtiments de charge. »

Pendant ces préparatifs qui ébranlaient et épuisaient l'Asie, Xerxès fit exécuter deux grands ouvrages : le percement du mont Athos et l'établissement d'un pont sur le détroit qui sépare Sestos d'Abydos, ou l'Asie de l'Europe. Il ne convenait pas au fastueux maître de l'Orient de passer ce bras de mer, comme un simple mortel, sur un vaisseau; et, quant à l'Athos, il voulait l'humilier et le punir du désastre qu'il avait causé à la flotte de Mardonius. On creusa dans l'isthme qui réunit l'Athos au continent un canal long de 2400 mètres, dont on voit encore aujourd'hui les traces, et assez large pour que deux trirèmes pussent y passer à la fois. Mille nations y travaillèrent; les Phéniciens seuls surent, par des talus habilement disposés, éviter l'éboulement des parois qui occasionna aux autres une double tâche et sans doute de terribles accidents. Mais le despote se plaisait à ces efforts surhumains : ce canal était sa pyramide de Memphis. Le pont jeté sur la mer était formé de vaisseaux rattachés fortement par des câbles que les Égyptiens et les Phéniciens avaient fournis; une tempête l'ayant détruit, Xerxès ordonna que l'on battît les eaux de l'Hellespont de trois cents coups de fouet, qu'on jetât dans la mer une paire d'entraves, et qu'on

la marquât d'un fer rouge, en disant : « Onde amère, ton maître te punit, parce que tu l'as offensé sans qu'il t'en ait donné sujet. Le roi Xerxès te passera, que tu le veuilles ou non. Tu mérites bien que personne ne t'offre de sacrifices, car tu es un fleuve inutile et trompeur. »

Ceci n'était que ridicule; mais à ces folles paroles il ajouta de la cruauté; il donna l'ordre de mettre à mort tous ceux qui avaient dirigé l'ouvrage ; ils étaient coupables de s'être laissé vaincre dans la lutte qu'ils avaient entreprise contre les éléments. Le travail fut recommencé : sur une double rangée de vaisseaux, on construisit avec de forts madriers un plancher solide que l'on recouvrit encore d'une couche de terre fortement battue, et on le borda de chaque côté d'une barrière. Cette fois, l'ouvrage tint bon; les deux ponts avaient chacun de 1500 à 1600 mètres de longueur.

L'armée s'avançait partagée en deux grosses colonnes. Dans l'espace que celles-ci laissaient entre elles, venait le roi avec l'élite des troupes persiques. Devant lui marchait le char de Jupiter traîné par huit chevaux blancs niséens; lui-même était porté sur un char magnifique. Un trône de marbre blanc l'attendait à Abydos sur la côte; de là, il vit se déployer sur la mer son immense flotte, et se donna le divertissement d'un combat naval où les Phéniciens furent vainqueurs. En contemplant l'Hellespont caché sous ses vaisseaux, et les rivages de la mer, les champs d'Abydos couverts d'un nombre infini d'hommes, Xerxès se crut le plus heureux comme le plus puissant des mortels, et s'en félicitait; mais bientôt ses yeux se remplirent de larmes et il pleura. Artaban s'en aperçut : « O roi, lui dit-il, que vous avez mis peu d'intervalle entre deux actions bien différentes! Il y a un moment, vous vous félicitiez de votre bonheur, et maintenant vous versez des larmes. — Je pleure, répondit Xerxès, de pitié sur la brièveté de la vie humaine, en réfléchissant que de cette foule immense pas un seul homme n'existera dans cent ans. » Le grand roi se flattait : c'était dans un an qu'il aurait fallu dire.

Le lendemain, les troupes sous les armes, avant le lever du soleil, attendirent le moment où cet astre paraîtrait : pen-

dant ce temps, on purifiait les ponts avec des parfums, et la route était semée de branches de myrte. Aussitôt que le soleil se montra, Xerxès fit, avec une coupe d'or, une libation dans la mer, et, tourné vers l'Orient, demanda au dieu de ne rencontrer dans son expédition aucun obstacle capable de l'arrêter avant qu'il eût atteint les dernières limites de l'Europe. Puis il lança dans l'Hellespont le vase qu'il tenait, un cratère d'or et un cimeterre.

L'armée mit sept jours et sept nuits à passer les ponts; quand elle fut tout entière sur le sol de l'Europe, Xerxès voulut en faire le dénombrement. On mesura cette moisson d'hommes que l'épée des Grecs allait faucher, comme le grain se mesure au boisseau. Dans la vaste plaine de Doriscos, au bord de l'Hèbre, on entoura de murs une enceinte qui contenait 10 000 hommes bien serrés, et en y faisant entrer des tournées successives, on put connaître combien il y avait de soldats dans l'armée quand elle y eut passé tout entière. Les nombres donnés par Hérodote sont prodigieux. Tout en convenant qu'il n'a pas de renseignements certains, il évalue les forces venues d'Asie à 1 700 000 fantassins, 80 000 cavaliers, 20 000 hommes montés sur les chars de guerre et les chameaux, 517 000 répartis sur 3000 vaisseaux de charge et 1207 vaisseaux de guerre; il y faut ajouter 120 trirèmes et 324 000 hommes tirés de la Thrace et des provinces voisines, ce qui donne un total de 2 640 000 combattants; il estime à peu près égal le nombre des domestiques et des manœuvres, de sorte que l'on arrive à un chiffre de plus de 5 millions. Il semblait qu'il n'y eût pas besoin de combats; la Grèce allait être submergée sous ce flot d'hommes. « Pensez-vous, demandait Xerxès à Démarate, que les Grecs osent combattre? — Les Grecs sont à craindre, répondit le Spartiate, parce qu'ils sont pauvres. Ne vous informez pas de leur nombre; les Lacédémoniens, pour ne parler que de ceux-là, ne fussent-ils que mille, fussent-ils moins encore, vous attendront de pied ferme, car ils ont un puissant maître, la loi qui leur dit de vaincre ou de mourir. » Et le maître de ces soldats, qui n'allaient au combat qu'à coups de fouet, riait en entendant parler de cette chose impossible : des

hommes marchant librement à la mort ou à la victoire, parce que la loi le commande.

Et ce qui donnait à cette immense cohue un aspect plus effrayant encore, c'est que ces quarante-six nations s'avançaient pêle-mêle sous les costumes les plus étranges, avec les armes les plus diverses. Les Perses, les Mèdes, les Hyrcaniens, avec leurs vêtements à dessins variés, leurs cuirasses à écailles d'acier poli, leurs légers boucliers d'osier, leurs flèches de roseau et leurs courtes piques ; les Assyriens avec leurs casques de forme bizarre et leurs massues garnies de fer ; les Saces armés de la hache ; les Indiens vêtus d'étoffe de coton ; les Arabes portant la *zéira* flottante ; les Éthiopiens couverts de peaux de lions et de panthères, qui laissaient voir leur corps peint moitié blanc et moitié rouge ; les Sagartiens armés d'un poignard et d'une corde terminée par deux filets ; puis tous les peuples de l'Asie Mineure, puis les Thraces, et vingt autres encore. Mardonius partageait avec deux autres généraux le commandement de l'infanterie.

Il n'est point étonnant que des fleuves aient été épuisés sur le passage de cette effroyable multitude, et que de vastes pays n'aient pu suffire à sa nourriture. Les hommes d'Europe, qui voyaient s'avancer ce torrent, étaient éperdus et demandaient aux dieux s'il était donc nécessaire de dépeupler une partie du monde pour saccager l'autre. On dit que les Abdéritains, ruinés par le passage de l'armée, rendirent grâce aux dieux de ce que Xerxès ne faisait qu'un repas par jour ; il leur eût fallu se vendre eux-mêmes et leur ville pour fournir au second. Un de ces repas avait coûté à Thasos 400 talents, c'était le tribut d'une année de l'Asie Mineure et presque la somme qu'Athènes demanda à ses alliés pour les délivrer de la domination persique.

Sur les bords du Strymon, les mages firent un sacrifice de chevaux blancs, au lieu appelé *les Neufs-Voies*, près d'Amphipolis, ils enterrèrent vivants neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles. Jusqu'alors Xerxès n'était pas sorti de son empire. Un seul homme avait osé rejeter ses ordres, le roi des Bisaltes, entre le Strymon et l'Axios, qui se retira fièrement à l'approche des Perses sur les cimes du Rhodope. Il avait

ordonné à ses six fils de le suivre, ils rejoignirent Xerxès; quand ils revinrent, il leur fit arracher les yeux.

Plan de résistance des Grecs.

Cependant les Grecs étaient dans le même trouble que le montagnard qui entend rouler l'avalanche au-dessus de sa demeure. Au milieu d'eux il y avait des traîtres. Et ce n'est pas merveille : car, quel amour de la patrie et de la liberté, quel courage et quelle intrépidité ne fallait-il pas pour attendre de sang-froid et de pied ferme une ruine qui semblait certaine!

Au premier bruit de la marche du roi, on avait envoyé des espions à Sardes pour connaître ses forces. Ils furent découverts; Xerxès, au lieu de les faire mourir, commanda qu'on leur montrât tout, et les renvoya frappés d'effroi. Il avait fait lui-même partir des hérauts pour recevoir l'hommage de ceux que le bruit de ses armements aurait épouvantés. Les peuples de la Thessalie et de la Doride, les Locriens, Thèbes et tout le reste de la Béotie, à l'exception des Thespiens et des Platéens, se soumirent. Les Argiens, affaiblis par la perte récente de 6000 citoyens, élevèrent des prétentions surannées pour se ménager un prétexte de se tenir à l'écart. Les Achéens les imitèrent.

Tous ceux des Grecs qui avaient conservé l'amour de la patrie s'étaient réunis à l'isthme de Corinthe et étaient convenus, avant tout, de mettre fin à leurs inimitiés : Athènes et Égine se réconcilièrent. Puis on envoya des ambassades à Corcyre, en Crète et en Sicile, auprès de Gélon, tyran de Syracuse : elles eurent peu de succès. Corcyre répondit qu'elle armerait soixante vaisseaux, mais ne les envoya pas; ils avaient été, dit-elle, après la victoire, retenus par les vents contraires. La Crète refusa formellement toute assistance, et Gélon, qui offrit des secours considérables, y mit pour condition qu'il commanderait ou l'armée de terre ou la flotte. Les Lacédémoniens repoussèrent bien loin la pensée d'être mis sous les ordres d'un Syracusain : pour la flotte, les Athéniens déclarèrent que si Sparte abandonnait le commande-

ment, ils le revendiqueraient, eux, cemme un droit. « Il paraît, dit Gélon, que vous ne manquez pas de généraux. Retournez vers ceux qui vous envoient et dites-leur que l'année a perdu son printemps. » Il voulait dire que la Grèce, privée de son alliance, était comme l'année privée de sa plus belle saison. Ce qui expliquerait mieux l'inutilité de l'ambassade, c'est que Gélon était dans ce même temps fort occupé avec 300 000 Carthaginois.

Ainsi les Grecs, au lieu de s'unir dans ce grand danger, étaient divisés. Qui donc les sauva? Athènes, qui résolut de vaincre ou de mourir. « Cette opinion, dit Hérodote, pourra déplaire à beaucoup de monde; mais je ne puis la taire, parce que je la crois vraie. » Si les Athéniens, en effet, se fussent retirés ou soumis, nulle marine n'eût été en état de protéger les côtes du Péloponnèse qui, assiégé comme une ville par l'immense flotte des Perses, eût succombé, malgré l'héroïsme des Spartiates.

L'oracle, consulté par les Athéniens, n'avait cependant rendu que d'obscures et terribles réponses : « O infortunés! fuyez aux extrémités de la terre; abandonnez les demeures et les hautes collines de la cité bâtie en cercle; car tête et corps, mains et pieds, ni rien de ce qui est au milieu ne restera; la mort arrive. Le feu et le redoutable Mars, monté sur un char syrien, ruinera vos tours; il renversera bien d'autres forteresses, il embrasera bien d'autres sanctuaires des immortels. Les temples chancellent, de leurs murs dégoutte une froide sueur, de leur faîte coule un sang noir. Sortez de mon sanctuaire. — Oh! dieu! disaient les envoyés, fais-nous une réponse plus favorable, ou nous resterons ici jusqu'à la mort. » La Pythie reprit : « Pallas s'efforce en vain de fléchir le père des dieux; cependant Jupiter consent qu'un mur de bois vous soit un inexpugnable rempart. Fuyez! tournez le dos aux cavaliers et aux fantassins innombrables! O divine Salamine! que tu seras funeste aux enfants de la femme! » Ce salut à chercher dans des murs de bois semblait une énigme. Les vieillards disaient qu'il fallait relever les palissades dont la citadelle avait été autrefois entourée; d'autres, par des murailles de bois, entendaient les vaisseaux.

Parmi ceux-ci était Thémistocle, qui avait peut-être suggéré lui-même la réponse de la Pythie. Son avis prévalut. Cimon, le premier, monta publiquement à la citadelle pour suspendre dans le temple de Minerve un frein de cheval, en signe qu'il fallait renoncer à la terre pour ne songer qu'à la mer. La plus grande activité fut déployée de ce côté. On arma 127 trirèmes ; 53 autres se tinrent prêtes à les suivre. Le peuple lui-même s'habitua à l'idée d'abandonner ses foyers.

Cependant pour l'armée de terre, deux plans avaient été successivement adoptés. A l'époque où Xerxès allait passer l'Hellespont, 10 000 Grecs avaient été envoyés au défilé de Tempé pour fermer en cet endroit l'accès de la Grèce. Plus tard, sur l'avis d'Alexandre, roi de Macédoine, on reconnut qu'il y avait dans les monts Cambuniens des passages qui rendaient inutile la défense de celui-là. D'ailleurs, il semblait plus prudent de ne pas trop étendre les forces dont on disposait, ce qui eût été les affaiblir ; mais de les resserrer au contraire autour du cœur même du pays. On recula donc jusqu'à un autre passage que doit inévitablement traverser quiconque veut pénétrer en Grèce par cette partie du continent. Le défilé qui, au sortir de la Trachinie, donne entrée dans la Grèce, n'a, dans sa partie étroite, que 15 mètres de large ; on y trouve même, un peu en avant et un peu en arrière des Thermopyles, près d'Anthéla et des Alpènes, deux étranglements qui ont à peine la largeur nécessaire pour un chariot. Ces deux points, distants de 1600 mètres environ, sont comme les deux *portes* du défilé ; entre elles, l'espace s'étend, et il y a plusieurs sources chaudes, salées ou sulfureuses : de là le nom de Thermopyles, ou les *Portes des eaux chaudes* donné à ce passage. Les Thermopyles touchent, vers le couchant, à une montagne inaccessible qui se rattache à l'Œta ; du côté de l'Orient, le chemin est borné par la mer et des marais impraticables. La route était jadis coupée par un mur dans lequel on avait pratiqué une porte. Ce mur, très-délabré et anciennement construit, était en partie tombé en ruine ; mais on jugea utile de le relever, comme un moyen de défense de plus. On établit au village des Alpènes les magasins de vivres.

Tel est l'étroit passage que les Grecs résolurent de disputer aux Perses. Tout près de là leur flotte trouvait une position non moins avantageuse dans l'Artémision, bras de mer resserré entre la côte de Magnésie et celle de l'Eubée.

Combat de l'Artémision et des Thermopyles.

Quand l'armée et la flotte eurent pris, à la fin de juin, la position qui leur était assignée, Xerxès était déjà dans la Piérie. A mesure que son armée pénétrait en Thessalie, par un large chemin ouvert dans les forêts des monts Cambuniens, sa flotte, qui marchait de conserve, s'avançait le long des côtes. Une avant-garde captura deux vaisseaux grecs. Le plus beau des captifs fut égorgé sur la proue de son navire. Les barbares marquaient ainsi leur route par des sacrifices humains. 271 vaisseaux grecs étaient dans l'Artémision ; à l'approche de l'ennemi, ils reculèrent jusqu'à l'Euripe. Sur la nouvelle que la mer était libre, la flotte persique s'approcha du golfe Maliaque ; mais, surprise sur cette côte sans ports par une tempête qui dura trois jours, elle perdit plus de 400 vaisseaux de guerre, avec ceux qui les montaient et une grande quantité de bâtiments de transport. Les Grecs attribuèrent ce désastre à la protection de Borée ou de Neptune, et revinrent dans l'Artémision où 15 vaisseaux persiques tombèrent entre leurs mains ; mais telle était encore la supériorité de nombre de la flotte ennemie, que les généraux de Xerxès n'avaient qu'une crainte, celle que les Grecs leur échappassent. En voyant, en effet, que Neptune et les vents leur avaient laissé tant à faire, le Lacédémonien Eurybiade, qui commandait les alliés, et Adimante, le général des Corinthiens, voulurent se retirer. Thémistocle avait reçu de l'argent des Eubéens pour faire demeurer la flotte dans ces parages, jusqu'à ce que les insulaires eussent mis leurs biens à couvert ; il arrêta Eurybiade, en partageant avec lui. Cette résolution était à peine prise, qu'un transfuge vint annoncer le départ de 200 vaisseaux pour tourner l'Eubée et envelopper les Grecs. Ceux-ci se décident à prévenir l'ennemi, courent à lui, et au moment de le joindre se for-

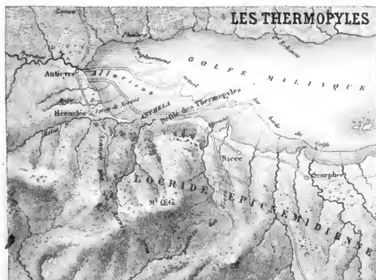
ment en cercle, la proue en dehors, afin de n'être pas accablés par le nombre. A la chute du jour, ils remorquaient 30 vaisseaux prisonniers. La nuit qui suivit fut encore plus fatale aux Perses. Une nouvelle tempête les battit avec violence, et les vaisseaux qui tournaient l'Eubée, surpris en pleine mer, furent jetés sur les écueils et mis en pièces. « On eût dit qu'une divinité prenait soin d'égaliser les forces des deux adversaires. »

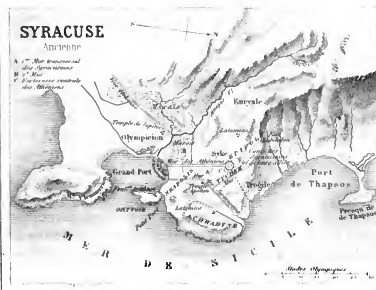
Dans le même temps, les Grecs avaient reçu un renfort de 53 galères d'Athènes; ils présentèrent de nouveau le combat, les Perses le refusèrent. Pourtant une escadre de vaisseaux ciliciens qui se laissa surprendre fut détruite. Les généraux perses commencèrent à craindre que Xerxès ne leur demandât compte de ces revers répétés. Ils engagèrent toutes leurs forces dans une action générale. Les Grecs restèrent encore maîtres du champ de bataille; mais ils avaient éprouvé des pertes considérables, et ils songeaient à la retraite. La nouvelle que le passage des Thermopyles était forcé les décida.

Pendant que l'armée s'éloignait, Thémistocle parcourut avec quelques navires fins voiliers tous les endroits de la côte où les ennemis devaient descendre pour faire de l'eau, et écrivit sur les rochers l'avis suivant qui devait rendre les Ioniens suspects au roi, ou décider leur défection : « Ioniens, vous faites une mauvaise action en portant les armes contre vos pères et en aidant à asservir la Grèce. Prenez notre parti, ou, si vous ne l'osez, retirez-vous au moins du combat, et engagez les Cariens à faire comme vous. Si cela même vous est impossible, conduisez-vous mollement dans l'action, n'oubliant pas que nous sommos vos pères et que vous êtes la première cause de cette guerre. » La ruse réussit; au milieu même de la bataille de Salamine, les Phéniciens accuseront les Ioniens de trahison.

Durant ces combats sur mer, Léonidas mourait aux Thermopyles.

Quand la résolution de défendre les Thermopyles avait été prise, on était au temps des jeux olympiques et des fêtes d'Apollon Carnéen qui duraient à Sparte neuf jours. Quelque pressant que fût le danger, les Grecs n'abandonnèrent pas





Dressé par A. Vuillemin.

Librairie de L. Hachette & Cie

leurs fêtes ; une petite armée, sorte d'avant-garde, fut envoyée seulement aux Thermopyles : elle comptait 300 Spartiates pesamment armés, 1000 Tégéates et Mantinéens, 120 Orchoméniens, 1000 hommes du reste de l'Arcadie, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes, 700 Thespiens, 400 Thébains, 1000 Phocidiens et toutes les forces des Locriens Opuntiens. Chacun de ces petits corps avait son chef particulier, mais ils obéissaient tous au roi de Sparte.

Pendant quatre jours Xerxès se flatta que la seule vue de son armée déciderait les Grecs à se rendre. Quelques hommes du Péloponnèse en effet parlèrent de s'en retourner pour défendre l'isthme de Corinthe ; mais ils furent arrêtés par Léonidas, les Phocidiens et les Locriens. Le cinquième jour, comme les Grecs ne s'éloignaient pas, Xerxès envoya contre eux les Mèdes et les Cissiens, leur ordonnant de les lui amener vivants. Il se plaça lui-même sur un trône élevé pour voir l'action et attendre les captifs. Les Mèdes attaquèrent bravement, mais ils furent repoussés après avoir perdu beaucoup de monde ; d'autres leur succédèrent sans plus de succès, et Xerxès commença à comprendre qu'il avait dans son armée beaucoup d'hommes, mais peu de soldats.

« Les Mèdes, trop maltraités, s'étant retirés, le corps des Immortels prit leur place ; ils ne firent pas mieux. Dans cet étroit défilé la supériorité du nombre ne pouvait leur servir ; et ils avaient encore le désavantage des armes, leurs piques étant plus courtes que celles des Grecs. De temps en temps les Lacédémoniens tournaient le dos pour fuir, et les barbares les poursuivaient en poussant de grands cris ; mais les Grecs se retournaient bientôt et en jetaient un grand nombre sur la place. Dans cette journée les Spartiates n'éprouvèrent qu'une perte légère.

« Les barbares croyaient qu'après un si long combat il n'y avait plus dans l'armée grecque que des blessés hors d'état de lever leurs armes, ils tentèrent donc le jour suivant une nouvelle attaque ; elle ne réussit pas mieux. Les Grecs, rangés par ordre de peuples, prirent part tour à tour à ces divers combats, à l'exception cependant des Phocidiens, qui, placés sur la montagne, en gardaient les sentiers

« Tandis que Xerxès balançait sur le parti à prendre, un Mélien, nommé Éphialte, vint le trouver, et, dans l'espoir d'une grande récompense, lui apprit qu'il existait dans la montagne un sentier conduisant sur les derrières du camp grec. Le roi ordonna aussstôt à Hydarnès de suivre le traître avec la troupe des Immortels. Les Perses, partis du camp à l'heure où l'on allume les feux, marchèrent pendant toute la nuit, ayant à leur droite le mont Œta, et à leur gauche les montagnes de Trachis. Au moment où l'aurore parut, ils avaient atteint le point le plus élevé du passage. Sur ce sommet étaient placés les 1000 Phocidiens qui gardaient le sentier. Pendant le temps que les Perses gravissaient la montagne, les Phocidiens n'avaient pu les apercevoir, la grande quantité de chênes qui la couvrent les dérobant à la vue. Cependant, comme l'air était tranquille, le bruit des feuilles foulées aux pieds révéla leur approche aux Phocidiens, ils prirent les armes et accoururent. Dans ce moment, les barbares paraissent, et, voyant devant eux des soldats, sont saisis d'étonnement et de crainte, car ils s'étaient flattés de ne rencontrer personne en ces lieux. Hydarnès lui-même craignait d'avoir affaire à des Lacédémoniens, mais Éphialte lui ayant dit do quelle nation était cette troupe, il disposa ses Perses au combat. Les Phocidiens, accablés de traits et de flèches, lâchèrent pied et gagnèrent le plus haut sommet de la montagne, où ils s'attendaient à périr. Les Perses, au lieu de les poursuivre, s'empressèrent de descendre l'autre revers.

« En ce moment le devin Mégistias examinait les entrailles des victimes, et prédisait aux Spartiates que la mort les attendait au lever du jour. Bientôt arrivèrent des transfuges qui annoncèrent le détour que les Perses devaient faire. Des sentinelles descendues en courant des hauteurs confirmèrent cette nouvelle : le jour paraissait alors. Les Grecs délibérèrent sur le parti à prendre : ceux-ci étaient d'avis qu'il fallait se défendre, ceux-là insistaient pour une retraite immédiate On ne put s'accorder. Les uns se mirent en marche pour re tourner dans leurs foyers, les autres se décidèrent à rester avec Léonidas. On prétend cependant que Léonidas lui-même donna aux troupes qui se retirèrent l'ordre de partir, pour les

sauver d'une perte certaine, mais en annonçant qu'il ne convenait ni à lui, ni aux Spartiates de déserter, sous quelque prétexte que ce fût, le poste qu'ils étaient chargés de défendre.... Les Thespiens et les Thébains seuls demeurèrent; les Thébains contre leur gré, car Léonidas les retint comme des otages, mais les Thespiens de leur propre volonté.

« Cependant, au lever du soleil, Xerxès, ayant fait des libations, attendit l'heure convenue avec Éphialte pour attaquer de front le retranchement. A l'approche des Perses, les Grecs sortirent à leur rencontre et livrèrent leur dernière bataille dans une partie plus large du défilé, afin d'avoir plus d'ennemis en face et d'en frapper davantage avant de mourir. Un nombre infini de barbares trouvèrent la mort dans cette action. Indépendamment de ceux qui succombèrent sous le fer des Grecs, comme il y avait derrière les rangs des chefs armés de fouets et sans cesse occupés à pousser à grands coups les soldats en avant, beaucoup d'entre eux, ainsi pressés, tombèrent dans la mer et y furent noyés; d'autres, et en plus grand nombre encore, furent écrasés tout vivants sous les pieds de la foule qui se succédait sans interruption.

« Quand les Lacédémoniens eurent brisé leurs piques à force de tuer, ils continuèrent à combattre avec l'épée. Enfin Léonidas tomba. Un combat furieux s'engagea sur son corps: quatre fois les Grecs repoussèrent l'ennemi. Ils gardaient encore ce glorieux trophée, quand les barbares, sous la conduite d'Éphialte, parurent. A leur approche, les Grecs se retirèrent en arrière, dans la partie étroite du chemin. Ils repassèrent la muraille et s'arrêtèrent, à l'exception des Thébains, sur une hauteur qui est à l'entrée du défilé, où l'on voit actuellement le lion de marbre élevé en l'honneur de Léonidas. C'est là qu'enveloppés de toutes parts, et après s'être encore défendus, ceux à qui il restait des armes, avec ces armes, les autres avec leurs mains et leurs dents, tous tombèrent sous la grêle de pierres et de traits que lançaient les barbares. »

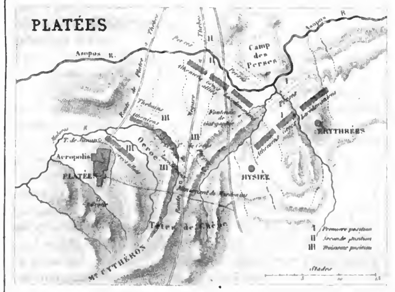
La Grèce aimait à répéter, peut-être à embellir divers incidents de ce grand drame que l'imagination populaire a

consacrés. Avant l'attaque, Xerxès avait envoyé un cavalier perse pour reconnaître la position des Spartiates; il les trouva s'exerçant à la lutte ou peignant leur longue chevelure, aucun ne daigna même prendre garde à lui. Xerxès étonné de ce calme écrivit à Léonidas : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Le roi répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. » Un second message du roi portait : « Rends tes armes. » Léonidas écrivit au-dessous : « Viens les prendre. » Quand l'ennemi se montra, un Grec accourut en s'écriant : « Les Perses sont près de nous; » il répond froidement : « Dis que nous sommes près d'eux. » Avant le dernier combat, il fit prendre un léger repas à ses soldats : « Ce soir, leur dit-il, nous souperons chez Pluton. »

Les soldats valaient le chef. Un Trachinien disait à l'un d'eux, dans son effroi : « L'armée persique est si nombreuse que ses traits obscurciraient le soleil. — Tant mieux, nous combattrons à l'ombre. » Un Lacédémonien était retenu au bourg d'Alpénos par une fluxion sur les yeux, on lui dit que l'ennemi approche, il prend ses armes, se fait conduire par son hilote dans la mêlée, frappe et tombe. Léonidas voulait sauver deux jeunes Spartiates; il donne à l'un une lettre, à l'autre une commission pour les éphores. « Nous ne sommes pas ici pour porter des messages, mais pour combattre. »

29 000 Perses avaient péri, et parmi eux deux fils de Darius. Du côté des Grecs, pas un Spartiate ni un Thespien n'échappa; quelques Thébains demandèrent la vie. Xerxès fit mettre en croix le corps de Léonidas, mais la Grèce recueillit pieusement ses os. Sur le tombeau élevé plus tard aux Lacédémoniens, on lisait cette inscription héroïque que Simonide y fit graver : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » Le poëte avait dit encore : « Qu'il est glorieux le destin de ceux qui sont morts aux Thermopyles.... Leur tombe est un autel. Nous leur donnerons un immortel souvenir. Ni la rouille, ni le temps destructeur n'effaceront cette épitaphe des braves. La chambre souterraine où ils reposent renferme l'illustration de la Grèce. »





Dressé par A. Vuillemin.

Librairie de L. Hachette & Cie

Bataille de Salamine (480).

La Grèce était ouverte, et par terre et par mer. Xerxès y entra guidé par les Thessaliens, qui saisissaient l'occasion d'assouvir leur vieille haine contre la Phocide. Il soumit ce pays à une effroyable dévastation. En Béotie, il partagea son armée en deux corps; l'un devait enlever les trésors de Delphes, l'autre marcher sur Athènes, qu'il avait juré de détruire. Delphes était abandonné de la plupart de ses habitants. Mais le dieu avait promis de défendre lui-même son sanctuaire. Comme l'ennemi approchait au milieu des rues silencieuses, déjà frappé d'une secrète terreur, un orage soudain éclate, le cri de guerre retentit au fond du sanctuaire, les armes saintes s'agitent, et des cîmes du Parnasse deux rochers se précipitent et écrasent les premiers rangs des envahisseurs, les autres reculent, fuient; les Delphiens les poursuivent; ils croient voir les dieux armés et ils ne s'arrêtent qu'à la frontière de la Béotie, laissant les chemins derrière eux semés de leurs morts. Ainsi, disait la tradition, le dieu s'était vengé lui-même.

Minerve fit moins pour son temple. Les Athéniens avaient espéré que toutes les forces des alliés viendraient protéger l'Attique, mais apprenant que les Péloponnésiens refusaient de sortir de leur presqu'île et ne songeait qu'à couper l'isthme par une muraille, ils demandèrent qu'au moins la flotte s'arrêtât devant Salamine. Tous les vaisseaux grecs jetèrent l'ancre sous cette île, à l'exception de ceux des Athéniens qui mouillèrent sur la côte de l'Attique. Dès qu'ils furent arrivés, on proclama que tout Athénien avisât au moyen de sauver sa femme, ses enfants et ses esclaves comme il le pourrait. Un présage avait levé les derniers scrupules : le serpent sacré nourri dans le temple de Minerve avait disparu, signe que la déesse elle-même abandonnait son sanctuaire. Tous aussitôt envoyèrent leurs familles à Trézène, à Égine, ou à Salamine; ceux qui pouvaient porter une pique ou remuer une rame allèrent rejoindre la flotte.

Elle était à peine réunie qu'un fugitif arriva d'Athènes, et

annonça au conseil des chefs que les Perses avaient brûlé Thespies et Platées; qu'ils avaient pénétré dans l'Attique, et s'étaient emparés de la ville. Ils n'y avaient trouvé qu'un petit nombre de vieillards et quelques citoyens qui, interprétant mal l'oracle, s'étaient réfugiés dans la citadelle, derrière les palissades de bois, et s'y étaient défendus avec un courage désespéré; mais ils avaient enfin été surpris et massacrés; le temple d'Érecthée n'était plus qu'un monceau de cendres. A cette nouvelle, il y eut un tel trouble que plusieurs chefs, sans attendre une décision, se jetèrent dans leurs vaisseaux, firent hisser les voiles et se disposèrent à partir : ceux qui restèrent pour continuer la délibération décrétèrent que l'on ne combattrait qu'en avant de l'isthme de Corinthe. Cependant la nuit était arrivée, et, après la délibération, chacun regagna son vaisseau.

« Thémistocle était de retour sur le sien : un Athénien, Mnésiphilos, lui demanda ce que le conseil avait résolu, et l'apprenant, lui dit : « Si les vaisseaux partent de Salamine, « vous n'aurez plus la chance d'un combat qui peut sauver « la patrie : chacun quittera la flotte pour retourner chez « soi; ni Eurybiade lui-même, ni qui que ce soit au monde, « ne pourra empêcher que l'armée se disperse, et la Grèce « sera perdue, faute d'un sage avis. Retournez donc, et, « s'il en est quelque moyen, essayez de rompre ce qui vient « d'être décidé; déterminez Eurybiade à demeurer où nous « sommes. »

Thémistocle alla trouver Eurybiade, et, à force de prières, obtint qu'il réunit de nouveau le conseil. Là il se garda bien de parler du motif allégué par Mnésiphilos, qui eût blessé les autres chefs, mais il représenta qu'en se retirant sur l'isthme on s'exposait à combattre dans une mer ouverte, grand désavantage pour une flotte inférieure en nombre; que, de plus, on abandonnait sans nécessité Mégare, Salamine, Égine; enfin qu'on attirait l'ennemi sur le Péloponnèse, de sorte qu'en cas de revers, tout espoir était perdu. Alors se montra dans son jour l'aveugle et ignorante jalousie des Péloponnésiens. Le Corinthien Adimante interrompt Thémistocle et veut l'obliger à ne parler qu'à son tour :

« Thémistocle, dit-il, ceux qui partent avant le signal sont battus dans les jeux. — Et ceux qui partent trop tard, réplique l'Athénien, ne gagnent pas la couronne. » Et il continue à montrer les avantages du plan qu'il propose. Mais les chefs se récrient en s'emportant. Eurybiade lui-même, irrité de la confusion du débat où domine la voix de l'Athénien, vient sur lui la canne levée : « Frappe, dit Thémistocle, mais écoute. » Le calme se rétablit et la discussion recommence. Adimante s'étonne que, pour le bon plaisir des Athéniens, on s'expose à n'avoir d'autre refuge, si l'on était battu, que l'île de Salamine. « Qu'est-il besoin d'ail-« leurs, ajoute-t-il, d'écouter plus longtemps un homme sans « patrie? — Notre patrie? s'écrie Thémistocle, elle est ici, « sur 200 vaisseaux que nous mettons au service de la Grèce, « nous qui avons consenti, pour le salut commun, à voir nos « temples renversés et nos maisons en flammes! » Puis, se tournant vers Eurybiade : « Si vous restez ici, vous agissez « en homme de cœur; sinon, vous perdez la Grèce; car le « sort de la guerre est sur vos vaisseaux. Je vous en conjure « donc, suivez mon avis; mais, sachez-le bien, si vous ne « voulez pas vous y rendre, nous allons embarquer nos fa-« milles et nous ferons voile vers l'Italie, où les oracles nous « promettent à Siris une longue prospérité. Quand vous « aurez perdu des alliés tels que nous, vous vous souviendrez « des paroles de Thémistocle. » Ce langage énergique et cette menace l'emportèrent. On resta à Salamine.

Le jour suivant, quelques renforts arrivèrent et portèrent la flotte grecque à 380 vaisseaux : celle des Perses en comptait encore plus de 1000, qui étaient venus se ranger dans la rade de Phalère. En même temps leur armée de terre s'approchait du Péloponnèse. Cette marche ranima les craintes de ceux qui avaient été d'avis de se retirer sur l'isthme. Des murmures et des cris s'élevèrent de nouveau, un conseil fut encore convoqué et la majorité se montra disposée à la retraite. Thémistocle prit, dans cet extrême danger, une résolution extrême. Il sortit du conseil et envoya un homme sûr au général des Perses avec cette commission : « Thémistocle, général des Athéniens, est secrètement dé-

voué au roi de Perse; il m'envoie vous dire que les Grecs ne se méfient de rien et que vous pouvez leur fermer les deux bouts du détroit; cernés ainsi, ils seront facilement vaincus. » Xerxès crut cet avis sincère et donna aussitôt l'ordre d'envelopper les Grecs. Thémistocle était retourné au conseil prolongeant à dessein le débat. Un homme le demande, c'est Aristide, qui venait de traverser la flotte persique pour combattre avec ses concitoyens. « Soyons toujours rivaux, lui dit l'exilé, mais rivalisons de zèle pour le salut de la patrie. Pendant que vous perdez le temps ici en de vaines paroles, les barbares vous entourent. — Je le sais, répondit Thémistocle, c'est par mon avis que cela s'exécute. » Et il introduisit Aristide dans le conseil pour y porter cette nouvelle. Il fallait donc combattre, et sur le champ de bataille que Thémistocle, avec l'audace du génie, prenait sur lui d'imposer à ses concitoyens. Écoutons le récit d'Eschyle.

« Bientôt le jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière : à cet instant une clameur immense, modulée comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs; et l'écho des rochers de l'île répond à ces cris par l'accent de sa voix éclatante. Trompés dans leur espoir, les barbares sont saisis d'effroi; car ce n'était pas l'annonce de la fuite cet hymne saint que chantaient les Grecs. Pleins d'une audace intrépide, ils se précipitaient au combat. Le son de la trompette enflammait encore les courages. Le signal est donné; soudain les rames retentissantes frappent d'un battement cadencé l'onde salée qui frémit : bientôt leur flotte apparaît tout entière à nos yeux. L'aile droite marchait la première en bel ordre; le reste de la flotte suivait, et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la « Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes « et les temples des dieux de vos pères, et les tombeaux de « vos aïeux : un seul combat va décider de tous vos biens. » A ces cris, nous répondons par le cri de guerre des Perses : il n'y a plus à perdre un instant. Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc; il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent. Au premier effort,

le torrent de l'armée des Perses ne recula pas. Puis entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires ne furent les uns pour les autres d'aucun secours. Ils s'entre-choquent mutuellement de leur bec d'airain; ils se brisent les uns les autres leurs rangs de rames, tandis que la flotte grecque, par une manœuvre habile, les enveloppe, et porte de toutes parts ses coups. Nos vaisseaux sont renversés, la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts : les rivages, les écueils se couvrent de cadavres. Tous les navires de notre flotte ramaient en désordre pour fuir; et comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, les Perses étaient écrasés à coups de tronçons de rames et de débris des madriers. Enfin la nuit montra sa sombre face et nous déroba au vainqueur. Je ne détaille point; à énumérer toutes nos pertes, dix jours ne suffiraient pas. Sache seulement que jamais en un seul jour il n'a péri une telle multitude d'hommes.

« Artembarès, le chef de 10 000 cavaliers, a été tué surt les rochers escarpés des Silénies. Dadacès, qui commanda i 1000 hommes, frappé d'un coup de lance, est tombé de son bord. Ténagon, le plus brave des guerriers bactriens, est resté dans cette île d'Ajax tant battue par les vagues. Lilée, Arsame, Argeste, renversés tous les trois sur les rivages de l'île chère aux colombes, se sont brisé la tête contre les rochers.... Celui qui commandait à 30 000 cavaliers montés sur des coursiers noirs, Matallos de Chryse, est mort; sa barbe rousse, épaisse, au poil hérissé, dégouttait de son sang; son corps s'est teint de la couleur de la pourpre. Le mage Arabos, Artame le Bactrien ne sortiront plus de l'âpre contrée.... Ah! la ville de Pallas est une ville inexpugnable. Athènes contient des hommes : c'est là le rempart invincible! »

Le messager qui apporte à la reine Atossa ces funèbres nouvelles n'a pas tout dit encore : « Une autre calamité a frappé les Perses.... Cette jeunesse de Perse, si brillante par son courage, si distinguée par sa noblesse, par sa fidélité au roi, a péri misérablement d'une mort sans gloire. Une île est en face de Salamine, petite, d'un accès difficile aux vaisseaux, où le dieu Pan mène souvent ses chœurs. C'est là que

Xerxès envoie ses guerriers. Quand la flotte des ennemis serait en déroute, ils devaient faire main-basse sur tous les Grecs qui se réfugieraient dans l'île et recueillir ceux des leurs qu'y jetterait la mer. Il lisait mal dans l'avenir. Les dieux donnèrent la victoire à la flotte des Grecs; et, ce jour-là même, les vainqueurs, armés de toutes pièces, débarquent dans l'île, la cernent tout entière : les Perses ne savent plus par où fuir; la main des Grecs les écrase sous une grêle de pierres; ils tombent percés par les flèches des archers ennemis. Puis les assaillants s'élancent d'un même bond; ils frappent, ils hachent ; tous les nôtres sont égorgés jusqu'au dernier. Xerxès sanglote à l'aspect de cet abîme d'infortunes, car il était assis en un lieu d'où l'armée tout entière se découvrait à sa vue : c'était une colline élevée, non loin du rivage de la mer. Il déchire ses vêtements, il pousse des cris de désespoir, et, donnant le signal, il fuit avec son armée de terre, précipitamment en désordre. »

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit du poëte pour citer quelques particularités du combat que nous trouvons ailleurs. Un vent s'élevait à une certaine heure dans le détroit; Thémistocle avait attendu qu'il soufflât pour attaquer. Au milieu des vagues soulevées, les lourds vaisseaux perses s'entre-choquaient et évitaient difficilement les coups rapides que leur portaient les navires plus légers des Grecs. A cette première cause de désordre se joignaient les défiances que les Ioniens inspiraient aux Phéniciens, la difficulté pour tant de nations de s'entendre et de suivre les mêmes ordres, enfin la disposition des lieux très-défavorables aux Perses. Dans ce détroit, en effet, ils ne pouvaient déployer toutes leurs forces, et gênaient réciproquement leurs mouvements.

Les Phéniciens opposés aux Athéniens commencèrent l'attaque. Leur amiral Ariabignès, un frère de Xerxès, s'étant bravement élancé sur une galère athénienne qui venait de fondre sur son vaisseau amiral, fut percé de coups, sa mort jeta le désordre dans l'aile droite qu'il commandait.

Une femme se signala, Artémise, reine de Carie. Comme sa galère était vivement pressée par un navire athénien, elle se détourna sur un vaisseau perse et le coula. L'Athénien,

croyant qu'il poursuivait un ami, chercha un autre adversaire. Xerxès vit l'action d'Artémise; il pensa que le vaisseau brisé par elle était grec, et s'écria qu'en ce jour les femmes se battaient comme des hommes, les hommes comme des femmes. Pour honorer son courage, dans la retraite, il lui confia ses enfants, qu'elle ramena à Éphèse.

Batailles de Platées et de Mycale (479).

Les Perses avaient perdu 200 vaisseaux, les Grecs 40, la flotte barbare avait donc encore la supériorité du nombre. Xerxès affecta un moment le courage et l'assurance : il ordonna de joindre Salamine au continent par une chaussée et de préparer une nouvelle attaque. Mais au fond il avait perdu tout espoir, et déjà il craignait d'être coupé de l'Asie, s'il ne se hâtait d'y repasser. Mardonius, le conseiller de cette fatale expédition, voyait sa ruine dans cette défaite. Pour la conjurer il s'offrit à rester en Grèce avec 300 000 hommes qui suffiraient à en achever la conquête. « Car les Cypriotes et les hommes de Phénicie, de Cilicie et d'Égypte, seuls, disait-il, ont été vaincus, non les Perses qui n'ont pu combattre. » Xerxès, pressé de fuir, accueillit avec joie cette proposition, et, dès qu'il eut atteint, dans sa retraite précipitée, la Thessalie, il autorisa Mardonius à choisir dans l'armée les soldats qu'il avait demandés. Pendant que le roi traversait la Macédoine et la Thrace, sa flotte, partant de Phalère au milieu de la nuit, se hâta de gagner l'Hellespont. Les Grecs, avertis trop tard, la poursuivirent jusqu'à Andros sans la joindre. Là il se tint un conseil de guerre. Thémistocle proposa de se porter en toute hâte vers la Chersonèse, pour fermer à Xerxès et à son armée le passage en Asie. Eurybiade fit prévaloir l'avis contraire, dans l'idée que la Grèce, loin de retenir chez elle les barbares, et de les pousser au désespoir, devait plutôt leur ouvrir toutes les issues. Thémistocle se rendit : mais en secret il dépêcha un nouveau messager à Xerxès, soit pour s'attribuer le mérite de cette décision, soit pour hâter encore la fuite du roi. Xerxès mit pourtant 45 jours à atteindre les rives du Bosphore, laissant derrière lui

une longue traînée de morts, tombés sous les flèches des habitants, ou tués par la faim, la soif et les maladies. Une tempête avait brisé les ponts; mais sa flotte l'attendait; elle le transporta à Abydos, et, pendant que le roi se dirigeait sur Sardes, elle gagna Cyme et Samos pour comprimer les idées de révolte qui fermentaient dans les cités de l'Ionie.

Les Grecs, de leur côté, levaient des contributions dans les Cyclades, pour les punir d'avoir trahi la cause commune. Ils assiégèrent Andros. « Je viens à vous, disait Thémistocle aux habitants, avec deux divinités puissantes, la Persuasion et la Nécessité. — Nous en avons deux autres, répondirent-ils, qui ne quittent jamais notre île, la Pauvreté et l'Indépendance. » Ils résistèrent si bien qu'il fallut les laisser. D'autres îles se rachetèrent par quelque argent donné en secret à Thémistocle. De retour à Salamine, on partagea le butin, et des prémices réservées pour Apollon on fit une statue colossale. A l'isthme on décerna le prix de la valeur. Chacun des chefs se donna le premier, mais la plupart accordèrent le second à Thémistocle. Sparte, où il alla quelque temps après, montra bien l'opinion de toute la Grèce, par les honneurs inaccoutumés qu'elle lui rendit. Elle lui décerna une couronne d'olivier, lui offrit le plus beau char qui se trouvât dans la ville et le fit escorter à son retour jusqu'aux frontières de Tégée par 300 jeunes gens des premières familles.

La Grèce célébrait son triomphe, et la moitié du territoire était encore occupée par l'ennemi, mais un légitime espoir remplissait tous les cœurs. Tandis que Xerxès était en Thessalie, les Lacédémoniens reçurent un oracle de Delphes, qui leur prescrivait de demander à Xerxès satisfaction pour la mort de Léonidas, et d'accepter tout ce qu'il leur donnerait en compensation. Les Spartiates firent partir un héraut qui, conduit en présence de Xerxès, lui parla en ces termes : « Roi des Mèdes, les Lacédémoniens et les Héraclides « de Sparte demandent satisfaction de la mort de leur roi, « tombé sous vos coups, lorsqu'il combattait pour la défense « de la Grèce. » Le roi, étonné de ce discours, fut quelque temps sans répondre. Enfin, comme dans ce moment Mardonius se trouvait à ses côtés, il le montra de la main au

héraut, et lui dit : « Mardonius, que voilà, donnera aux Lacédémoniens ce qu'ils demandent. » Le héraut accepta la satisfaction offerte, et s'éloigna. C'était bien en effet Mardonius qui était la victime réservée pour le sacrifice expiatoire.

Débarrassé plutôt qu'affaibli par le départ du roi et de la foule tumultueuse qui le suivait, Mardonius hiverna dans la Thessalie; au printemps, il envoya aux Athéniens Alexandre de Macédoine pour leur proposer la paix; admirant, disait-il, leur valeur, le grand roi désirait les avoir pour alliés; il leur rendrait leur territoire, relèverait leurs temples et leur donnerait en plus telles autres terres qu'ils désireraient. Sparte, effrayée de ces offres, envoya aussitôt pour les combattre des députés qui parlèrent longtemps. Athènes fit une brève et mâle réponse : « Tant que le soleil suivra dans les cieux sa course accoutumée, les Athéniens ne contracteront pas d'alliance avec Xerxès; ils combattront contre lui, se confiant dans les dieux protecteurs, et dans ces héros de la Grèce, dont le roi a sans respect livré aux flammes les images et les temples. »

Un décret ordonna aux prêtres de dévouer aux dieux infernaux quiconque entretiendrait des intelligences avec l'ennemi. Il est triste d'avoir à ajouter qu'un parti, celui des grands, qui avait déjà commencé la longue série de ses trahisons envers la liberté, trouvait insensé ce généreux dévouement. Un d'eux va proposer de se soumettre; d'autres, à Platées même, méditeront une défection. Sparte avait offert de nourrir pendant toute la campagne les familles des Athéniens : ils refusèrent, et demandèrent seulement que l'armée du Péloponnèse se tînt prête d'assez bonne heure pour que l'Attique ne fût pas une troisième fois sacrifiée.

Elle le fut. Les Lacédémoniens, contents d'avoir rompu cette négociation, retournèrent dans leur presqu'île et ne s'occupèrent que d'achever la muraille qui en fermait l'entrée. Mardonius put donc traverser la Béotie sans obstacle et entrer dans Athènes. Le peuple s'était encore réfugié à Salamine; Mardonius lui envoya les mêmes offres. Un sé-

nateur qui osa proposer d'en délibérer fut lapidé, et les Athéniennes firent subir le même sort à sa femme et à ses enfants. Pour immortaliser l'infamie, comme ils immortalisaient la gloire, une colonne de bronze fut plus tard élevée dans la citadelle, qui contint le récit de la trahison et du châtiment. Il y avait presque autant de colère contre Sparte. Des députés allèrent lui reprocher son lâche abandon. Les Spartiates, alors occupés à célébrer la fête des Hyacinthies, ne s'émurent pas davantage de ces plaintes, et les ambassadeurs étaient à la veille de leur départ qu'aucun soldat n'était encore sorti de la ville. Mais un Tégéate remontra aux éphores que si Athènes traitait avec les Perses, il y aurait mille portes ouvertes à l'ennemi pour entrer dans le Péloponnèse. Convaincus enfin de la nécessité de tenir parole, ils firent partir la nuit même 500 hoplites, suivis chacun de 7 hilotes, et quand les députés athéniens se présentèrent aux éphores pour leur déclarer que leur indigne inaction était une rupture avec Athènes, ceux-ci jurèrent que l'armée était en marche.

Averti de ce mouvement par les Argiens, Mardonius quitta l'Attique où il avait tout saccagé et chercha dans les plaines de la Béotie un terrain plus favorable à sa cavalerie; il s'établit en un camp retranché sur la rive gauche de l'Asope. L'armée lacédémonienne, sous les ordres de Pausanias, traversa l'isthme, recueillant sur son passage tous les Grecs restés fidèles à la patrie. Arrivés à Éleusis, ils furent joints par les Athéniens descendus de la flotte, et se portèrent vers les rives de l'Asope au nombre de 110 000. Ils campèrent sur les collines près d'Érythrées et s'y trouvèrent en présence de l'ennemi, fort de 300 000 hommes et de 50 000 auxiliaires grecs. Plusieurs jours se passèrent en escarmouches; Mardonius, pour tirer les Grecs de la forte position où ils s'obstinaient à rester, les fit attaquer par toute sa cavalerie que commandait Masistios. Les Mégariens eurent à supporter seuls le choc. Après une brave résistance, ils firent demander du secours à Pausanias. Le danger était tel que tous hésitaient. Un Athénien, Olympiodore, s'offre à couvrir avec 300 hommes la retraite des Mégariens. Une charge vi-

goureuse ébranle l'ennemi; son chef tombe; un combat acharné se livre sur son corps qui reste aux Grecs. Pendant que l'armée perse marquait sa douleur par des cris lugubres dont retentissait toute la Béotie, un char promenait à travers les lignes des Grecs le corps de Masistios, et chacun quittait son rang pour voir celui qui était après Mardonius le plus estimé et des Perses et du roi.

Cependant, dans la position que les Grecs occupaient, ils étaient exposés à manquer d'eau. Pausanias descendit dans la plaine de Platées, qui est arrosée par de nombreux ruisseaux, et campa avec ses Lacédémoniens près de la fontaine de Gargaphie. Quand on distribua les autres postes, une dispute violente s'éleva entre les Athéniens et les Tégéates. Ceux-ci prétendaient au commandement de l'aile gauche que les Athéniens réclamaient. Des deux côtés on rappela les exploits des aïeux : Tégée ceux du héros Echémos, Athènes sa victoire sur les Amazones. Aristide trouva de meilleures paroles. « Nous sommes ici, non pour disputer un poste, mais pour combattre. Que les Lacédémoniens décident; en quelque lieu que nous soyons placés, notre courage en fera un poste d'honneur. » Les Spartiates se prononcèrent tout d'une voix pour Athènes.

Mardonius avait fait aussi un mouvement et les deux armées étaient en présence, séparées par le lit de l'Asope. Mais dans l'un et l'autre camp, les présages menaçaient d'une défaite l'armée qui engagerait le combat. Les Grecs avaient tout intérêt à cette sorte de trêve, car ils recevaient continuellement des secours et des vivres, et dans le camp perse on espérait la mettre à profit pour corrompre quelques chefs alliés et dissoudre la ligue. Mardonius perdit le premier patience, malgré les avis et les craintes de ceux qui l'entouraient, il déclara au bout de dix jours qu'il attaquerait le lendemain. « Au-dessus des oracles, il y avait, disait-il, cette vieille loi du pays qui ordonnait de conduire tout de suite les Perses au combat. »

La nuit venue, un cavalier se présenta au camp des Grecs et demanda à parler aux généraux : « Soyez sur vos gardes, leur dit-il; Mardonius, malgré les présages, vous attaquera

à la pointe du jour. Recevez en bonne part l'avis que je vous donne. Forcé de suivre malgré moi l'armée des Perses, je vous apporte une preuve évidente de mon dévouement à la Grèce ; j'espère que vous ne me trahirez pas et que vous me saurez gré de m'être exposé pour vous avertir aux plus grands dangers. Je suis Alexandre, roi de Macédoine. » Après avoir dit ces mots, il tourna bride en toute hâte.

Dans la nuit qui suivit, Pausanias changea son ordre de bataille. Il opposa les Athéniens aux Perses dont ils connaissaient la manière de combattre, et plaça les Spartiates en face des Grecs auxiliaires. L'ennemi, averti, fit un changement semblable et les deux armées se retrouvèrent dans leur ancienne position ; Mardonius, prenant ces mouvements pour un aveu de crainte de la part des Spartiates, leur fit porter par un héraut un défi insultant. Il offrait de tout terminer par un combat singulier entre un certain nombre de Perses et de Spartiates. Pausanias ne répondit pas. Mardonius fit charger alors toute sa cavalerie qui parvint à détruire la fontaine de Gargaphie. Les Grecs tiraient de cette source toute leur eau, car les cavaliers ennemis les empêchaient d'approcher des bords de l'Asope ; et comme leurs convois de vivres qui arrivaient par les défilés du Cithéron étaient maintenant aussi interceptés, il fut résolu que l'on décamperait à la nuit pour se rapprocher de Platées. Ce moment venu, une grande partie des troupes se mit en marche, mais au lieu de s'arrêter au point qui avait été fixé, elles allèrent jusqu'au temple de Junon qui tenait à la ville même de Platées. Les Lacédémoniens et les Athéniens ne partirent qu'à la fin de la nuit. Pausanias n'avait pu décider à la retraite un brave officier lacédémonien qui regardait comme une honte de reculer. Il résulta de ce retard que les deux corps n'étaient pas encore bien éloignés lorsque les Perses s'aperçurent, au lever du soleil, que l'ennemi était en retraite.

Mardonius, tout joyeux, traversa l'Asope et lança ses barbares en désordre à la suite des Lacédémoniens qui filaient par le pied de la montagne. Les Athéniens avaient pris tout droit par la plaine. Ils avaient déjà atteint et franchi les premières collines qui descendent de Platées, lorsqu'ils fu-

rent avertis par un pressant message de Pausanias de l'attaque des Perses; ils se portèrent aussitôt du côté des Lacédémoniens pour les secourir. Mais les Grecs, alliés de Mardonius, avaient retrouvé leurs traces et commencèrent le combat avec tant de vigueur qu'ils ne purent songer qu'à se défendre eux-mêmes. Les Lacédémoniens et les Tégéates restèrent donc seuls avec leurs troupes légères, au nombre de 53 000 hommes, et l'on commença les sacrifices pour prendre les auspices sur le combat. Les premières victimes n'ayant pas donné de présages favorables, on différa l'attaque. Ce temps d'inaction fut fatal aux Lacédémoniens, qui eurent beaucoup de soldats tués on blessés; car les Perses, après avoir planté en terre leurs gerrhes ou boucliers, lançaient les traits à l'abri de ce rempart, et sans aucun risque en accablaient les Lacédémoniens. Dans cette cruelle situation, Pausanias, désespéré de ne pouvoir obtenir de réponses favorables des victimes, tourna ses regards vers le temple de Junon et supplia la déesse de ne point permettre que les espérances de la Grèce fussent trompées.

« Il parlait encore quand les Tégéates, impatients, se levèrent, et marchèrent à l'ennemi. Un instant après, les Lacédémoniens, obtenaient enfin des présages heureux, et se mettaient également en mouvement. Les arcs des Perses étaient une faible défense contre la phalange lacédémonienne. D'abord la lutte s'engagea en avant des gerrhes, et lorsque ce rempart fut forcé, un second combat plus acharné eut lieu près du temple de Cérès; il dura longtemps, et l'on se battit presque corps à corps, les barbares saisissant les piques des Grecs et les brisant avec leurs mains. Les Perses se montraient aussi braves que leurs adversaires, mais ils étaient sans expérience et mal armés, combattant presque nus contre des hommes couverts d'une armure complète. Ils ne mettaient point d'ensemble dans leurs attaques, et venaient tantôt isolément, tantôt par troupes de dix, plus ou moins, et toujours en désordre, se ruer sur les Spartiates qui les taillaient facilement en pièces.

« Le point où les Grecs se virent serrés de plus près fut celui où se trouvait Mardonius, monté sur un cheval blanc,

et entouré d'un corps de 1000 hommes choisis parmi les plus braves des Perses. Tant qu'il fut vivant, ses troupes soutinrent les efforts des Lacédémoniens ; mais quand il tomba et que ce corps d'élite eut été détruit, le reste des troupes tourna le dos. »

Les fuyards s'étaient retirés dans le camp que Mardonius avait fait construire ; les Lacédémoniens les poursuivirent jusque-là, mais, lorsqu'il fallut forcer le retranchement, leur inexpérience se montra : constamment repoussés, ils furent obligés d'attendre les Athéniens, qui avaient eu à supporter le choc des Grecs auxiliaires. De ce côté, les Thébains seuls se battirent vaillamment. Quand ils eurent été mis en fuite, les Athéniens accoururent, et, après un rude combat, jetèrent bas une partie du mur. Les Grecs se précipitèrent en foule dans cet étroit espace, où ils firent un tel carnage, que, selon Hérodote, des 300 000 hommes qu'avait conservés Mardonius, à peine 3000 survécurent, si l'on excepte 40 000 qu'Artabaze n'engagea pas, et qu'à la vue du désastre il emmena précipitamment vers la Thrace, en répandant sur sa route le bruit que Mardonius était victorieux. Les Lacédémoniens n'avaient perdu que 91 soldats, les Tégéates 16 et les Athéniens 52. Les autres Grecs n'avaient pas combattu, à l'exception des Mégariens, qui, surpris en plaine par la cavalerie thébaine, avaient été rompus et perdirent 600 hommes.

Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputaient vivement le prix de la valeur ; un Mégarien leur proposa d'y renoncer, et tous les suffrages se réunirent en faveur des Platéens qui, suivant l'usage, avaient combattu avec les Athéniens. Aristide fit passer ce décret : « Les peuples alliés formeront contre la Perse une ligue défensive qui armera 10 000 hoplites, 1000 cavaliers et 100 trirèmes. Tous les ans ils enverront des députés à Platées pour y célébrer, par de solennels sacrifices, la mémoire de ceux qui ont perdu la vie dans le combat. De cinq ans en cinq ans on y donnera des jeux qu'on appellera les fêtes de la liberté, et les Platéens, chargés de faire des sacrifices et des vœux pour le salut de la Grèce, seront regardés comme une nation inviolable et sacrée. » Un autel fut dressé sur la place publique de la ville à Jupiter libérateur,

et, pour y offrir le premier sacrifice, le Platéen Euchidas courut du camp à Delphes prendre le feu du sanctuaire national, le seul temple de la Grèce centrale que la présence des barbares n'eût pas souillé. La distance était de plus de 96 kilomètres, le même jour il le rapporta ; mais, comme on le dit du soldat de Marathon, il tomba mort en remettant aux prêtres le feu sacré.

D'immenses richesses étaient au pouvoir des vainqueurs. Un dixième fut consacré aux dieux, un autre donné à Pausanias, le reste partagé entre les vainqueurs. Des monuments funèbres furent élevés aux Spartiates, aux Hilotes, aux Tégéates, aux Athéniens et aux Mégariens morts dans le combat. Pour ceux des Grecs qui n'y avaient pas pris part, ils cherchèrent, par la suite, à en imposer à la postérité, et firent élever auprès de ces tombeaux véritables des cénotaphes comme s'ils eussent eu des guerriers tués à ce grand jour de la commune délivrance. Les Platéens furent institués gardiens de ces tombeaux.

Les Thébains s'étaient battus avec acharnement pour les Perses. Le onzième jour après la bataille, l'armée parut devant leurs murs, et les contraignit de livrer les auteurs de la défection ; Pausanias les fit mettre à mort à Corinthe.

Le jour même où les Grecs frappaient à Platées ce grand coup, leur armée de mer, commandée par le Spartiate Léotychidas, s'illustrait par une éclatante victoire. La flotte stationnait à Délos, n'osant s'aventurer plus loin, malgré les prières des bannis ioniens, qui la pressaient de faire voile vers les côtes d'Asie. Des envoyés de Samos furent plus heureux, Léotychidas fit route pour cette île, et, voyant les Perses fuir à son approche, il les suivit jusqu'à Mycale. Ceux qui montaient la flotte perse descendirent à terre pour se mettre sous la protection d'une armée de 60 000 hommes que Xerxès, encore à Sardes, tenait dans l'Ionie. Les Grecs débarquèrent à leur tour. Bientôt la plus grande confusion régna parmi les Perses. Par crainte d'une trahison, ils désarmèrent les Samiens et éloignèrent les Milésiens du camp, sous prétexte de leur faire garder les passages des montagnes. Au moment du combat, le bruit se répandit que Mardonius venait d'être

vaincu en Béotie. Cette nouvelle accrut l'audace et la confiance des Grecs, le camp fut forcé, les généraux perses périrent, et avec eux presque tous les soldats. C'était la dernière armée de Xerxès. Les Athéniens, que commandait Xanthippe, père de Périclès, eurent la principale gloire de cette journée; car ils vainquirent presque seuls, les Lacédémoniens s'étant égarés en voulant tourner l'ennemi.

Ainsi, non-seulement les Grecs avaient repoussé la guerre de leurs foyers, mais ils la portaient déjà chez leur ennemi. Cette dernière victoire équivalait à la conquête de la mer Égée. En moins d'un an, ils avaient battu les Perses à Salamine, à Platées, à Mycale, et, d'attaqués qu'ils étaient, étaient devenus agresseurs et conquérants. Qui eût cru, quelques mois auparavant, que la grandeur de l'Asie trouverait en Grèce son tombeau? Toutes les multitudes de l'Orient ne purent prévaloir contre cette petite nation qui avait dans son camp le génie de la civilisation et le génie de la liberté. C'était aussi un monde jeune qui l'emportait sur un monde vieillissant et épuisé. Les Grecs le sentaient eux-mêmes. La divinité qu'ils invoquaient à Mycale, leur cri de ralliement, était Hébé, la Jeunesse. Le jour de la bataille de Salamine, les Grecs de la Sicile avaient été victorieux comme ceux de la mère patrie; Gélon le Syracusain avait taillé en pièces, près d'Himère, 300 000 Carthaginois. L'heure de l'avénement et du triomphe de la race hellénique était venue partout!

Aussi quelle longue et légitime ivresse! Cette grande épopée des guerres médiques eut son inimitable historien dans Hérodote, et son poëte dans Eschyle : Hérodote, qui lut des fragments de son histoire aux grands jeux de la Grèce ravie et enthousiasmée; Eschyle, le soldat de Marathon et de Salamine, dont les vers brûlants du feu de la guerre soulevaient au théâtre d'Athènes de frénétiques applaudissements. Quels transports ne devait pas exciter chez ces âmes ardentes la vue d'Atossa cette reine si fière, qui demandait à Darius de lui donner, pour la servir, des femmes de Sparte, d'Argos et d'Athènes, et qui, maintenant que son fils Xerxès est allé chercher ces esclaves, sans nouvelles de lui et pleine d'inquiétude, interroge le chœur des vieillards perses :

Atossa : Amis, où dit-on qu'est située cette ville d'Athènes?

Le choeur : Bien loin vers le couchant, aux lieux où disparaît le soleil, notre puissant maître.

Atossa : Et c'est cette ville que mon fils a voulu conquérir?

Le choeur : Oui, car après elle toute la Grèce serait sujette du grand roi.

Atossa : Ont-ils donc chez eux d'innombrables guerriers?

Le choeur : Assez nombreux pour avoir déjà fait bien du mal aux Perses.

Atossa : Et possèdent-ils d'abondantes richesses?

Le choeur : Ils ont une source d'argent, trésor que leur fournit la terre.

Atossa : Quelles armes brillent dans leurs mains? Est-ce l'arc et les flèches?

Le choeur : Non, ils combattent de près avec la lance, ils se couvrent du bouclier.

Atossa : Quel monarque les conduit et gouverne leur armée?

Le choeur : Nul homme ne les a pour esclaves ni pour sujets.

Atossa : Comment donc résisteraient-ils à l'attaque de nos guerriers?

Le choeur : Comme ils ont fait jadis pour cette immense, cette belle armée de Darius : ils l'ont détruite.

Atossa : Quelles terribles choses tu dis là pour les mères de ceux qui sont partis!

Et plus loin l'ombre de Darius paraît, et les vieillards lui demandent comment ils devront se conduire désormais pour le bonheur du peuple des Perses :

« Gardez-vous, leur répond Darius, d'attaquer jamais le pays des Grecs, votre armée fût-elle encore plus nombreuse que celle de Xerxès, car la terre elle-même combat pour eux.... Elle tue par la faim nos armées trop nombreuses. » Ailleurs c'est l'Asie abattue « qui tombe lourdement sur le genou. » C'est le chœur qui s'écrie : « O puissant Jupiter, tu viens donc de la détruire cette armée des Perses, superbe,

innombrable; tu as plongé dans les ténèbres du deuil les villes de Suses et d'Echatane. Que de femmes, de leurs faibles mains, déchirent leurs voiles et arrosent leur sein de larmes amères!... L'Asie tout entière aujourd'hui gémit, dépeuplée! Xerxès a tout emmené, hélas! Xerxès a tout perdu, hélas! Xerxès, sur de frêles navires, a tout livré, l'imprudent! à la merci des flots. » Et plus loin : « Les nations de l'Asie n'obéiront plus longtemps au Perse, elles ne payeront plus le tribut imposé par un vainqueur; elles ne se prosterneront plus, le front dans la poussière, devant la majesté souveraine, car la puissance du roi a péri. » C'était aussi en effet la forme républicaine des peuples grecs qui l'emportait sur la royauté orientale. « La langue des hommes ne sera plus enchaînée, le peuple affranchi exhalera librement sa pensée ; car le joug de la force est brisé. » C'était aussi en effet la liberté de l'esprit qui l'emportait sur son asservissement.

Enfin, on voyait paraître sur la scène Xerxès lui-même, humilié, abattu, poussant des cris de désespoir, couvert de lambeaux; et, comme pour les anciens la vengeance était un fruit délicieux, les Grecs savouraient longuement ces humiliations du grand roi, que le poëte montrait alternant avec le chœur ses gémissements.

XERXÈS : Fonds en larmes.

LE CHOEUR : Mes yeux en sont baignés.

XERXÈS : Réponds à mes cris par tes cris.

LE CHOEUR : Hélas! hélas! hélas!

XERXÈS : Retourne en gémissant à ton foyer.

LE CHOEUR : Hélas! hélas! O Perse! Perse! pousse un cri de douleur!

XERXÈS : Oui, que le cri de douleur remplisse la ville.

LE CHOEUR : Poussons des sanglots! des sanglots! des sanglots encore.

XERXÈS : Hélas! hélas! notre flotte; hélas! hélas! nos vaisseaux ont péri!

LE CHOEUR : Je t'accompagnerai avec de tristes lamentations[1].

1. J'ai suivi la traduction de M. Pierron.

Et le chœur se retirait en poussant des cris déchirants qu'étouffait enfin le bruit des applaudissements des Grecs, spectateurs radieux du drame qu'ils avaient joué naguère sur les flots sonores de Salamine.

QUATRIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE D'ATHÈNES (479-431). GRANDEUR DES LETTRES ET DES ARTS.

CHAPITRE VIII.

DEPUIS LA FIN DE L'INVASION PERSIQUE JUSQU'A LA TRÊVE DE TRENTE ANS (449-445).

Gloire d'Athènes; Thémistocle; le Pirée. — Pausanias; confédération d'Athénes et des Grecs insulaires (477). — La constitution d'Athènes est rendue plus démocratique. — Mort d'Aristide, de Pausanias et de Thémistocle. — Cimon; ses victoires près de l'Eurymédon (466); conquête de Thasos. — Troisième guerre de Messénie; exil de Cimon; guerre de Mégare; ruine d'Égine. — Désastre des Athéniens en Égypte; rappel et mort de Cimon (449). — Factions en Grèce; Athènes renonce à la prépondérance continentale (445).

Gloire d'Athènes; Thémistocle; le Pirée.

Si le triomphe de la Grèce était général, il y avait cependant un peuple qui triomphait plus qu'aucun autre. Le principal honneur de la résistance à l'invasion revenait à Athènes. Seule, elle avait vaincu à Marathon; à Salamine, elle avait encore enchaîné la victoire en forçant les alliés à vaincre malgré eux. La gloire de Mycale lui appartenait presque tout entière, et elle avait partagé celle de Platées, où les Athéniens avaient déployé leur valeur ordinaire, moins imposante peut-être et moins théâtrale que celle de leurs rivaux, mais plus habile et plus sûre. Quel peuple grec pouvait citer un nom à côté de ceux de Miltiade, d'Aristide, de Thémis-

tocle, de celui-ci surtout, le plus fidèle représentant de la race grecque par ses qualités comme par ses défauts?

Nous connaissons déjà cet homme extraordinaire, ce génie pratique, souple, rusé, hardi, plein de ressources, même au milieu du péril; peu scrupuleux, du reste, sur les moyens pourvu qu'il arrivât à son but, et qui, pour réussir employa tout, même la corruption. Il n'eut pas toujours les mains pures, disent Hérodote et Plutarque. Il se laissa acheter; mais il sut trouver les moyens de concilier la vénalité avec le patriotisme, et fit souvent servir l'argent de la corruption à la cause de la liberté. La postérité, qui n'aime point ces alliances adultères, a été pour lui, comme Athènes, sévère, mais juste; et au-dessus de son nom elle a placé celui de l'homme qui fut comme le bon génie de la cité, Aristide, que le peuple assemblé au théâtre salua du nom de juste, et qui retenait, par sa modération, et Thémistocle et les Athéniens. Thémistocle, après la guerre, proposait une résolution importante qui exigeait le secret. Tout d'une voix l'assemblée chargea Aristide d'en prendre connaissance et de décider pour elle-même. Il déclara que le projet était très-utile, mais très-injuste, et le peuple, sans plus en savoir, le rejeta : il s'agissait, dit-on, de brûler tous les vaisseaux des alliés alors réunis au port de Pagase, ce qui eût fait d'Athènes la seule puissance maritime. Aristide avait combattu à Salamine, à Platées, les Athéniens s'irritaient des continuels changements que Pausanias leur faisait faire pour les opposer aux Perses; ce fut Aristide qui les calma : « Toute place est bonne, dit-il, pour remplir fidèlement son devoir et mourir à son poste. » Après le combat, ce fut encore le Juste qui apaisa la rivalité des deux peuples.

Tels s'étaient donc montrés les Athéniens sous leurs illustres chefs : courageux, intelligents, décidés, toujours prêts à servir, en tous lieux, et de toutes façons, la cause commune.

Sparte, au contraire, était restée dans l'ombre, bien que placée, du consentement de tous, au premier rang. Dans l'une et l'autre guerre, ses inconcevables lenteurs avaient laissé Athènes seule et sans secours. Pour grands hommes,

elle avait donné le glorieux soldat des Thermopyles, Léonidas Eurybiade, qui reçut le prix du courage, mais non celui de la prudence; enfin Pausanias, le vainqueur de Platées, qui avait peu fait pour la victoire, et qui souilla bientôt son triomphe par une ambition coupable.

Cependant tel était l'ascendant du vieux renom de Lacédémone, qu'Athènes, malgré ses services, ne trouvait partout que froideur ou envie. C'était une parvenue dont la gloire blessait. Thémistocle ne s'était pas laissé éblouir par les honneurs dont Sparte l'avait comblé, et qui peut-être lui valurent, de la soupçonneuse démocratie qu'il servait, des défiances qui le retinrent loin des commandements dans la mémorable année de Mycale et de Platées. Il vit le danger et trouva le remède. Athènes était en ruine. De la cité de Minerve il ne restait plus que l'inexpugnable rempart dont parle le poëte, de vaillantes poitrines. Thémistocle arracha au peuple une patriotique déclaration. Défense fut faite à chacun de relever sa maison, de toucher à ses propres ruines, avant que la ville eût été entourée d'une forte muraille. Le peuple entier se mit à l'œuvre; pour matériaux on prit tout : les pierres des tombeaux, les colonnes des temples, les statues des héros et des dieux. Le mur en allait plus vite et semblait devoir en être plus fort.

Il fallait se hâter, car déjà des émissaires d'Égine étaient accourus à Sparte pour dénoncer l'entreprise. Sparte envoya une députation à Athènes : « Il ne faut pas, disait-elle, fortifier aucune ville en dehors de l'isthme de Corinthe; c'est préparer une citadelle pour les barbares, un repaire d'où ils ne sortiront plus. La vraie forteresse de la Grèce, c'est le Péloponnèse dont Sparte rendra l'entrée inexpugnable.... » Comme s'il n'était pas possible aux barbares de débarquer sur mille points de la presqu'île. Thémistocle s'attendait à cet hypocrite conseil; mais le mur n'était pas encore assez haut pour braver une attaque; il fallait gagner du temps; i se fit envoyer solennellement à Sparte pour y porter la réponse d'Athènes, ne voyagea qu'à petites journées, et une fois arrivé, ne chercha à voir ni le sénat, ni les éphores. Ceux-ci s'en étonnaient : « J'attends, répondit-il, pour de-

mander audience, l'arrivée de mes collègues que sans doute quelque affaire urgente a arrêtés. Cependant à Athènes, hommes, femmes, enfants, vieillards travaillaient. Le bruit en vint de toutes parts à Lacédémone. Thémistocle, interrogé, nia encore et conseilla aux éphores de charger quelques-uns de leurs concitoyens d'aller s'assurer par leurs propres yeux de la vérité. C'étaient des otages pour sa propre sûreté qu'il envoyait à Athènes. Il fit dire sous main qu'on les gardât jusqu'à son retour; et lorsqu'enfin il sut que la muraille était assez avancée pour mettre la cité renaissante à l'abri d'insulte, il vint dire fièrement au sénat de Lacédémone : « Les Athéniens n'avaient pas attendu vos conseils pour abandonner leur ville et monter sur leurs vaisseaux, ils n'en ont pas eu besoin davantage pour rebâtir leurs murs. Qu'on leur envoie des députés pour traiter de choses raisonnables, et ils prouveront qu'ils sont en état de comprendre ce que demande l'intérêt général de la Grèce. » Les Spartiates savaient dissimuler. Ils feignirent de prendre cette nouvelle sans colère, et regrettèrent qu'on eût si mal compris leurs intentions.

Thémistocle excita une autre fois encore leur dépit. Ils voulaient exclure du conseil amphictyonique les peuples qui n'avaient pas combattu contre les Perses. Ce n'était qu'une bien faible punition pour leur lâche abandon. Mais Athènes avait intérêt à s'appuyer, contre la suprématie continentale de Sparte, sur les États secondaires, sur Argos, Thèbes et les Thessaliens. Thémistocle représenta qu'accueillir la proposition, c'était livrer le tribunal suprême de la nation hellénique à deux ou trois cités : elle fut rejetée. Mais Sparte n'oublia pas celui qui déjouait ainsi tous ses projets.

Ce n'était pas tout d'avoir fortifié Athènes, il fallait lui donner un port digne de sa nouvelle puissance. Phalère était trop petit et peu sûr. A l'ouest de ce havre et à 40 stades de la ville, la côte présentait trois déchirures assez profondes pour renfermer 400 vaisseaux bien abrités. Depuis longtemps Thémistocle avait jeté les yeux sur ce point du littoral. Des travaux considérables avaient même déjà été exécutés, il les reprit et enceignit le Pirée et Munychie d'un vaste mur haut

de 40 coudées (18^{m},50), long de 60 stades (11 kilom.), et assez large pour que deux chariots y passassent de front. Il était formé d'énormes pierres équarries et scellées avec des tenons de fer. Il restait à relier le Pirée à la ville par une autre muraille qui assurât les communications. Thémistocle en conçut le projet, Cimon et Périclès l'exécutèrent. Pour maintenir la suprématie maritime d'Athènes, il voulait que chaque année elle construisît 20 nouvelles trirèmes; et, pour accroître le nombre de ses habitants, il engagea ses concitoyens à promettre des immunités aux étrangers, surtout aux ouvriers qui viendraient s'établir dans la ville. Ce dernier conseil, libéralement suivi, eut les plus heureuses conséquences. De toutes parts on accourut vers la cité hospitalière, et Athènes trouva dans sa population croissante les moyens d'envoyer au dehors les nombreuses colonies qui contribuèrent tant à sa puissance.

Pausanias; confédération d'Athènes et des Grecs insulaires (477).

Après la victoire de Mycale, les vainqueurs avaient tenu conseil pour décider du sort des Ioniens. Les Spartiates déclarant qu'on ne pouvait protéger les villes assises sur le continent asiatique, voulaient que les Ioniens abandonnassent leurs cités et vinssent s'établir sur les terres des peuples grecs qui n'avaient pas combattu pour la liberté. Détruire Milet, Phocée, Smyrne, Halicarnasse, c'était rendre l'Asie à la barbarie. Mais Sparte s'en inquiétait peu. Athènes répondit que personne n'avait rien à voir aux affaires de ses colonies, et elle laissa pour le moment les Ioniens s'accommoder comme ils pourraient avec les Perses, en attendant qu'elle fût assez forte pour les délivrer. Chios, Lesbos, Samos et les îles de la mer Égée furent déclarées membres du corps hellénique.

La victoire de Mycale donnait aux Grecs la mer Égée, mais l'ennemi possédait encore la Thrace; un grand nombre de Perses, même des premiers de la cour, s'y étaient établis ou y tenaient garnison. Avant tout, il fallait en débarrasser

le continent de l'Europe et les rejeter en Asie, sauf à les y suivre plus tard. La flotte fit donc voile vers l'Hellespont pour détruire les ponts de Xerxès qu'on croyait encore debout. Léotychidas trouva que la mer avait fait elle-même cet ouvrage, et ramena ses vaisseaux sur les côtes du Péloponnèse. Mais Xanthippe et les Athéniens ne voulurent pas être venus jusque-là sans tenter quelque entreprise, sans recouvrer au moins la Chersonèse, qui, avant cette guerre, leur appartenait. Un Perse, Artyactès, y commandait; ses violences, ses exactions l'avaient rendu odieux à toute la population grecque. Éléonte ne lui pardonnait pas d'avoir profané et pillé son temple du héros Protésilas. Les Athéniens l'assiégèrent dans Sestos. Ils restèrent tout l'automne devant la place. La famine en chassa enfin Artyactès qui, pris dans sa fuite, offrit 300 talents pour sauver sa vie. Livré aux Éléontins, il fut mis en croix après avoir vu tuer son fils sous ses yeux (478). En quittant ces parages, la flotte victorieuse emporta, pour les consacrer dans l'acropole, les câbles des ponts de Xerxès, ces chaînes dont il avait prétendu lier l'Océan.

Ainsi, avant même qu'Athènes fût sortie de ses ruines, sa flotte reconstruisait son empire maritime. Dès l'année suivante, les hardis marins reprirent la mer. Aux 30 vaisseaux d'Athènes, commandés par Aristide et Cimon, le fils de Miltiade, se joignirent 20 galères du Péloponnèse, et la flotte, sous le commandement de Pausanias. fit voile vers Cypre, chassa les Perses de la plus grande partie de l'île, puis remonta vers l'Hellespont, et prit Byzance, où Pausanias fit prisonniers plusieurs nobles Perses.

Pausanias n'avait pu supporter sa fortune et sa gloire. Il ne comprenait pas que le vainqueur de Platées restât un simple roi de Sparte, étroitement surveillé et contenu par les éphores. Ses captifs l'initiaient aux mœurs de la cour de Suses; ils lui contaient comment vivaient les grands, leur mollesse, leurs plaisirs, leur pouvoir sur tout ce qui était au-dessous d'eux; et ce séduisant tableau, mis en regard des lois sévères de Sparte, acheva de troubler cette faible et vaniteuse intelligence. Parmi eux était un Érétrien qui, pour une

trahison inutile, avait reçu de Darius quatre villes considérables de l'Eolide. Que ne donnerait donc pas le grand roi à qui lui livrerait la Grèce? De ce jour Pausanias s'abandonna aux plus vastes espérances. A l'aide de ses prisonniers qu'il laissa échapper, il entra en secrètes relations avec Xerxès : il lui demandait sa fille en mariage, promettant d'apporter pour dot la soumission de Lacédémone. Et comme s'il eût été déjà le gendre du grand roi, il quitta l'habit grec pour la robe persique, afficha un luxe asiatique dont l'or corrupteur des Perses faisait les frais, et s'entoura d'une garde de Mèdes et d'Égyptiens. Il oublia même qu'il commandait à des hommes libres, et traita les alliés avec la hauteur et l'insolence d'un satrape. Ceux-ci l'en firent souvenir. Les hommes d'Égine et du Péloponnèse retournèrent chez eux; les autres, refusant de lui obéir, se rangèrent sous le commandement d'Aristide et de Cimon. La modération de ces deux chefs avait préparé cette révolution autant que la violence de Pausanias (477).

C'était en effet une révolution. Sparte eut beau rappeler Pausanias en toute hâte et lui substituer un autre amiral, les alliés persistèrent dans leur résolution. La suprématie maritime passait de Sparte à Athènes, le corps hellénique se divisait, la nation avait deux têtes. Division heureuse, parce qu'elle est suivant la nature des choses. Mais n'en sortira-t-il pas un jour une guerre terrible? Déjà à Sparte on parle de recourir aux armes pour conserver ce commandement suprême qu'Athènes elle-même avait maintes fois reconnu aux Spartiates. Mais, au même temps, le second roi Léotychidas, le vainqueur de Mycale, envoyé en Thessalie pour en chasser les Aleuades et les autres alliés de Xerxès, s'était laissé acheter à prix d'argent. Les vieillards s'effrayèrent de cette corruption qui pénétrait par toutes les voies dans la cité de Lycurgue, et un sénateur montra en citant l'exemple de Pausanias, le danger pour Sparte d'envoyer ses guerriers si loin, au milieu des barbares et des tentations de l'Asie. Sparte n'aura pas toujours cette sagesse.

Aristide était pour beaucoup dans la résolution des alliés. Reprenant l'idée qu'il avait eue à Platées d'une ligue perma-

nente contre l'ennemi commun, il la fit cette fois accepter. D'un consentement unanime, il fut chargé de rédiger les stipulations de l'alliance et de régler les obligations des confédérés. Il fut convenu que les Grecs d'Asie et des îles formeraient une ligue dont les intérêts seraient discutés par une assemblée générale tenue à Délos, dans le temple d'Apollon; qu'Athènes aurait la direction des opérations militaires, mais que chaque cité conserverait une complète indépendance dans son gouvernement intérieur, qu'elle n'aurait à fournir pour la cause commune que les hommes, les vaisseaux ou l'argent, suivant le tableau approuvé par la diète. Ce tableau fut dressé par l'homme qui n'était plus seulement le juste d'Athènes, mais celui de toute la Grèce. Pour en déterminer avec équité tous les chiffres, Aristide parcourut le continent et les îles, releva le produit des terres et étudia les forces et les ressources de chacun. La cotisation annuelle en argent monta à 460 talents (2 460 000 fr.), qui étaient déposés à Délos sous la protection d'Apollon. Aristide en fut élu le gardien, et il administra avec une telle probité, qu'après lui la garde de ce trésor sembla aux alliés ne pouvoir être confiée à d'autres mains qu'à celles d'un Athénien. Sa vertu fut utile à sa patrie, même après sa mort.

La constitution d'Athènes est rendue plus démocratique.

Thémistocle avait déplacé dans le Pnyx la tribune aux harangues, pour que les orateurs pussent de là montrer sans cesse au peuple la mer qui s'étendait à ses pieds comme son domaine. C'était de ce côté qu'il avait tourné son attention et ses forces. Il avait réussi : Athènes avait maintenant une flotte de guerre, une flotte marchande et une population nombreuse; mais il avait donné une telle importance au Pirée, que, suivant l'expression d'Aristophane, il avait mêlé et confondu le port et la ville. Celui-ci dominait celle-là; la foule des marins accourue au Pnyx y assurait la prépondérance à l'élément populaire. Aristide, plus réservé, tenant plus de compte des vieilles familles et des intérêts des propriétaires

fonciers, inclina cependant, à la fin de sa vie, dans le même sens, en rendant toutes les charges publiques, même celle d'archonte, accessible à tous les citoyens. C'était une nouvelle atteinte à la constitution de Solon. Mais cette constitution, qui datait de plus d'un siècle, ne pouvait rester immuable quand, autour d'elle, tout changeait. Si Solon eût vécu au temps d'Aristide, il eût fait ce que le sage venait de faire. Pourquoi quelques champs d'oliviers dans l'Attique ou des terres en Thrace eussent-ils donné le droit de commandement sur ces 20 000 citoyens qui eux-mêmes commandaient à une partie de la Grèce et des îles? D'ailleurs une récompense était due à cette glorieuse démocratie; elle méritait bien l'égalité dans les droits politiques, puisqu'elle avait eu l'égalité dans le dévouement et les sacrifices. Les distinctions anciennement établies entre les diverses classes furent donc effacées. Les thêtes de la quatrième purent aspirer à toutes les charges, mais aussi ils furent astreints à l'impôt dont Solon les avait libérés.

Alors Athènes eut ce gouvernement démocratique qu'Hérodote ne cesse d'admirer. « C'est le plus beau nom, dit-il, car il s'appelle l'*égalité*. La délibération y appartient à tous, l'action à quelques-uns, aux magistrats, et ceux-là sont responsables de leurs actes. »

Ainsi, les guerres médiques avaient décidément fait d'Athènes une république démocratique. Mais Athènes avait encore des eupatrides; son commerce va lui donner de nouveaux riches; les uns et les autres formeront une seconde noblesse qui disputera l'influence aux orateurs du peuple et contiendra longtemps cette démocratie dans les voies glorieuses où la conduiront Cimon et Périclès. Dans toute société qui vit, c'est-à-dire qui se développe, il faut un frein qui empêche le mouvement de se précipiter, comme il en faut un à l'homme pour contenir ses emportements. Ce frein, Athènes l'eut pendant quelques générations, Rome durant des siècles. La grandeur de l'une et de l'autre république fut au prix de cette lutte harmonieuse des deux factions aristocratique et populaire, la première modérant la seconde, mais ni l'une ni l'autre assez forte pour étouffer sa rivale et aller se perdre dans ses propres excès.

Mort d'Aristide, de Pausanias et de Thémistocle.

Depuis qu'Hérodote a terminé son histoire au siége de Sestos, nous sommes sans guide, et les faits nous manquent pour remplir les derniers jours d'Aristide et de Thémistocle. Nous ne savons même avec certitude ni l'époque, ni le lieu, ni les circonstances de leur mort. Notre ignorance est grande, surtout en ce qui concerne Aristide. Ce grand citoyen était si pauvre après avoir administré longtemps les plus riches finances qu'il y eût alors, que l'État fut obligé de faire les frais de ses funérailles et de doter ses filles. Un monument public consacra sa mémoire, et ses descendants pendant plusieurs générations reçurent une pension du trésor public.

Thémistocle fut moins heureux. Il eut le tort de rappeler trop souvent à ses concitoyens qu'il les avait sauvés. Le temple qu'il éleva à la déesse du Bon-Conseil, et où il mit sa statue, semblait vouloir éterniser le reproche. Ses rapines lui suscitaient aussi des ennemis. Il était entré aux affaires avec 3 talents; une partie seulement de ses biens, celle que ses amis ne purent soustraire à la confiscation et lui faire passer en Asie, rapporta au trésor 80, selon d'autres, 100 talents. Il souffrit la peine qu'il avait infligée à Aristide; il fut condamné, par l'ostracisme, à un exil de dix ans.

« Comme un platane au large feuillage, disait-il, sous lequel on cherche un abri pendant l'orage, et dont on coupe les branches dès que le beau temps revient, je vois les Athéniens courir à moi quand le danger les presse, et me chasser dès que la paix revient. » Il se retira à Argos, qui fit bon accueil à l'ennemi de Sparte (471). Sa prétendue complicité avec Pausanias le força plus tard à fuir chez les Perses.

Rappelé, comme on l'a vu, à Lacédémone, Pausanias s'en était, au bout de quelque temps, échappé, et était retourné à Byzance, afin de traiter de plus près avec l'agent de Xerxès, le satrape de Bithynie, Artabaze. Il fut encore rappelé. Comptant sur ses trésors, il osa revenir. La vieille vertu de Sparte était en effet bien ébranlée. La vénalité, ce mal que les Perses inoculèrent à la Grèce, et qui la tua, s'y montrait

audacieusement. A son arrivée, Pausanias fut jeté en prison; il obtint, faute de preuves, ou acheta sa liberté, et n'en continua que plus audacieusement ses menées. On le surprit essayant de soulever les hilotes pour renverser les éphores, et se saisir d'un pouvoir absolu. Mais la loi n'admettait pas contre un Spartiate le témoignage d'un esclave. Il fournit lui-même les preuves. Un de ses messagers à Artabaze remarqua qu'aucun de ceux qui avaient fait avant lui ce voyage n'était revenu; il ouvrit la lettre et il y lut la recommandation de tuer comme tous les autres le porteur du message. Celui-ci remit la lettre aux éphores. Ils lui ordonnèrent de se réfugier dans un temple, comme s'il redoutait la colère de Pausanias, qui, bientôt averti, accourut et le pressa d'accomplir sa mission. Des éphores, cachés dans le temple, avaient tout entendu; la trahison était manifeste; on se décida à le saisir. Aux signes de l'un d'eux, il comprit le sort qui le menaçait et se réfugia dans le temple de Minerve Chalciœcos. Comme on n'osait le tirer de force de cet asile sacré, on en mura la porte pour l'y laisser mourir de faim. Sa mère apporta la première pierre. Au moment où il allait rendre le dernier soupir, on l'emporta hors du temple, afin que son cadavre ne souillât pas le lieu saint (467).

Pausanias avait fait quelques ouvertures à Thémistocle. L'Athénien était trop habile pour se lier avec un tel insensé. Mais des traces de ces rapports se trouvèrent dans les papiers de Pausanias, et les Spartiates se hâtèrent d'accuser, à Athènes, Thémistocle de trahison. Il s'enfuit d'Argos à Corcyre, qui lui devait la possession de Leucade, et de là en Épire, auprès d'Admète, roi des Molosses. Il avait jadis offensé ce prince, et il redoutait sa colère. Admète était absent. A son retour, il trouva Thémistocle assis à son foyer. L'exilé tenait dans ses bras un des enfants du roi, qui suppliait pour lui. Admète oublia sa haine et refusa de livrer le fugitif. Il lui donna les moyens de passer en Asie (466). Thémistocle se rendit hardiment à la cour de Suses où Xerxès venait de mourir. Quand l'Athénien parut devant son successeur : « Je suis Thémistocle, dit-il, celui des Grecs qui t'a fait le plus de mal, mais aussi celui qui vient aujourd'hui

te faire le plus de bien. » Il invoqua le prétendu service qu'il avait rendu à Xerxès en l'engageant à fuir précipitamment, après Salamine, et demanda une année pour apprendre la langue des Perses, afin de pouvoir dévoiler ses plans sans recourir à un interprète. Artaxerxès, admirant son génie et son audace, l'accueillit avec faveur et lui donna trois villes de l'Asie Mineure : une pour le pain, l'autre pour la viande, la troisième pour le vin. Divers récits coururent sur sa mort. On dit que, pressé d'exécuter ses promesses, il s'empoisonna pour n'être pas réduit à porter les armes contre sa patrie. Cette fin ferait oublier ses fautes, et cette expiation volontaire rendrait sa gloire plus pure ; mais au récit de Diodore il convient de préférer celui de Thucydide, qui le fait mourir de maladie. Ses ossements furent, dit-on, secrètement rapportés à Athènes. On montrait, au Pirée, son tombeau, qui n'était peut-être qu'un cénotaphe.

La grande guerre est finie. Les hommes de l'époque héroïque viennent de disparaître. D'autres temps commencent. Bientôt les fils des vainqueurs de Platées et des Thermopyles ne craindront pas de prendre pour une guerre fratricide les armes de leurs pères, chaudes encore du sang des barbares.

Cimon ; ses victoires près de l'Eurymédon (466) ; conquête de Thasos.

Cimon était fils de Miltiade. Il n'avait ni éloquence, ni goût des arts, ni aucun de ces talents qui donnaient à Athènes la popularité. Sa vie était peu régulière, mais on l'aimait pour son caractère franc, décidé, bienveillant. La vivacité avec laquelle il avait appuyé Thémistocle au moment de l'invasion perse, la valeur déployée par lui à Salamine, l'avaient rendu célèbre, et lorsqu'Aristide, pour maintenir l'équilibre des partis, le poussa sur la scène politique et l'opposa à l'influence trop démocratique de Thémistocle, il fut accueilli avec faveur. Il paraît avoir contribué beaucoup au décret qui bannit le vainqueur de Salamine. Plutarque l'accuse même d'avoir fait condamner à mort l'homme qui amena

secrètement à Thémistocle exilé sa femme et ses enfants. Que la honte de toutes ces ingratitudes retombe donc moins sur le peuple d'Athènes que sur ses chefs qui lui représentent tour à tour, et par les mêmes raisons, la condamnation ou l'exil de ses plus grands citoyens comme nécessaire à son repos ou à sa liberté! Aujourd'hui les partis politiques se repoussent du pouvoir dans l'opposition; à Athènes, ils se repoussaient du pouvoir dans l'exil.

Le défaut d'éloquence interdisait à Cimon les succès de la



Temple de Thésée.

place publique. Il en chercha d'autres dans le vaste champ ouvert aux Athéniens, sur la mer, et saisit l'occasion de servir à la fois la cause nationale de tous les Grecs et les intérêts particuliers de sa patrie. En 476, il débuta par deux expéditions très-populaires. Il enleva Eion en Thrace dont le commandant, le Perse Bogès, plutôt que de se rendre, mit le feu à la ville et périt dans les flammes avec sa femme, ses enfants, ses esclaves et ses trésors. Par la prise d'Eion, Cimon donnait à sa patrie des terres qu'on put distribuer aux citoyens pauvres, et une importante position maritime et

militaire aux bouches du Strymon. Par la conquête de l'île de Scyros, il purgea la mer de pirates que le conseil amphictyonique venait de mettre au ban de la Grèce, et la colonie qu'Athènes y fonda devint le premier anneau de la longue chaîne de ses établissements dans le nord de la mer Égée. A Scyros, Cimon prétendit avoir retrouvé les ossements de Thésée ; les Athéniens les reçurent au milieu de fêtes solennelles et les déposèrent dans un temple qui fut consacré comme un asile inviolable, en mémoire du héros dont la vie entière avait été vouée, disaient-ils, à la défense des malheureux[1]. A cette occasion eut lieu un concours de poésie, dans lequel Sophocle, encore jeune, l'emporta sur le vieil Eschyle.

Ainsi Athènes poursuivait glorieusement la lutte contre les Perses et assurait la sécurité de la mer. La conscience de ces services la rendit dure vis-à-vis des alliés, qui tardaient à livrer leur contribution ou leur contingent de guerre. Deux villes furent rudement châtiées ; Carystos en Eubée et la riche Naxos furent toutes deux prises après un long siége et restèrent sujettes d'Athènes (466).

Cet événement était grave : il annonçait qu'Athènes usant d'un droit légitime ne permettrait pas à une ville alliée de se retirer de la confédération ni à un membre de la ligue de se soustraire aux obligations communes en profitant de la sécurité acquise aux dépens de tous. C'était justice. Les alliés eux-mêmes l'avaient compris et Athènes n'avait fait dans cette guerre qu'exécuter les ordres de la diète de Délos. La seule réclamation que les alliés fissent entendre alors c'était qu'on leur permît de remplacer par une augmentation du tribut les secours d'hommes et de vaisseaux qu'ils avaient fournis jusque-là. Cimon s'empressa d'accepter un changement qui, en désarmant les alliés, devait donner à Athènes

1. Ce temple, le plus anciennement achevé et le mieux conservé des monuments d'Athènes, était bâti au milieu de la ville, près de l'endroit consacré aux exercices gymnastiques de la jeunesse athénienne. Il ressemble beaucoup au Parthénon; il est comme lui d'ordre dorique et d'une forme très-élégante, mais plus petit; il est loin aussi de produire le même effet à cause du site, et n'était point décoré des chefs-d'œuvre dont l'autre était orné. On y voyait cependant de belles peintures.

une suprématie maritime sans limites, et transformer infailliblement les confédérés en sujets.

Au reste ce n'était pas une royauté fainéante que celle d'Athènes. L'année même de la prise de Naxos et comme pour effacer le souvenir de ce triste succès, Cimon arma 200 galères athéniennes; les alliés en donnèrent 100, et avec cette flotte, il fit voile vers la Carie et la Lycie, souleva toutes les villes grecques de ces deux provinces et chassa les Perses de celles où ils tenaient garnison. Il y avait 200 vaisseaux ennemis aux bouches de l'Eurymédon, attendant un renfort de 80 trirèmes phéniciennes. Cimon prévient leur jonction et prend ou coule toute la flotte. Il débarque aussitôt sur le rivage voisin où campait une nombreuse armée, fait revêtir à quelques-uns de ses soldats les vêtements de ses prisonniers, surprend l'ennemi par cette ruse, le tue ou le disperse et a le temps de courir encore au-devant des 80 vaisseaux phéniciens qu'il détruit jusqu'au dernier (466).

Ce grand succès l'enhardit à reprendre ses projets sur la Thrace. Les Perses y occupaient une foule de postes, il les en chassa, à l'exception de Doriscos qu'il ne put prendre. Une affaire importante attira alors d'un autre côté son attention. Athènes avait bien vite reconnu l'importance de ses acquisitions aux bouches du Strymon. Là se trouvaient des terres fertiles et d'immenses forêts donnant des bois de construction, le goudron et les choses nécessaires à la marine. Par le fleuve, on pénétrait au cœur de la Macédoine et l'on pouvait nouer d'utiles relations avec les barbares; enfin dans le voisinage étaient les célèbres mines d'or du mont Pangée. Aussi de nombreux colons y accouraient d'Athènes. En une seule fois, 10000 hommes furent établis aux Neuf-Voies, au-dessus d'Eion. Les Athéniens auraient voulu surtout mettre la main sur les mines. Elles appartenaient aux habitants de Thasos. Athènes les réclama comme faisant partie du territoire qu'elle avait enlevé aux Perses, et, sur le refus des Thasiens, elle fit attaquer leur île par Cimon qui, après une victoire sur mer, assiégea leur capitale. Ce siége dura trois années. Quand les Thasiens implorèrent le secours des Spartiates qui voyaient avec une jalousie croissante l'éclatante

renommée d'Athènes et sa puissance; ils promirent leur appui; mais une affreuse calamité les empêcha de tenir parole. Un tremblement de terre, qui ébranla toute la Laconie, fit périr 20000 personnes; à Sparte il ne resta debout que six maisons.

Troisième guerre de Messénie; exil de Cimon (461); guerre de Mégare; ruine d'Égine.

A la nouvelle de ce désastre, les hilotes et les Messéniens soulevés marchèrent sur Lacédémone. Le roi Archidamos avait prévu ce mouvement et réuni en toute hâte les citoyens en armes. Sa ferme attitude sauva la fortune de l'État sur les ruines mêmes de la ville. Les hilotes, tremblants d'avoir un jour regardé leurs maîtres en face, se dispersèrent. Les plus braves d'entre eux suivirent les Messéniens sur le mont Ithôme, où ils se retranchèrent, et une troisième guerre de Messénie commença (464). Elle dura dix années, non sans gloire pour les rebelles, car plus d'un lieu illustré jadis par Aristomène reçut une nouvelle consécration. Un jour ils défirent aux champs de Sténycläros un corps de Spartiates qui laissa 300 morts sur la place, et parmi eux cet Alimnestos qui avait tué Mardonius à Platées.

Les Thasiens étaient donc abandonnés à eux-mêmes; il fallut se rendre et accepter de dures conditions : démanteler leur ville, livrer leurs vaisseaux, leurs mines d'or de Scapté-Hylé, leurs possessions sur le continent, payer une forte amende et un tribut annuel (463). Durant cette guerre, les colons athéniens des Neuf-Voies, surpris par les Thraces dans une expédition à l'intérieur du pays, avaient été exterminés. Cimon reçut commission de les venger; les moyens sans doute lui manquèrent, car il ne donna pas satisfaction à l'honneur national. Le peuple en montra un si vif mécontentement, que Cimon fut accusé de s'être laissé acheter par le roi de Macédoine. Il fut acquitté selon les uns, condamné selon les autres à une amende de 50 talents.

Cimon ne s'était cependant pas reposé sur ses victoires du soin de sa popularité. Son patrimoine et les immenses ri-

chesses qu'il avait si glorieusement conquises sur l'ennemi, semblaient moins être à lui qu'à ses concitoyens. Il les employait à orner d'arbres les places publiques, à embellir les jardins de l'Académie, à construire un des remparts de la citadelle et une partie des *longs murs* projetés par Thémistocle. Il fit abattre la clôture de ses jardins pour les livrer au public; chaque jour il tenait table ouverte pour les citoyens de son dème, et jamais il ne sortait sans être suivi d'un domestique, qui distribuait aux pauvres honteux de l'argent et des vêtements; tout cela par humanité, sans doute, mais aussi dans l'intérêt du parti dont il était le chef, et par désir de popularité.

La popularité cependant lui échappait. Les pauvres comprenaient bien que ces largesses intéressées étaient la rançon des honneurs dont ils le comblaient par leurs votes. On se souvenait de Pisistrate distribuant aussi le produit de ses jardins au peuple, et on écoutait bien plus volontiers un nouvel orateur qui déclarait que l'État était assez riche pour ne pas laisser à un particulier le soin de nourrir ses pauvres. Ce nouveau venu était Périclès, le vengeur de Thémistocle, l'exécuteur de ses vastes projets, mais plus grand que lui parce qu'il se respecta toujours lui-même. Cimon, l'allié des Spartiates dans le procès de Thémistocle, l'admirateur de leurs vertus guerrières et de leur forte discipline, au point de donner à un de ses enfants le nom de Lacédémonios, oublia qu'Athènes était trop grande maintenant, pour aimer à entendre sans cesse l'éloge de sa rivale. A chaque reproche que Cimon avait à adresser à ses concitoyens, il ajoutait : « Ce n'est pas ainsi que les Spartiates se conduisent. » Comme lui, tout son parti était étroitement uni avec la ville qui représentait dans la Grèce l'élément aristocratique. Aussi, quand les Spartiates, incapables de prendre Ithôme, vinrent implorer l'assistance d'Athènes : « Il ne faut pas, dit Cimon, laisser la Grèce boiteuse, ni ôter à Athènes un utile contre-poids. »

Les Athéniens furent sans doute peu touchés de cette nécessité d'avoir un contre-poids. « Laissez-la ensevelie sous ses ruines, s'écriait Éphialte, et foulez aux pieds l'orgueil

de Lacédémone. » Pourtant les sentiments d'honneur et de magnanimité l'emportèrent : Cimon fut envoyé avec une nombreuse armée devant Ithôme. Le siége ne parut pas en aller plus vite; les Spartiates crurent à quelque trahison; et, tout en gardant les autres alliés, ils congédièrent les Athéniens, sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin de leurs services. C'était un affront sanglant. Athènes y répondit par une alliance avec Argos, qui venait de profiter des embarras de Sparte pour assouvir sa haine séculaire contre Mycènes, qu'elle détruisit. Les Thessaliens entrèrent dans la même ligue, et, à quelque temps de là, Mégare, par haine de Corinthe, admit une garnison athénienne dans ses murs et dans son port de Pégées sur le golfe de Corinthe. Les Athéniens occupèrent aussi l'autre port, Nisée sur le golfe Saronique, et le rattachèrent à Mégare, comme le Pirée à Athènes, par deux murs longs de 1600 mètres et dont ils eurent la garde.

Ces événements étaient autant d'échecs pour l'ami de Sparte, pour celui qui ne voulait pas qu'Athènes étendît sa puissance sur le continent grec. Il irrita encore le mécontentement populaire par son opposition à une mesure qui devait compléter celle d'Aristide.

Aristide avait ouvert les charges aux plus pauvres citoyens et par conséquent aussi l'aréopage; mais l'aristocratie, cantonnée dans ce conseil suprême, s'y défendait encore et en faisait un foyer d'opposition au gouvernement. Un ami de Périclès, Éphialte, homme en qui se retrouvaient la pauvreté et la vertu d'Aristide, proposa d'ôter à ce tribunal vénéré la plus grande partie des causes dont la connaissance lui appartenait, celles sans doute qu'il jugeait en vertu du pouvoir censorial que Solon lui avait donné. En vain Eschyle, qui était un eupatride, plaida pour l'aréopage, en faisant jouer sa tragédie des *Euménides*, où il montrait Minerve elle-même fondant le tribunal : la proposition passa. « Cimon, dit Plutarque, ne put retenir son indignation de voir la dignité de l'aréopage ainsi avilie. Il fit tous ses efforts pour le remettre en possession des jugements, et rétablir le gouvernement aristocratique. » Jusqu'où ces efforts allèrent-ils?

On ne le sait. Le peuple les arrêta par l'ostracisme; Cimon fut banni (461).

Eschyle, qui l'avait soutenu, s'exila lui-même l'année suivante; il se retira en Sicile, où peut-être il était déjà allé au temps du roi Hiéron. Dans l'épitaphe qu'il composa lui-même, ce mâle et fier génie, sûr de l'immortalité de ses vers, ne parla que de ses exploits. « Ce monument couvre Eschyle. Né Athénien, il mourut dans les plaines fécondes de Géla. Le bois tant renommé de Marathon et le Mède à la longue chevelure diront s'il fut brave; ils l'ont bien vu! » Athènes ne ratifia pas cet exil volontaire de son grand poëte. Au siècle suivant, l'orateur Lycurgue lui fit dresser une statue d'airain comme à Sophocle et à Euripide, et un décret ordonna qu'une copie de leurs œuvres, faite aux frais de l'État, serait remise à la garde du greffier de la république et que les acteurs seraient contraints de la suivre textuellement.

Le bannissement de Cimon ne ralentit pas les efforts d'Athènes. Jamais, au contraire, elle ne déploya une activité plus grande. Nous avons encore une inscription dans laquelle la tribu d'Érechthée célèbre, avec la magnifique simplicité de ce temps, ses guerriers morts en une même année aux rivages de Cypre, de Phénicie et d'Égypte, à Haliées dans l'Argolide, devant Égine et Mégare. Athènes s'était proposé d'expulser les Perses des îles et de toutes les côtes de la Méditerranée; elle n'oubliait pas cette mission qu'elle s'était donnée. Deux cents galères avaient été envoyées en Cypre pour chasser ce qui y restait de troupes persiques. L'Égypte, révoltée sous Inaros, appela les Athéniens; ils coururent aux bords du Nil, et vainquirent une armée dont ils assiégèrent les débris dans Memphis. Ainsi le fatal exemple de la Grèce victorieuse encourageait les nations sujettes du grand roi à secouer leurs chaînes. Marathon et Salamine n'avaient pas seulement sauvé la Grèce, mais ébranlé l'empire; déjà il chancelait sous les coups répétés que lui portait la main audacieuse des Athéniens (460).

Durant cette expédition, une guerre éclata dans la Grèce même, Corinthe, Égine, Épidaure se liguèrent pour punir la

défection de Mégare. Repoussés dans une descente, les Athéniens s'emparèrent cependant de Trézène, défirent la flotte alliée, qui perdit 70 galères, et assiégèrent Égine. Pour sauver cette place, les Corinthiens marchèrent sur Mégare. Il ne restait plus guère à Athènes que des enfants et des vieillards; Myronidès en tira pourtant une armée, sans affaiblir d'un soldat le corps qui assiégeait Égine, lutta deux fois contre l'ennemi dans les gorges de l'isthme et lui infligea enfin un sanglant désastre (457).

Ainsi la Grèce se déchirait de ses propres mains, et une première guerre du Péloponnèse commençait. Qui devait en porter la responsabilité ? Toutes ces cités sans doute, entre lesquelles fermentaient des haines séculaires, Égine et Athènes, Corinthe et Mégare, Argos et Mycènes, Sparte surtout, qui donna le signal de cette lutte sacrilége, par son outrageante conduite envers les Athéniens. En ce moment même elle recevait d'Artaxerxès effrayé un agent qui venait marchander le prix d'une invasion des Péloponnésiens dans l'Attique, comme les Thasiens en avaient déjà obtenu la promesse. Mais la guerre de Messénie durait encore : on n'osa tenter une si grosse entreprise; toutefois on garda l'argent, sans doute pour un temps meilleur. Périclès averti pressa l'achèvement des *longs murs*.

Dans Athènes, les grands s'agitaient; une armée spartiate, sous prétexte de secourir les Doriens contre les Phocidiens, avait pénétré en Béotie, et, oubliant le rôle de Thèbes dans l'invasion perse, elle aidait cette ville à fortifier ses murs et à faire reconnaître des Béotiens sa suprématie, afin d'élever en face d'Athènes, dans la Grèce centrale, une cité puissante et ennemie. Appelée par un secret avis des nobles d'Athènes, cette armée vint camper jusque sur les frontières de l'Attique, à Tanagra. Les Athéniens coururent à sa rencontre. Cimon était dans le voisinage, il demanda à combattre avec sa tribu. Il y avait contre son parti, sinon contre lui-même, de très-légitimes soupçons : on refusa. En s'éloignant, il laissa son armure à ses amis. Ils se réunirent auprès de ce noble trophée, et s'y firent tuer jusqu'au dernier. Le combat fut acharné; Périclès s'y distingua par la plus

brillante valeur : la trahison des Thessaliens donna la victoire aux Spartiates (456). Ils n'y gagnèrent que de trouver ouverts les passages de l'isthme. Égine n'en succomba pas moins, quelques mois après. Elle livra ses vaisseaux, détruisit ses fortifications et promit un tribut annuel. Les Athéniens avaient enfin « ôté la paille de l'œil du Pirée » (455). Avant même cet important succès, la défaite de Tanagra avait été réparée : Myronidès avait détruit une nombreuse armée de Béotiens à Œnophyta (456); et cette victoire, donnant dans la Béotie, la Phocide et la Locride opuntienne la suprématie au parti populaire, avait assuré sur toute la Grèce centrale l'influence athénienne.

L'année suivante, une flotte alla brûler Gythion, le port de Sparte, insulter Corinthe jusque dans son golfe, battre les Sicyôniens et enlever Naupacte. La guerre de Messénie finissait alors. Les défenseurs d'Ithôme avaient obtenu de sortir librement du Péloponnèse; Athènes les accueillit et leur donna sa récente conquête, Naupacte. C'est de là que leurs ancêtres étaient partis pour faire la conquête de la presqu'île; ils pouvaient y rêver le même avenir (455).

Désastre des Athéniens en Égypte; rappel et mort de Cimon (449).

Ces succès rendirent moins douloureux les désastres éprouvés en Égypte, où l'armée expéditionnaire et une escadre de 50 galères envoyée à son secours avaient été détruites. Mais une tentative pour rétablir un chef Thessalien et punir la trahison de Tanagra échoua; une expédition en Acarnanie conduite par Périclès lui-même ne réussit pas mieux (454). On se souvint alors du chef à qui la victoire n'avait jamais été infidèle. Cimon fut rappelé, sur la proposition même de Périclès (453). La noble conduite de Cimon et de ses amis à Tanagra avait montré qu'il ne fallait pas le comprendre dans la faction qui avait intrigué avec l'ennemi, comme à Marathon, à Platées, elle intriguait avec les Perses; et qui venait de faire assassiner le vertueux Éphialte, sans doute pour le même crime que lui reproche Platon :

pour avoir mutilé l'aréopage et fait boire à longs traits aux Athéniens la coupe de la liberté. Plutarque, un ennemi cependant des démocrates, nous dit mieux quel fut le crime de cet ami de Périclès : « Il s'était rendu redoutable aux grands par son inflexibilité à poursuivre les concussionnaires et tous ceux qui avaient commis quelque injustice. »

Les temps qui suivirent sont mal connus. La guerre languit des deux côtés ; on négocia longtemps pour la paix, et Cimon ne parvint à ménager qu'une trêve de cinq ans (452). Dès qu'elle fut conclue, il fit voile vers Cypre avec 200 galères et assiégea Cition, comptant de là passer en Égypte. Il mourut devant cette place d'une maladie ou d'une blessure (449). Ses compagnons lui firent les funérailles qu'il eût souhaitées. En rapportant ses restes à Athènes, ils tombèrent au milieu d'une grande flotte phénicienne et perse, qu'ils détruisirent en vue de Salamine en Cypre ; et, débarquant le même jour, ils dispersèrent une armée qui les avait attendus sur le rivage. Cette double victoire fut le dernier acte des guerres médiques. Athènes la termina glorieusement par un traité où elle s'engageait à ne plus troubler le grand roi dans ses domaines et à ne donner aucun secours aux Égyptiens. Mais, de son côté, celui-ci laissait libres les Grecs asiatiques du littoral, et reconnaissant la mer Égée pour une mer grecque, s'ôtait le droit d'envoyer un vaisseau de guerre au-delà des îles chélidoniennes, sur les côtes de Lycie et des roches Cyanées à l'entrée du Bosphore de Thrace.

Factions en Grèce ; Athènes renonce à la prépondérance continentale (445).

Ainsi Athènes renonçait à la guerre médique ; c'est que déjà les nuages s'amoncelaient sur la Grèce. La dévorante activité de la race hellénique ne pouvait s'accommoder d'une longue paix. Bien vite on était revenu aux antiques habitudes des discordes civiles, que l'invasion avait un moment suspendues. Nous avons vu Argos profiter des embarras de Sparte pour écraser Mycènes, qui lui reprochait sa défection dans

la guerre de l'indépendance, et Corinthe menacer Mégare. Plus anciennement, à l'issue de la seconde guerre de Messénie, Sparte avait encouragé les Éléens à chasser les habitants de la Pisatide ; et ils s'étaient si bien acquittés de cette mission, que Pausanias ne savait où chercher les ruines de Pise. Il n'y avait pas seulement guerre de ville à ville : les siècles passés avaient légué à chaque cité deux factions entre lesquelles n'avait pu s'élever, pour leur imposer la paix, cette classe intermédiaire qui naît de l'industrie et du commerce. Sauf Athènes et Corinthe, les États grecs étaient tous agricoles, tous aussi pleins de mépris pour l'industrie, qu'ils laissaient aux esclaves. De là ces déchirements intérieurs, ces constitutions si souvent renversées et une moitié du peuple bannissant l'autre. Chaque ville avait ses proscrits toujours rôdant autour des murs, et en tel nombre que nous allons les voir former des armées.

Les Delphiens, alliés de Lacédémone, avaient l'intendance du temple d'Apollon; les Phocidiens, alliés d'Athènes, la leur enlevèrent. Une armée spartiate la rendit aux premiers; une armée athénienne conduite par Périclès la reprit pour les seconds (448). Ces promenades militaires des deux peuples dominateurs à travers la Béotie avivèrent les haines des partis. Les exilés béotiens de la faction aristocratique se réunirent en corps d'armée et surprirent plusieurs villes. L'Athénien Tolmidès, méprisant leur faiblesse, courut à eux avec une petite troupe, malgré les avis de Périclès; il fut battu et tué à Coronée (447). Cette défaite rendit l'influence dans toutes les villes à la faction aristocratique; la Béotie fut perdue pour Athènes. Le mouvement gagna l'Eubée où les Histiéens, ayant pris une galère athénienne, en massacrèrent tout l'équipage. Athènes fit cette fois un vigoureux effort. Périclès conduisit lui-même 5000 hoplites dans l'île. Tout céda ; la répression fut sévère, pourtant il n'y eut pas d'exécution sanglante : quelques riches de Chalcis, les Hippobotes, furent chassés, et il déposséda les Histiéens de leur ville et de leurs terres qui furent données aux pauvres d'Athènes. Mais Mégare aussi avait égorgé sa garnison athénienne ; et une armée spartiate, profitant de cette révolte qui lui ou-

vrait enfin les passages de l'isthme, vint ravager le territoire d'Eleusis (445).

Elle était commandée par le jeune roi Plistonax, que les Éphores avaient placé sous la direction de Cléandride. Périclès acheta celui-ci, qui ramena les troupes sans avoir combattu. Accusé de trahison, il fut contraint de fuir. Plistonax, condamné à une lourde amende, se réfugia en Arcadie. En rendant ses comptes au peuple, Périclès porta une somme de dix talents sous le titre de « dépenses nécessaires. » Le peuple comprit, et ratifia. Cette dépense resta portée au budget annuel d'Athènes. Le soupçonneux peuple en abandonna les yeux fermés l'emploi à Périclès, qui les envoyait à Sparte pour y acheter les voix à vendre. C'étaient ses frais de police secrète.

Cependant cette guerre finit mal. Par le traité de 445, qui établit une trève de 30 ans entre Sparte et Athènes, celle-ci abandonna les deux ports de Mégare, qu'elle ne pouvait plus garder depuis le soulèvement de cette ville, Trézène et les ports qu'elle occupait dans l'Achaïe sur le golfe de Corinthe.

Ce traité fut-il une concession arrachée par la faction aristocratique? On le croirait, en voyant son chef, Thucydide, banni l'année suivante par l'ostracisme et se réfugiant à Sparte; à moins qu'on ne préfère y trouver un acte de haute prudence de Périclès, qui, depuis la chute de l'influence athénienne en Béotie, aurait compris qu'il n'était pas bon pour Athènes de chercher des agrandissements dans la Grèce continentale, où ses flottes ne lui servaient de rien et où elle rencontrait Sparte. Cette vue était juste et sage. D'ailleurs Athènes conservait Egine et l'Eubée, celle-ci qui devait la nourrir, celle-là qui devait lui servir de poste avancé contre le Péloponnèse. Ces concessions toutefois coûtèrent à son orgueil. Elle en garda un long et légitime ressentiment contre Mégare, cause première de cette guerre, cause aussi, par l'odieuse trahison dont elle avait payé les services d'Athènes, du traité qui marquait le point d'arrêt et peut-être le commencement de la décadence de l'empire athénien.

CHAPITRE IX.

PUISSANCE D'ATHÈNES APRÈS LES GUERRES MÉDIQUES; ÉTAT DES LETTRES ET DES ARTS

Périclès. — L'empire athénien; les alliés et les colonies. — Éclat des lettres et des arts.

Périclès.

Périclès naquit en 494 avant J.-C. ; son père était Xanthippe, qui avait vaincu les Perses à Mycale. La nature lui avait accordé tous les dons de l'intelligence, et il eut encore les maîtres les plus illustres qui lui apprirent, avec toute la science de ce temps, l'art difficile de se gouverner soi-même. Jamais, en effet, on ne le vit agir par mouvements soudains, mais avec calme et prudence. Tout était pour lui sujet de réflexion. Il ne monta pas une fois à la tribune, dit Plutarque, sans prier les dieux de ne laisser échapper de sa bouche aucune parole qui ne fût utile à la question qu'il allait traiter.»

Il ne se prodiguait pas; « comme la galère *salaminienne*[1]. que l'on gardait à Athènes pour les grandes solennités, » il ne paraissait en public que dans les grandes solennités. Mais alors il déployait une éloquence que l'on comparait à la foudre et aux éclairs, qui éblouissent et qui frappent. A ce grand art de la parole, il joignait beaucoup d'adresse et de vigueur dans la discussion. « Quand je l'ai terrassé et que

1. Galère à trente rames qui allait tous les ans porter à Délos les offrandes d'Athènes. Elle avait, disait-on, servi à Thésée, et comme on la réparait sans cesse, on la faisait durer toujours. Athènes la conserva ainsi plus de mille ans.

je le tiens sous moi, disait un de ses adversaires, il s'écrie qu'il n'est point vaincu et le persuade à tous. » La grâce se retrouvait aussi dans sa mâle éloquence : « Notre jeunesse a péri dans le combat, disait-il un jour, l'année a perdu son printemps. »

Sa vie privée était simple, modeste, frugale; son âme toujours égale, inaccessible à l'ivresse du succès, comme au ressentiment de l'outrage. Un de ses ennemis, homme bas et vil, s'attacha tout un jour à ses pas sur la place publique en l'injuriant, et le poursuivit encore de ses insultes quand il rentra chez lui. Périclès ne se retourna même pas; mais arrivé à sa demeure, il appela un esclave et lui ordonna de prendre un flambeau et de reconduire cet homme. Point de bruyants plaisirs; il refusait toute invitation à des festins ou à des fêtes. Jamais on ne le voyait hors de sa maison, si ce n'était pour aller au conseil ou à la place publique. Afin de n'être point détourné des affaires de l'État par le soin de sa fortune particulière, et peut-être aussi pour que sa frugalité fût connue, il faisait vendre chaque année et à la fois tous les produits de ses terres; et chaque jour il envoyait acheter au marché ce qu'il fallait pour l'entretien de sa maison, où régnait une économie sévère. Non qu'il fût d'humeur triste et farouche; à ses loisirs il recevait quelques amis et se reposait de ses travaux en causant d'art avec Phidias, de littérature avec Euripide et Sophocle, de philosophie avec Protagoras, Anaxagore ou Socrate.

Le peuple d'Athènes avait donc trouvé un chef qu'il pût estimer et ne pas craindre. Aussi lui accorda-t-il une confiance sans bornes. Jamais homme n'eut dans Athènes un pareil pouvoir; et, ce qui est à l'honneur du peuple et de son chef, jamais pouvoir ne fut acquis et conservé par des voies plus pures. Périclès, sans titre particulier, sans commandement spécial[1], et « par la seule autorité de son génie et de ses vertus, » fut aussi maître dans Athènes et plus noblement qu'Auguste dans Rome.

1. Périclès fut bien élu chaque année stratége, mais c'est un titre qu'il partageait toujours avec neuf collègues. Il ne fut jamais archonte.

Il faut en effet se bien représenter les Athéniens de ce temps non comme la plèbe ignoble de Rome, qui livra la liberté aux Césars pour des congiaires, mais comme une aristocratie élevée par ses goûts, son élégance, sa culture intellectuelle et l'habitude du commandement, au-dessus de la condition ordinaire des autres peuples[1]. Le peuple à Athènes, c'étaient les esclaves, les étrangers, les métèques, cette foule enfin de plus de 100 000 âmes qui encombrait la ville et le Pirée; l'aristocratie, c'étaient les 15 000 citoyens qui seuls jugeaient, faisaient les lois, nommaient aux charges que seuls ils remplissaient, et qui décidaient du sort de la moitié de la Grèce.

L'empire athénien; les alliés et les colonies.

Si nous en croyons le poëte comique Aristophane, Athènes aurait commandé à mille cités. Ces villes étaient de trois sortes : 1° les villes sujettes; 2° les villes alliées; 3° les colonies.

Les conquêtes de Cimon et de Périclès avaient donné à Athènes Égine et l'Eubée, les deux boulevards de l'Attique, Thasos qui commande la côte de Thrace, Naxos, à mi-chemin de l'Asie, Eion, la clé de la Macédoine, enfin une foule de points au nord de la mer Égée et dans la Chersonèse. Les Messéniens occupaient pour elle Naupacte, qui commandait l'entrée du golfe de Corinthe. Trois conditions avaient été imposées aux sujets : démanteler leurs villes, ou au moins les fortifications des ports, livrer leurs vaisseaux de guerre, payer un tribut.

1 « Quels hommes, en général, que les Athéniens! et quelle ville qu'Athènes! quelles lois! quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts! Mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage! Théophraste, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimait divinement, fut reconnu étranger, et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetait des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquait, et que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'était pas Athénien; et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'était pu donner ce que le simple peuple avait naturellement et sans nulle peine. » La Bruyère, *Discours sur Théophraste*.

La confédération dont Aristide avait arrêté les bases, s'était peu à peu changée pour Athènes en suzeraineté, pour les alliés en dépendance. Ce changement était dans la nature des choses. Il était inévitable que la confédération se briserait ou serait remplacée par un empire athénien. Du jour où ils avaient accepté l'offre de Cimon, de donner leurs vaisseaux et de l'argent au lieu de soldats, les alliés avaient laissé toutes les forces de la ligue se concentrer dans Athènes, toute l'habileté, tout l'orgueil militaire devenir le seul partage des Athéniens. Pendant qu'ils labouraient et trafiquaient, Athènes portait sur tous les rivages son pavillon victorieux. En vain eussent-ils voulu rompre une alliance qui, pour le moment, paraissait sans but; Athènes avait le droit de leur rappeler l'honorable fondement de son empire, et le serment des confédérés, et les sacrifices et les boules de fer solennellement jetées à la mer en signe que l'alliance devait être perpétuelle. Elle pouvait, bien plus, leur montrer du doigt les flottes phéniciennes prêtes à sortir de leurs ports, pour peu qu'elle retirât ses escadres et cessât de faire la police des mers.

Ils acceptaient donc cette domination nécessaire, sous laquelle au moins leur commerce prospérait. A l'époque où nous sommes, c'était de la reconnaissance, non de la haine, qu'ils avaient pour la glorieuse cité. Lemnos lui faisait hommage d'une statue de bronze de Minerve, la *Lemnienne*, le premier ouvrage sur lequel Phidias ait inscrit son nom, et, au témoignage de Pausanias et de Lucien, la plus belle de toutes ses statues de déesses. Bien plus, ce fut la ville qui tenait le second rang dans la confédération, ce fut Samos qui demanda que le trésor commun déposé à Délos fut transporté à Athènes pour y être hors de l'atteinte des Péloponnésiens (460). La contribution en argent fut augmentée : de 460 talents on la porta à 600. Mais cette augmentation fut probablement due à l'introduction de nouveaux membres dans la commune alliance. Aussi ne voit-on s'élever sur ce point aucune réclamation.

Les alliés conservaient leurs lois, leur constitution intérieure. Ce ne fut que durant la guerre du Péloponnèse qu'il devint de principe à Athènes de combattre partout l'aristo-

cratie, que partout Lacédémone relevait. Ils conservaient aussi le droit de guerre privée; et Athènes continua si bien de les regarder comme de véritables États, que Périclès leur faisait adresser des ambassadeurs. Athènes eut le tort de laisser tomber en désuétude l'assemblée des députés de tous les États confédérés qui se réunissaient à Délos. Elle aurait dû conserver à ses alliés cette participation peu gênante pour elle-même à la discussion des intérêts de la ligue. L'idée de maîtres et de sujets, qui poussa quelques-uns à la révolte et les autres à la violence, ne se serait pas enracinée dans les esprits.

Une première protestation contre la domination athénienne fut la révolte de Samos, en 440. Les Athéniens avaient dans cette île une faible garnison : les Samiens la livrèrent aux Perses; et avant que le bruit de leur audacieux coup de main se fût répandu, ils enlevèrent leurs otages déposés à Lemnos. Byzance s'associa à ce mouvement; ils tentèrent même d'entraîner le Péloponnèse à une guerre générale contre Athènes.

A la nouvelle de cette révolution, les Athéniens nommèrent pour la réprimer dix généraux, au nombre desquels furent Sophocle, le poëte tragique, et Périclès. Ils avaient sous leurs ordres 60 vaisseaux; une partie alla surveiller la flotte phénicienne, que les grands de Samos n'hésitèrent pas à appeler; les 42 autres battirent les 70 galères de Samos, et une armée assiégea la capitale. Les Samiens se défendirent neuf mois entiers, malgré la famine et les machines nouvelles dont Périclès battait leurs murailles. Cette guerre fut poussée avec tant de fureur que, de part et d'autre, les prisonniers étaient marqués d'un fer chaud. Il fallut pourtant se rendre, car aucun secours n'arrivait ni de l'Asie ni du Péloponnèse. Les Samiens durent renverser leurs fortifications, livrer leurs vaisseaux et payer les frais du siége. La soumission de Byzance suivit de près.

Les Athéniens avaient peut-être alors huit à dix millions de tributaires ou de sujets; et pour porter cet empire, ils étaient quatorze ou quinze mille citoyens. Périclès comprit que cette domination devait être surtout une force d'opinion :

il voulut qu'on crût à la puissance d'Athènes. Pour répandre cette croyance, il promena ses flottes sur les mers, en grand appareil, et quand elle eut une injure à venger, il frappa soudainement, avec une irrésistible vigueur, comme on vient de voir qu'il fit dans la guerre de Samos. Mais il voulut aussi donner à cette puissance de solides appuis, en fondant de nombreuses colonies qui fussent pour Athènes des places de commerce, des ports de relâche ouverts à ses vaisseaux, et surtout des garnisons gardant les pays où elle les établissait.

L'Eubée avait déjà reçu 4000 colons; 2000 citoyens allèrent encore y fonder la ville d'Orée, qui commanda la navigation des golfes Maliaque et Pagaséen. D'autres étaient à Chalcis, la porte de l'Eubée. L'île qui devait être, à défaut des blés de la Tauride, le grenier de l'Attique, était ainsi tenue par deux côtés. 500 furent envoyés à Naxos et 250 à Andros, pour dominer les Cyclades. D'autres fondèrent, entre deux bras du Strymon, *Amphipolis*, destinée par sa position à une prospérité brillante. Athènes possédait la Chersonèse de Thrace. Périclès y envoya 1000 colons; et, pour mettre cette presqu'île à l'abri des incursions des barbares, il releva le mur garni de forts de distance en distance, que l'ancien Miltiade avait construit sur l'isthme. On a vu qu'il avait mis aussi la main sur Byzance, après la réduction de Samos. Il forma des établissements au fond même de l'Euxin, à Sinope, à Amisos et en Italie, où des Athéniens mêlés à d'autres Grecs allèrent bâtir Thurium. Hérodote et l'orateur Lysias furent au nombre des fondateurs de cette ville.

Malgré les dépenses de Périclès pour l'embellissement de la ville, que quelques-uns taxaient de folie, il garda en réserve, pour les cas imprévus, près de 10 000 talents[1] dans le trésor; il tint les arsenaux remplis, et eut toujours 300 galères prêtes à combattre, ce qui empêchait toute révolte des alliés, mais obligeait aussi les Perses à ne rien tenter contre l'indépendance des cités grecques.

1. Un talent vaut 5216 francs. Dix mille talents valent donc 5 216 000 francs.

Éclat des lettres et des arts.

Mais la force de ce peuple était moins dans ses vaisseaux que dans le génie de ses grands hommes, dans les chefs-d'œuvre qui sortaient de leurs mains : temples, poëmes, statues, doctrines, et dans le concours à Athènes de tous les esprits supérieurs qui honoraient alors le peuple hellénique. De toutes parts on accourait dans la cité de Minerve, comme vers la capitale de l'intelligence. On voulait assister à ces fêtes, où les plaisirs les plus relevés de l'esprit se trouvaient associés aux plus imposants spectacles des pompes religieuses, de l'art le plus parfait et de la plus riante nature. Ces fêtes n'étaient point, en effet, comme celles de la plèbe de Rome, les jeux sanglants de l'amphithéâtre, des spectacles de mort, du sang et des cadavres; mais des hymnes pieux, des chants patriotiques, et, au théâtre, la représentation de quelque incident de l'histoire des dieux ou de la vie des anciens héros.

Aussi cette époque, si légitimement appelée *siècle de Périclès*, vit-elle à Athènes un des plus vifs éclairs de civilisation qui aient brillé sur le monde. Quel temps que celui où pouvaient se rencontrer, dans la même cité, à côté de Périclès, deux des plus grands poëtes tragiques de tous les âges : Sophocle et Euripide[1]; un puissant orateur, Lysias[2]; un conteur inimitable, Hérodote[3]; l'astronome Méton[4]; et Hip-

1. En 469, Sophocle remporta pour la première fois le prix de la tragédie; la première tragédie d'Euripide est de l'année 452 Tous deux moururent vers la fin de la guerre du Péloponnèse. Des cent vingt-trois pièces que les anciens attribuaient à Sophocle, sept seulement nous sont parvenues en entier. Les Athéniens l'appelaient l'*Abeille attique*. Nous avons dix huit tragédies complètes d'Euripide. Eschyle leur est antérieur, puisqu'il avait combattu à Marathon, et qu'il abandonna Athènes en 460; il avait écrit au moins soixante-dix pièces. On n'en a conservé que sept, d'une lecture quelquefois difficile, mais où l'on sent toujours une grande âme, un cœur de poëte, d'homme et de citoyen.

2. Lysias, né en 459, est un des plus célèbres orateurs d'Athènes. Il nous reste de lui trente-deux discours.

3. Hérodote, né en 484 à Halicarnasse, dans le petit royaume d'Artémise, reine de Carie, a raconté la plus grande partie de l'histoire des guerres médiques. Les Grecs ont donné à ses neuf livres d'histoire les noms des neuf Muses. Il n'y a pas, en effet, de plus intéressante lecture. Il avait visité l'Égypte, la Libye, la Phénicie, la Babylonie, et peut-être la Perse, en étudiant curieusement les mœurs et les coutumes de ces peuples, et en interrogeant tous ceux qui pouvaient l'éclairer sur la religion et l'histoire de ces pays.

4. L'astronome Méton, pour faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire. établit à Athènes, vers l'an 432, un cycle solaire de 19 ans, qu'on nomme le *nombre d'or*. Phidias naquit en 498 et mourut probablement en 431.

pocrate, le père de la médecine[1]; Aristophane, le premier des poëtes comiques de l'antiquité[2]; Phidias, le plus illustre de ses artistes, et Apollodore, Zeuxis, Polygnote et Parrhasios, ses peintres les plus célèbres; enfin, deux philosophes immortels, Anaxagore[3] et Socrate. Si l'on songe que cette même cité venait déjà de perdre Eschyle, et qu'elle allait avoir Thucydide, Xénophon, Platon et Aristote, on ne s'étonnera plus que sous de tels maîtres Athènes soit devenue ce que Thucydide l'appelle : « l'institutrice de la Grèce; » ajoutons : et du monde.

Pour embellir Athènes de splendides monuments, Périclès ne se fit point scrupule d'employer l'argent du trésor des alliés. Ce n'était point d'une morale très-sévère; mais, disait-il, du moment qu'Athènes remplit ses engagements, en faisant la police des mers et en exerçant une protection efficace, nul n'a de compte à lui demander.

Il investit de la suprême direction de ces travaux Phidias (498-431), dont la main habile réalisa, pour les statues des dieux, la beauté suprême et la majesté souveraine que sa pensée leur donnait. Un de ces hommes qui croient que l'art est la copie servile de la nature lui demanda un jour où donc il avait pris la divine figure de son Jupiter Olympien. « Dans Homère, » répondit-il; et il récita ces trois vers : « Ayant dit, le fils de Saturne fit, de ses noirs sourcils, le signe du commandement; les cheveux du monarque, parfumés d'ambroisie, s'agitent sur sa tête immortelle, et il a fait trembler le vaste Olympe. » Ses œuvres principales furent cette statue colossale de Jupiter à Olympie, dont j'ai déjà parlé, plusieurs statues de Minerve, et une partie des

1. Il nous reste, sous le nom d'Hippocrate de Cos (460-380), bien des ouvrages. Les plus authentiques et les plus estimés sont ses *Aphorismes*, et son Traité *des airs, des eaux et des lieux*.

2. La première comédie d'Aristophane fut représentée en 427, la dernière en 390.

3. Anaxagore, né à Clazomène vers 500, se fixa de bonne heure à Athènes, où il enseigna le premier, dans la Grèce, l'idée d'un esprit pur, d'un Dieu distinct du monde : aussi fut-il condamné à l'exil par les Athéniens pour avoir attaqué la religion nationale, en voulant remplacer toutes les divinités qu'ils adoraient par un dieu unique, intelligence suprême. — Le peintre Apollodore était célèbre par la magie de son coloris. Il fut le maître de Zeuxis (475-400), qui fut lui-même le rival de Parrhasios; Polygnote, de Thasos, leur est un peu postérieur.

sculptures qui ornaient les dehors du Parthénon. Les plus belles de celles-ci qui nous restent représentent le fleuve Ilissus et Thésée.

Comme Alexandre, Phidias avait sous lui des lieutenants dignes de commander en chef : Ictinos et Callicratès, qui

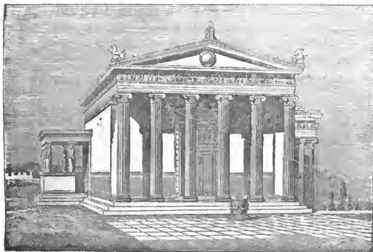


Le Parthénon.

construisirent le Parthénon tout en marbre du mont Pentélique[1]; le Milésien Hippodamos, qui acheva le Pirée, la pre-

1. Le Parthénon, qui subsiste mais mutilé, était encore intact en 1687. A cette époque, le Vénitien Morozini bombarda la citadelle, et un des projectiles mettant le feu à des barils de poudre enfermés dans le temple, en fit sauter une partie. Il voulut faire descendre les statues du fronton et les brisa. Lord Elgin, au commencement de ce siècle, a fait enlever les bas-reliefs de la frise et des métopes. Le Parthénon a 70 mètres de long sur 32 de large et 21 de haut; 8 colonnes de face, 17 de profil. A l'intérieur était la statue de Minerve, haute de 11m.80; son casque était surmonté d'un sphinx, emblème de l'intelligence, et au-dessus de la visière étaient 8 chevaux lancés de front au galop, image de la rapidité de la pensée divine. Les draperies étaient en or, les parties nues en ivoire, les yeux en pierres précieuses. Sur le bouclier, placé aux pieds de la déesse, étaient représentés : au dehors, le combat des Athéniens et des Amazones; sur la face interne, celui des géants et des dieux; sur la chaussure, celui des Lapithes et des Centaures. Sur le piédestal se voyait la naissance de Pandore. Les deux frontons étaient ornés de figures en ronde bosse. La frise, qui régnait à 13 mètres d'élévation tout autour du temple, sur un développement de plus de 160 mètres, représentait la procession des grandes Panathénées. Le fond du bas-relief était peint bleu de ciel, et des ornements en bronze doré étaient probablement attachés sur les draperies des personnages. Sur les métopes de l'entablement extérieur étaient sculptés des Lapithes luttant contre les Centaures. Pour comprendre la sublime magnificence de ce monument, il faut lui rendre, par la pensée, tout

mière ville de la Grèce bâtie sur un plan régulier. L'*Odéon*, destiné aux combats de musique, fut élevé, sur le modèle de la tente de Xerxès. L'*Erechthéion*, le chef-d'œuvre accompli



L'Érechthéion [1].

de l'ordonnance ionique, comme le Parthénon est le chef-d'œuvre de l'ordonnance dorique, fut reconstruit [2]. C'est à l'architecte Mnésiclès qu'on doit les magnifiques vestibules

ce que les hommes lui ont ôté, l'entourer des autres temples qui l'accompagnaient, puis le placer au point culminant de l'acropole, d'où le plus splendide panorama se déroule aux yeux, une partie de l'Attique, la mer semée d'îles nombreuses et au loin, se perdant dans la brume, les cimes bleuâtres des monts du Péloponnèse.

1. Le Parthénon et l'Odéon étaient finis avant 437 ; les Propylées avant 431. La guerre du Péloponnèse empêcha d'achever l'Érechthéion et les temples de Cérès à Éleusis, de Minerve à Sunion, de Némésis à Rhamnous.

2. Je dois cette restauration de l'*Érechthéion*, ainsi que le dessin des *Propylées* dans leur état actuel, à l'obligeance de MM. Tetaz et Desbuisson, architectes, anciens pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Voyez dans la *Revue archéologique* (avril et mai 1851) un *Mémoire explicatif et justificatif de la restauration de l'Érechthéion*, par M. Tetaz. Il n'admet pour tout l'édifice que deux grandes divisions, bien qu'il y ait trois portiques : le temple de Minerve Poliade, vu ici de face, et renfermant un autel à Érechthée, avec le Palladion ou statue de bois tombée du ciel, et le Pandroséion, dont on aperçoit le portique à droite, renfermant l'olivier sacré et le puits d'eau salée. La tribune des Cariatides est à gauche, regardant le midi. Le toit en est soutenu par six jeunes filles, les Erréphores. Ce portique a été restauré par la France en 1846. Il ne faut pas oublier que dans les temples anciens l'autel était placé en avant du seuil et que toutes les cérémonies se passaient au dehors, le temple n'étant que la résidence

de l'acropole, connus sous le nom de *Propylées.* Ils sont de marbre et coûtèrent 2012 talents, c'est-à-dire plus que le revenu annuel de la république : cependant ils furent achevés en cinq années.

Dans le Parthénon même, on admira longtemps la fameuse statue d'ivoire et d'or de Minerve, ouvrage de Phidias. Le peuple en avait discuté un jour avec lui le dessin et la matière : l'artiste la voulait de marbre, parce que l'éclat du marbre subsiste plus longtemps; mais, ayant ajouté qu'elle



Les Propylées.

coûterait moins, on lui cria, à ces mots, de se taire, comme si l'économie envers les dieux eût été une impiété ; qu'il en fallait une d'ivoire et d'or, et d'or le plus pur. On lui en donna, pour les ornements, le poids de quarante talents, c'est-à-dire plus de trois millions de francs. Nommons encore, parmi les artistes de ce temps fortuné, Callimachos, l'inventeur de l'ordre corinthien, et Panénos, le frère de Phidias.

La peinture n'eut jamais en Grèce la perfection de la

de la divinité dont il renfermait l'image, et le lieu de dépôt des offrandes, une sorte de musée pieux et même de trésor où les cités et les particuliers mettaient leur argent en dépôt.

sculpture, quoi qu'on dise sur la foi d'anecdotes plus fameuses que véridiques; mais, dans la mesure de ses forces, elle brilla aussi à cette époque dans Athènes. Panénos, frère de Phidias, décora le *Pœcile*[1] de tableaux qui rappelaient aux Athéniens les hauts faits de leurs pères. Polygnote et Micon l'aidèrent dans ces travaux.

Cependant plusieurs murmuraient des sommes considérables employées à ces travaux. Les grands surtout accusaient une prodigalité qui, disaient-ils, ruinait le trésor, et invoquaient les droits des alliés dont on employait les tributs à « dorer, à embellir la ville comme une femme coquette, que l'on couvre de pierres précieuses; à ériger des statues magnifiques; à construire des temples dont un seul a coûté mille talents. » Périclès les fit taire d'un mot. « Athéniens, dit-il un jour en pleine assemblée, trouvez-vous que je fais trop de dépenses? — Oui, répondit-on de toutes parts. — Eh bien! reprit Périclès, c'est moi seul qui les supporterai; mais aussi mon nom seul, comme il est juste, sera gravé sur tous ces monuments. » Le sentiment de la vraie gloire étouffa de mesquines rancunes. Le peuple, tout d'une voix, s'écria que Périclès avait bien fait et devait continuer à embellir la cité sans y rien épargner.

1. *Pœcile*, en grec, veut dire *varié* : c'était un portique où l'on avait rassemblé les plus riches chefs-d'œuvre.

CINQUIÈME PÉRIODE.

LUTTE DE SPARTE ET D'ATHÈNES (431-404).

DÉCADENCE DE L'ESPRIT PUBLIC.

CHAPITRE X.

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE JUSQU'A L'EXPÉDITION DE SICILE.

Ligue du Péloponnèse; influence de la Perse. — Affaires de Corcyre (436), de Potidée et de Mégare (432). — Surprise de Platées (431); force des deux partis. — Première invasion de l'Attique (431); éloge funèbre des morts. — Peste d'Athènes; prise de Potidée par les Athéniens (430). — Siége de Platées; succès maritimes d'Athènes (430-429). — Mort de Périclès (429). — Affaires de Mitylène. — Prise de Platées (427). — Massacres à Corcyre (427-425). — Occupation de Pylos et de Sphactérie (425); paix de Nicias (421). — Alcibiade. — Alliance d'Athènes et d'Argos (420). — Bataille de Mantinée (418). — Affaire de Mélos (416).

Ligue du Péloponnèse; influence de la Perse.

La royauté abolie dans tous les États de la Grèce, moins Sparte, avait été remplacée par l'oligarchie; celle-ci, à son tour, avait dû faire des concessions de jour en jour plus larges à l'esprit démocratique. Mais le mouvement n'avait pas été partout égal; telle ville était en avance, telle autre était en retard. Aux deux extrémités se tenaient Athènes et Sparte, les deux représentants de la race et de l'esprit grecs, l'une en pleine démocratie, l'autre invinciblement retenue dans l'aristocratie. Entre ces deux points opposés, il y avait

place pour beaucoup de degrés. Mais, plus une ville se rapprochait de l'un ou de l'autre, plus elle tendait à s'unir avec celle des deux cités dont l'esprit convenait le mieux à sa constitution. De là, entre les deux rivales, une lutte d'influence qui finit par armer une moitié du monde grec contre l'autre.

Tandis qu'Athènes ralliait autour d'elle les insulaires et la plupart des cités maritimes, Sparte retenait dans son alliance les peuples du continent. En face de l'empire athénien était la ligue du Péloponnèse. Plus du tiers de la presqu'île lui appartenait en propre ; et comme il n'y avait dans le reste que de petites cités, elle ne trouvait pas autour d'elle de rivale ; tous, moins Argos, acceptaient sa suprématie. Chez elle, sur les hilotes et les Messéniens, sa domination était sans pitié ; et sa vie n'offrait, au lieu de la prodigieuse et féconde activité d'Athènes, qu'une oisiveté barbare, inutile au monde comme à elle-même. Mais reconnaissons-le, au dehors son influence, à cette époque, était le légitime empire d'un peuple fort et modéré. Point de tributs, aucune vexation. Sparte était la tête d'une ligue volontairement formée, non la capitale d'un empire. Si une entreprise d'un intérêt général exigeait l'effort de tous, les députés de chaque cité se réunissaient; on discutait, on votait, et chacun fournissait pour l'œuvre commune les hommes et l'argent nécessaires. La liberté d'aucun n'était blessée, et le concours de tous était bien plus assuré que dans cet empire athénien, où le maître avait à craindre la révolte des sujets.

Au reste, les circonstances et la situation des deux villes, bien plus que le dessein prémédité de leurs habitants, avaient fait naître ces deux politiques contraires. L'ambition d'Athènes était le résultat d'une nécessité, comme le désintéressement de Lacédémone. Les Péloponnésiens, peuple agriculteur, vivant de peu et demeurant volontiers dans leur rusticité native, sans industrie, sans commerce, sans arts, je dirais presque sans besoins, s'accommodaient d'une autorité qu'ils ne sentaient pas et qu'ils eussent repoussée si elle eût voulu peser sur eux. Qu'eût gagné Lacédémone à les traiter en sujets, à augmenter cette large plaie de l'hilotisme,

qu'elle portait au flanc, toujours saignante? N'avait-elle pas plus de terres qu'il ne lui en fallait? et les guerres de Tégée et d'Argos n'avaient-elles pas prouvé que les Spartiates, confinés par la nature dans le sud du Péloponnèse, n'en pouvaient sortir? La déférence des alliés suffisait pour leur orgueil militaire; et leurs lois les condamnant à la pauvreté et au mépris des arts, ils n'avaient pas besoin d'extorquer des richesses.

Il ne faudrait pourtant pas prendre à la lettre cette indépendance des alliés de Sparte. Thucydide nous montre bien une diète générale réunie à Lacédémone; mais sur toute question les Spartiates délibèrent à part, et c'est leur résolution qui décide de celle de l'assemblée. Bien plus, ils exigent d'eux des otages et les gardent dans des lieux fortifiés, de sorte que Périclès est fondé à leur dire: « Rendez, vous aussi, la liberté aux villes que vous tenez assujetties. » Mais ces villes ne payaient point de tributs durant la paix, n'étaient pas contraintes de faire juger leurs procès à Lacédémone, et l'apparence de libre discussion laissée à la diète faisait illusion sur leur réelle dépendance.

Les Spartiates s'étaient sagement conduits lors de la trahison de Pausanias; et ils s'étaient d'assez bonne grâce exécutés, quand les insulaires voulurent passer sous le commandement d'Athènes. Mais lorsque s'éleva cet empire qu'ils n'avaient pas prévu, la vieille jalousie éclata. Chaque victoire de Cimon ou de Périclès leur retentit douloureusement au cœur; et bientôt ils ne supportèrent plus ce bruit importun qui se faisait autour du nom d'une rivale. Les peuples intéressés à l'abaissement des Athéniens ne laissèrent pas se dissiper cette colère. Athènes avait deux ennemis: ceux dont elle ruinait le commerce par sa concurrence, comme les Doriens d'Égine, de Mégare et de Corinthe, qui furent les provocateurs véritables de la guerre, et les Perses qu'elle avait humiliés.

Vaincus sur terre et sur mer, menacés jusque dans leurs provinces maritimes, les Perses avaient renoncé à une lutte ouverte. Mais la trahison de Pausanias leur avait montré que ce qu'ils n'osaient tenter avec le fer, ils pouvaient

l'accomplir avec l'or ; et dès ce jour il y eut toujours de l'or persique en Grèce. Nous avons vu un envoyé perse essayer, dès l'année 457, de pousser Sparte contre Athènes. Comme certains potentats d'une autre époque, Artaxerxès eut des agents d'une espèce différente. Plutarque parle d'une belle Ionienne, Thargélia, qui s'était liée avec les citoyens les plus influents de chaque État grec. Sa fatale beauté et son esprit lui soumettaient tous ceux qui l'approchaient, et, une fois soumis, elle les donnait au grand roi. Ainsi, ajoute-t-il, se répandirent dans les cités les semences de la faction médique. C'était la contre-partie du règne d'Aspasie à Athènes, et de sa patriotique influence. On comprend que nous ne puissions suivre les progrès de cette double corruption si bien calculée ; mais on en jugera l'étendue par les effets qu'elle va produire. Sans doute, au fond des si vives réclamations et de la colère des Péloponnésiens contre Athènes, il y avait de la jalousie pour sa puissance ; mais combien n'y avait-il pas de dariques royales ?

La rivalité commerciale de Mégare, d'Égine et de Corinthe. et la haine séculaire de Sparte avivée par les intrigues de la Perse, voilà, bien plus que l'ambition d'Athènes, si fermement contenue par Périclès, bien plus que son despotisme qui n'est, on l'a vu, ni insolent ni cruel, les vraies causes de la guerre de Péloponnèse. Il n'y a que deux reproches sérieux à faire aux Athéniens : leur égoïsme municipal qui refuse aux métèques le titre de citoyens, c'était pour eux-mêmes une imprudence ; leur suzeraineté judiciaire qui force les alliés à porter les procès devant les tribunaux d'Athènes, c'était une mesure vexatoire et irritante. Mais par quels services ces fautes n'étaient-elles pas rachetées !

Ne cherchons pas d'autre origine à cette lutte fratricide. Sparte, qui avait la prépondérance dans la Grèce avant les guerres médiques, l'avait perdue, mais n'y avait pas renoncé ; cette suprématie était, entre les deux cités, représentants de deux races, de deux sociétés différentes, le procès toujours pendant, et qui voulait être jugé par les armes, un peu plus tôt, un peu plus tard. Des causes secondaires, seules avouées publiquement, et la protection due par Lacédémone

aux cités maritimes d'origine dorienne, se joignirent à celle-là et servirent d'occasion à la guerre.

Elle commença au sujet de quelques démêlés particuliers qui n'eussent point dû, ce semble, amener un conflit général; mais dans l'état où étaient les esprits, la moindre étincelle suffisait pour tout enflammer. La Grèce prit feu presque subitement en trois endroits: à l'ouest, à l'est et au centre; à Corcyre, à Potidée et à Platées.

Affaires de Corcyre (436), de Potidée et de Mégare (432).

Près des côtes occidentales de la Grèce, à l'entrée du golfe d'Ionie, se trouvait l'île de Corcyre, occupée par une colonie corinthienne. Fille souvent rebelle de Corinthe, Corcyre devint métropole à son tour et fonda sur la côte voisine la colonie d'Épidamne. Les colonies se gouvernaient ordinairement par les mêmes institutions que leur métropole. Le gouvernement d'Épidamne fut donc aristocratique, comme celui de Corcyre. Cependant un jour vint où les maux du régime aristocratique firent désirer aux Épidamniens un gouvernement populaire, et une révolution eut lieu. Les riches, chassés de la ville, s'allièrent avec les Taulantiens, tribu barbare des environs, et firent tant de mal aux Épidamniens, que ceux-ci demandèrent du secours à leur métropole, Corcyre, et sur son refus à Corinthe, leur aïeule. Ils rappelaient à celle-ci qu'un Corinthien avait présidé, suivant l'usage, à la fondation de leur ville; et ils ajoutaient que l'oracle de Delphes leur avait ordonné de se donner à elle. Les Corinthiens « prirent ces infortunés sous leur protection, touchés de la justice de leur cause, et aussi par haine pour les Corcyréens, qui ne leur rendaient pas les honneurs accoutumés dans les solennités publiques, et ne choisissaient pas, comme les autres colonies, un pontife de Corinthe pour présider à leurs sacrifices. Égaux par leurs richesses aux États les plus opulents de la Grèce, et plus puissants encore par leurs forces militaires, ils dédaignaient leur métropole. » (Thucydide, l. I, ch. xxv.)

Corinthe envoya aux Épidamniens une garnison que Cor-

cyre leur défendit de recevoir (436). Comme ils désobéirent, elle les fit attaquer par 40 vaisseaux, sur lesquels se trouvaient les riches exilés. En même temps elle proposa à Corinthe de remettre cette affaire à l'arbitrage d'un tribunal neutre ou à la décision de l'oracle de Delphes. Les Corinthiens rejetèrent cette ouverture, et faisant appel à tous ceux qui voudraient s'établir à Épidamne, ils armèrent 2500 hoplites et 70 vaisseaux, dont beaucoup appartenaient à leurs alliés. Mais ces forces ne purent dépasser la hauteur d'Actium, où les Corcyréens les arrêtèrent par une victoire. Le même jour, Épidamne leur ouvrit ses portes : elle fut sévèrement châtiée (435).

Les préparatifs que fit Corinthe pendant deux années pour venger cet échec, effrayèrent les Corcyréens. Restés jusque-là en dehors des affaires et des traités des peuples grecs, ils sentirent le besoin d'avoir un allié utile. Ils ne pouvaient entrer dans la ligue du Péloponnèse, où leur ennemie tenait, après Sparte, le premier rang; force leur fut de s'adresser à Athènes. Leurs envoyés rencontrèrent dans cette ville ceux de Corinthe. Admis à parler devant l'assemblée du peuple, les Corcyréens rappelèrent les sentiments hostiles de Sparte contre Athènes, et les injustices des Corinthiens à leur égard; ils firent valoir l'utilité de leur alliance pour une puissance maritime et l'importance de leur position géographique sur le chemin de l'Italie et de la Sicile. « Il est dans la Grèce, dirent-ils en finissant, trois puissances maritimes dignes de considération : la vôtre, la nôtre, celle des Corinthiens. Si vous souffrez que deux de ces puissances n'en fassent qu'une, si les Corinthiens se rendent maîtres de notre île, vous aurez à combattre à la fois sur mer les Corcyréens et les Péloponnésiens ; mais en acceptant notre alliance, vous aurez nos flottes de plus pour lutter contre le Péloponnèse. » Les Corinthiens répondirent que les Corcyréens n'étaient que des brigands, qui s'étaient tenus jusque-là en dehors du droit commun des Grecs; qu'ils n'avaient point été traités autrement que toutes les autres colonies de Corinthe, lesquelles n'avaient qu'à se féliciter de la conduite de leur métropole à leur égard. « Athènes, ajoutèrent-ils,

ne peut secourir les Corcyréens sans rompre avec les Corinthiens, auxquels elle est unie par un traité et par de grandes obligations. N'est-ce pas Corinthe en effet qui, dans l'assemblée du Péloponnèse, a fait reconnaître qu'Athènes avait le droit de punir Samos révoltée? La conduite que nous tînmes alors doit nous assurer aujourd'hui et votre reconnaissance et le droit de punir à notre tour des alliés rebelles. »

Le peuple athénien délibéra deux jours sur cette grande question : le premier jour fut favorable aux Corinthiens; au second, les Corcyréens l'emportèrent. La guerre avec Sparte paraissant, comme l'avaient dit les Corcyréens, inévitable, il importait de s'assurer l'appui de la seconde puissance navale de la Grèce. Et puis beaucoup voyaient déjà se lever devant eux, par delà Corcyre et le détroit d'Ionie, la séduisante image de la Sicile et de l'Italie. L'intérêt, la prudence firent taire ce que de rigides esprits appelaient la justice. Mais en s'alliant avec un peuple qui jamais n'avait voulu contracter une alliance étrangère, Athènes ne violait aucun droit. D'ailleurs elle eut soin de ne conclure qu'une ligue défensive. Elle ne s'engagea pas à attaquer Corinthe, mais à empêcher la ruine de Corcyre. C'était moins faire pour elle qu'elle n'avait fait pour Potidée, autre colonie de Corinthe et toujours liée à sa métropole par des liens que Corcyre avait depuis bien longtemps brisés. Potidée avait pris place parmi les alliés d'Athènes, et Corinthe n'avait point pensé à faire de cette union un prétexte de guerre. 10 vaisseaux seulement partirent d'Athènes pour la mer d'Ionie. Les commandants avaient ordre de ne combattre qu'autant que Corcyre même serait attaquée.

Corinthe avait mis en mer 150 vaisseaux et Corcyre 110. Les deux flottes se rencontrèrent près de l'île de Sybota. Ce fut le combat le plus acharné, selon Thucydide, qui eût encore été livré entre les Grecs. Les Corcyréens, fort maltraités, perdirent 70 galères; les vaisseaux athéniens, qui s'étaient tenus en observation au commencement de la bataille, protégèrent la retraite des Corcyréens sur leur île. L'action allait recommencer plus sanglante et peut-être plus

décisive ; déjà des deux côtés on entonnait le péan ; tout à coup les Corinthiens ramèrent en arrière ; ils venaient d'apercevoir à l'horizon 20 vaisseaux athéniens qu'on avait envoyés au secours des 10 premiers. De part et d'autre on dressa des trophées (432). Les Corinthiens, en se retirant, enlevèrent Anactorion, qu'ils avaient possédé jusque-là en commun avec les Corcyréens ; puis ils vendirent comme esclaves les prisonniers qu'ils avaient faits dans le combat, sauf 250 des plus riches qu'ils gardèrent pour en obtenir de grosses rançons.

Avant de s'éloigner, ils avaient demandé si les Athéniens essayeraient d'intercepter leur retour. « Nous n'avons pas rompu le traité, dirent ceux-ci, nous sommes ici pour protéger nos alliés ; toute route vous est ouverte, hors celle qui vous conduirait à Corcyre. » Ainsi la paix ne semblait pas rompue ; mais, immédiatement après l'affaire de Corinthe, eut lieu, à l'autre extrémité de la Grèce, celle de Potidée.

Sur l'isthme de Pallène, la plus méridionale des trois pointes de la Chalcidique, s'élevait Potidée, colonie de Corinthe, mais alliée et tributaire d'Athènes. Potidée était soumise à une double influence hostile aux Athéniens : celle de Corinthe, qui, à titre de métropole, tous les ans y envoyait des magistrats appelés *épidémiurges*, et celle de Perdiccas, roi de Macédoine, qui, d'abord allié des Athéniens, avait rompu avec eux, depuis qu'il les avait vus traiter avec deux de ses ennemis, son frère Philippe et Derdas, prince d'Élymée. Corinthe voulait reprendre aux Athéniens une de ses colonies et une position fort importante. Perdiccas désirait vivement se débarrasser de voisins incommodes. Corinthe et Perdiccas s'entendirent aisément et firent alliance.

A cette nouvelle et au bruit des menées de Perdiccas pour soulever la Chalcidique, les Athéniens ordonnèrent aux Potidéates de détruire leurs murailles du côté de Pallène, de donner des otages, et de chasser les épidémiurges envoyés par Corinthe. Potidée négocia à Athènes pour le retrait de ce décret, et en même temps à Corinthe et à Sparte pour obtenir l'appui du Péloponnèse, si Athènes persistait dans les ordres donnés. Athènes persista. Aussitôt Potidée, et à

son exemple toutes les villes de la Chalcidique, se soulevèrent. Perdiccas persnada aux habitants des villes maritimes de raser leurs murailles et de se réfugier dans Olynthe ou sur les terres qu'il leur offrit en Mygdonie.

Sparte avait promis aux émissaires de Potidée d'envahir l'Attique ; ainsi elle rompait la première la trêve de trente ans. Mais les Potidéates partis sur cette assurance et poussés par elle à la révolte, Sparte se tint en repos. Corinthe leur envoya du moins 1600 hoplites et 400 soldats de troupes légères. Athènes avait dans ces parages 30 vaisseaux et 1000 hoplites pour soutenir les adversaires de Perdiccas; elle augmenta cette armée de 40 vaisseaux et de 2000 hoplites, 1600 furent encore, peu de temps après, expédiés sous les ordres de Phormion. On se débarrassa de la guerre de Macédoine par un traité avec Perdiccas, qui ne demandait pas mieux que de rester spectateur d'une lutte où les deux peuples useraient peut-être leurs forces à son profit. Toute la guerre se concentra autour de Potidée. Les Corinthiens voulurent dégager cette place; ils furent vaincus dans un combat où Socrate sauva Alcibiade blessé et prêt à tomber aux mains de l'ennemi. Le résultat de cette victoire fut l'investissement complet de Potidée ; il s'y trouvait une garnison corinthienne et beaucoup de Péloponnésiens.

Battus de tous côtés, les Corinthiens poussèrent les choses à l'extrême. Ils convoquèrent les alliés à Lacédémone, et accusèrent, dans cette assemblée, les Athéniens d'avoir enfreint la paix et outragé le Péloponnèse. Les Éginètes, par crainte d'Athènes, n'envoyèrent pas ouvertement de députés; mais ils se joignirent en secret à ceux qui voulaient la guerre, se plaignant d'être privés des libertés que les traités lenr avaient garanties. Les Mégariens parlèrent plus haut. Depuis quelque temps il y avait de graves démêlés entre eux et Athènes. S'il en faut croire Aristophane et ceux qui se plaisent à trouver des causes futiles aux grands événements, le premier grief des deux peuples était l'enlèvement, par quelques jeunes étourdis, à Mégare et à Athènes, de femmes de facile vertu. Ce qui est plus sérieux, c'est que les Mégariens avaient empiété sur le territoire de l'Attique et qu'ils recevaient tous les

esclaves fugitifs des Athéniens. On n'avait pas oublié leur odieuse conduite en 445 (p. 152). Périclès provoqua contre eux un décret qui leur ferma les ports d'Athènes et de ses alliés. Les Lacédémoniens réclamèrent contre cette loi, qui mettait un peuple dorien au ban d'une moitié de la Grèce. Mais Périclès objecta qu'ils avaient labouré des champs consacrés à Cérès sur le territoire d'Éleusis : la Grèce avait déjà plus d'une fois pris les armes pour de pareils motifs. Périclès se contenta d'envoyer un héraut porter à Sparte les plaintes d'Athènes, en termes modérés, dit Plutarque. Le héraut fut tué en chemin, et tout le monde accusa les Mégariens de ce meurtre sacrilége. Le peuple fit à la victime de solennelles funérailles, menaça de la peine de mort tout Mégarien qui mettrait le pied dans l'Attique, et obligea ses généraux de jurer qu'ils iraient deux fois, chaque année, ravager les terres de Mégare.

Cette affaire malheureuse, où le droit le plus strict était du côté d'Athènes, décida de la guerre, que les Corinthiens n'eussent peut-être pas arrachée pour Corcyre et Potidée. Ils profitèrent des plaintes de Mégare pour représenter les Athéniens ambitieux, avides de nouveautés, entreprenants, infatigables, et reprocher aux Spartiates une politique qui tenait un peu trop de l'antique simplicité : leurs lenteurs, leur indifférence en face des malheurs des peuples grecs menacés ou asservis. Et ils ne craignirent pas d'ajouter : « Ces malheurs sont votre ouvrage, vous qui d'abord leur avez permis, après la guerre des Mèdes, de fortifier leur ville, et ensuite de construire les longues murailles; vous qui non-seulement avez successivement privé de la liberté les villes qu'ils ont asservies, mais qui la ravissez même aujourd'hui à vos propres alliés. Car ce n'est pas l'oppresseur qui est le vrai coupable, c'est celui qui, pouvant faire cesser l'oppression, ne veut pas la voir, et cependant s'enorgueillit de sa vertu et se donne pour le libérateur de la Grèce! »

Des députés athéniens se trouvaient à Sparte pour quelque autre affaire; ils se présentèrent dans l'assemblée, rappelèrent les services rendus par Athènes à la cause commune,

justifièrent sa conduite envers ses alliés, qui étaient venus à elle offrant leur dépendance, bien plutôt qu'elle n'était allée à eux, imposant son empire; ajoutant qu'ils avaient plus souffert, auparavant, sous les Perses, qu'ils souffriraient plus, après, sous Sparte, dont personne n'avait à vanter la modération. Enfin ils montrèrent les maux qu'entraînerait une guerre générale, et conclurent en proposant de faire décider la querelle par des arbitres. C'était sagement terminer de fières paroles.

Les étrangers entendus, les Spartiates firent retirer tout le monde, et délibérèrent entre eux. Le vieux roi Archidamos parla au nom de sa longue expérience, et remontra les dangers d'une lutte pour laquelle Sparte n'aurait ni marine ni argent, tandis qu'Athènes avait abondamment l'une et l'autre. Il se prononça pour une intervention ferme, mais pacifique, en faveur des alliés, laquelle, si elle n'amenait pas une réconciliation générale, donnerait au moins le temps d'amasser de l'argent et des vaisseaux. Quant à cette circonspection dont on faisait un reproche aux Spartiates, il les adjura de ne s'en point départir, car c'est à elle qu'ils devaient toute leur puissance. Mais l'éphore Sténélaïdas entraîna l'assemblée par un impétueux discours, et la guerre fut résolue, si Athènes ne donnait pas satisfaction (octobre ou novembre 432).

L'oracle de Delphes fut consulté. Le dieu dorien se hâta de donner une réponse favorable. Quelques vaines négociations précédèrent les hostilités, tant on entrait à regret dans cette lutte, où la Grèce creusa son tombeau. Les Lacédémoniens exigeaient le bannissement de la famille des Alcméonides, coupable, plus d'un siècle auparavant, du sacrilége commis sur les compagnons de Cylon. Périclès appartenait à cette famille, et c'était à cause de lui que cette étrange réclamation était élevée. Ils voulaient aussi que la liberté fût rendue aux Éginètes et aux autres alliés, et que le décret contre Mégare fût rapporté. Ainsi les oppresseurs des hilotes et de la Messénie, devenus tout à coup les hypocrites défenseurs du droit et de la liberté, demandaient insolemment qu'Athènes abdiquât un empire honoré par des bienfaits,

qu'aucune cruauté n'avait encore souillé, et que depuis la trêve de trente ans, c'est-à-dire depuis 14 années, aucune conquête n'avait accru. Les Athéniens renvoyèrent aux Spartiates reproches pour reproches : « Expiez, leur répondaient-ils, expiez le meurtre des hilotes suppliants, massacrés devant le temple de Neptune, et celui de Pausanias que vous avez fait périr de faim dans le temple de Minerve Chalciœcos. » Quant aux Éginètes, ils leur rendraient la liberté lorsque Sparte l'aurait rendue de son côté à toutes les villes qu'elle avait asservies. Mégare enfin méritait, au lieu d'être soutenue, qu'une guerre sacrée fût dirigée contre elle.

Cependant les Corinthiens, inquiets, devenaient de plus en plus pressants. « Ne tardez pas, dirent-ils dans un second congrès des alliés de Sparte, à secourir les Potidéates. Songez qu'ils sont Doriens, et que des Ioniens les assiégent : c'est le contraire de ce qu'on voyait autrefois. »

Le peuple d'Athènes, sommé par les ambassadeurs spartiates de répondre définitivement s'il était résolu ou non à donner les satisfactions demandées, se réunit en assemblée générale. Périclès y prit la parole et se prononça avec tant d'autorité pour la guerre que l'opinion contraire n'osa même pas se produire. Il montra d'abord que les Lacédémoniens étaient décidés à combattre, que leurs demandes n'étaient qu'un moyen de gagner du temps, et qu'en accorder une seule, c'était céder lâchement sans que cette concession profitât à la paix. « Accordez ce peu qu'ils vous demandent, et vous verrez aussitôt arriver de nouvelles exigences.... Ou il faut d'avance prendre le parti de nous soumettre à tout, avant d'avoir rien perdu de nos forces; ou il faut faire la guerre résolûment, sans rien abandonner de nos droits. » Ensuite, passant à la comparaison de la puissance des deux États, il s'efforça d'inspirer aux Athéniens confiance dans leurs ressources. Les Spartiates n'ont point d'autre argent que les trésors d'Olympie et de Delphes, ressource bientôt épuisée. Ils n'ont pas de vaisseaux, et l'on n'improvise pas une marine; ils ne feront point tout à coup de leurs laboureurs d'excellents matelots, surtout quand les flottes athéniennes les empêcheront de paraître sur la mer et de s'y

exercer. « S'ils occupent chez nous quelque forteresse, ils pourront s'en servir pour faire des incursions dans nos campagnes, ravager quelques parties de nos terres, donner asile à nos esclaves ou à nos mercenaires fugitifs; mais quelle muraille élèveront-ils qui soit capable de nous investir, et qui nous empêche d'aller par mer ravager leur pays? D'ailleurs leur ligue manque d'ensemble; comme ils n'ont point de conseil unique, ils ne peuvent rien faire avec célérité. Ce sont différentes républiques qui toutes également ont droit de discuter et de voter; et comme elles ne forment pas un seul peuple, chacun pense à ses intérêts, et, pour l'ordinaire, rien ne se termine.

« Quels avantages, au contraire, n'offre point la situation d'Athènes! C'est une grande chose que l'empire de la mer. Si nous étions insulaires, qui serait plus que nous à l'abri des attaques? Rapprochons-nous donc le plus possible de cet état : abandonnons nos terres et nos maisons de campagne, et gardons-nous d'engager follement le combat contre les Péloponnésiens, dont les troupes sont si supérieures en nombre. Vainqueurs, nous aurions à les combattre aussi nombreux qu'auparavant; vaincus, nous perdrions le secours de nos alliés, qui font notre force. Car ils ne se tiendront pas en repos, si nous ne sommes pas en état de les y maintenir par les armes. Ne déplorez pas le ravage des campagnes et la destruction des édifices; pensez aux hommes : ce ne sont pas ces choses-là qui possèdent les hommes, mais les hommes qui les possèdent; et si j'espérais être cru, je vous dirais d'aller vous-mêmes dévaster vos champs, et montrer aux Lacédémoniens que, pour de tels objets, vous ne consentirez pas à leur obéir.... Nos pères, s'écria Périclès en finissant, étaient loin d'être aussi puissants que nous quand ils s'élancèrent pour arrêter les Mèdes; mais, abandonnant ce qu'ils possédaient, avec une sagesse supérieure à leur fortune, avec plus d'audace que de force, ils ont repoussé les barbares, et ont élevé jusqu'à ce haut point de gloire les destinées de l'État. Ne dégénérons point de leur vertu; tâchons de ne pas laisser à nos neveux un empire moins puissant que nous ne l'avons reçu. »

Athènes répondit aux Lacédémoniens qu'elle ne ferait rien par obéissance, et qu'elle n'entendait traiter que sur le pied de l'égalité. C'était assez dire que l'on était résolu à la guerre.

Surprise de Platées (431); forces des deux partis.

Sur ces entrefaites, arriva l'affaire de Platées, qui, après celles de Corcyre et de Potidée, acheva d'engager la guerre, et, par son atrocité, contribua à lui donner un caractère inaccoutumé de violence.

Au printemps de l'année 431, par une nuit obscure, 300 Thébains, commandés par deux béotarques, entraient à l'improviste dans Platées. Les habitants dormaient en pleine sécurité : ils furent réveillés par la voix d'un héraut, les appelant à se réunir à la ligue béotienne. D'abord pleins de stupeur, ils entrèrent en pourparlers avec les Thébains rassemblés sur la place du marché ; mais, découvrant leur petit nombre, ils reprirent courage, se concertèrent secrètement, en ouvrant des passages à travers les murs intérieurs de leurs maisons, et peu à peu enveloppèrent l'ennemi de barricades. Accablés de traits lancés par des mains invisibles, les Thébains essayèrent vainement de fuir. Presque tous furent massacrés ou pris. Un corps de troupes, envoyé pour les soutenir, avait été arrêté par un débordement de l'Asope. Cette nouvelle arriva rapidement à Athènes. Aussitôt les Athéniens arrêtèrent tous les Béotiens qui se trouvaient en Attique, envoyèrent aux Platéens une garnison et des vivres, et donnèrent asile chez eux à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs vieillards (fin de mars 431). Ils avaient aussi demandé qu'on ne décidât rien touchant les prisonniers, avant qu'il en eût été délibéré à Athènes. Mais quand ce message arriva, ils étaient morts. Les Platéens, indignés de cette violation impie du droit des gens et de cette attaque en pleine paix, les avaient tous égorgés au nombre de 180.

Athènes, pour cette conduite généreuse, fut considérée comme ayant commencé les hostilités. Elle n'avait fait pourtant que protéger une alliée fidèle, et accomplir le serment prêté par tous les Grecs, le lendemain de la bataille de Pla-

tées, de défendre les Platéens contre toute agression, comme un peuple sacré. Sparte elle-même le reconnut plus tard. Ses hésitations à recommencer la guerre pendant l'expédition de Sicile provenaient, dit Thucydide, de la crainte où elle était que les dieux ne la punissent d'avoir rompu la seconde trêve, comme elle avait été punie déjà par le désastre de Sphactérie pour avoir rompu la première. Dès le premier jour, Athènes, dont toutes les forces étaient prêtes, eût pu attaquer : elle préféra laisser à ses ennemis l'odieux de l'agression.

Voici, dit Thucydide, les alliés qu'eurent les deux partis. Ceux des Lacédémoniens étaient tous les peuples du Péloponnèse, excepté d'abord les Achéens, et, pendant toute la guerre, les Argiens. En dehors du Péloponnèse, ils avaient les Mégariens, les Locriens, Thèbes, qui entraînait avec elle toute la Béotie, et y opprimait le parti populaire. Les habitants de la Doride, qui eussent été du parti d'Athènes, s'ils n'avaient pas été entourés d'ennemis. Les Phocidiens, les Ambraciotes, les Leucadiens, les gens d'Anactorion, les Étoliens, ennemis des Messéniens de Naupacte. Ceux qui fournirent des vaisseaux furent Corinthe, Mégare, Sicyône, Pellène, Élée, Ambracie et Leucade ; les Béotiens, les Phocidiens, les Locriens donnèrent de la cavalerie ; les autres villes de l'infanterie. La ligue n'avait pas de trésor commun. Mais Corinthe proposait d'emprunter les richesses de Delphes et d'Olympie. Plusieurs cités puissantes de l'Italie et de la Sicile promirent en secret de l'argent et une flotte qu'on proposait de porter à 500 galères. D'ailleurs on comptait sur l'or du grand roi.

« Les alliés d'Athènes étaient : sur les frontières de l'Attique, les habitants de Platées et d'Orope ; plus loin, les Messéniens de Naupacte, la plus grande partie des Acarnanes, Argos des Amphilochiens, Chios, Lesbos, Corcyre, Zacynthe, toutes les villes qui leur payaient tribut, et la Carie, la Doride asiatique, les Grecs des bords de l'Hellespont, les villes de Thrace, toutes les îles situées au levant, entre le Péloponnèse et la Crète, toutes les Cyclades, excepté Mélos et Théra. Les gens de Chios, de Lesbos, de Corcyre,

fournissaient des navires; les autres, de l'infanterie et de l'argent. » Les Thessaliens donnèrent de la cavalerie. Un revenu annuel de plus de 1000 talents, et 300 trirèmes, 92 000 soldats ou matelots, dont 29 000 hoplites; 6000 talents en réserve dans le trésor public, et l'or des temples, que Périclès évaluait à 500 talents, sans compter celui qui décorait les statues des héros et des dieux qu'au besoin on pourrait utiliser : voilà les ressources des Athéniens.

Première invasion de l'Attique (431); éloge funèbre des morts.

Quand Sparte appela enfin ses alliés aux armes, leur promettant le pillage de la riche Attique, on accourut de toute part; et son roi Archidamos se trouva à la tête d'une armée de 60 000 hommes. Avant de passer la frontière, le vieux chef essaya encore de négocier. Les Athéniens firent une réponse romaine : « Que Lacédémone rappelle son armée, et l'on verra ensuite à traiter. » En se retirant, l'envoyé d'Archidamos s'écria : « Voilà un jour qui commence de grands malheurs pour la Grèce. » Un tremblement de terre qui ébranla l'île sainte de Délos semblait annoncer que les dieux confirmaient ce présage funeste. Dès que Périclès connut l'approche de l'ennemi, il mit son plan à exécution. Tous les habitants de la campagne vinrent s'enfermer dans la ville avec leurs femmes, leurs enfants, leurs effets mobiliers : quelques-uns avaient emporté jusqu'aux charpentes de leurs maisons. Les troupeaux et les bêtes de somme furent envoyés dans l'Eubée. La plupart n'avaient dans la ville ni logements, ni amis qui pussent les recevoir. Ils s'établirent sur les places, autour des temples et des monuments des héros, au Pélagicon, qu'il avait été pourtant défendu avec imprécation d'occuper jamais, enfin entre les Longs-Murs et au Pirée. Ce n'était pas sans douleur qu'ils abandonnaient ainsi leurs champs et leurs demeures; mais le salut de la patrie exigeait ces sacrifices : pour la sauver, leurs pères n'avaient-ils pas laissé à l'ennemi non-seulement leurs campagnes, mais Athènes même et l'acropole? Périclès donna l'exemple du

sacrifice. Archidamos et lui étaient unis par les liens de l'hospitalité ; il déclara dans l'assemblée du peuple que si le roi de Sparte, par égard pour ce souvenir, épargnait ses terres, de ce jour il en ferait abandon à l'État.

Archidamos assiégea le fort d'Œnoë ; repoussé, il porta ses ravages dans les champs de Thria et d'Éleusis, et s'avança jusqu'au bourg d'Acharnes, à onze kilomètres d'Athènes, espérant que les Acharniens, qui fournissaient jusqu'à 3000 hoplites à l'armée athénienne, ne pourraient voir d'un œil calme le ravage de leurs propriétés et se laisseraient attirer au combat. Il y eut en effet un moment où le désolant spectacle qu'on voyait du haut des murailles faillit faire oublier la prudence. La jeunesse voulait combattre, il se formait des groupes dans la ville : on y disputait la marche à suivre, et le plus grand nombre se prononçait énergiquement pour qu'on sortît des murs. Mais Périclès, malgré les cris et les sarcasmes, s'abstint de convoquer l'assemblée, fit cesser les réunions tumultuaires, et ce peuple, si indocile dit-on, obéit à une prudence qu'il condamnait. Périclès se borna à lancer au dehors quelques détachements de cavaliers, pour harceler l'ennemi. Cette tactique réussit ; les Lacédémoniens, après avoir saccagé plusieurs dêmes, se retirèrent par Orope et la Béotie. Ils étaient restés plus de trente jours dans l'Attique.

Les Athéniens n'avaient pas attendu le départ des Péloponnésiens pour entrer en campagne sur leur champ de bataille, la mer. 100 vaisseaux étaient partis du Pirée ; renforcés par 50 galères de Corcyre, ils ravagèrent les côtes de l'Argolide, de la Laconie, et faillirent enlever Mothoné en Messénie. Un Spartiate, Brasidas, qui se trouvait dans le voisinage, accourut avec 100 hoplites, et, traversant à la course le camp des Athéniens, se jeta dans la ville. La flotte remonta vers l'Élide dont les rivages furent pillés, enleva Solion aux Corinthiens, Astacos et l'île de Céphallénie, puis revint soutenir une expédition que Périclès en personne dirigea contre la Mégaride, à la tête de tous les Athéniens ou métèques restés dans la ville. Dans le même temps, une escadre de 30 galères avait chassé les corsaires locriens du

détroit de Chalcis et fait plusieurs descentes en Locride. Un fort construit sur l'île d'Atalante surveilla cette côte et la mer Eubéenne. De l'autre côté de l'Attique, Égine fut définitivement occupée ; Périclès en distribua les terres à des citoyens d'Athènes par la voie du sort. Il en avait chassé tous les habitants, jusqu'aux femmes et aux enfants, que Lacédémone reçut dans Thyrée et les campagnes voisines. Athènes venait de se réconcilier avec Perdiccas de Macédoine ; elle fit encore alliance avec le roi de Thrace, Sitalcès, et pour parer à toutes les éventualités 1000 talents et 100 galères, des meilleures, furent tenus en réserve. On prononça la peine de mort contre quiconque proposerait de les employer à autre chose qu'à la défense de la ville menacée par une flotte ennemie.

L'hiver de cette année vit une cérémonie imposante, l'éloge funèbre des guerriers morts en combattant pour la patrie. Les ossements renfermés dans des cercueils de cyprès furent exposés sous une grande tente, où chaque citoyen put venir pleurer un parent, un ami et faire les libations religieuses. Après trois jours donnés au deuil domestique, le deuil public commença. Les cercueils placés sur des chars, dont le nombre était égal à celui des tribus, traversèrent lentement la ville jusqu'au Céramique, où l'on donnait les jeux funèbres. Après les chars venaient les femmes, les enfants des victimes. Derrière eux marchait la foule pressée des citoyens et des étrangers. Quand les morts, ensevelis dans un monument public, eurent été recouverts de terre, l'orateur désigné par le peuple prononça l'éloge funèbre.

C'était Périclès. Il avait déjà rendu un pareil hommage aux guerriers tombés devant Samos. Cette fois, il fit moins l'éloge des morts que celui d'Athènes, et il exhorta les vivants avec tout ce que la parole peut avoir de grandeur et d'autorité, à aimer la patrie, à chérir ces institutions qui, sans distinction de fortune ou de naissance, distribuaient les rangs selon le mérite ; et qui, bien différentes de la tyrannique constitution de Lacédémone, laissaient à chacun la plus entière liberté pour ses goûts et sa conduite, ne demandant à tous que le respect de la loi et des magistrats, ses

interprètes. Puis il peignit, en les suppliant d'y rester fidèles, ce caractère national, mêlé d'audace et de réflexion, de gravité et d'enjouement, ouvert et hospitalier pour les étrangers; cette vie occupée d'œuvres sérieuses et de fêtes brillantes; cette ville enfin devenue le modèle et l'institutrice de la Grèce. « C'est pour une patrie si glorieuse, ajouta-t-il, qu'indignés qu'elle leur pût être ravie, nos guerriers ont reçu généreusement la mort; c'est pour elle que nous tous qui leur survivons nous sommes prêts à souffrir.... Ils furent tels qu'ils devaient être. Que les autres, sans avoir moins de courage, fassent des vœux pour que leur vie soit plus heureusement préservée. Qu'ils ne se bornent pas à discourir sur ce qui est utile à l'État, qu'ils agissent. C'est en agissant pour la patrie qu'on accroît sa puissance et qu'on prouve son amour pour elle. Contemplez sa grandeur, mais en pensant que c'est par le courage, par l'ardeur à remplir les devoirs, par la honte de commettre une lâcheté que des héros la lui ont donnée. Quand la fortune leur était contraire, ils ne se croyaient point en droit de priver l'État de leur vertu; et le sacrifice d'eux-mêmes leur semblait alors un tribut qu'ils devaient à la patrie. Aussi ont-ils reçu des louanges immortelles et la plus honorable de toutes les sépultures, non pas celle où ils reposent, mais la mémoire des hommes. La tombe des héros est l'univers entier, et non sous des colonnes chargées de fastueuses inscriptions. Jusque dans les contrées étrangères, le souvenir de leurs exploits se grave dans les esprits, bien mieux que sur des monuments funèbres. Voilà ceux dont vous devez être jaloux. Croyez que le bonheur est dans la liberté et la liberté dans le courage; courez donc au-devant des périls de la guerre.

« Aux pères ici présents et qui ont l'espoir d'être consolés par d'autres fils, je dirai : que ceux-là sont heureux qui ont trouvé pour leur vie une fin brillante; aux vieillards qui ont fait une perte irréparable : que dans l'infirmité du grand âge, le premier des biens est d'obtenir le respect accordé par la cité entière à ceux dont les enfants l'ont bien servie; aux fils, aux frères de ceux qui ne sont plus : que je vois pour eux une grande lutte, une rivalité d'honneur à sou-

tenir ; aux épouses enfin tombées dans le veuvage et la douleur : que la plus grande gloire appartient à celle qui fait le moins de bruit parmi les hommes. J'ai rempli la loi : j'ai dit ce que je croyais utile : nos illustres morts ont reçu l'hommage qui leur était dû. De ce jour, leurs enfants seront élevés aux frais de la république jusqu'à ce qu'ils soient d'âge à la servir. C'est une couronne que la patrie décerne, et que l'on voudra mériter ; car elle honore qui la reçoit et pour qui on la donne. Où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là se trouvent les meilleurs citoyens. Payez un dernier tribut de larmes aux morts qui vous sont chers, et retirez-vous. »

Ainsi la grandeur de l'État devait être l'objet de la passion commune; et le courage, l'intelligence de chacun, la mutuelle estime du pauvre et du riche, le dévouement de tous, étaient les seuls moyens de rendre la patrie glorieuse et forte. Par ces nobles paroles, Périclès, ou Thucydide qui les rapporte, après les avoir sans doute lui-même entendues, répondait à ces amis forcenés de la paix, qui la voulaient à tout prix, même au prix de l'honneur, et plus tard de la sécurité.

Aristophane était de ce nombre; mais son esprit et sa verve ne servent après tout qu'une morale ignoble. Qu'est-ce, dans les *Acharniens*, que son ami de la paix, son *homme juste*, Dicéopolis, ce citoyen qui fait seul son concordat avec les ennemis de la patrie, et qui nous est montré comme le plus heureux des hommes, parce qu'il établit sur la place publique un marché à son usage, fait le commerce avec les gens de Mégare et de Béotie, et se nourrit d'anguilles du lac Copaïs, tandis que le brave Lamachos combat et revient couvert de blessures? Après avoir bien ri des vives saillies du poëte, demandez-vous si c'est là autre chose que le plus grossier égoïsme, satisfait aux dépens des nobles sentiments et de l'amour de la patrie? Malheureusement il y a de ces *hommes justes* dans tous les temps.

Peste d'Athènes et prise de Potidée par les Athéniens (430).

Au printemps de l'année suivante, Archidamos reparut dans l'Attique. Cette fois il marcha droit sur Athènes; mais n'osant l'aborder de front, il tourna autour d'elle et ravagea tout, le long de la côte du sud-ouest jusqu'à Laurion, puis remonta vers Marathon, qu'il épargna, comme Décélie, à cause d'anciennes légendes. Au bout de quarante jours, il sortit de l'Attique. Il fuyait, non devant les Athéniens, mais devant un ennemi plus terrible, la peste, qui venait de se déclarer à Athènes et que Thucydide et Lucrèce ont décrite avec une incomparable énergie. Ce mal avait parcouru l'Éthiopie, l'Égypte et la Perse; il fut sans doute apporté par quelque vaisseau marchand. Il éclata d'abord au Pirée, et l'on crut que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits. Il fit bientôt dans cette foule agglomérée et sans abri d'effrayants ravages. Toute la science des médecins était vaine, et les dieux invoqués restaient inflexibles. Jeunes et vieux, riches et pauvres, forts et faibles, tous étaient frappés. Les souffrances étaient horribles : un feu intérieur dévorait toutes les parties du corps ; une soif brûlante poussait les malheureux vers les puits et les sources. On survivait rarement au septième ou au neuvième jour. Quand le mal, dit Thucydide, fut parvenu à son plus haut période, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines. La moralité succomba en face de ce jeu terrible de la mort. Puisque la vertu ne sauvait pas, pourquoi s'en imposer les sacrifices ? On rejeta toute retenue; même les gens de bien coururent aux jouissances promptes, pour s'étourdir et user vite des biens d'une vie qu'on croyait ne posséder que pour un jour. Le méchant se livrait au crime dans l'espoir que le juge n'aurait pas le temps de frapper.

Au milieu de tant de calamités, Périclès conservait la fermeté de son âme. Il conduisit lui-même par mer une expédition contre Épidaure, ravagea les côtes de l'Argolide et

enleva Prasies en Laconie : mais la peste, qui se mit dans son armée, le força de revenir. Elle venait de gagner aussi le camp athénien devant Potidée qui résistait toujours. Le peuple, aigri par ses maux, en accusa Périclès, et le condamna à une amende de quinze ou même de cinquante talents. Au nombre de ses plus violents adversaires étai Cléon.

Périclès porta le malheur, comme la fortune, sans faiblir, malgré les coups qui chaque jour alors le frappaient, à l'agora ou dans sa maison. Sa sœur, quelques-uns de ses plus chers amis, succombèrent. Il avait un fils nommé Xantippos, qui se mêlait à ses ennemis et répandait contre lui les bruits les plus injurieux. Il l'aimait pourtant : la peste le lui enleva. Elle lui prit aussi son second fils, Paralos. Sa race allait s'éteindre et les autels héréditaires rester sans sacrifices ; pour la première fois la douleur le brisa. Au moment où il plaçait la couronne funèbre sur le front de son dernier-né, il poussa un cri et fondit en larmes. Il n'avait plus d'enfant légitime ; le peuple, bientôt revenu de son ingratitude, lui accorda tous les droits des citoyens pour un fils qui lui était né d'Aspasie, et le replaça lui-même à la tête de l'État en lui donnant, comme auparavant, une des dix places des généraux annuellement élus.

Une députation envoyée à Lacédémone, pendant sa disgrâce, pour demander la paix, avait été reçue avec mépris. La guerre reprit donc avec une nouvelle vigueur. Potidée, chaque jour plus vivement pressée, se rendit. Les généraux accordèrent aux habitants la permission de sortir, hommes, femmes et enfants, avec un manteau et quelque peu d'argent. Le peuple, qui avait dépensé 2000 talents à ce siége, leur fit un crime de cette douceur et faillit les mettre en jugement. Potidée fut repeuplée par 1000 familles athéniennes (430).

Siége de Platées; succès maritimes d'Athènes (430-429).

L'année suivante, Archidamos n'entra pas dans l'Attique, que la peste désolait, mais vint mettre le siége devant Pla-

tées, afin d'enlever aux Athéniens ce point d'appui hors de leur pays. Les Platéens invoquaient les serments des Grecs après la défaite de Mardonius. « Oui, répondit Archidamos, nous avons juré de vous défendre, mais tant que vous ne vous uniriez pas aux oppresseurs de la Grèce. Rompez avec Athènes; livrez-nous jusqu'à la fin de la guerre vos demeures et vos champs, pour que nous puissions nous y établir dans l'intérêt public. Vous serez libres d'aller où bon vous semblera, et nous vous donnerons même quelque argent pour vous aider à vivre. » Ces propositions dérisoires ne furent pas acceptées; aussitôt commença ce siége mémorable, un des épisodes les plus dramatiques de cette guerre. Des deux côtés on montra un égal acharnement, et on employa tout ce qu'enseignait l'art des siéges. Archidamos éleva une terrasse jusqu'à la hauteur de la muraille pour l'assaillir de plain-pied. Mais les Platéens exhaussèrent leur mur et en construisirent un second en arrière du premier. Attaques de vive force, surprises, tout échoua; il fallut changer le siége en blocus. Les alliés entourèrent la place d'un double mur fortifié, et y laissèrent la moitié de leurs troupes. Dans la ville il n'y avait pourtant que 400 Platéens et 80 Athéniens.

Dans le même temps, les Spartiates entreprirent de chasser les Athéniens de la mer d'Ionie. Une expédition dirigée contre Zacynthe et Céphallénie, en 430, avait mal réussi. L'année suivante, un grand effort fut fait contre l'Acarnanie Corinthe, Leucade, Anactorion et Ambracie fournirent des vaisseaux et des soldats; on appela à la curée les barbares du voisinage, Chaoniens, Molosses, Orestins. Perdiccas, allié d'Athènes, donna sous main 1000 Macédoniens, et ces forces, réunies à 1000 Spartiates, marchèrent sur Stratos, la capitale des Acarnanes. Cette armée si diverse et mal conduite arrivait en désordre; une sortie heureuse la dispersa. Une victoire navale de Phormion acheva de ruiner l'entreprise. Ce général n'avait que 20 galères contre 47 qui venaient du Péloponnèse. Aussi se tenait-il prudemment sous Naupacte; mais, au moment où la flotte ennemie traversait le détroit, il courut à elle. Surpris, les Péloponné-

siens se formèrent en cercle. Phormion ordonna à ses capitaines de courir autour du cercle et de le resserrer toujours davantage, en rasant les vaisseaux ennemis, sans en venir aux mains, avant que lui-même eût donné le signal. Il attendait un vent qui a coutume de s'élever en cet endroit au point du jour, et qui ne devait pas permettre aux Péloponnésiens de garder leur ordre. Dès qu'il souffla, les vaisseaux ennemis, serrés les uns contre les autres, se heurtèrent et s'embarrassèrent mutuellement; l'inexpérience des matelots augmentait la confusion. La bataille était déjà gagnée par Phormion, quand il fit commencer l'attaque. Plusieurs galères furent coulées et l'on en prit douze.

Les Lacédémoniens, étonnés d'un pareil échec, l'attribuèrent à l'impéritie de leur amiral. Ils envoyèrent trois Spartiates, au nombre desquels Brasidas, pour lui servir de conseil, et portèrent leur flotte à 77 vaisseaux. Phormion avait demandé des secours à Athènes : on lui expédia 20 navires qui, s'étant détournés pour une expédition en Crète, arrivèrent trop tard. Il fut donc obligé de tenir tête à la flotte ennemie, avec les seules galères qui avaient déjà combattu. Les Péloponnésiens parvinrent à en couper 9, qu'ils forcèrent à s'échouer à la côte. Mais les 11 autres, attirant à leur poursuite 20 vaisseaux ennemis, firent volte-face, les battirent, leur enlevèrent 6 bâtiments et reprirent ceux qu'ils avaient fait échouer. Un des amiraux se tua pour n'être pas pris, mais son corps fut porté par les flots aux Athéniens. Ainsi, malgré l'inégalité des forces, la victoire restait du côté d'Athènes, et elle ne perdait pas un seul de ses alliés de l'ouest.

Pour réparer ces échecs répétés, Brasidas conçut un projet hardi. Il fit passer par terre l'isthme de Corinthe aux matelots de la flotte, avec ordre de mettre en mer 40 vaisseaux qui se trouvaient dans les chantiers de Nisée, et de voguer sur le Pirée sans défense. Au lieu d'y courir à force de rames, ils s'arrêtèrent devant un fort de Salamine, qui, par ses signaux de feu, jeta l'alarme dans Athènes, dont toute la population descendit en armes au Pirée. On profita de cet avertissement, et des chaînes furent tendues désormais à l'entrée des ports.

Mort de Périclès (429).

Périclès ne put voir ces derniers succès. La peste qui diminuait chaque jour, et qui ne frappait plus que de rares victimes, l'atteignit à son tour. Le mal ne l'abattit pas d'un coup, mais le mina peu à peu. Comme il allait expirer, ses amis et les principaux citoyens assis autour de son lit, rappelaient ses vertus, ses talents et les neuf trophées qu'il avait élevés pour autant de victoires. Ils parlaient ainsi, pensant que déjà Périclès ne les entendait plus ; mais le mourant, se redressant par un dernier effort, leur dit : « Vous me louez de ce que tant d'autres ont fait comme moi, et vous oubliez ce qu'il y a de plus grand dans ma vie : c'est que jamais je n'ai fait prendre le deuil à un citoyen.

Cette modération durant un si long pouvoir est son plus bel éloge ; et, comme ce fut sa dernière pensée, ce devrait être le dernier mot prononcé sur lui. Écoutons cependant Thucydide, un de ses adversaires politiques : « Puissant par la dignité de son caractère, par sa sagesse et son incorruptible probité, il conduisait le peuple d'une main libre sans jamais se laisser conduire par lui. N'ayant pas acquis le pouvoir par d'indignes moyens, il ne sacrifiait rien pour être agréable au peuple, et au besoin il bravait son déplaisir. Voyait-il les Athéniens remplis d'une dangereuse confiance, il abattait leur fougue ; étaient-ils effrayés, inquiets, désespérés, il les relevait. Ce gouvernement était de nom une démocratie, de fait un empire, mais celui du premier citoyen de la république. » Son tombeau fut placé au Céramique parmi ceux des citoyens qui avaient péri dans les combats. N'était-il pas, en effet, tombé au milieu de la lutte et comme sur un champ de bataille ?

Affaire de Mitylène.

On en était déjà à la quatrième année de la guerre (428), et, malgré les ravages annuels d'Archidamos, qui reparut encore cet été dans l'Attique, les Athéniens avaient l'avan-

tage, car ils n'avaient rien perdu, et ils avaient pris Potidée. Mais à ce moment éclata une révolte qui pouvait ébranler toute leur domination.

Mitylène, comme toutes les cités grecques, avait deux partis. Les grands qui tenaient le peuple dans une étroite dépendance n'avaient accepté qu'avec douleur et par crainte des Perses, la suprématie d'Athènes. Bien qu'Athènes fût restée pour Mitylène, comme pour Chios, dans les termes de la primitive alliance ils se rappelaient les jours brillants de Pittacos, et ce temps où l'île entière de Lesbos leur était soumise. On les a vus solliciter secrètement, avant même la guerre de Corcyre, l'appui de Lacédémone. Encouragés par les Béotiens qui étaient de leur race, ils augmentèrent la force de leurs murs et le nombre de leurs vaisseaux, forcèrent les habitants des petites villes du voisinage à s'établir dans leur cité, et soudoyèrent des auxiliaires. Méthymne et Ténédos dénoncèrent à Athènes ces préparatifs. Une ambassade pacifique envoyée à Mitylène ne rapporta que des paroles de guerre, et on apprit en même temps que les Péloponnésiens recevaient les révoltés dans leur alliance. « Athènes, disaient ceux-ci, affaiblie et ruinée par la peste et la guerre, ne résistera pas à une vive attaque ; » et les Spartiates, dans l'ardeur de la haine, rappelaient déjà aux armes les alliés. A peine de retour de leur troisième invasion dans l'Attique, ils se disposaient à traîner une flotte par-dessus l'isthme pour envelopper Athènes de toutes parts.

On ne parle que de la constance romaine ; il faudrait quelquefois parler de la constance de ce peuple, qui depuis quatre ans ne possédait plus, de son territoire, que l'espace couvert par les murailles de sa ville. Il avait déjà envoyé une escadre devant Mitylène, une autre voguait vers l'Acarnanie ; il semblait que le Pirée fût vide. A la nouvelle du projet des Lacédémoniens, il en sortit 100 galères encore, qui, sous les yeux de l'ennemi étonné, vinrent ravager les côtes du Péloponnèse. Quand, l'été suivant (427), l'armée de la ligue envahit une quatrième fois l'Attique, le courage d'Athènes n'en fut pas ébranlé ; pas une galère, pas un sol-

dat ne furent rappelés de Mitylène ; et cependant Périclès n'était plus là. Le Spartiate Saléthos avait pris la direction de la défense de cette ville. Mais à peine eut-il, pour une attaque générale des lignes athéniennes, fait distribuer des armes au peuple, que cette multitude longtemps opprimée se souleva contre les grands. Il fallut traiter et livrer la ville à Pachès, le général athénien.

Ici se place une tragédie sanglante. Les Spartiates avaient donné dès le principe à cette lutte le caractère de cruauté féroce que les peuples du midi de l'Europe, Grecs, Romains, Italiens du moyen âge ou Espagnols ont trop souvent imprimé à leurs guerres. Tous les alliés d'Athènes, tous les marchands, les pêcheurs, même les neutres, qui étaient tombés entre leurs mains, avaient été mis à mort, et leurs cadavres étaient restés sans sépulture. Une flotte péloponnésienne venait tout récemment encore de montrer le long des côtes de l'Ionie cette facilité à tuer, sans l'excuse du péril encouru. Athènes n'était pas demeurée en reste : des ambassadeurs que Lacédémone envoyait au grand roi, saisis par elle, furent exécutés ; un d'eux était l'instigateur de la révolte de Potidée. Les Platéens n'avaient pas eu plus de pitié pour les Thébains qui avaient tenté de surprendre leur ville. La trahison des Mityléniens, sans prétexte, puisqu'ils étaient les plus favorisés des alliés, avaient mis Athènes dans le plus grand péril, et amené une flotte du Péloponnèse jusque sous les côtes de l'Ionie. Ils n'avaient donc pas, d'après l'esprit de ce temps et le caractère de cette guerre, de merci à attendre, pas plus que Capoue n'en eut de Rome après s'être donnée à Annibal. Parmi les prisonniers envoyés par Pachès était Saléthos. Son procès fut court : malgré ses efforts pour sauver sa vie, on l'exécuta presque à son arrivée. Dans l'irritation où le peuple était encore, il prit, sur les instances de Cléon, l'atroce résolution de faire périr toute la population de Mitylène.

Ce Cléon, l'indigne héritier de Périclès, était, à la grande joie d'Aristophane, qui tire de là d'intarissables plaisanteries, un corroyeur d'Athènes, fort ami des petites gens et grand parleur, violent, impétueux, se démenant sans dignité

à la tribune où il portait non la tenue et la sévère éloquence de Périclès, mais la langue et les gestes du Pirée. Cléon, qui fut une fois convaincu de vénalité, Cléon, mauvais orateur, mauvais général et flatteur de la populace, avait pourtant de l'énergie. Un jour elle le servira bien, mais cette fois elle lui fit faire une mauvaise action. Quand on délibéra sur le sort des Mityléniens, il soutint qu'un grand et terrible exemple était nécessaire ; son opinion passa. Mais le peuple, meilleur que lui, revint le lendemain à des sentiments plus dignes d'Athènes. Le vaisseau à qui était remis l'arrêt de mort, avait une avance de vingt-quatre heures. Chargé d'un tel message, il allait lentement. La galère qui portait le contre-ordre fit la plus grande diligence ; Pachès venait de lire sur la place de Mitylène le décret fatal et allait l'exécuter, lorsque la seconde trirème entra dans le port. Les mille partisans de Lacédémone envoyés à Athènes n'en furent pas moins égorgés. C'était déjà une assez sanglante boucherie. Quant à Mitylène, ses murs furent rasés, ses vaisseaux confisqués et toute l'île, moins le territoire de Méthymne, fut divisée en 3000 parts. On en consacra un dixième aux dieux ; le reste fut donné par le sort à des Athéniens qui affermèrent ces champs à des cultivateurs de Lesbos, au prix d'une redevance de deux mines pour chaque lot. Mitylène pourtant ne tarda pas à se relever et à redevenir très-florissante.

Un exemple, heureusement d'une autre sorte, fut en même temps donné par Athènes à ses alliés. Le conquérant de Lesbos, Pachès, commit certaines violences dans la ville. De retour à Athènes, il fut mis en jugement, et, prévoyant une condamnation, se perça de son épée, au tribunal même. Athènes disait bien haut qu'elle ne voulait pas plus d'injustices que de révoltes.

Prise de Platées (427) ; massacres à Corcyre (427-425).

Le sang des Mityléniens retomba sur la tête des Platéens. Les Spartiates s'acharnaient contre cette poignée d'hommes qui depuis deux ans résistaient héroïquement, haussant et

réparant leurs murailles, ruinant les fortifications des ennemis, brisant leurs machines, bravant une pluie de feu, de soufre et de poix que les assiégeants lançaient sur eux, et les flammes qui dévorèrent une partie de leur ville. Enfin, entourés d'une double circonvallation, et privés de vivres, ils allaient capituler, quand leur vint l'idée d'une audacieuse entreprise. Il s'agissait de franchir le double mur des ennemis, et de ne leur laisser à prendre qu'une cité vide de ses défenseurs. En comptant les briques, ils étaient parvenus à connaître la hauteur des murs et avaient construit des échelles assez longues pour en atteindre le faîte. Au moment de l'exécution, il n'y eut que 220 hommes, c'est-à-dire la moitié de la garnison, qui se risquèrent à tenter ce coup périlleux. Par une nuit obscure, tandis que le vent soufflait et qu'il tombait une pluie mêlée de neige, ils sortirent de la ville, silencieux, éloignés les uns des autres, pour ne point entre-choquer leurs armes, tous ayant un pied nu, afin de ne pas glisser. Ils appliquèrent leurs échelles et montèrent. Les premiers n'avaient que leur cuirasse et un poignard; ceux qui suivaient portaient des javelots et d'autres armes. Une brique qui tomba donna l'éveil aux assiégeants. Ils coururent aussitôt de tous côtés et allumèrent des signaux : les Platéens de la ville en allumèrent d'autres pour les tromper. Munis de torches, ils cherchaient partout ceux qui avaient causé l'alarme ; mais leurs feux ne faisaient que guider les coups des Platéens qui, invisibles dans l'ombre, frappaient sûrement. Les 200 parvinrent enfin à franchir les retranchements et le fossé couvert de glace; ils se dirigèrent du côté de Thèbes pour tromper les poursuites ; ils voyaient en effet, par la lumière des torches, les ennemis qui les cherchaient vers le Cithéron. Après avoir fait six ou sept stades dans cette direction, ils tournèrent du côté des montagnes et arrivèrent sains et saufs en Attique.

Mais le reste de la garnison était trop faible pour prolonger davantage la résistance : il fallut capituler. Les Spartiates se vengèrent cruellement du temps qu'ils avaient perdu à ce siége, et montrèrent une cruauté froide, d'autant plus odieuse qu'ils y mêlèrent un appareil de justice. Cinq

juges spéciaux furent envoyés de Lacédémone : les prisonniers comparurent un à un; on ne portait contre eux aucun chef d'accusation, on se bornait à leur demander « si dans cette guerre, ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens ou à leurs alliés. » A cette question dérisoire les malheureux, interdits, gardaient le silence et on les égorgeait. 200 Platéens et 25 Athéniens périrent ainsi ; leurs femmes furent réduites en servitude, leur ville rasée et le territoire donné aux Thébains.

A Corcyre, comme partout, l'aristocratie et le peuple, les riches et les pauvres, ceux-là soutenus par Lacédémone, ceux-ci par Athènes, se disputaient avec fureur le pouvoir. Longtemps ces discordes intérieures n'amenèrent d'autre catastrophe que l'exil du parti le plus faible ; mais maintenant que les vaincus peuvent appeler l'étranger à leur aide, ces luttes intestines prendront un caractère d'atroce cruauté et de perfidie.

Les riches Corcyréens que les Corinthiens avaient faits prisonniers à la bataille de Sybota avaient été relâchés, et, depuis leur retour, ils s'efforçaient, pour remplir la secrète condition de leur mise en liberté, d'entraîner l'île dans le parti des Péloponnésiens. Pithias, chef de la faction populaire, accusé par eux de trahir la patrie, accuse à son tour de sacrilége cinq d'entre eux, qui se vengent en l'immolant au milieu même du sénat. Ils s'emparent de la ville, égorgent 60 partisans de Pithias, promettent la liberté aux esclaves qui se joindront à eux et appellent la flotte péloponnésienne. Le peuple, d'abord surpris, reprend courage; 12 vaisseaux accourent de Naupacte et donnent l'avantage au parti populaire. Mais 53 galères arrivent du Péloponnèse; les Athéniens, malgré leur petit nombre, balancent la victoire dont le général spartiate ne sait pas profiter. Averti par les signaux de feux que 60 galères athéniennes approchaient, il s'enfuit ; alors commence un horrible massacre. Les nobles et leurs partisans s'étaient réfugiés dans un temple. Pour les en tirer, on leur promet un jugement impartial ; 500 qui l'acceptent sont condamnés à mort et égorgés. Les autres se frappent eux-mêmes dans le temple.

Pendant sept jours on tua dans Corcyre, et les passions déchaînées profitèrent de cet affreux désordre pour se satisfaire : des débiteurs tuèrent leurs créanciers afin d'éteindre une dette ; des inimitiés personnelles se couvrirent du prétexte de la vengeance publique. 600 de ces malheureux s'étaient échappés ; ils se fortifièrent sur le mont Iston et s'y défendirent deux années. Forcés par les Athéniens de se rendre, ils furent transportés sur un ilot pour y attendre le jugement d'Athènes. Jusque-là leur vie était sauve, mais à condition que pas un ne tenterait de fuir. Les chefs du parti démocratique leur tendirent un piége odieux. De faux amis les engagèrent à s'échapper et leur en offrirent les moyens. Quelques-uns acceptèrent ; aussitôt la sentence fut portée. On les retira vingt par vingt de leur prison, et on les conduisit attachés entre deux haies d'hoplites, qui frappaient et perçaient ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis. Des hommes armés de fouets hâtaient leur marche. 60 furent ainsi emmenés et exécutés, sans que ceux qu'ils avaient laissés derrière eux s'en doutassent ; enfin, instruits de la vérité, ils refusèrent de sortir. Les Corcyréens enlevèrent le toit de l'édifice où ils s'étaient réfugiés et les accablèrent de projectiles de toutes sortes. Les malheureux se tuaient eux-mêmes avec les flèches qu'on leur lançait, se pendaient aux lits de leur prison, ou s'étranglaient de leurs propres mains.

Il en coûte de dire que ce fut seulement après ces odieux massacres que Corcyre retrouva son ancienne tranquillité. Pour y parvenir, il n'avait pas fallu moins, tant la haine des deux côtés était féroce, que l'extermination de tout un parti par l'autre. Mais le signal de ces perfidies et de ces violences, qui l'avait donné? Ceux qui, sans cause, voulurent détacher Corcyre d'Athènes, et qui poignardèrent Pithias en plein sénat : la faction des grands.

« Dans cette guerre de Corcyre, dit Thucydide, il se commit toutes les horreurs qui arrivent ordinairement dans de telles circonstances ; elles furent même surpassées : car un père tua son fils ; des suppliants furent arrachés des asiles sacrés : d'autres égorgés au pied des autels, tant fut cruelle cette sédition ! Elle le parut encore davantage parce qu'elle

était la première. En effet, la Grèce fut dans la suite presque tout entière ébranlée, et comme partout y régnait la discorde, les chefs du parti populaire appelaient les Athéniens, et la faction du petit nombre les Lacédémoniens. Les villes étaient en proie à la sédition, et celles qui s'y livraient les dernières, instruites de ce qui s'était fait ailleurs, s'abandonnaient à de plus grands excès, jalouses de se distinguer par la gloire de l'invention, soit dans l'art qu'elles mettaient à nuire aux ennemis, soit dans l'atrocité jusqu'alors inouïe de leurs vengeances. Dans la paix, les esprits ont plus de douceur ; la guerre donne des leçons de violence et rend les mœurs des citoyens conformes à l'âpreté des temps. »

Heureusement, nous pouvons taxer ici Thucydide, d'après lui-même, d'exagération, car il ne montre rien de semblable dans la suite de son histoire.

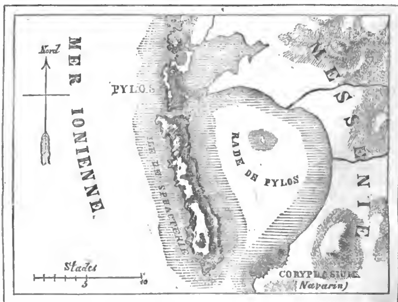
Constance des Athéniens; occupation de Pylos et de Sphactérie (425).

Comme si la nature eût voulu concourir à ce bouleversement général, des tremblements de terre ébranlèrent l'Attique, l'Eubée, toute la Béotie et surtout Orchomène. La peste n'était jamais entrée dans le Péloponnèse ; elle recommença à décimer pendant une année entière les Athéniens. Depuis sa première apparition elle leur avait enlevé 4300 hoplites, 300 cavaliers, et d'innombrables victimes dans le reste de la population. Ce furent les derniers coups du fléau. Pour apaiser le dieu qui envoyait et chassait la peste, les Athéniens purifièrent l'île d'Apollon. Tous les restes des morts ensevelis à Délos furent exhumés ; il fut défendu désormais d'y naître ou d'y mourir. Les malades étaient transportés dans l'île voisine de Rhénée. On institua des jeux et des courses de chevaux qui durent se célébrer tous les cinq ans.

Une preuve qu'il faut faire au peuple d'Athènes sa part dans les grandes choses accomplies par Périclès, c'est que depuis quatre années qu'il avait perdu ce guide éclairé, il avait montré, contre le double fléau de la peste et de la

guerre, la constance que lui recommandait le grand orateur : point de troubles dans la ville, point d'esprit étroit dans le choix des chefs. Cléon pouvait bien monter à la tribune, c'étaient les généraux éprouvés par de bons services, fussent-ils nobles, riches et amis de la paix, comme Démosthène et Nicias, qui commandaient les armées.

Cette même année Démosthène remporta dans l'Acarnanie les plus brillants avantages et vainquit sur terre les Péloponnésiens. Il y eut tant de morts à la bataille d'Olpée que



pour sa part du butin le général eut 300 panoplies qu'il consacra dans les temples d'Athènes. Mais cette guerre d'Acarnanie ne pouvait avoir de grands résultats. Une audacieuse entreprise de Démosthène parut un moment devoir tout terminer. Il avait été frappé, en naviguant autour du Péloponnèse, de la position remarquable de Pylos, promontoire de la côte de Messénie, qui domine la rade actuelle de Navarin. Il lui sembla que si l'on pouvait l'occuper et y établir des Messéniens, ce serait en quelque sorte attacher au flanc du Péloponnèse une torche enflammée. Il obtint du

peuple athénien la permission de tenter quelque chose; mais, lorsque la flotte qui allait à Corcyre et en Italie fut arrivée devant Pylos, les généraux qui la commandaient s'effrayèrent de son projet et s'opposèrent à son exécution. Par bonheur les vents se mirent du côté de Démosthène, et, poussant les Athéniens à la côte, les forcèrent de relâcher, Dès qu'on fut à terre, les soldats, avec cette activité industrieuse et cette intelligence qui caractérisaient les Athéniens. se mirent à improviser d'eux-mêmes des fortifications et à construire des murs, sans outils pour tailler les pierres, sans auges pour porter le ciment. Au bout de six jours le rempart était à peu près achevé; Démosthène y resta avec cinq galères.

Sparte fut justement effrayée à cette nouvelle, car c'était une excellente station pour les flottes ennemies, à l'occident du Péloponnèse; et de Pylos, les Athéniens allaient remuer toute la Messénie, peut-être même provoquer quelque nouveau soulèvement des hilotes. Elle rappela en toute hâte son armée de l'Attique où elle n'était entrée que depuis quinze jours, et sa flotte des eaux de Corcyre, afin de bloquer Pylos par terre et par mer. La rade de cette ville se trouvait barrée à son entrée par une île de 15 stades de long (2 kilom., 7), appelée Sphactérie. Les Lacédémoniens y jetèrent 420 hoplites et fermèrent de chaque côté de l'île les passages qui donnaient accès dans la rade, avec des vaisseaux, ayant la proue tournée en dehors. Du côté de la mer, Pylos n'avait guère d'autre défense que les difficultés d'un débarquement. Ce fut pourtant de ce côté que l'attaque commença; elle dura deux jours sans succès. Brasidas, qui s'y était conduit avec le plus grand courage, y fut couvert de blessures et perdit son bouclier que les flots portèrent aux Athéniens. Cependant rien n'était désespéré pour Lacédémone, tant qu'elle restait maîtresse de la mer; mais 50 vaisseaux athéniens arrivèrent de Zacynthe, assaillirent la flotte ennemie, et, après un furieux combat, forcèrent les vaisseaux de s'échouer à terre. Aussitôt ils enveloppèrent Sphactérie et les 420 Lacédémoniens qui s'y trouvaient.

Sparte, à ces nouvelles, fut dans la consternation. Le

nombre des Spartiates n'avait en effet cessé de décroître depuis Lycurgue. Au temps du législateur, ils étaient 9000; au moment de la bataille de Platées, 5000; avant un quart de siècle on n'en comptera plus que 700. La perte de ceux qu'Athènes tenait assiégés eût été irréparable. Les éphores se rendirent eux-mêmes à Pylos pour examiner l'état des choses, et ne virent d'autre moyen d'échapper à ce malheur que de conclure un armistice avec les généraux athéniens. Il fut convenu que des ambassadeurs partiraient de Lacédémone pour Athènes, que, jusqu'à leur retour, Lacédémone livrerait tous les vaisseaux qu'elle avait dans la rade, 60 galères, enfin que les Athéniens maintiendraient le blocus de Sphactérie, mais qu'ils laisseraient passer aux 420 deux chœnices attiques (2 lit., 6) de farine par homme, deux cotyles (0 lit., 54) de vin et un morceau de viande; la moitié pour les valets.

Les députés lacédémoniens parurent dans l'assemblée d'Athènes, et, contre leur habitude, firent un long discours, offrant la paix en échange de leurs prisonniers, ajoutant que, dès qu'ils auraient traité, toute cité à leur exemple poserait les armes. Que devenaient donc les griefs tant reprochés à Athènes, au commencement de la guerre? Pour sauver quelques-uns de ses citoyens, Sparte abandonnait ses alliés et ce qu'elle trouvait naguère une cause si juste! Mais l'année précédente, n'avaient-ils pas lâchement trahi les Ambraciotes après la défaite d'Olpée? Malheureusement Périclès n'était plus là pour imposer au peuple un désintéressement utile. Cléon poussa l'assemblée à exiger la restitution des places cédées lors de la trêve de trente ans. Les députés ne pouvaient accepter de telles conditions; ils revinrent sans avoir rien fait.

L'armistice cessa à leur arrivée, mais les Athéniens, prétextant la violation de quelque condition, refusèrent de rendre les vaisseaux. C'était se donner gratuitement le tort d'un manque de loyauté, car ces vaisseaux rendus n'auraient pu être d'aucune utilité aux Spartiates. La famine était le plus grand péril que les assiégés eussent à craindre; l'île, en effet, couverte de bois, était difficile et dangereuse à enlever

de vive force. On promit la liberté à tout hilote qui parviendrait à y porter des vivres. Beaucoup tentèrent l'entreprise et réussirent. Les 420 purent tenir jusqu'aux approches de l'hiver. Il était à craindre que dans cette saison les Athéniens de Pylos n'eussent eux-mêmes la plus grande peine à trouver des subsistances. Déjà l'armée souffrait; on le sut à Athènes. Cléon, qui avait fait rejeter naguère les propositions des Lacédémoniens, s'en prit aux généraux. Si les hostilités traînaient en longueur, c'était, disait-il, qu'ils manquaient de résolution, et il avait raison, car les Athéniens avaient à Pylos 10000 hommes contre 420. Nicias, toujours alarmé, croyait, même avec de telles forces, le succès impossible; et, pour mettre le démagogue au pied du mur, il lui dit d'aller à Sphactérie. Cléon d'abord hésita; mais le peuple pressé, lui aussi, d'en finir, le prit au mot. Il fallut s'exécuter. Cléon promit que dans vingt jours tout serait terminé. Il n'en fallait pas davantage, du moment qu'on était résolu à tenter sérieusement la descente. Prudemment il demanda qu'on lui adjoignit Démosthène pour collègue; et il eut la sagesse de ne rien faire sans consulter cet habile homme. Peu de jours avant son arrivée à Pylos, un feu allumé pour cuire des aliments, et mal éteint, avait gagné le bois, et l'incendie, excité par un vent violent, avait dévoré la forêt. Cet accident faisait disparaître le principal danger de la descente. Démosthène la préparait; il la fit avec Cléon. Une nuit ils assaillirent l'île avec toutes leurs forces. Ils avaient beaucoup de troupes légères. Elles gagnèrent rapidement les points les plus élevés, et de là harcelèrent les Lacédémoniens qui n'étaient pas habitués à ces cris, à ces attaques d'ennemis fuyant dès qu'ils avaient frappé. Les cendres de la forêt nouvellement consumée s'élevaient dans l'air et les aveuglaient; étourdis, ne distinguant plus rien, immobiles à la même place, ils recevaient de toutes parts des projectiles dont leur cuirasse de feutre les garantissait mal. Pour rendre le combat moins inégal, ils se retirèrent en masse vers un fort élevé à l'extrémité de l'île. Déjà ils étaient plus heureux dans cette position et commençaient à repousser les assaillants, lorsque tout à coup ils virent paraître sur les rochers, au-dessus de

leurs têtes, un corps de Messéniens qui les avait tournés. Il fallut se rendre. Ils obtinrent du moins la permission de consulter auparavant les Lacédémoniens qui se trouvaient sur la côte voisine; ceux-ci répondirent : « Les Lacédémoniens vous laissent libres d'agir comme vous l'entendrez, à condition que vous ne ferez rien de honteux. » Ils se rendirent avec leurs armes. Apparemment ce qui était jadis honteux pour Sparte ne l'était plus. 128 étaient morts dans l'attaque. Sur les 292 survivants, il y avait 120 Spartiates appartenant pour la plupart aux premières familles. Quelqu'un vantait devant un des prisonniers le courage de ceux de ses compagnons qui avaient été tués. « On ne saurait, répondit-il, avoir trop d'estime pour les flèches, si elles savent discerner le brave du lâche. » C'est une réponse bien athénienne pour un Spartiate; Léonidas en avait d'autres (425).

Le succès de Sphactérie accrut considérablement la faveur de Cléon auprès du peuple. Aristophane s'en vengea par des satires. Cléon ne fut plus dans ses pièces que le *Paphlagonien*, l'infâme esclave qui s'insinue dans la faveur du vieux Dêmos (peuple), fait accabler de coups les bons esclaves Nicias et Démosthène, et sert au maître ce gâteau de Pylos, que Démosthène seul a préparé. Bornons-nous à remarquer que, si tout l'honneur de cette affaire revient réellement à Démosthène, Cléon y apporta une énergie qui ne fut pas inutile; qu'il ne paraît pas, même dans le récit de Thucydide, s'être mal comporté comme soldat ou capitaine; et qu'enfin ce qu'il avait promis, il l'exécuta.

L'équilibre était donc rompu; la fortune penchait du côté des Athéniens. Ils poursuivirent leur succès avec une rare vigueur. Nicias, à la tête d'un armement considérable, débarqua sur l'isthme, battit les Corinthiens, puis alla prendre Méthana dans l'Argolide, dont les campagnes furent incessamment ravagées par la garnison qu'il y laissa (425). L'année suivante; il enleva l'île de Cythère, voisine de la côte méridionale du Péloponnèse, commode par conséquent, soit pour arrêter les navires qui en approchaient, soit pour y faire des descentes. D'ailleurs elle regarde la mer de Crète et celle de Sicile, où Athènes à ce moment même avait une

flotte, pour soutenir les cités en guerre avec Syracuse. L'importance de la position de Cythère fit accorder à ses habitants de douces conditions. Nicias leur donna une garnison d'Athéniens, mais ne leur imposa qu'un tribut de quatre talents.

Après avoir impunément ravagé pendant sept jours la Laconie, Nicias revint sur Thyrée, dans la Cynurie, où les Spartiates avaient établi les Éginètes. Il enleva d'assaut la ville en présence d'une armée lacédémonienne qui n'osa la défendre, et mit à mort tous ceux qu'il y prit. C'est ici que se place probablement la sanglante tragédie accomplie à Sparte, l'assassinat de 2000 hilotes (voy. p. 37) des plus braves, pour affaiblir et effrayer ceux de leurs compagnons que les succès d'Athènes auraient pu porter à la révolte.

Dans le même temps, Démosthène manqua de faire une conquête plus importante. La discorde régnait à Mégare; une faction à la fin chassa l'autre, mais les proscrits, retirés à Pégées, infestaient de là toute la Mégaride, que les Athéniens, de leur côté, venaient régulièrement ravager tous les ans. Une partie du peuple se lassa de cette situation et conspira pour ouvrir les portes aux Athéniens. Le complot échoua, Démosthène du moins en profita pour s'emparer de Nisée et des Longs-Murs. Brasidas, accouru dans Mégare, y fit entrer les exilés. On leur avait fait jurer l'oubli du passé : ils mirent à mort 100 de leurs adversaires, et Mégare resta depuis ce temps soumise à la plus ombrageuse oligarchie.

Ainsi Athènes prenait partout l'offensive. Sparte semblait paralysée. Elle n'agissait plus, ne savait plus se résoudre à rien; la perte de tant de positions importantes, de ses meilleurs guerriers, de ses hilotes qui désertaient tous les jours, l'avait rendue timide. La mer l'effrayait; ses armées de terre même ne lui semblaient jamais assez nombreuses. Elle s'adressa au grand roi avec de plus vives instances que par le passé, pour en obtenir des secours, trahissant ainsi la cause de la Grèce entière et sa vieille gloire des Thermopyles. Les Athéniens arrêtèrent en Thrace le Perse Artapherne. Dans la lettre dont il était porteur, le roi se plaignait

de ne pouvoir comprendre les intentions des Spartiates, pas un de leurs envoyés ne lui disant la même chose, et, à cet effet, il leur adressait un député. Athènes essaya de neutraliser ces efforts de Lacédémone, et peut-être de la supplanter dans les bonnes grâces du roi. Elle renvoya honorablement Artapherne en le faisant accompagner d'une ambassade. La Grèce allait donc avoir dès ce temps le honteux spectacle, qui ne lui fut pas épargné dans la suite : les fils des vainqueurs de Salamine et de Platées aux pieds du successeur de Xerxès. Heureusement à Éphèse les députés apprirent la mort du grand roi et n'allèrent pas plus loin.

Athènes n'en avait pas moins trahi par cette pensée malheureuse toute son histoire et ses destinées. Elle l'expia presque aussitôt par des revers.

Le plan habile de Démosthène avait réussi; le Péloponnèse était enveloppé d'un cercle de postes ennemis. Il restait à fermer l'isthme pour emprisonner les Spartiates dans leur presqu'île. On pouvait le faire en occupant Mégare, mieux encore en entraînant la Béotie dans l'alliance d'Athènes. La tentative sur Mégare ayant échoué, Démosthène reprit son projet sur la Béotie. Il avait des intelligences avec quelques Béotiens qui s'engageaient à lui livrer Chéronée; lui-même devait surprendre Siphées, sur le golfe de Crissa, et du côté de l'Eubée, le général athénien Hippocrate avait ordre de s'emparer de Délion. Ces trois coups de main devaient s'exécuter le même jour. Malheureusement le complot ne fut point tenu secret ou l'on s'entendit mal. Il en résulta que l'entreprise sur Siphées et sur Chéronée manqua, et Hippocrate, en retard de quelques jours, vit accourir à lui toutes les forces béotiennes que le plan de Démosthène avait eu pour objet de diviser. Hippocrate avait eu le temps toutefois d'occuper et de fortifier le temple d'Apollon à Délion. Les Béotiens crièrent au sacrilége et attaquèrent les Athéniens, qui perdirent 1000 hoplites. Dans cette bataille, Socrate sauva le jeune Xénophon blessé, comme il avait déjà sauvé Alcibiade à Potidée; et avec son ami Lachès et quelques autres braves, se retira pas à pas devant la cavalerie thébaine. Pendant qu'il montrait cette froide bravoure, Aristo-

phane écrivait sa comédie des *Nuées*. Les vainqueurs reprirent aussitôt Délion, et il ne resta rien aux Athéniens de cette expédition.

Sparte n'avait qu'un homme, Brasidas, mais aussi intelligent que brave. Ce qu'Athènes avait fait contre Sparte à Pylos, à Cythère, à Méthana, il entreprit de le faire contre Athènes dans la Chalcidique et la Thrace. Au commencement de la guerre, Athènes avait contraint le roi de Macédoine, Perdiccas, à entrer dans son alliance, et elle avait gagné l'amitié de Sitalcès, le puissant roi des Odryses, dont le territoire s'étendait de la mer Égée au Danube, et de Byzance aux sources du Strymon, sur une longueur de trente journées de chemin. A l'instigation d'Athènes, Sitalcès avait même envahi, en 429, la Macédoine à la tête de 150000 hommes. Mais depuis son zèle s'était refroidi. Quant à Perdiccas, il n'avait jamais perdu une occasion de nuire en secret aux Athéniens. En ce moment même il sollicitait Sparte d'envoyer une expédition sur les côtes de Thrace et dans la Chalcidique, dont plusieurs villes n'attendaient qu'une occasion de secouer le joug des Athéniens. Enlever à Athènes ces pays, d'où elle tirait ses bois de construction, c'était la frapper dans sa marine, dans sa force. D'ailleurs en portant la guerre vers le nord, on l'éloignait du Péloponnèse, qui souffrait depuis quelque temps tous les désastres. Brasidas fut chargé de cette tâche d'autant plus difficile, qu'on lui donnait pour soldats des hilotes armés en hoplites, que Lacédémone éloignait par crainte d'une révolte. En outre, cette armée devait faire route par terre, c'est-à-dire traverser la Thessalie, pays allié des Athéniens. Brasidas se tira de toutes les difficultés par son habileté et par une souplesse de génie rare chez un Lacédémonien. Il calma les défiances des Thessaliens, et arriva sur les terres de Perdiccas. Ce prince voulait qu'il l'aidât à renverser Arrhidée, roi des Lyncestes; mais Brasidas craignit de rendre le Macédonien trop fort. Entretenir des divisions dans ces contrées, c'était le seul moyen d'y trouver toujours des alliés. Il refusa donc, et Perdiccas, mécontent, réduisit la solde qu'il fournissait aux troupes de La cédémone. Leur général se hâta d'entrer en Chalcidique.

Dans la première ville qu'il rencontra, Acanthe, les sentiments étaient partagés. Brasidas était éloquent, car les malheurs du temps avaient forcé les Spartiates de cultiver un art jadis dédaigné; il demanda à être introduit seul dans la ville, rappela le désintéressement de Lacédémone, dont les magistrats lui avaient promis, disait-il, par les serments les plus sacrés, de laisser sous leurs propres lois les peuples qui entreraient dans son alliance. A ces promesses de liberté, il joignait des menaces : « Nous n'aspirons pas à la domination, mais quand nous travaillons à réprimer ceux qui veulent l'usurper, nous serions injustes envers le plus grand nombre si, en apportant à tous la liberté, nous vous laissions, avec indifférence, mettre obstacle à nos desseins. » Les Acanthiens hésitèrent longtemps à se séparer d'Athènes dont ils ne se plaignaient pas. A la fin, le parti favorable à Sparte l'emporta, et ils ouvrirent leurs portes à Brasidas.

Il s'empara de la même façon de Stagire ; Amphipolis aussi tomba en son pouvoir. Il s'était introduit par surprise dans un des faubourgs de la ville ; mais elle se montrait disposée à résister; il gagna les habitants par la douceur des conditions qu'il leur offrit; il permettait à tous, Amphipolitains ou Athéniens, de rester, en conservant leurs droits et leurs biens; il accordait à ceux qui voudraient sortir, cinq jours pour emporter ce qui leur appartenait. Il y avait longtemps que la guerre ne s'était faite avec autant d'humanité; et c'était un Spartiate qui en donnait l'exemple! Remarquons aussi le peu d'empressement des alliés d'Athènes à secouer un joug qui, d'après les faits, se montre moins odieux et moins dur que les déclamations des rhéteurs ne l'ont représenté.

L'approche d'un ennemi aussi actif que Brasidas, et les coups qu'il avait déjà frappés, auraient dû engager les généraux d'Athènes, dans cette région, à concentrer toutes leurs forces sur le continent et non loin d'Amphipolis, le principal établissement d'Athènes de ce côté. L'un d'eux était alors à Thasos, où il n'y avait rien à garder; accouru trop tard, il ne put sauver qu'Éion. Le peuple, sur la proposition de Cléon, punit cette fâcheuse négligence d'un exil qui dura

vingt années. La postérité doit à cette sentence un chef-d'œuvre, car l'exilé était Thucydide, qui employa ses loisirs à écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse.

Ces événements disposèrent les deux partis à suspendre les hostilités. Une trêve d'un an fut conclue par les deux grands États, pour eux et leurs alliés (mars 423). Il fut convenu que chacun conserverait ce qu'il possédait actuellement. Les peuples de la ligue péloponnésienne furent autorisés à naviguer sur les mers qui baignaient leurs côtes ou sur celles de leurs alliés; mais il leur était interdit de se servir de vaisseaux longs. Les signataires du traité devaient garantir à tous le libre accès du temple et de l'oracle d'Apollon Pythien, ne point recevoir les transfuges, libres ou esclaves, protéger les hérauts et députés qui voyageraient par terre ou par mer pour accommoder des différends; enfin faciliter par tous les moyens la conclusion d'une paix définitive.

Tandis que ce traité se concluait à Athènes, Brasidas entrait à Scioné, dans la presqu'île de Pallène, reçu à bras ouverts par les habitants, qui lui décernèrent une couronne d'or et lui ceignirent la tête de bandelettes, comme un athlète victorieux. Cette conquête avait suivi de deux jours la conclusion de la trêve; elle devait être restituée; Sparte s'y refusa, et la guerre recommença. Nicias, arrivé avec des forces considérables, reprit Scioné, puis Mendé que le peuple lui livra, et ramena Perdiccas dans l'alliance d'Athènes, tandis que Brasidas échouait dans une tentative sur Potidée. L'année suivante Cléon fut nommé général. Il voulait qu'Athènes fît un vigoureux effort de ce côté comme naguère à Pylos, et il avait raison; car il fallait à tout prix arrêter les progrès de Brasidas. Il commença par s'emparer avec quelque habileté de Toroné et de Galepsos; puis il se dirigea sur Amphipolis. Il s'arrêta quelque temps à Éion, pour attendre des auxiliaires qui lui venaient de Thrace et de Macédoine; mais, tourmenté par l'ardeur de ses soldats, il alla camper, en face même d'Amphipolis, sur une hauteur. Brasidas était dans la ville; il surprit les Athéniens dans un faux mouvement, et remporta une victoire complète qu'il paya de sa vie. Cléon périt aussi dans l'action : selon Thucydide, il prit un

des premiers la fuite; selon Diodore, il mourut en homme de cœur. Quant à Brasidas, véritable héros et homme supérieur, il fut pleuré de tous les alliés qui suivirent en armes ses funérailles. Son tombeau fut entouré d'une enceinte consacrée; et des jeux, des sacrifices annuels furent fondés en son honneur (422).

La mort de ces deux hommes rendit la paix facile. Brasidas entretenait la guerre par son activité et ses succès, Cléon par ses discours. Les Athéniens, maltraités à Délion et à Amphipolis, perdaient de leur confiance; les Lacédémoniens voyaient durer depuis dix ans, à leur grand préjudice, une guerre qu'ils avaient entreprise avec l'espoir de renverser, en se jouant, la puissance d'Athènes; et une autre allait peut-être éclater à leurs portes, car la trêve de trente ans, conclue avec les Argiens, expirait. Enfin deux hommes pacifiques se trouvèrent portés aux affaires : à Athènes, le prudent Nicias; à Sparte, le roi Plistonax, banni dix-neuf ans auparavant pour avoir traité avec Périclès, et qui venait d'être rappelé. Tous deux conseillèrent la paix, qui fut conclue pour cinquante ans, en mars 421.

Le traité commençait, selon l'usage, par garantir à tous les Grecs la faculté d'offrir des sacrifices à Delphes, d'y aller consulter l'oracle, d'y envoyer des théories. Il fut convenu ensuite que chacun rendrait ce qu'il avait pris dans la guerre, excepté que les Thébains voulurent garder Platées et qu'en échange les Athéniens conservèrent Nisée, Anactorion et Solion. Tous les alliés, sauf Corinthe, Mégare et les Éléens, acceptèrent ces conditions. Enfin, il fut réglé que la paix serait confirmée par un serment renouvelé chaque année, et inscrit sur des colonnes à Olympie, à Delphes, sur l'isthme, à Athènes dans la citadelle, à Lacédémone dans l'Amycléon.

Un des articles du traité portait que, de part et d'autre, les prisonniers seraient rendus. Quand ceux de Sphactérie arrivèrent, on les dégrada de leurs droits de citoyens, afin de relever le renom du courage spartiate, en montrant que Lacédémone n'avait pas compris qu'ils eussent pu composer avec le devoir, même en face de la mort Il est vrai que, peu

de temps après, on les rétablit dans leur première condition.

Les Argiens, en voyant le mécontentement des alliés de Sparte, crurent le moment favorable pour réclamer la Cynurie. Sparte, qui les redoutait peu tant qu'ils seraient seuls, résolut de les empêcher de s'unir à Athènes, en signant avec cette ville un second traité, particulier cette fois aux deux États, et qui stipulait entre eux, pour cinquante ans, une alliance offensive et défensive, et une mutuelle assistance en cas d'attaque ou de révolte des esclaves. Ce dernier point ne regardait que Lacédémone, et révèle sa constante anxiété.

Le premier de ces traités, qui vint mettre un terme passager aux maux que les peuples souffraient depuis dix années, porta le nom de l'homme honorable qui avait contribué à sa conclusion : on l'appela la paix de Nicias. Mais à qui avait profité tant de sang répandu? Sparte n'avait accru ni sa gloire ni ses forces; Athènes gardait son empire, et les peuples n'avaient renoncé que pour un moment aux haineuses passions qui les avaient armés les uns contre les autres. Personne n'y avait gagné, et la civilisation y avait perdu ce que dix années de paix eussent ajouté d'éclat au siècle de Périclès.

Alcibiade.

Parmi les prédictions qui couraient au commencement de la guerre du Péloponnèse, une seule, remarque Thucydide, fut réputée, après la paix de Nicias, avoir reçu son accomplissement; c'était celle qui annonçait que la guerre durerait trois fois neuf ans. Cette guerre eut en effet trois actes; on a vu le premier; le second est la trêve *mal assise*, qui va de 421 à 412, sans qu'il y ait de guerre générale, bien que la guerre soit partout. Le dernier, de 412 à 404, renferme la catastrophe et les péripéties qui l'amènent.

La première période est toute pleine de Périclès; sa politique lui a survécu et son esprit gouverne Athènes, malgré Cléon; la seconde et la troisième sont toutes remplies d'Alcibiade et de ses passions, de ses services et de ses crimes.

Alcibiade descendait, par son père, d'Ajax; par sa mère, des Alcméonides. La mort de son père, Clinias, tué à Coronée, le laissa sous la tutelle de ses parents, Périclès et Ariphron. A 18 ans, il se trouva maître d'une des plus grandes fortunes d'Athènes. A un noble sang, à de grandes richesses, il joignait la beauté qui, dans l'estime de ce peuple artiste, ajoutait encore à l'éclat des talents et de la vertu, quand elle parait le front de Sophocle ou de Périclès, et qui lui semblait toujours un don des dieux, même sur les traits d'un athlète. Les parasites, les flatteurs, tous ceux que la fortune, la grâce et l'audace attirent, se pressaient sur les pas du riche et spirituel jeune homme, devenu dans Athènes, ce qui était une puissance, le roi de la mode. Habitué au milieu de ce cortége à se voir applaudi pour ses plus folles actions, Alcibiade osa tout, et tout avec impunité; il devint l'enfant gâté d'Athènes. La force de son tempérament et la souplesse de son esprit le rendaient capable suivant l'heure, le jour, le lieu, de vice ou de vertu, d'abstinence ou d'orgie. Dans la cité de Lycurgue, il n'y avait pas de Spartiate qui fût aussi rude pour son corps; en Asie, il n'y avait pas de satrape qui eût plus de luxe et de mollesse. Mais son audace, son indomptable pétulance compromettaient quelquefois, pour une plaisanterie, pour une débauche, les plans longtemps médités de son ambition. Une foule de passions vives et diverses le portaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours avec excès, sans qu'il trouvât, dans cette orageuse mobilité de son caractère, l'ancre qui l'arrêtât, le sentiment du juste et du devoir. Aujourd'hui on le voyait chez Socrate, recueillant avec avidité les nobles leçons du philosophe, pleurant d'admiration et d'enthousiasme; mais le lendemain il traversait l'agora, la robe traînante, la démarche indolente et efféminée, et il allait, avec ses trop faciles amis, se plonger dans de honteux plaisirs. Pourtant le Sage le disputa quelque temps avec avantage à la foule de ses corrupteurs. Dans les premières guerres, ils partageaient la même tente. Socrate sauva Alcibiade à Potidée, et Alcibiade protégea à Délion la retraite de Socrate.

Dès l'enfance, il montra cette nature de son esprit, moitié

héroïque et moitié folle. Il jouait aux dés sur la voie publique, lorsqu'un chariot approcha; il dit au charretier d'attendre; celui-ci n'en tient compte et avance toujours; Alcibiade se jette à terre en travers du chemin et lui crie: « Passe maintenant, si tu l'oses. » Il luttait avec un de ses camarades et n'était pas le plus fort; il mord au bras son camarade. « Tu mords comme une femme. — Non, mais comme un lion, » répond-il. Sur son bouclier il avait fait graver un amour lançant la foudre.

Il avait un chien superbe qui lui avait coûté plus de 7000 drachmes. Quand toute la ville l'eut admiré, il lui coupa la queue, son plus bel ornement, afin qu'on en parlât encore. « Tant que les Athéniens s'occuperont de mon chien, disait-il, ils ne diront rien de pis sur mon compte. » Un jour il passe sur la place publique; l'assemblée est tumultueuse, il en demande la cause; on lui répond qu'il s'agit d'une distribution d'argent; il s'avance et en jette lui-même, aux grands applaudissements de la foule; mais, suivant la mode des élégants du jour, il portait une caille privée sous son manteau : l'oiseau effrayé s'échappe, et tout le peuple de courir après, avec des cris, et de le rapporter à son maître. Alcibiade et le peuple d'Athènes étaient faits pour s'entendre. Ils le haïssent, disait Aristophane, le désirent et ne peuvent s'en passer.

Un jour il gagea de donner en pleine rue un soufflet à Hipponicos, un des hommes les plus considérés de la ville; il gagna son pari, mais le lendemain il se rendit chez l'homme qu'il avait si grossièrement offensé, se dépouilla de ses vêtements et s'offrit à recevoir le châtiment qu'il avait mérité. Il avait épousé Hyparète, femme d'une grande vertu, et il ne répondait à sa vive affection que par une conduite outrageante. Après une longue patience, elle se décida à présenter à l'archonte la demande de divorce. Alcibiade l'apprend, court chez le magistrat, et sous les yeux de la foule qui applaudit, enlève dans ses bras, à travers la place publique, sa femme qui n'ose résister, et la ramène dans sa maison, heureuse de cette chère violence.

Alcibiade traita Athènes comme Hipponicos et Hyparète,

et Athènes, comme Hyparète et Hipponicos, pardonna souvent à ce pêle-mêle de qualités et de défauts aimables, où il y avait toujours ce que les Athéniens mettaient au-dessus de tout, l'esprit et l'audace. Son audace, en effet, se jouait de la justice comme de la religion. On l'excuse presque d'avoir battu un maître dans l'école duquel il n'avait pas trouvé l'*Iliade;* mais aux Dionysiaques, il frappa au milieu même du spectacle, sans souci de la solennité, un de ses adversaires; et une autre fois, pour mieux célébrer une fête, il enleva la galère sacrée que réclamait à ce moment même un service public et religieux. Un peintre refusait de travailler pour lui, il le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il eut achevé de décorer sa maison. Mais il le renvoya comblé de présents. Un poëte était poursuivi en justice, il arracha des archives publiques l'acte d'accusation.

Pour une république, c'étaient là des actes bien peu républicains. Mais il y avait dans la Grèce entière tant de faiblesse pour Alcibiade! A Olympie, il fit courir sept chars à la fois, effaçant ainsi la magnificence des rois de Syracuse et de Cyrène; et il remporta deux prix à la même course. Un autre de ses chars arriva le quatrième. Euripide lui-même chanta sa victoire, et les villes se cotisèrent pour la célébrer. Les Éphésiens lui dressèrent une tente magnifique; ceux de Chios nourrirent ses chevaux et lui fournirent un grand nombre de victimes; les Lesbiens lui donnèrent le vin; et toute l'assemblée d'Olympie vint s'asseoir aux tables du festin où un simple particulier la conviait.

La postérité, moins indulgente que les contemporains, tout en reconnaissant les qualités éminentes de l'homme, condamnera le mauvais politique qui fit l'expédition de Sicile, le mauvais citoyen qui donna tant de fois le scandaleux exemple de violer les lois, et qui osa s'armer contre sa patrie, lever la main contre sa mère. Alcibiade restera le type du plus brillant, mais du plus immoral, et par conséquent du plus dangereux citoyen d'une république.

Malgré sa noblesse, Alcibiade, comme Périclès, passa du côté du peuple et se fit l'adversaire d'un homme bien différent, le timide, le superstitieux Nicias. Nicias était noble

aussi, riche et éprouvé par de longs services; mais Alcibiade avait sur lui l'avantage de l'audace et de la séduction, à ce point que Démosthène le regarde comme le premier orateur de son temps; non qu'il eût une grande facilité de parole: au contraire, les expressions ne lui venant pas assez vite, il répétait fréquemment les derniers mots de ses phrases; mais la force, l'élégance de son discours et un certain grasseyement qui ne déplaisait pas, le rendaient irrésistible. Le premier acte politique d'Alcibiade fut une mesure fâcheuse. Il provoqua une augmentation du tribut des alliés, qui de 600 talents fut porté à 1200; c'était une imprudence que Périclès n'eût pas commise. Mais Alcibiade avait d'autres projets et d'autres doctrines. Il croyait au droit de la force et il en usait; il entrevoyait de gigantesques entreprises, et il préparait d'avance les ressources nécessaires. Son inaction commençait à lui peser. Il avait trente et un ans et n'avait encore rien fait; aussi se remua-t-il beaucoup lors du traité de 421. Il eût voulu supplanter Nicias et se donner l'honneur de cette paix. Ses flatteries aux prisonniers de Sphactérie ne réussirent pas; les Spartiates se fièrent davantage au vieux général, et Alcibiade leur en garda une mortelle rancune.

Il ne manquait pas de gens qui ne voulaient pas de ce traité, signé aux applaudissements des vieillards, des riches et des laboureurs, mais où Athènes, par la faute de Nicias, s'était laissé indignement jouer. Les marchands qui, durant la guerre, voyaient la mer fermée à leurs rivaux, les marins, les soldats, tout le peuple du Pirée qui vivait de la solde ou du butin, formaient un parti nombreux. Alcibiade s'en fit le chef. L'esprit de guerre qui depuis que s'était allumée cette grande combustion, ne devait disparaître qu'avec la Grèce elle-même, lui donna bientôt au dehors des alliés.

Alliance d'Athènes et d'Argos (420); bataille de Mantinée (418).

Ce que Sparte et Athènes, en effet, faisaient en grand, d'autres villes le faisaient en petit. Forts ou faibles, obscurs

ou illustres, tous avaient la même ambition ; tous voulaient des sujets. Les Éléens avaient soumis les Lépréates, Mantinée les bourgs de son voisinage ; Thèbes avait abattu les murailles de Thespies, pour tenir cette ville à sa discrétion ; et Argos, non contente d'avoir détruit Mycènes, avait pris quatre villes de l'Argolide, parmi lesquelles l'antique Tyrinthe, et avait transporté leurs habitants dans ses murs, mais en leur accordant le droit de cité. Sparte voyait avec dépit ce mouvement de concentration des villes inférieures autour des cités plus puissantes. Elle proclama l'indépendance des Lépréates, encouragea secrètement la défection des sujets de Mantinée et la haine d'Épidaure contre Argos. Mais depuis Sphactérie, Sparte avait perdu son prestige. A Corinthe, à Mégare, dans la Béotie, on disait tout haut qu'elle avait lâchement sacrifié les intérêts de ses alliés, on s'indignait surtout de son alliance avec Athènes. La ligue péloponnésienne était dissoute de fait; un peuple songea à la reconstituer à son profit.

Le repos et la prospérité dont Argos avait joui au milieu du conflit général, avaient accru ses ressources; et la libéralité dont elle avait usé envers les habitants des villes conquises, avait augmenté ses forces. Mais les nouveaux venus avaient été un puissant renfort pour le parti démocratique dont l'influence poussa Argos dans une direction politique opposée à celle de Sparte. Cette ville pouvait donc et voulait devenir le centre d'une ligue antilacédémonienne. Mantinée, également démocratique, en opposition à l'aristocratique Tégée, les Éléens, offensés par Lacédémone, Corinthe, qui, par le traité de Nicias, perdait dans l'Acarnanie deux villes importantes, étaient prêts à unir leurs rancunes et leurs forces. Les habitants d'Argos saisirent habilement l'occasion : douze députés furent envoyés dans toutes les cités grecques qui voudraient former une confédération, d'où seraient exclues les deux villes également menaçantes pour la commune liberté, Sparte et Athènes ; mais on ne put s'entendre. Les oligarques de Mégare et de la Béotie se tinrent à l'écart, et peu de temps après se rapprochèrent des Spartiates. Tégée et une partie des Arcadiens leur restèrent fidèles. De sorte

qu'enhardis par ce retour de fortune, ils envoyèrent à Lépréon les hilotes de Brasidas affranchis et chassèrent les Mantinéens d'une forteresse qu'ils occupaient sur les frontières de la Laconie. Une ligue des États du nord était donc prématurée, rien encore ne pouvant se faire en dehors de Sparte ou d'Athènes.

Mais bien des causes de mécontentement èxistaient entre les deux villes. Le sort avait décidé que Sparte ferait, la première, les restitutions stipulées au traité de 421. Pour Athènes, la plus précieuse de ces restitutions était celle d'Amphipolis et des villes de la Chalcidique. Sparte retira ses garnisons, mais ne rendit pas les villes; et cependant Nicias, joué par les éphores, fit commettre au peuple la faute de ne pas garder les gages qu'il avait entre les mains, jusqu'à ce que Lacédémone eût mis un terme à sa déloyauté. Sparte avait traité pour tous ses alliés; et les plus puissants refusaient de faire honneur à sa parole. Les Béotiens rendaient Panactéon, mais démantelé, gardaient les prisonniers athéniens et ne stipulaient qu'une trêve de dix jours. Athènes, qui avait cru gagner la paix, avait encore la guerre : à dix jours de date avec les Béotiens, en permanence dans la Chalcidique. Elle venait même de ce côté de donner un terrible exemple de sa colère. Toute la population mâle de Scioné en punition de sa défection récente, avait été égorgée, non dans l'assaut, mais en vertu du décret du peuple que les généraux avaient emporté avec eux.

Il y avait bien dans tout cela pour Alcibiade de quoi tirer une guerre. D'abord il empêcha les Athéniens d'évacuer Pylos. On en retira seulement, sur les instances de Lacédémone, les hilotes et les Messéniens, qui furent transportés à Céphalénie. Puis, averti par ses amis d'Argos que Sparte cherchait à entraîner cette ville dans son alliance, il répondit qu'Athènes elle-même était toute disposée à s'unir aux Argiens. Sur cette promesse, leurs députés arrivèrent à Athènes, suivis de près par les envoyés de Sparte, qu'une telle ligue effrayait. Les Lacédémoniens étaient chargés de pleins pouvoirs pour terminer tous les différends. Déjà ils avaient fait agréer du sénat leurs propositions, lorsque Alcibiade, qui

craignait de les voir obtenir le même succès auprès du peuple, arrêta tout par une fourberie impudente. Il alla trouver en secret les ambassadeurs et leur promit avec serment de les appuyer, mais en leur conseillant de ne pas parler de leurs pleins pouvoirs, seul moyen, disait-il, de ne point éveiller la susceptibilité du peuple et d'arriver à leur but. Ils paraissent devant l'assemblée; Alcibiade leur demande l'objet de leur ambassade : ils répondent qu'ils viennent proposer la paix, pourtant qu'ils ne sont pas autorisés à conclure. « Eh quoi ! réplique aussitôt Alcibiade, n'avez-vous pas dit hier dans le sénat que vous aviez des pleins pouvoirs? Quelle confiance pouvons-nous ajouter à vos paroles? Athéniens, vous voyez que les Spartiates veulent se jouer de nous. » Les ambassadeurs demeurent confus; le peuple s'emporte et demande la guerre. Le lendemain cependant Nicias parvint, à force de discours et de démarches, à apaiser un peu les passions et à se faire envoyer à Sparte. Mais tous ces incidents avaient envenimé les choses. Nicias, quoique reçu avec respect, n'obtint rien, et Athènes signa aussitôt avec les Argiens, les Mantinéens, les Éléens une alliance offensive et défensive. Dans l'emportement de la haine contre Sparte, on fit stipuler que l'alliance durerait cent ans : terme bien long pour de pareils esprits.

La neutralité de l'Argolide et du centre du Péloponnèse avait jusque-là préservé Lacédémone d'une invasion continentale. La guerre, après avoir longtemps tourné autour de la péninsule, n'avait osé se prendre, dans les dernières années, qu'à certains points des côtes de l'ouest, du sud et de l'est, tous bien loin de Sparte, à Pylos, à Cythère, à Méthana. Mais voici que les Argiens, les Mantinéens et les Éléens allaient l'introduire au cœur du Péloponnèse, l'amener en face même des hilotes. Sparte redevint la cité patiente et réfléchie, au point même de dévorer de sanglants affronts. Les Éléens avaient exclu par décret solennel les Lacédémoniens des jeux olympiques, comme violateurs de la trêve sacrée. Un Spartiate de distinction, Lichas, fit cependant courir un char à la même course où Alcibiade avait déployé tant de magnificence et obtenu des couronnes. Lichas gagna aussi un prix;

mais, quand on sut son nom, les juges le firent ignominieusement chasser à coups de bâton. Sparte ne vengea pas cet outrage; elle avait cessé de croire à elle-même. Une autre insulte lui vint quelque temps après de ses propres alliés, et, comme celle-ci, fut soufferte en silence. Elle avait, dans la troisième année de la guerre, colonisé Héraclée, à l'entrée des Thermopyles. Les Thessaliens attaquèrent cette place et l'auraient prise, si les Béotiens n'étaient accourus, et, sous prétexte de la sauver de leurs mains, ne s'y étaient établis eux-mêmes, après en avoir chassé le gouverneur lacédémonien.

Enfin Alcibiade passa avec quelques troupes dans le Péloponnèse. Athènes avait eu de tout temps des amis dans l'Achaïe; il alla y réveiller cette vieille affection, et pour qu'elle fût plus libre de se montrer, il essaya d'élever un fort à Rhion d'Achaïe, au point le plus étroit du golfe de Corinthe, et en face de Naupacte, que les Athéniens tenaient déjà, ce qui eût mis à leur discrétion toute la navigation du golfe. Sicyône et Corinthe s'y opposèrent; mais elles ne purent les empêcher de construire à Patras de longues murailles semblables à celles du Pirée, pour unir cette ville à la mer, et par conséquent avec Athènes. « Les Athéniens, disait-on aux gens de Patras, vous avaleront un beau jour. — Cela pourra bien être, répondit Alcibiade, mais ce ne sera que peu à peu, et en commençant par les pieds, au lieu que les Lacédémoniens vous avaleront d'un seul coup, et ils commenceront par la tête. » A Argos, il persuada au peuple d'enlever aux Épidauriens un port sur le golfe Saronique; de là les Argiens pourraient plus aisément recevoir des secours d'Athènes, qui possédait Égine en face d'Épidaure. Mais les Lacédémoniens envoyèrent par mer dans cette ville 300 hoplites qui repoussèrent toutes les attaques. A cette nouvelle les Athéniens écrivirent au bas de la colonne où le traité avait été gravé, que Sparte avait violé la paix, et la guerre commença (419).

Les Lacédémoniens, commandés par Agis, entrèrent dans l'Argolide avec les contingents de la Béotie, de Mégare, de Corinthe, de Phlionte, de Pellène et de Tégée. Le général

argien, coupé de la ville par une manœuvre habile, proposa une trêve qu'Agis accepta. Ce n'était pas ce que voulaient les Athéniens, survenus peu de temps après; Alcibiade parla devant le peuple d'Argos et l'entraîna : on rompit la trêve, on marcha sur Orchomène et on la prit. Le tort de cette rupture retomba sur Agis : les Spartiates, irrités de ce qu'il avait donné aux ennemis le temps de faire cette conquête, voulurent d'abord raser sa maison et le bannir; ses prières obtinrent son pardon; mais il fut décidé que désormais les rois seraient assistés à la guerre d'un conseil de dix Spartiates.

Agis, pour réparer sa faute, alla chercher les alliés; il les rencontra près de Mantinée. La gauche des Lacédémoniens fut enfoncée, mais la droite commandée par le roi rétablit le combat et gagna la victoire. Cette bataille, qui coûta 1100 hommes aux alliés et environ 300 aux Spartiates, est regardée par Thucydide comme la plus importante que les Grecs eussent livrée depuis longtemps. Elle rétablit dans le Péloponnèse la réputation de Sparte, et, dans Argos, la prépondérance des riches qui supprimèrent la commune populaire, tuèrent ses chefs et firent alliance avec Sparte. Ce traité rompait la confédération récemment conclue avec Athènes, Élis et Mantinée. Mantinée se crut même assez en danger par cette défection pour consentir à redescendre au rang d'alliée de Sparte. A Sicyône, dans l'Achaïe, les oligarques se relevèrent ou s'affermirent. Sparte semblait aussi puissante que jamais. Mais un crime analogue à ceux qui fondèrent à Rome les libertés du peuple, amena à Argos, s'il faut en croire Pausanias, au bout de huit mois, la chute des tyrans. Chassés par une insurrection, les grands se retirèrent à Sparte, tandis que le peuple appelait les Athéniens et travaillait, hommes, femmes et enfants, à lier par des longs murs Argos à la mer. Alcibiade accourut avec des maçons et des charpentiers pour aider à l'ouvrage; mais les Lacédémoniens, guidés par les bannis, dispersèrent les travailleurs. Argos, affaiblie par ces cruelles discordes, ne s'en releva pas; et avec elle tomba cette idée d'une ligue des États secondaires, qui eût peut-être épargné à la Grèce bien des malheurs

en imposant la paix et une certaine réserve aux deux grands États (417).

Affaire de Mélos (416).

Si Athènes ne pouvait absolument vivre en paix, il y avait une expédition que, depuis cinq ans, elle aurait dû faire et qu'elle ne faisait pas. C'était de rentrer en possession d'Amphipolis, cette colonie de Périclès si importante pour son commerce et pour sa marine. Mais ses conseillers habituels, Nicias et Alcibiade, étaient bien plus occupés de leur rivalité que des grands intérêts de la patrie. Le premier craignait toujours, et repoussait toute guerre, même nécessaire; le second méditait sans cesse des projets, mais les voulait nouveaux, pour ne rencontrer sur son chemin aucune trace glorieuse laissée par quelque prédécesseur, et éblouir davantage les esprits. Ce fut lui qui poussa le plus à une expédition qui allait se terminer encore par une sanglante tragédie. Les Athéniens qui agissaient mollement dans la Chalcidique, y avaient récemment perdu deux villes, et avaient vu le roi de Macédoine détaché de leur alliance; ils résolurent de se venger sur Mélos, de tous les embarras qu'on leur suscitait. Cette île dorienne insultait à leur empire maritime par son indépendance. Une escadre de 38 galères parut sur ses côtes, et sur le refus de la ville de se soumettre, une armée l'assiégea, la prit et en extermina toute la population mâle adulte. Les femmes et les enfants furent vendus. Avant l'attaque, une conférence avait eu lieu avec les Méliens. « Pour donner le meilleur tour qu'il est possible à notre négociation, dirent les Athéniens, partons d'un principe dont nous soyons vraiment convaincus les uns et les autres, d'un principe que nous connaissions bien, pour l'employer avec des gens qui le connaissent aussi bien que nous : c'est que les affaires se règlent entre les hommes par les lois de la justice, quand une égale nécessité les oblige à s'y soumettre; mais que ceux qui l'emportent en puissance font tout ce qui est en leur pouvoir, et que c'est aux faibles à céder. » Et plus loin : « Nous ne craignons pas non plus que la protection divine nous abandonne. Dans nos principes et dans nos actions, nous ne nous

écartons ni de l'idée que les hommes ont conçue de la divinité, ni de la conduite qu'ils tiennent entre eux. Nous croyons, d'après l'opinion reçue, que les dieux, et nous savons bien clairement que les hommes, par la nécessité de la nature, dominent partout où ils ont la force. Ce n'est pas une loi que nous ayons faite ; ce n'est pas nous qui, les premiers, nous la sommes appliquée dans l'usage ; nous en profitons et nous la transmettons aux temps à venir : nous sommes bien sûrs que vous, et qui que ce fût, avec la puissance dont nous jouissons, tiendriez la même conduite. »

La théorie de la force a été rarement exprimée d'une manière aussi nette. La réputation d'Athènes en a souffert. Remarquons cependant, tout en blâmant l'acte sanguinaire accompli à Mélos, que la pratique, sinon la théorie de ce droit du plus fort, est bien ancienne ; c'est le principe sur lequel repose toute l'antiquité, et il n'est pas autre chose que la loi fameuse, *salus populi suprema lex*, tant de fois invoquée pour justifier le crime. Athènes n'est malheureusement pas seule coupable. Si une voix disait aux peuples modernes que celui qui est sans péché lui jette la première pierre, lequel oserait le premier lever la main? Ne verraient-ils pas se dresser aussitôt devant eux le spectre des nations qu'ils oppriment ou ont égorgées? Que de victimes montreraient leur sang ou leurs larmes du fond de la Sibérie et de l'Inde, sur les côtes de la Chine ou dans les prairies de l'Amérique, et sur toutes les vagues de l'Océan qu'un vaisseau anglais ait sillonnées ! Même le noble peuple qui plus que tous les autres a poussé la civilisation moderne dans les voies de la justice, n'a-t-il pas sur son épée quelques taches de sang qu'il n'aurait pas dû répandre ? Ce qui est vieux comme le monde, c'est la force ; ce qui se dégage lentement, c'est le droit : mais son règne aussi viendra[1].

1. J'écrivais ces mots il y a vingt ans. Hélas ! la Prusse nous a appris que *la force* continue encore à *primer le droit*

CHAPITRE XI.

SUITE ET FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

Affaires de la Sicile jusqu'à l'expédition athénienne (479-415). — L'expédition résolue; affaire des hermès; rappel d'Alcibiade (415). — Lenteurs de Nicias; arrivée de Gylippos à Syracuse (414). — Arrivée de Démosthène (413). — Défaites navales des Athéniens; retraite; destruction de l'armée (413). — Dangers et énergie d'Athènes (413-412). — Révolution oligarchique à Athènes (février ou mars 411). — Rétablissement du gouvernement démocratique. — Nouvel exil d'Alcibiade (407). — Lysandre, Callicratidas; bataille des Arginuses (406). — Bataille d'Égos-Potamos (405). — Prise d'Athènes (404).

Affaires de la Sicile jusqu'à l'expédition athénienne (479-415).

Les colons doriens de Mélos avaient compté sur l'appui de Sparte. « Elle vous abandonnera, » avaient répondu les Athéniens ; et la prudente cité qui, elle aussi, en toute chose, ne voyait que l'utile, ne leur avait envoyé ni un navire, ni un soldat. Cette inertie enfla les espérances d'Athènes ; elle crut le moment venu de rattacher à son empire la grande cité de l'Occident, où des divisions intérieures faisaient désirer à plusieurs villes une protection étrangère.

Gélon, le glorieux vainqueur des Carthaginois à Himère, était mort l'année qui suivit leur défaite (479). Syracuse, qu'il avait sauvée et agrandie, lui rendit les honneurs divins accordés aux héros, et laissa son frère Hiéron succéder à son pouvoir. Ce fut l'époque de la plus grande puissance de Syracuse. Sur un message d'Hiéron, Anaxilaos, tyran de Zancle et de Rhegium, laissa les Locriens en paix ; Cumes, que les Carthaginois et les Étrusques attaquaient, fut sauvée par sa flotte. Pindare chanta cette victoire, et un casque de

bronze, offrande d'Hiéron, trouvé dans les ruines d'Olympie, en a conservé jusqu'à nous le témoignage. Cruel, mais magnifique, Hiéron attirait à Syracuse, la plus brillante alors des cités grecques, Pindare, Simonide, Eschyle, Épicharme et Bacchylide. La tyrannie de son frère Thrasybule, qui lui succéda, amena une révolution. Tous les Grecs de l'île aidèrent les Syracusains à chasser le tyran (465). La royauté fut abolie, et le gouvernement démocratique établi dans toutes les cités. Mais la réaction contre la dynastie de Gélon ne s'arrêta pas là. A Syracuse, les anciens habitants déclarèrent tous ceux qui tenaient des tyrans le droit de cité, incapables d'aspirer aux charges. Ce fut le commencement de nouveaux troubles et de nouveaux combats, qui se répétèrent dans toutes les villes. Le désordre dans l'île entière devint tel, qu'une diète générale fut assemblée. On y convint que ceux qui avaient été exilés par la dynastie déchue rentreraient dans leurs biens, et que l'on céderait aux anciens mercenaires et aux amis des tyrans la ville déserte de Camarine avec tout son territoire.

Syracuse ne fut pas encore délivrée de troubles intérieurs; plusieurs prétendants s'élevèrent qu'il fallut abattre. L'ostracisme, introduit dans la ville sous le nom de pétalisme, mais peut-être sans les sages garanties que Clisthène lui avait données à Athènes, ne rendit pas le repos à la cité. Peu à peu cependant les agitations se calmèrent, le gouvernement républicain s'affermit et la puissance de Syracuse reprit son essor. Ses flottes purgèrent la mer Tyrrhénienne des pirates étrusques; l'île d'Elbe fut conquise, la Corse attaquée (453).

Au centre de l'île subsistait toujours, dispersé en petits villages, le peuple qui était le vrai propriétaire de cette terre. Tout le littoral de la Sicile était à cette époque hellénisé. Les Sicules de l'intérieur défendaient seuls encore leurs coutumes et leur langue contre l'influence étrangère. Dans trois siècles ils les auront perdues : Cicéron ne trouvera que des Grecs dans l'île aux trois promontoires. En 452, un de leurs chefs, Ducétios, entreprit de sauver ce peuple et cette indépendance qui se mouraient. Il persuada aux Sicules de

former une confédération et de bâtir une cité défendue, comme celles des Grecs, par de fortes murailles. Le plan fut exécuté, et Ducétios se trouva à la tête de forces assez considérables pour oser attaquer Agrigente, qui demanda et obtint le secours de Syracuse. Vainqueur une première fois des deux puissantes cités, il fut vaincu la seconde; et, désespérant d'échapper à l'ardente poursuite des Grecs, se dirigea de nuit sur Syracuse, entra seul et inconnu dans la place, et vint s'asseoir sur l'autel de l'agora (451). Le peuple épargna le suppliant, et le relégua à Corinthe. Il s'échappa quelque temps après et reparut dans l'île, mais sans y rien entreprendre de considérable. Syracuse mit à profit sa victoire pour faire de nouveaux progrès dans l'intérieur de la Sicile. Une guerre heureuse avec Agrigente augmenta la secrète espérance qu'elle nourrissait de réduire l'île entière sous son pouvoir. Elle doubla la cavalerie, elle construisit 100 trirèmes et donna un nouvel essor à son commerce. Par ses relations avec les Carthaginois et la côte d'Afrique, qu'elle approvisionnait de vins et d'huiles, Agrigente, sa rivale, gagnait tant de richesses, que ses monuments effaçaient en magnificence ceux de Syracuse même. Les autres Grecs siciliens participaient à cette prospérité en proportion de leur puissance. Mais, pour tous, les jours de malheur allaient venir.

Quand la guerre du Péloponnèse commença, Sparte demanda aux nombreuses cités doriennes de la Sicile et de l'Italie de puissants renforts; elles en promirent, puis trouvèrent plus utile de profiter de l'impuissance à laquelle elles croyaient Athènes réduite, pour attaquer les cités ioniennes de l'île : Naxos, Catane et Léontion. La dernière vivement pressée, en 427, envoya Gorgias solliciter des secours à Athènes. Périclès se fût opposé à une expédition aussi lointaine; mais il était mort quand Gorgias arriva, et 20 galères partirent pour la Sicile. D'autres les suivirent, sans jamais donner de grandes proportions à cette guerre, qui s'éteignit, en 424, quand un sage citoyen de Syracuse, Hermocrate, eut montré à tous les Grecs de Sicile, réunis en congrès, Athènes envenimant à dessein leurs querelles pour en profiter le jour

où un traité avec Sparte lui rendrait la libre disposition de toutes ses forces.

Malheureusement ces sages avis furent vite oubliés. Des troubles à Léontion amenèrent la ruine de cette ville; une partie de sa population émigra à Syracuse ; et, dès l'an 422, Athènes avait reformé une ligue contre la grande cité dorienne. Pourtant, jusqu'en 415, elle ne trouva pas jour à une expédition sérieuse ; mais, dans une querelle qui s'éleva alors entre Égeste et Sélinonte, la dernière obtint l'aide de Syracuse. L'autre, après avoir vainement demandé l'appui de Carthage, implora celui d'Athènes, où les bannis siciliens affluaient.

L'expédition résolue; affaire des hermès; rappel d'Alcibiade (415).

Alcibiade avait été un des plus ardents à animer le peuple contre Mélos; il ne manqua pas cette occasion de pousser Athènes à une entreprise bien autrement considérable et où il espérait un commandement. Il eut pourtant quelque peine à décider l'assemblée. On envoya d'abord des commissaires pour étudier les ressources des Égestains ; mais ils se laissèrent tromper par des ruses grossières : ils ne virent qu'or et argent là où il n'y avait que misère et impuissance; et le tableau qu'ils firent des inépuisables richesses de la cité qui les appelait, enflamma tous les esprits. On ne trouva bientôt plus à Athènes, dit Plutarque, que jeunes gens dans les gymnases, que vieillards dans les ateliers et dans les lieux d'assemblée, traçant le plan de la Sicile, et dissertant sur la mer qui l'environne, sur la bonté de ses ports, sur sa position en face de l'Afrique. Elle leur servirait de place d'armes, pour aller de là soumettre Carthage et dominer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les riches n'approuvaient pas ces témérités, mais craignaient, en s'y opposant, qu'on ne les soupçonnât de vouloir éviter le service et les frais de l'armement des galères. Nicias fut plus hardi, et même après que les Athéniens l'eurent nommé général avec Alcibiade et Lamachos, il prit la parole, montra l'imprudence d'aller chercher de nouveaux sujets quand les anciens étaient en pleine ré-

volte, comme dans la Chalcidique, ou n'attendaient qu'un désastre pour rompre la chaîne qui les liait à Athènes. Il finit par reprocher à Alcibiade de jeter la république, pour satisfaire sa seule ambition, dans une guerre d'outre-mer qui l'exposerait aux plus grands dangers. Il énumérait les forces nécessaires : au moins 100 galères, 5000 hoplites, des vaisseaux de charge, d'immenses approvisionnements, etc. Il croyait effrayer le peuple. Un des démagogues se leva et dit qu'il allait faire cesser toutes les excuses de Nicias : en même temps il proposa et fit passer un décret qui donnait aux généraux plein pouvoir d'user de toutes les ressources de la ville, pour les préparatifs de l'expédition.

Nicias avait pleinement raison. L'expédition de Sicile était impolitique, insensée. C'est dans la mer Égée qu'était, que devait rester l'empire d'Athènes, à sa portée, sous sa main. Toute acquisition par delà le Péloponnèse était un affaiblissement. Syracuse, même conquise, ne fût pas demeurée longtemps sujette. De quelque façon que l'expédition tournât, des malheurs étaient au bout. D'ailleurs, dans la mer Égée, n'y avait-il pas Amphipolis à reprendre, la Chalcidique insurgée à soumettre, la Macédoine hostile à retenir dans la faiblesse? Mais le peuple, cette fois, était, comme Alcibiade, ivre de sa force et de sa fortune.

Comme toujours à l'approche des grands événements, les présages et les prédictions des devins se multiplièrent pour ou contre l'entreprise au gré des partis. Dodone était favorable, Délos était contraire; Alcibiade avait fait venir un oracle du temple d'Ammon, dont le prestige accru par l'éloignement frappait beaucoup le peuple. Mais l'astronome Méton n'augurait rien de bon de l'expédition, et le démon familier de Socrate lui en avait annoncé, disait-on, la désastreuse issue. Un événement, qui eut lieu peu de temps avant le départ de la flotte, fut aussi considéré comme un présage funeste; il arriva qu'un matin les hermès, ou bustes de Mercure, dressés soit le long des rues, aux vestibules des maisons particulières, soit dans les lieux sacrés, se trouvèrent mutilés. Cette insulte aux dieux causa une rumeur extrême, l'assemblée et le conseil des Cinq-Cents se réuni-

rent aussitôt. On chercha les sacriléges, on promit des récompenses à qui les dénoncerait; car, dans la pensée du peuple, la ville était menacée des plus grands malheurs, à moins qu'on ne parvînt à apaiser la juste colère du ciel, par une expiation suffisante. Si Alcibiade avait de nombreux partisans, il avait aussi d'ardents ennemis. Naguère un homme méprisable, Hyperbolos, avait failli le faire exiler; et il n'avait échappé qu'en réunissant sa faction à celle de Nicias pour faire retomber sur la tête du démagogue l'ostracisme, qui s'en trouva si avili, que le peuple ne voulut plus s'en servir contre les grands citoyens. L'affaire des hermès parut une occasion favorable de recommencer la tentative d'Hyperbolos. Des métèques et des esclaves, sans rien déposer sur les hermès, rappelèrent que des statues avaient été précédemment mutilées par des jeunes gens, dans les transports de la gaieté et de la chaleur du vin : c'était Alcibiade qu'ils chargeaient indirectement. D'autres l'accusaient formellement d'avoir, dans un festin, parodié les mystères d'Éleusis; et on profitait des craintes superstitieuses du peuple pour éveiller ses craintes politiques. On répétait que la mutilation des hermès et la profanation des mystères avaient pour objet de renverser la démocratie, et qu'aucun de ces sacriléges n'avait été commis sans la participation d'Alcibiade. En preuve, on citait la licence tout aristocratique de ses mœurs.

Il était évident, bien que les preuves matérielles manquassent, qu'il y avait là un complot dont le double but était d'empêcher le départ de l'expédition et de ruiner la puissance d'Alcibiade. Malgré sa légèreté et son dédain pour le peuple et les lois, Alcibiade sentit qu'il ne devait pas laisser derrière lui de telles accusations. Il demanda à être jugé avant son départ; mais ses ennemis craignirent que le peuple ne reconnût trop aisément son innocence, dans l'intérêt même de l'entreprise : car c'était par son influence qu'un corps d'Argiens et de Mantinéens accompagnait l'armée. Aussi firent-ils décider que, pour ne pas suspendre l'expédition, Alcibiade s'embarquerait immédiatement, et qu'il ne serait jugé qu'à son retour.

On était déjà au milieu de l'été. Le jour prescrit pour le départ, presque toute la ville, tant citoyens qu'étrangers, descendit au Pirée dès l'aurore. Chacun conduisait ses amis, ses parents, ses fils. Ils marchaient remplis d'espérance, le cœur attristé pourtant : car, tout en songeant à ce qu'ils allaient acquérir, ils pensaient aussi à ceux que peut-être ils ne reverraient plus. A cette heure, on sentait mieux ce que l'entreprise avait de redoutable, et les dangers, et la distance ; mais les regards étaient en même temps frappés du nombre et de la force des apprêts; et l'orgueil, la confiance séchaient les larmes.

La flotte devait se composer, quand on aurait rallié les vaisseaux qui avaient cinglé droit des ports alliés à Corcyre, de 134 trirèmes, sans compter une foule de bâtiments de charge. Dans ce nombre était 100 trirèmes de la république ; Chios, Rhodes et les autres alliés avaient fourni le reste. Cette flotte était montée par 5100 hoplites, 480 archers, 700 frondeurs rhodiens et 120 bannis de Mégare armés à la légère. Jamais Athènes, ni aucune ville de la Grèce, n'avait vu dans son port un si grand armement.

Quand les troupes furent montées sur les galères et qu'on eut chargé les bâtiments de tout ce qu'il fallait emporter, la trompette donna le signal du silence. Les prières accoutumées avant le départ ne se firent pas en particulier sur chaque navire, mais sur la flotte entière, à la voix d'un héraut ; la foule répandue sur le rivage y joignait les siennes. On versa le vin dans les cratères ; chefs et soldats firent des libations dans des coupes d'or ou d'argent ; puis l'armée tout entière entonna le pæan. Alors les rames s'agitèrent, la voile s'enfla, et bientôt la flotte se perdit dans la brume sur la route d'Égine. Les Athéniens venaient de voir pour la dernière fois leurs vaisseaux et leurs soldats.

Une entreprise audacieuse veut avant tout une audacieuse exécution ; mais les généraux n'emportaient point d'instructions bien précises. On les envoyait pour faire quelque chose de grand en Sicile ; et on n'avait point dit précisément quelle grande chose il fallait faire. D'ailleurs Nicias paralysait tout. Il avait eu raison de s'opposer à l'expédition avant

qu'elle fût résolue, « mais, après avoir inutilement tenté d'en détourner les Athéniens et de se faire exempter du commandement, il n'était plus temps de montrer de la crainte, d'agir avec lenteur, de regarder sans cesse, comme un enfant, du vaisseau vers le rivage, de répéter que, sans aucun égard à ses représentations, on l'avait chargé, malgré lui, d'une guerre imprudente, et par là d'émousser ce premier élan de confiance qui assure le succès des entreprises. » Tout le long des côtes d'Italie la flotte fut très-froidement reçue; les villes fermaient leurs portes et refusaient de vendre des vivres; Rhegium même, alliée d'Athènes dans la dernière guerre, ne voulut pas sortir de la neutralité. On comptait sur les richesses d'Égeste. Trois vaisseaux envoyés à cette ville rapportèrent la promesse d'un subside de 30 talents : c'était tout ce qu'elle pouvait donner. On comptait sur les villes ioniennes, aucune n'appelait les Athéniens. Que faire quand on ne trouvait que défiance ou misère, là où on espérait de chaudes amitiés et des secours de toute sorte? Lamachos fut d'avis d'aller droit à Syracuse, et de livrer bataille sous ses murs. Alcibiade voulait qu'on commençât par détacher les autres villes et les Sicules du parti des Syracusains, pour marcher ensuite contre ceux-ci et Sélinonte. Nicias ne goûta aucun de ces deux avis : il proposa de sommer les Égestains de tenir leurs promesses; s'ils s'y refusaient, d'obtenir pour eux quelques bonnes conditions des Sélinontains, puis de revenir en côtoyant tranquillement la Sicile, pour faire voir les armes d'Athènes et l'immense armement. Le parti le plus sage était le plus hardi, celui de Lamachos, le pire celui de Nicias; on adopta le plan d'Alcibiade, qui était un moyen terme entre les deux autres (juillet 415).

Messine ferma ses portes, Naxos les ouvrit; à Catane, Alcibiade fut admis, mais seul, dans la ville. Pendant que le peuple écoutait ses raisons sur la place, quelques soldats surprirent une porte mal gardée. Catane entra dans l'alliance d'Athènes, et devint la station de la flotte. L'armée y revenait d'une expédition sans résultat sur Camarine, quand on vit paraître la galère salaminienne, arrivant d'Athènes avec

l'ordre d'y ramener Alcibiade. Pour ne pas irriter l'armée, on l'invitait seulement à venir se justifier; mais, dans le fait, c'était une sentence de mort qui l'attendait à Athènes.

Depuis l'affaire des hermès, une indicible terreur régnait dans la ville, tout était matière à soupçon. Les outrages faits aux dieux épouvantaient; on y voyait de plus l'indice d'une conspiration mystérieuse qui menaçait la république et la constitution. La peur gagna Argos, alors étroitement liée avec Athènes. Un mouvement des armées béotienne et spartiate vers les frontières de l'Attique parut une preuve de la connivence des traîtres du dedans et de l'ennemi du dehors. A Argos, les partisans de l'oligarchie furent mis à mort; à Athènes, 18 citoyens, condamnés comme sacriléges, furent exécutés; quelques jours après, 42 autres furent proscrits; enfin Alcibiade lui-même fut atteint : on le rappela pour le mettre en jugement au sujet de la violation des mystères d'Éleusis; mais il s'enfuit à Thurium; et de là dans le Péloponnèse, à Argos. Avant de quitter la Sicile, il rompit un plan qu'il avait formé avec quelques Grecs de Messine pour ouvrir les portes de cette place aux Athéniens. Il commençait déjà l'indigne vengeance qu'il voulait tirer de sa patrie. Dès qu'on connut sa fuite à Athènes, on le condamna à mort; on confisqua ses biens, et les prêtres prononcèrent contre lui les malédictions dans la forme antique, à l'approche des ténèbres, le visage tourné vers l'occident et en secouant leurs robes de pourpre, comme pour rejeter le sacrilége du sein de la cité et loin de la protection des dieux. L'hiérophante Théano refusa seule d'obéir au décret. « Je suis prêtresse, dit-elle, pour bénir, non pour maudire. »

Lenteurs de Nicias; arrivée de Gylippos à Syracuse (414.)

Le départ d'Alcibiade acheva de décourager l'armée. Nicias se bornait à croiser devant les côtes et perdait le temps d'agir; l'automne arriva qu'on n'avait encore rien fait. Syracuse avait longtemps douté de la réalité de l'expédition. Hermocrate l'annonça d'avance, mais on n'ajouta foi à ses paroles que lorsque la flotte athénienne parut sur les côtes de la Sicile.

Si elle eût attaqué aussitôt, le succès était possible. On laissa le temps à Syracuse de revenir de son effroi et de faire des préparatifs : elle était prête à tout, quand Nicias reprit, mais trop tard, le projet de Lamachos. Lent et indécis dans le conseil, Nicias ne manquait pas de vigueur dans l'action. Ayant réussi par un adroit stratagème à attirer hors de leurs murs toutes les forces ennemies, il se présenta subitement devant la ville dégarnie de troupes, et débarqua son armée, qu'il fit camper, pour n'avoir rien à craindre de la cavalerie syracusaine, entre un marais où se perdait l'Anapos et les pentes de la colline Olympiéon. Un combat qui suivit fut tout à l'avantage des Athéniens ; mais, l'hiver survenant, Nicias se retira à Naxos, et de là fit demander à Athènes de la cavalerie et de l'argent. En même temps il détachait les Sicules de l'alliance de Syracuse et tâchait d'attirer dans celle d'Athènes Carthage et l'Étrurie, toutes deux ennemies des Grecs italiotes et siciliens. Syracuse s'adressa, de son côté, à Corinthe et à Sparte. Alcibiade n'eut pas honte d'accompagner ses députés, et de presser les Lacédémoniens de faire passer une armée à Syracuse, tandis qu'ils fortifieraient, dans l'Attique même, le poste de Décélie, pour mettre deux guerres à la fois sur les bras d'Athènes. En apprenant sa condamnation à mort, il avait dit : « Je saurai bien leur montrer que je suis encore en vie ; » et il tenait parole.

Sparte résolut d'envoyer un des siens, Gylippos, avec des vaisseaux de Corinthe ; mais la lenteur qu'elle y mit laissa le temps aux Athéniens de revenir l'été suivant devant Syracuse (414). Heureusement les Syracusains avaient profité de la retraite de Nicias pour se couvrir, pendant l'hiver, d'une muraille qui défendit l'approche de l'Achradine et d'Ortygie. Ils allaient occuper aussi le sommet de l'Épipole, quand les Athéniens arrivèrent et les prévinrent [1]. Nicias descendit aussitôt des hauteurs d'Épipole, construisit une vaste enceinte retranchée, *syké*, et de là fit partir, pour envelopper la ville, deux murs de circonvallation qui devaient aboutir,

1. Voyez le plan de Syracuse, p. 107. Syracuse se composait, en 415, de deux villes : l'ancienne, dans l'île d'Ortygie; la nouvelle, ou Achradine, sur la terre

d'un côté, au port de Trogile, et, de l'autre, au grand port. Il fit presser cette construction avec activité, malgré la difficulté du terrain, tantôt en collines, tantôt en marais. Les Syracusains, pour l'entraver, commencèrent une muraille transversale qui devait couper les travaux des Athéniens; celle-là prise, une autre fut poussée jusqu'à l'Anapos; les Athéniens s'en emparèrent également. Dans un des combats qui se livrèrent à ce sujet, Lamachos fut tué : c'était un général habile, plein de courage et d'ardeur. Aristophane, qui raille sa fougue belliqueuse, l'appelle ailleurs un héros. Il était pauvre et honnête : « Lorsqu'après une expédition, dit Plutarque, il rendait ses comptes au peuple, il portait toujours en dépense un habit et une paire de chaussures. »

Nicias resta seul à la tête de l'armée. Ses derniers succès lui attirèrent de nombreux renforts de la Sicile, de l'Italie et même des Étrusques, qui lui envoyèrent trois galères. Il commençait lui-même à espérer; les Syracusains, au contraire, perdaient courage; déjà ils parlaient de se rendre, et la capitulation était prête, quand une galère de Corinthe, échappée aux croisières des Athéniens, vint annoncer qu'une flotte se rassemblait à Leucade et que Gylippos était en Sicile. Il avait, en effet, débarqué en sûreté à Himère. Avec les secours que lui fournirent cette ville, Sélinonte, Géla et quelques Sicules, il réunit une armée de 3000 hommes. Nicias, au lieu de marcher à sa rencontre, le laissa entrer paisiblement dans Syracuse. Aussitôt la face des choses changea. « Gylippos, dit Plutarque, envoya d'abord un héraut aux Athéniens pour leur offrir toute sécurité dans leur retraite, s'ils voulaient évacuer la Sicile. Nicias ne daigna pas même répondre : et quelques-uns des soldats demandèrent au héraut, d'un ton railleur, si l'arrivée d'un bâton et d'un manteau lacédémonien avaient subitement donné aux Syra

ferme, à quelque distance d'Ortygie. L'Achradine était fortifiée et avait des faubourgs ouverts : *Tyché*, et ce qui fut appelé plus tard *Néapolis*. L'Achradine occupait la base d'un triangle, dont le sommet était l'Épipole. A cette pointe, d'où l'on dominait tout Syracuse, était le fort Euryèle. Le plan que je donne est une réduction des deux plans dressés par M. Grote, d'après le texte de Thucydide, la discussion du Dr Arnold et les Mémoires du colonel Leake, de Serra de Falco et de Cavallari, qui fit, en 1839, des fouilles et d'importantes découvertes sur l'emplacement de l'ancienne Syracuse.

cusains une telle supériorité, qu'ils n'eussent plus que du mépris pour ces Athéniens qui, tout récemment, avaient rendu aux Spartiates 300 prisonniers, qu'ils tenaient dans les fers, tous beaucoup plus forts et plus chevelus que Gylippos. »

Mais le Spartiate avait ramené la confiance; il rétablissait la discipline, il aguerrissait les troupes et pour coup d'essai il surprit la garnison du fort Labdalon, qu'il égorgea. Puis il éleva un troisième mur, qui coupa la ligne des Athéniens et qu'il prolongea le long des hauteurs d'Épipole pour gagner la pointe du triangle, clef de toute cette position. Au lieu de porter de ce côté ses forces, Nicias, avouant publiquement ses craintes et sa faiblesse, s'occupa de fortifier le promontoire Plemmyrion, à l'entrée du grand port, et y construisit trois forts; c'était presque abandonner le siége. Si là, en effet, les secours arrivaient aisément par mer, il fallait aller chercher au loin l'eau et le bois, et les soldats ne pouvaient sortir sans être harcelés par les cavaliers ennemis qui étaient maîtres de la campagne. Une victoire gagnée par Gylippos, et l'arrivée d'une escadre corinthienne, achevèrent de rendre l'armée athénienne plutôt assiégée qu'assiégeante.

Nicias expédia alors à Athènes une dépêche où se révélait toute la détresse de sa situation et toute l'inquiétude de son âme. Il annonçait l'arrivée de Gylippos, l'interruption du mur de circonvallation, le délabrement de la flotte et de l'armée, le mauvais état des vaisseaux restés trop longtemps à la mer, la désertion des rameurs et des troupes soudoyées, l'épuisement des villes alliées, Naxos et Catane, le découragement des soldats et des matelots. « Ce qui est le plus embarrassant, ajoutait-il, c'est que, tout général que je suis, je n'ai pas le pouvoir d'empêcher ces désordres, car vous êtes des esprits difficiles à gouverner.... Je voudrais vous mander des choses plus agréables, disait-il en terminant, mais je ne pourrais vous en écrire de plus importantes, puisqu'il faut que vous soyez bien informés de l'état de ce pays-ci, pour en faire l'objet de vos délibérations. D'ailleurs, je vous connais, je sais que vous n'aimez à apprendre que

de bonnes nouvelles; et qu'ensuite vous rejetez le mal sur ceux qui vous les donnent, si les événements n'y répondent pas : j'ai donc regardé comme le plus sûr de vous dire la vérité. Soyez persuadés que chefs et soldats se sont conduits sans reproche. Mais, à présent que toute la Sicile est liguée contre nous, et qu'on y attend une nouvelle armée du Péloponnèse, délibérez avec cette idée que vous n'avez ici que des forces insuffisantes. Il faut ou les rappeler, ou envoyer une seconde armée de terre et de mer, aussi forte que la première, avec de grandes sommes d'argent. Il faut aussi me donner un successeur : la maladie néphrétique dont je suis tourmenté ne me permet plus de garder le commandement. Je mérite de votre part cette condescendance : tant que j'ai eu de la santé, je vous ai bien servis. Au reste, ce que vous jugerez à propos de faire, doit être prêt au commencement du printemps. Point de lenteur; nos ennemis de Sicile n'en mettront pas dans leurs dispositions, ceux du Péloponnèse tarderont davantage; mais, si vous n'y faites attention, les uns vous surprendront comme ils l'ont déjà fait, et les autres vous préviendront. »

Arrivée de Démosthène (413).

Cette pressante missive, loin d'abattre les Athéniens, ou d'exciter leur colère contre l'incapable général, les porta à de plus grands efforts. Ils votèrent un nouvel armement, qui fut placé sous les ordres de Démosthène et d'Eurymédon, adjoints à Nicias pour le généralat de Sicile. Une autre détermination était prise, presque le même jour, à Lacédémone, celle d'envoyer au printemps suivant une armée à Syracuse et une autre dans l'Attique pour occuper Décélie. La guerre générale allait donc recommencer. Braver tant de dangers à la fois, c'était peut-être très-héroïque, mais c'était d'une souveraine imprudence. En attendant les secours promis, Gylippos poursuivait avec activité ses premiers succès. Il sortit de Syracuse, parcourut les villes, jusqu'alors flottantes, et les entraîna toutes, excepté Agrigente, dans le parti que la victoire favorisait. De retour auprès des Syra-

cusains, il les décida à attaquer à la fois par terre et par mer. Tandis que toute l'armée athénienne regardait du rivage le combat naval, Gylippos surprit les forts de Plemmyrion. Les Athéniens y perdirent leurs provisions, leurs bagages, le trésor de l'armée et une position d'où les Syracusains pouvaient à leur tour intercepter les arrivages de la haute mer. Deux actions navales, où les Athéniens eurent le dessous, accrurent encore les dangers de leur position.

Mais Démosthène arrivait. « Il parut tout à coup au-dessus du port, à la vue des ennemis, dans un appareil aussi magnifique que formidable. Sa flotte était composée de 73 vaisseaux, montés de 5000 hommes d'infanterie, d'environ 3000 archers, frondeurs et gens de trait. L'éclat des armes, les couleurs brillantes des enseignes, le grand nombre des officiers et le son bruyant des trompettes, tout offrait aux ennemis le spectacle à la fois le plus pompeux et le plus effrayant. Les Syracusains furent de nouveau en proie à de vives alarmes : ils ne voyaient plus de terme à leurs maux. Plus d'espoir d'un meilleur sort. Ils allaient, disaient-ils, perdre le fruit de tous leurs travaux, et périr sans ressource. Car Athènes qu'ils croyaient épuisée, Athènes, malgré les dangers dont elle était menacée, à cette heure même, sur son propre territoire, occupé par une garnison ennemie, envoyait en Sicile une seconde armée plus formidable que la première. »

Démosthène était plein de résolution. Il voulait terminer promptement la guerre. Dès qu'il eut tout examiné, il déclara que son avis était d'attaquer la muraille des Syracusains, afin de pouvoir achever la circonvallation. S'il réussissait, il entrerait dans Syracuse; sinon, il ramènerait l'armée sans perdre inutilement les hommes et l'argent de la république. Nicias, effrayé de son audace, resta dans les retranchements. Démosthène et Eurymédon assaillirent au milieu de la nuit l'Épipole, afin de tourner la muraille des ennemis. Cette attaque imprévue jeta le désordre parmi les Syracusains; mais les Athéniens se crurent trop tôt victorieux; ils se dispersèrent pour poursuivre, tandis que l'en-

nemi au contraire, revenu de sa stupeur, reformait ses rangs. Les Béotiens, les premiers, s'arrêtèrent; ils chargèrent les assaillants et les firent reculer à leur tour. Comme la lune brillait, on apercevait bien la forme des corps, mais sans distinguer si c'étaient des amis ou des ennemis. Des hoplites des deux partis s'égarèrent, et le mot d'ordre que les Athéniens se donnaient à haute voix, pour se rallier, fut vite connu des ennemis. Ils en profitèrent pour augmenter la confusion. Si les Argiens, les Corcyréens, et tout ce qu'il y avait de Doriens dans l'armée d'Athènes, chantaient le pæan, les Athéniens se croyaient au milieu des troupes de Syracuse et frappaient : on se battait amis contre amis, citoyens contre citoyens, et la cruelle méprise n'était reconnue que trop tard. La descente d'Épipole est étroite; poursuivis sur cette pente rapide, beaucoup se jetèrent dans les précipices et se tuèrent. Ceux qui, sans accident, parvinrent dans la plaine, se sauvèrent presque tous à leur camp, surtout les soldats de la première armée, qui connaissaient mieux le pays; mais plusieurs des derniers arrivés se trompèrent de chemin, et, le jour venu, furent enveloppés par la cavalerie syracusaine. Les Athéniens perdirent 2000 hommes dans ce combat.

Après un tel désastre, il n'y avait qu'un parti à prendre: la tentative de Démosthène avait échoué : il fallait quitter la Sicile. Mais l'à-propos est ce qui manque le plus aux esprits timides et irrésolus. Quand Démosthène parla de mettre à la voile, Nicias s'y opposa. Il n'osait prendre sur lui une si grande résolution; il prétendait qu'il fallait rester, que les Syracusains manquaient d'argent, qu'ils n'étaient pas dans un état aussi prospère qu'ils paraissaient. Au fond, il redoutait de se retrouver en face du peuple d'Athènes qui imputerait à ses continuelles hésitations le mauvais succès de la guerre. Eurymédon avait d'abord soutenu l'avis de Démosthène; mais, comme on savait que Nicias avait des intelligences dans la ville, quand on le vit s'opposer si obstinément au départ, on crut qu'il avait des espérances que la prudence lui défendait de révéler : on céda et l'on resta.

Défaites navales des Athéniens; retraite; destruction de l'armée (413).

La détresse des Syracusains n'était pas une invention de Nicias. Mais, animés par le succès, leur force était doublée. Gylippos parcourut une seconde fois la Sicile, et ramena de nouveaux renforts. Comme ils avaient eu la victoire sur terre, les Syracusains voulurent l'avoir sur mer. Pour fermer la retraite aux Athéniens ils entreprirent de leur barrer l'issue du port.

Lorsqu'on avait résolu de rester en Sicile, Démosthène, voyant tout le danger de la position, avait au moins proposé de se retirer à Catane ou à Naxos, pour y passer la saison des maladies. Le campement était malsain; une épidémie affaiblissait l'armée. Nicias avait fini par se ranger à cet avis, et on allait s'éloigner lorsqu'une éclipse de lune vint effrayer le superstitieux général: il refusa de nouveau de quitter la place, et il ne s'occupa que de sacrifier pour apaiser la déesse irritée. Les Syracusains mirent ce retard à profit: ils attaquèrent la flotte athénienne, lui prirent 18 vaisseaux et fermèrent le port, en y tenant à l'ancre des trirèmes, des vaisseaux de charge et des barques.

Il fallait à tout prix briser cette barrière: les Athéniens s'y résolurent, ils avaient encore 110 vaisseaux, ils les montèrent. Tout le monde sentait l'importance de cette lutte suprême. Les vaisseaux de Syracuse étaient partagés en deux divisions: les uns gardaient le passage, les autres, rangés autour de l'issue du port, étaient prêts à s'élancer pour envelopper les galères athéniennes qui forceraient le barrage. La bataille s'engagea avec une fureur désespérée. Les vaisseaux mêlés, confondus, serrés les uns contre les autres, se heurtaient et se brisaient; matelots et soldats rivalisaient d'ardeur désespérée; les javelots, les pierres volaient de toutes parts. Les armées de terre étaient sur le rivage. Les Syracusains prirent enfin l'avantage, poussèrent au rivage les vaisseaux ennemis et les y poursuivirent. Il fallut que l'armée de terre des Athéniens courût, partie au secours des

équipages qui s'étaient jetés à la côte, partie à la défense des retranchements. C'en était donc fait, toute l'expédition était maintenant prisonnière. La situation des Athéniens était en effet à peu près celle des Spartiates à Pylos. La mer leur était fermée, et ils ne pouvaient espérer se sauver par terre, à moins d'un miracle.

Le combat avait été si rude que des deux côtés on avait fait de grandes pertes. Les vainqueurs recueillirent leurs morts avec les débris des navires, et dressèrent un trophée. Les Athéniens ne songèrent pas même à réclamer leurs morts : ils ne pensaient qu'à fuir dès que la nuit serait venue.

Démosthène, dont rien n'abattait le courage, proposa de couvrir de troupes le reste des bâtiments, et d'essayer encore de forcer le passage au lever de l'aurore. Il représentait qu'ils avaient plus de vaisseaux capables de tenir la mer que les ennemis ; car il leur en restait bien 60, et ceux-ci en avaient moins de 50. Nicias était du même avis ; mais, quand ils voulurent en venir à l'exécution, les équipages refusèrent le service. Frappés de leur défaite, ils ne se croyaient plus capables de vaincre : tous n'avaient qu'une même pensée, celle de fuir par terre.

Le surlendemain de cette fatale journée, l'armée se mit en marche. 40 000 hommes partirent, abandonnant leurs blessés, leurs malades qui s'attachaient à leurs vêtements, les suppliaient de ne les point laisser et les suivaient aussi loin que le permettaient leurs forces épuisées. L'armée marchait en deux divisions, commandées chacune par Nicias et Démosthène, qui s'efforçaient de ramener, par leur contenance et leurs paroles, un peu de confiance et de courage dans ces esprits abattus. Pendant les huit jours que dura cette retraite désastreuse, les ennemis ne cessèrent d'attaquer l'armée en tête, en queue et sur les flancs. Démosthène, qui faisait l'arrière-garde, fut enfin enveloppé avec toute sa division à Polyzélion, et forcé de mettre bas les armes, à la seule condition que ses soldats auraient la vie sauve.

A cette nouvelle, Nicias fit porter des propositions à Gylip-

pos. Il demandait qu'on laissât sortir librement de Sicile les Athéniens, et promettait, à cette condition, qu'Athènes rembourserait les frais de la guerre. Ces demandes furent rejetées avec mépris, et la poursuite continua avec acharnement. Le lendemain, les Athéniens arrivèrent au fleuve Asinaros. Ils essayèrent de le passer. Dévorés par la soif, ils s'y jetèrent en foule; beaucoup s'y noyèrent, et les Syracusains postés sur les hauteurs voisines n'avaient qu'à lancer leurs traits au hasard pour tuer: le fleuve fut bientôt rempli de morts et teint de sang. Ce dernier revers décida Nicias à se rendre à Gylippos, qui arrêta le massacre (21 septembre 413).

A peine les vainqueurs furent-ils rentrés dans Syracuse, couronnés de fleurs, sur des chevaux magnifiquement ornés, que l'orateur Euryclès proposa dans l'assemblée le décret suivant: « Le jour où Nicias a été fait prisonnier sera consacré à jamais par des sacrifices et par la suspension de tout travail public: cette fête sera appelée Asinaria, du nom du fleuve que les Syracusains ont illustré par leur victoire. Les valets des Athéniens et tous leurs alliés seront vendus à l'encan: les Athéniens de condition libre, et les Siciliens qui ont embrassé leur parti, seront rélégués dans les carrières, excepté les généraux, qu'on fera mourir. » Ce décret fut adopté.

Deux hommes s'opposèrent à son exécution: Hermócrate au nom de la modération et de l'humanité; Gylippos au nom de Sparte. Gylippos réclamait les deux généraux captifs pour les emmener dans sa patrie. Il se souvenait que Nicias s'était toujours montré bienveillant envers les prisonniers de Sphactérie, et opposé à cette guerre qu'il avait si mal conduite; il savait combien les Spartiates désiraient tenir entre leurs mains ce Démosthène qui leur avait fait tant de mal à Pylos. Mais les Syracusains, déjà las de la sévérité toute spartiate de son commandement, et qui lui reprochaient aussi son avarice et ses concussions, rejetèrent sa demande en l'accablant d'injures. Ils firent mourir les deux généraux; quelques Syracusains qui avaient eu des intelligences avec eux hâtèrent l'exécution, dans la

crainte que Nicias ne révélât leur trahison. Suivant les uns, Nicias et Démosthène furent lapidés ; Timée racontait que, prévenus à temps par Hermocrate, ils se donnèrent eux-mêmes la mort.

Ils furent encore les moins malheureux. Les autres prisonniers avaient été entassés dans de profondes carrières, à ciel découvert, où ils étaient alternativement tourmentés par l'étouffante ardeur du soleil, et glacés par la fraîcheur des nuits d'automne. Pour toute nourriture, ils recevaient la moitié de la ration d'un esclave, deux cotyles d'orge et une cotyle d'eau par homme. Leurs blessés, leurs malades mouraient au milieu d'eux, et ils ne pouvaient ensevelir leurs cadavres. L'air qu'ils respiraient était infect. Ils restèrent ainsi pendant soixante-dix jours, au bout desquels on vendit comme esclaves ceux que ces misères n'avaient pas tués, d'abord les étrangers, puis, six mois plus tard, les Athéniens et les Siciliens.

Cette fatale expédition, qui ébranla l'empire d'Athènes et lui ôta ses meilleurs généraux, sembla porter malheur aussi aux chefs victorieux. Le sauveur même de Syracuse finit mal. Comme son père Cléandridas, qui s'était vendu à Périclès, Gylippos fut convaincu de plusieurs actions honteuses et chassé de Lacédémone. Hermocrate, qui après lui contribua le plus au succès, accusé de trahison, fut banni de sa patrie ; trois ans après, il tenta d'y rentrer les armes à la main et fut tué sur la place publique.

La poésie seule vainquit la fortune contraire et désarma la haine. Plutarque raconte que plusieurs prisonniers athéniens durent leur salut à Euripide, les uns parce qu'ils avaient été mis en liberté pour avoir appris à leurs maîtres les morceaux qu'ils avaient retenus de ses pièces, les autres parce que, errant dans la campagne après le combat, ils avaient été nourris par ceux à qui ils chantaient ses vers. De retour à Athènes, ces captifs allèrent porter leur reconnaissance au poëte dont le génie avait payé leur rançon.

Dangers et énergie d'Athènes (413-412).

La guerre durait encore en Sicile, que les Spartiates, suivant le conseil perfide d'Alcibiade, envahissaient et fortifiaient Décélie, à 24 kilomètres seulement d'Athènes. Le roi Agis s'y était posté et de là désolait incessamment le pays.

« Jusqu'alors Athènes avait supporté des incursions de courte durée, qui ne l'empêchaient pas, le reste du temps, de tirer parti de son territoire; mais à présent que les ennemis occupaient ce fort, il n'y avait plus de moisson à faire sur leurs champs. 20 000 de leurs esclaves avaient pris la fuite, et c'étaient presque tous des gens de métier; leurs bestiaux, leurs bêtes de somme étaient perdus. Comme la cavalerie était journellement sur pied pour repousser les maraudeurs et surveiller les mouvements de l'ennemi, tous les chevaux furent bientôt ou blessés ou boiteux. L'importation des denrées qu'on tirait de l'Eubée se faisait autrefois d'Orope par terre, en traversant Décélie; il fallait maintenant les faire venir à grands frais par mer, en tournant Sunion. La ville elle-même était moins une cité qu'une forteresse. Les citoyens se succédaient pendant le jour pour monter la garde sur les remparts, et la nuit, en hiver comme en été, tous, excepté les chevaliers, se fatiguaient sur les murailles et dans les postes; enfin, au moment où ils avaient plus que jamais besoin de l'affection de leurs alliés, ils furent obligés d'augmenter les charges qu'ils faisaient peser sur eux. Au lieu du tribut ordinaire, ils imposèrent un vingtième sur toutes les marchandises importées ou exportées par mer, se flattant d'en retirer davantage. » (Thucydide).

Voilà donc ce qu'avait produit cette aventureuse et folle expédition. Athènes avait perdu de nombreux défenseurs, épuisé ses ressources, mécontenté ses alliés et attiré sur son territoire dégarni la guerre qu'elle portait naguère au cœur du Péloponnèse. Il faut ajouter à tous ces maux l'inimitié d'Alcibiade.

Cependant la constance d'Athènes n'en fut pas ébranlée.

Thucydide est forcé d'en convenir. « Au commencement de la guerre, les uns pensaient que si les Péloponnésiens entraient dans l'Attique, les Athéniens pourraient bien tenir un an, d'autres disaient deux, quelques-uns trois, personne davantage. Et 17 ans après la première invasion, déjà épuisés par cette guerre, ils en avaient commencé une autre en Sicile, aussi périlleuse que celle qu'ils avaient soutenue contre le Péloponnèse ! » Le désastre de Sicile était un grand coup : d'abord même on n'y voulut point croire ; puis, quand il fut impossible d'en douter, on s'emporta contre ceux qui avaient conseillé l'expédition. Mais cela dura peu : le premier mouvement passé, Athènes redevint digne d'elle-même ; elle laissa les récriminations inutiles, pour ne songer qu'à faire tête aux ennemis anciens et à tous les ennemis nouveaux que le malheur allait susciter. Des bois de construction furent amassés, des vaisseaux mis sur le chantier, le cap Sunion fortifié pour protéger le passage des denrées étrangères, et un conseil de dix citoyens créé pour rendre plus prompte et plus ferme l'action du pouvoir, comme Rome recourait dans les crises à la dictature.

Le moment suprême semblait en effet arrivé. L'Eubée, le grenier d'Athènes, promettait à Agis, toujours posté à Décélie, de se soulever, si on lui envoyait quelque secours. Lesbos, Chios, Érythrée faisaient la même demande. Tissapherne, satrape des provinces maritimes, et Pharnabaze, gouverneur des provinces de l'Hellespont, s'engageaient à fournir des subsides pour l'entretien d'une flotte. Depuis les victoires de Cimon, la cour de Suses n'avait pas levé d'impôt sur les Asiatiques tributaires d'Athènes. Mais Darius, à la nouvelle du désastre d'Athènes, crut n'avoir plus de ménagements à garder. Il refusa de rabattre du tribut que Tissapherne devait fournir pour l'Ionie et la Carie, les sommes que les cités grecques ne payaient plus. La même injonction avait sans doute été faite à Pharnabaze ; de là leur zèle pour les Péloponnésiens. Les envoyés de Pharnabaze avaient déjà envoyé 25 talents ; Lacédémone n'y tint pas : elle commanda aux alliés de préparer 100 galères. On n'en arma que 21 ; et, quand elles voulurent sortir du golfe Saro-

nique pour voguer vers Chios, sur une mer où ne devait plus se trouver une voile athénienne, elles tombèrent avec effroi dans une escadre qui les rejeta au port et les força de s'échouer à terre. Mais, avant que la nouvelle de ce désastre imprévu arrivât sur les côtes d'Asie, Alcibiade se hâta de courir à Chios avec 5 galères lacédémoniennes, avant-garde, disait-il, d'un puissant armement. Les nobles de Chios entraînèrent le peuple, malgré son penchant contraire, à une défection[1]. Érythrée et Clazomène, puis Téos, Lébédos, Érée, enfin Milet entrèrent aussi dans la confédération péloponnésienne.

Alcibiade n'était que traître à sa patrie, le général spartiate qui l'accompagnait fut traître à la Grèce entière, en signant avec Tissapherne un traité qui livrait au grand roi tous les Grecs d'Asie et ceux des îles, de sorte que Sparte consentait à lui abandonner même des cités que lui ou ses ancêtres n'avaient jamais possédées (412).

Ainsi la lutte, qui naguère était aux limites occidentales du monde grec, allait avoir l'Orient pour théâtre. Toutes les forces ennemies se portèrent de ce côté. Athènes, qu'on croyait à bout de ressources comme de courage, y envoya successivement jusqu'à 104 galères, qui trouvèrent un point d'appui et une excellente station navale à Samos. Le peuple de cette île, averti par la trahison des nobles de Chios, chassa les siens pour n'être pas contraint de rompre avec la cité, grâce à laquelle le commerce de tous prospérait, et de s'unir à ceux qui venaient de livrer honteusement au grand roi la liberté des Grecs d'Asie. La flotte athénienne défendit Samos, recouvra Lesbos, Clazomène, et vainquit,

1. Thucydide, l. VIII, chap. IX, XIV et XXIV. Au reste, même remarque peut être faite à propos de la défection de Lesbos, d'Acanthe, de Toroné, de Mendé, d'Amphipolis, etc. Partout le peuple s'oppose aux changements que les grands provoquent et accomplissent. L'empire d'Athènes n'était donc impopulaire qu'auprès d'une faction, et non dans la masse générale des alliés. Je l'ai dit déjà vingt fois, mais je ne puis trop le répéter, l'assertion contraire étant jusqu'à présent presque partout admise, si ce n'est dans les deux ouvrages de MM. Thirlwall et Grote. La révolution démocratique de Samos, dont il est question un peu plus loin, prouve la même chose. La prospérité des alliés d'Athènes était telle, que Thucydide appelle les habitants de Chios « les plus riches des Hellènes. » Liv. VIII, chap XLV. C'était, après Sparte, la ville qui avait le plus d'esclaves. Wallon, t. I. p. 319.

près de Milet, les Péloponnésiens (septembre 412), mais sans pouvoir empêcher la défection de Cnide et de Rhodes. Des galères de Sélinonte, de Syracuse et de Thurium étaient venues se joindre aux vaisseaux lacédémoniens; et Tissapherne promettait l'arrivée prochaine d'une grande flotte phénicienne.

Révolution oligarchique à Athènes (février ou mars 411).

Athènes était seule contre tous; elle ne pouvait soutenir longtemps un tel effort. Un événement inattendu lui donna quelque relâche, la rupture d'Alcibiade avec Lacédémone. Cet homme singulier avait étonné les Spartiates par la souplesse avec laquelle il avait adopté leurs mœurs et leurs usages : le pain bis et le brouet noir semblaient avoir été toujours son unique nourriture, et les exercices des Spartiates, l'éducation de son enfance. Cependant le débauché n'avait pu s'empêcher de reparaître : il avait outrageusement offensé le roi Agis, qui chercha à le faire assassiner. Le gouvernement lui-même, inquiet de l'ascendant que prenait Alcibiade sur les Grecs d'Asie, donna l'ordre de le tuer. C'était de la justice à la façon du grand roi. Athènes au moins ne frappait qu'après un jugement régulier. Alcibiade, averti des intentions de ceux qu'il avait si bien servis, quitta l'armée et se réfugia auprès de Tissapherne. Il l'étonna par sa mollesse et il le charma par son esprit. Mais ce n'était pas assez pour lui de se faire le compagnon de débauches du satrape : chassé de Sparte, il lui fallait regagner Athènes par des services. Il représenta à Tissapherne le danger de livrer à un seul peuple la terre et la mer; mieux valait, dans l'intérêt du grand roi, tenir la balance égale entre Sparte et Athènes, et les laisser se ruiner toutes deux. Puisque Sparte avait maintenant l'avantage, il fallait d'abord réduire les subsides que le satrape donnait, et lui refuser le secours qui devait venir de Phénicie.

Tissapherne entra complétement dans ces vues, où sa politique et son avarice trouvaient à la fois leur compte. Quelque argent adroitement répandu parmi les chefs de la flotte

péloponnésienne leur fit perdre dans l'inaction un temps précieux. Le seul Hermocrate, de Syracuse, garda ses mains pures de l'or du grand roi. Alcibiade se prévalut de ce changement auprès de l'armée athénienne qui campait à Samos. Ses secrets émissaires disaient aux triérarques et à tous les riches, ennemis des institutions populaires, que seul il pouvait changer la fortune, depuis quatre ans si contraire. Ils le montraient tenant suspendus sur la tête d'Athènes l'alliance et les trésors, ou la colère et les armes du grand roi, la victoire ou la ruine. S'il avait arrêté les subsides fournis aux Spartiates, il pouvait les leur rendre ; il avait enchaîné dans leurs ports les 150 vaisseaux phéniciens, il pouvait faire souffler le vent qui les réunirait à la flotte du Péloponnèse. Mais il n'y avait pas de sûreté pour lui dans Athènes, tant que durerait le gouvernement qui l'avait chassé.

Ces paroles trouvaient aisément créance auprès des principaux officiers de l'armée. Depuis la mort de Cimon, l'opposition de la noblesse s'était modestement bornée aux sarcasmes d'Aristophane et des comiques. Le malheur public releva ses espérances et fortifia sa résolution d'en finir. Plus, en effet, la guerre durait et devenait désastreuse, plus les charges de la triérarchie augmentaient. Quand la victoire suivait le drapeau d'Athènes, le butin au moins dédommageait; maintenant il n'y avait que des dangers certains et des dépenses sans cesse renouvelées. Le pauvre qui n'avait que sa vie, souvent misérable, la jetait, avec une patriotique insouciance, au péril; le riche avait une mauvaise chance de plus, la ruine. On ne comprendrait pas, sans ces explications, les scènes qui vont suivre, ni la tyrannie des Trente. De la part des riches, ce n'était pas haine aveugle pour la liberté, mais haine violente pour des institutions qui, dans des temps de malheur, rendaient insupportable la condition de ceux qui pensaient que les sacrifices à l'honneur et à la puissance de la patrie devaient avoir une limite.

Pour donner plus de force à leur opposition, les nobles s'étaient depuis longtemps organisés en sociétés secrètes (*hétéries*), dont tous les membres, agissant de concert à un

moment donné, pouvaient emporter une élection au Pnyx, ou faire échouer devant les héliastes l'accusation dont un d'eux était menacé. C'étaient des hétéristes, ces amis de Cimon, qui, à Tanagra, se firent tous tuer pour laver son nom d'un soupçon. Mais le temps des beaux dévouements était passé. Les hétéries actuelles ne travaillaient plus qu'à renverser le gouvernement. Plusieurs des chefs de l'armée de Samos faisaient partie de ces sociétés secrètes. L'homme qui avait tant à se plaindre du peuple leur parut un instrument utile.

Le seul Phrynichos comprit qu'Alcibiade ne se souciait pas plus de l'oligarchie que de la démocratie : il insista sur la honte de mettre aux pieds d'un banni les lois de sa patrie; sur le danger de rétablir dans les villes alliées un gouvernement oligarchique, dont le premier soin serait de traiter avec Lacédémone. Mais on ne l'écouta pas, et des députés partirent pour Athènes; à leur tête était Pisander. Accueilli d'abord par des cris et des réclamations, il se contenta de demander successivement, à chacun des opposants, sur quelles ressources il comptait pour sauver la patrie; et, comme ils étaient forcés d'avouer qu'ils n'en avaient aucune : « Eh bien ! reprit-il hautement, nous n'en trouverons qu'en mettant dans notre politique plus de modestie, qu'en donnant l'autorité à un petit nombre de citoyens, pour inspirer au roi de la confiance, et en nous occupant moins, dans les circonstances actuelles, de la forme de notre gouvernement que de notre salut. Il nous sera facile de changer dans la suite, si quelque chose nous déplaît; mais rappelons toujours Alcibiade, qui seul maintenant peut rétablir nos affaires. »

Pisander n'obtint pas sur l'heure ce qu'il demandait. On hésitait à toucher à cette démocratie glorifiée par Aristide et Périclès, et à laquelle se rattachaient toutes les grandes choses accomplies depuis un siècle. La persuasion restant sans effet, les nobles usèrent de la terreur. Les sociétés secrètes, dirigées par Antiphon, s'étendirent, et peu à peu une immense conspiration enveloppa la cité. Androclès, le principal orateur du peuple, tomba sous le poignard. D'au-

tres chefs populaires furent assassinés, sans qu'on recherchât les coupables; et l'assemblée générale, le conseil des Cinq-Cents, ne délibérèrent plus que sous la crainte inspirée par l'audace des meurtriers. « Nul, dit Thucydide qui fait le plus sombre tableau de cette tyrannie des conspirateurs oligarchiques, nul n'osait élever la voix; car le moindre signe d'opposition amenait une mort certaine. » Pour prévenir tout mouvement contraire, Pisander avait ramené de Ténos, d'Andros, de Carystos, d'Égine et d'autres cités où il avait rendu l'influence aux riches, 300 hoplites qui servaient de garde à la faction. Quand toute résistance eut été ainsi paralysée, Pysander demanda, dans une assemblée du peuple tenue hors de la ville, pour en écarter les opposants, que dix citoyens fussent chargés de reviser les lois, avec un pouvoir absolu.

La nouvelle constitution ne sembla pas, à la première vue, très-différente de l'ancienne. Un conseil de 400 membres prit la place des Cinq-Cents; et, au lieu de l'assemblée générale, il y eut une assemblée de 5000 citoyens, choisis d'après leur fortune et leur condition. Or, nous savons que, sous la démocratie, les assemblées populaires s'élevaient rarement à ce nombre. Mais tous alors avaient le droit d'y prendre part : désormais il n'y eut plus que 5000 élus, dont on ne se hâta pas de publier les noms; en outre, leur convocation dépendait du bon vouloir du conseil des Quatre-Cents, qui était investi d'une autorité illimitée, et qui, par la manière dont il était formé, donnait toute sécurité aux nobles; enfin, pour éloigner les pauvres des fonctions publiques, il fut décidé que le service militaire serait seul rétribué.

Le jour où la nouvelle constitution fut mise en pratique, la violence faite au peuple apparut à tous les yeux. Des postes armés furent répandus dans la ville; une garde de 120 jeunes gens entoura le nouveau conseil, quand il se réunit pour prendre possession du lieu où il devait délibérer; chacun des membres s'était lui-même armé d'une épée. Ce fut dans ce belliqueux et menaçant appareil qu'ils vinrent chasser les Cinq-Cents encore assemblés : ils ne trouvèrent

point d'opposition. Pourtant la tyrannie éclata aussitôt. Plusieurs citoyens furent exécutés; d'autre jetés en prison ou bannis.

Le nouveau pouvoir oublia les propositions récemment faites par Alcibiade, et se crut assez fort pour se passer de lui. Il le laissa dans l'exil : c'était une première imprudence. Il en fit une autre : il mit Athènes aux pieds de Lacédémone. Rien n'était plus propre à indisposer le parti national, les vrais amis de la patrie, et surtout l'armée de Samos. « La guerre, faisait-il dire à Agis, n'a plus de raison pour se prolonger, puisque Athènes a désormais un gouvernement sympathique à celui de Sparte. » Ils ne se bornèrent pas à envoyer à Sparte Antiphon, Phrynicos et plusieurs autres pour négocier la paix, ils la voulaient à tout prix, dût Athènes livrer ses villes tributaires, sa flotte même et ses propres murailles. Pour se prémunir contre une réaction démocratique qui commençait à se manifester, ils faisaient construire, à l'entrée du Pirée, un fort, qu'ils se proposaient, ils ne le cachaient point, de livrer aux Lacédémoniens au premier danger.

Agis répondit perfidement à ces ouvertures. Croyant la ville pleine de troubles et de confusion, il appela des recrues du Péloponnèse; et, de Décélie, il fondit sur Athènes, espérant qu'on lui en ouvrirait les portes ou qu'il pourrait enlever les Longs-Murs. L'admirable cité ne se manqua pas à elle-même. Le peuple, malgré son indigne gouvernement, courut à l'ennemi, et Agis battu retourna honteusement à Décélie.

Suivant les plans de Pisander, une révolution oligarchique favorisée par quelques-uns des généraux de l'armée devait éclater à Samos en même temps que celle d'Athènes. On commença, comme à Athènes, par des assassinats : Hyperbolos et quelques autres furent poignardés. Mais l'armée, qui formait la meilleure partie du peuple, se prononça pour le maintien de sa vieille et glorieuse constitution. Elle empêcha l'émeute oligarchique tentée à Samos de réussir; et, pour donner au gouvernement qu'elle croyait encore debout le courage de se défendre, elle chargea des députés de

lui porter ses vœux. Ils arrivèrent trop tard : les Quatre-Cents les firent arrêter; l'un d'eux cependant s'échappa et vint raconter à l'armée le sort de ses compagnons et la situation d'Athènes, qu'il peignit sous les plus noires couleurs. Toute l'armée s'émut à ces nouvelles. Thrasybule et Thrasylle, deux des chefs, firent prêter aux soldats le patriotique serment de maintenir le gouvernement démocratique, de poursuivre la guerre contre les Péloponnésiens et de renverser les tyrans. Les Samiens prirent le même engagement. Argos offrit son assistance.

« Ce fut alors, dit Thucydide, une grande division entre la ville et l'armée : celle-ci voulant contraindre la ville à conserver l'état populaire ; et celle-ci voulant obliger le camp à accepter l'oligarchie. Les soldats formèrent une assemblée, dans laquelle ils déposèrent les généraux, avec ceux des triérarques qui leur étaient suspects. Ils s'encourageaient entre eux, en disant qu'il ne fallait pas s'effrayer si la ville rompait avec eux; que c'était le plus petit nombre qui se détachait du plus grand et de celui qui avait, à tous égards, les plus puissantes ressources. Maîtres de la flotte, ils pouvaient forcer les villes de leur domination à fournir de l'argent, tout aussi bien que s'ils sortaient d'Athènes pour en exiger. Ils avaient Samos, ville puissante;... et il leur était bien plus aisé d'ôter à ceux de la ville l'usage de la mer, qu'à ceux-ci de les en priver. Que recevaient-ils d'Athènes? Pas même de bons conseils; car, pour de l'argent, loin d'en avoir obtenu d'elle, c'étaient eux qui lui en avaient envoyé. A la ville on avait même poussé le crime jusqu'à violer les lois de la patrie qu'ils allaient, eux, rétablir. Il fallait rappeler Alcibiade, qui leur procurerait l'alliance du grand roi; et, quel que fût enfin l'événement, ils avaient toujours une flotte assez puissante, et ils étaient en assez grand nombre pour aller, quelque part, conquérir un territoire. »

Voilà donc l'armée en révolte contre l'État, ou plutôt, comme disait Thrasybule, l'État en révolte contre l'armée; car Athènes n'était plus dans Athènes, mais sur la flotte, où une guerre si longue avait appelé ses plus braves citoyens. La cité dépendait désormais de l'armée; l'armée appartenait

au plus habile, et le plus habile était Alcibiade. Les grands avaient compté sur lui pour obtenir l'alliance de la Perse; mais il avait promis plus qu'il ne pouvait tenir et ses nouveaux amis se croyant joués le laissèrent en exil. Cependant ce rôle de banni lui pesait, et les troubles qui déchiraient sa patrie lui parurent la meilleure occasion que pût souhaiter son génie d'intrigues, pour rentrer peut-être en triomphe dans Athènes. Repoussé d'un côté, il se tourna de l'autre, fit sonder les dispositions de l'armée de Samos, et obtint d'être entendu. Naguère il déclamait contre le gouvernement populaire, maintenant il l'approuve, il l'exalte; et, en même temps, il éblouit les soldats de ses fausses promesses. Il leur garantit l'amitié de Tissapherne, ses subsides, et l'aide de la flotte phénicienne. Tout d'une voix on le proclame un des généraux. Il fallait faire croire à cette amitié de Tissapherne. Il se rendit à la cour du satrape, et se prévalut auprès de lui de sa dignité nouvelle pour en obtenir meilleur accueil. Jouant à merveille ce double jeu, il réussit, dit Thucydide, à maîtriser Tissapherne par les Athéniens, et les Athéniens par Tissapherne. Ce qu'il voulait, du moins il l'obtint : il brouilla à peu près le satrape avec Lacédémone.

L'armée, fort animée, voulait marcher tout droit sur Athènes, pour renverser l'oligarchie. C'était le parti le plus sage; Alcibiade tempéra cette fougue, et prétendit qu'en quittant Samos on livrait à l'ennemi toute l'Ionie et l'Hellespont. Ce retard faillit perdre Athènes, continuellement menacée par la trahison des Quatre-Cents et les attaques des Péloponnésiens. Mais Alcibiade avait intérêt à ne rentrer dans la ville qu'après quelque grand service qui commandât la reconnaissance.

Cependant au sein même des Quatre-Cents, Théramène et Aristarque déclamaient contre le nouvel état de choses. Ce n'est pas qu'ils fussent amis de la démocratie, mais on ne leur faisait pas, dans le pouvoir, la part qu'ils ambitionnaient, et ils préféraient les chances d'une nouvelle révolution. D'abord ils réclamèrent simplement que l'on constituât l'assemblée des Cinq-Mille qui n'avait été jusque-là qu'un

mot. Puis ils alarmèrent le peuple sur cette forteresse qui s'élevait au Pirée. Ceux mêmes qui la bâtissaient la renversèrent. Elle était à peine détruite, que 40 vaisseaux lacédémoniens paraissent en vue du port : on s'écrie que ce sont les ennemis qui viennent prendre possession du fort qu'on leur avait préparé. On court en foule au Pirée, on garnit les murailles, on équipe les vaisseaux, on y monte et on poursuit les Péloponnésiens, qui, voyant le coup manqué, prennent route du côté d'Érétrie. Une flotte athénienne de 36 vaisseaux alla se placer devant cette ville pour la protéger; mais elle fut surprise par les Lacédémoniens qui s'emparèrent de 22 bâtiments, entrèrent dans Érétrie, firent révolter l'Eubée entière, et, pour assurer en tout temps un facile passage aux troupes alliées, jetèrent sur l'Euripe un pont dont les approches furent défendues par deux tours.

Thucydide atteste que la nouvelle même du désastre de Sicile ne produisit pas à Athènes un aussi profond abattement que celle du soulèvement de l'Eubée. L'Attique perdait à la fois son boulevard et son grenier : elle était cernée par Décélie et l'Eubée, et privée de vivres. Point d'espoir du côté de l'armée de Samos; et à chaque instant la crainte de voir arriver la flotte victorieuse des ennemis. C'était l'avis des Syracusains de voguer droit sur le Pirée, après ce succès : les Lacédémoniens temporisèrent et firent manquer l'occasion.

Rétablissement du gouvernement démocratique.

« Les Athéniens, malgré la consternation où les jetait ce malheur, ne laissèrent pas d'équiper encore 20 navires. Mais ce désastre parut la condamnation de l'oligarchie. Une assemblée fut convoquée : elle déposa les Quatre-Cents, et décréta que le gouvernement serait confié aux Cinq-Mille; que tous ceux qui portaient les armes comme hoplites feraient partie de ce corps; que personne ne recevrait de salaire pour aucune fonction. Il y eut encore, ajoute Thucydide, d'autres assemblées où l'on établit des nomothètes, et où l'on fit divers règlements utiles. Ce temps est celui de nos jours où

les Athéniens semblent s'être le mieux conduits en politique: ils surent tenir un juste tempérament entre la puissance des riches et celle du peuple. » Ce juste équilibre ne se trouva pas, comme semblerait l'indiquer Thucydide, dans une constitution nouvelle, mélange d'aristocratie et de démocratie. Car toutes les anciennes institutions furent remises en vigueur, et la limite du chiffre des votants fut bien vite effacée; elle se trouva dans la modération et le patriotisme de la démocratie renaissante.

La fin du parti oligarchique fut digne des moyens qu'il avait pris pour usurper et garder le pouvoir. La plupart des Quatre-Cents se réfugièrent à Décélie, auprès des Lacédémoniens. Un d'eux, Aristarque, voulut signaler encore son exil par une trahison. Il s'enfuit à Œnée, forteresse de l'Attique, que les Béotiens et les Corinthiens tenaient assiégée. Il persuada au commandant que la paix était faite avec le Péloponnèse, et introduisit l'ennemi dans la place. Tombé quatre ou cinq ans après aux mains des Athéniens, il fut mis à mort. Antiphon eut le même sort. Cet homme, qui avait commandé ou permis, comme chef de la faction, tant d'assassinats, obtint au moins de ce peuple, qu'il était allé trahir à Lacédémone, un jugement public. Il put plaider sa cause, insulter à ses juges, et laisser un discours dont l'éloquence a protégé sa mémoire contre le jugement sévère que lui devait aussi la postérité. Quant à Phrynicos, il avait été assassiné au retour de son ambassade à Sparte, un peu avant le mouvement du Pirée. Les accusateurs d'Antiphon étaient deux anciens membres du conseil des Quatre-Cents; en ce moment, on eût dit des amants passionnés de la liberté, mais la veille ils étaient usurpateurs, et ils le seront bientôt une seconde fois! Ce fut aussi par un homme qui deviendra un cruel tyran, Critias, que fut provoqué le décret qui rappela Alcibiade.

Pendant qu'Athènes perdait ainsi et recouvrait sa liberté, les opérations militaires continuaient. Les Péloponnésiens avaient compté sur la désorganisation de l'armée de Samos. L'armée déjoua ce calcul, mais ne put empêcher que les nouvelles venues d'Athènes ne décidassent la défection d'A-

bydos, de Lampsaque et de Bysance. Heureusement Tissapherne fit perdre 80 jonrs aux alliés, à Rhodes; et, quand le Spartiate Mindaros, n'attendant plus rien de Tissapherne, écouta les propositions de Pharnabaze, qui l'appelait vers l'Hellespont, 55 galères athéniennes suivirent de ce côté les 73 trirèmes ennemies, et remportèrent près de Sestos un avantage signalé. C'était le premier qui consolait Athènes depuis le désastre de Sicile (411). Une seconde action près d'Abydos dura tout le jour. Sur le soir, Alcibiade parut avec 20 galères, et ce secours inattendu donna la victoire aux Athéniens, qui enlevèrent 30 vaisseaux. Mais la flotte manqnait d'argent : Alcibiade, espérant en tirer de Tissapherne, se rendit auprès du satrape. Celui-ci avait besoin de faire en ce moment des avances aux Lacédémoniens, dont la fortune baissait; il fit arrêter son ancien ami. Alcibiade trouva moyen de s'échapper, et, pour compromettre Tissapherne, répandit le bruit que c'était par son ordre qu'il avait été relâché (410). Il se hâta de rejoindre l'armée, et il allait combattre, avec 45 galères, les 60 vaisseaux qui restaient aux Péloponnésiens, quand un renfort de 40 voiles lni arriva. Toute la flotte péloponnésienne fut prise : les tronpes qui la montaient furent même défaites, dans un combat de terre, près de Cyzique, où Mindaros périt, malgré l'énergique assistance de Pharnabaze. Hermocrate, qui prit sa place, écrivit aux éphores : « Tout est perdu! Mindaros est mort; point de vivres; que faire? » Dans toute cette affaire, il n'y avait de spartiate que ce laconique message. Sparte, tombée de ses hautes espérances, offrit de traiter, à condition que chaque ville garderait ce qu'elle possédait. Mais Athènes, voyant revenir la fortune, crnt la gagner tout à fait à force de constance. Elle avait trop perdu, l'Eubée, Chios, Rhodes, Milet et tant d'autres, pour déposer les armes. Quelques cités d'ailleurs rentraient d'elles-mêmes dans son alliance. Thasos, désolée, depuis sa défection, par la guerre civile, chassa l'harmoste spartiate qui la gouvernait (410).

Alcibiade usait habilement de la victoire de Cyzique. Cette ville avait été récemment prise et rançonnée; Périnthe, Sélymbrie ouvrirent leurs portes et donnèrent de l'argent.

en face de Bysance, il fortifia Chrysopolis et y laissa 30 galères pour lever le tribut d'un dixième sur tout vaisseau marchand sortant du Pont-Euxin.

L'année 409 fut moins heureuse : Sparte reprit Pylos, les Mégariens rentrèrent dans Nysée, et le général athénien Thrasylle échoua dans une tentative sur Éphèse. Quelques incursions heureuses d'Alcibiade sur les terres de Pharnabaze n'étaient pas une compensation. Mais l'an d'après il prit Byzance, et ses collègues forcèrent Chalcédoine à rentrer sous la domination d'Athènes. Pharnabaze avait vainement essayé de la sauver. Abandonné de Sparte et sérieusement menacé, le satrape traita, promit des subsides et s'engagea à conduire une ambassade athénienne au grand roi.

Nous rencontrons si rarement un éloge à donner à Sparte, qu'il faut mentionner ici un acte de justice. C'était un homme de Byzance qui, malgré la garnison lacédémonienne, avait ouvert les portes à Alcibiade. Accusé de trahison à Lacédémone, il répondit qu'il était Byzantin et non Spartiate; que voyant en danger non Lacédémone, mais Byzance, où les Athéniens ne laissaient plus rien entrer, et où la garnison péloponnésienne consommait le peu de vivres qui restaient, tandis que les habitants, leurs femmes et leurs enfants mouraient de faim, il avait moins livré la ville qu'il ne l'avait délivrée des horreurs de la guerre; qu'en cela il n'avait fait que suivre les maximes des meilleurs citoyens de Lacédémone, qui plaçaient au premier rang des choses belles et justes, de faire du bien à sa patrie. Les Lacédémoniens applaudirent à ses paroles, et le renvoyèrent absous.

Après les grands succès remportés dans la Propontide, la flotte d'Athènes quitta ces parages, où tout reconnaissait l'ascendant de ses armes. Au sortir de l'Hellespont, elle se divisa : une partie, sous Thrasybule, longea les côtes de Thrace, pour faire rentrer dans le devoir les villes soulevées; une autre, sous Alcibiade, descendit à Samos et alla rançonner la Carie, qui donna 100 talents. Elles devaient se réunir à Athènes, après avoir montré à toutes les îles, à la

Thrace et à l'Asie Mineure, l'étendard victorieux des anciens maîtres de la mer. Dans ce retour de prospérité, Alcibiade n'avait pas tout fait. Plutarque ne voit que lui; il reste dans son rôle de biographe en rapportant tout à son héros. Mais, aux côtés du brillant général, l'histoire montre ses habiles collègues, surtout Thrasybule, le vainqueur de Sestos, et derrière eux le peuple d'Athènes qui, malgré son épuisement et ses discordes, leur a donné les moyens de triompher de la Grèce entière et de la Perse, liguées contre lui. Que les services éclatants d'un ambitieux ne fassent pas méconnaître la généreuse constance d'un peuple héroïque. Cependant les Athéniens faisaient déjà ce que fera plus tard l'historien pour Alcibiade: ils oubliaient ses trahisons et lui donnaient toute la gloire des récents succès. Il fut proclamé général, et ses amis le pressèrent de venir jouir de son triomphe.

Il fit voile vers Athènes. Ses vaisseaux étaient garnis d'une quantité de boucliers et de dépouilles; ils traînaient à leur suite plusieurs galères ennemies, et portaient les étendards d'un plus grand nombre qui avaient été détruites: les unes et les autres ne montaient pas à moins de deux cents. A peine fut-il à terre, que le peuple courut en foule au-devant de lui, en poussant des cris de joie. Ils le saluaient, ils suivaient ses pas et lui offraient à l'envi des couronnes. Ceux qui ne pouvaient l'approcher le regardaient de loin; les vieillards le montraient aux jeunes gens.

Le peuple s'étant assemblé, Alcibiade monta à la tribune, et, après avoir déploré ses malheurs, après s'être plaint légèrement et avec modestie des Athéniens, il rejeta tout sur sa mauvaise fortune, sur un démon jaloux de sa gloire. Il parla ensuite avec assez d'étendue des espérances des ennemis, et exhorta le peuple à reprendre courage. Les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le déclarèrent généralissime sur terre et sur mer, le rétablirent dans tous ses biens, et ordonnèrent aux Eumolpides et aux hérauts de rétracter les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple. Ils les révoquèrent tous, excepté l'hiérophante Théodore, qui dit : » Pour moi, je

ne l'ai point maudit, s'il n'a fait aucun mal à la ville. » (mai 407.)

Alcibiade n'entendait pas demeurer oisif à Athènes. 100 galères déjà prêtes l'attendaient dans le Pirée, avec 1500 hoplites et 150 chevaux. Mais, avant de partir, il fit une de ces expéditions brillantes qu'il aimait, et qui allait d'ailleurs le montrer comme un pieux et zélé défenseur des dieux. C'était une ancienne coutume, à la fête des grands mystères, de porter à Éleusis, en pompe solennelle par la voie sacrée, la statue d'Iacchos. Mais, depuis que les Lacédémoniens couraient la campagne, on était réduit à se rendre par mer au temple; un petit nombre seulement faisaient le voyage, et quelques-uns des rites consacrés ne pouvaient être accomplis. Alcibiade voulut que la pompe se fît de nouveau par la voie Sacrée et avec l'éclat accoutumé. Lui-même l'escorta avec son armée, et les Lacédémoniens de Décélie, retenus par la crainte de ses armes ou par le respect religieux, n'osèrent pas l'attaquer. Alcibiade gagna tellement par cette conduite l'affection des pauvres et des gens de la dernière classe du peuple, qu'ils conçurent le plus violent désir de l'avoir pour roi, et que quelques-uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devait abolir les décrets et les lois, écarter tous les hommes frivoles qui troublaient l'État par leur babil, et disposer de tout à son gré, sans s'embarrasser des calomniateurs. On ne sait pas quelle pensée il avait sur la tyrannie; mais les plus puissants d'entre les citoyens, craignant les suites de cette faveur populaire, pressèrent vivement son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut et en lui donnant les collègues qu'il demanda. »

Nouvel exil d'Alcibiade (407).

Il semblait qu'Alcibiade allait tout terminer cette fois, et promptement; mais si les villes ouvertes ou mal défendues avaient été facilement soumises dans les précedentes campagnes, il n'en pouvait être de même de villes bien fortifiées et puissantes, comme Rhodes, Cos, Chios et Milet, qui résistaient encore. Une tentative d'Alcibiade sur Andros ne

réussit pas. Cet échec était sans conséquence; mais ce qu'il apprit à son arrivée sur les côtes d'Asie paralysa tous ses mouvements. Darius avait donné à son jeune fils Cyrus le gouvernement des provinces maritimes. Tissapherne avait cherché à tenir la balance égale entre les deux peuples rivaux, pour les ruiner l'un par l'autre, au profit de son maître; Cyrus avait d'autres plans, il songeait déjà à disputer un jour la couronne à son frère; et, au nombre des ressources qu'il voulait se préparer, il comptait sur l'assistance du peuple le plus renommé de la Grèce pour son courage, sur les Spartiates. Il remplaça donc les tergiversations calculées de Tissapherne par un appui sans réserve donné à la cause de Lacédémone. Comme premier gage de sa faveur, il arrêta les députés athéniens que Pharnabaze conduisait au grand roi, et il les retint trois années en prison.

Les Péloponnésiens avaient alors pour chef un digne rival d'Alcibiade, brave, mais flexible, adroit, insinuant, ayant enfin les qualités politiques dont avaient toujours manqué les généraux de Sparte : c'était Lysandre. Par son père, il était Héraclide; mais sa mère était étrangère, de sorte qu'il n'était pas même pleinement citoyen. Cette tache de la naissance, qui l'écartait des premiers postes, l'obligea à plus d'efforts; pour parvenir, il dut apprendre à coudre la peau du renard à celle du lion. Malheureusement il crut trop à l'adresse pour estimer la probité. « On amuse les enfants avec des osselets, disait-il, et les hommes par des serments. » Lysandre ne laissa pas se refroidir le zèle de Cyrus; il courut à Sardes, où le prince résidait, et lui arracha un subside qui élevait la solde des matelots à 4 oboles : Athènes n'en donnait que 3; il comptait amener ainsi de nombreuses désertions; et, en effet, il arma, en peu de temps, 90 galères. Il aurait fallu écraser d'un coup hardiment frappé cette force renaissante. Alcibiade, qui aimait trop les courses aventureuses, où, sous prétexte de piller pour le compte d'Athènes, il pillait pour le sien, au lieu de rester à la tête de sa flotte, s'occupa à ramasser de l'argent, même aux dépens des alliés, comme à Cyme dont il ravagea le territoire. Le lieu-

tenant qu'il avait laissé à Notion avec défense expresse de combattre, désobéit et fut tué, 15 galères furent perdues.

En même temps, on apprit à Athènes la perte de Téos, celle de Delphinion, le seul fort que les Athéniens occupassent dans l'île de Chios. Plus on avait attendu d'Alcibiade, plus la colère et les soupçons éclatèrent à ces nouvelles. Un de ses ennemis vint, de l'armée à Athènes, l'accuser de livrer le commandement à ses compagnons de débauche. On lui reprochait aussi son luxe, ses exactions; on l'accusait d'avoir fait bâtir en Thrace des forts pour s'y retirer, ce qui semblait une preuve de trahison. Malgré la confiance récemment montrée au vainqueur de Cyzique, le peuple n'avait que trop de motifs de soupçonner l'homme qui avait fait envoyer Gylippos à Syracuse et occuper Décélie par les Spartiates, qui avait soulevé Chios et Milet, et rallumé une guerre terrible. On crut trop vite à une nouvelle trahison; dix généraux, parmi lesquels était Conon, furent nommés pour le remplacer. Alcibiade n'avait plus même l'armée pour lui. Il ne se fia ni à elle, ni à Athènes; mais, rassemblant quelques troupes étrangères, il alla guerroyer en Thrace pour son compte. Thrasybule fut enveloppé dans sa disgrâce et privé de son commandement. Le vertueux citoyen ne se crut pas autorisé à punir ses compatriotes de leur erreur, il continua à servir sur la flotte, au rang qu'il plut de lui donner (407).

Lysandre, Callicratidas; bataille des Arginuses (406).

Ce fait honore un citoyen, en voici un autre qui honore la cité. A quelque temps de là un proscrit d'Athènes et de Rhodes, un mortel ennemi de la cause populaire, l'entremetteur le plus actif entre Sparte et la Perse, Doriéos, tomba aux mains des Athéniens. La loi du temps voulait sa mort; mais Doriéos avait remporté 3 couronnes à Olympie, 7 à Némée, 8 aux jeux Isthmiques. Quand les Athéniens virent chargé de chaînes le vainqueur tant de fois applaudi par la Grèce entière, ils oublièrent leur haine et le renvoyèrent sans même parler de rançon. Sparte agit différemment :

en 395, Rhodes se détacha de son alliance. Doriéos, alors dans le Péloponnèse, était étranger à cette défection. Elle le fait saisir et exécuter.

Cependant l'année du commandement de Lysandre expirait. On lui envoya un successeur : Callicratidas, vrai Spartiate celui-là, sans artifice, sans ambition, incorruptible et ne sachant qu'aller droit devant lui, partout où sa patrie lui commandait d'aller, fût-ce à la mort. Avant qu'il arrivât, Lysandre, pour rester nécessaire, avait ruiné toutes les ressources de la flotte et organisé dans les villes de l'Ionie une faction qui rêvait le rétablissement des anciennes tyrannies. Il prévoyait bien que cette oligarchie aurait besoin d'un appui étranger, et il comptait que Sparte le chargerait de soutenir ce qu'il avait élevé.

Callicratidas trouva un armement de 140 voiles, mais il manquait d'argent. Il se rendit à Sardes auprès du jeune Cyrus, que Lysandre avait prévenu contre lui. La patience du Spartiate fut mise à rude épreuve : tout un jour il attendit une audience qu'on lui refusa. Il quitta Sardes en déplorant la triste dépendance où les Grecs s'étaient mis vis-à-vis de l'insolence persique, et en jurant d'employer tous ses efforts, à son retour dans sa patrie, pour ménager une paix entre Sparte et Athènes. Appelé par un parti à Méthymne, il surprit cette place qu'il laissa piller par ses soldats, mais refusa d'en vendre les habitants. « Tant que je commanderai, disait-il, pas un Grec ne sera réduit en esclavage. » Conon, arrivé trop tard pour sauver Méthymne, fut lui-même enfermé dans Mytilène, après avoir perdu 30 galères. Il ne lui en restait que 40, et l'ennemi en avait 170. Il put cependant faire passer un avis à Athènes. Par un effort suprême, et en épuisant ses dernières ressources, le peuple mit en 30 jours 110 vaisseaux à la mer. Tous ceux qui n'étaient pas absolument indispensables à la garde des murs les montèrent.

Les flottes ennemies se rencontrèrent aux Arginuses, trois petites îles sur la côte d'Éolide (juillet 406)). La supériorité était maintenant du côté des Athéniens. On conseillait à Callicratidas de battre en retraite; des présages, disaient les

devins, annonçaient sa mort; il répondit : « Si nous sommes vaincus, Sparte retrouvera aisément une flotte; mais si je fuis, où retrouverai-je, moi, mon honneur? » Il fut défait et périt un des premiers. 70 galères furent prises ou coulées. Les Athéniens en avaient perdu 25, mais il y avait peu de morts, et beaucoup des hommes qui les montaient auraient pu se sauver sur les débris, si l'action ne s'était passée trop loin du rivage. Les généraux chargèrent pourtant Théramène et Thrasybule de recueillir les naufragés et les morts, pendant qu'eux-mêmes poursuivraient l'ennemi. Cette décision fut prise tardivement; une tempête s'éleva, et plus d'un millier de malheureux périrent d'une mort affreuse. Les corps ne purent même recevoir les honneurs funèbres. Dans les idées des Grecs, laisser des morts sans sépulture, c'était un sacrilége : les généraux étaient certainement coupables; ils furent mis en jugement. Ils avaient à peu près gagné leur cause, quand un homme s'avance : « J'étais, dit-il, à la bataille; ma galère brisée, je me suis réfugié sur un mât de navire, et j'ai vu périr, l'un après l'autre, mes compagnons. Ils m'ont chargé, si j'échappais, de venir dire à Athènes qu'ils avaient été lâchement abandonnés par les généraux. » A ces paroles, le peuple croit entendre le cri même des naufragés; les parents demandent vengeance, et l'assemblée vote la mort. Contre cette condamnation s'éleva en vain la voix d'un juste, celle de Socrate. Athènes se repentit, mais trop tard, elle allait bientôt expier, par l'incapacité de ses généraux, à Égos-Potamos, cet injuste emportement d'un sentiment louable contre les vainqueurs des Arginuses (406).

Bataille d'Égos-Potamos (405). Prise d'Athènes (404).

Le désastre des Péloponnésiens était grand. Sur la demande de tous les alliés de la côte d'Asie et sur celle de Cyrus, Lysandre fut chargé de le réparer (405). Il n'était que le lieutenant d'Aracos, car un Spartiate ne pouvait être deux fois amiral, mais il avait de pleins pouvoirs. Cyrus, qui voyait la mort de son père approcher, lui donna tout l'or

qu'il voulut, et il put se refaire une flotte respectable, avec laquelle il courut audacieusement toute la mer Égée; il vint même faire une descente dans l'Attique. Pour détruire, s'il se pouvait, la séduction de l'or persique, qui entraînait tant de transfuges, le peuple d'Athènes décréta que tout prisonnier fait à la mer serait mutilé. Philoclès, un des nouveaux généraux, fit plus. Deux galères de Corinthe et d'Andros étant tombées entre ses mains, il en fit mourir l'équipage. La guerre qui approchait de sa fin devenait sans merci. Lysandre avait fait route vers l'Hellespont. Il venait de saccager Lampsaque, et était encore à l'ancre sous cette ville, quand 180 galères d'Athènes réunies pour le poursuivre arrivèrent en face de lui à Égos-Potamos. Au matin, les Athéniens viennent lui présenter la bataille : il la refuse. Persuadés que c'est par crainte, ils retournent à leur station, suivis de loin par quelques galères agiles qui observent leurs mouvements; ils n'en tiennent compte, débarquent et se dispersent pour chercher des vivres. Quatre jours durant, la même manœuvre se répète, et les Athéniens enhardis par cette immobilité, qu'ils attribuent à la crainte, s'abandonnent à la plus complète sécurité. Alcibiade se trouvait aux environs; il vit le danger, accourut à cheval dans le camp des Athéniens et leur montra l'imprudence de rester sur une plage découverte, sans refuge, sans vivres assurés, en face d'un ennemi puissant; il les exhortait à se rapprocher de Sestos. On ne l'écouta pas; un des généraux lui dit même qu'il n'avait rien à voir au commandement de l'armée dont il n'était plus chargé. Il se retira.

« Le cinquième jour, les Athéniens vinrent comme de coutume présenter la bataille; le soir, quand ils se furent retirés avec cet air de négligence et de mépris qui leur était ordinaire, Lysandre ordonna aux commandants des vaisseaux envoyés en observation de revenir en toute hâte lorsqu'ils auraient vu débarquer les Athéniens, et, arrivés au milieu du détroit, d'élever sur leur proue, au bout d'une pique, un bouclier d'airain, ce serait le signal du départ de la flotte. Lui-même, sur sa galère, parcourant toute la ligne, animait les pilotes et les capitaines, les exhortait à tenir

leur équipage en bon ordre, et dès que le signal serait donné, à forcer de rames contre l'ennemi.

« Il n'eut pas plutôt vu le bouclier élevé sur les galères d'observation, que la trompette du vaisseau amiral donna le signal, et que toute la flotte se mit à voguer en bon ordre. Le détroit qui sépare les deux continents n'a de largeur en cet endroit que 15 stades; les rameurs faisant diligence, on les eut vite franchis. Conon fut le premier des généraux athéniens qui, de la terre, vit cette flotte s'avancer et qui cria qu'on s'embarquât en toute hâte. Saisi de douleur à la pensée du malheur qui menace les Athéniens, il appelle les uns, conjure les autres, et force tous ceux qu'il rencontre de monter sur les vaisseaux; mais son zèle est inutile. Les soldats étaient dispersés de côté et d'autre; ils avaient couru acheter des vivres ou se promenaient dans la campagne; quelques-uns dormaient dans leurs tentes, d'autres préparaient le souper. Les Péloponnésiens, tombant sur la ligne ennemie, enlèvent les galères qui sont vides, et brisent de leur choc les rames de celles qui commençaient à s'emplir. Les soldats qui accouraient pour les défendre, par pelotons et sans armes, sont tués près de leurs vaisseaux, et ceux qui, des navires, s'enfuient au rivage sont massacrés par les ennemis qui débarquent et se mettent à leur poursuite. Lysandre fit 3000 prisonniers, au nombre desquels étaient les généraux. Il s'empara de toute la flotte, excepté de la galère paralienne et de 8 vaisseaux que Conon put emmener. » (Septembre ou octobre 405.)

C'était le renard et non pas le lion qui cette fois avait vaincu; il n'y avait même pas eu de lutte : Athènes méritait de mieux finir. Une heure avant cette grande ruine, toutes les chances étaient encore pour elle. L'or des Perses, la ruse habile de Lysandre, la négligence de ses généraux, firent en un instant ce que n'avait pu faire pendant vingt-six années la Grèce entière conjurée contre elle. Maintenant tout était consommé : il n'y avait pas un vaisseau au Pirée, pas un talent dans le trésor, pas un hoplite dans la ville, qui pussent servir à refaire une nouvelle armée. Athènes allait tomber, non faute de courage, mais faute d'hommes. Rome

fut plus heureuse en face d'Annibal; elle n'eut ni plus de constance, ni plus de patriotisme.

Abrégeons le douloureux récit de ses derniers moments. Il n'y avait pas eu de combat, mais il y eut un massacre. Sparte voulut terminer cette guerre ainsi qu'elle l'avait commencée : les 3000 captifs furent traités comme les Platéens. Lysandre demanda à Philoclès quel sort méritait l'homme qui avait mis à exécution le décret récemment porté par Athènes touchant les prisonniers. Philoclès refusa fièrement de répondre à un accusateur qui était en même temps son juge et son bourreau. Lysandre, vêtu en sacrificateur, comme s'il se croyait le ministre des vengeances divines, tua lui-même Philoclès. Ce fut le signal de l'immense égorgement.

Nulle cité ne tenta de résister. Byzance, Chalcédoine, toutes celles devant lesquelles Lysandre se montra, ouvrirent leurs portes. Partout il abolissait la démocratie, et donnait le pouvoir à un harmoste lacédémonien et à dix archontes tirés des sociétés secrètes qu'il avait formées. Du reste, maintenant il relâchait tous les Athéniens qu'il prenait, et les renvoyait à Athènes, sous peine de mort, s'ils n'y rentraient pas. Elle allait être obligée de les nourrir; c'était lui envoyer la famine. Bientôt il parut lui-même devant le Pirée avec 150 galères, et Pausanias vint camper dans les jardins de l'Académie avec toutes les forces du Péloponnèse.

Cependant la galère paralienne, échappée à Lysandre, avait atteint de nuit l'Attique. La nouvelle désastreuse se répand; des gémissements la portent du Pirée dans la ville; elle passe de bouche en bouche; en un instant tout le monde la connaît. Cette nuit, personne ne dormit : ils pleuraient sur les morts, ils pleuraient sur eux-mêmes, sur leur puissance tombée, sur leur liberté qui allait périr, par la main de Lacédémone, ou par celle d'une faction détestée. Le jour venu, l'assemblée se réunit : on y arrête qu'on fermera tous les ports, un seul excepté; qu'on réparera les brèches, qu'on fera partout bonne garde, qu'enfin on se disposera à soutenir un siége.

Sous le coup même de la plus désastreuse défaite, les Athéniens ne perdaient donc pas entièrement courage. Ils se défendirent au milieu des discordes intestines, soulevées par l'oligarchie, jusqu'à ce que la famine leur fit tomber les armes des mains. Sparte exigea la démolition des Longs-Murs; on refusa. Théramène s'offrit alors à aller essayer l'influence qu'il prétendait avoir sur les éphores. Il mit trois mois à ce voyage et les Athéniens attendirent héroïquement, au milieu de la famine, déjà grande à son départ, la fin de cet inexplicable retard. Quand il revint sans avoir rien obtenu, la misère était au comble. On le renvoya avec des pouvoirs illimités pour conclure. A Sparte, les alliés étaient réunis; plusieurs, Thèbes et Corinthe surtout, ne voulaient pas de merci. Sparte craignit de livrer la Grèce centrale aux premiers et la mer aux seconds; elle accorda les conditions suivantes : démolition des fortifications du Pirée et des Longs-Murs, évacuation des villes conquises, réduction de la marine à 12 vaisseaux, alliance avec Lacédémone, c'est-à-dire dépendance; enfin rappel des bannis. Déjà ceux qu'Athènes avait chassés de Mélos et d'Égine avaient été rétablis par Lysandre.

Plusieurs voulaient résister encore, bien que la famine fît chaque jour de nouvelles victimes. La faction oligarchique, dont l'influence croissait en proportion des malheurs publics, fit jeter en prison ces partisans désespérés de l'honneur d'Athènes, et une assemblée accepta le fatal arrêt. On remit tous les vaisseaux à Lysandre, à l'exception de 12, et il prit possession des murs le 16 du mois de munychion, jour auquel les Athéniens avaient remporté sur les barbares la victoire de Salamine (avril 404). A peine entré dans la ville, il proposa de changer la forme du gouvernement. Les Athéniens y ayant témoigné la plus grande opposition, il leur dit qu'ils avaient manqué à la capitulation, que les jours accordés pour détruire les murailles étaient passés sans qu'on eût exécuté cet article du traité; il allait donc assembler le conseil pour leur dicter d'autres conditions, puisqu'ils avaient violé les premières. On ajoute qu'il fut proposé dans cette assemblée de réduire en servitude tous

les Athéniens, et qu'un Thébain demanda qu'on rasât la ville et qu'on fît de tout le pays un lieu de pâturage pour les troupeaux. Le conseil fut suivi d'un festin où se trouvèrent tous les généraux; pendant que les coupes circulaient, un musicien de Phocée chanta ces vers du premier chœur d'*Électre* d'Euripide : « O fille d'Agamemnon, je suis venu vers ta demeure rustique.... » Les convives, attendris par ce rapprochement de deux grandes infortunes, s'écrièrent qu'il serait horrible de détruire une ville si célèbre et qui avait produit de si grands hommes.

Mais il fallut que les Athéniens se soumissent à tout. Lysandre réunit un grand nombre de musiciens et fit raser les murailles, brûler les vaisseaux, au son des instruments et en présence des alliés qui, couronnés de fleurs, chantaient sur ces ruines la liberté de la Grèce affranchie.

SIXIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE DE SPARTE; LUTTE AVEC THÈBES (404-359).

DÉCADENCE DE LA GRÈCE.

CHAPITRE XII.

TYRANNIE DES TRENTE A ATHÈNES; SOCRATE (404-399).

Les Trente. — Rétablissement des lois de Solon. — Révolution morale. Aristophane. — Socrate.

Les Trente.

Dans ce jour que les alliés appelaient un jour de délivrance et Athènes un jour de désolation et de deuil éternel, on avait vu des Athéniens, couronnés de fleurs, prendre part à la fête, d'autres aller au-devant des vainqueurs, et témoigner leur joie de l'humiliation de leur patrie. C'étaient les bannis qui rentraient à la suite de Lysandre; c'était Théramène qui était resté trois mois dans son camp, temps bien long pour arrêter quelques articles d'une capitulation; c'était enfin toute la faction oligarchique qui depuis l'expédition de Sicile avait si souvent troublé la ville de ses intrigues et parfois de ses trahisons. Le négociateur, si lent à mettre la main au traité qui pouvait sauver son peuple, fut prompt à la mettre sur la vieille constitution, à qui Athènes devait sa gloire. Il proposa de confier des pleins pouvoirs à trente personnes pour reviser les lois. Lysandre était là, l'armée péloponnésienne n'avait pas quitté Athènes,

on obéit. Théramène donna dix noms, les magistrats dix autres, et l'assemblée le reste. Lysandre se réserva probablement de choisir les dix officiers qu'il établit dans le Pirée.

Les Trente s'occupèrent peu de légiférer, mais beaucoup d'affermir leur tyrannie. De la mer il ne venait avec le commerce que de mauvaises idées de liberté, ils voulurent en détourner le peuple ; la tribune aux harangues, le *béma*, fut déplacée pour que les orateurs n'eussent pas de là cette vue dangereuse du Pirée qui tant de fois les avait patriotiquement inspirés[1]. L'arsenal avait coûté 1000 talents à construire, ils en ordonnèrent la démolition, et en adjugèrent les matériaux au prix de 3 talents. Ils voulaient aussi démolir les forts élevés sur la frontière, pour que l'Attique fût ouverte par terre, comme elle l'était par mer. Enfin, quand leurs premiers crimes eurent accru le mécontentement, ils obtinrent de Sparte un corps de troupes qu'ils établirent dans la citadelle. Pour trouver la solde de ces mercenaires, ils dépouillèrent les temples et battirent monnaie avec des condamnations. Un frère, un fils de Nicias périrent; tous ceux qui s'étaient montrés dévoués à l'ancienne constitution, qui avaient mérité par leurs services la confiance du peuple, ou dont les dépouilles offraient une riche proie, furent frappés par la tyrannie. Chacun des Trente avait aussi ses rancunes, ses vengeances à satisfaire. Un jour l'harmoste spartiate veut frapper de son bâton un Athénien, celui-ci le prévient et le jette à terre; il fut mis à mort. Toute formalité de jugement était supprimée. Des actes moins sanglants montrent l'invincible tendance du despotisme à abaisser, à tuer l'esprit comme il tue le corps. Ils fermèrent les écoles et interdirent à Socrate de continuer sa prédication sous peine de mort. « Pensent-ils donc, répondit le sage, que je me croie immortel ? »

Le peuple, au temps de sa royauté, avait patiemment souffert les sarcasmes sans voile d'Aristophane. Les tyrans crai-

1. M. Forchhammer, dans sa *Topographie d'Athènes*, combat cette assertion de Plutarque (*Thémistocle*, ch. XIX), et soutient que le *béma* n'a jamais pu être qu'à l'endroit même où on le voit encore aujourd'hui.

gnirent que quelque poëte, ami de la liberté, ne les traînât eux et leurs crimes, sans masque, sur la scène, et que le théâtre ne devînt une tribune vengeresse. Ils défendirent d'y représenter des hommes vivants. Tout citoyen attaqué par un auteur comique eut le droit de le citer en justice. La comédie politique mourut du coup.

Théramène, un de ces hommes prudents qui savent toujours sortir à temps d'une maison qui croule, comme d'une faction qui se perd, commença à trouver qu'on allait trop loin. Il dit à ses collègues que la terreur rendue générale pouvait devenir la vengeance. L'avis parut bon; les tyrans dressèrent une liste de 3000 citoyens dont ils se firent une garde, puis désarmèrent tous les autres. On donna à ces 3000 le privilége qu'aucun d'eux ne pourrait être mis à mort sans un jugement du conseil; pour le reste du peuple, il fut laissé à la discrétion des tyrans. Sûrs alors de l'impunité, ils continuèrent à bannir et à tuer. La classe des métèques leur était contraire : un jour ils décidèrent que chacun d'eux prendrait un métèque, le plus riche possible, qu'il le mettrait à mort, et s'emparerait ensuite de ses biens. Théramène refusa de participer à ce nouveau crime. Il fallait se débarrasser au plus vite de cet importun qui voulait, au moins, un prétexte politique pour tremper ses mains dans le sang innocent. Critias s'en chargea. En plein conseil, il accuse Théramène de versatilité, de trahison envers les honnêtes gens, et il demande sa mort. Théramène se défend : il invoque d'abord la justice, le droit, ses services, puis, ce qui valait mieux auprès de telles gens, le danger qu'ils attiraient sur leur tête en commençant à se décimer eux-mêmes. S'ils laissent Critias maître de sa vie, nul d'entre eux ne pourra se considérer comme en sûreté. Mais Critias fait approcher de la salle des satellites apostés et armés de poignards : « Sénateurs, dit-il, un magistrat attentif, qui voit ses amis cruellement trompés, doit prévenir toute surprise. Je vais donc remplir ce devoir. Les citoyens que voici déclarent qu'ils ne souffriront pas qu'on laisse échapper un homme qui sape ouvertement les fondements de l'oligarchie. Les nouvelles lois ne veulent pas qu'on fasse

mourir sans votre avis un homme du nombre des Trois-Mille, en même temps qu'elles abandonnent aux Trente le sort de ceux qui ne sont pas de ce nombre : j'efface le nom de Théramène de la liste, et, en vertu de mon autorité et de celle de mes collègues, je le condamne à mort. » On entraîna Théramène et on lui fit boire la ciguë. Quand il l'eut avalée, jetant en l'air ce qui restait dans la coupe : « A la santé, dit-il, du beau Critias. »

Après la mort de Théramène, les Trente déclarèrent que les Trois-Mille pourraient seuls habiter dans Athènes. Argos, Thèbes, Mégare regorgèrent bientôt d'exilés athéniens. Sparte n'eut pas honte de promulguer un décret qui défendit sous de graves peines de leur donner asile, et autorisa les Trente à les saisir, en quelque lieu de la Grèce qu'ils se trouvassent. Ce décret infâme était une insulte à la Grèce entière. Thèbes, irritée de ces prétentions souveraines, y répondit en ordonnant de recevoir les bannis dans toute la Béotie, de les secourir et de n'entraver aucune expédition qu'ils pourraient faire contre Athènes. Thèbes croyait en effet avoir rendu assez de services à la cause commune, pour qu'on lui montrât quelque déférence; et ses réclamations au sujet des trésors enlevés par Lysandre n'avaient pas même été écoutées. A Argos il fut répondu aux Lacédémoniens, venus pour réclamer l'exécution du décret, qu'ils seraient traités en ennemis, s'ils ne se retiraient avant le coucher du soleil.

Au nombre de ceux que les tyrans avaient bannis étaient Alcibiade et Thrasybule. Le premier fut assassiné sans qu'on sût qui avait fait le coup; le second, d'abord réfugié à Thèbes, réunit quelques compagnons d'infortune, surprit une des forteresses de l'Attique, et, voyant sa petite troupe grossir, s'empara audacieusement de Munychie, un des trois ports d'Athènes. Les Trente vinrent aussitôt l'y attaquer. Un devin qui l'accompagnait lui conseilla de ne point commencer l'action avant qu'un des siens fût tombé, et pour accomplir lui-même l'oracle, marcha en avant, et, comme autrefois Codrus, se fit tuer. L'armée des tyrans fut battue. Thrasybule, pour terminer au plus tôt la guerre, leur permit de se retirer

à Éleusis, et proclama une amnistie qui fut religieusement observée. L'ancienne constitution fut rétablie.

Socrate.

Ces temps déplorables virent pourtant un des plus grands hommes dont l'histoire honore le nom, Socrate. Il était né en 469. Son père était sculpteur, et lui-même exerça d'abord cette profession; il abandonna son art, quoiqu'il fût pauvre, pour chercher, non pas la richesse, mais ce qu'il estimait meilleur que l'or, la sagesse et la science. Il remplit tous ses devoirs de citoyen; il combattit courageusement à Potidée, à Amphipolis et à Délion. Il sauva une fois Alcibiade, une autre fois Xénophon. Sa maxime favorite était celle-ci : « Connais-toi toi-même. » Il s'était donné la mission de combattre partout l'erreur. Sans attaquer directement la religion de son pays et les dieux de l'Olympe, son enseignement tendait à reconnaître un être suprême, ordonnateur et conservateur du monde.

Un tanneur, Anytos, homme influent par sa fortune, que Socrate avait blessé en détournant son fils, jeune homme d'intelligence, de continuer l'industrie paternelle, un mauvais poëte, Mélétos, et le rhéteur Lycon, le citèrent en justice. Lysias, le plus grand orateur du temps, offrit à Socrate un plaidoyer, il n'en voulut pas, et se défendit lui-même, avec la hauteur d'un homme qui n'avait nulle envie de marchander sa vie, ni de disputer aux accusateurs et aux infirmités ses soixante-dix ans. Au premier chef d'accusation : « Socrate est coupable, car il ne croit point aux dieux que révère la république, et il introduit des divinités nouvelles, » le sage répondit qu'il n'avait jamais cessé de révérer les dieux de la patrie et de leur offrir des sacrifices devant sa maison et sur les autels publics; qu'on l'avait entendu maintes fois conseiller à ses amis d'aller consulter les oracles ou d'interroger les augures. Mais, quand il parla de son *génie*, il s'éleva dans toute l'assemblée des murmures tumultueux.

Ce démon intérieur, que Socrate invoquait, n'était autre que les révélations d'une intelligence et d'un sens moral dé-

veloppés par la plus constante application, révélations qui s'opéraient en lui sans qu'il sentît le travail énergique et instantané par lequel elles étaient produites. Il avait pris cette voix de sa conscience et de sa raison pour celle d'un génie qui, dans tous les cas difficiles, intervenait pour le conduire. C'était bien là une divinité nouvelle. Socrate n'hésita pas à le confesser : « Je vais vous déplaire bien davantage, dit-il, en vous rappelant que la Pythie m'a proclamé le plus juste et le plus sage des hommes. » Et, comme pour augmenter à plaisir l'irritation en faisant l'éloge d'un Spartiate, il ajouta qu'Apollon avait placé Lycurgue bien plus haut encore.

Quant au second chef, ses mœurs répondaient pour lui, et il somma les pères de ceux qu'il avait, disait-on, corrompus, de venir déposer contre lui. Il passa légèrement sur tout ce qui regardait la politique, et termina par le serment de désobéir, si on le renvoyait absous, à la condition de répudier la mission qu'il avait reçue, disait-il, au grand profit d'Athènes : celle de chercher pour lui-même et pour les autres la sagesse. Évidemment Socrate trouvait, comme le dit Xénophon, qu'en finissant ainsi, il mourrait à propos.

283 voix contre 278 le déclarèrent coupable. Que deux voix se fussent déplacées, et il était acquitté. Mais il n'avait pas convenu à celui qui avait élevé si haut la dignité morale de l'homme, de s'abaisser aux moyens employés par les accusés ordinaires pour gagner leurs juges. Il voulait que sa mort fût la sanction de ses doctrines; et, dans sa défense, c'était moins à ses juges qu'à la postérité qu'il avait parlé.

Il restait à statuer sur la peine; Mélétos proposa la mort; Socrate dit : « Athéniens, pour m'être consacré tout entier au service de ma patrie, en travaillant sans relâche à rendre mes concitoyens vertueux, pour avoir négligé, dans cette vue, affaires domestiques, emplois, dignités, je me condamne à être nourri le reste de mes jours dans le Prytanée, aux dépens de la république. » 80 juges, que tant de fierté blessa, se réunirent aux 281 et votèrent la mort.

Il demeura trente jours en prison en attendant le retour

de la *théorie* envoyée à Délos, car, pendant la durée de ce pèlerinage, les lois défendaient de faire mourir personne. Il passa ce temps à s'entretenir avec ses amis des plus hautes pensées philosophiques, de l'immortalité de l'âme, de la vie future, meilleure que celle-ci. La veille du jour où le vaisseau sacré revint à Athènes. Criton, l'un de ses disciples, lui offrit les moyens de s'enfuir en Thessalie. Il les refusa, évoquant devant lui les lois de la patrie, et l'obligation morale imposée à tout citoyen, légalement condamné, de se soumettre au châtiment prononcé par les juges. Enfin le dernier jour arriva. Socrate le consacra tout entier à l'entretien sublime que Platon nous a rapporté dans le *Phédon*. Au coucher du soleil, on lui apporta la ciguë; il la but, ferme et serein, au milieu de ses amis éplorés; le geôlier lui-même versait des larmes. Quand le froid de la mort eut envahi les jambes et commença à gagner les parties supérieures du corps, Socrate dit, avec ce demi-sourire qui trahit le scepticisme, sans montrer le dédain : « Criton, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette. » Quelques instants après, un léger mouvement du corps annonça que l'âme venait de le quitter (399).

Les disciples de Socrate, effrayés du coup dont l'intolérance religieuse venait de frapper leur maître, s'enfuirent à Mégare et en d'autres villes. Ils y portaient ses doctrines qui rayonnèrent sur toutes les contrées où la race grecque habitait. Variées comme l'homme lui-même, dont l'étude est leur commun point de départ, ces doctrines donnèrent naissance à de nombreux systèmes. Toutes les écoles, tout le mouvement philosophique du monde jusqu'au christianisme, viennent de Socrate.

CHAPITRE XIII.

DEPUIS LA PRISE D'ATHÈNES JUSQU'AU TRAITÉ D'ANTALCIDAS (404-387).

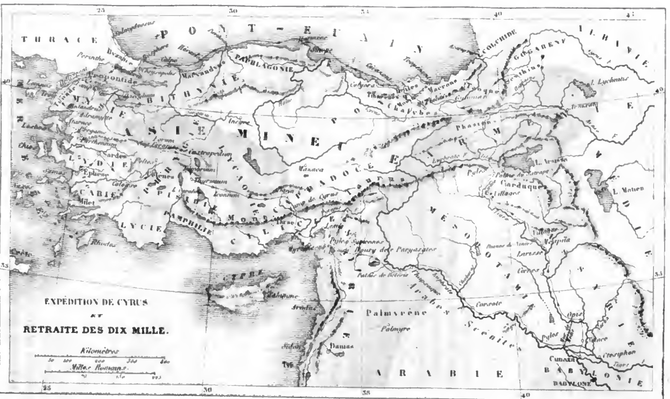
Expédition des Dix Mille (401-400). — Puissance de Sparte; état intérieur de cette république; Lysandre. — Inimitiés contre Sparte en Grèce; guerre avec la Perse (399). — Expédition d'Agésilas (396). — Ligue en Grèce contre Sparte (395); paix d'Antalcidas (387).

Expédition des Dix Mille (401-400).

Ce n'est pas au moment où les doctrines sont trouvées que leurs résultats politiques et sociaux se produisent. Il faut des siècles aux idées pour faire leur chemin et déraciner les croyances qu'elles combattent. La philosophie devait tuer un jour le paganisme et modifier, en s'infiltrant dans les lois, les bases antiques de la société; mais, au temps qui nous occupe, elle n'était qu'une curiosité pour les esprits d'élite. Dans l'histoire politique de la Grèce, la tragédie que nous venons de raconter resta un fait isolé; les peuples n'en furent pas détournés de leur route, et Xénophon, qui trace leur histoire, ne croit même pas devoir mêler le nom de Socrate aux événements qu'il raconte.

De ces faits, le plus retentissant alors était l'expédition des Dix Mille.

Quand une longue guerre se termine subitement, des forces militaires considérables se trouvent sans emploi. Une foule d'hommes, qui ont grandi dans les camps et qui ne connaissent pas d'autre existence que les armes, se sentent incapables de commencer une vie nouvelle, de changer les habitudes du soldat contre celles du citoyen. Que l'entreprise la plus hasardeuse se présente, ils y courront. A la fin de la



EXPÉDITION DE CYRUS
ET
RETRAITE DES DIX MILLE.
Kilomètres
Milles Romains
THRACE
PONT-EUXIN
PAPHLAGONIE
BITHYNIE
Propontide
MYSIE
ASIE MINEURE
LYDIE
CARIE
LYCIE
PAMPHILIE
PISIDIE
CILICIE
CAPPADOCE
COLCHIDE
GOGARENE
IBERIE
ARMENIE
MEDIE
MESOPOTAMIE
ARABIE
BABYLONIE
BABYLONE
Palmyrène
Palmyre
Damas
Cunaxa
Ctesiphon
Opis
Tarse
Sardes
Ephèse
Milet
Rhodes
Crète
Chypre
Lesbos
Chio
Byzance
Trapezonte
L. Arsissa
L. Lychnitis
L. Matien
Carduques
Larisse
Mespila
Corsote
Thapsaque
Iconium
Tyr
Sidon
Euphrate
Tigre
Dressé par A. Vuillemin.
Librairie de L. Hachette & Cie

guerre du Péloponnèse, beaucoup d'hommes se trouvèrent inoccupés, et parmi eux un grand nombre de mercenaires de Sparte et d'Athènes; ajoutons les bannis toujours en grand nombre, et nous verrons qu'un des plus affligeants résultats de cette guerre avait été de produire une force flottante, une armée sans patrie, qui ne demandait que la guerre, parce qu'elle en avait besoin pour vivre. Cette armée se donna au plus offrant, au jeune Cyrus.

Depuis que les Perses avaient réussi à mettre la Grèce en feu, ils étaient restés simples spectateurs des événements, n'y prenant part qu'autant qu'il était besoin pour entretenir l'incendie. Incapables de renouveler la grande lutte livrée au commencement du siècle, ils n'avaient plus qu'une ressource, affaiblir la Grèce par la corruption et la discorde. Les désastres, en effet, de Marathon, de Salamine, de Platées, de Mycale, de l'Eurymédon, accumulés dans un demi-siècle, et le traité honteux qui les avait suivis, avaient porté un coup fatal à ce prestige divin qui entourait jadis le monarque de l'Asie. Aux grands princes aussi avaient succédé les princes incapables. L'Orient est terrible pour ses révolutions de palais et la prompte décadence de ses dynasties. On vit Xerxès assassiné par Artaban, son capitaine des gardes; Artaxerxès s'emparer du trône au préjudice de son frère aîné, héritier légitime, et s'abandonner à l'influence de sa mère et de sa femme; enfin Darius II le Bâtard tomber sous la tutelle d'une autre femme et de trois eunuques.

Encouragées par ces désordres, les provinces s'agitaient. L'Égypte fut en révolte continuelle dans ce siècle. Certains peuples, jamais bien soumis, secouaient peu à peu le joug. En d'autres pays, c'étaient les satrapes qui visaient à se rendre indépendants. Tissapherne, qui administrait le sud-ouest de l'Asie Mineure, avait du moins bien servi le monarque par son habileté à tenir la balance égale entre Sparte et Athènes. En 407, Cyrus l'avait remplacé dans une partie de ces provinces, et y avait apporté une autre politique, parce qu'il avait d'autres desseins. Dès qu'il vit la lutte finie en Grèce, il appela à lui tous les aventuriers. Il donna 10 000 dariques à un banni de Sparte, Cléarque, pour lui lever des

troupes en Thrace; le Thessalien Aristippe, le Béotien Proxène, Sophénète de Stymphale, Socrate d'Achaïe, d'autres encore, reçurent semblable commission. Il parvint même à obtenir un corps auxiliaire de Sparte, qui lui envoya 700 hoplites, et mit à sa disposition sa flotte de 25 galères, qui croisait dans la mer Égée. Il réunit ainsi 14 000 Grecs, dont près de la moitié étaient Arcadiens et Achéens; il avait de son côté 100 000 barbares.

Il ne dévoila pas d'abord ses desseins, même à ses généraux; il prétextait une guerre contre Tissapherne, qui lui retenait une partie de son gouvernement, puis une expédition contre les Pisidiens, qui infestaient ses frontières. Il partit de Sardes au printemps de 401, et se dirigea vers le sud-est, à travers la Phrygie, la Lycaonie et la Cilicie. Le satrape héréditaire de cette province, Syennésis, se déclara en sa faveur, tout en envoyant un de ses fils auprès du roi, pour protester de la fidélité qu'il lui gardait dans le cœur. On ne faisait que soupçonner encore le but de Cyrus. Mais les soupçons prirent plus de consistance quand il sortit de Tarse, où il avait fait reposer son armée vingt jours. Ils causèrent une émeute parmi les mercenaires, effrayés par l'idée, non de combattre le roi de Perse, mais de s'enfoncer dans les profondeurs de l'Asie. Cléarque, assailli de pierres, fut en danger; on l'accusait de tromper les Grecs. Cyrus éleva leur solde à une darique et demie par mois, et annonça qu'il allait combattre le gouverneur de Syrie. A Thapsaque, il déclara enfin qu'il marchait sur Babylone. De nouveaux murmures furent apaisés par une augmentation nouvelle. On passa l'Euphrate, on traversa les déserts de la Mésopotamie, et l'on arriva à la plaine de Cunaxa, où pour la première fois on vit l'ennemi.

On n'était pas loin du lieu où l'on voulait établir le camp, lorsque l'on vit accourir, bride abattue, sur un cheval tout en sueur, un des confidents de Cyrus. Il crie en langue barbare et en grec, à tous ceux qu'il rencontre, que le roi est tout proche, avec une armée innombrable. Aussitôt Cyrus saute à bas de son char, revêt sa cuirasse, monte à cheval, et, après avoir pris des javelots, ordonne que chacun s'arme

et se mette à son rang. Les Grecs se formèrent à la hâte : Cléarque à l'aile droite, près de l'Euphrate, et appuyé de 1000 cavaliers paphlagoniens; au centre, Proxène et les autres généraux; Ménon à l'aile gauche, avec Ariée et l'armée barbare. Cyrus se plaça au milieu de sa ligne, suivi de 600 cavaliers montés sur des chevaux bardés de fer, et eux-mêmes revêtus de grandes cuirasses, de cuissards et de casques. Pour Cyrus, il voulut combattre la tête nue.

« On était au milieu du jour, et l'ennemi ne paraissait pas encore; mais le soleil commençant à décliner, on aperçut une poussière semblable à un nuage blanc, qui bientôt prit une couleur plus sombre et couvrit la plaine. Quand ils furent plus près, on vit briller l'airain, on distingua les rangs hérissés de piques. En avant, à une assez grande distance, étaient des chars armés de faux, dont les unes, attachées à l'essieu, s'étendaient obliquement à droite et à gauche; les autres, placées sous le siége du conducteur, s'inclinaient vers la terre de manière à couper tout ce qu'elles rencontraient. Le projet était de se précipiter sur les bataillons grecs et de les rompre avec ces chars à faux.

« Il n'y avait plus que 3 ou 4 stades entre le front des deux armées, lorsque les Grecs chantèrent le péan et s'ébranlèrent. Tous ensemble invoquent à grands cris Mars Enyalios, et prennent le pas de course, en frappant les boucliers avec les piques pour effrayer les chevaux ennemis. Ils se précipitent avec l'impétuosité des vagues en courroux. Avant même d'être à la portée du trait, la cavalerie barbare tourne bride; les Grecs la poursuivent en se criant les uns aux autres de ne pas rompre les rangs. Quant aux chars des barbares, abandonnés de leurs conducteurs, les uns étaient emportés à travers les troupes ennemies, les autres vers la ligne des Grecs. Mais ceux-ci s'ouvrirent et les laissèrent passer. Il n'y eut qu'un soldat qui, frappé d'étonnement comme on le serait dans l'hippodrome, ne se rangea pas et fut renversé par un de ces chars, sans toutefois avoir d'autre mal. Un seul Grec aussi fut blessé d'une flèche.

« Cyrus fut rempli de joie à la vue de ce succès des Grecs

et déjà ceux qui l'entouraient l'adoraient comme leur roi. Cependant il n'y avait qu'une aile de dispersée, et l'armée royale était si nombreuse que son centre dépassait l'aile gauche de Cyrus. Aussi celui-ci garda sa position et tint serrés autour de lui ses 600 chevaux, en observant tous les mouvements du roi. Artaxerxès était placé au centre de ses troupes entouré de 6000 cavaliers; ne trouvant pas d'ennemis devant lui, il tourna comme s'il eût voulu entourer les Grecs. Cyrus craignit qu'il ne les prît à dos et ne les taillât en pièces; il piqua à lui avec ses 600 chevaux, replia tout ce qui était devant le roi, mit en fuite les 6000 cavaliers et tua, dit-on, de sa main leur général. Mais les 600 chevaux de Cyrus se dispersèrent à la poursuite des fuyards; et il ne resta que peu de monde auprès de lui. A ce moment, il aperçut le roi et sa troupe dorée : « Je vois l'homme, » s'écrie-t-il; il se précipite sur lui, le frappe à la poitrine, et le blesse à travers sa cuirasse, mais au même instant il est atteint lui-même au dessous de l'œil, d'un javelot lancé avec force par un soldat inconnu. Il tombe mort, et sur son corps tombent huit de ses principaux amis. Ainsi finit Cyrus. Tous ceux qui l'ont intimement connu s'accordent à dire que c'est le Perse, depuis l'ancien Cyrus, qui s'est montré le plus digne de l'empire, et qui possédait le mieux les vertus d'un grand roi....

« Sa mort changea l'issue de la bataille. Ses troupes, sans chef et sans raison de combattre davantage, se dispersent. Le roi les poursuit et pénètre dans leur camp. Ariée ne fait aucune résistance ; il se retire dans le camp d'où l'on était parti le matin, qui était éloigné du premier de quatre parasanges. Tout fut mis au pillage. »

Quand les Grecs apprirent que les Perses pillaient les bagages, ils revinrent sur leurs pas, et le roi s'avança à leur rencontre. Aussitôt ils se mirent en ligne, entonnèrent le péan et chargèrent avec tant d'ardeur que les Perses s'enfuirent encore plus vite que la première fois. Au coucher du soleil ils revinrent à leurs tentes, surpris de n'avoir pas de nouvelles de Cyrus, mais n'imaginant pas qu'il eût péri. Ils ne le surent que le lendemain matin et apprirent en même

temps qu'Ariée, avec tous les auxiliaires barbares, avait fui à une journée de marche en arrière. De sorte que cette petite troupe de Grecs, ayant à peine perdu un ou deux soldats, demeurait maîtresse du champ de bataille entre deux armées, l'une alliée, l'autre ennemie, fuyant en sens contraires !

Alors commença la fameuse retraite dont la longueur fut de 2400 kilomètres à travers des pays, pour la plupart inconnus des Perses eux-mêmes, malgré les déserts, les montagnes, les fleuves, les neiges, la disette et les peuplades sauvages. Elle fut appelée la retraite des Dix Mille, parce que tel était à peu près le nombre des soldats.

D'abord les Grecs se rapprochèrent d'Ariée, et les deux armées se jurèrent une alliance inviolable. En même temps, le roi les faisait sommer de déposer leurs armes, et, comme ils répondirent fièrement que ce n'était pas aux vainqueurs à désarmer, il changea de ton et chercha à les gagner, en leur promettant les subsistances dont ils manquaient. Ils acceptèrent ces offres et en profitèrent, mais n'en continuèrent pas moins leur route. Bientôt Tissapherne arrive, se dirigeant, disait-il, vers son gouvernement; il joint ses troupes à celles d'Ariée; tous ces Asiatiques se réconcilient, s'entendent; ce qui met la défiance entre eux et les Grecs. Cléarque veut la faire cesser et se rend auprès de Tissapherne avec quatre autres chefs; malgré la foi promise, le satrape les fait saisir dans sa tente même, et les livre au roi qui ordonne leur mort.

L'armée, privée de tous ses généraux, tomba d'abord dans l'abattement. On était à 10 000 stades de la Grèce : partout à l'entour, des peuples hostiles; point de vivres; point de cavalerie pour achever une victoire ou protéger une retraite. Nul ne dormit dans la triste nuit qui suivit ce désastre.

« Il y avait à l'armée un Athénien nommé Xénophon, qui ne la suivait ni comme général, ni comme officier, ni comme soldat. Proxène, à qui depuis longtemps il était attaché par les liens de l'hospitalité, l'avait engagé à quitter son pays, en promettant de lui concilier les bonnes grâces de Cyrus, dont il espérait lui-même, disait-il, de plus grands avantages que

dans sa patrie. Xénophon, après avoir lu la lettre de Proxène, consulta à ce sujet Socrate l'Athénien. Socrate craignit que Xénophon ne se rendît suspect à Athènes, en se liant avec Cyrus, l'allié de Lacédémone, et lui conseilla d'aller à Delphes consulter le dieu sur ce voyage. » Un oracle ambigu permit à Xénophon de faire ce qu'il voulait faire, et il se rendit en Asie. Il ignorait du reste que l'expédition fût dirigée contre Artaxerxès.

Ce fut lui qui sauva l'armée du découragement. Éclairé, dit-il, par un songe, il rassembla le conseil des officiers, fit chasser un traître qui lui parlait de se rendre au roi, et conseilla d'élire de nouveaux généraux, ce qu'on fit sur-le-champ. Il eut lui-même la place de Proxène. Par ses soins, un corps de 50 cavaliers et un autre de 200 frondeurs ou archers furent organisés, et l'on put tenir à distance les troupes de Tissapherne.

Nous ne suivrons pas les Dix Mille dans leur glorieuse retraite. Arrivé chez les Carduques, Tissapherne cessa de les poursuivre et prit la route de l'Ionie. Mais ils n'échappèrent à ses embûches que pour tomber dans celles des montagnards du pays, qui leur firent beaucoup de mal avec leurs longues flèches, auxquelles nul bouclier ne pouvait résister. Le satrape d'Arménie, Tiribaze, les accueillit bien; mais la neige les surprit dans ces montagnes et tomba en telle abondance que des soldats moururent de froid; d'autres perdirent la vue par son éclat; la plus grande partie des bêtes de somme périt. Il fallut ensuite franchir le Phase, l'Harpédos, repousser la belliqueuse peuplade des Chalybes. Enfin, arrivés à la montagne de Théchès, ils découvrirent à l'horizon la vaste étendue du Pont-Euxin. « Les premiers qui atteignirent le sommet et aperçurent la mer jetèrent de grands cris. Xénophon, en les entendant, crut que les ennemis attaquaient la tête de l'armée.... Les cris augmentaient à mesure qu'on approchait; de nouveaux soldats se joignaient, en courant, aux premiers. Xénophon, de moment en moment plus inquiet, monte à cheval, prend avec lui la cavalerie, et longe le flanc de la colonne pour donner du secours; mais bientôt il entend les soldats crier : *La mer! la*

mer! en se félicitant mutuellement. Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout court au sommet de la montagne; et arrivés, tous s'embrassent, les larmes aux yeux, et se jettent dans les bras de leurs généraux et de leurs officiers. Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par qui l'ordre fut donné, les soldats apportent des pierres, et élèvent sur la cime une pyramide qu'ils recouvrent d'armes enlevées à l'ennemi. » C'était un trophée qu'ils dressaient et le plus glorieux que main d'homme eût élevé, car ils avaient vaincu l'empire perse et la nature même.

Après quelques nouveaux combats contre les belliqueuses tribus de la côte, ils arrivèrent à la ville grecque de Trapézonte, colonie de Sinope. Ils y célébrèrent leur délivrance par des jeux solennels et des sacrifices. Ils étaient encore 8600 hoplites et 1400 archers ou frondeurs. Ils n'avaient plus qu'un désir, trouver des vaisseaux qui les transportassent dans leur patrie. « Je suis las, dit l'un d'eux dans l'assemblée, de plier bagage, de marcher, de courir, de porter mes armes, de garder mon rang et de me battre ; puisque voilà la mer, je veux m'embarquer et arriver en Grèce, comme Ulysse, étendu sur le tillac et dormant. » L'amiral spartiate était à Byzance. Chirisophos lui fut envoyé pour en obtenir des vaisseaux; comme il ne réussit pas dans cette commission, ils longèrent la côte par terre, tantôt combattant, tantôt en paix, et s'arrêtèrent successivement dans deux autres colonies de Sinope, à Cérazonte et à Cotyora. Cette dernière ville fournit des vaisseaux pour se rendre à Sinope même, et de là à Héraclée et à Calpé. Dans la traversée de la Bithynie, ils furent assaillis sans relâche par la cavalerie de Pharnabaze, mais ne se laissèrent pas entamer; ils arrivèrent à Chrysopolis, en face de Byzance (oct. ou nov. 400). Pharnabaze, pressé de délivrer sa satrapie d'un tel voisinage, paya leur passage à l'amiral lacédémonien, Anaxibios, qui les transporta de l'autre côté de l'Hellespont, où ils entrèrent au service d'un prince des Odryses, Seuthès, qu'ils remirent en possession de son héritage.

Là se termina la retraite des Dix Mille. En 15 mois et en 215 étapes ils avaient parcouru, tant à l'aller qu'au retour,

5800 kil. Cette marche victorieuse à travers tout l'empire prouvait l'incurable faiblesse des Perses : révélation dangereuse qui ne sera pas perdue pour Agésilas, Philippe et Alexandre.

Puissance de Sparte; état intérieur de cette république; Lysandre.

La guerre du Péloponnèse avait eu de désastreuses conséquences pour les mœurs publiques. Sa longue durée, ses péripéties sanglantes avaient semé partout la méfiance, exalté les passions, déifié la force et si profondément altéré le caractère grec, qu'il ne s'en releva jamais. On était féroce sur les champs de bataille, féroce dans les luttes des partis. « Voici, dit Aristote, le serment que fait prêter aujourd'hui l'oligarchie dans plusieurs cités : Je serai l'ennemi du peuple et je lui ferai tout le mal que je pourrai. » Il est vrai qu'à ce serment homicide nous pouvons opposer celui des héliastes d'Athènes après la tyrannie : « J'oublierai tous les torts passés, et je ne permettrai que personne s'en souvienne et les cite. » Mais Athènes, même dans sa décadence, était toujours Athènes, libérale et généreuse, comme ces statues mutilées, belles encore dans leur dégradation.

Le système de guerre avait changé. J'ai déjà constaté une révolution de l'art militaire : l'armée démocratique du cinquième et du sixième siècle succédant à l'armée aristocratique du temps des héros; voici maintenant l'âge des mercenaires, toutes les villes grecques mêlent des soldats salariés à leurs soldats citoyens. Mais pour les payer il faut de l'or. La Perse seule en a, les Grecs lui en demandent : de là leur attitude de mendiants en face du grand roi, et la continuelle intervention des successeurs de Xerxès dans les affaires helléniques. On a vu cette dureté des mœurs, cette dépendance à l'égard de l'étranger dans les dernières années de la guerre; on les retrouve dans la première année de la paix, l'année de l'anarchie, comme les Grecs appelèrent le commencement de la domination spartiate.

Pour se faire des complices de sa haine, Sparte avait, pendant trente années, accusé le despotisme de sa rivale et

promis de briser les fers dont elle enchaînait la Grèce : vieille tactique suivie par Rome, renouvelée de notre temps, et toujours avec succès. Athènes renversée, la Grèce entière se trouva aux pieds de Lacédémone. Qu'allait-elle faire! Organiser enfin ce monde hellénique qui avait besoin d'être uni pour être fort, qui le sentait en ce moment, et qui y eût consenti peut-être sans trop de regrets? Elle n'y songea même pas, et ne s'occupa que de vengeances réactionnaires et d'ambitieuses menées. Partout le sang coula, car partout elle rétablit les gouvernements oligarchiques. Dix hommes, dans chaque ville, présidés par un *harmoste* spartiate que soutenait une garnison lacédémonienne, eurent des pleins pouvoirs. Leur premier soin, comme celui des Trente, fut de se venger cruellement de la faction contraire. A Thasos il y eut un massacre : à Milet, 800 citoyens du parti populaire, trompés par les serments de Lysandre, sortirent de leurs retraites et furent égorgés; 500 à Héraclée; pareilles scènes à Byzance, chez les Œtéens et dans la plupart des villes de l'Asie Mineure. « On ne saurait compter, dit Plutarque, ceux qui périrent. » A Samos, tous les habitants furent chassés et on ne leur laissa emporter qu'un habit. Dans la Thessalie, un homme de Phères, Lycophron, se rendit, après de sanglants combats, maître absolu de cette province. « Alors, dit Xénophon, dès qu'un Lacédémonien parlait, les peuples obéissaient; même un simple particulier réglait tout à sa guise. » Et cette terreur, lui-même la partageait. A la fin de la retraite des Dix Mille, il refusa le titre de généralissime que ses compagnons lui offraient, parce qu'il redoutait que Sparte ne vît de mauvais œil le commandement entre les mains d'un homme d'Athènes; 400 de ces glorieux soldats furent même vendus comme esclaves par l'amiral lacédémonien, pour n'avoir point obéi à un ordre qu'il avait donné. Une flotte qui surveillait toute la mer Égée, depuis Cypre jusqu'à Byzance; des finances que Sparte n'usait pas, comme Athènes, en de glorieuses inutilités; une armée toujours facile à trouver, dans ces pauvres et avides populations du Péloponnèse, dont deux seules avaient vendu à Cyrus la moitié de ses mercenaires; enfin une surveillance

active et énergique exercée, à Sparte même, par les éphores, dans toutes les cités par les harmostes, tels étaient, avec l'immense réputation de Lacédémone, les soutiens de son empire.

Athènes avait jadis plus habilement et plus noblement constitué le sien, sans violences, spoliations ni cruautés, aussi put-elle le garder longtemps et ne point voir de trop nombreuses défections. Sparte n'en savait pas tant sur l'organisation des États. Elle ne connaissait que la force et en usait. Son empire n'eut pas d'autre lien : c'était aussi celui qu'avait employé sa rivale; mais celle-ci y avait joint habituellement la justice et la magnanimité. Elle s'était faite le centre politique, militaire et judiciaire de son empire; elle s'était faite mieux encore, la métropole des arts et des lettres. Rien de grand ou de glorieux, rien de fécond ou d'utile ne sortira de la domination lacédémonienne. A peine élevée, elle menace ruine. Mille causes diverses de dissolution préparaient cette rapide décadence : les unes étaient dans Sparte même, les autres dans la Grèce; d'autres hors de Sparte et hors de la Grèce.

A Lacédémone, les conséquences des institutions de Lycurgue continuaient à se développer. La cité spartiate diminuait de jour en jour, comme usée par le jeu de ses institutions de fer. Ce cadre étroit dont elle était environnée et qui, jamais ne s'ouvrant, se resserrait toujours, finit par ne plus renfermer qu'un petit nombre de Spartiates. Beaucoup avaient péri dans les guerres; d'autres étaient rejetés dans la classe inférieure par leur pauvreté qui ne leur permettait plus de venir s'asseoir aux tables publiques. Aristote le dit expressément : « Qui n'avait pas le moyen de fournir aux dépenses de ces tables était privé de ses droits politiques. » Les Spartiates sentaient bien qu'ils étaient menacés de périr par défaut de citoyens : on se souvient quel cri de douleur s'éleva, lorsque les 420 soldats de Sphactérie furent faits prisonniers. « Le territoire de Sparte, dit Aristote, pouvait entretenir 1500 cavaliers et 30 000 hoplites, il nourrit à peine aujourd'hui 1000 guerriers. Dans des assemblées de 4000 personnes, à peine voyait-on 40 Spartiates, y compris les rois,

le sénat et les éphores. » En outre, à mesure que le nombre des Spartiates diminuait, l'inégalité augmentait. L'or et l'argent cessaient d'être proscrits. Ceux qui revenaient des commandements en Asie, les harmostes, les généraux, en rapportaient de grandes sommes, et bien d'autres choses encore : l'amour du luxe et de la mollesse, l'esprit de vénalité, tous les vices dont Lycurgue avait voulu préserver sa ville. Les éphores, les sénateurs donnaient eux-mêmes l'exemple de ces dangereuses nouveautés. Le gouvernement devenait de plus en plus oligarchique. Tout se passait entre les éphores et le sénat; l'assemblée générale était rarement consultée, et moins les gouvernants étaient nombreux, plus ils étaient jaloux de leurs priviléges, plus ils craignaient de les laisser envahir. Ouvrir leurs rangs d'ailleurs pour y faire rentrer les familles que la pauvreté en avait fait sortir, c'eût été s'exposer, en leur livrant la majorité, à quelque réforme territoriale, à quelque partage nouveau des immenses domaines maintenant concentrés en quelques mains : et si l'intérêt public parlait évidemment dans ce sens, les intérêts privés parlaient en sens contraire et l'emportaient.

Il résultait de là une haine violente entre les privilégiés et la classe inférieure, qui se recrutait des Spartiates déchus de leur rang par la pauvreté, d'Hilotes affranchis, de Laconiens auxquels on avait accordé certains droits, d'enfants nés de Spartiates de la première classe et de femmes étrangères. La politique des gouvernants avait soigneusement séparé toutes ces catégories par des dénominations, et sans doute aussi par des conditions différentes. Au-dessous des Égaux, il y avait les Inférieurs, ὑπομείονες, ou Spartiates exclus des tables publiques, et les Néodamodes ou Hilotes affranchis pour services rendus à l'État; enfin les Périèques. Cette classe inférieure, exclue du gouvernement, n'en avait pas moins le vif sentiment de sa valeur et de ses services. Des hommes considérables étaient sortis de son sein, tels que Lysandre, Gylippos et Callicratidas.

Lorsque Lysandre fut devenu le premier citoyen de Sparte, il songea à remanier l'état politique de la cité. « Il ne put

voir sans chagrin, dit Plutarque, qu'une ville dont il avait si fort augmenté la gloire, fût gouvernée par des rois qui ne valaient pas mieux que lui. Il pensa donc à enlever la couronne aux deux maisons régnantes, pour la rendre commune à tous les Héraclides. D'autres disent qu'il voulait étendre le droit de la porter, non-seulement aux Héraclides, mais encore à tous les Spartiates, afin qu'elle pût passer à quiconque s'en rendrait digne par sa vertu. Comme ce héros était monté par son propre mérite au premier rang dans l'estime publique de la Grèce, il espérait bien que, lorsque la royauté serait adjugée comme le prix des talents, aucun Spartiate ne lui serait préféré. » L'enthousiasme, en effet, avait été d'abord si grand, que plusieurs villes lui avaient dressé des autels et offert des sacrifices : premier exemple de cette servilité sacrilége qui devint plus tard si commune dans la Grèce et à Rome. Mais son faste et son insolence lui avaient fait de nombreux ennemis, surtout parmi la bourgeoisie souveraine. Sans pénétrer ses secrets desseins, on était jaloux de sa puissance et de sa gloire. On disait que, pour un simple citoyen, il avait trop de l'une et de l'autre. A la tête de cette opposition contre le vainqueur d'Égos-Potamos était le roi Pausanias, qu'on a déjà vu renverser à Athènes, en 403, son ouvrage. Quatre ans après, Dercyllidas fit ou laissa faire la même chose dans les colonies. Elles se débarrassèrent des oligarchies que Lysandre leur avait imposées et revinrent à leurs anciennes lois. Pourtant, quand Agis mourut, cette même année 399, Lysandre eut assez de crédit pour faire proclamer roi Agésilas, un des frères d'Agis, au détriment de son fils Léotychidas, qu'il accusa de n'être que le fils d'Alcibiade. Lysandre comptait régner sous le nom de son protégé ; mais il se trouva qu'Agésilas était un homme supérieur qui, à la première occasion, rejeta bien loin cette tutelle. Lysandre fut réduit à retourner à ses complots. « Il se fit faire, dit Plutarque, un discours extrêmement habile, par Cléon d'Halicarnasse, espérant s'en servir pour persuader les Spartiates, et en même temps, par la corruption, il cherchait partout à faire rendre des oracles en sa faveur. »

Pendant ces sourdes menées, une conspiration bien autrement radicale avait été formée par un certain Cinadon, qui n'appartenait pas à la classe des Égaux. Celui qui le dénonça raconta aux éphores, qu'un jour, « Cinadon l'avait conduit au bout de la place, et lui avait fait compter combien il s'y trouvait de Spartiates. Après en avoir compté jusqu'à quarante y compris le roi, les éphores et les sénateurs, je lui demandai à quoi servait ce calcul. « Ces gens-là, » me répondit-il : « regarde-les comme tes ennemis ; les autres, au « nombre de plus de 4000, sont à nous. » « Cinadon, » ajoutait-il, « avait fait remarquer ici un, là deux de ces ennemis qu'on rencontrait dans les rues ; il regardait les autres comme des amis. Quant aux campagnes, si dans chacune d'elles nous avons un ennemi, qui est le maître, nous y comptons aussi beaucoup de partisans. »

Les éphores lui demandèrent à combien se montait le nombre des complices. « Les chefs, » m'a encore répondu Cinadon, « en comptent peu ; mais ils sont sûrs d'eux, ainsi que des Hilotes, des Néodamodes, des Inférieurs et des Périèques. Sitôt qu'on parle d'un Spartiate aux hommes de ces différentes classes, ils ne peuvent cacher le plaisir qu'ils auraient à le manger tout vif. » On lui demanda encore où ils comptaient prendre des armes. Cinadon lui avait dit que tous les conjurés en avaient ; il l'avait mené dans le quartier des forgerons, où il lui avait montré quantité de poignards, d'épées, de broches, de cognées, de haches et de faux, pour la multitude.

Cinadon fut arrêté avec ses complices. Quand on lui demanda ce qui l'avait poussé à de tels desseins : « Je ne voulais point de maîtres à Lacédémone, » dit-il. On lui fit subir un cruel supplice. Cette conjuration venait de révéler un abîme de haines creusé sous la société spartiate, et en même temps un effrayant accord de toutes les classes inférieures, libres et esclaves. Une guerre sociale pouvait sortir de là. Mais Sparte savait encore déjouer les complots avec cette activité et cette vigilance qu'une méfiance extrême et continuelle donne à toutes les oligarchies.

Inimitiés contre Sparte en Grèce; guerre avec la Perse (399).

Malgré ces hostilités entre les classes, malgré bien d'autres tiraillements, lutte des rois contre le sénat et contre les éphores, qui les avaient réduits à la condition de sujets, rivalité des rois entre eux, etc., le gouvernement de Sparte n'en était pas moins puissant pour l'action extérieure, par la concentration même du pouvoir dans un petit nombre de mains. Au dedans les éphores, au dehors les harmostes, ces prétendus *conciliateurs*, exerçaient une dictature permanente. Mais ce pouvoir si tendu n'était guère qu'une force d'opinion, puisque Sparte par elle-même avait peu de ressources, ayant peu de citoyens; et déjà cette force s'éloignait d'elle.

Ses prétentions, en effet, blessaient tous ceux qui aimaient encore la liberté, et qui n'avaient point, pour se consoler de la perdre, ce qu'Athènes donnait à ses sujets, les dédommagements d'un commerce immense, l'éclat des fêtes, des arts et de la poésie. Sparte, aussi intéressée et plus oppressive, prenait tout et ne donnait rien. Chaque année, elle levait un tribut annuel de 1000 talents qui venaient s'enfouir à Lacédémone, d'où ils ne sortaient plus.

On sentit bientôt de quel poids pesait ce lourd génie dorien, et beaucoup regrettèrent la suprématie athénienne, aimable jusque dans ses insolences. Que les Grecs des côtes de Thrace ou d'Asie, ces peuples « qui jamais n'avaient su dire : Non, » tremblassent devant un bâton ou un manteau spartiate, il n'y avait pas à s'en étonner, ils avaient l'habitude d'obéir. Pourtant c'était trop, même pour eux, de deux servitudes, celle des oligarques, amis de Lysandre, doublée de celle des harmostes de Lacédémone. Mais dans la mère patrie, Sparte ne devait pas compter sur tant de docilité. Là même cependant elle ne savait pas être juste. Deux Spartiates tuent en Béotie, après d'odieuses violences, deux jeunes filles; un jeune homme d'Orée éprouve le même sort : les pères viennent demander justice, on ne les écoute même pas. Elle n'avait pas craint, au sujet des ban-

nis d'Athènes, de parler en souveraine et de faire seule des décrets pour la Grèce entière. On sait comment Thèbes y répondit.

Thèbes, puissance continentale, prétendait depuis longtemps jouer dans la Grèce centrale le rôle que jouait Sparte, dans le Péloponnèse. Entre elle et Athènes, il pouvait y avoir jalousie, il n'y avait pas rivalité sérieuse et opposition d'intérêts, comme avec Sparte, malgré l'analogie des gouvernements. Dans l'ivresse de la victoire, Sparte avait cru n'avoir plus de ménagements à garder; elle s'était indignée que les Thébains se fussent attribué, à Décélie, la dîme d'Apollon, et elle avait dédaigneusement rejeté leurs réclamations au sujet des trésors rapportés par Lysandre, 1470 talents, reste des avances faites par Cyrus et le butin de guerre. Corinthe qui n'avait pas été mieux écoutée, marchait d'accord avec les Thébains, autre grief que Sparte reprochait à ceux-ci. Les Argiens, dans une discussion touchant la démarcation des frontières, soutenaient qu'ils donnaient de meilleures raisons que leurs adversaires. « Celui qui est le plus fort avec cet argument-là, dit Lysandre en montrant son épée, raisonne mieux que tous les autres sur les limites des terres. » Un Mégarien, dans une conférence, élevait la voix : « Mon ami, lui dit le même personnage, vos paroles auraient besoin d'une ville. »

Avec les Éléens, Sparte y mit moins de façons; elle les somma de rendre l'indépendance à leurs sujets (402). Sur leur refus, Agis s'avança avec une armée. Arrêté par un tremblement de terre, il revint l'année suivante avec les contingents de tous les alliés, même d'Athènes; Corinthe seule et Thèbes avaient refusé d'aider à cette violence. Nombre de volontaires de l'Achaïe et de l'Arcadie accoururent à la curée. Xénophon assure que le pillage de cette riche province, depuis des siècles presque toujours épargnée par la guerre, répandit l'abondance dans le reste du Péloponnèse. L'Élide dut reconnaître l'indépendance des villes de la Triphylie et de la Pisatide, après quoi Sparte voulut bien l'admettre au nombre de ses alliés, c'est-à-dire de ses sujets, Les Arcadiens même et les Achéens ne la servaient que par

peur, parce qu'elle était, disaient-ils, placée sur leurs flancs, comme une citadelle, tenant toute la Péninsule sous sa garde. A Lacédémone, on ne se faisait pas illusion sur leurs sentiments. Au retour d'une expéditon où un corps spartiate fut détruit, dans la guerre de Corinthe, dont il sera bientôt question, Agésilas n'entrait qu'à la nuit dans les villes et en sortait au point du jour, pour ne pas laisser voir à ses soldats la secrète joie causée aux habitants par ce désastre.

Enfin, hors de la Grèce, la Perse avait cessé d'être l'alliée de Lacédémone depuis que celle-ci, seule maîtresse, avait pris en main la querelle nationale. Avant et après Égos-Potamos, elle avait fait bon marché de l'indépendance des Grecs asiatiques. Pour ceux-ci, il ne s'agissait que de savoir s'ils obéiraient à Cyrus ou à Tissapherne. Tous s'étaient prononcés pour Cyrus, à l'exception de Milet, que le jeune prince assiégeait quand il commença son expédition. Tissapherne, de retour de la poursuite des Dix Mille, voulut les soumettre ; ils s'adressèrent à Sparte : elle leur envoya Thimbron avec 2000 Néodamodes, 4000 Péloponnésiens et 300 cavaliers d'Athènes, auxquels se joignirent les débris des Dix Mille amenés par Xénophon, et 3000 hommes fournis par les Ioniens (398). Thimbron prit Pergame et quelques autres villes, mais l'indiscipline et les pillages de ses troupes ayant excité les plaintes des alliés, il fut rappelé, condamné à une amende qu'il ne put payer, et par suite contraint de s'exiler. Son successeur, Dercyllidas, qui avait légitimement gagné le surnom de Sisyphe, profita, en digne émule de Lysandre, de la rivalité de Pharnabaze et de Tissapherne ; il fit une trêve avec l'un, ce qui lui permit de porter la guerre chez l'autre. Sous lui, la discipline fut excellente et les succès rapides ; un riche canton des environs du mont Ida, appelé l'Éolide de Pharnabaze et une partie de la Bithynie furent conquis ou ravagés. A la faveur d'une trêve, il passa dans la Chersonèse de Thrace, que les tribus voisines dévastaient sans cesse, et mit ce fertile pays, avec les onze villes qu'il renfermait, à l'abri de semblables incursions, en faisant relever par son armée l'ancien mur de Périclès, qui traversait tout l'isthme dans une longueur de

37 stades. Au retour, il porta la guerre en Carie, où Tissapherne avait ses biens personnels. Une bataille fut sur le point d'être livrée. Tissapherne avait des Grecs mercenaires, il y en avait alors partout, et des barbares en si grand nombre, que les Grecs asiatiques de Dercyllidas montrèrent une frayeur qui fit hésiter le général. Une entrevue eut lieu : Dercyllidas demanda que les Perses laissassent les villes helléniques se gouverner par leurs propres lois; Pharnabaze et Tissapherne, que les troupes du Spartiate sortissent du territoire du grand roi et les harmostes lacédémoniens des lieux où ils s'étaient établis. Les deux partis conclurent une trêve pour se donner le temps d'en référer à leurs gouvernements (397).

Expédition d'Agésilas. (396).

En ce moment Lysandre faisait décerner à Agésilas le commandement de l'armée d'Asie. Comme pour réveiller les souvenirs de la guerre de Troie, le roi vint s'embarquer au port d'Agamemnon, à Aulis, avec 2000 Néodamodes et 6000 alliés. Cette fois encore Corinthe et Thèbes avaient refusé leur contingent; Athènes s'était excusée sur sa faiblesse. Une querelle s'éleva même avec les Béotiens, qui arrachèrent de l'autel et dispersèrent les chairs d'une victime immolée par Agésilas, attendu qu'il s'était servi pour le sacrifice, contrairement à l'usage, d'un devin étranger au pays où il sacrifiait. Il partit sans tirer vengeance de cette insulte et se rendit à Éphèse : Lysandre l'accompagnait avec un conseil de 30 Spartiates.

Les villes grecques d'Asie étaient alors bouleversées; aucun parti n'y était véritablement dominant : ni le démocratique, autrefois protégé par Athènes, ni l'aristocratique établi par Lysandre. Celui-ci était venu pour rendre à ses partisans l'influence; et il espérait conduire à son gré le prince, dont il ne connaissait pas les grandes qualités. Il ne se donna même pas la peine de dissimuler; il se forma une cour nombreuse de tous ceux qui venaient solliciter sa protection, et vécut dans un faste royal : « On eût dit Agésilas simple par-

ticulier et Lysandre roi. » Le prince finit par en prendre ombrage, et se plut à lui montrer son mauvais vouloir. Il fallut que Lysandre cédât; pour dérober le spectacle de son impuissance à ceux qui l'avaient vu maître de tout, il demanda une mission éloignée.

Tissapherne, à la faveur de la trêve, avait assemblé une armée nombreuse qui couvrait la Carie. Le Spartiate tourna rapidement sur la Phrygie laissée sans défense et y fit un immense butin. Le manque de cavalerie l'ayant obligé de revenir sur ses pas, il en forma une parmi les Grecs d'Asie, et établit son quartier général à Éphèse, dont il fit un véritable atelier de guerre. Il présidait lui-même à tous les travaux, à tous les exercices, et remplissait les soldats d'ardeur et de confiance. « Dans la vue de redoubler leur mépris pour les barbares, il fit vendre quelques Perses tous nus sur la place. Les soldats qui leur voyaient un corps tout blanc, parce qu'ils ne quittaient jamais leurs vêtements, délicat et faible, parce qu'ils se faisaient toujours voiturer, se persuadèrent qu'ils n'auraient à combattre que des femmes. » Quand il fut prêt, il trompa de nouveau Tissapherne, qui persistait à l'attendre du côté de la Carie, et se jeta sur le pays de Sardes. Il s'y avança trois jours sans rencontrer d'ennemis; le quatrième parut la cavalerie persique : elle était séparée de son infanterie. Agésilas l'attaqua vivement, la mit en pleine déroute et fit un butin de plus de 70 talents. Ce revers perdit Tissapherne dans l'esprit d'Artaxerxès; et Tithrauste reçut l'ordre d'aller prendre son gouvernement et sa tête.

Ce meurtre accompli, il feignit de croire qu'il n'y avait plus de sujet de guerre entre Sparte et le grand roi; il offrit même de reconnaître l'indépendance des Grecs asiatiques, à condition qu'ils payeraient l'ancien tribut; enfin il donna 30 talents à Agésilas pour qu'il sortît de son gouvernement, en attendant la réponse de Sparte à ses ouvertures. Agésilas prit l'argent et se rejeta sur l'autre satrapie, celle de Pharnabaze. Tithrauste s'y attendait bien; pourvu que la guerre s'éloignât de ses provinces, il s'inquiétait peu qu'elle allât fondre sur un autre point de l'empire. Ces satrapes jaloux les uns des autres, au grand plaisir de la cour de Suses,

qui eût redouté leur bonne intelligence, réduisaient toute leur administration à lever le tribut, et toute leur politique à tenir leur province en paix : le grand roi ne leur en demandait pas davantage. Tithrauste s'occupa pourtant de débarrasser l'Asie d'Agésilas. Le plus sûr moyen était de rallumer une guerre en Grèce; il y envoya un agent dévoué qu'il arma de 50 talents.

Cependant Agésilas continuait d'avancer en Asie. Il gagna à son alliance Otys, un prince paphlagonien, et pénétra jusque dans le voisinage de Dascylion, résidence de Pharnabaze, qui sollicita une entrevue. « Agésilas et les Trente attendaient le satrape, couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu; ses esclaves étendirent à terre des coussins pour lui faire un siége délicat; mais, voyant la simplicité d'Agésilas, il eut honte de sa mollesse, et, comme lui, s'assit sur la terre nue avec ses riches vêtements. » Agésilas l'engagea à secouer l'autorité du grand roi. Il ne se rendit pas; mais le Spartiate put conclure de ses paroles qu'il serait aisé de détacher de l'empire les provinces occidentales, et de mettre une foule de petits États entre le grand roi et la Grèce. Ainsi grandissaient chaque jour ses projets. Ses forces aussi s'augmentaient. Les Lacédémoniens venaient de mettre la flotte sous ses ordres. En peu de temps il l'avait accrue de 120 galères. Athènes, toujours en crainte pour sa liberté, divisait le commandement; Sparte, d'un génie plus militaire, le concentrait volontiers dans les mains d'un seul chef. C'était une cause de supériorité.

Au milieu de ses préparatifs et de ses espérances, Agésilas reçut tout à coup l'ordre de revenir en Grèce où une guerre venait d'éclater qui rendait sa présence nécessaire. « Cette nouvelle l'affligea vivement, car il voyait une grande gloire lui échapper; néanmoins il convoqua les alliés, et leur montra les ordres de la république, en leur disant qu'il fallait voler au secours de la patrie : « Si les affaires « s'arrangent, sachez, mes amis, que je ne vous oublierai « pas; je reviendrai parmi vous répondre à vos vœux. » A ces mots, ils fondirent en larmes et décrétèrent qu'ils iraient avec lui au secours de Lacédémone. Il nomma un

harmoste d'Asie, auquel il laissa 4000 hommes. Après quoi il passa dans la Chersonèse et prit la route que Xerxès avait suivie (394).

Ligue en Grèce contre Sparte (395); paix d'Antalcidas (387).

« Ce sont 30 000 archers du roi qui me chassent de l'Asie, » disait Agésilas, faisant allusion à l'empreinte marqués sur les 30 000 pièces d'or persiques qu'avaient reçues les orateurs de Thèbes, de Corinthe et d'Argos qui venaient d'exciter la guerre. Tithrauste avait calculé juste; son envoyé avait trouvé les Thébains fort animés contre Lacédémone. Une querelle entre les Phocidiens et les Locriens, que Thèbes soutenait, alluma la guerre. Lysandre se fit envoyer au secours des premiers Le roi Pausanias devait venir le rejoindre sous les murs d'Haliarte. Au jour convenu, Lysandre se trouva seul au rendez-vous. Il n'était pas dans son caractère de reculer ou d'attendre; il attaqua la place, fut battu et tué. Pausanias, qui n'avait peut-être pas grande confiance dans le dévouement de ses alliés, n'osa risquer une bataille, et demanda une trêve pour enlever ses morts. Les Thébains l'accordèrent. « Mais fiers de ce succès, s'ils voyaient un soldat de Pausanias s'écarter tant soit peu pour gagner une métairie, ils le ramenaient au grand chemin en le frappant. Pausanias, de retour à Sparte, fut condamné à mort; il se réfugia à Tégée, et y mourut de maladie (395). » Cette sentence était une satisfaction donnée à la vanité nationale. L'oligarchie de Sparte n'a rien à reprocher en fait d'injustices politiques à la démocratie d'Athènes.

Avant la bataille, une ambassade thébaine était venue dans l'Attique demander assistance. Athènes, toute mutilée encore, était sans vaisseaux, sans remparts. La délibération fut courte pourtant. Pour toute réponse à l'orateur thébain, Thrasybule lut le décret d'alliance. « Résolution aussi sage qu'héroïque, disait plus tard Démosthène, en rappelant ce souvenir, car l'homme de cœur doit toujours, quel que soit le péril, mettre la main aux grandes entreprises que l'honneur commande. »

L'armée athénienne n'arriva que le lendemain du combat d'Haliarte, mais elle était en ligne avec les Thébains quand parut Pausanias, et cette intervention d'Athènes décida les Eubéens, les Acarnanes, la Locride, Corinthe et Argos à entrer dans la nouvelle alliance. On tint un congrès à Corinthe. « Les Lacédémoniens, dit le Corinthien Timolaos, sont comme les fleuves : peu considérables à leur source, ils grossissent à mesure qu'ils s'en éloignent, ou, comme les essaims qu'on prend sans peine dans leur ruche, ils piquent affreusement quand on les attaque hors de leur demeure. Marchons donc sur Lacédémone, et joignons l'ennemi dans la ville même, ou le plus près possible. » L'avis était bon, il fut mal suivi; toute confédération est condamnée à de fatales lenteurs. Quand l'armée des alliés fut prête, les Spartiates étaient déjà dans la Sycîonie; il fallut recevoir le combat près de Némée. Les alliés avaient 24000 hoplites et 1550 chevaux, les Spartiates, 13500 hommes seulement. Les hésitations des Thébains et le défaut d'accord dans le commandement amenèrent la défaite des alliés; ils perdirent 2800 hommes. Les vainqueurs eurent 1100 morts; mais il n'était tombé que 8 Spartiates (juillet 394).

Ce n'était pourtant pas une victoire décisive, car les alliés rentrèrent tranquillement dans leur camp. Mais Agésilas arrivait sur les derrières de la ligne. Il venait de traverser la Thrace, la Macédoine, se faisant jour à la pointe de la lance. Les Thessaliens, qui voulurent l'arrêter, furent battus, et il pénétra sans obstacle jusqu'à Coronée. Les alliés l'y attendaient. Il y eut là un choc furieux. Les Thébains montrèrent des qualités militaires qui étaient de mauvais augure pour Sparte. Agésilas lui-même fut couvert de blessures, mais le champ de bataille lui restait. C'était une victoire aussi peu décisive que celle de Corinthe, car deux fois les alliés avaient tenu tête à ceux que, quelques jours auparavant, ils n'auraient pas osé regarder en face (août 394).

La veille, Agésilas avait reçu la nouvelle d'un grand désastre, qu'il cacha à ses troupes. L'Athénien Conon, réfugié en Cypre après la bataille d'Égos-Potamos, avait de là suivi

d'un œil attentif les événements. On ignore ses secrètes menées, bien qu'on parle d'un voyage qu'il fit à la cour du roi. Mais on voit tout à coup l'activité des ports de Phénicie se réveiller, un grand armement en sortir, Pharnabaze le rejoindre, et Conon prendre le commandement de la flotte royale. Il avait déjà amené une révolution à Rhodes, qui renversa son gouvernement oligarchique; il enleva un immense convoi de blé que l'Égyptien Néphéritès envoyait aux Spartiates. Réuni à l'escadre de Pharnabaze, il détruisit la flotte lacédémonienne à la hauteur de Cnide : sur 85 trirèmes ennemies, 50 furent enlevées. L'amiral, beau-frère d'Agésilas, n'avait pas voulu quitter sa galère poussée au rivage, et s'était fait tuer (juillet 394).

Les Lacédémoniens venaient donc de perdre la supériorité sur mer. Ils la conservèrent plus longtemps sur terre. La guerre qui s'était faite précédemment en Béotie, se concentra, dans les six années suivantes, autour de Corinthe, que les alliés défendaient avec toutes leurs forces, barrant les deux passages de l'isthme pour enfermer les Spartiates dans le Péloponnèse. Mais Corinthe renouvela presque les scènes atroces de Corcyre. Un parti surprit, un jour de fête, ses adversaires, qui furent égorgés jusque dans les temples et au pied des statues des dieux. Ces violences tournèrent mal; les bannis appelèrent les Lacédémoniens, coupèrent les Longs-Murs et s'emparèrent du Lechée, d'où ils tinrent Corinthe comme assiégée. Une des routes de l'isthme était rouverte; Athènes et Thèbes s'en effrayèrent. On essaya de faire la paix. Sparte consentit à laisser Athènes relever ses murs et sa marine; elle lui reconnaissait même la possession de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, mais refusa de lui abandonner la Chersonèse. Le peuple ne ratifia pas les engagements de ses députés. Thèbes aussi revint sur ses pas; la guerre continua.

Parmi les chefs était l'Athénien Iphicrate, qui commandait un corps de mercenaires. On a vu déjà des mercenaires dans les armées d'Asie; nous en trouvons maintenant d'une manière régulière en Grèce. Autrefois les citoyens, formés dès le jeune âge aux exercices de la guerre, dans les gym-

nases de la patrie, fournissaient la grosse infanterie, autour de laquelle se groupaient les soldats armés à la légère, donnés par les alliés et les esclaves. Les devoirs du guerrier faisaient alors partie des devoirs du citoyen : le métier des armes n'était pas un métier à part. Ce que la tête avait conçu ou accepté, au sénat ou à l'assemblée, le bras l'exécutait sur le champ de bataille; et avec quelle puissance! Cela change à l'époque où nous sommes. Mais ces hommes payés, ces soldats au service du plus offrant, n'apportaient plus, dans la guerre, l'ardeur et la passion patriotique qu'y mettaient auparavant les citoyens. Une guerre savante, toute de manœuvres et de tactique, prit la place de l'ancienne guerre plus ignorante, mais plus héroïque, comme aux temps modernes, la stratégie est née parmi les *condottieri* italiens. Iphicrate prit une part active à cette révolution. Il changea aussi l'armement d'une partie de l'armée athénienne, en donnant une grande importance aux peltastes, qui, armés, de petits boucliers et de cuirasses légères, de longues lances et de longues épées, réunirent les avantages de la grosse infanterie et des troupes légères. Cette organisation permettait aux soldats des mouvements plus rapides. Iphicrate, avait aussi presque deviné la tactique qui, plus tard, de l'autre côté de la mer Ionienne, valut aux Romains tant de triomphes; il occupait sans relâche ses troupes, ne campait jamais, même en pays ami, sans se retrancher, et avait établi l'usage, dans les rondes, d'un mot d'ordre double, le premier donné par l'officier, le second par la sentinelle.

Une affaire dans laquelle les peltastes d'Iphicrate affrontèrent les terribles Lacédémoniens, et leur tuèrent 250 hommes, consacra leur réputation et celle de leur général (392). Ils purent dès lors butiner jusqu'au fond de l'Arcadie sans que les alliés de Sparte osassent sortir à leur rencontre.

En 390, Sparte fit un grand effort; les Achéens cherchaient à s'étendre sur la rive septentrionale de leur golfe; à leur requête, Agésilas envahit le pays des Acarnanes, qui furent forcés d'entrer dans la ligue, et Agésipolis, celui des Argiens qui essayèrent de l'arrêter, en prétextant la pro-

chaine célébration des jeux isthmiques et la trêve sacrée. Mais Agésipolis s'était mis en règle avec les dieux. Avant de commencer l'expédition, il avait consulté les prêtres de Jupiter Olympien, qui n'avaient pas manqué de répondre suivant ses désirs, puis la Pythie de Delphes, en lui demandant : « Si Apollon était de l'avis de son père. » Apollon s'était montré bon fils, et le Spartiate répondit aux envoyés d'Argos en leur lisant la réponse des dieux. L'Argolide fut ravagée (390).

Cependant les Perses, encouragés par la victoire de Cnide, prenaient audacieusement l'offensive. Conon et Pharnabaze chassaient les harmostes des îles et des cités grecques d'Asie, qu'ils laissaient sagement se donner un gouvernement de leur choix, et ils conduisirent leur flotte jusque dans le golfe de Messénie, où ils ravagèrent la riche vallée du Pamisos. Cythère aussi fut enlevée, et Conon y plaça une garnison athénienne. De là Pharnabaze vint à l'isthme conférer avec le conseil de la ligue, l'exhorta à pousser vivement la guerre, et lui donna quelque argent (393). Comme il se disposait à retourner en Asie, Conon s'offrit, s'il lui laissait la flotte, à la faire vivre sans rien demander au trésor perse, et à relever les Longs-Murs d'Athènes, ce qui serait le coup le plus sensible porté à Lacédémone. Le satrape entra si vivement dans ces vues, qu'il donna ce qui lui restait d'argent pour mener les travaux plus vite. Conon vint au Pirée avec 80 galères. Ses équipages, les ouvriers qu'il solda, ceux que Thèbes et d'autres villes envoyèrent, aidèrent le peuple à refaire l'ouvrage de Thémistocle, de Cimon et de Périclès. Malheureusement cette fois, c'était le grand roi qui payait les travailleurs (393).

Athènes n'eut pas plutôt rebâti ses murs qu'elle s'occupa de relever son empire, tombé avec eux. Ses rapides progrès alarmèrent les Spartiates, qui se décidèrent à traiter avec la Perse, en lui sacrifiant les Grecs asiatiques. Leurs ouvertures furent d'abord rejetées ; mais le sort de Conon, attiré à Sardes par Tiribaze, jeté en prison et peut-être assassiné, sous prétexte qu'il avait trahi les intérêts du roi, montra les véritables intentions de la cour de Suses (392). Athènes, en

effet, relevée par l'alliance de la Perse, commençait déjà à braver cet empire. Avec une généreuse imprudence elle secourait le roi de Cypre, Évagoras, révolté contre lui (390); elle mettait Thrasybule, le restaurateur de la liberté, à la tête de 40 galères, qui faisaient rentrer dans son alliance deux princes de la Thrace, Byzance, Chalcédoine, une partie de Lesbos; qui rétablissaient, à son profit, les péages de l'Euxin, et levaient des contributions sur toutes les villes de la côte asiatique jusqu'en Pamphylie. Thrasybule, malheureusement, périt à Aspenda, dans une querelle de bourgeois et de soldats (389); mais Iphicrate, envoyé après lui dans l'Hellespont avec ses peltastes, y maintint son ouvrage.

Cette force qui revenait si vite à un peuple naguère abattu et désarmé effraya le grand roi autant que Lacédémone. Antalcidas, envoyé une seconde fois à Suses, fut parfaitement accueilli; Sparte et la Perse arrêtèrent les bases de la paix qui serait dictée aux Grecs. Les courses continuelles des Eginètes qui, une nuit, surprirent le Pirée, les succès des Spartiates dans l'Hellespont, où ils réunirent jusqu'à 80 voiles, et interceptèrent tout le commerce d'Athènes, forcèrent cette ville d'accepter le traité qui porte le nom d'Antalcidas. Tiribaze convoqua les députés de toutes les cités belligérantes et leur lut les ordres de son maître. « Le roi, était-il dit, trouve juste que les villes d'Asie et les îles de Cypre et de Clazomène restent dans sa dépendance, et que les autres villes grecques, grandes et petites, soient libres, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront, comme autrefois, aux Athéniens. Ceux qui refuseront cette paix, je les combattrai de concert avec ceux qui l'accepteront; je leur ferai la guerre et par terre et par mer, avec mes vaisseaux et avec mes trésors. »

Voilà la chose honteuse et impie qu'acceptaient les fils des vainqueurs de Salamine et de Platées, ceux qui venaient de traverser deux fois impunément cet empire, maintenant si fier. Voilà ce qu'il fallait graver sur la pierre et l'airain et exposer dans les temples des dieux. A Sparte revient particulièrement cette honte : par la bataille de Leuctres, dit Plutarque, elle perdit la prépondérance, mais par la paix d'An-

talcidas elle avait perdu l'honneur; c'est elle, en effet, qui avait provoqué cette intervention hautaine des barbares, et ce fut elle qui fit exécuter leur sentence. Les Grecs asiatiques furent abandonnés au grand roi et toute ligue, toute union de cités fut détruite en Grèce. Les Thébains refusaient d'accepter cette clause qui détachait d'eux les villes de Béotie, depuis longtemps dans leur dépendance. Agésilas réunit une armée pour les y contraindre: ils se soumirent. Argos fut de même forcée de rappeler la garnison qu'elle tenait à Corinthe, où la faction oligarchique dévouée à Sparte rentra aussitôt, tandis que les chefs du parti contraire s'exilaient à leur tour. Mais Sparte se garda bien de s'appliquer le traité à elle-même et de rendre la Messénie aux Messéniens. Elle avait voulu tout affaiblir, tout diviser autour d'elle, en restant seule unie et forte. On disait à Agésilas que Sparte *persisait.* « Non, répondit-il, c'est la Perse qui *laconise.* » Malheureusement l'un et l'autre étaient également vrais.

CHAPITRE XIV.

CHUTE DE LA PUISSANCE DE SPARTE; GRANDEUR ÉPHÉMÈRE DE THÈBES (387-361).

Excès de Sparte; surprise de la Cadmée (382). — Pélopidas et Épaminondas; Thèbes affranchie (379). — Renouvellement de la confédération athénienne (378). — Bataille de Leuctres (371). — Fondation de Mégalopolis (371); siége de Sparte (369); Messène. — Affaire de Thessalie (368-364). — Intervention de la Perse (367). — Bataille de Mantinée (362).

Excès de Sparte; surprise de la Cadmée (382).

« La paix d'Antalcidas, dit Xénophon, donna aux Spartiates beaucoup de gloire. » L'histoire n'a point ratifié ce jugement du partial ami de Lacédémone. Sous la suprématie d'Athènes la Grèce était montée au plus haut degré de gloire et de puissance; sous la domination de Sparte, elle était tombée, en moins de 17 ans, aux genoux de la Perse. Sparte n'avait rien su tirer de sa victoire que l'oppression, même sans la grandeur du despotisme. Sa conduite à Athènes avait été à la fois méchante et faible. Ce n'est pas ainsi que les dominations se légitiment et subsistent. Aussi la chute sera prompte. La paix honteuse d'Antalcidas fut un temps d'arrêt dans la décadence de Lacédémone; mais cette décadence était commencée, elle ne s'arrêtera plus. Il est vrai que si les Grecs lui étaient hostiles, ils étaient divisés, par conséquent impuissants; et Argos humiliée, Corinthe rendue à l'aristocratie, lui livraient le Péloponnèse. Qu'au moins elle soit sage, comme au temps de Pausanias; et dans cette Grèce abaissée, elle pourra rester longtemps encore au premier rang.

La paix était proclamée, chacun retournait à ses travaux : le laboureur à son champ, le marchand à son navire, l'artiste aux temples que l'art depuis bien des années délaissait, quand des députés de Sparte vinrent sommer les Mantinéens d'abattre leurs murailles. Mantinée était coupable d'avoir une constitution démocratique. Elle avait donné quelque peu de blé aux Argiens, durant la guerre, avait montré un zèle assez tiède à fournir son contingent, et ne s'était pas convenablement attristée des revers de Lacédémone. Sur le refus des Mantinéens, Agésipolis vint ravager leur territoire et assiéger leur ville; il la prit en la noyant sous les eaux d'un fleuve, qu'il détourna le long des murs : la brique cuite au soleil, qui formait le fondement des murailles, se fondit, et elles tombèrent. Mantinée fut détruite; on dispersa ses habitants dans quatre villages, que Sparte affecta de traiter comme autant d'États distincts, et qu'elle plaça sous la direction des grands qu'elle avait ramenés. « Ils y vécurent, dit Xénophon, beaucoup plus heureux qu'auparavant; » et l'élève de Socrate ne trouve, pour achever le récit de cette violence, que cette réflexion : « Ainsi se termina le siége de Mantinée, qui doit apprendre à ne pas faire passer de rivière à travers une ville (385). »

Phlionte avait aussi chassé la faction oligarchique : les bannis vinrent représenter à Sparte que, tant qu'ils avaient été les maîtres, leur ville avait été docile et soumise. Les éphores demandèrent aux Phliasiens le retour des exilés et la restitution de leurs biens; ce qui fut accordé par crainte (383).

Sparte, qui détruisait Mantinée, releva Platées. Elle autorisa ce qui restait de Platéens à rebâtir leurs murailles. C'était la même politique, sous deux formes différentes. Détruire toute grande cité, toute force collective dans le Péloponnèse, pour n'avoir rien à craindre; en créer, au contraire, sur le territoire de ses rivaux pour les affaiblir. Des harmostes envoyés dans les villes béotiennes, sous prétexte de les défendre contre Thèbes, les mettaient sous l'influence de Sparte.

L'année suivante, Sparte vit arriver des ambassadeurs

d'Acanthe et d'Apollonie, villes de la Chalcidique. Ils demandaient du secours contre Olynthe, qui menaçait leur indépendance. Les villes chalcidiques, unies entre elles par la communauté d'origine et d'intérêts, avaient formé, pour se défendre à la fois contre Athènes et contre la Macédoine, une confédération dont Olynthe était la capitale. Le principe de la ligue était très-libéral. Chaque cité gardait sa constitution, mais tous les alliés avaient, les uns chez les autres, la jouissance des droits civils, la faculté d'acquérir des propriétés et de contracter mariage. Le roi de Macédoine, Amyntas, pressé par les Illyriens, avait cédé à Olynthe la côte du golfe Thermaïque, ce qui fortifia d'autant la ligue. La grande ville macédonienne de Pella, Potidée qui commandait l'isthme de Pallène, entrèrent dans son alliance. Elle avait 8000 hoplites, bien plus de peltastes, et 1000 chevaux; elle était en bonne intelligence avec les Thraces, et, à ce moment, elle se liait d'amitié avec Thèbes et Athènes. Utiles alliances, riche trésor, population nombreuse, bois de construction, et dans le voisinage, les mines du mont Pangée, Olynthe avait une foule de ressources, par lesquelles elle pouvait devenir une puissance du premier ordre.

Mais deux villes du voisinage, Acanthe et Apollonie, s'estimèrent de trop grandes cités pour consentir à aller se perdre dans une confédération. Elles repoussèrent les offres d'Olynthe, et, menacées par elle, cherchèrent appui au dehors. Il ne fut pas difficile de décider Lacédémone à faire dans la Chalcidique ce qu'elle faisait partout, à tout diviser pour tout affaiblir et régner seule. Elle promit une armée et fit partir en tout hâte Eudamidas, avec ce qu'il put trouver d'hoplites sous sa main. Phébidas, son frère, le suivit à la tête d'un second corps. Arrivé près de Thèbes, Phébidas se mit en rapport avec le polémarque Léontiadès, chef du parti aristocratique dans cette ville. Le jour de la fête de Cérès, comme toutes les femmes se trouvaient dans la Cadmée, pour les sacrifices, ce qui empêchait le conseil de s'y tenir, et que la chaleur du jour (on était en été et sur le midi) rendait les rues désertes, Léontiadès introduisit Phébidas dans la citadelle, puis se rendit au conseil où siégeait Isménias, chef

du parti contraire, et, l'accusant de fomenter une nouvelle guerre, le fit arrêter et conduire à la Cadmée.

Cet événement causa partout une indignation à laquelle les Spartiates parurent s'associer. Ils condamnèrent Phébidas à une amende de 10 000 drachmes, et le privèrent de son commandement, mais ils gardèrent la citadelle. Agésilas avait défendu le coupable en mettant de côté la question de justice, et en posant ce principe : qu'on ne saurait condamner un citoyen pour une action utile à sa patrie. Aristide et les Athéniens avaient été mieux inspirés en face de Thémistocle, proposant une chose utile et injuste. Une commission, choisie parmi les Lacédémoniens et leurs alliés, fut envoyée à Thèbes, et condamna à mort Isménias, sous prétexte qu'il avait reçu de l'or de la Perse. C'était un vaillant homme et un bon citoyen. Sparte se vengeait lâchement sur lui des craintes que la dernière guerre lui avait causées. Environ 400 de ses partisans avaient déjà quitté la ville et cherché un refuge à Athènes.

Cette surprise de la Cadmée, cette mort d'Isménias étaient un crime de plus dans l'histoire de Sparte; mais c'était aussi une facilité de plus pour la guerre contre les Olynthiens. Elle dura trois années, et coûta à Lacédémone deux généraux et un de ses rois : Eudamidas périt en combattant; son successeur Téleutias, après quelques brillants succès auxquels contribuèrent les Macédoniens, eut un pareil sort; le roi Agésipolis, venu avec des forces considérables, put à peine faire quelques ravages et s'emparer de Toroné. Une fièvre l'emporta en sept jours; son corps, embaumé dans du miel, fut envoyé à Sparte.

L'harmoste Polybiadès eut enfin la gloire de réduire les Olynthiens. Cernés par terre et par mer, ils demandèrent la paix, qui leur fut accordée, à condition qu'ils auraient pour amis ou ennemis, les amis ou les ennemis de Lacédémone, et, qu'alliés fidèles, ils marcheraient sous les drapeaux de cette république (379). Cette ruine de la confédération olynthienne livrait, pour un avenir plus ou moins rapproché, mais certain, les Grecs de la Chalcidique et de la Thrace à la Macédoine, comme la ruine de l'empire athénien avait

livré aux Perses les Grecs asiatiques. Par qui cette double trahison envers les intérêts généraux de la Grèce était-elle accomplie ?

Dans le même temps, les bannis rentrés à Phlionte s'étant plaints d'y être maltraités, Agésilas vint assiéger cette ville, et la prit après une résistance de vingt mois. Une garnison y fut mise (379). Nouveau méfait et autre fardeau que Sparte s'imposait. Tandis qu'elle mettait ainsi le pied partout, et semblait accroître sa puissance, elle s'épuisait et se rendait odieuse.

Pélopidas et Épaminondas; Thèbes affranchie (379).

Diodore de Sicile croit devoir commencer son XV[e] livre en citant au tribunal de l'histoire les Lacédémoniens, « coupables d'avoir perdu, par leurs fautes, un empire exercé par eux sur la Grèce depuis 500 ans. » Xénophon voit dans cet événement la main des dieux : « On pourrait, dit-il, citer quantité de faits de ce temps-là, qui prouveraient que les dieux ont l'œil ouvert sur les impies et les méchants. Ainsi, les Lacédémoniens, qui avaient juré de laisser les villes autonomes, et néanmoins gardaient la forteresse de Thèbes, invincibles jusqu'alors, furent punis par ceux-là mêmes qu'ils opprimaient. » (*Hellen.*, v. 4, 1.)

Il y avait trois ans que la Cadmée était au pouvoir des Lacédémoniens. Confiants dans cet appui, les chefs de l'aristocratie thébaine, Léontiadès et Archias, ne gardèrent plus de mesure. Les prisons se remplirent, les exécutions se multiplièrent comme au temps des Trente à Athènes. Cependant un soupçon vint aux tyrans, au milieu de leurs excès et de leurs plaisirs, que les 400 réfugiés à Athènes supportaient avec peine leur exil, et conspiraient peut-être pour rentrer dans leur patrie. Ils résolurent de se débarrasser d'inquiétude en les faisant assassiner. Léontiadès envoya dans ce but des émissaires à Athènes. Ils échouèrent; un seul, le chef des réfugiés, succomba; les autres se tinrent pour avertis. Leur vie n'étant plus en sûreté, même dans l'exil, le meilleur parti était de faire une tentative pour rentrer à Thèbes : là,

du moins, s'ils risquaient de périr, ils risquaient aussi de vaincre. On voit que l'influence de Lacédémone produisait à Thèbes les mêmes effets qu'à Athènes; elle avait de bien dangereux amis.

Parmi les bannis thébains se trouvait Pélopidas, homme d'un courage héroïque, noble et riche, pourtant ennemi des tyrans, et lié avec Épaminondas d'une amitié qui avait été éprouvée déjà sur les champs de bataille. L'exemple de Thrasybule, parti de Thèbes pour délivrer Athènes, lui inspira le dessein de partir d'Athènes pour délivrer Thèbes. Les Athéniens, reconnaissants de l'asile qu'ils avaient trouvé en Béotie, au temps des Trente, avaient refusé d'obéir à Sparte, qui réclamait l'expulsion des exilés. Pélopidas conspira à Athènes, tandis qu'Épaminondas, que sa pauvreté et son obscurité modeste avaient préservé de l'exil, exhortait la jeunesse thébaine à lutter, dans les gymnases, avec les Spartiates et à prendre l'habitude de les vaincre. Les conjurés avaient des intelligences jusque dans la maison des polémarques, dont Phyllidas, un des leurs, s'était fait nommer greffier. Le jour était fixé. Pour sauver un citoyen distingué qui allait être exécuté, ils partirent plus tôt. Douze prirent les devants, vêtus de simples manteaux, menant des chiens en laisse, et portant des pieux à tendre des rets, afin de se faire passer pour des chasseurs. Ils entrèrent isolément dans la ville par diverses portes, et se réunirent chez un des plus riches Thébains nommé Charon, où quelques-uns de leurs partisans vinrent les rejoindre. Phyllidas avait invité à un repas deux des polémarques, leur promettant que les premières femmes de la ville seraient du festin. Ils étaient déjà dans l'ivresse lorsque le bruit arriva jusqu'à eux, que des exilés étaient cachés dans la cité. Ils mandèrent Charon, qu'on dénonçait; son calme imperturbable dissipa leurs soupçons. Survint un autre avis : un ami d'Athènes écrivait à Archias de se méfier, et donnait tous les détails, il n'ouvrit même pas la lettre, mais la jetant sous son coussin : « A demain les affaires, » dit-il. Quelques instants après, les conjurés arrivèrent. Ils avaient des robes de femmes sur leurs cuirasses, et portaient de larges cou-

ronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient le visage. Dès qu'ils eurent reconnu Archias et Philippe, ils tirèrent leurs épées, et, s'élançant à travers les tables, tuèrent sans peine ces hommes noyés dans le vin. Phyllidas courut aussitôt à la prison et en ouvrit les portes. Dans le même temps, Pélopidas et les autres surprenaient dans leur sommeil Léontiadès et Hypatès, et leur faisaient partager le sort de leurs amis.

Au premier bruit, Épaminondas s'était armé; il accourut avec quelques jeunes gens auprès de Pélopidas. Pour grossir cette petite troupe, les conjurés envoyèrent dans toutes les directions des hérauts qui sonnaient de la trompette et annonçaient au peuple sa délivrance. Néanmoins le trouble et la frayeur étaient dans la ville : on éclairait les maisons; les rues se remplissaient de gens qui couraient de côté et d'autre, ne sachant rien de certain et attendant que le jour vînt révéler ce que la nuit cachait encore. 1500 Lacédémoniens, établis dans la citadelle, auraient eu bon marché des conjurés s'ils les avaient attaqués sur-le-champ. Mais les cris du peuple, les feux dont les maisons étaient éclairées et les courses précipitées de la multitude les effrayaient; ils restèrent immobiles, contents de garder la Cadmée. Le lendemain, à la pointe du jour, les autres bannis arrivèrent avec nombre d'Athéniens qui s'étaient joints à eux, et le peuple s'assembla. Épaminondas présenta à l'assemblée Pélopidas avec sa troupe, entouré des prêtres qui portaient dans leurs mains des bandelettes, et appelaient les citoyens au secours de la patrie et des dieux. A leur vue tout le peuple éclate en cris de reconnaissance et salue les bannis comme les libérateurs de la cité.

Pélopidas, Charon et Mellon, trois des chefs les plus actifs du complot, furent nommés béotarques, titre qui annonçait que Thèbes voulait reprendre avec sa liberté son ancien rang parmi les villes béotiennes. On commença aussitôt d'assaillir la Cadmée. Un secours mandé, en toute hâte, de Platées, où Sparte tenait aussi une troupe, fut repoussé par les Thébains; alors la garnison manquant de vivres, les alliés, qui en formaient la plus grande partie, refusèrent de se dé-

fendre plus longtemps, et la forteresse fut évacuée. Sparte condamna à mort deux des harmostes et chargea le troisième, absent lors de l'attaque, d'une amende énorme qu'il ne put payer, et qui le força de se bannir (379).

La délivrance de Thèbes commença une suite d'événements qui brisèrent, dit Plutarque, les chaînes dont Sparte avait chargé la Grèce. Mais quelles causes purent tout à coup porter cette ville, dont on ne connaissait guère encore que la trahison dans les guerres médiques, au degré de puissance où nous allons la voir? Ce qui caractérisait les Béotiens, c'était une certaine lourdeur d'esprit devenue proverbiale, quelque chose d'épais et de sensuel. En fait de beaux-arts, Thèbes avait vu naître, aux temps mythologiques, Amphion, plus récemment Pindare; mais cette gloire était dans le passé. Elle avait bien, par décret public, imposé à ses artistes la loi de faire du beau et condamné à l'amende celui qui enlaidirait son modèle; les arts n'avaient point prospéré. Elle avait eu dès l'origine cette habitude de banquets en commun, de fêtes publiques, qui est propre aux Grecs. Mais tandis que ces sortes de réunions s'épuraient ailleurs, et que la musique, la danse, la poésie, la philosophie même en étaient les accompagnements ordinaires, par une belle association des plaisirs les plus relevés de l'esprit à ceux du corps, les banquets étaient devenus, chez les Thébains, des occasions d'étaler toutes les ressources d'une sensualité grossière et d'un luxe sans goût. On y buvait, on y mangeait à outrance, comme firent ces polémarques que nous avons vus, tout à l'heure, se laisser surprendre par les amis de Pélopidas. Une terre très-fertile[1] et de facile culture, un air épais, l'éloignement de cette mer qui excite les hommes, peu d'industrie, point de commerce, parce que le sol donnait tout le nécessaire; ni le stimulant de la misère comme dans l'Attique, ni celui du péril comme à Lacédémone; voilà pourquoi Thèbes et la Béotie étaient restées dans l'ombre. On y vivait bien et sans peine; à quoi

1. Le blé de Béotie était, après celui d'Afrique, le plus pesant que l'on connût à Rome, c'est-à-dire le plus nourrissant. *Pline*, XVIII, 7.

bon des efforts ? A ces causes il faut ajouter leur impuissance politique produite par leurs divisions, le mépris où ils tombèrent après les guerres médiques, enfin l'attraction exercée par Athènes sur tous les hommes de mérite, et qui dut nécessairement agir aux dépens des autres cités, surtout des plus voisines. Quand Athènes eut succombé, quand Sparte se fut rendue odieuse, Thèbes, qui n'avait pas usé ses forces dans cette lutte, tira profit de la ruine de l'une comme des insolences de l'autre. Il n'est pas douteux que l'émigration des Athéniens, chassés par les Trente, et celle de plusieurs Grecs italiotes qui, au témoignage de Plutarque, apportèrent en Béotie les doctrines de Pythagore, n'aient contribué à éveiller les esprits thébains. Des disciples de Socrate vinrent même enseigner à Thèbes. Ces diverses influences et les circonstances politiques produisirent un certain mouvement dans ces natures béotiennes dont le fonds solide aurait porté de riches moissons, si cette forte terre avait pu être convenablement cultivée. On trouve chez elles de la docilité, de la justesse, du sérieux; à la vérité, ni la finesse exquise, ni la pointe aiguë, ni la pétulance charmante et gracieuse de l'esprit attique.

En parlant ainsi, on pense surtout à Épaminondas qui paraît le type le plus complet de ce que pouvait produire le génie thébain. Il était d'une famille distinguée, de cette race des Spartes qu'on disait nés des dents d'un dragon; il naquit pauvre et le demeura toute sa vie, se félicitant d'être par là débarrassé de beaucoup de gêne et de soucis. Son instruction surpassait celle de ses compatriotes. Les Grecs, même les plus graves, joignaient à la culture de l'esprit, celle du corps, à la philosophie, les arts. Socrate était sculpteur, et Polybe attribue d'étonnants effets politiques à l'enseignement général de la musique. Épaminondas n'omit aucune de ces études, qui font l'homme complet. Il apprit à jouer de la harpe et de la flûte, à chanter en s'accompagnant, même à danser. Il se livra avec ardeur aux exercices du gymnase et au maniement des armes, moins jaloux toutefois d'acquérir la force que l'agilité ; l'une lui semblait

la qualité de l'athlète, l'autre celle du soldat. A ce corps qu'il avait rendu souple et vigoureux par l'exercice, la nature avait joint les qualités les plus rares de l'esprit; il les développa encore par la méditation. Pour maître de philosophie, il eut le pythagoricien Lysis de Tarente. On le vit, presque enfant, s'attacher à ce vieillard triste et sévère, jusqu'à préférer sa société à celle de tous les jeunes gens de son âge. Il ne voulut se séparer de lui qu'après en avoir appris les devoirs du citoyen, autant que ceux de l'homme. Il était retenu, prudent, austère, habile à profiter des circonstances. Il n'oubliait rien de ce qui pouvait mûrir son expérience. Il avait l'âme grande et le courage indomptable, sachant commander et obéir, ce qui, au jugement d'Aristote, est le trait distinctif des bons citoyens. Aujourd'hui vainqueur de Sparte à Leuctres, demain simple hoplite ou édile chargé du soin des rues. Son respect pour la vérité était si profond, qu'il ne mentait pas, même en plaisantant. D'une bonté, d'une modération, d'une patience admirables; il souffrait sans se plaindre les injustices du peuple ou celles de ses amis. Il savait garder un secret, parlait peu, mais écoutait beaucoup; habile pourtant et puissant orateur qui servit plus d'une fois Thèbes de sa parole aussi bien que de son bras. Telle était l'éducation des hommes distingués de la Grèce, et telles étaient les qualités douces et sérieuses du héros thébain. Comme caractère moral, la Grèce n'a rien eu de plus pur et de plus élevé. Quand Pélopidas conspira, il refusa de prendre part au complot, non par lâcheté assurément, mais il n'aimait pas les menées ténébreuses, et préférait les combats à ciel ouvert. Tandis que les bannis nouaient leurs intrigues, il faisait des hommes de tous les jeunes Thébains, pour le jour de l'action : on l'a vu partager, ce jour-là, les périls des combattants. Toutes ces vertus n'empêchaient pas qu'il n'eût une grande ambition, non pour lui-même, mais pour sa patrie. C'est lui surtout qui voulut briser la suprématie de Sparte au profit de Thèbes et qui, après l'avoir renversée, essaya de jeter bas celle d'Athènes. On le vit même en une circonstance, à Tégée, approuver, comme général, une chose que, homme privé, il eût certainement flétrie.

Pélopidas était exclusivement un homme d'action. Le gymnase et la chasse étaient, bien plus que les livres ou les leçons des philosophes, ses occupations favorites. Au reste, âme noble et généreuse, avide de gloire, ambitieux, mais autant pour son pays que pour lui-même. Né d'une famille noble et riche, il fit participer à ses richesses ses amis pauvres, et vécut lui-même dans la simplicité. Il devint un brillant capitaine, prompt à concevoir et à exécuter, mais, pour le génie, bien inférieur, il semble, à Épaminondas.

La grandeur de Thèbes dura autant que ces deux hommes.

Leur premier soin fut de mettre leur patrie en état de soutenir la lutte redoutable qu'ils prévoyaient. Sparte venait de décider l'envoi d'une armée contre Thèbes. Mais Agésilas avait refusé d'en prendre le commandement, s'excusant sur son âge. Son collègue Cléombrote le remplaça, et fit en Béotie une incursion rapide. A Athènes, on s'effraya fort de voir les Spartiates si près. Les riches profitèrent de l'abattement public pour faire condamner à mort les deux généraux qui avaient généreusement soutenu les conjurés, mais sans l'ordre de l'assemblée, et par là risqué d'engager Athènes dans une guerre avec Lacédémone. Un d'eux fut exécuté, l'autre banni. C'était une coupable concession à la peur.

Une perfidie rendit Athènes à l'alliance thébaine. Cléombrote avait laissé à Thespies, Sphodrias avec un corps de troupes; l'exemple de Phébidas le tenta, il résolut d'essayer un coup de main sur le Pirée, pour dédommager Lacédémone de la perte de Thèbes. Un soir donc, il partit avec des forces assez considérables; mais le jour le surprit, qu'il n'avait pas encore dépassé Éleusis : l'affaire était manquée. Sphodrias fut accusé, à Sparte, d'avoir déloyalement attaqué une ville alliée; Agésilas, défenseur, cette fois encore, d'une mauvaise cause, le fit acquitter, pour cette raison que sa conduite avait toujours été auparavant irréprochable. Athènes, indignée, rompit avec Sparte et prépara la guerre. On acheva les murs du Pirée et l'on mit sur le chantier une flotte de 100 galères (378).

Renouvellement de la confédération athénienne (378).

Sparte ne punissait pas Sphodrias ; elle l'eût récompensé s'il eût réussi ; car elle s'inquiétait du réveil de la puissance athénienne. Conon et Thrasybule avaient rendu à leur patrie une partie des villes qui avaient été autrefois ses tributaires ; la paix d'Antalcidas les lui ôta de nouveau. Mais personne ne faisant alors la police de la mer, les pirates pullulèrent bientôt, et les insulaires qui avaient besoin du marché d'Athènes, des blés qu'elle allait chercher dans la Tauride, se rapprochèrent de la seule ville qui pût assurer à leur commerce les produits et la sécurité dont il avait besoin.

Athènes avait conservé l'intendance du temple de Délos, le sanctuaire des Cyclades et de la race ionienne. Changer ce lien religieux en un lien politique, n'était point chose difficile, pour peu que les circonstances y aidassent. Poussés vers Athènes par leurs intérêts et par la hauteur, par les violences des harmostes lacédémoniens, Chios, Byzance, Rhodes, Mytilène, l'Eubée presque entière, enfin 70 villes insulaires ou maritimes, vinrent d'elles-mêmes lui demander de renouer cette confédération qui, durant plus de 60 ans, leur avait donné paix, sécurité et richesse. Au reste, Athènes eut la sagesse de revenir au plan d'Aristide. Tous les membres de la ligue restant indépendants pour leur constitution intérieure, envoyèrent des représentants à un congrès qui se tenait à Athènes, et dans lequel le moindre État avait une voix, et les plus grands, Athènes même, pas davantage. Cette assemblée fut chargée de voter la contribution générale et de déterminer le contingent de chaque cité. Pour satisfaire les alliés par un acte de modération, Athènes renonça à réclamer les terres qui avaient été autrefois partagées, soit sur le continent, soit dans les îles, à des colons athéniens, et dont ceux-ci avaient été dépossédés à la fin de la guerre du Péloponnèse ; une loi interdit même à tout citoyen d'Athènes d'acquérir des domaines hors de l'Attique. L'admission de Thèbes changea le caractère de la confédération, qui avait été jusque-là exclusivement mari-

time, et qui se vit obligée de mettre sur pied des forces de terre considérables, 20 000 hoplites et 500 cavaliers. La flotte dut être de 200 voiles.

En face de cette confédération nouvelle, Sparte sentit la nécessité de traiter plus doucement ses alliés et d'organiser plus équitablement les contributions qu'elle leur imposait. La ligue fut partagée en dix sections : 1° les Lacédémoniens proprement dits; 2° et 3° les Arcadiens; 4° les Éléens; 5° les Achéens; 6° les Corinthiens et les Mégariens : 7° les Sicyôniens, les Phliasiens et les habitants de l'Acté; 8° les Acarnaniens; 9° les Phocidiens et les Locriens; 10° les Olynthiens et les alliés de Sparte en Thrace. La part de chaque section fut fixée; et, pour éviter l'arbitraire dans la levée des contingents, il fut réglé qu'un hoplite équivaudrait à deux soldats armés à la légère, et un cavalier à quatre hoplites. Pour chaque hoplite manquant il devait être payé 3 oboles d'Égine.

La guerre commença en 378. Agésilas fit une incursion en Béotie, et, après quelques ravages, vint présenter la bataille à l'armée confédérée. L'attitude martiale des Athéniens de Chabrias, qui attendirent le choc sans broncher, le bouclier appuyé contre le genou et la lance fortement tenue en arrêt des deux mains, l'intimida, quoiqu'il fût supérieur en nombre, et le fit reculer. Athènes éleva une statue à son général qui le représentait dans cette attitude de combat. C'était la première de ces flatteries qu'Athènes dégénérée allait tant prodiguer. Aux jours héroïques, on ne donnait aux chefs glorieux qu'un tombeau à part. Il est vrai qu'alors c'était moins le général qui était grand que le peuple.

L'année suivante, Agésilas revint en Béotie, où les riches de Thespies le rappelaient. Ils avaient chassé de cette ville beaucoup de démocrates et pour en finir avec ce parti, ils étaient décidés à en venir à un massacre général. Agésilas arrêta ces ressentiments, et la cité pacifiée s'occupa de la guerre. Il la fit habilement, toutefois sans autre avantage que de détruire encore la moisson. Les Thébains commençaient à souffrir de la disette, mais aussi ils s'aguerrissaient; car, n'ayant point, comme les Athéniens de Périclès,

la mer pour les dédommager de la terre, ils n'étaient pas restés derrière leurs murs où l'ennemi les eût vite bloqués et affamés. Ils tenaient la campagne, suivaient les Péloponnésiens, d'un peu loin, il est vrai, et par les hauteurs, comme Fabius suivit Annibal; mais ils s'habituaient, dans de fréquentes escarmouches, à regarder les Spartiates en face. Un jour Agésilas fut blessé dans une rencontre avec eux : « Voilà, lui dit un Spartiate, le fruit des leçons que tu leur as données. » Lycurgue avait sagement recommandé de ne pas faire longtemps la guerre aux mêmes ennemis.

Au printemps de l'année 376, ce fut Cléombrote qui dut mener les Lacédémoniens en Béotie. Il n'eut pas, comme Agésilas, la prudence de s'assurer à l'avance des passages du Cithéron, et éprouva un échec en voulant les forcer. Cette guerre, peu heureuse sur terre, donna aux Spartiates l'idée d'agir sur mer. Ils envoyèrent 60 galères croiser au milieu des Cyclades avec ordre d'intercepter les convois de blé dirigés sur le Pirée. Athènes en arma 80 sous les ordres de Chabrias. Une bataille fut livrée près de Naxos. Les Lacédémoniens perdirent 49 vaisseaux. Leur défaite eût été bien plus désastreuse si Chabrias, se souvenant des Arginuses, au lieu de les poursuivre, ne se fût arrêté à recueillir ses morts et les équipages de 18 de ses galères qui avaient été brisées (sept. 376).

Depuis la guerre du Péloponnèse, c'était la première victoire navale gagnée par les Athéniens. Elle les releva dans l'opinion des autres, et, ce qui valait mieux, dans leur propre estime. Nombre de villes entrèrent aussitôt dans leur alliance. L'année suivante, tandis que les Lacédémoniens se préparaient à renouveler leur invasion périodique en Béotie, Athènes reprit le plan hardi jadis proposé et exécuté par Périclès. Thimothée tourna avec 60 galères le Péloponnèse, fit rentrer dans l'alliance d'Athènes Corcyre, Céphallénie, les Arcananes, Alcétas, roi des Molosses, et battit l'amiral lacédémonien qui voulait arrêter ses succès. Cette expédition eut un autre résultat: Les Lacédémoniens, inquiets pour leurs côtes, n'avaient point osé sortir du Péloponnèse. Thèbes était donc libre d'attaquer les villes béo-

tiennes, qui, depuis la paix d'Antalcidas, étaient l'appui de l'étranger, Thespies, Platées et Orchomène. Pélopidas, qui chaque année était élu béotarque, marcha avec le bataillon sacré sur cette dernière ville, que la garnison lacédémonienne venait de quitter pour aller à Locride. Mais un autre corps l'avait remplacée dans la ville, le coup était manqué. Au retour, Pélopidas rencontra à l'improviste les Lacédémoniens près de Tégyre : « Nous avons donné dans les ennemis, lui dit un des siens. — Et pourquoi, répondit-il, ne sont-ce pas les ennemis qui ont donné dans notre troupe ? » Pélopidas n'avait que 300 hommes, les Spartiates étaient bien plus nombreux; ils furent complétement battus. Le bataillon sacré reçut ce jour-là son baptême de gloire. C'était une troupe d'élite composée d'hommes unis entre eux par l'amitié. Cette troupe existait déjà depuis longtemps, mais on dispersait ordinairement ceux qui la formaient dans les premiers rangs de l'armée. Pélopidas les fit agir en corps et isolément, afin que leur valeur et leur discipline, étant mises en commun, devinssent irrésistibles. « Ce combat, dit Plutarque, apprit pour la première fois aux Grecs que ce n'était pas seulement sur les bords de l'Eurotas que naissaient les hommes intrépides; mais que partout où les jeunes gens savent rougir de ce qui déshonore, et se porter avec ardeur à tout ce qui est glorieux, partout où le blâme est redouté bien plus que le danger, là sont des hommes qu'il faut craindre. »

Un parti offrait aux Lacédémoniens de leur livrer Corcyre; ils envoyèrent contre cette île un puissant armement. Corcyre appela aussitôt Athènes à son aide. Mais la flotte athénienne manquait d'argent. Timothée reçut ordre de parcourir les villes alliées pour en recueillir. La douceur de son caractère l'empêcha de prendre de force ce qu'on ne lui offrait pas de bonne volonté, et il perdit beaucoup de temps à cette mission. Cependant Corcyre était aux abois. Athènes en employant ses dernières ressources, jusqu'aux galères sacrées, rassembla une seconde flotte; mais elle punit son général trop lent au gré de son impatience, par la perte de son commandement. Timothée fut même mis en jugement.

Deux puissants intercesseurs, Alcétas, roi d'Épire, et le tyran de Phères, Jason, le sauvèrent; tous deux vinrent à Athènes et se logèrent dans la demeure modeste de Timothée, qui fut obligé d'emprunter de l'argent et de la vaisselle pour les recevoir. C'était un de ces hommes purs et honnêtes de la famille d'Aristide, tels qu'Athènes en a un certain nombre à montrer. Ses ennemis niant son mérite ne parlaient que de son bonheur. Ils l'avaient fait représenter endormi sous une tente pendant que la Fortune rassemblait pour lui des villes prises dans un filet. « Et que ferais-je donc si j'étais éveillé, » dit-il. Iphicrate et Callistrate le remplacèrent. Nous connaissons les talents militaires du premier; il les appliqua à la marine. Il n'avait reçu que des matelots novices, il les exerça, pendant la traversée, à toutes les manœuvres. Arrivé près de Corcyre, il épia dix vaisseaux que Denys de Syracuse envoyait aux Spartiates et en prit neuf. Les Corcyréens s'étaient sauvés eux-mêmes par une victoire.

Depuis que la guerre était devenue maritime, c'étaient les Athéniens qui en portaient tout le poids, et c'était Thèbes qui en tirait tout le profit. Dès 374 elle s'était emparée de Platées, dont Athènes recueillit encore les habitants, et l'avait rasée de fond en comble. Thespies avait subi le même traitement. La Phocide était menacée. Athènes, mécontente et jalouse, fit à Sparte, en 374, des ouvertures de paix qu'un incident fit échouer, mais qui furent reprises en 371. Callistrate, l'orateur favori des Athéniens en ce temps-là, désirait la fin d'une guerre qui donnait l'influence aux généraux; Iphicrate et Chabrias la souhaitaient, en vue des brillants avantages que le roi de Perse leur offrait s'ils entraient à son service. Selon Diodore, Artaxerxès lui-même s'occupa de rétablir la paix entre les Grecs, afin de pouvoir prendre à son service les troupes licenciées, pour dompter ses provinces rebelles. On disait aussi qu'Antalcidas était auprès de lui et qu'Athènes devait se hâter de traiter, dans la crainte d'une nouvelle alliance entre Lacédémone et la Perse. Callias fut envoyé comme ambassadeur à Sparte avec six collègues; Callistrate l'accompagnait. Xénophon lui met dans la bouche un sage discours, et ces paroles où perce la jalousie

que Thèbes inspirait aux deux anciennes maîtresses de la Grèce : « Toutes les villes se partagent entre vous et nous; dans chaque cité, les uns sont partisans de Lacédémone, les autres d'Athènes : si nous devenons amis, quel adversaire pourrions-nous raisonnablement redouter? Forts de votre amitié, qui oserait nous attaquer par terre? Forts de la nôtre, qui vous inquiéterait par mer? » C'était la première fois, di Diodore, que Sparte et Athènes semblaient consentir ouvertement à se partager l'empire. La paix fut conclue à condition que les Lacédémoniens retireraient des villes leurs harmostes, que des deux côtés on licencierait les armées de terre et de mer, que chaque ville serait indépendante, et que, si l'un des contractants faisait quelque infraction au traité, les autres pourraient se réunir contre lui. Cette clause était dirigée contre Thèbes. Lacédémone jura la paix pour elle et pour ses confédérés; les Athéniens et leurs alliés prêtèrent le même serment, chacun pour sa ville. On avait inscrit les Thébains parmi les alliés d'Athènes; le lendemain ils demandèrent qu'on remplaçât le mot de *Thébains* par celui de *Béotiens*. Cette substitution eût justifié les prétentions de Thèbes à la domination de la Béotie. Agésilas s'y opposa et demanda à Épaminondas, qui venait de parler pour Thèbes, s'il ne croyait pas juste que les villes béotiennes fussent libres. « Non, répliqua Épaminondas, à moins que vous ne trouviez juste que les villes laconiennes soient indépendantes. » Agésilas raya le nom des Thébains du traité (juin 371).

Bataille de Leuctres (371).

Vingt jours étaient à peine écoulés lorsque Cléombrote qui, avant le traité, était entré en Béotie avec 10 000 hoplites et 1000 cavaliers, arriva dans la plaine de Leuctres, en face de l'armée thébaine. Dans cette plaine s'élevait le tombeau de quelques jeunes filles qui s'étaient tuées après avoir été outragées par des Lacédémoniens. Ce monument d'un crime de leurs ennemis fut regardé par les Thébains comme un heureux présage. Ils n'avaient que 6000 hommes, mais leur cavalerie était supérieure à celle des Spartiates. Épaminondas

commandait assisté de six autres béotarques. Pélopidas était à la tête du bataillon sacré. On n'était point, dans le conseil, décidé à combattre : Épaminondas voulait livrer bataille; ses collègues hésitaient, trois voix pourtant se joignirent à la sienne et il fut décidé que l'on engagerait l'action. Épaminondas disposa ses troupes dans un ordre nouveau, de son invention. Il mit à l'aile gauche l'élite de ses troupes et établit obliquement sa ligne de bataille, engageant vivement sa gauche, où les hommes étaient sur cinquante de profondeur, et refusant sa droite. Comme il portait ainsi tout le fort de l'action sur le point où il avait placé ses meilleurs soldats, la ligne des Spartiates fut brisée; Cléombrote essaya de tourner et d'envelopper ce coin terrible qui s'enfonçait dans son front de bataille; Pélopidas le chargea impétueusement, avec le bataillon sacré, et le roi tomba frappé à mort. Ses amis purent l'emporter vivant encore au camp, où l'armée se réfugia derrière le fossé qui le couvrait. Elle laissait sur le champ de bataille 1000 Lacédémoniens et 400 Spartiates, sur 700 qu'ils étaient. Quand on félicita Épaminondas : « Ce qui me rend le plus heureux, dit-il, c'est que mon père vive encore, il jouira de cette gloire. »

On célébrait alors à Sparte une fête publique, et la ville était pleine d'étrangers. Des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles s'exerçaient sur le théâtre, lorsque les courriers qui venaient de Leuctres annoncèrent la funeste nouvelle. Les éphores sentirent bien qu'ils venaient de perdre l'empire de la Grèce. Cependant ils ne permirent ni aux chœurs de sortir du théâtre, ni à la ville d'ôter les décorations de la fête. Le lendemain, quand on eut la liste certaine des morts et de ceux qui s'étaient sauvés, les parents des premiers se montrèrent en public parés et joyeux. Au contraire, les proches de ceux qui avaient échappé à la mort s'enfermèrent dans leurs maisons comme en un temps de deuil; ou, s'ils étaient forcés de sortir, ils marchaient tristes et la tête baissée. Quelle fausse ostentation de grandeur! Cette joie des uns, cette douleur des autres étaient-elles bien sincères? n'était-ce pas plutôt un rôle que Sparte se forçait de jouer? Sous le masque d'emprunt, il y avait le père, le fils, le frère,

qui, endurcis par la loi, ne pleuraient pas, je le veux bien, mais il y avait aussi le citoyen qui devait comprendre que, dans cette journée, était tombé un mort de plus que les listes n'en portaient, et sur lequel ils pouvaient pleurer, Lacédémone elle-même.

Les Spartiates avaient fui ; la loi les condamnait à la honte et les déclarait incapables de remplir une charge. Agésilas proposa de laisser dormir un jour la loi pour que Sparte n'eût pas à mépriser un trop grand nombre de ses citoyens.

Fondation de Mégalopolis (371); siége de Sparte (369); fondation de Messène.

Quand un grand événement venait déranger en Grèce l'équilibre des puissances, ce n'était jamais sans des convulsions générales qui se reflétaient, en quelque sorte, des plus grands États dans les plus petits. On l'a vu après la chute d'Athènes; on le vit davantage après la bataille de Leuctres, car c'était la puissance la plus ancienne, la moins contestée, qui cette fois chancelait. Les bases de la domination spartiate dans le Péloponnèse furent ébranlées jusqu'au fondement, et il n'y eut pas une bourgade, peut-être, dans toute la presqu'île, qui n'en fût troublée, parce que partout les deux partis aristocratique et démocratique étaient en présence, et que, dès que l'un des deux voyait son drapeau triompher sur quelque grand champ de bataille, il en tirait avantage pour dominer dans sa localité.

Jamais les Spartiates n'avaient été si complétement vaincus sur terre : Sphactérie n'était rien auprès de Leuctres. Athènes crut le moment venu de recueillir leur héritage. L'accueil insultant qu'elle fit au messager thébain qui lui annonça la victoire, n'était qu'un éclat de jalousie de n'avoir pas porté elle-même le coup fatal à son ancienne rivale, et ne prouvait pas qu'elle en eût quelque compassion. Son premier soin fut de la supplanter, dans le Péloponnèse même, en se faisant à son tour l'exécutrice du traité d'Antalcidas. Elle convoqua une assemblée dans laquelle les députés de plusieurs villes, ceux de Corinthe entre autres, jurèrent

d'observer le traité et de le faire observer par tout le monde, dussent-ils y employer la force. Ce n'était pas moins qu'une ligue nouvelle, non plus seulement des cités maritimes, mais sur le continent même, et à la tête de laquelle Athènes se plaçait à la fois contre Sparte et contre Thèbes.

Les Mantinéens sans doute y entrèrent, car ils quittèrent aussitôt les quatre villages où Sparte les avait dispersés, et se mirent à reconstruire leur ville. Agésilas les somma de suspendre ces travaux, leur donnant à entendre que Sparte, trop affaiblie pour employer la force, elle-même les aiderait un jour à rebâtir leurs murs, s'ils consentaient à ne point donner à la Grèce le spectacle de Lacédémone impunément bravée. Ils n'obéirent pas, et on n'osa pas les contraindre; plusieurs villes leur envoyèrent des ouvriers. Les Éléens donnèrent 3 talents.

A Phigalie, les exilés du parti oligarchique firent un sanglant coup de main, mais sans résultat. Les exilés démocrates de Corinthe tentèrent une entreprise semblable sur leur ville, échouèrent et se tuèrent les uns les autres pour éviter la vengeance de leurs ennemis, qui établirent contre leurs partisans une sanglante inquisition. Pareilles scènes eurent lieu à Sicyône et à Mégare. A Phlionte, les chefs du parti démocratique voulurent rentrer avec des mercenaires; ils tuèrent 300 hommes aux aristocrates, mais en perdirent 600 et s'enfuirent à Argos.

Argos était plus malheureuse encore. C'était en quelque sorte le réceptacle de tous les Péloponnésiens bannis pour la cause populaire, un foyer de démocratie incohérente et passionnée, que remuaient incessamment les démagogues. Un complot du parti aristocratique, vrai ou supposé, ayant été découvert, ouvrit la voie aux plus sanglantes vengeances. D'abord quelques-uns des accusés se tuèrent eux-mêmes. On en arrêta ensuite trente qui espérèrent, en dénonçant leurs complices, sauver leur propre vie : on ne les mit pas moins à mort. 1200 furent encore arrêtés; et, comme les formes judiciaires étaient trop lentes, le peuple s'arma de bâtons et les assomma : cet horrible massacre fut appelé *scytalysme*, du mot grec qui signifie bâton (σκυτάλη). Mais les démago-

gues bientôt furent victimes des passions qu'ils avaient soulevées et périrent à leur tour. Argos inondée de sang eut enfin la paix. Jamais la démocratie athénienne ne s'était souillée de pareilles tragédies, et cela marque bien, dit Niebuhr, la supériorité de ce peuple privilégié. J'en trouve une autre preuve dans l'effet produit à Athènes par la nouvelle de ces abominations. Pour en avoir entendu seulement le récit dans une de leurs assemblées, les Athéniens se crurent souillés et eurent aussitôt recours aux cérémonies expiatoires.

Toutes ces agitations terribles et sans résultats excusent Sparte et Athènes d'avoir cherché à saisir une domination, qui au moins donnait la paix à la Grèce, quand toutes deux ne s'armaient pas l'une contre l'autre. La seule révolution qui eût alors une portée considérable fut celle qui changea la situation politique de l'Arcadie. Avec un territoire plus étendu que toute autre région du Péloponnèse, avec une race robuste et belliqueuse, l'Arcadie n'avait jamais eu d'influence sur les affaires de la Grèce. Ce pays n'était qu'un passage pour les armées de Lacédémone, et laissait ses enfants aller, comme mercenaires, vendre partout leur insouciant courage. Il perdait ainsi le meilleur de son sang, sans profit pour sa puissance; et, tandis que les Arcadiens donnaient à des rois étrangers la victoire et le pouvoir, l'Arcadie restait à la discrétion de Sparte. Bien des patriotes auraient voulu changer cette situation. La bataille de Leuctres donna un corps à des idées jusque-là vagues et impraticables. Un Mantinéen nommé Lycomède, homme riche et noble, proposa, en 371, d'unir le peuple arcadien en un seul corps, comme les Spartiates et les Athéniens, de fonder une métropole, d'établir un conseil national, qui serait investi de l'autorité suprême sur les affaires extérieures, particulièrement pour les questions de paix et de guerre, enfin d'organiser une force militaire pour la sûreté de l'État.

Sparte fut effrayée d'une entreprise qui allait placer sur sa frontière du nord une puissance redoutable et ennemie. Mais Thèbes l'accueillit avec joie; et, si Épaminondas ne fut pas, comme on l'a dit, l'auteur du projet, il l'encouragea du

moins de tous ses efforts; et, quand on commença les fondations de la nouvelle ville, il envoya 1000 soldats d'élite pour protéger les travailleurs. Quelques mois seulement après la bataille de Leuctres, une assemblée d'Arcadiens se réunit, et bientôt après commença à s'élever Mégalopolis (*la grande ville*), dans une vaste plaine du sud-ouest de l'Arcadie, sur les bords d'un affluent de l'Alphée, non loin des frontières de la Messénie et de l'un des passages qui conduisaient dans la vallée de l'Eurotas. La ville fut construite sur un large plan; son théâtre fut le plus vaste de la Grèce. Quarante villes, selon Pausanias, contribuèrent à la peupler. Quatre cantons seulement refusèrent leur concours : c'étaient les plus anciens de l'Arcadie. Trois d'entre eux furent contraints de céder par la force; le quatrième, Lycosura, qui se vantait d'être la plus ancienne cité qui existât sous le soleil, fut épargné à ce titre. Quant à la constitution nouvelle de l'Arcadie, les documents positifs manquent. Il est seulement question d'un grand conseil appelé les Dix-Mille, qui se réunissait à Mégalopolis. Qu'étaient-ce que ces Dix-Mille? sans doute les hoplites formant l'armée du nouvel État, et en même temps son corps législatif. On ne sait pas non plus quel fut le pouvoir exécutif : on voit seulement le nom de général donné à Lycomède.

Les villes d'Orchomène et de Tégée furent les seules de l'Arcadie qui firent une résistance énergique au nouvel état de choses. Orchomène reçut une garnison lacédémonienne. Tégée fut le théâtre de luttes sanglantes entre les deux partis. Les démocrates, vaincus d'abord, prirent leur revanche, et 800 partisans de l'oligarchie s'enfuirent à Sparte. Il parut à cette cité que son honneur était engagé à soutenir ses amis; Agésilas vint ravager pendant trois jours le territoire de Mantinée; mais une armée thébaine approchait, il recula pour aller mettre Sparte en défense.

L'armée qui s'avançait était considérable. Excepté l'Attique, presque tous les peuples de la Grèce septentrionale avaient contribué à la former, tant la victoire avait donné à Thèbes d'autorité. Les villes de l'Eubée, les deux Locrides, les Maliens, la Phocide elle-même, quoique ennemie de

Thèbes, avaient envoyé leurs contingents; la Thessalie avait donné de la cavalerie et des troupes légères. Les Éléens, les Argiens et les Arcadiens amenèrent leurs forces. On compta 50 000 hommes, selon Diodore; selon Plutarque 70 000, dont 40 000 hoplites. Épaminondas commandait. Il hésita à pénétrer en Laconie, car il avait un autre but, et il savait combien ce pays était facile à défendre. Il s'y décida pourtant, quand il apprit que les passages n'étaient point gardés et qu'il lui fut venu, de Laconie même, des invitations secrètes d'envahir. L'armée, partagée en quatre divisions, pénétra par quatre endroits différents et se réunit à Sellasie. De là elle descendit, en suivant l'Eurotas, jusqu'auprès de Sparte qui, depuis qu'elle était aux mains de la race dorienne, n'avait pas vu de feux ennemis s'allumer autour d'elle. La terreur était extrême; la plus grande partie de la population, libre et esclave, refusait d'obéir. Heureusement Sparte avait alors un vieux soldat habitué à garder son sang-froid au milieu du péril. Une promesse de liberté fut faite aux hilotes qui voudraient s'armer : 6000 se présentèrent. Un nombre à peu près égal d'alliés arriva, par mer, de Corinthe, de Sicyône, de Pellène, d'Épidaure, de Trézène, d'Hermione et d'Haliées.

Après avoir tout saccagé à l'est de Lacédémone, l'ennemi passa l'Eurotas, et, pendant trois ou quatre jours, Épaminondas espéra attirer son adversaire à une bataille, en ravageant la plaine sous ses yeux. Le roi ne bougea pas. Une attaque de cavalerie réussit mal, bien que les Thébains eussent pénétré jusque dans la ville. Peut-être s'étaient-ils ainsi avancés pour soutenir des traîtres, 200 Spartiates, qui s'étaient saisis d'une hauteur dans le quartier d'Issorion. Les cavaliers thébains, tombés dans une embuscade, se retirèrent en désordre. Quant aux traîtres, on disait autour d'Agésilas qu'il fallait les attaquer. Cette guerre civile, en face de l'ennemi, eût fait éclater d'autres trahisons et ruiné la ville. Agésilas feignit d'ignorer leurs mauvais desseins; et, sans armes, suivi d'un seul homme, il va à eux et leur crie qu'ils ont mal entendu ses ordres, que ce n'est point là qu'il les a envoyés. En même temps, il leur montre de la

main les différents quartiers où ils doivent se répandre. Eux, croyant bien qu'on n'a rien découvert, descendent et obéissent ; Agésilas fait aussitôt occuper l'Issorion ; la nuit suivante, 15 des coupables périrent. D'autres conspirateurs furent encore surpris et exécutés. Agésilas avait ainsi à veiller sur les siens autant que sur l'ennemi.

Cependant les moyens de réduire une place étaient chez les anciens si défectueux, qu'Épaminondas n'osa tenter une attaque de vive force contre ces collines, à travers ces rues, le long de ces constructions où des embuscades pouvaient se cacher ; il descendit la vallée, saccageant villes et villages, et vint donner inutilement l'assaut à Gythion, le port de Sparte. Mais, après tant de ravages, le pays épuisé ne pouvait plus le nourrir. Les alliés, chargés de butin, voulaient le mettre en sûreté, et peu à peu s'écoulaient. La saison devenait dure ; il fallait s'éloigner ; Épaminondas laissa du moins à Sparte une trace terrible de son passage : ce fut la construction de Messène, sur la pente occidentale du mont Ithôme. Les meilleurs architectes en tracèrent le plan, et les meilleurs ouvriers en élevèrent les murailles, dont les ruines excitent encore l'admiration. Il y appela tout ce qui survivait de Messéniens, et leur adjoignit, avec les mêmes droits de cité, les étrangers qui se présentèrent. Il est probable que les hilotes de la Messénie favorisèrent cette entreprise par un soulèvement, et formèrent la portion la plus considérable du nouveau peuple.

Après avoir enfoncé au flanc de Sparte ce poignard, après l'avoir cernée par Messène à l'ouest comme elle l'était au nord par Mégalopolis, par Tégée, où il mit garnison, Épaminondas put sortir content de la Péninsule, dont la face était maintenant à tout jamais changée. Mais à l'isthme, il rencontra un ennemi inattendu : les Athéniens. Sparte, réduite à l'extrémité, avait invoqué, comme à l'époque de Tyrtée, l'appui de son ancienne rivale ; et, après quelques délibérations orageuses, l'assemblée, bien moins par amour pour Sparte que par jalousie contre Thèbes, avait décidé que l'on enverrait des secours. Cette jalousie était telle, qu'en un jour 12000 hommes s'enrôlèrent pour marcher sous les

ordres d'Iphicrate. Ils allèrent se poster à l'isthme; mais Iphicrate n'osa risquer une bataille, et Épaminondas rentra en Béotie.

Suivant Plutarque, qui aime le tragique, son retour, que Thèbes eût dû fêter avec enthousiasme, fut accueilli par une accusation capitale. Il avait conservé le pouvoir quatre mois au delà du terme légal. Pélopidas, accusé comme lui, chercha à émouvoir ses juges et plus tard se vengea du rhéteur qui avait provoqué l'accusation. Pour Épaminondas, il ne se défendit pas, se déclara prêt à mourir, et demanda seulement qu'on écrivît sur sa tombe les noms de Leuctres, de Sparte et de Messène. Tous deux furent absous (369). Pausanias n'en sait pas si long[1], et le jugement fut une simple formalité dont Épaminondas, dans son intérêt, demanda sans doute l'accomplissement. Les juges ne voulurent même point qu'on allât aux suffrages.

Thèbes usa mal, l'année suivante, de ses forces. Sous prétexte d'un complot aristocratiquc, elle fit égorger tous les habitants mâles d'Orchomène, vendit les femmes et les enfants, et rasa cette ville[2]. Cet acte d'atroce jalousie fut accompli en l'absence d'Épaminondas, qui l'avait une première fois empêché[3]. Thèbes avait déjà à sa charge le crime de Platées, attaquée en pleine paix, puis détruite. Le massacre d'Orchomène laissait bien loin derrière lui la condamnation, à Athènes, des captifs mityléniens.

Le premier soin de Sparte délivrée, avait été d'envoyer à Athènes une ambassade pour cimenter l'alliance entre les deux États : il fut convenu qu'ils commanderaient tour à tour, pendant cinq jours, sur terre comme sur mer. Denys de Syracuse lui promit aussi 20 galères, avec 2000 mercenaires espagnols et gaulois; mais les Arcadiens appelèrent une seconde fois les Thébains dans le Péloponnèse. Une ar-

1. IX, 14, 7, ...οὐδὲ ἀρχὴν περὶ αὐτοῦ θέσθαι τὴν ψῆφον.

2. Diodore, XV, 79. Coronée paraît avoir été traitée de même. A Thespies, à Platées, la population eut du moins le temps de s'enfuir.

3. Il diminuait autant que possible les maux de la guerre. Un décret des Thébains ordonnait de mettre à mort tous les exilés béotiens qui seraient pris. Il en trouva un jour tout un corps dans une petite ville, il feignit qu'ils appartenaient à d'autres cités et les renvoya sous rançon. *Pausan.*, IX, 15, 2.

mée de Sparte et d'Athènes, qui voulut leur fermer le passage de l'isthme, n'y put réussir, et Épaminondas força Syciône et Pellène à entrer dans son alliance. Une tentative sur Corinthe, que Chabrias fit échouer, et l'arrivée du secours promis par Denys de Syracuse, engagèrent les Thébains à se retirer (369). Durant ces opérations au nord de la Péninsule, les Arcadiens avaient envahi seuls la Laconie et ravagé impunément quelques cantons. L'année suivante, ils voulaient recommencer : Archidamos les prévint. A la nouvelle qu'il avait franchi leur frontière, ils coururent à sa rencontre, le firent rétrograder en Laconie, et l'y attaquèrent près de Midée. La *victoire sans larmes* ne coûta pas, dit-on, un seul homme aux Spartiates. Xénophon vante, dans le récit de cette bataille, le courage des mercenaires gaulois que Denys avait envoyés au secours de Lacédémone[1]. C'est la première mention qui soit faite de nos pères dans le monde grec (368).

Affaires de Thessalie (368-364).

Les affaires de Thessalie, auxquelles Thèbes se mêla, donnèrent quelque répit à Lacédémone. Jason venait de mourir après avoir porté la Thessalie au plus haut point de puissance où elle soit jamais parvenue. Ce pays, dès longtemps déchiré par les dissensions intestines, avait trois villes principales, Larisse, Pharsale et Phères, qui se disputaient la suprématie. A Phères, le pouvoir fut usurpé, sans doute dans une lutte contre l'aristocratie, par Lycophron, qui, l'année même de la prise d'Athènes, gagna une importante victoire sur les Thessaliens, conjurés pour le renverser. Larisse pourtant tint bon contre lui. Là dominait Médios, chef des Aleuades, qui, aidé d'un corps de Béotiens et d'Argiens, s'empara de Pharsale. Agésilas, en revenant d'Asie, rendit la liberté à cette ville, que Polydamas, du consentement de ses habitants, gouverna quelque temps avec sagesse et intégrité. Les rivalités des villes et la faiblesse de la Thessalie divisée duraient donc toujours.

1. *Hellén.*, VII, 1, 28.

Jason, successeur et peut-être fils de Lycophron, voulut lui faire jouer un autre rôle. Il prit à sa solde 6000 mercenaires, qu'il exerça avec le plus grand soin, et dont il s'assura la fidélité par ses largesses; il força plusieurs villes de Thessalie d'accepter son alliance, c'est-à-dire sa suprématie, conclut avec Alcétas, roi d'Épire, un traité qui faisait de l'Épirote un vassal du prince thessalien; et, comme Pharsale s'appuyait de Sparte, il entra en relation avec Thèbes, mais refusa l'amitié d'Athènes, pour n'être point gêné, par cette alliance, dans ses projets maritimes. Pharsale était son grand obstacle. Il amena Polydamas à une conférence, lui montra ses forces, ses plans, et obtint de lui la promesse que si Sparte ne le secourait point activement, il ouvrirait ses portes. Sparte refusa toute assistance. Polydamas et Jason tinrent leur parole: l'un livra la ville, l'autre tl araita en alliée.

Maître alors de toute la Thessalie, Jason se fit nommer tagos, chef suprême et légal du pays. Il porta ses forces à 28000 hoplites et à 8000 cavaliers, sans compter d'innombrables troupes légères. Il voulait aussi avoir une puissante marine, et ses secrètes espérances dépassaient encore la portée de ses forces. Après Leuctres, invité par les Thébains à les aider pour achever la ruine de Sparte, il avait artificieusement ménagé une trêve, qui sauva les débris de l'armée de Cléombrote. Il convenait à ses desseins qu'une des deux villes ne l'emportât pas sur l'autre, afin que leur rivalité lui ouvrît un chemin plus facile à la domination de la Grèce. Un jour, il annonça l'intention d'aller offrir à Delphes un sacrifice et de présider les jeux pythiens. Dans ce but, il avait exigé de ses sujet une contribution de 1000 bœufs et de 10000 têtes de menu bétail. Étrange et prodigieuse offrande qui devait, en étonnant la Grèce, lui donner une effrayante idée des forces de la Thessalie. Mais, comme avant son départ il donnait publiquement audience, sept jeunes gens s'approchèrent de lui, sous prétexte de lui faire juger un différend, et le tuèrent. Quelque temps auparavant, les Delphiens, menacés dans le privilége dont ils étaient en possession, avaient consulté l'oracle pour savoir comment ils

devaient repousser Jason. « Le dieu saura se défendre, » leur avaient répondu les prêtres. Le dieu s'était défendu. Ceux des meurtriers de Jason qui échappèrent à ses gardes furent reçus avec honneur dans les villes grecques, qui se sentaient menacées par l'ambitieux Thessalien; ses grands desseins périrent avec lui (370).

On accusa aussi de ce meurtre l'un des frères de Jason, Polydoros, qui lui succéda. Polyphron, l'autre frère, tua le meurtrier, puis fut assassiné lui-même par son neveu, devenu célèbre, entre les tyrans cruels, sous le nom d'Alexandre de Phères. Il consacra aux dieux la lance dont il avait frappé Polyphron, tua le sage Polydamas, et fit égorger tous les habitants de deux villes qui l'avaient offensé. Les Aleuades de Larisse appelèrent à leur aide le roi de Macédoine, et celui-ci étant trop occupé chez lui, ils s'adressèrent à Thèbes. On leur envoya Pélopidas, dont le ferme langage effraya assez le tyran pour qu'il s'enfuît précipitamment avec ses gardes (368). De là Pélopidas passa en Macédoine où il était allé déjà en 369, après la mort d'Amyntas ; il y retourna cette fois afin de renverser l'influence d'Athènes qui y prévalait, et il obligea le régent Ptolémée à faire amitié avec Thèbes ; pour l'enchaîner à cette alliance, il emmena, comme otages, Philippe, frère du roi, et 30 jeunes gens des plus illustres maisons de Macédoine. « La Grèce put voir alors, dit Plutarque, à quel point de grandeur les Thébains étaient parvenus, l'opinion qu'on avait de leur puissance, et la confiance qu'inspirait leur justice. » Le dernier point est douteux, mais les deux autres ne le sont pas.

Intervention de la Perse (367); bataille de Mantinée (362).

Cependant, comme au temps de la paix d'Antalcidas, les étrangers s'occupaient de réconcilier les Grecs. Ariobarzane, satrape de l'Hellespont, qui avait des motifs particuliers pour tirer Sparte de ses embarras, proposa une réunion de députés des divers États à Delphes. Il y envoya un homme d'Abydos, Philiscos, avec beaucoup d'argent; mais, Thèbes

refusant d'abandonner Messène, rien ne put se conclure, et Philiscos se mit à lever des troupes pour le service des Lacédémoniens. Il fallait rompre cette alliance. Pélopidas fut envoyé au grand roi. D'autres députés arrivèrent de Sparte, d'Athènes, de l'Arcadie, de l'Élide, d'Argos, et la cour de Suses eut encore le joyeux spectacle de la Grèce aux pieds de ceux qu'elle avait vaincus (367). Artaxerxès n'eut d'attention que pour l'homme qui avait fait trembler Lacédémone, et il le trouva, vertu rare en Grèce, aussi incorruptible qu'il était brave. Tandis qu'un des députés d'Athènes se vendait pour quelque argent, Pélopidas rejetait tous les présents du roi; mais pour sa patrie il obtenait la reconnaissance de l'indépendance de Messène, l'ordre donné à Athènes de désarmer sa flotte, et la menace d'être aussitôt attaquée, faite à toute ville qui refuserait d'entrer dans l'alliance de Thèbes et de la Perse.

Il était facile au roi de donner des ordres, plus difficile de les faire exécuter. Athènes condamna à mort le député qui avait trahi ses intérêts; et, lorsque les alliés furent convoqués à Thèbes pour jurer devant un envoyé perse d'observer les conditions imposées, tous refusèrent; les Arcadiens sortirent même à l'instant de la ville. Un d'eux, au retour de l'ambassade, avait dit dédaigneusement : « J'ai bien vu quantité de pâtissiers, de cuisiniers, d'échansons et d'huissiers, mais je n'ai pas vu un homme. La magnificence du roi n'est qu'une parade; son platane d'or tant vanté ne donnerait pas d'ombre à une cigale. » Ces paroles étaient de mauvais augure pour la Perse. Il y avait longtemps que ses armées n'intimidaient plus les Grecs; et voici que toutes les pompes de la cour de Suses n'excitent que la raillerie de ces esprits moqueurs. Le traité était donc non avenu. « Ainsi, dit Xénophon, s'évanouit le prétendu empire de Thèbes. »

Durant ces inutiles et honteuses négociations, Épaminondas avait pénétré une troisième fois dans le Péloponnèse pour arrêter la joie que Sparte prenait de sa récente victoire sur les Arcadiens, et contenir ceux-ci en prenant contre eux un point d'appui dans l'Achaïe et l'Élide. Il réussit à faire entrer les Achéens dans l'alliance de Thèbes. Cela ne dura

guère, et les Arcadiens continuèrent à se tenir à l'écart. C'était un échec pour Thèbes, elle en éprouva un autre au nord. En 366, elle dépêcha Pélopidas à Alexandre de Phères pour l'amener à accepter le traité dicté par la Perse. Le tyran, voyant Pélopidas mal accompagné, se saisit de lui et le jeta en prison. « Dans le commencement, dit Plutarque, il permit aux habitants de Phères de l'aller voir, mais Pélopidas les exaltait par ses discours, et lui envoyait dire qu'il était insensé de mettre à mort tant de gens qui ne lui avaient rien fait, et de l'épargner lui, qui, une fois échappé de ses mains, ne manquerait pas de le punir. Le tyran lui demanda pourquoi il était si pressé de mourir? « Afin que, devenu plus ennemi des dieux et des hommes, tu en périsses plus tôt. » Dès lors personne ne put approcher de Pélopidas. La femme d'Alexandre, Thébé, vint cependant voir en secret le héros. Il lui fit honte de laisser vivre un pareil monstre, et dès lors elle conçut le projet qu'elle exécuta plus tard.

Ici se placent deux mauvaises actions d'Athènes : sa jalousie contre Thèbes la jeta dans l'alliance du tyran; elle lui éleva une statue; elle lui envoya 30 galères et 1000 soldats, et jugeant cette fois, comme Sparte, que l'utile devait passer avant l'honnête, elle essaya de surprendre Corinthe, ville alors son alliée, pour assurer ses communications avec l'Arcadie. Elle échoua de ce côté, mais elle réussit de l'autre. Une armée que Thèbes fit partir pour délivrer Pélopidas fut battue, et eût péri, si Épaminondas, qui y servait comme simple soldat, ne l'eût sauvée. L'année suivante, le peuple lui ayant rendu son commandement, il reparut en Thessalie, et il inspira assez de crainte au tyran, pour que celui-ci délivrât son prisonnier en échange d'une trêve de trente jours.

Thèbes avait reconquis son grand citoyen, mais perdu son influence sur la Thessalie, et par conséquent sur la Macédoine. Athènes, au contraire, refaisait à petit bruit son empire. Timothée venait de lui soumettre Samos, dépendance incertaine du grand roi (365), et l'année d'après, un satrape révolté lui avait cédé une partie de la Chersonèse.

Ils prirent encore, ou firent entrer dans leur alliance les villes de la Chalcidique. Corinthe, effrayée de cette grandeur renaissante et des intentions qu'Athènes avait récemment montrées à son égard, voulut se retirer de tout conflit. Elle envoya demander aux Spartiates s'ils pensaient que son concours pût leur assurer la paix; dans le cas contraire, elle sollicitait la permission de traiter. Sparte autorisa ce qu'elle ne pouvait empêcher. Épidaure, Phlionte, quelques autres encore, imitèrent Corinthe.

Thèbes n'en était pas là. Elle se roidit contre les difficultés pour garder le rang qu'elle avait pris. Elle n'avait jamais eu un vaisseau à la mer, Épaminondas lui persuada de construire 100 trirèmes, avec lesquelles il parcourut la mer Égée et l'Hellespont, sans remporter de notables succès, mais aussi sans éprouver de revers. La Thessalie avait échappé à son influence; elle y renvoya Pélopidas avec une armée. Il rencontra Alexandre aux Têtes de Chiens (Cynoscéphales), plaine parsemée de hauteurs, l'attaqua avec furie, le vainquit; mais se fit tuer en voulant joindre son ennemi qui se cachait au milieu de ses gardes (363).

Les villes thessaliennes, qui l'avaient appelé, le regrettèrent autant que les Thébains eux-mêmes, et lui firent des funérailles qui n'eurent jamais d'égales, si l'on admet que leur plus bel ornement n'est ni l'or ni l'ivoire, mais les larmes vraies, les regrets profonds et sincères d'un peuple entier. 7000 Thébains envoyés contre Alexandre le forcèrent de rendre la liberté aux villes qu'il avait prises, et de jurer qu'il obéirait fidèlement à toutes les injonctions des Thébains.

La Thessalie replacée sous son influence, Thèbes songea à y mettre le Péloponnèse. Épaminondas conduisit, en 362, une quatrième expédition.

Le désordre y était extrême. Les Éléens et les Arcadiens se battaient, et les choses allaient mal pour les premiers, malgré une diversion que Sparte fit en leur faveur, et qui ne lui réussit pas. Les Arcadiens s'emparèrent d'Olympie, où ceux de Pise, leurs alliés, firent célébrer les jeux. Cette vue rendit le courage aux Éléens. Ils vinrent en armes, au milieu de la solennité, attaquer les Arcadiens, que soutenaient

2000 hoplites d'Argos et 400 cavaliers d'Athènes. L'action fut vive et glorieuse pour les Éléens, quoiqu'on les eût jusque-là regardés comme les plus mauvais soldats de la Grèce. Mais Olympie resta aux Arcadiens (364). Ils employèrent les trésors du temple à solder des mercenaires. Les Mantinéens réclamèrent contre cette impiété; cités devant les Dix-Mille, ils refusèrent de comparaître, et, menacés d'une attaque, fermèrent leurs portes. Les Dix-Mille eux-mêmes interdirent l'emploi à de profanes usages des deniers sacrés. Aussitôt les mercenaires se dispersèrent, et les chefs, redoutant quelque accusation de sacrilége, appelèrent les Thébains. Cependant les patriotes arcadiens firent conclure la paix avec l'Élide, à la condition que l'or enlevé d'Olympie serait restitué. Ils célébraient cette paix à Tégée, quand, au milieu de la fête, l'harmoste béotien qui commandait dans la ville une troupe de 300 hommes, et qui voyait dans cette paix la ruine de l'influence thébaine, s'empara de toute l'assemblée et l'emprisonna, feignant de croire à un complot pour livrer la place aux Lacédémoniens. L'indignation publique le força de relâcher ses captifs; mais il était trop tard. Une partie de l'Arcadie s'arma et envoya demander des secours à Sparte et à Athènes.

C'était pour arrêter cette défection du Péloponnèse que Thèbes y envoyait Épaminondas. Il vint camper dans Tégée même pour mieux cacher ses mouvements, et là, apprenant qu'Agésilas, appelé par les Mantinéens, avait quitté Sparte avec toutes ses forces, il se jeta, par une marche de nuit, dans la Laconie. « Si un Crétois déserteur n'eût couru avertir Agésilas, Sparte, absolument sans défense, était prise comme un nid d'oiseau. » Le vieux roi revint à temps; il pourvut à tout, et Épaminondas fut, comme la première fois, arrêté devant cette ville ouverte. Il avait cru la surprendre; il n'espéra pas la réduire par un siége; d'ailleurs il ne fallait pas se laisser enfermer dans cette vallée étroite, entre la ville et l'armée spartiate qui accourait. Il rentra en Arcadie, à marches forcées, précédé de ses cavaliers qui essayèrent un autre coup sur Mantinée; mais la cavalerie d'Athènes venait d'arriver dans cette place : elle sortit brave-

ment au-devant d'un ennemi qu'elle était cependant habituée à craindre, et le repoussa. Dans cette action périt Gryllos, fils de Xénophon. Depuis qu'Athènes était rentrée dans l'alliance de Sparte, le décret de bannissement contre le compagnon et l'ami d'Agésilas avait été rapporté.

Le temps fixé pour la fin de l'expédition approchait. Épaminondas ne voulut point repartir sans raviver l'éclat un peu obscurci des armes de Thèbes. Il vint chercher l'ennemi près de Mantinée, et suivit la même tactique qu'à Leuctres. Il surprit ses adversaires qui ne s'attendaient pas à une action ; il n'engagea que ses meilleures troupes ; enfin il concentra sur un seul point une masse profonde qui renversa tout devant elle. Il se tenait lui-même au premier rang ; car, dans ces républiques jalouses, les chefs devaient faire aussi l'office de soldats et être les plus vaillants en même temps que les plus habiles. Épaminondas se laissa emporter trop loin en avant des siens, fut entouré d'ennemis et combattit longtemps, malgré plusieurs blessures, jusqu'à ce qu'il reçût dans la poitrine un coup de lance si violent que le bois se rompit et que le fer resta dans la plaie. Les Thébains arrachèrent avec peine son corps à l'ennemi, et l'emportèrent dans le camp, respirant encore. Les médecins déclarèrent qu'il mourrait quand on retirerait le fer de la blessure. Alors il appela son écuyer pour savoir si son bouclier était sauvé ; l'écuyer le lui montra. Il demanda ensuite de quel côté la victoire était restée ; on lui dit qu'elle était aux Béotiens. « Eh bien ! je puis mourir ; » et il ordonna qu'on arrachât le fer. Dans ce moment, les amis qui l'entouraient firent entendre de grands gémissements ; un d'eux s'étant écrié : « Épaminondas, faut-il que tu meures ainsi sans laisser d'enfants de toi ? — Non pas, reprit-il, non pas, par le grand Jupiter ! car je laisse après moi deux filles, la victoire de Leuctres et celle de Mantinée » (362).

Avant d'expirer, Épaminondas avait encore voulu voir Illidas et Daïphantos, deux de ses lieutenants qu'il jugeait dignes de lui succéder. « Ils sont morts, » lui répondit-on. « En ce cas faites la paix. » Thèbes, en effet, avait perdu tous ses chefs, et n'avait point, à Mantinée, gagné une vic-

toire décisive. La cavalerie athénienne avait eu quelque avantage sur l'infanterie légère des Thébains, de sorte que, des deux côtés, on avait réclamé les morts et que deux trophées s'élevaient sur le champ de bataille. Ce combat, dit Xénophon, laissa autant de confusion en Grèce qu'il y en avait auparavant. C'était, il est vrai, le dernier coup donné à l'empire spartiate, mais ce n'était pas la consolidation de l'empire thébain. Tous s'accordèrent à signer, l'année suivante, une paix qui reconnaissait l'indépendance de Messène et l'assurait aux autres États du Péloponnèse. Sparte protesta. Mais, maintenant seule, elle ne pouvait rien.

L'ouvrage de Xénophon s'arrête à la bataille de Mantinée. Nous avons perdu Hérodote après Platées, Thucydide en 411, Xénophon nous manque avec Épaminondas. Les grands hommes et les grands historiens sont morts : la Grèce s'en va.

CHAPITRE XV.

ÉTAT DE LA GRÈCE AVANT LA DOMINATION MACÉDONIENNE.

Point de puissance dominante; condition meilleure des États. — État florissant des arts; éclat de l'éloquence, grandeur de la philosophie; Platon et Aristote. — Décadence profonde de la poésie et de la foi politique; décomposition du peuple athénien. — Les mercenaires. — Résumé.

Point de puissance dominante; condition meilleure des États.

Cependant, à défaut de grands hommes et de grandes choses, la Grèce, après la paix signée en 361, allait-elle au moins retrouver le calme? On pouvait raisonnablement l'espérer.

Depuis un siècle et demi la Grèce se déchirait de ses propres mains. Les uns s'étaient armés pour saisir l'omnipotence, les autres pour briser l'usurpation. Sparte, Athènes, Sparte encore, puis Thèbes, s'étaient épuisées à soutenir une fortune trop grande. Chacune à son tour avait vu, le lendemain de la victoire, ses alliés se tourner contre elle. L'esprit d'indépendance municipale avait vaincu l'esprit d'union. L'expérience était achevée. La Grèce, obéissant à d'invincibles instincts, ne voulait pas devenir un empire.

De toutes ces dominations brisées, une seule était regrettable, celle d'Athènes et de Périclès. Tant qu'elle avait duré il y avait eu moins de cruautés et d'injustices, plus d'éclat et de prospérité que la Grèce n'en avait jamais connu. Sparte avait appesanti sur tous un joug brutal. La conduite de Thèbes à l'égard de Thespies, de Platées, d'Orchomène, même à Tégée, l'habitude qu'elle commençait à prendre

d'envoyer, elle aussi, des harmostes chez ses alliés, n'annonçaient pas une autorité plus douce. D'ailleurs elle n'avait aucun plan, et point de but élevé; comme Sparte, elle voulait le pouvoir pour le pouvoir même. La Grèce n'eût rien gagné à lui obéir. Cette domination, pas plus que celle de Lacédémone, n'avait donc en soi sa raison d'être. Toutes deux prenaient beaucoup et ne donnaient rien. On n'était plus, en effet, aux temps où une coalition était nécessaire. Le lendemain de l'invasion persique, il y avait à craindre un retour offensif, comme il y avait eu Xerxès après Darius; et c'est là ce qui avait légitimé l'empire d'Athènes. C'est aussi parce que cet empire sortit naturellement du milieu des faits qu'il fut si longtemps incontesté. Mais, au moment où nous sommes arrivés, quels dangers l'œil le plus perçant pouvait-il découvrir? A l'Orient, la Perse se débattait dans cette longue agonie des États orientaux, si peu vivants et pourtant si lents à mourir d'eux-mêmes. A l'Occident, les Romains en étaient encore à rebâtir leur ville brûlée naguère par les Gaulois. Du nord, que redouter? Jason était mort et avec lui ses grands desseins. Quant à la Macédoine, si troublée et depuis tant de siècles impuissante, prophète bien moqué eût été celui qui eût prédit sa fortune prochaine.

Un ami de la Grèce eût donc, à cette heure, vu sans effroi finir la sanglante expérience qui s'était poursuivie depuis cinq ou six générations. Les Grecs, ne pouvant s'unir, semblaient du moins être arrivés à des conditions générales d'existence plus équitables et meilleures. Il n'y avait plus de peuple dominant sur un autre peuple, par conséquent plus d'empire; mais il y avait aussi moins de morcellement. Beaucoup de petits États avaient disparu au sein des confédérations qui maintenant couvraient des provinces entières; moyen plus sûr et moins contraire aux tendances impérieuses de l'esprit grec, d'arriver un jour peut-être, par l'union des ligues provinciales, à une confédération de tout le corps hellénique. En outre, ces ligues sont faites à des conditions plus justes. Tous les alliés d'Athènes, les plus faibles comme les plus puissants, ont une voix au congrès gé-

néral. Dans la nouvelle alliance entre Lacédémone et plusieurs peuples du Péloponnèse, il est convenu que chaque État commandera sur son territoire.

Une des grandes iniquités de Lacédémone, l'hilotisme des Messéniens, était réparée; Messène était indépendante et Sparte enfermée dans sa vallée de l'Eurotas. L'Arcadie, renonçant à ses antiques divisions, avait formé de 40 de ses villages réunis dans la Grande Cité, *Mégalopolis*, un État capable de tenir en bride l'ambition spartiate, et de couvrir contre elle le reste du Péloponnèse. Corinthe, rassasiée de guerre, n'aspirait qu'à la paix, au commerce, au plaisir. Argos, naguère souillée de sang, voyait au moins les factions s'apaiser et lui donner quelque répit. Les Achéens renouaient leur vieille fédération avec des idées d'égalité et de justice qui leur vaudront l'honneur d'être les derniers survivants de la Grèce. La ligue béotienne obéissait à Thèbes, mais maintenant sans trop de contrainte. Athènes enfin relevait peu à peu sa marine, son commerce, et ramenait à elle ses anciens alliés par la sagesse de sa conduite.

Qui empêchait ces États rentrés dans leurs limites de vivre en paix, après s'être mutuellement convaincus d'impuissance, dès qu'ils voulaient en sortir? Pourquoi ne seraient-ils pas redevenus ce qu'ils avaient été, trois quarts de siècle plus tôt, chacun un foyer de lumière? Malgré tant de combats et d'égorgements, les cités helléniques avaient encore une population nombreuse, active, intelligente. Leurs soldats étaient toujours les meilleurs soldats du monde, car la légion romaine n'avait pas fait ses preuves, ni la phalange macédonienne. Leurs savants, leurs artistes étaient nombreux. Pour l'art, pour la philosophie, pour l'éloquence, ce que l'on a appelé le siècle de Périclès continuait.

État florissant des arts; éclat de l'éloquence, grandeur de la philosophie; Platon et Aristote.

Phidias, Polyclète, Zeuxis, Parrhasios étaient morts, et entre les mains de leurs successeurs l'art fléchit; le goût est moins pur, le style moins sévère. On donne trop à la grâce; on parle plus aux yeux qu'à la pensée; et comme il

n'y a plus de grand peuple, déjà la grande architecture est morte. Mais Praxitèle naissait peut-être cette année même. Pamphyle, Nicias, Euphranor, le dernier à la fois peintre et sculpteur, florissaient; Apelles allait porter la peinture au plus haut degré de perfection que l'antiquité lui ai donné, et Lysippe mériter qu'Alexandre ne permît qu'à lui seul de reproduire, avec le marbre ou le bronze, sa royale image.

L'art montre donc à peine quelques symptômes de défaillance, plutôt encore pour l'avenir que dans le présent. L'éloquence et la philosophie n'en ont point. La tribune d'Athènes retentit des accents passionnés et virils de Démosthène, de Lycurgue, d'Hypéridès et d'Hégésippos. Eschine y apporte le mouvement et l'éclat de sa parole; Phocion sa vertu. Mais sortons de l'atmosphère brûlante du Pnyx, descendons aux jardins d'Académos; voyez ces hommes venus de tous pays et suspendus aux lèvres d'un disciple, d'un ami de Socrate; écoutez-le, c'est l'Homère de la philosophie, c'est un des révélateurs de l'humanité, c'est Platon. Les Grecs contaient que son vrai père était Apollon; qu'à son berceau les abeilles de l'Hymette avaient déposé leur miel sur ses lèvres, et que le jour où il fut conduit à Socrate, le philosophe vit un jeune cygne qui, s'élevant de l'autel de l'Amour, vint se reposer dans son sein, et prit son vol vers le ciel, avec un chant mélodieux qui charmait les divinités et les hommes.

Après la mort de Socrate, ses disciples dispersés avaient fondé diverses écoles : Euclide, celle de Mégare, qui revint à la métaphysique, dédaignée par le maître, mais prépara les voies aux pyrrhoniens; Aristippe, le précurseur d'Épicure, celle de Cyrène, qui proposa pour but à l'homme le bonheur, mais en l'y conduisant par le plaisir, au lieu de l'y mener, comme Socrate, par la vertu; Anthisthène, enfin, l'école cynique, autre exagération mauvaise, qui, prétendant revenir à la nature, tuait la société. Platon prit une route et plus haute et plus large. Il étudia aussi l'âme humaine, mais cette connaissance ne fut pour lui que le point de départ d'un système qui, sortant du ferme terrain de la conscience, voulut s'élever jusqu'à la connaissance de tous les êtres et

de Dieu, leur principe commun. Il reprenait donc les spéculations théoriques, condamnées par Socrate; il rendait à l'imagination les droits que son maître lui avait déniés, et il expiait cette imprudence, à la fois téméraire et heureuse, en mêlant l'or pur et le plomb vil, dans l'édifice qu'il éleva. L'immortel rêveur, en effet, est dans la vérité, quand il plane au-dessus de ce monde pour chercher en Dieu même, en un Dieu éternel et réunissant toutes les perfections, les principes de la société et de la morale individuelle; il descend au-dessous du plus vulgaire législateur, quand il veut donner un corps à ses conceptions grandioses. Disciple à la fois de Socrate et de Lycurgue, il emporte, d'un sublime effort, l'âme au pied de l'éternelle justice; mais, pour exiger d'elle plus que sa nature ne peut donner, il la laisse retomber au milieu des souillures d'une vie où toutes les conditions de l'ordre social sont renversées. Il donne à la conscience son rang, au-dessus de toutes les vicissitudes, et à l'âme l'immortalité; il voit le bonheur dans la vertu, même bafouée et clouée sur la croix; il voit le malheur dans le crime, même heureux et honoré; il est chrétien dans sa morale, j'allais presque dire dans son dogme, avant le christianisme; et la cité qu'il fonda dans sa *République* n'est qu'un monstrueux assemblage d'existences et de lois contre nature : la promiscuité des biens, des enfants et des femmes, la mort des nouveau-nés, contrefaits ou dépassant le chiffre immuable des citoyens, l'esclavage consacré, le système des castes établi, la liberté détruite, les enfants menés à la guerre « pour qu'on leur fasse en quelque sorte goûter le sang, comme on fait aux jeunes chiens de meute, » la cité, enfin, fermée aux étrangers, aux poëtes dramatiques, à Sophocle, à Eschyle, à Hésiode, même à Homère. Il cite le divin aveugle devant les juges de sa République, il l'accuse, le condamne; et rompant sans retour, mais douloureusement, avec le poëte bien-aimé, il répand sur lui des parfums, il orne sa tête de bandelettes, et le reconduit hors des portes, comme un corrupteur de l'État. Il proclame Dieu, sa providence, sa bonté infinie; mais cette bonté, il l'offense, et l'élève de Socrate justifie la mort de son maître, quand il

inscrit en tête de ses lois le droit de bannir celui qui n'aurait pas sur Dieu la même opinion que lui-même.

Un communisme idéalisé, un despotisme légal et vertueux, bien que ces mots hurlent à côté l'un de l'autre, et les aberrations les plus étranges; voilà en politique sociale le dernier mot de Platon, de l'homme pourtant qui fonda la philosophie spiritualiste, du théologien qui mérita l'admiration des Pères de l'Église.

En 360 Platon était âgé de 70 ans; mais il avait encore toute la plénitude de son brillant génie, toute sa divine élégance et sa mélodieuse parole. Aristote en avait 24. Entre ces deux colosses de la pensée, il n'y a point place pour Xénophon, qui avait timidement lutté contre le premier, accusant « ces hommes fameux devenus amoureux des mystères de l'Égypte, » et opposant son *Banquet* au *Banquet* de Platon, la *Cyropédie* à sa *République*.

Aristote, né en 384, à Stagire, dans la Chalcidique, d'un Asclépiade, médecin du roi de Macédoine, Amyntas II, vint à 17 ans à Athènes, où, pendant 20 années, il écouta Platon, où pendant 13 autres années, de 335 à 323, il enseigna lui-même. A l'avénement de Philippe, Aristote n'avait encore rien écrit, rien enseigné, car il n'ouvrit son école, au Lycée, qu'à l'âge de 50 ans. Mais déjà il montrait cette activité prodigieuse qu'il eut jusqu'à son dernier jour, et qui faisait dire à son maître, qu'avec lui c'était le frein qu'il fallait et non l'éperon. Il n'avait donc point encore formé ce recueil de 158, d'autres disent de 255 constitutions tant grecques que barbares, que nous avons perdu, mais d'où il tira sa *Politique*, ni composé sa prodigieuse histoire des animaux. Pour de telles œuvres, il fallait, ce qu'il eut plus tard, l'amitié de deux rois et le secours d'Alexandre, qui lui donna 800 talents pour sa bibliothèque, et employa des milliers d'hommes à rechercher pour lui les plantes et les animaux de l'Asie. En 359 le colossal monument qu'Aristote devait élever à la science n'était pas debout, mais l'artiste était à l'œuvre dans les profondeurs de sa pensée. Venu après deux siècles de prodigieux efforts faits par l'esprit grec pour pénétrer les secrets du monde, Aristote rassembla tout en lui, pour tout

féconder. Il dressa l'inventaire des connaissances humaines, comblant les lacunes, créant des sciences nouvelles, et en portant d'un coup quelques-unes à leur perfection. Quel homme, que celui dont un philosophe illustre a pu dire : « Depuis Aristote, la science de la pensée n'a fait ni un pas en avant, ni un pas en arrière. » Aristote embrassa, comme Platon, dans une théorie systématique, l'ensemble des choses; mais en sacrifiant moins que lui le réel à l'idéal. Il saisit puissamment le monde des faits contingents, et mérita par la haute portée, autant que par le caractère encyclopédique de ses ouvrages, d'être appelé, comme l'appellent les Arabes, le précepteur de l'intelligence humaine. Il fonda la méthode d'observation, puissant agent de découvertes; mais il la soumit à la pensée qui analyse et compare, qui trouve les principes et proclame les lois de la vie : ici simples, là compliquées, suivant que l'organisme se développe; fatales, au dernier degré de l'échelle des êtres, libres et morales dans l'homme, mais soumises encore, dans cette sphère plus haute, à la cause première qui communique à l'univers le mouvement et la vie. Ce dieu d'Aristote n'est guère, il est vrai, qu'un premier moteur, indifférent à l'homme, et ne lui assurant point une vie à venir récompensée ou punie. Ces larges horizons ouverts par Platon, à l'âme humaine, Aristote les ferme et les voile. Pourtant, si la lettre à Alexandre était de lui, on y trouverait, comme un écho du texte biblique : *Cœli enarrant gloriam Dei :* « Dieu est un, quoiqu'il ait plusieurs noms, suivant les différents effets qu'il produit. Sa puissance est infinie, sa beauté sans égale, sa volonté immuable, sa vie immortelle. Il juge au plus haut des cieux, en un lieu immobile, d'où il donne, comme il lui plaît, l'impulsion aux sphères célestes.... Le monde est une grande cité dont Dieu est la loi suprême. De quelque nom qu'on l'appelle, Zeus, Nécessité, Destin, il est toujours lui, traversant le monde appuyé sur la justice qui l'accompagne, pour punir ceux qui transgressent sa loi. »

La pensée humaine suit encore, après vingt-deux siècles, les deux voies ouvertes par Platon et le Stagirite : religieuse, morale et poétique avec l'un; savante, rigoureuse et sévère

avec l'autre. Elle obéit à la puissante impulsion d'Aristote, et, comme lui, veut pénétrer tous les mystères du monde physique et de l'âme humaine; mais elle écoute aussi la voix du cygne mélodieux, et suit les nobles inspirations du spiritualisme platonicien.

Décadence profonde de la poésie et de la foi politique; décomposition du peuple athénien.

Le temps où l'humanité faisait de telles conquêtes, n'était pas un temps d'hébêtement moral. Où donc y avait-il décadence? En deux points, tous deux se touchant, et sans doute nés l'un de l'autre. La poésie s'en va, chassée par ses deux sœurs, l'éloquence et la philosophie; la foi patriotique s'en va, minée par le malheur et la crainte.

Comme une vaillante armée qui, en avançant toujours, laisse sur chacun des champs de bataille où elle a vaincu, quelques-uns de ses meilleurs soldats, la Grèce ne voit plus à ses côtés, mais bien loin derrière elle, ceux dont les chants avaient charmé sa virile jeunesse. Durant toutes ces guerres, le ciel s'est assombri; l'élan, l'enthousiasme sont tombés. Plus de poëtes, maintenant! La lyre de Pindare est brisée comme celle d'Homère, de Sophocle et d'Aristophane. Le monde se fait vieux, la muse n'y trouve plus de ces aspects nouveaux qui l'inspirent; et volontiers elle dirait : il n'y a plus rien à voir sous le soleil. Au lieu de poëtes, ce sont maintenant les savants, les philosophes qui viennent regarder sous cette enveloppe, pour analyser et décomposer ce qu'ils y trouvent. Ils arrachent et déchirent ce voile d'Isis que la muse avait brodé de si brillantes couleurs. Sans doute la science y gagne, l'esprit s'agrandit et s'élève; des conceptions plus viriles, et plus véritablement religieuses, prendront la place des antiques légendes; mais adieu sans retour aux chants aimés, aux chants qui berçaient l'âme si doucement, quand ils tombaient de la bouche d'Homère, qui l'enflammaient et lui soufflaient le patriotisme et le dévouement quand ils s'échappaient des lèvres frémissantes de Tyrtée ou de Simonide, de Pindare où de l'héroïque soldat de Marathon.

La démocratie triomphante est pour quelque chose dans cette ruine de la poésie grecque. La tribune, trop pleine d'émotions, tue le théâtre. Quiconque sent en soi le talent ou le génie devient orateur, et l'invincible attrait des succès de parole empêche de chercher des succès différents. Un siècle plus tôt, la philosophie eût laissé aux muses Platon, certainement, peut-être Aristote même; l'éloquence leur eût, certes, abandonné aussi quelques-unes de ses conquêtes.

En ceci, au moins, il n'y a qu'échange entre les neuf sœurs; ce que l'une perd, l'autre le gagne. L'esprit grec, pour cela, ne baisse pas, bien qu'une corde puissante et chère ait cessé de vibrer. Mais ce qui s'en va sans retour, c'est la foi politique. Athènes, Sparte, ont perdu la première vertu d'un peuple : la croyance à elles-mêmes. Elles n'ont plus, l'une depuis Égos-Potamos, l'autre depuis Leuctres et Mantinée, cette confiance, cette juvénile audace, qui, tempérée par la raison, surtout quand cette raison s'appelle Périclès, fait accomplir de grandes choses. Jadis, l'intervalle qui séparait le peuple athénien de ses chefs était à peine celui qui sépare deux combattants, l'un au premier rang, l'autre au second; et à Miltiade, à Cimon, à Aristide, il n'était pas même accordé une place à part pour leurs noms sur les trophées de victoires. Aujourd'hui les Athéniens ont si petite opinion d'eux-mêmes, que les voici retournés au culte des héros. Pour un devoir accompli, pour un mince exploit de guerre, ils donnent ce qu'ils ne donnaient naguère qu'aux dieux : des statues de marbre ou d'airain, et bientôt ils prostitueront jusqu'aux honneurs divins. C'en est fait! la Grèce aura peut-être encore de grands hommes, elle n'aura plus de grands peuples.

Il y a un mot d'Isocrate qui, contre l'habitude, est juste et profond : dans Athènes, on ne trouve plus d'Athéniens. « Nous avons perdu en Égypte 200 navires avec les équipages; 150 auprès de Cypre; dans la Thrace 10 000 hoplites d'infanterie, tant à nous qu'à nos alliés; en Sicile, 40 000 soldats, 240 galères; dernièrement encore, dans l'Hellespont, 200 navires. Qui pourrait compter encore tout

ce que nous avons perdu en détail, soit en hommes, soit en vaisseaux? Il suffit de dire qu'éprouvant chaque année de nouvelles disgrâces, nous célébrons tous les ans de nouvelles funérailles publiques. Nos voisins et les autres Grecs accouraient en foule à ces pompes funèbres, moins pour partager notre douleur que pour jouir de nos calamités. Enfin Athènes voyait peu à peu les tombeaux publics se remplir de ses citoyens, et leurs noms remplacés sur les registres par des noms étrangers. Ce qui prouve la multitude d'Athéniens qui périrent alors, c'est que nos familles les plus illustres et nos plus grandes maisons, qui avaient échappé à la cruauté de la tyrannie et à la guerre des Perses, furent détruites et sacrifiées à cet empire maritime, l'objet de nos vœux. Et si par les familles dont je parle, on voulait juger des autres, on verrait que le peuple d'Athènes a été presque entièrement renouvelé. »

Ces nouveaux citoyens avaient apporté de nouvelles mœurs. L'incrédulité augmentait. Si les dieux se mouraient, le culte de la patrie et un sentiment énergique des devoirs de l'homme et du citoyen auraient pu remplacer avec avantage l'ancienne religion trop bafouée. Mais quelle patriotique ardeur pouvait avoir cette population étrangère, ces enfants qu'Athènes n'avait point portés, qu'elle n'avait pas nourris de sa parole, des leçons de son histoire? Quels citoyens faisaient ces aventuriers, ces métèques enrichis? Démosthène se plaint de ne pas trouver, dans la turbulente et rieuse assemblée où il parle, la gravité nécessaire aux grandes affaires. Partout ailleurs, même légèreté frivole en face des devoirs austères qu'un contemporain de Périclès savait remplir si bien. Sauf un goût délicat pour l'art, mais pour l'art efféminé qui charme et distrait, pour celui d'Isocrate, non pour l'art viril, qui élève et enflamme, pour celui de Polyclète et de Sophocle, Athènes devenait Carthage, le gain et le plaisir y étaient la grande affaire.

Une autre influence mauvaise, délétère, dans toutes les cités riches, était celle de l'esclavage. L'esclave, voué par sa condition même à la sensualité, au vol, à la ruse, à toutes les basses et ignobles passions, se vengeait de l'homme libre

en le corrompant pour profiter de ses vices, et on ne fait pas de bons citoyens avec des hommes corrompus.

Il en coûte à dire, la philosophie elle-même, en hostilité avec l'ordre social établi, n'était pas une école de patriotisme, mais un dissolvant de plus jeté dans la cité. La grandeur, le salut de l'État étaient la constante préoccupation des contemporains de Miltiade et de Périclès; les élèves de Socrate se disent, comme lui, citoyens du monde, enseignent avec Platon le mépris des institutions nationales, avec Zénon une indifférence égale pour la liberté et la servitude, ou même, ainsi que Xénophon à Coronée, tirent l'épée contre leurs concitoyens.

Cette indifférence politique, cette sensualité béotienne qui envahissaient même la cité de Solon, étaient célébrées en plein théâtre, sans que le poëte eût cette fois l'excuse d'Aristophane, quand celui-ci faisait jouer ses *Acharniens*. « Quels contes est-ce que tu nous débites là ? dit Alexis. Et le Lycée, et l'Académie et l'Odéon, niaiseries de sophistes où je ne vois rien qui vaille. Buvons, mon cher Sicon, buvons à outrance et faisons joyeuse vie, tant qu'il y a moyen d'y fournir. Vive le tapage, Manès! Rien de plus aimable que le ventre. Le ventre, c'est ton père; le ventre, c'est ta mère. Vertus, ambassades, commandements, vaine gloire et vain bruit du pays des songes! la mort te glacera au jour marqué par les dieux; et que te restera-t-il ? Ce que tu auras bu et mangé, et rien de plus. Le reste est poussière, poussière de Périclès, de Codrus, de Cimon. »

Les mercenaires.

De ce mal, la défaillance des vertus civiques, en naît un autre qu'il faudrait appeler d'un nom particulier, car c'est un phénomène général qu'on retrouve à plusieurs époques de l'histoire, dans l'Italie dégénérée comme dans la Grèce mourante, dans l'Égypte décrépite et l'Orient épuisé, à Carthage et dans le chaos où s'éteint la guerre de Trente ans : je veux dire l'habitude de vendre son sang, son courage, pour se mêler a des querelles où nul intérêt élevé ne vous

appelle. Si le droit de tuer est un droit terrible dans les guerres légitimes où le soldat défend sa patrie et ses pénates, que sera-ce quand il tuera pour vivre, par métier et pour gagner quelque argent? Un fait immoral ne peut avoir que d'immorales conséquences : les mercenaires achèveront de ruiner la Grèce. Depuis longtemps les Grecs connaissaient trop les routes de Suses et l'argent du grand roi. Il en avait toujours à sa solde des troupes nombreuses, et, depuis le jeune Cyrus, son intervention dans les affaires de la Grèce n'a d'autre but que d'y ramener la paix, pour y trouver des soldats à vendre. Il y prend même des généraux, il loue les services de Chabrias et d'Iphicrate. Le danger n'est pas seulement dans l'or corrupteur que ces mercenaires rapportent, ni dans l'oubli de la patrie et de ses devoirs austères, dans les habitudes de violences et de rapines que la vie des camps leur a données, dans les vices que le mol Orient leur inocule; car si beaucoup encore reviennent dans leurs cités étaler ces richesses mal acquises, bien peu dans quelques années s'y décideront. Mais ils mourront là où ils auront vécu; et alors le mal pour la Grèce sera dans cette migration continuelle qui lui enlèvera le meilleur de son sang. Tout homme d'activité, de courage, d'ambition, toute la partie énergique de la population grecque courra en Asie, et ainsi la mère patrie se dépeuplera. A Issus, Darius aura 40 000 mercenaires grecs. Sous Alexandre et ses successeurs le mal décuplera d'intensité, et la Grèce périra, suivant l'énergique expression de Polybe, faute d'hommes.

Déjà cette fatale habitude gagne la Grèce même. Les villes pour vider le plus léger différend, ne s'en rapportent plus au courage de leurs citoyens, elles soudoient des mercenaires. Orchomène, en 371, en achète pour combattre une petite et obscure cité d'Arcadie; Athènes ne peut plus s'en passer; les tyrans de Thessalie, comme ceux de Sicile, n'ont pas d'autres soldats; Sparte elle-même en soudoie. La Grèce n'est plus qu'un grand marché où il se vend du courage à tous les prix : marchandise frelatée, car ce courage vénal est toujours mêlé de perfidie et de trahison. Avec lui plus de victoire certaine, plus de négociation sûre. Un jour,

Iphicrate reçoit d'Amphipolis des otages qui vont enfin rendre à Athènes cette grande cité. Un mercenaire lui succède, il restitue les otages et passe au service du roi de Thrace : Amphipolis est perdue. Cette leçon, pas plus que bien d'autres, ne profita aux Athéniens. Les fêtes, les luttes des orateurs et les spectacles, qui n'étaient jadis qu'une distraction aux virils travaux du commerce et de la guerre, étaient devenus le principal. Pourquoi ce peuple délicat et bel esprit, ce roi courtisé par tant de flatteurs, n'aurait-il pas, aussi bien qu'un potentat, une armée à ses gages? « Avec un peuple nombreux, dit Isocrate, avec des finances épuisées, nous voulons comme le grand roi nous servir de troupes mercenaires.... Autrefois si on armait une flotte on prenait pour matelots des étrangers et des esclaves; les citoyens étaient soldats. Aujourd'hui nous armons des étrangers pour combattre, et nous forçons les citoyens à ramer. Ainsi, quand nous faisons une descente sur les terres ennemies, on voit ces fiers citoyens d'Athènes qui prétendent commander aux Grecs, sortir des vaisseaux la rame à la main, et des mercenaires s'avancent au combat couverts de nos armes. » Dès que la guerre est déclarée, s'écrie Démosthène, le peuple tout d'une voix décrète : « Qu'on appelle dix mille, vingt mille étrangers. » La vie du soldat devenant un métier, le luxe se glissa dans les camps, embarrassa les armées de bagages, et rendit leur entretien plus coûteux : autre sujet des plaintes de Démosthène.

Ainsi se perdaient les habitudes militaires et toutes les vertus qui tiennent aux armes. Les armées cessant d'être nationales, les généraux cessèrent d'être citoyens. Ils devinrent des chefs de bandes occupés de se faire quelque établissement avantageux, de gagner le plus possible en se mettant au service des étrangers, parfois même des ennemis de leur patrie. Ainsi Chabrias accepta le commandement des forces de l'Égypte révoltée, dans un temps où Athènes recherchait l'alliance du grand roi; et il revint de ce service avec des mœurs si dissolues que la licence d'Athènes ne put même lui suffire. Iphicrate, qui conduisit 20 000 mercenaires grecs à Artaxerxès, devint le gendre du Thrace Cotys

et le seconda dans des expéditions ouvertement dirigées contre les Athéniens. Tous ces généraux, dit Théopompe, même le fils de Conon, Timothée, de tous le plus patriote et le plus désintéressé, préféraient la vie molle des contrées étrangères au séjour d'Athènes. Charès, un des favoris du peuple, vivait d'ordinaire à Sigée, sur la côte d'Asie. Agésilas alla mourir octogénaire au service d'un roi égyptien, et termina en aventurier une vie qui n'avait pas été sans gloire.

Il résultait de là deux autres conséquences fâcheuses : la première, c'est la facilité du peuple à concevoir des soupçons sur des généraux qui avaient trop d'amis à l'étranger pour servir avec ce dévouement qui ne veut d'autre alternative que le succès ou la mort; la seconde, c'est la séparation, mauvaise en un petit État, qui se fit entre la tête qui concevait et la main qui exécutait. Les grands hommes d'Athènes de l'âge précédent étaient tous, et tour à tour, orateurs et généraux. Phocion, au dire de Plutarque, fut le dernier qui abordât aussi résolûment la tribune que le champ de bataille. De là l'influence d'hommes qui, n'ayant pas été mêlés de près aux affaires, souvent les compromettaient pour une période bien cadencée et un applaudissement des gens du Pnyx. Iphicrate, accusé, ne sut se défendre qu'en montrant son épée et les poignards des jeunes gens qu'il avait répandus dans l'auditoire.

Affaiblissement du sentiment de la nationalité hellénique. Résumé.

Il y a une force capable de réparer bien des fautes, l'amour du pays. Les Grecs avaient deux patries, leur ville d'abord, ensuite la Hellade ; dans l'intérieur des cités le patriotisme fléchissait, dans la nation même le sentiment de la nationalité hellénique s'effaçait. L'union fraternelle des tribus grecques avait toujours été bien faible, même aux plus beaux jours ; alors, du moins, la haine pour l'étranger était vigoureuse, et tous, au besoin, s'unissaient contre lui. Quand Mardonius offrait aux Athéniens les riches présents de son maître, ils repoussaient l'amitié du barbare, aussi héroïquement qu'ils avaient repoussé ses armes. Un siècle s'écoule, tout change. Sparte, Thèbes, Athènes elle-même, courtisent

le grand-roi, reçoivent son or, obéissent à ses ordres. A force de s'envier, de se haïr, et de guerroyer les unes contre les autres, les cités grecques en sont venues à préférer l'étranger au compatriote. Ce sont les Perses qu'aujourd'hui tel peuple appelle; demain il cherchera ses alliés autre part; mais toujours l'étranger aura maintenant la main dans les affaires de la Grèce. Au bout de ces habitudes, de ces querelles, de cet affaissement moral, il y a certainement un maître.

En résumé, bien qu'à la mort d'Épaminondas rien ne montrât la ruine prochaine du monde grec, puisque si en littérature certains genres faiblissaient, c'était au profit de certains autres; puisque si en politique les grands Etats étaient abaissés, c'était à l'avantage des petits; puisque enfin si les peuples plus mélangés, plus amollis, plus corrompus, avaient perdu de leurs vertus civiques, il y avait encore des citoyens, tels que Lycurgue et Démosthène; néanmoins la décadence avait bien réellement commencé. Mais elle pouvait durer longtemps, sans amener de catastrophe; car le courage et l'esprit militaire n'étaient éteints ni à Thèbes, ni à Lacédémone; et on verra les Athéniens se souvenir plus d'une fois du nom qu'ils portent. L'union de tous sous un seul, si souhaitable pour le salut et la grandeur de la Grèce, était dissoute; le patriotisme national était affaibli; mais comme aucun ennemi extérieur n'était alors menaçant, l'union, pour le moment, n'était pas nécessaire, et l'habitude d'invoquer l'assistance des barbares ne semblait pas un danger sérieux.

La Grèce paraissait donc avoir encore devant elle de longs jours; et elle fût restée maîtresse de cet avenir sans le phénomène, unique dans l'histoire, de deux grands hommes se succédant sur le même trône. La Macédoine a tué la Grèce: Philippe l'asservit, Alexandre lui fit plus de mal, il l'entraîna sur ses pas et la dispersa sur la surface de l'Asie. La Grèce après lui, fut à Alexandrie, à Séleusie, à Antioche, à Pergame, aux bords du Nil, du Tigre et de l'Indus, partout, excepté en Grèce.

SEPTIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE DE LA MACÉDOINE (359-272).

PREMIER ASSERVISSEMENT DE LA GRÈCE.

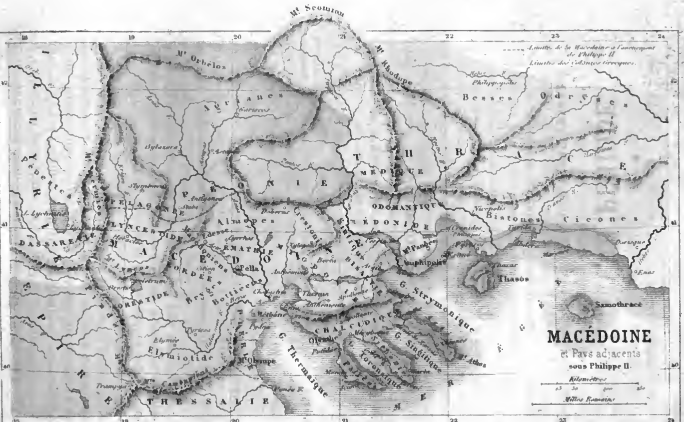
CHAPITRE XVI.

PHILIPPE.

Histoire antérieure de la Macédoine. — La Macédoine pacifiée et reconstituée par Philippe (359). — La Macédoine étendue à la mer; conquête d'Amphipolis et de Pydna (358); de Crénides (356). — Nouvelle confédération athénienne; guerre sociale (357-355). — Isocrate et Démosthène. — Affaires de Thessalie et commencement de la guerre sacrée (357-352). — Première Philippique (352). — Les Olynthiennes; prise d'Olynthe par Philippe (349-348). — Surprise des Thermopyles par Philippe et fin de la guerre sacrée (346). — Activité d'Athènes pour déjouer les plans de Philippe sur le Péloponnèse et Ambracie (346-343). — Opérations de Philippe en Thrace, devant Périnthe et Byzance (342-339). — Bataille de Chéronée (338).

Histoire antérieure de la Macédoine.

Nous avons vu s'élever rapidement une grande puissance, celle de Thèbes; mais avec Épaminondas, cette puissance fut ensevelie sous les lauriers de Mantinée. Jamais chute ne fut plus près du triomphe. Le résultat des étonnants succès de cette cité fut d'enlever à Sparte ses conquêtes, de détruire le prestige de son nom, de ruiner cette suprématie si lentement acquise et qui paraissait si solidement fondée. Lacédémone subissait le sort qu'elle-même avait fait subir à Athènes. Les deux grandes et anciennes puissances, les deux têtes de la Grèce, se trouvaient donc découronnées ; le


MACÉDOINE
et Pays adjacents
sous Philippe II.
Kilomètres
Milles Romains
Mt Scomion
Mt Orbelos
Mt Rhodope
Mt Pangée
Mt Athos
Mt Olympe
Besses
Odryses
THRACE
MÉDIQUE
ODOMANTIQUE
ÉDONIDE
Bistones
Cicones
Agrianes
PÉONIE
Almopes
Crestonie
Sintique
BISALTIE
PÉLAGONIE
LYNCESTIDE
DASSARÉTIE
MACÉDOINE
ÉMATHIE
ORDÉE
ORESTIDE
Bottiée
Bryges
Elymiotide
PIÉRIE
CHALCIDIQUE
THESSALIE
ÉPIRE
ILLYRIE
Thasos
Samothrace
Amphipolis
Pella
Philippopolis
G. Strymonique
G. Singitique
G. Toronaique
G. Thermaique
Pallène
Olynthe
Ænos

lien des confédérations qu'elles avaient nouées autour d'elles était coupé. Au profit de qui? Non pas de l'Arcadie que la bataille sans larmes avait dès ses premiers pas convaincue d'impuissance pour l'attaque; non pas d'Argos, ni de Corinthe, cités vieillies et usées; non pas même de Thèbes, qui brilla comme un éclair et disparut. Ainsi la Grèce, sans avoir perdu beaucoup de sa population, sans avoir rien perdu de son activité physique ou intellectuelle, manquait de centre qui pût donner une action commune à tant de membres épars. Ce centre avait été à Lacédémone d'abord, puis à Athènes, et une seconde fois à Lacédémone. Mais il se déplaçait encore; l'axe de la Grèce inclinait vers les contrées septentrionales. Voilà Thèbes qui avait eu son jour. Plus haut, une puissance dominante avait failli et pouvait encore se former en Thessalie : le jour où Jason s'était fait décerner le titre de *tagos*, une ombre avait été jetée sur l'indépendance de la Grèce. Ce n'est pas de là cependant, c'est de plus loin encore qu'allait venir le danger.

La chaîne, d'où le Pinde descend au sud, se prolonge à l'est jusqu'à la mer Noire, sous les noms de monts Orbélos, Scomion et Hémos, en suivant une ligne à peu près parallèle au rivage septentrional de la mer Égée. Le vaste espace encadré par ces montagnes et ces rivages, à partir du mont Olympe, au sud, était habité par les populations thraces et par celles qui ont formé le peuple macédonien. Celles-ci occupaient la partie occidentale, et étaient séparées des premières par le Rhodope qui va de l'Hémos à la mer Égée. Le Rhodope et l'Olympe, voilà donc les deux limites extrêmes de la Macédoine, celles du moins que ses rois voulurent lui donner. Ce pays est partagé en plusieurs bassins par les montagnes qui se détachent de la chaîne supérieure et descendent vers la mer. Au fond de chacun de ces bassins coule un fleuve, l'Haliacmon, l'Érigon, l'Axios et le Strymon. Entre le golfe Thermaïque où se jette l'Axios, et le golfe Strymonique où se perd le Strymon, le continent se prolonge dans la mer Égée, en une péninsule presque ronde, terminée par trois langues de terre qui lui donnent quelque ressemblance avec une main : c'est la Chalcidique. Ces

larges et fertiles bassins contrastent avec les vallées étroites et le sol infécond qui forment, de l'autre côté du Pinde, l'Épire et l'Illyrie. Il y avait là place pour un grand peuple ; il n'y a pas manqué.

On n'a aucune donnée précise sur la population de la Macédoine. Elle paraît avoir été un mélange de la race grecque et de la race barbare qui peuplait l'Illyrie et l'Épire, bien qu'au temps de Polybe un Illyrien et un Macédonien ne pussent s'entendre que par interprète. Lorsque les Hellènes envahirent la Grèce par le nord, une branche de cette nation s'arrêta, sans doute, dans le sud-ouest de la Macédoine, sur le cours supérieur de l'Haliacmon et de l'Érigon, tandis que le nord, de l'Axios au Strymon, appartenait à la grande tribu illyrienne des Péoniens qui prétendaient descendre des Troyens ; le sud enfin, à des Thraces, Migdons, Crestoniens, Édoniens, Bisaltes et Sithoniens. Les Thraces Piériens habitaient au sud, entre le mont Bermios et la mer ; les Bottiéens, qui se disaient Crétois, mais qui semblent Thraces comme leurs voisins, entre les bouches de l'Haliacmon et de l'Axios. Au contact de ces barbares, la race grecque s'altéra et il se forma une population mixte, à laquelle Hérodote refusait le nom d'Hellènes, mais qui montra une grande facilité à prendre l'idiome hellénique. Toutefois il y eut toujours certaines lettres grecques qu'un Macédonien prononçait mal.

Ce peuple formait plusieurs tribus dont chacune avait son chef : les Élyméens, les Orestes, les Lyncestes, les Éordéens et les Pélagoniens. La plus puissante de ces peuplades habitait autour d'Égées ou Édesse sous le nom, depuis si célèbre, de Macédoniens. Chez quelques-unes de ces vaillantes tribus, l'homme qui n'avait pas tué un ennemi était marqué d'un signe de déshonneur.

Nous n'avons sur la primitive histoire de ce pays, ni épopées, ni chants nationaux, ni nombreuses légendes, comme il y en eut tant en Grèce. Thucydide raconte seulement que, vers le neuvième siècle, c'est-à-dire au temps où les constitutions républicaines se substituaient à la royauté, un Héraclide d'Argos, Caranos, se rendit, sur la foi d'un ora-

cle, à la tête d'une troupe de Grecs, dans le pays des Orestes. Le roi de cette contrée le prit à son service dans une guerre contre les Éordéens, et, en récompense du secours qu'il en reçut, lui donna l'Émathie, province au nord du golfe Thermaïque. On racontait que Caranos, conduit par une chèvre à Édesse, donna à cette ville, en mémoire de ce fait miraculeux, le nom d'Égées qui veut dire chèvres. Égées continua d'être la capitale du pays jusqu'à l'époque de Philippe, qui transféra ce titre à la ville de Pella, plus rapprochée de la mer.

Le conteur par excellence, Hérodote, en sait plus long. Trois frères de la race de Téménos, quatrième descendant d'Hercule, Gauanès, Éropos et Perdiccas, exilés d'Argos, se rendirent en Illyrie et de là passèrent dans la haute Macédoine, où il se mirent au service du roi de Lébéa. Ils gardaient ses troupeaux. « Or, toutes les fois que la reine faisait cuire le pain dont elle nourrissait ses serviteurs, le pain destiné à Perdiccas doublait de poids; elle fit part de cette singularité au roi, qui y vit un prodige menaçant pour lui. Il fit donc venir les trois frères, et leur ordonna de s'éloigner de ses États. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir aussitôt qu'ils auraient reçu les gages qui leur étaient dus. A cette demande, le roi, qui se trouvait près du foyer où tombaient, par l'ouverture du toit, les rayons du soleil, comme saisi d'une inspiration divine, dit en leur montrant ces rayons : « Tenez, je vous donne cela; ce sont les gages que vous méritez. » A cette réponse, les deux plus âgés des frères, Gauanès et Éropos, demeurèrent interdits; mais le plus jeune, qui avait un couteau, s'écria : « Eh bien, nous acceptons. » Et ayant tracé avec son couteau un cercle sur le plancher, autour de la lumière du soleil, il se baissa à trois reprises, feignant à chaque fois, de puiser les rayons dans les plis de sa robe et de les partager avec ses frères; après quoi ils s'éloignèrent. Un de ceux qui étaient assis près du roi lui fait remarquer l'action du jeune homme et la manière dont il avait accepté ce qu'on lui offrait. Le roi s'inquiète d'abord, puis s'irrite, et envoie après eux des cavaliers pour les faire périr. Il y a dans cette contrée un fleuve,

auquel les descendants de ces hommes d'Argos sacrifient comme à un dieu sauveur. Ce fleuve, après que les Téménides l'eurent passé, se gonfla tellement que les cavaliers ne purent le traverser. Les fugitifs, ayant gagné une autre contrée de la Macédoine, s'établirent près du lac appelé les jardins de Midas, où poussent d'elles-mêmes des roses dont chacune a soixante feuilles, et qui l'emportent de beaucoup par l'odeur sur toutes les autres. C'est aussi là que Silène fut pris, racontent les Macédoniens. Ces jardins sont dominés par le mont Bermios que l'hiver rend infranchissable. Les Téménides, après avoir soumis cette contrée, partirent de là pour conquérir le reste de la Macédoine.

Hérodote attribue donc la fondation de la dynastie que nous connaissons en Macédoine à l'Héraclide Perdiccas, qui serait venu là en un temps où la royauté héroïque existait encore dans son antique simplicité. Thucydide est du même avis, et la Grèce reconnut cette origine en permettant à Alexandre, fils d'Amyntas, de concourir aux jeux olympiques.

Hérodote nomme, comme successeurs de Perdiccas, Argée, Philippe, Éropos, Alcétas et Amyntas, qui se succèdent héréditairement. On ne sait à peu près rien sur ces rois. Sous la minorité d'Argée, les Macédoniens soutinrent une guerre heureuse contre les Illyriens. Ce n'est qu'à l'époque des guerres médiques qu'un demi-jour se fait dans l'histoire de la Macédoine. A cette époque, ce royaume, sans étendre bien loin son action, était déjà considérablement agrandi. Le mont Bermios avait été franchi, les Piériens avaient été chassés de la côte et s'étaient transportés à l'est sur le Strymon. Les Bottiéens avaient été rejetés vers la Chalcidique, mais conservaient Pella. La domination macédonienne avait même passé l'Axios et chassé les Édoniens d'une partie de la Migdonie; Anthémous était occupée à l'entrée de la péninsule chalcidique. A l'intérieur, les Éordéens, à l'ouest d'Édesse, et le petit peuple inconnu des Almopes, étaient dépossédés. En un mot, les rois de Macédoine dominaient jusqu'à l'Axios et occupaient au delà de fortes positions; ils paraissaient même comme les suzerains de petits princes

qui régnaient sur les barbares voisins. Vers la mer, ils possédaient la côte de la Piérie jusqu'aux bouches de l'Haliacmon; mais au delà les établissements des Grecs leur barraient la route. Dès la dixième olympiade, la péninsule chalcidique était couverte de colonies grecques; Méthône s'était même élevée sur la côte de la Piérie.

Telle était la situation de la Macédoine, quand les Perses s'emparèrent de la Thrace. Amyntas, un ami des Pisistratides, y régnait. Il suivit l'exemple des peuplades voisines qui s'étaient soumises, et consentit à offrir aux envoyés de Mégabaze, satrape de Thrace, la terre et l'eau. Mais dans un repas, les ambassadeurs oublièrent le respect dû aux femmes de la cour de Macédoine. Alexandre, fils du roi, ne put tolérer cette injure, et les fit assassiner par des jeunes gens qu'il avait revêtus de l'habit des femmes outragées. Quand le satrape envoya réclamer ses ambassadeurs, Alexandre gagna celui qui était chargé de cette recherche, en lui donnant la main de sa sœur, et le meurtre demeura impuni.

Alexandre Ier devint roi en 500; sous lui eut lieu la première invasion des Perses. Les Macédoniens furent entraînés par le torrent; mais, quoique dans le camp des ennemis de la Grèce, Alexandre ne négligea aucune occasion de prouver qu'il agissait contre son gré, et qu'il ne demandait qu'à servir ses frères d'origine. C'est lui qui avertit les Grecs de quitter la Thessalie, lui que Mardonius envoya à Athènes pour une négociation amiable, lui encore qui, la veille de la bataille de Platées, vint la nuit, à cheval, au camp des Grecs, et leur révéla les desseins de l'ennemi. Il n'en avait pas moins la faveur de Mardonius qui lui donna la Thrace jusqu'au mont Hémos. Après la ruine de l'expédition médique, cette acquisition fut perdue par la révolte des tribus indigènes. Mais peut-être faut-il rapporter à la protection des Perses la soumission des Bryges, des Thraces de la Bisaltique, des Pélasges de Crestone, et des villes de Therma et de Pydna.

On voit quelle habileté fut nécessaire au roi de Macédoine pour se tirer d'embarras en si périlleuse occurence, et trou-

ver encore moyen, dans l'ébranlement universel, d'arrondir son royaume. Ses successeurs, entourés comme lui d'ennemis, eurent à tenir une conduite analogue. L'habileté politique, nécessité de la royauté macédonienne, devint le caractère particulier de ce gouvernement. Ce fut comme une école qui produisit en dernier résultat Philippe, le plus habile homme d'État de toute l'antiquité.

La Macédoine avait grandi par l'amitié des Perses; elle grandit aussi par leurs défaites. A la faveur des victoires d'Athènes, Alexandre Ier et Perdiccas II accrurent leurs domaines. Tout le pays, entre l'Axios et le Strymon, était devenu macédonien. Mais Perdiccas avait un frère, Philippe, qui possédait quelques cantons dans l'intérieur du pays. Les deux frères étaient ennemis, Athènes s'allia avec le plus faible, et de ce jour, Perdiccas devint un de ses adversaires les plus actifs. Il s'unit à Corinthe, soutint Potidée rebelle, sollicita Sparte d'envahir l'Attique, prépara dans la Chalcidique une révolte contre Athènes et réunit dans Olynthe, à l'abri des flottes athéniennes, la population de plusieurs petites villes de la côte.

Athènes ne demeura pas en reste avec lui. A l'est de la Macédoine, se trouvaient les Odryses sous le commandement du roi Sitalcès, qui avait fait reconnaître son autorité aux plus vaillantes peuplades de la Thrace. Il ne demandait qu'une occasion de mettre le pied chez son voisin. Les Athéniens l'y poussent. Le voilà qui entre en Macédoine avec une immense armée et qui dicte de dures conditions : Perdiccas les viole; il reparaît plein de colère, s'avance jusqu'à l'Axios, malgré les courageux efforts de Perdiccas et des petits princes du nord, ravageant tout sur sa route; il devient si redoutable qu'Athènes elle-même s'effraye et cesse de lui fournir des provisions (429). Perdiccas saisit le moment, il regagne le roi des Odryses qui se retire, peut-être en livrant Philippe à son frère.

Perdiccas s'était rapproché un instant d'Athènes pour repousser son formidable adversaire. Le danger évanoui, il redevint son ennemi, excita contre elle les villes de la Chalcidique, s'allia avec Lacédémone et obtint qu'elle envoyât de

ce côté Brasidas (424). Il avait un autre projet; il voulait que le Spartiate l'aidât à dompter les petits princes de la haute Macédoine, qui s'efforçaient de secouer sa suprématie. Derdas, roi des Orestes, avait pour cette raison pris récemment les armes : actuellement, c'était Arrhibée, roi des Lyncestes. Brasidas refusa d'abord; puis, quand il eut pris toutes les villes chalcidiques et Amphipolis, il consentit à joindre ses troupes à celles de Perdiccas. Mais, en présence de l'ennemi, les mercenaires illyriens du roi de Macédoine firent défection; les Macédoniens, effrayés, s'enfuirent, et Brasidas, avec ses Grecs seuls, fut obligé de faire une difficile retraite (423).

Cet événement altéra la bonne amitié du roi et des Spartiates; d'ailleurs ceux-ci à leur tour étaient devenus trop redoutables : il rompit avec eux, retourna aux Athéniens et engagea les Thessaliens à fermer leurs passages aux armées lacédémoniennes. Les choses restèrent sur ce pied jusqu'à sa mort (418). Sa règle de conduite avait été de ne point se lier par de durables alliances, et de faire servir tour à tour Athènes et Sparte à sa puissance; politique peu généreuse, mais habile et hardie, qui perd les États ou les conduit à une grande fortune.

L'expédition de Sicile, les revers d'Athènes, le déplacement du théâtre de la guerre qui fut portée sur les côtes de l'Asie, laissèrent respirer la Macédoine. Sparte fit succéder sa domination à celle d'Athènes, en Chalcidique : elle était moins à craindre, parce qu'elle avait moins de marine. Le nouveau roi, Archélaos Ier, appliqua ses soins à un autre objet. Il chercha moins à s'agrandir qu'à fortifier la royauté qui n'était point encore sortie des traditions de l'âge héroïque. Pour arriver au trône il avait égorgé un frère, un oncle, un cousin dont les droits étaient supérieurs aux siens. Un tel homme, maître d'un pouvoir acheté si cher, ne devait pas être disposé à l'abandonner aux grands. Cette noblesse avait toute la fierté d'une aristocratie dorienne à demi-barbare. Archélaos soutint contre elle une lutte opiniâtre. Il réussit cependant, et put donner à son royaume cette organisation, cette force, cet éclat qui viennent souvent aux époques et

dans les États où la royauté se fait absolue. Il améliora considérablement la situation militaire ; on a vu des Illyriens dans les troupes de Perdiccas II ; Archélaos établit une armée régulière. Il fortifia un grand nombre de villes, il ouvrit des routes, peine que ne se donnaient guère les gouvernements de ce temps-là. Il encouragea l'agriculture et les arts. Il institua à Égées des jeux en l'honneur de Jupiter, comme les Grecs en célébraient à Olympie. Sa cour fut brillante et magnifique : il y appela des artistes grecs. Zeuxis exécuta dans son palais des peintures qu'il paya sept talents. Il s'efforça en vain d'y attirer Socrate, mais réussit auprès d'Agathon, poëte dramatique alors célèbre, auprès de Timothée, le fameux musicien. A ce pays enfin, demi-grec et demi-barbare, qui n'avait ni vie civile régulière, ni commerce, ni industrie, ni art, ni littérature, il donna les éléments de toutes ces choses, s'efforçant de faire regagner, en peu de temps à son peuple, l'avance que les Grecs avaient prise sur lui. Il fut le Pierre le Grand de cette Russie du monde grec. Il périt assassiné, en 399, victime peut-être des ressentiments de la noblesse.

On pourrait pousser plus loin la comparaison avec la Russie, en ajoutant que cette civilisation hâtive ne pénétra pas dans la masse de la nation et ne fit que polir, corrompre peut-être la noblesse et la cour. Le règne du roi civilisateur fut suivi de crimes, d'usurpations, de meurtres et de guerres civiles qui remplirent quarante années. Oreste, fils d'Archélaos, passe quatre ans sous la tutelle d'Éropos, qui le fait périr et règne à sa place pendant deux années. Éropos laisse le trône à son fils Pausanias qui, au bout d'un an, est renversé par un descendant d'Alexandre Ier, d'une autre ligne que celle qui avait régné jusque-là (393). Cet Amyntas II est bientôt chassé lui-même par Bardyllis, chef de brigands, devenu roi des Illyriens, qui donne le trône à Argée, frère de Pausanias. Mais Amyntas rentre avec le secours des Thessaliens et des Olynthiens. Ceux-ci étaient menaçants pour la Macédoine. Sparte brise leur puissance et les force de rendre au Macédonien toutes les places qu'il leur avait cédées dans un moment de détresse. Amyntas vit alors tran-

quillement à Pella, sa nouvelle capitale, allié à la fois de Sparte et d'Athènes.

Il laissa trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe (370). Le premier fut, après deux ans ans de règne, assassiné par Ptolémée d'Aloros, qui appartenait peut-être à la maison royale, mais par une naissance illégitime. On prétend que sa mère, Eurydice, trempa dans le meurtre, pour favoriser Ptolémée qu'elle aimait et qui eut la tutelle du jeune Perdiccas III. Un prince du sang, Pausanias, soutenu par un parti macédonien et par les Thraces, essaya de les renverser tous deux. Iphicrate, vieil ami d'Amyntas, se trouvait alors avec une armée près d'Amphipolis qu'il voulait recouvrer pour Athènes. Eurydice lui demanda une entrevue et, en lui présentant ses deux jeunes fils, Perdiccas et Philippe, elle leur fit embrasser ses genoux en suppliants. Iphicrate prit en main leur cause; il chassa Pausanias de la Macédoine, et le jeune Perdiccas resta sous la tutelle de Ptolémée et dans l'alliance d'Athènes. Thèbes vit avec dépit cette influence et la renversa. Pour tenir le régent en bride, Pélopidas emmena à Thèbes Philippe, le plus jeune des deux fils d'Amyntas (368).

Dès que Perdiccas fut homme, il vengea, dans le sang de Ptolémée, et le meurtre de son frère aîné, et la honte de sa mère, et les dangers que lui-même avait courus (365). Il régna cinq années encore et sembla marcher sur les traces d'Archélaos : il entretint des relations d'amitié avec Platon, et profita de la détresse des Amphipolitains, serrés de près par Athènes, pour mettre garnison dans cette ville; mais, attaqué en 360 par les Illyriens, il périt en les combattant.

La Macédoine pacifiée et reconstituée par Philippe (359).

Le frère de Perdiccas III, Philippe, troisième et dernier fils d'Amyntas II, était alors âgé de vingt-trois ans. Il est probable qu'il avait déjà quitté Thèbes quand il prit le commandement d'une province que Perdiccas lui avait cédée, à la sollicitation de Platon. Son séjour dans cette ville acheva ce que la nature avait fait pour lui. Il vit la Grèce arrivée au

plus haut degré de civilisation, il vit Thèbes au plus haut point de puissance. Il eut enfin le singulier bonheur de vivre auprès d'un homme qui semblait résumer en lui toutes les qualités de sa race, grand général, orateur et philosophe, j'ai nommé Épaminondas. Et que d'utiles observations à faire pour un esprit aussi sagace, au milieu de ces luttes d'ambition, où la politique avait atteint les derniers raffinements; sur ces champs de bataille, où une tactique nouvelle et supérieure à celle de Sparte même était inaugurée par le héros thébain! Il vit de près enfin le jeu des institutions de la Grèce, les brusques emportements et les défaillances des assemblées populaires, la passion siégeant au conseil des cités, plus souvent que la sagesse, la publicité des plans, les lenteurs de l'exécution, la vénalité des chefs. Connaissance des hommes et des choses, qui deviendra un terrible moyen d'action entre les mains d'un homme souple et hardi, entreprenant et rusé, avide de gloire et l'allant chercher partout, même dans le péril, là où elle se vend le plus cher; d'une activité indomptable, servie par une santé de fer, n'ayant rien du tyran, affable, clément, généreux, pourvu que ces qualités aidassent à ses desseins; par-dessus tout, d'une ambition dévorante, qui, au besoin, passait sur le corps de la justice pour atteindre et saisir la fortune; l'idéal, en un mot, du politique, si la politique est le succès.

L'héritier du trône était un enfant, Amyntas. La tutelle revenait naturellement à Philippe, son oncle; il s'en empara. D'immenses difficultés surgissaient de toutes parts et menaçaient de faire retomber le royaume dans l'anarchie où depuis 40 ans il avait été tant de fois plongé. Un cercle d'ennemis entourait la Macédoine : derrière et sur les flancs, les populations barbares; devant, les Grecs, qui occupaient les côtes de la mer Égée. Les Illyriens, qui venaient de tuer aux Macédoniens leur roi et 4000 hommes, menaçaient les provinces de l'ouest. Ce revers avait enhardi les Péoniens, au nord, qui ravageaient le pays, et à l'est, les Thraces qui s'apprêtaient à l'envahir. Enfin, au midi, les Athéniens épiaient toujours l'occasion de reprendre Amphipolis, leur éternel regret. Les déchirements intérieurs ouvraient la porte

aux étrangers. Des discordes précédentes, il restait deux prétendants : l'un, Pausanias, ce prince du sang qu'Iphicrate avait déjà chassé, sollicitait le roi des Thraces, l'autre Argée, l'ancien adversaire d'Amyntas ou un de ses fils, venait d'obtenir des Athéniens une flotte et 3000 hoplites, sous les ordres de Mantias.

Pour faire face à tant de périls, un peuple découragé, à cause du grand désastre qu'on venait d'essuyer, une noblesse et des troupes indisciplinées et arrogantes, comme il arrive toujours dans les guerres civiles, et d'une fidélité fort équivoque, au milieu de ces prétendants qui pouvaient faire douter où était le droit et où serait le succès. Il fallait donc ranimer la confiance des Macédoniens en eux-mêmes, se les attacher et les unir sous une forte discipline, de telle sorte qu'ils pussent combattre avec avantage ceux qui ne les regardaient déjà que comme une proie facile : voilà pour l'intérieur. Au dehors, il fallait débarrasser les frontières, refouler à droite les Illyriens, à gauche les Thraces, et jeter à la mer les Grecs qui barraient à la Macédoine l'accès du littoral. Ce fut là le premier plan, un plan de délivrance; le second sera un plan de conquête : de cette Macédoine pacifiée et étendue à ses limites naturelles, de cette forteresse qui domine la Grèce, Philippe sortira, à l'ouest, pour envahir l'Illyrie; à l'est, pour asservir la Thrace. Il voudra mettre une main sur Byzance, la clef de l'Euxin, et l'autre sur les Thermopyles, la clef de la Grèce. Cela fait, la conquête de l'empire perse ne sera plus qu'un jeu. Philippe, quoi qu'en dise un de ses récents historiens, Flathe, ne conçut pas tout d'abord ce dessein gigantesque. Une espérance nouvelle sortit pour lui de chaque succès nouveau. Le plan grandit avec la fortune; et il avait été si bien conçu, dès l'origine, dans ses proportions restreintes, qu'il convint ensuite à la situation la plus haute. C'est pour Philippe une assez grande gloire, sans qu'il soit besoin de lui faire prévoir l'avenir vingt ans avant que cet avenir fût possible. Ajoutons que les étapes successives qui viennent d'être marquées, Philippe les suivit; que son fils ne le remplaça qu'à la dernière; et que là même, il eût précédé Alexandre sans le coup de

poignard qui l'arrêta dans la force de l'âge, de la fortune et du génie.

D'abord, pour détacher Athènes du parti d'Argée, il déclara qu'il laisserait Amphipolis indépendante. Des largesses habilement distribuées achetèrent la retraite des Illyriens et l'inaction des Thraces. Avant que les Athéniens se détachassent tout à fait de sa cause, Argée envahit la Macédoine; il fut battu, probablement tué, et toute la troupe qu'il commandait cernée sur une hauteur et forcée de se rendre. Il s'y trouvait quelques Athéniens : Philippe les renvoie comblés de présents, et les fait suivre d'envoyés qui portent une lettre du roi au peuple d'Athènes. Avec les Athéniens de tels procédés n'étaient pas perdus; la paix fut faite. Libre de ce côté, il se retourne aussitôt contre ceux qui, hier, lui imposaient d'humiliantes conditions. Il bat les Péoniens qui reconnaissent sa suzeraineté, et les Illyriens qui lui cèdent tout le pays à l'orient du lac Lychnitis, avec les passages des montagnes, qne désormais il pourra leur fermer.

Ces succès méritaient une récompense. On couronna celui qui venait, en si peu de temps, de relever à ce point la Macédoine. Philippe garda son neveu à sa cour, et plus tard lui fit épouser une de ses filles. Un autre l'eut mis à mort; mais, fort de ses services et de sa popularité, Philippe pouvait sans crainte être confiant. Nul prince absolu, d'ailleurs, n'usa tant des moyens qui ont cours dans les États libres pour gagner le peuple. On le voyait sans cesse réunir ses troupes et les haranguer lui-même. Il cherchait dans cette popularité l'appui pour son usurpation, et aussi pour les réformes qu'il méditait.

La longue faiblesse de la Macédoine tenait à la mauvaise organisation de l'armée et aux prétentions anarchiques des nobles. Philippe profita des dangers que le pays courait pour le soumettre à la plus rigoureuse discipline. Il habitua ses troupes à faire, avec armes et bagages, des marches de 300 stades par jour (55 kilomètres). Il défendit aux soldats, même aux officiers, l'usage des voitures, et ne permit aux cavaliers qu'un valet par homme; aux fantassins, un pour dix. On raconte qu'il congédia un étranger de distinction

pour avoir fait usage de bains chauds, et chassa deux de ses généraux qui avaient introduit dans le camp une chanteuse. Un jeune noble s'était écarté pendant une marche pour se désaltérer, il fut frappé de coups de bâton, et un autre qui, comptant sur la faveur du roi, était sorti des rangs, contrairement aux ordres, fut mis à mort. La foule voyait sans colère le prince punir, avec cette rudesse à demi barbare, les grands dont la mollesse et l'insolence l'avaient plus d'une fois irritée. Philippe prit une autre précaution contre ceux-ci, il les amena à envoyer leurs enfants à sa cour. On s'honora de prendre rang dans les gardes du roi; car ce corps, ainsi que la cavalerie, fut uniquement composé de jeunes gens des plus hautes classes : c'étaient des otages qu'il prenait. Non content de faire de ses nobles des courtisans, moyen souvent employé par la royauté pour dompter l'aristocratie, il voulut en faire des lettrés qui pussent le servir dans les plus délicates missions diplomatiques, et rivaliser avec les Grecs d'instruction et d'éloquence.

Le noyau de l'armée fut la phalange, dont l'idée première fut donnée par le système militaire d'Épaminondas. La phalange présentait une grande masse d'hommes, serrés les uns contre les autres, sur seize files de profondeur, couverts de fortes armures, portant une épée et la *sarisse*, longue pique de sept mètres, dont la pointe acérée protégeait l'homme du premier rang, à six mètres en avant de sa poitrine, de sorte que l'homme du second rang portait encore sa lance à cinq mètres en avant du premier phalangiste, celui du troisième à quatre, et ainsi de suite jusqu'au soldat de la sixième file dont la lance dépassait encore d'un mètre le front de la phalange. C'était donc bien cette bête monstrueuse et hérissée de fer dont parle Plutarque. Sur un terrain de niveau, rien ne pouvait lui résister.

L'armée ne se composait d'abord que de 10 000 hommes; Philippe l'accrut sans cesse et finit par la porter à 30 000. Cette force militaire, considérable pour l'étendue du royaume, et d'ailleurs continuellement employée pendant un règne belliqueux, acquit une importance qui transforma le gouvernement de la Macédoine en une sorte de despotisme militaire.

Les prérogatives dont la nation avait joui jusque-là passèrent à l'armée, surtout au temps d'Alexandre. Une de ces prérogatives consistait dans le droit qu'avait le peuple de juger les criminels d'État : on vit plus tard Alexandre consulter ses soldats dans plusieurs cas de haute trahison.

Deux années n'étaient pas encore écoulées depuis la mort de son frère, et déjà Philippe avait pacifié et presque reconstitué la Macédoine. Un pouvoir unique et fort était établi; une armée considérable s'organisait; la nation était réconciliée; les prétentions insolentes sévèrement contenues. Les succès déjà remportés en promettaient d'autres; car si Philippe était fort, le sol n'était pas ingrat. Il y avait dans cette nation macédonienne une séve vigoureuse, entretenue par le voisinage des barbares, et qu'il s'agissait seulement de diriger. Les guerres civiles, loin d'affaiblir cette énergie, n'avaient fait peut-être que l'aviver encore : souvent, en effet, il arrive, lorsqu'elles ne tuent pas un État, qu'elles le fortifient.

La Macédoine étendue jusqu'à la mer; conquête d'Amphipolis et de Pydna (358); de Crénides (356).

Reléguée jusqu'alors vers les pays barbares, la Macédoine ne pouvait se faire une place dans le monde grec, qu'en devenant puissance maritime, comme la Russie n'est devenue puissance européenne que du jour où elle a pris avec Saint-Pétersbourg, possession des côtes de la Baltique. Mais de nombreuses forteresses d'Athènes et de ses alliés s'élevaient entre la Macédoine et la mer, « comme le prix de la valeur placé au milieu de l'arène. » Philippe veut les saisir. Ses premiers regards se tournent vers Amphipolis qui, par sa position aux bouches d'un grand fleuve, ouvrait ou fermait la mer à la Macédoine, et la vallée du Strymon aux Athéniens. Peu de temps auparavant le roi, faible encore et menacé, avait renoncé à toute prétention sur cette ville; maintenant il se croyait assez fort pour la prendre. Des différends, survenus à propos, lui servirent de prétexte; il l'attaqua. Mais il avait à craindre Athènes et Olynthe. Celle-ci, humiliée par Lacédémone, s'était relevée par l'abaissement des Spar-

tiates, sans réformer, toutefois, la grande confédération à la tête de laquelle, en 382, elle était placée. Si ces deux villes se liguaient, Philippe échouait. Avec une merveilleuse adresse et une duplicité dont il donna par la suite plus d'un exemple, il acheta la défection d'Olynthe, en lui cédant la ville d'Anthémoûs; aux Athéniens il persuada qu'il allait faire cette conquête pour eux, à condition qu'ils lui permettraient d'occuper Pydna qui, sous Amyntas, s'était séparée de la Macédoine, pour entrer dans leur alliance. Quand ensuite les Amphipolitains, serrés dans leurs murs par son armée, offrirent aux Athéniens de se rendre à eux, il leur écrivit une lettre pour renouveler ses promesses. Les Athéniens étaient alors fort occupés ailleurs, ils se reposèrent sur la bonne foi du roi et rejetèrent l'offre d'Amphipolis. La ville fut prise (358), et ne paraît pas avoir été traitée avec cette excessive rigueur dont parle Démosthène. Philippe se borna, au témoignage de Diodore, à bannir les principaux citoyens du parti contraire. D'après le traité avec les Athéniens, il n'était tenu de leur livrer Amphipolis qu'après avoir occupé Pydna. Il assiégea immédiatement cette place, la prit par trahison, et n'en garda pas moins Amphipolis. Athènes était jouée.

Son irritation ramenait la possibilité d'une ligue avec les Olynthiens. Cette fois ce furent ceux-ci que Philippe gagna par la promesse de leur livrer Potidée, occupée alors par une garnison athénienne. Potidée fut prise, peut-être par trahison comme Pydna; et le roi, fidèle par calcul à sa parole, la livra aux Olynthiens (357); mais il traita avec une courtoisie parfaite la garnison athénienne et la renvoya dans sa patrie, protestant vouloir demeurer en paix avec Athènes. Que faisait-il? rien que de légitime en apparence; il n'attaquait pas, il reprenait, comme disait un czar de Russie, en essayant de mettre la main sur Constantinople, il reprenait les clefs de sa maison.

La prise d'Amphipolis le faisait toucher à la Thrace; après les bois de construction de la vallée du Strymon, les mines du mont Pangée lui étaient bien nécessaires. Il s'empara de Crénides dont il augmenta la population par une

colonie, et à laquelle il donna son nom. Les mines d'or du voisinage avaient été jusque-là d'un faible produit, sous l'administration de Philippe elles donnèrent un revenu annuel de plus de 1000 talents, qui lui servirent à acheter partout des soldats et des traîtres.

Nouvelle confédération athénienne; guerre sociale (357-355).

Comment les Athéniens le laissèrent-ils s'étendre ainsi tout le long des côtes de la mer Égée? La raison en est dans la situation intérieure de la république, et dans les embarras dont elle se trouvait assaillie. Au dehors, Athènes ne s'était jamais complétement relevée du coup qu'elle avait reçu à la fin du siècle précédent, bien que l'alliance de Thèbes contre Sparte, et de Sparte contre Thèbes, lui eût rendu un rôle important et permis de renouer quelques-uns des liens de son ancienne confédération (voy. p. 321). Instruite par l'expérience, elle avait mieux réglé ses rapports avec ses alliés et, parmi ses propres citoyens, plus équitablement réparti les charges, en faisant un nouveau recensement des propriétés de l'Attique. Mais les idées de conquête étaient vite revenues. Timothée s'était emparé de Samos, d'une partie de la Chersonèse de Thrace, et de 24 villes de la Chalcidique. Le drapeau d'Athènes flotta de nouveau sur l'Hellespont et le long des côtes de Thrace; de nouveau aussi les pauvres reçurent des terres dans ces domaines de la république, et la politique de la métropole se trouva gênée par les relations amicales ou hostiles qui s'établirent alors si loin d'elle. Après Leuctres, Thèbes s'inquiéta de cette prospérité renaissante. Elle arma une flotte que monta Épaminondas et qui força l'Athénien Lachès de se retirer devant elle. S'il en fallait croire Diodore, Chios, Rhodes et Byzance auraient même été contraintes de s'unir à la ligue thébaine (363). La mort d'Épaminondas arrêta cette fortune et rendit à Athènes sa prépondérance sur mer. En 362 elle fit alliance avec les satrapes révoltés de l'Asie Mineure; elle espéra, vers ce temps, recouvrer toute la Chersonèse de Thrace, par les succès de Timothée sur Cotys, et après le meurtre de ce

prince, par un traité avec les chefs thraces qui se disputèrent son royaume. Un vigoureux effort lui livra, en 358, cette province; l'Eubée même fut ramenée dans son parti, par une résolution digne des plus beaux temps de la république. Un corps de troupes béotiennes y avait débarqué; à cette nouvelle Timothée s'indigne : « Les Thébains sont dans l'île, s'écrie-t-il, et vous délibérez! et vous ne volez pas au Pirée, et la mer ne se couvre pas de vos vaisseaux! » Un décret est aussitôt rendu; mais tous les triérarques qui devaient cette année servir avaient rempli leurs obligations, et il n'y avait personne qu'on pût légalament contraindre à armer une galère. Comme à Rome, le patriotisme des particuliers fournit à l'État ce que le trésor public ne pouvait lui donner. Les citoyens s'imposèrent volontairement; et cinq jours après une armée athénienne descendait dans l'Eubée et en chassait l'ennemi. Au nombre de ces patriotes était Démosthène. Malheureusement ces actes, qui autrefois étaient la vie ordinaire du peuple athénien, n'étaient plus aujourd'hui qu'un éclair de dévouement passager. Les triérarques, qui recevaient de l'État une certaine somme d'argent pour équiper des vaisseaux, vendaient au rabais l'entreprise à des aventuriers nécessiteux. Ceux-ci se payaient ensuite par des rapines et des extorsions : les généraux eux-mêmes ne s'en faisaient pas faute. Charès volait une partie des fonds qu'il devait verser au trésor, et achetait l'impunité en prenant les principaux orateurs à sa solde.

Ainsi, avec des intentions meilleures, les Athéniens en étaient venus à lasser plus qu'autrefois la patience des alliés, sans même se tenir en état de les protéger efficacement. Dans la première moitié de la guerre du Péloponnèse, la marine athénienne avait une telle supériorité que marins et amiraux étaient animés d'une confiance qui doublaient leurs forces. Nul ennemi, même en nombre supérieur, n'osait les attendre. Aujourd'hui, grâce au *condottiérisme*, un adversaire débauche soldats, constructeurs et pilotes. Thèbes peut promener impunément, à travers la mer Égée, la première flotte que ses citoyens aient armée; et, pour son coup d'essai, Alexandre de Phères bat une escadre athé-

nienne et entre au Pirée. Il pilla Ténos, dont il vendit tous les habitants, ravagea les Cyclades et assiégea Péparéthos (362). Dans cette confusion, les pirates reparaissaient, et lorsqu'ils s'étaient enrichis, pour faire une fin, ils conquéraient quelque ville, se faisaient tyrans. Ainsi, l'ancien pirate Charidêmos s'empara, sur la côte d'Asie, de Scepsis, de Cébren, d'Ilion, et y régna.

Puisqu'il n'y avait plus de sécurité, pourquoi aurait-on maintenu une confédération coûteuse et inutile? « L'argent qui restait des contributions des alliés, dit Isocrate, était distribué à chaque spectacle pendant les fêtes de Dionysos, au milieu d'une foule de spectateurs, sous les yeux des alliés, témoins de ces largesses faites au peuple du plus pur de leurs biens, par des orateurs mercenaires. » En 357, ils rompirent ouvertement avec Athènes, et la *guerre sociale* commença.

Chios, Cos, Rhodes et Byzance étaient à la tête des alliés révoltés; leur ligue comptait 100 vaisseaux; Athènes en eut d'abord 60 sous les ordres de Charès et de Chabrias, qui vinrent assiéger Chios. Dans une attaque audacieuse contre le port, Chabrias se trouva seul au milieu de l'ennemi; il se fit tuer plutôt que d'abandonner son vaisseau. Ce revers décida les Athéniens à donner 60 autres navires à Iphicrate et à Timothée. Réunis à Charès, ils firent voile vers Byzance, pour rappeler de ce côté les ennemis, qui ravageaient les îles restées fidèles, Lemnos, Imbros et Samos. Les flottes se trouvèrent en présence dans l'Hellespont. Un combat était imminent; la violence du vent l'empêcha. En dépit de la tempête, Charès voulait combattre, Iphicrate et Timothée s'y opposèrent et ne le suivirent point quand il attaqua; il les accusa de trahison, et le peuple les rappela. Charès, demeuré seul, vendit ses services à un satrape révolté, Artabaze, et trouva ainsi de quoi payer ses troupes. Le peuple approuva d'abord cette conduite; mais la menace que fit le grand roi d'envoyer 300 vaisseaux aux alliés le décida à conclure avec ceux-ci la paix, après trois années d'une guerre dont nous savons fort mal les détails, et qui par contre-coup entraîna la défection de Corcyre. Athènes reconnut l'indé-

pendance des confédérés. Elle perdait ses alliés les plus importants, avec les tributs qu'ils lui payaient. Ses finances et son commerce étaient ruinés, sa foi en elle-même encore abaissée, et la décadence de l'esprit public encore accrue (356). Le peuple, au lieu de s'accuser lui-même, s'en prit à ses chefs. Timothée, qui perdait par son caractère la popularité que lui donnaient ses services, fut condamné à une amende de 100 talents, et ne pouvant la payer, se retira à Chalcis, où il mourut. Iphicrate se sauva en intimidant ses juges, mais depuis ce jour renonça à servir. Une sentence inique privait à la fois Athènes de ses deux meilleurs généraux (354).

Isocrate et Démosthène.

Vers ce temps parut un écrit fameux, celui qu'Isocrate composa, sous forme de discours *sur la paix*, probablement avant qu'elle eût été conclue, à moins que la minutieuse lenteur de l'écrivain n'en ait fait un de ces plaidoyers posthumes et d'apparat qui viennent quand il n'est plus temps. Disciple du même maître que Platon, Isocrate voulait appliquer à la conduite politique ces grands principes d'équité que Socrate avait enseignés. Dans le discours sur la paix règne un sens moral élevé. L'idée dominante est que la justice seule peut fonder des puissances durables, et que tous les malheurs d'Athènes sont venus de ce qu'elle ne l'a pas respectée. Il pensait que l'oppression dont les alliés étaient victimes les avait soulevés contre Athènes; il attribuait cette oppression à la corruption du peuple, des armées, des généraux, et cette corruption même à l'empire de la mer, qui avait déjà perdu Lacédémone. De là cette conclusion, qu'Athènes devrait renoncer à l'empire maritime, quand même on le lui offrirait.

Il semblait à Isocrate qu'une prudente modération et une sagesse timide pouvaient seules faire le bonheur des États comme des particuliers. Il appelait l'âge d'or d'Athènes l'époque d'Aristide et de Thémistocle : oubliant que c'était Thémistocle qui avait jeté les fondements de sa puissance navale, que c'était Aristide qui l'avait réglée, et que sans

cette puissance, Athènes eût péri sous les coups de Xerxès et de Sparte. Plus de guerre; qu'on désarme : les citoyens riches, écrasés de contributions, respireront enfin; les Athéniens ne s'aviliront plus en confiant leurs armes à des mercenaires; le commerce va se relever; Athènes, désertée par les étrangers, va les voir accourir de nouveau dans son sein; les alliés, ravis de son désintéressement, tourneront vers elle leurs regards et leurs vœux; ils se rangeront d'eux-mêmes sous cet empire qu'elle leur a jusqu'ici imposé par la force, et le règne de la justice sera arrivé. Ainsi, après avoir accusé l'empire maritime de tout le mal, Isocrate y revenait. Tout occupé de cadencer ses périodes, il oubliait, à la conclusion, ses prémisses. Il voulait, ce qui était moins possible en Grèce que partout ailleurs, un empire fort avec des villes parfaitement indépendantes, prouvant une fois de plus que l'utopie n'est pas toujours séparée de la modération pleureuse.

Nous insistons sur cet écrit et sur cet homme. C'est que tous deux étaient l'expression d'un parti de jour en jour plus nombreux. Ce sera cette faible école qui bientôt caressera une autre chimère, la conciliation de Philippe et de la Grèce. Elle croira d'une souveraine prudence cette politique sans intelligence des rudes nécessités des choses, qui recule d'effroi à l'aspect d'une résolution énergique à prendre et d'une lutte ardente à soutenir. La justice, sans doute, partout et toujours, toujours aussi la modération, mais à la condition de ne pas reculer devant chaque péril, de ne pas s'humilier devant chaque injure, de ne pas s'abstenir devant chaque provocation : la morale d'un État n'étant pas celle d'un philosophe solitaire.

En face de cette école et du timide vieillard, qui n'avait pas même assez de hardiesse pour parler en public, se dressaient un autre parti, un autre homme et une autre éloquence. Les reproches d'Isocrate, tant mêlés de précautions oratoires, glissaient sans entrer sur l'esprit des Athéniens ; s'ils avaient pu agir et réveiller quelque antique vertu, c'eût été sous la main de Démosthène, avec cette voix animée par la passion et lancée comme des carreaux de foudre, presque

sans précaution, il semble, et sans art, tant ses paroles s'échappaient pressées et brûlantes. Comparez, pour voir la différence du rhéteur à l'homme d'État, le discours d'Isocrate sur la paix et celui de Démosthène sur la guerre avec la Perse; ils sont à peu près du même temps et ont à peu près le même but[1].

Démosthène, enfant, avait reçu de ses camarades le surnom d'Argos, pour exprimer l'âpreté de son caractère. Son père était un armurier qui possédait un grand atelier et de nombreux esclaves; mais il fut orphelin de bonne heure. Ses tuteurs le dépouillèrent d'une partie de son bien et ne firent pas même les frais de son éducation. Il s'attacha à Isée, « l'impétueux, » dont la mâle éloquence convenait à son génie, et il étudia Thucydide avec une telle persévérance qu'il savait par cœur ses huit livres d'histoire. Dès qu'il eut atteint sa majorité, il plaida lui-même contre ses tuteurs et les fit condamner à restitution (366). A la tribune publique, ses débuts furent malheureux. Ses longues phrases, son style tourmenté, sa voix faible, son haleine courte, soulevèrent les rires. Le comédien Satyros releva son courage en lui montrant que le mal était surtout dans son débit. Dès lors, Démosthène s'appliqua, avec une indomptable opiniâtreté, à vaincre ces difficultés naturelles, et Plutarque se plaît à raconter, avec son exagération ordinaire, qu'il se fit construire un cabinet souterrain où il descendait tous les jours pour y façonner son geste et sa voix, que souvent il s'y confinait deux ou trois mois de suite, la tête à demi rasée, afin de résister, par la honte, aux plus vives tentations de sortir. D'autres fois, il montait d'une course rapide une montagne, en récitant des vers à haute voix; ou bien, sur le bord de la mer, la bouche à demi remplie de petits cailloux, pour forcer sa langue à se délier, il luttait de la voix avec le fracas des vagues. On pense bien qu'après de tels efforts et pour un tel homme, les orages de la place publique n'étaient plus redoutables.

Dès que Démosthène put se mêler aux affaires de l'État,

1. C'est le περὶ συμμοριῶν, ou, comme Démosthène lui-même l'appelait le περὶ τῶν βασιλικῶν, de l'année 354. Il était né vers l'année 382.

l'ambition du roi de Macédoine fut sa constante préoccupation. Il apporta à Lycurgue, à Hégésippos, à Hypéridès, le secours de sa puissante parole ; il devint l'âme de ce parti généreux qui voulait l'indépendance d'Athènes et de la Grèce. Tout ce parti, et avec lui Démosthène, a été condamné, comme s'étant voué à une œuvre impossible et mauvaise. L'œuvre était grande, et peu s'en fallut qu'elle ne se réalisât. Les succès de Philippe ont conduit Alexandre à la conquête de l'Orient. La civilisation du monde a gagné au contact des deux civilisations grecque et asiatique. Mais la vie se déplaça ; d'Athènes, elle passa à Rhodes, à Pergame, à Smyrne, à Éphèse, à Alexandrie, et le résultat de la domination macédonienne fut la mort de la Grèce d'Europe. Or, la première condition pour un peuple, c'est de vivre. L'éternel honneur de Démosthène a été de voir que cette puissance, qui se levait du nord, allait tuer sa patrie, et d'avoir donné son génie, sa vie pour la sauver. Nous, qui avons pour nous dédommager de cette mort d'un peuple épuisé, la Grèce nouvelle qu'Alexandre, comme l'antique Cadmos, a semée sur ses pas, et le grand mouvement philosophique et religieux qui naquit du mélange des nations et des systèmes ; nous, placés au point de vue de l'histoire générale, nous sommes pour Philippe et Alexandre ; plaçons-nous au point de vue grec et nous serons pour Démosthène.

Assistons à ce grand duel de l'homme qui, armé de sa parole seule, fait hésiter, arrête, et plus d'une fois repousse un roi puissant et victorieux.

Affaire de Thessalie et commencement de la guerre sacrée (357-352.)

Démosthène sembla hésiter à commencer l'attaque. Dans son discours sur la guerre avec la Perse (354), il ne nomma même pas Philippe, en parlant des périls qu'Athènes pouvait courir. Quand le roi envoya, la même année, quelques troupes au tyran de Chalcis, en Eubée, contre un autre tyran d'Érétrie, Démosthène déconseilla au peuple de secourir celui-ci, et ce fut contre son avis qu'on chargea Phocion d'une expédition dont il se tira bien, mais d'où l'orateur avait craint de

voir sortir une guerre prématurée. Le moment ne vint que trop tôt de renoncer à tout ménagement, et de jeter hautement le cri d'alarme.

Cependant, Philippe aussi temporisait. En l'année 359, il avait reconstitué la Macédoine, en 358 pris Amphipolis et Pydna, en 357 Potidée. Pour laisser se calmer les craintes, il s'arrêta au milieu de ses succès. Mais ce temps de repos ne fut pas perdu : il améliora l'administration de ses États, compléta l'organisation de son armée et de ses finances, observant tout en silence, au dedans et au dehors; lion et renard, veillant, attendant, et toujours prêt à s'élancer. A la fin de 357, il passa plusieurs mois dans les fêtes qui suivirent son mariage avec Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire. Cette ardeur au plaisir faisait croire à ses ennemis qu'il dégénérait. Mais son mariage même était un acte politique, qui lui donnait un allié sur les derrières de l'Illyrie et de la Grèce. En 356, il déjoua les menées des rois de Thrace, de Péonie et d'Illyrie ligués contre lui; il fonda Philippes pour s'assurer les mines du mont Pangée, et il reçut, coup sur coup, trois nouvelles : Parménion, son meilleur général, avait vaincu les Illyriens; ses chevaux avaient remporté le prix aux jeux olympiques; enfin il venait de lui naître un fils qui devait être Alexandre. C'est alors qu'il écrivit à Aristote : « Apprends qu'il vient de me naître un fils; je rends moins grâces aux dieux de la naissance de cet enfant, que de ce qu'il est venu au monde de ton vivant. J'espère qu'élevé et instruit par toi, il sera digne de moi et de mon empire. » Lettre qui fait autant d'honneur au roi qui l'écrivit qu'au philosophe qui la reçut.

Cette victoire aux jeux olympiques n'était pas un fait indifférent. Elle marquait le dessein arrêté de Philippe de s'introduire dans le monde grec. Avant de lui prendre sa liberté, il prenait ses couronnes. Déjà les révolutions et la guerre travaillaient pour lui dans la Thessalie et la Phocide. Alexandre de Phères avait péri assassiné par ses beaux-frères, Tisiphonos, Pytholaos et Lycophron, à l'instigation de sa femme Thébé. Une nuit, durant son sommeil, elle lui enleva son épée et éloigna les dogues féroces qui veillaient à

l'entrée de sa chambre. Ses frères hésitaient, elle les menaça d'éveiller le tyran (359). Les meurtriers avaient succédé à son pouvoir. Tisiphonos d'abord avec Thébé, puis, en 353, Lycophron. Les Aleuades crurent le temps venu de renverser enfin cette tyrannie dégénérée. Ils appelèrent Philippe à leur secours. Le roi assiégeait alors Méthône qui faisait la plus énergique résistance, et où il reçut une blessure qui lui coûta un œil. La ville enfin forcée de se rendre, il la rasa; c'était encore un point d'appui enlevé à Athènes sur les côtes de la Macédoine. Libre alors, il répondit à l'appel des Aleuades, et pénétra avec une armée en Thessalie, battit Lycophron, malgré un secours de 7000 Phocidiens qu'il avait reçu, et prévint les Athéniens à Pagases, port de la ville de Phères (353). Ainsi, grâce aux discordes des Thessaliens, Philippe avait pris pied dans leur pays. Il occupait, si je puis dire, le vestibule de la Grèce; il ne lui restait qu'à en franchir le seuil. Une vieille institution religieuse avait déjà, ce semble, tout exprès réveillé des prétentions surannées qui lui servirent de prétexte.

Quelques temps après la bataille de Leuctres l'antique tribunal des amphictyons avait, sur la demande des Thébains, condamné les Lacédémoniens pour la surprise de la Cadmée à une amende de 500 talents, qu'il n'avaient point payée. Une autre avait été imposée aux Phocidiens pour avoir mis en culture quelques terres consacrées à Apollon. La dernière sentence portait que, si les Phocidiens refusaient de payer, leur territoire serait mis sous l'anathème et consacré à la divinité, ce qui voulait dire dévasté et occupé par les prêtres de Delphes. Un des principaux Phocidiens, Philomélos, remontra à ses concitoyens qu'il y aurait lâcheté à se soumettre à un décret injuste, obtenu par les Thébains leurs ennemis; il leur rappela, citant en preuve un vers d'Homère, que le patronage de l'oracle de Delphes leur appartenait; soutint qu'ils devaient le ressaisir, et se fit fort de le remettre entre leurs mains. Les Phocidiens le choisirent pour général avec des pouvoirs illimités. Il se rendit à Sparte et décida le roi Archidamos à faire cause commune avec lui. Archidamos, n'osant pas intervenir ostensiblement, donna du moins

15 talents. Philomélos doubla la somme sur son propre bien, et soudoya une troupe de mercenaires qu'il ajouta à 1000 Phocidiens d'élite. Avec ces forces, il s'empara du temple, tua les Thracides qui le gardaient, mit leurs biens aux enchères, mais rassura la population de Delphes en promettant que là s'arrêteraient les violences. Les Locriens, qui s'armèrent contre lui, furent battus, et il eut le loisir d'entourer le temple d'une enceinte fortifiée et de porter ses troupes à 5000 hommes, en attirant à lui des mercenaires par l'appât d'une paye plus forte (350). Cependant il envoya des ambassadeurs dans toutes les cités pour représenter que les Phocidiens se bornaient à revendiquer leur droit de protection sur le temple, et pour offrir de rendre compte à tous les Grecs des offrandes consacrées. Mais les Béotiens, de leur côté, sollicitèrent les Thessaliens et les autres membres du corps amphictyonique, de déclarer la guerre aux Phocidiens, comme sacriléges; et une vaste ligue se forma entre eux. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques peuples du Péloponnèse refusèrent seuls d'y entrer, sans toutefois prêter aux Phocidiens un secours bien efficace.

Pour tenir tête à cette ligue, Philomélos fut obligé de faire ce qu'il prétendait n'avoir pas fait encore, il mit la main sur le trésor sacré. « Mais aucun homme pieux et honnête ne se rangea sous ses drapeaux, tandis que tout ce qu'il y avait d'hommes décriés et plus fidèles à l'argent qu'aux dieux, se hâta d'accourir; bientôt une armée puissante, toute composée d'impies prêts à profaner les temples, se trouva sur pied. » Elle comptait 10000 hommes. Les Locriens furent vaincus de nouveau. Les Thessaliens, qui s'avancèrent avec 6000 soldats, ne furent pas plus heureux; mais les Béotiens, venus en nombre double, surprirent les Phocidiens près de Tithorée. Philomélos, sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, après s'être vaillamment conduit, se précipita du haut d'une roche escarpée et périt.

Onomarchos, son frère, le remplaça, se servit audacieusement des trésors de Delphes pour recruter son armée et

acheter des partisans dans les cités grecques, ravagea la Locride et s'empara même d'Orchomène. Il assiégeait Chéronée, quand l'approche d'une armée béotienne le força de rentrer en Phocide. Il était d'ailleurs appelé au nord par le Thessalien Lycophron, que Philippe menaçait. Un secours de 7000 Phocidiens qu'il lui envoya sous son jeune frère, Phayllos fut insuffisant. Il accourut lui-même, vainquit deux fois le roi, qu'il rejeta en Macédoine, et revint en Béotie s'emparer de Coronée. Mais durant cette dernière expédition, Philippe reparaissait en Thessalie avec 20 000 hommes et 3000 chevaux. Onomarchos courut à sa rencontre et fut complétement battu. L'armée phocidienne compta 6000 morts; 3000 prisonniers furent jetés à la mer comme sacriléges; les soldats du roi, défenseurs d'Apollon, étaient allés au combat le casque couronné du laurier sacré. Le corps d'Onamarchos, trouvé parmi les morts, fut mis en croix; quelques Phocidiens échappèrent en gagnant à la nage une escadre athénienne qui croisait en vue du rivage.

Philippe se posait donc comme le vengeur de la religion outragée; il prit en Thessalie un autre rôle, celui de libérateur. Il rétablit à Phères le gouvernement républicain; mais en même temps il se faisait céder, à titre d'indemnité pour ses frais de guerre, une partie des revenus de la province, et il mettait la main sur les chantiers et sur les arsenaux. Il occupait Magnésie et Pagases, où il trouvait la flotte préparée par Alexandre, qui devint le commencement de la flotte macédonienne; de là partirent aussitôt de nombreux corsaires, qui infestèrent la mer Égée, troublèrent le commerce d'Athènes, pillèrent Lemnos et Imbros, et osèrent venir enlever sur la côte de Marathon la galère paralienne.

Cependant Philippe essaya de poursuivre sa fortune, et comme il avait réglé les affaires de la Thessalie, d'aller faire les affaires de la Grèce et de la religion en Phocide même. Il marcha sur les Thermopyles. Les Athéniens, arrivés trop tard à Pagases pour la sauver de ses mains, avaient du moins couru aux Thermopyles et s'y étaient fortement retranchés; Philippe recula. Cette tentative fut un trait de lumière pour ceux qui doutaient encore; et dans Athènes des

actions de grâces furent rendues aux dieux, comme après une victoire (352).

Phayllos, frère d'Onomarchos, lui avait succédé dans le commandement. En prodiguant l'or du temple, il attira un grand nombre de soldats, et ses alliés se décidèrent à le secourir énergiquement. Athènes lui donna 5000 hoplites, les Lacédémoniens 1000, les Achéens 2000; Lycophron, chassé de Phères, lui en amena autant. Il fut assez fort pour descendre en Béotie, s'y maintenir, malgré trois échecs, enlever toutes les villes de la Locride épicnémidienne et battre les Thébains, qui voulaient les sauver. Mais ce jeune et actif général était atteint déjà d'une maladie qui l'emporta. On le remplaça par le jeune fils d'Onomarchos, Phalécos, à qui il fallut donner un guide, presque un tuteur, Mnaséas, qui périt bientôt. Sous ce jeune chef, les hostilités se poursuivirent avec des succès divers. Les deux partis commençaient à se lasser. Les Thébains furent même obligés de demander des secours d'argent au roi de Perse, qui leur envoya 300 talents. Ainsi, de tous côtés, l'étranger mettait la main dans les affaires de la Grèce.

L'occasion parut bonne aux Spartiates pour recouvrer dans le Péloponnèse l'ascendant qu'Épaminondas leur avait ôté et que Thèbes, occupée ailleurs, ne pouvait leur disputer. Ils attaquèrent Mégalopolis, qui reçut des secours d'Argos, de Messène et de Sicyône. Thèbes fit en sa faveur un vigoureux effort; elle lui envoya 4500 hoplites et 500 cavaliers. Mais 3000 Phocidiens arrivèrent au secours de Sparte, et les forces se trouvèrent si bien balancées, qu'au bout de deux campagnes inutiles on fit la paix (351).

Première Philippique (352).

Pendant que les yeux des Grecs étaient fixés sur ces mouvements intérieurs, Philippe, repoussé des Thermopyles, essayait de se dédommager en Thrace. Il s'avançait à petit bruit vers la Chersonèse, que les Athéniens avaient récemment recouvrée, et vers Byzance, pour leur couper la route de l'Euxin, d'où ils tiraient leurs approvisionnements. Mais

Démosthène suivait tous ces mouvements et éclata. « Quand donc, ô Athéniens, s'écria-t-il, quand ferez-vous votre devoir ? Qu'attendez-vous? Un événement ou une nécessité, par Jupiter! Mais quelle nécessité plus pressante pour des âmes libres, que le moment où le déshonneur approche? Voulez-vous, dites-moi, allez toujours çà et là sur la place publique vous demandant les uns aux autres : « Que dit-on de nouveau ? » Eh! qu'y aurait-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes et dominateur de la Grèce? — Philippe est-il mort? — Non, par Jupiter! il n'est que malade. — Mort ou malade, qu'importe? Lui arriverait-il malheur, que si votre vigilance n'est pas plus active, un autre Philippe surgirait bientôt : car celui-ci a grandi moins par ses propres forces que grâce à votre inertie. » Puis, mettant le doigt sur toutes les plaies du gouvernement d'Athènes, sur le vice et les désordres des armées de mercenaires, sur la légèreté du peuple, sur ses résolutions sans effet : « Je dis donc, Athéniens, qu'il faut armer 50 trirèmes et vous résoudre, au besoin, à les monter vous-mêmes. Ne me parlez ni de 10 000, ni de 20 000 étrangers, grandes armées qui n'existent que sur les registres publics. Je veux des troupes qui soient à la patrie. Vos mercenaires ne triomphent que de nos alliés ; laissant là l'ennemi qui avance et conquiert, ils s'embarquent et vont offrir leurs services à Artabaze ou à d'autres. Leur général les suit ; comment s'en étonner? Cessant de payer, il cesse d'être obéi. Il faut au plus vite ôter au chef et aux soldats le prétexte, en assurant la paye, et envoyer à l'armée de nos citoyens qui surveilleront la conduite des généraux. Voyez, en effet, combien notre politique prête à rire. Si l'on vous demande : « Êtes-vous en paix, Athéniens? — Non! vous écrierez-vous. Non! par Jupiter! nous sommes en guerre avec Philippe! » C'est vrai, car vous élisez chaque année 10 taxiarques, 10 stratéges, 10 phylarques et 2 hipparques. Mais que font ces gens-là? Hors un seul que vous envoyez à l'armée, tous vont parader à vos processions avec les inspecteurs des sacrifices. Tels que des mouleurs en argile, vous fabriquez des taxiarques pour l'étalage, non pour la guerre. » Il signalait

ensuite le mauvais mode d'organisation de l'armée, et les lenteurs fatales qui en résultaient : « Savez-vous pourquoi les Panathénées, les Dionysiaques, qui vous coûtent plus cher qu'une expédition navale, sont toujours solennisées au temps prescrit, tandis que vos flottes arrivent après coup à Méthône, à Pagases, à Potidée? C'est que pour ces fêtes tout est réglé par la loi, que chacun connaît longtemps d'avance le chorége, le gymnasiarque de sa tribu, ce qu'il doit faire, quand, par quelles mains et quelle somme il recevra; là rien n'est imprévu, indécis, négligé; mais pour la guerre et les armements, nul ordre, nulle règle. A la première alerte, nous nommons des triérarques, nous rêvons aux ressources pécuniaires, nous décrétons l'embarquement du métèque, puis de l'affranchi, puis du citoyen. Le temps se passe pendant tous ces décrets, et les places que nous voulons défendre sont perdues, que nous n'avons pas encore une seule voile dehors. »

Ces vives peintures montrent à nu l'intérieur d'Athènes, les vices de son administration, les défauts du nouveau peuple qu'Isocrate signalait tout à l'heure. On voit aussi combien Démosthène était frappé du danger actuel : « Peut-être pouviez-vous autrefois agir ainsi sans danger; mais la crise approche; il faut une prompte réforme. Philippe ne s'arrêtera pas, c'est évident, si on ne lui barre le chemin. » Quant au plan même de la guerre, il n'en donnait aucun : « Où aborder? dira-t-on. Attaquons seulement, ô Athéniens! La guerre elle-même découvrira l'ulcère gangrené de l'ennemi. »

Ces paroles étaient éloquentes et elles étaient justes. Il n'y avait pas dix ans que la Macédoine était le plus misérable royaume, et son pouvoir ne paraissait pas encore, il s'en fallait, aussi formidable que l'avait été celui de Lacédémone. Cependant Sparte était tombée. Pourquoi Philippe serait-il plus difficile à abattre? Démosthène était dans le vrai, à égale distance de ceux qui fermaient volontairement les yeux au péril, et de ceux qui, comme Phocion, désespéraient trop tôt. Si sa demande de réformes n'est pas plus explicite, c'est qu'il était forcé de parler sur certains points avec une extrême réserve. Un décret insensé, provoqué par

le démagogue Eubulos, avait prononcé la peine de mort contre quiconque proposerait de détourner pour la guerre la somme destinée aux fêtes publiques, le *théoricon;* et cette somme chaque année s'accroissait, dévorant le plus clair des revenus de l'État.

Démosthène, et plus encore la nouvelle d'une tentative de Philippe sur un fort gardé par une garnison athénienne, entre Périnthe et Byzance, éveillèrent dans le peuple quelque énergie. Un armement considérable fut voté. Mais, soit que Philippe ne fût pas prêt pour une lutte directe avec Athènes, soit une maladie qui le condamna à l'inaction, il s'arrêta de nouveau et laissa passer près de deux années sans faire parler de lui. Plongé dans les plaisirs et la débauche, si l'on en croit Démosthène; mais toujours actif, travaillant à embellir sa capitale, y élevant des monuments magnifiques, y attirant les meilleurs artistes, et prodiguant dans les villes grecques son or corrupteur.

Les Olynthiennes, prise d'Olynthe par Philippe (349-348).

Cependant, au centre de ses États, dans la péninsule chalcidique, Philippe voyait encore une ville indépendante, dont il avait naguère chèrement acheté l'amitié, par la cession de Potidée, mais qui, au premier jour, se tournerait peut-être contre lui; une épine au cœur de la Macédoine. Tant qu'Olynthe ne serait pas à lui, ses ennemis pouvaient la considérer comme une porte prête à s'ouvrir, pour donner entrée dans son royaume. Cité riche, d'ailleurs, capitale d'une confédération de 32 villes, Olynthe faisait obstacle à la vue de la Macédoine sur la mer. Philippe en méditait depuis longtemps la ruine. L'asile qu'elle donna à deux princes macédoniens fuyant sa colère, le décida à frapper ce grand coup. Avant de l'attaquer corps à corps, il la cerna, en enlevant les cités voisines. Il avait pris Apollinie quelques mois auparavant : en 349 il s'empare de Stagire qu'il détruit. La terreur lui ouvre les portes de plusieurs autres. « Il faut que vous sortiez de votre ville, dit-il à des députés olynthiens, ou moi de la Macédoine. » Olynthe implora le secours d'Athènes.

Démosthène monte aussitôt à la tribune et signale en traits ardents les progrès et la politique perfide de Philippe, Olynthe trompée par le don de Potidée, la Thessalie par la promesse de rendre Magnésie : « Amorcer les peuples assez insensés pour se laisser séduire à ses avances, et les faire tomber dans les filets qu'il a tendus, voilà le secret de sa grandeur. » Puis, comparant à cette politique active, subtile, l'inertie du peuple d'Athènes : « Nous dormons ! s'écrie-t-il ; Athéniens, vous dormez ! » Et il propose les vrais remèdes, des actes, des réformes, un meilleur emploi des finances gaspillées en fêtes et en distributions au peuple. « Retenez votre surprise, ô Athéniens ? si j'ouvre un avis étrange pour la plupart d'entre vous : créez des nomothètes. Par eux n'établissez pas de nouvelles lois, vous n'en avez que trop ; mais celles qui vous blessent aujourd'hui, abrogez-les. Lois théâtrales, lois militaires, je les nomme sans détour, ce sont elles qui, pour de vains spectacles, sacrifient la solde de l'armée aux oisifs restés dans leurs foyers, qui assurent l'impunité aux soldats réfractaires, et par là découragent le soldat fidèle. » — « .... Qu'avons-nous fait ? Nous avons perdu nos provinces, dissipé sans fruit plus de 1500 talents ; la guerre nous avait rendu nos alliés, vos conseillers vous les ont fait perdre dans la paix ; et nous avons aguerri notre formidable ennemi ! Quiconque le nie, qu'il paraisse et me dise où donc, si ce n'est au sein même d'Athènes, il a puisé sa force, ce Philippe ? » Quant à l'administration intérieure : « Qu'aurait-on à me citer ? Des créneaux reblanchis, des chemins réparés, des fontaines rebâties, bagatelles que tout cela ! Mais regardez les administrateurs de ces futilités : ils étaient pauvres, les voilà riches ; plus la fortune publique s'est abaissée, plus la leur a grandi. Les grâces sont dans leurs mains ; rien ne se fait que par eux, et vous, Athéniens, énervés, mutilés dans vos richesses, dans vos alliés, vous voilà comme des surnuméraires, comme des valets ! trop heureux si ces dignes chefs vous distribuent les deniers du théâtre, s'ils vous jettent une maigre pitance ; et, pour comble de lâcheté, vous baisez la main qui vous fait largesse de votre bien.... Et ces désordres, par Cérès ! je ne serais pas surpris de

m'être exposé, par leur peinture, à vos coups, moi, plutôt que leurs coupables auteurs! Car le franc parler n'est pas toujours le bienvenu auprès de vous, je m'étonne même qu'en ce moment vous le souffriez. » On trouvera, en effet, qu'il fallait du courage à Démosthène pour parler ainsi, en se souvenant de la peine portée contre celui qui proposerait l'abrogation des lois théâtrales.

Les Athéniens n'obéirent qu'à moitié à Démosthène et négligèrent le point principal de ses discours, la réforme intérieure. Ils ne changèrent rien aux finances ni à l'armée et envoyèrent seulement Charès avec 30 vaisseaux et 2000 mercenaires au secours d'Olynthe : ceci après la première Olynthienne. Après la seconde, Charidêmos et 4000 mercenaires; après la troisième, 2300 soldats, cette fois tous Athéniens. Mais tandis que les généraux venaient mécontenter par leurs désordres plutôt qu'aider les Olynthiens, Philippe achetait les magistrats qui commandaient dans la ville assiégée et qui la lui livrèrent. Il l'abandonna au pillage, vendit ses habitants, et employa sa part de butin à semer l'or pour apaiser les ressentiments, et à donner des fêtes célébrées à Dion, à l'instar de celles d'Olympie, avec une royale magnificence. Nombre d'étrangers accoururent de tous les points de la Grèce à ces jeux; Philippe les accueillit tous, fit asseoir les plus distingués à sa table, les charma, les gagna par ses manières et ses présents. C'était une campagne qu'il faisait encore, aussi fructueuse qu'il aurait pu la faire à la tête de son armée. Ses convives emportèrent, en partant, un germe fatal de corruption qui grandit dans chaque cité, même dans Athènes.

Surprise des Thermopyles par Philippe et fin de la guerre sacrée (346).

Un parti nombreux, à Athènes, ne parlait que des bonnes intentions du roi. Les uns étaient d'honnêtes dupes, les autres étaient vendus. D'autres encore désespéraient et d'avance se résignaient. Quelques-uns cependant, et à leur tête Démosthène, même Eubulos, un des chefs du parti de la paix, et Eschine, demandaient la réunion à Athènes d'un

congrès pour aviser à l'union de tous les peuples helléniques contre les nouveaux barbares qui, en deux ans, venaient de détruire 32 cités grecques. Il y eut un commencement d'exécution. On envoya quelques ambassades; mais sur le bruit que Philippe consentait à traiter, toute cette activité tomba, et dix députés lui furent envoyés : dans le nombre se trouvaient Démosthène et Eschine. Si l'on en croit celui-ci, Démosthène perdit en face de Philippe toute son éloquence, « et cet homme, qui promettait en chemin monts et merveilles, resta court devant le roi, après avoir bégayé quelques mots. » Cependant les députés reçurent de Philippe la promesse qu'il enverrait à Athènes des plénipotentiaires pour conclure. Ils vinrent en effet et prirent les serments de la république. Pendant ce temps, le roi détrônait Kersobleptès et s'emparait des places fortes de la Chersonèse, regardant comme de bonne prise tout ce qu'il occuperait avant d'avoir lui-même signé la paix. Quand, sur l'avis de Démosthène, une nouvelle députation partit pour recevoir ses serments, elle mit 23 jours à gagner Pella et dut l'y attendre encore près d'un mois. Le rusé monarque feignait d'ignorer son arrivée et conquérait toujours au fond de la Thrace. De retour enfin, il écouta les ambassadeurs, mais avant de leur rendre réponse, il les mena jusqu'à Phères en Thessalie. Là, il leur déclara qu'il ne pouvait consentir à laisser écrire le nom des Phocidiens dans le traité. Les députés partirent. Ils étaient à peine rentrés dans Athènes que Philippe marchait aux Thermopyles et s'en emparait. Démosthène accusa plus tard ses collègues, et particulièrement Eschine, d'avoir été vendus à Philippe. Eschine ne fut sans doute coupable que d'avoir contribué à répandre, parmi ses concitoyens, ces sentiments de naïve confiance dans les promesses de Philippe qui les perdirent. Mais il était un des conseillers du peuple, il fut mal venu plus tard à dire, pour sa justification, qu'il avait partagé l'entraînement général. Démosthène seul avait vu et signalé le péril, mais n'avait pas été écouté.

Cette guerre de Phocide, que Philippe venait terminer, se prolongeait depuis dix ans avec un égal succès de part et d'autre. Nulle puissance, en Grèce, ne semblait en état d'y

mettre fin, Thèbes avait déjà obtenu du roi de Perse 300 talents pour pouvoir lutter contre les trésors de Delphes. Mais un secours plus direct lui était nécessaire : elle appela Philippe. Il franchit les Thermopyles et n'eut qu'à se présenter pour décider Phalécos à se retirer avec ses 8000 mercenaires dans le Péloponnèse. L'expédition était sans périls, il n'en recueillit pas moins la gloire d'avoir pu seul venger les dieux.

Son premier soin fut de convoquer le conseil des amphictyons pour régler le sort des Phocidiens. La tradition antique attribuait à cette assemblée une autorité religieuse et politique assez indéterminée et vague, mais à présent que Philippe mettait à sa disposition une force considérable, elle pouvait commander. Elle décida que la Phocide cesserait de former un État; que ceux qui avaient pris part à la spoliation du temple seraient jugés et traités comme sacriléges; que les vingt-deux villes de la Phocide seraient rasées ; tous les habitants dispersés dans des bourgs dont aucun ne contiendrait plus de cinquante maisons; qu'ils conserveraient leur territoire, mais grevé d'un tribut annuel de 60 talents pour réparer les pertes faites par le temple de Delphes, estimées 10 000 talents; que leurs armes seraient brisées sur la pierre et les débris jetés au feu, leurs chevaux vendus, et qu'ils n'en pourraient posséder d'autres à l'avenir. Après le châtiment les récompenses. La présidence des jeux pythiques fut donnée à Philippe, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, et on transféra au roi de Macédoine les deux voix dans le conseil amphictyonique que les Phocidiens avaient possédées (346). La religion venait de tuer la liberté.

Activité d'Athènes pour déjouer les plans de Philippe sur le Péloponnèse et Ambracie (346-343).

Ces nouvelles troublèrent toute la Grèce. Les Athéniens se mirent à fortifier le Pirée, à munir les forteresses des frontières, et un décret obligea les citoyens à rentrer leurs biens meubles des campagnes dans les bourgs fermés. Philippe jugea prudent de se retirer dans ses États, suivant sa

tactique habituelle, et le temps venu de l'assemblée pythique, il envoya une ambassade aux Athéniens pour obtenir d'eux la reconnaissance de son titre d'amphictyon : il l'obtint.

Démosthène cette fois parla pour la paix; c'était en effet une question de paix ou de guerre; et malgré ses craintes et sa haine chaque jour plus vives, il ne jugeait pas prudent de rompre sur ce prétexte, qui eût amené contre Athènes le renouvellement de la ligue contre les Phocidiens. Mieux valait attendre des jours meilleurs, où cette ligue, Athènes pourrait la former, mais à son profit et contre la Macédoine.

Ce qu'Athènes se proposait de faire un jour, Philippe l'exécutait; il cherchait à isoler cette ville du reste de la Grèce. En 345, il se déclara le protecteur de Messène et écrivit aux Spartiates : « Si j'entre en Laconie, je détruirai votre ville. » Ils se contentèrent de répondre : « Si ! » A Corinthe, les habitants, malgré leur mollesse, firent des préparatifs de défense, et Diogène, pour ne pas rester seul oisif, roula son tonneau. Démosthène parcourut lui-même le Péloponnèse, en combattant partout les menées de Philippe qui, cette fois, n'aboutirent pas. « Mais, dit Pausanias, la haine qu'il s'appliqua à entretenir entre les Arcadiens et Lacédémone fut un des principaux obstacles à ces congrès de toutes les cités helléniques qu'Athènes chercha tant de fois à réunir contre la Macédoine. »

Dans ses harangues aux Péloponnésiens, il avait insisté sur la duplicité du roi. Philippe crut nécessaire d'effacer ces impressions; et la ville, qui dans son abaissement gardait au moins plus qu'aucune autre, avec les trophées de Marathon et de Salamine, le sentiment de la résistance à l'étranger, vit les députés de l'ennemi des Grecs venir devant elle disculper leur maître de ses perfidies. Démosthène prononça alors sa seconde Philippique (344), où il revint au système de la guerre, la chimère de la paix s'étant évanouie devant les actes audacieux de Philippe. Il rappela les discours qu'il avait tenus déjà aux Messéniens et aux Argiens, pour les effrayer de l'amitié royale, en leur montrant les Thessaliens victimes de leur propre crédulité. Il signala surtout les traîtres et ce parti macédonien qui était pour la

Grèce un fléau. « Vous vous en souvenez. Après la conclusion de la paix, à mon retour de la seconde ambassade, lorsque, voyant ma patrie fascinée, je prédisais ses malheurs, je protestais contre la trahison, je m'opposais à l'abandon des Thermopyles et de la Phocide, que disait-on? que j'étais un buveur d'eau, un homme d'humeur revêche et morose; que Philippe, après avoir franchi le passage, n'aurait plus d'autre volonté que la vôtre; qu'il fortifierait Thespies et Platées, réprimerait l'insolence thébaine, percerait à ses dépens la Chersonèse, vous livrerait Oropos et l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis? Oui, tout cela vous fut dit ici, à cette tribune ; et sans doute vous vous le rappelez, quoique vous ayez mauvaise mémoire au sujet des traîtres; et pour comble d'ignominie, sur l'appât de quelques espérances, votre décret lie vos descendants eux-mêmes à cette paix; tant la fraude fut habile! »

Philippe, après avoir lu ce discours, dit : « J'aurais donné ma voix à Démosthène pour me faire déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général. » Exprimant par là l'impression profonde que lui avait faite cette irrésistible éloquence, bien plutôt que le vœu de voir les Grecs se déclarer contre lui; car si une ligue grecque se formait, la victoire pour Philippe devenait un problème. Cette ligue était la continuelle pensée de Démosthène; Eubulos, l'un des principaux chefs de parti à Athènes, s'était aussi rallié à cette idée. Jusqu'ici, on avait échoué; mais le danger était devenu si évident, que l'entreprise semblait maintenant plus facile. Les Athéniens, du moins pour y entraîner les autres peuples, montrèrent une activité digne de leurs beaux jours.

En 344, Philippe s'en alla guerroyer contre les Illyriens. Il ravagea leur pays et y prit quelques villes. Mais à peine délivré de cette guerre, il revint à la Grèce, et s'occupa de réorganiser la Thessalie. Il la divisa en quatre districts, plaça à la tête de chacun des hommes dévoués, mit garnison dans les places fortes, et s'attribua tous les revenus du pays. La Thessalie était décidément une province macédonienne. Il occupait les Thermopyles, la première porte de la Grèce : il

voulut avoir la seconde, l'isthme de Corinthe. S'il pouvait s'y établir, il était à la fois maître du chemin de l'Attique et de celui du Péloponnèse. Il fomenta une conspiration dans Mégare pour se faire déclarer protecteur de la ville; les Athéniens le prévinrent. Phocion entra dans la place et en releva les longs murs (343).

Cette tentative manquée, il courut à une autre, d'un côté opposé; il intervint en Épire, en faveur de son beau-frère, Alexandre, conquit pour lui trois villes à moitié grecques, qui refusaient de lui obéir; et, pour son compte, chercha à s'emparer d'Ambracie, dont la prise lui eût donné l'Acarnanie. Là il eût trouvé, pour entrer dans le Péloponnèse, la route qu'Athènes venait de lui fermer à Mégare. Elle lui ferma celle-ci encore. Une troupe d'Athéniens se jeta dans Ambracie, et Démosthène vint enflammer le courage des Acarnanes et des Achéens. Une surprise tentée en même temps par les Athéniens sur Magnésie, en Thessalie, rappela Philippe de l'Épire.

Ainsi les deux adversaires, sans oser se prendre corps à corps, s'attaquaient de loin. Cet état n'était ni la paix ni la guerre; Philippe s'en plaignit et envoya à Athènes Pithon, dont l'éloquence égalait presque celle de Démosthène. L'orateur Hégésippos répondit; son discours amenait nécessairement pour conclusion la guerre : « Mais c'est la guerre que tu demandes, s'écria un mécontent à l'orateur qui descendait de la tribune. — Oui, par Jupiter! répondit-il, et je demande de plus des deuils, des enterrements publics, des éloges funèbres, tout ce qui nous fera vivre libres et repoussera de nos têtes le joug macédonien. » Malheureusement cette fois, au lieu d'agir, les Athéniens se mirent à faire le procès à Eschine et à Philocratès, d'après les dénonciations de Démosthène, et malgré tous ses efforts pour tourner leur esprit vers les objets véritablement grands (343).

Opérations de Philippe en Thrace, devant Périnthe et Byzance (342-339).

Tandis qu'ils perdaient ainsi un temps précieux, Philippe construisait dans ses ports des arsenaux, des navires, et

faisait dans l'intérieur de la Thrace une expédition qui lui soumit une partie de ce pays. Il y fonda, avec des Grecs enlevés aux villes de la côte, plusieurs colonies. Une d'elles, qu'il peupla de malfaiteurs, à défaut de colons volontaires, prit son nom, qu'elle garde encore. Ces établissements, dans le voisinage de la Chersonèse et de Byzance, menaçaient les possessions, le commerce, l'existence même d'Athènes, qui se nourrissait des blés de la Tauride et des poissons de l'Euxin. Un de ses généraux, Diopithès, était dans la Chersonèse avec une petite armée ; il fit quelques incursions sur les terres récemment conquises par Philippe, qui se plaignit à Athènes. « Les Athéniens, dit Démosthène, sont les défenseurs de la liberté grecque. Chaque coup porté à cette liberté frappe sur eux. De là leur droit de la défendre partout. » Et il revenait à la seule proposition qui pût sauver Athènes : la réforme des abus, une ligue de toute la Grèce. La moitié de son conseil fut suivie. Des ambassades partirent, et les mouvements qu'elles imprimèrent à l'opinion publique furent assez forts pour engager Philippe à suspendre ses desseins. Démosthène gagnait du temps, c'était beaucoup, comme il le remarque lui-même, dans la lutte d'une république contre un monarque (341).

Il suspendait ses desseins en Grèce, l'attention étant éveillée de ce côté-là ; mais il les poussait activement vers la Thrace, où il croyait trouver plus de facilités. Vers la fin de 341, il assiégea Sélymbrie, et, peu de temps après, la place plus importante de Périnthe sur la Propontide. Protégés par la forte position de leur ville sur une éminence que la mer baignait des deux côtés, les Périnthiens firent une opiniâtre résistance, malgré les 30 000 hommes et les innombrables machines de guerre dont Philippe les enveloppait. Mais Démosthène suit tous ses mouvements. Aux armées du roi il oppose encore sa parole, et ce qu'il a fait dans le Péloponnèse, il va le faire dans la Thrace. Il se rend à Byzance ; et détruisant à force d'éloquence une jalousie invétérée, il renoue l'alliance que la guerre sociale avait brisée ; Byzance envoie des secours à Périnthe, et les Perses, effrayés de voir les Macédoniens si près de l'Asie, lui font passer des sol-

dats, des vivres et de l'argent. Athènes, de son côté, opère une diversion puissante. Un de ses amiraux va piller les villes du golfe pagasétique et capturer des vaisseaux chargés pour la Macédoine, pendant que Phocion passe dans l'Eubée et en chasse les Macédoniens. Phocion n'était que la main qui avait exécuté. C'est Démosthène encore qui avait fait voter l'expédition, c'est à lui que le peuple en attribua le succès; il lui décerna une couronne d'or (340).

Cependant Philippe n'avançait pas devant Périnthe; il crut plus facile de prendre Byzance. Il divisa ses forces et assiégea les deux villes à la fois. En même temps il se plaignit à Athènes des dernières hostilités. Pour toute réponse, Démosthène fit renverser la colonne sur laquelle le traité avec le roi était gravé, et le peuple, animé enfin de la même ardeur que son grand orateur, arma 120 galères montées par des hoplites athéniens et commandées par Phocion. Encouragés par cette décision, les insulaires de Chios, de Rhodes et de Cos envoyèrent aussi des secours à Byzance, qui, en face de la probité de Phocion, comme devant l'éloquence de Démosthène, oublia ses rancunes et ses soupçons contre Athènes. Naguère elle avait refusé de recevoir Charès et son escadre, car c'était presque malgré ces villes qu'Athènes les secourait. Phocion fut admis dans Byzance; et Philippe, vaincu par Démosthène, s'éloigna en frémissant (339).

Comme Mégare, comme Ambracie, comme l'Eubée, Byzance et Périnthe lui échappaient. A l'est, à l'ouest, au centre, il n'éprouvait qu'humiliations et défaites; et ceux qui lui infligeaient ces affronts répétés étaient les vaincus d'Égos-Potamos! Oui, mais les restes d'un grand peuple conduits, soutenus par un grand homme.

Périnthe et Byzance firent sculpter un groupe colossal qui représentait les deux villes offrant au peuple athénien une couronne, et décrétèrent que leurs députés iraient aux quatre grands jeux de la Grèce proclamer les services d'Athènes, ainsi que leur gratitude. Sestos, Éléonte, Madytos et Alopéconnèse envoyèrent à Athènes une couronne d'or de la valeur de 60 talents, et érigèrent un autel consacré à la Reconnaissance et au peuple athénien.

Ce fut le dernier des beaux jours d'Athènes. Je me trompe, elle en aura un encore, le lendemain de Chéronée.

Bataille de Chéronée (338).

Philippe alla cacher son dépit loin de la Grèce. Il fit une expédition contre les Scythes établis entre le mont Hœmus et le Danube, mais fut battu, au retour par les Triballes, qui lui enlevèrent tout son butin; il fut même grièvement blessé. Tandis qu'il s'enfonçait dans le nord, ses amis lui préparaient en Grèce un triomphe. Eschine soulevait tout le conseil amphictyonique contre les Locriens d'Amphissa, qui osaient cultiver le territoire pour lequel les deux premières guerres sacrées s'étaient allumées. Était-il vendu à Philippe, et voulait-il lui préparer une nouvelle intervention? Démosthène le prétendit. Ce qui est certain, c'est qu'il servit à la fois la cause de l'étranger et celle du fanatisme. Quand il apporta cette nouvelle dans l'assemblée, Démosthène s'écria : « Tu apportes la guerre, Eschine, au cœur de l'Attique, une guerre sacrée. » En effet, quelque temps après, le commandement des forces amphictyoniques fut remis de nouveau à Philippe, qui entra en Phocide avec une armée. Mais tout à coup, au lieu de poursuivre l'objet de la guerre, il se jeta sur Élatée, qui commandait les défilés par où l'on va en Béotie, se mit à la fortifier, et envoya demander aux Thébains de s'unir à lui ou de lui ouvrir passage pour entrer dans l'Attique (339).

L'effrayante nouvelle arriva de nuit à Athènes. Aussitôt les magistrats font sonner la trompette par toutes les rues; les habitants se lèvent, et, à la pointe du jour, se trouvent réunis aux Pnyx. » Ils produisirent un de ceux qui avaient apporté la nouvelle, et dès qu'il eut parlé, le silence et la terreur planèrent sur l'assemblée. Aucun des orateurs habituels n'osa prendre la parole; malgré les proclamations répétées du héraut, personne ne se leva. Enfin, la foule porta ses regards sur Démosthène; il monta à la tribune, exhorta le peuple à ne pas perdre courage, et conseilla d'envoyer sur-le-champ des députés à Thèbes, pour inviter

les Béotiens à faire cause commune et à combattre ensemble pour la défense de la liberté. » Il voulait aussi qu'on mît en mouvement toutes les forces d'Athènes, et ces forces étaient considérables, grâce à deux mesures qu'il proposa, et dont l'une était une victoire sur un vieil abus: il fit suspendre tous les travaux publics, et employer à la guerre l'argent qui leur était consacré, et qu'auparavant on eût ajouté au *théoricon*. En outre, on avait sous la main une armée, déjà réunie, de 10 000 mercenaires.

Les députés partirent en toute hâte. Les Thébains avaient quelques griefs contre Philippe. Il leur avait enlevé Échios sur le golfe Maliaque, et leur avait refusé Nicée, la clef des Thermopyles, enfin sa puissante amitié les effrayait. Une ambassade macédonienne était déjà dans la ville, et rappelait les services du roi, le sort de ceux qui soutenaient la guerre contre l'autorité sacrée des amphictyons. Mais Démosthène, de son souffle puissant, alluma leurs courages, les enflamma d'une noble ardeur, et répandit sur toutes les autres considérations de si épaisses ténèbres, que, bannissant crainte, prudence, reconnaissance même, ils s'abandonnèrent à l'enthousiasme du devoir. Cette œuvre de l'éloquence parut si éclatante, si prodigieuse, que Philippe envoya sur-le-champ des hérauts demander la paix; que la Grèce entière se dressa, l'œil fixé sur l'avenir; que, non-seulement les généraux athéniens, mais les chefs de la Béotie, suivaient les ordres de Démosthène, devenu à Thèbes, non moins que dans Athènes, l'âme de toutes les assemblées populaires.

Divers engagements, heureux pour les alliés, précédèrent l'action générale; celle-ci fut assez longtemps retardée pour que les Spartiates eussent pu se lever et accourir sur ce dernier champ de bataille de la liberté; ils n'y vinrent même pas, comme à Marathon, trop tard. Sauf quelques hommes de Corinthe, et peut-être de l'Achaïe, Athènes et Thèbes restèrent seules. L'armée grecque, commandée par Charès et Lysiclès, était bien inférieure par le talent des généraux, mais au moins égale en nombre à celle de Philippe, qui comptait 30 000 hommes d'infanterie et 2000 chevaux. Démosthène, malgré ses quarante-huit ans, servait à pied

parmi les hoplites. La bataille se livra près de Chéronée. Alexandre était à l'une des ailes opposées aux Thébains; Philippe à l'autre, en face des Athéniens. Au centre des deux armées étaient les mercenaires. Alexandre fut le premier qui entama les lignes ennemies par son impétueuse valeur. On dit que Philippe laissa les Athéniens épuiser leur fougue et se débander à la poursuite des ennemis, que leur premier choc avait rompus, qu'alors il fondit d'une hauteur sur leurs lignes en désordre, et les mit en déroute. Déjà, à l'autre aile, le bataillon sacré des Thébains était exterminé à son poste, jusqu'au dernier soldat. Mille Athéniens furent tués; deux mille faits prisonniers, et parmi eux Démade; le reste prit la fuite; Démosthène fut au nombre de ces derniers. La perte des Thébains n'est pas connue, mais dut être considérable. Le bataillon sacré resta tout entier sur le champ de bataille. « On ne grava point, dit Pausanias, d'épitaphe sur leur tombeau, car la fortune les avait trahis, mais on le surmonta d'un lion, en souvenir de leur courage. » Sous ce tombeau des vaincus de Chéronée était ensevelie à jamais la liberté de la Grèce.

Athènes, en apprenant ce désastre, s'éleva à la hauteur du péril. Sur la proposition d'Hypéridès, on donna la liberté aux esclaves, le titre de citoyen aux métèques qui s'armeraient; on rappela les bannis, on prit 10 talents dans le trésor pour réparer les murs; Démosthène à lui seul en fournit 3. Les timides songeaient à fuir; un décret assimila l'émigration à la trahison, et plusieurs furent exécutés pour ce lâche abandon de la patrie en deuil. Lysiclès, l'incapable général, fut mis à mort. Était-ce une victime immolée à la colère du peuple? L'incapacité, dans un certain poste, et portée à un certain degré, devient crime. Ce fut l'intègre Lycurgue qui l'accusa. « Tu commandais l'armée, et mille citoyens ont péri; et deux mille ont été faits prisonniers; et un trophée s'élève contre la république; et la Grèce entière est esclave! Tous ces malheurs sont arrivés quand tu guidais nos soldats; et tu oses vivre, tu oses voir la lumière du soleil, te présenter sur la place publique, toi monument de honte et d'opprobre pour la patrie! »

Rome, après Cannes, parut plus grande: elle sortit tout entière au-devant de Varron; l'intérêt de la défense exigeait cette magnanimité. Athènes du moins l'eut pour Démosthène. Malgré les clameurs élevées contre l'homme qui avait tant contribué à cette guerre malheureuse, elle lui conserva sa confiance, et le chargea de l'oraison funèbre des guerriers. « Non, s'écria l'orateur, justifiant à la fois et lui-même et Athènes, dans une explosion d'éloquence, non, Athéniens, vous n'avez pas failli en courant à la mort pour le salut et la liberté de la Grèce! Non, j'en jure par vos ancêtres tombés à Marathon, à Salamine, à Platées! » Donnons aussi une place, dans ces souvenirs, à un rhéteur qui fut un jour citoyen: le vieil Isocrate, encore plein de santé, malgré ses 98 ans, se laissa mourir de faim ; son éternelle illusion sur les bonnes intentions de Philippe venait de s'évanouir. La réalité le tua.

Philippe fut digne d'Athènes. On rapporte que le soir de Chéronée, célébrant avec ses amis cette grande victoire, il ajouta l'ivresse du vin à celle de la joie, et vint, la tête couronnée de fleurs, insulter aux captifs. « Eh quoi, lui dit Démade, la fortune t'a donné le rôle d'Agamemnon, et tu joues celui de Thersite! » Rappelé à sa dignité par cette flatterie courageuse, il foule aux pieds ses couronnes; et, redevenu lui-même, le politique à la fois généreux et habile, il délivra tous les prisonniers d'Athènes, sans rançon, brûla ses morts et lui renvoya honorablement leurs restes, par une ambassade chargée d'offrir à Athènes des conditions de paix qu'elle ne pouvait espérer. Philippe lui laissait la Chersonèse, Lemnos, Imbros et Samos, et lui donnait Oropos, qu'il ôtait aux Thébains. Ceux-ci, bien plus durement traités, durent payer la rançon de leurs captifs et de leurs morts, recevoir une garnison macédonienne dans la Cadmée, renoncer à toute domination sur la Béotie, où Orchomène et Platées se relevèrent, et rappeler leurs bannis, qui furent laissés maîtres du gouvernement.

Dans ce traitement contraire, infligé aux deux peuples, il y avait de la haine pour cette ville, naguère sauvée par Philippe, maintenant hostile, pour ce lourd génie béotien qui, n'ayant rien donné à la Grèce, n'avait rien à prétendre;

il y avait aussi une affection involontaire pour cet autre peuple artiste, éloquent et brave, pour cette cité, son infatigable ennemie, mais où se donnait la consécration de la gloire. Philippe craignait-il les lenteurs d'un long siége, les risques de quelque beau désespoir, les retards pour sa grande entreprise? Sa pensée pesait un peu tout cela, sans doute, et il sentait bien qu'Athènes, avec sa flotte intacte, n'était point à sa merci. Mais voyons le meilleur côté. Il était tout-puissant, il fut généreux.

Cette grande entreprise, que maintenant il voulait accomplir, ce n'était rien moins que la conquête de la Perse. De Chéronée il se rendit à Corinthe, où il convoqua les députés de toute la Grèce. Il leur exposa ses projets; il demanda leur concours. On le nomma généralissime, et on détermina le contingent à fournir par chaque cité. Avant de retourner dans ses États, il voulut montrer sa puissance dans le Péloponnèse et humilier les Spartiates; il ravagea la Laconie, et agrandit, à ses dépens, les territoires de Messène, de Mégalopolis, de Tégée et d'Argos. Il n'eut pas besoin d'aller dans l'ouest. Les Acarnanes chassèrent d'eux-mêmes les ennemis de Philippe, et Ambracie reçut une garnison macédonienne. Byzance enfin sollicita son alliance (338).

L'année suivante se passa en querelles domestiques et en préparatifs. Philippe expédia même un corps d'armée en Asie, sous Parménion et Attale. C'est alors sans doute que commencèrent les relations de la Perse et de Démosthène.

Le grand orateur n'avait pas attendu l'or du barbare pour se décider sur la politique à suivre. Il ne vendit ni son éloquence ni son patriotisme. On lui offrait un moyen d'aider sa cause, celle d'Athènes et de la Grèce, il l'accepta. La Perse n'était plus à craindre, la Macédoine l'était beaucoup; les subsides de l'une servirent contre l'autre, comme de nos jours l'or anglais servit contre Napoléon. Si la France, qui en a tant souffert, a le droit de trouver ce moyen de guerre peu honorable, personne au moins n'a le droit d'accuser Démosthène de vénalité.

Les préparatifs de Philippe à peu près terminés, il con-

sulta la Pythie sur le succès de l'expédition. L'oracle répondit : « La victime est couronnée, l'autel est prêt, le sacrificateur attend. » Dans cette réponse il lut la ruine des Perses, mais ce jour-là la Pythie ne *philippisait* pas : c'était lui la victime désignée.

Par des fêtes magnifiques, de splendides festins, des jeux, des combats de chants, auxquels il invita tous ses amis grecs, Philippe célébra à la fois son prochain départ, et le mariage de sa fille Cléopâtre avec Alexandre, roi d'Épire, son beau-frère. Un nombreux concours d'assistants se trouva réuni de toutes parts dans la ville d'Égées, en Macédoine. Durant le banquet royal, un tragédien célèbre récita, sur l'invitation du roi, des vers qui disaient : « Vous dont l'âme est plus haute que la zone éthérée, et qui, avec orgueil, regardez l'immense étendue de vos domaines, vous qui bâtissez palais sur palais, et croyez que votre vie ne finira pas, voici la mort qui, d'un pas rapide s'approche, et va jeter dans les ténèbres vos œuvres et vos longues espérances. » Et Philippe applaudissait; il lisait dans ces vers, non sa sentence, mais le destin dont il croyait la Perse menacée (Diod., XVI, 92).

Au milieu de ces fêtes des couronnes d'or furent offertes à Philippe par les principaux convives et les principales villes. Athènes même en envoya une avec ce décret : « Si quelqu'un conspire contre la vie de Philippe, et vient chercher refuge à Athènes, il sera livré au roi. » Quand le banquet royal fut terminé, les jeux étaient remis au jour suivant, la foule courut au théâtre; la nuit durait encore. Dès que le jour se montra, on vit s'avancer une pompe religieuse : c'étaient les images des douze dieux, travaillées par les plus habiles artistes, et parées des plus riches ornements; à leur suite, venait une treizième statue, celle de Philippe lui-même, placée sur un trône comme celle des autres dieux, au rang desquels on le montrait, assis et présent à leur conseil. Lorsque Philippe arriva, vêtu de blanc, il ordonna à ses gardes de se tenir à distance, voulant ainsi faire voir à tous qu'il se fiait à l'affection des Grecs, mais presque aussitôt un meurtrier, caché dans les couloirs du théâtre, avec

une épée celte sous ses vêtements, s'élance derrière lui, le frappe entre les côtes, et l'étend mort à ses pieds. C'était Pausanias, noble macédonien, qui, peu auparavant, lui avait demandé en vain justice d'un outrage. Selon d'autres, il était l'instrument des Perses ou des Athéniens. Enfin on a aussi accusé Olympias. Philippe, adoptant l'usage oriental de la polygamie, qui commençait à s'introduire en Grèce, venait d'épouser Cléopâtre, fille d'Attale, l'un de ses généraux; la fière Olympias, pleine de ressentiment, s'était retirée quelque temps à la cour de son frère, le roi d'Épire; son fils Alexandre, que la disgrâce maternelle atteignait, l'avait accompagnée, et les soupçons se sont étendus jusqu'à lui. Son caractère les repousse. Philippe n'avait que quarante-sept ans.



Dressé par A. Vuillemin.

EMPIRE D'ALEXANDRE

Librairie de L. Hachette & Cie

CHAPITRE XVII.

ALEXANDRE (336-323).

Préliminaires de l'expédition en Asie; destruction de Thèbes (336-334). — Batailles du Granique et d'Issus (334-333). — Siége de Tyr (332); fondation d'Alexandrie (331). — Bataille d'Arbèles (331); mort de Darius; prise d'armes en Grèce (330). — Campagnes dans la Bactriane et la Sogdiane (330-327); mort de Philotas, de Clitus (328), de Callisthène (327). — Campagnes dans l'Inde (327-325). — Retour à Babylone; Néarque; projets d'Alexandre; sa mort (325-323).

Préliminaires de l'expédition en Asie; destruction de Thèbes (336-334).

« On dit que Philippe étant à Samothrace, dans sa première jeunesse, y fut initié aux mystères, avec Olympias, alors enfant, et orpheline de père et de mère. Il en devint épris, et plus tard ayant obtenu le consentement d'Arymbas, frère de cette princesse, il l'épousa. La nuit qui précéda celle de leur entrée dans la chambre nuptiale, Olympias songea qu'à la suite d'un grand coup de tonnerre, la foudre était tombée sur elle et avait allumé un grand feu, qui, après s'être divisé en plusieurs traits de flamme, se dissipa promptement. » Ce prodige serait bien l'image de la vie d'Alexandre, et de cette puissance qui devait s'élever si vite, éblouir le monde, et sitôt disparaître. On disait encore que Jupiter était le vrai père d'Alexandre, déjà d'ailleurs descendant des dieux et des héros, d'Hercule, par Caranos, et d'Achille, par Olympias. Il vint au monde le 19 juillet 356, le jour même où le temple de Diane, à Éphèse, fut brûlé par Érostrate.

Alexandre avait ce que les Grecs regardaient comme un don des dieux, la beauté : ses yeux étaient doux et limpides, sa peau très-blanche et relevée au visage et à la poitrine par

un vif incarnat; il inclinait légèrement la tête sur l'épaule gauche. Les grands traits de son caractère se montrèrent dès l'enfance dans les petites choses. Il était encore dans les mains de son premier précepteur, Léonidas, parent de sa mère, qui l'élevait dans les sévères habitudes des Spartiates, lorsqu'un jour, sacrifiant aux dieux, il jeta l'encens à pleine poignée. « Attendez, lui dit le parcimonieux mentor, attendez pour faire de telles offrandes, que vous soyez maître du pays où croît l'encens. » Plus tard, maître de l'Asie, Alexandre envoya à Léonidas 100 talents pesant d'aromates, en l'invitant à ne plus être chiche envers les dieux. Quand on amena à la cour l'indomptable Bucéphale, que lui seul put réduire, il émerveilla tellement ceux qui furent témoins de son audace, que Philippe le saisit dans ses bras et dit : « Cherche un autre royaume, ô mon fils, le mien n'est déjà plus assez grand pour toi. » Les dispositions héroïques de son âme impétueuse et bouillante furent singulièrement favorisées par un autre précepteur, l'Arcananien Lysimachos, qui lui donna le goût d'Homère et se comparait lui-même à Phœnix, Philippe à Pélée, et Alexandre à Achille. Achille devint le modèle de celui qui devait le surpasser de beaucoup. Comme lui, Alexandre excellait à la course et dans les exercices du corps. Mais quand on lui demandait s'il disputerait le prix à Olympie : « Oui, dit-il, si pour rivaux j'y devais trouver des rois. » Comme Achille, il jouait de la lyre, il jouait même de tous les instruments, sauf la flûte; il savait par cœur l'*Illiade* et une partie de l'*Odyssée*. Pindare et Stésichore étaient, avec Homère, ses poëtes favoris.

Mais le principal maître d'Alexandre fut Aristote, de Stagire, le plus pratique, le plus savant et le plus profond des philosophes de l'antiquité. Il cultiva chez son élève des dispositions sérieuses qui ne manquaient pas, car, encore enfant, Alexandre avait étonné des ambassadeurs persans en les questionnant sur les routes, les distances, les forces de l'empire du grand roi. Aristote lui enseigna sans doute beaucoup de sciences, la politique, dit-on, la morale, l'éloquence qui ne s'enseigne pas, mais se règle. Médecin lui-même, il lui inspira pour la mé-

decine tant de goût, qu'Alexandre écrivit sur cet art et quelquefois le pratiqua. On ajoute qu'il l'initia à ses plus profondes spéculations ; et lorsqu'il lui annonça un jour qu'il venait de les publier, Alexandre, qui voulait en toutes choses être au-dessus des autres hommes, lui reprocha de n'avoir pas réservé pour eux seuls les mystères de la science.

Je ne sais tout ce qu'Aristote apprit à son royal disciple, car Alexandre ne fut que durant trois ou quatre années son élève et le quitta avant dix-sept ans. Mais ce dont je suis sûr, c'est que le philosophe agrandit et éleva son esprit, qu'il lui ouvrit des horizons immenses, qu'il augmenta en lui la soif des grandes choses, dans la paix comme dans la guerre. Le philosophe, qui voulait tout savoir et tout régler, fut le digne maître du roi qui voulut tout conquérir pour tout renouveler. Pourtant quand nous verrons Alexandre concevoir de si hautes et si libérales pensées pour l'ordonnance de son empire, nous nous souviendrons quel était pour Aristote l'idéal d'un État : un petit nombre de citoyens servis par des esclaves. Ici l'élève est plus grand que le maître.

Quand Philippe mourut, en 336, Alexandre, à peine âgé de vingt ans, avait déjà fait ses preuves, trois années auparavant, comme régent du royaume, pendant une expédition de son père contre les Scythes. Les circonstances de son avénement étaient des plus difficiles. A l'intérieur et à l'extérieur, tout l'édifice de Philippe chancelait. Mais Alexandre avait pour lui les soldats charmés de sa brillante valeur, le peuple gagné par ses largesses et mieux que tout cela son génie.

Son premier soin fut de se débarrasser des complices réels ou supposés de Pausanias. On enveloppa aussi Amyntas, ce fils de Perdiccas à qui Philippe avait pris la couronne, dans un complot, et il fut mis à mort. Aussitôt que Philippe était tombé, Olympias s'était vengée de ses affronts sur Cléopâtre et son fils. Elle tua l'enfant dans les bras de sa mère, et força celle-ci à se pendre. Un oncle de Cléopâtre commandait un corps macédonien en Asie. Alexandre le fera assas-

siner. Ces exécutions étaient des garanties pour le nouveau roi, mais plusieurs aussi d'atroces injustices. Alexandre oubliera ainsi quelquefois Alexandre, pour montrer le roi asiatique.

Cependant la Grèce s'agitait: Athènes, et dans Athènes Démosthène avaient donné le signal. Le grand orateur était en deuil de sa fille morte depuis sept jours, quand un courrier secret lui annonça le meurtre de Philippe. Aussitôt il prend des vêtements blancs, se couronne de fleurs, et court annoncer aux Cinq-Cents que les dieux lui ont révélé par un songe la mort du Macédonien. Bientôt la nouvelle se confirme, et Démosthène, malgré Phocion, fait décerner une couronne à l'assassin. C'étaient deux mauvaises choses à la fois, une ruse inutile, et une offense à la moralité publique qui, pour n'avoir été que trop souvent imitée, n'en fait pas moins tort à sa mémoire. Aussitôt des émissaires partent d'Athènes. Démosthène sème l'or et la révolte. Sparte, Argos, l'Arcadie, l'Élide rejettent la suprématie macédonienne. Thèbes renverse son gouvernement oligarchique et attaque la Cadmée; les Étoliens offrent des secours à ceux que Philippe a bannis de l'Acarnanie; les Ambraciotes chassent les garnisons macédoniennes, et Démosthène négocie la révolte du général qui commandait l'armée envoyée par Philippe en Asie, Attale.

Au milieu de cette effervescence, Alexandre paraît et déconcerte tout par sa rapidité. Une armée formidable le suit. Il gagne les Thessaliens, réunit aux Thermopyles les amphictyons qui reconnaissent sa suprématie, promet aux Ambraciotes l'autonomie, et se montre tout à coup sous les murs de Thèbes, qui se tait frappée d'effroi. Athènes elle-même lui députe des ambassadeurs, parmi lesquels Démosthène, qui, soit crainte, soit pudeur, ne s'avance pas au delà du Cithéron. Enfin Alexandre convoque à Corinthe l'assemblée générale de la Hellade, et se fait nommer chef suprême des Grecs, dans la guerre contre les Perses. Quant à Attale, il l'avait fait assassiner (336).

Un homme étonna cependant le jeune victorieux. A Corinthe, Alexandre alla voir Diogène. « Que veux-tu de moi?

demanda-t-il au philosophe. — Que tu t'ôtes de mon soleil. » On dit que le roi s'écria : « Si je n'étais Alexandre je voudrais être Diogène. » Il n'y a que deux moyens, en effet, d'être au-dessus de la fortune, par le dédain ou la force, et le premier est le plus sûr.

En quelques semaines, Alexandre avait tout pacifié au sud de son empire; mais au nord les peuples barbares remuaient. Il court de ce coté, arrive en dix jours au pied de l'Hémos, qu'il franchit, malgré la résistance des Thraces indépendants, et bat complétement les Triballes, dont les débris s'enfuient dans l'île de Peucé, sur le Danube, où, malgré quelques vaisseaux qu'il avait fait venir de Byzance, il ne peut les forcer. Mais il passe audacieusement ce grand fleuve, détruit la capitale des Gètes, et reçoit les ambassades de plusieurs peuples barbares de ces régions. Il vint jusqu'à des Celtes, voisins du golfe Adriatique. « Que craignez-vous? leur demanda le jeune conquérant, qui attendait un hommage à sa valeur. — Que le ciel ne tombe, dirent-ils. — Les Celtes sont fiers, » répliqua Alexandre, et il leur donna le titre d'alliés et d'amis. Il s'éloigne alors des rives du Danube, où il a répandu le respect de son nom, et va le porter à l'ouest chez les Illyriens, tribus vaillantes, mais barbares, qui firent avant le combat un horrible sacrifice de trois jeunes gens, de trois jeunes filles et de trois béliers noirs.

Alexandre venait de faire le tour de ses États, en battant sur son passage les peuples environnants. Il apprend tout à coup que, sur le bruit mensonger de sa mort chez les barbares, les bannis sont rentrés dans Thèbes et qu'ils ont surpris et égorgé les deux chefs de la garnison macédonienne.

En treize jours il arrive en Béotie avec 33 000 hommes dont beaucoup de Thraces et de Gètes. « Démosthène m'appelait un enfant, quand j'étais chez les Triballes, dit Alexandre, et jeune homme quand j'arrivai en Thessalie; je lui montrerai sous les murs d'Athènes que je suis un homme. » Il chercha pourtant à éviter l'effusion du sang, et laissa aux Thébains le temps de revenir à la soumission. Ils répondirent par une sortie qui fut sanglante pour les Macédoniens, et

par une proclamation où ils appelaient à eux « tout homme qui voudrait, avec l'aide du grand roi, travailler à rendre la liberté aux Grecs et à renverser le tyran de la patrie. » Quoiqu'ils n'eussent point reçu les secours qu'Athènes leur avait votés sur la proposition de Démosthène, ni ceux de l'Élide et de l'Arcadie, qui s'arrêtèrent à l'isthme de Corinthe, ils présentèrent la bataille aux Macédoniens en avant de leurs murs. La lutte fut acharnée et longtemps indécise.

Mais Alexandre aperçut une petite porte laissée sans gardes, et lança de ce côté Perdiccas avec une troupe d'élite. A la vue de leur ville ouverte à l'ennemi, les Thébains rentrèrent précipitamment: mais la garnison de la Cadmée fit une sortie, et ils furent enveloppés. Il n'y avait plus à combattre pour vaincre, ni même pour se sauver; du moins ils moururent en gens de cœur. Aucun ne demanda quartier. Pendant tout le jour on tua. Plus de 6000 Thébains périrent; 30 000 furent pris. Le butin fut immense.

Thèbes allait avoir le sort qu'elle avait infligé à Platées, qu'elle avait demandé pour Athènes. Elle n'avait pas de grand et noble souvenir qui pût la sauver. Dans le conseil des alliés on n'en rappela qu'un, c'est qu'elle avait été mise jadis au ban de la Grèce, pour son alliance impie avec Xerxès. Le décret suivant fut rendu : « La ville de Thèbes sera détruite de fond en comble, les captifs seront vendus à l'enchère, les fugitifs seront arrêtés partout où on les trouvera, et aucun Grec ne pourra recevoir un Thébain sous son toit. Orchomène et Platées seront rebâties. » En conséquence de ce décret, fruit d'une haine séculaire, plutôt que de la récente victoire, Alexandre fit raser la ville : il n'excepta que la maison de Pindare, et la Cadmée, où il mit garnison. Il vendit aux enchères les captifs, dont le prix s'éleva à 440 talents d'argent (2 495 000 fr., ce qui donne 83 fr. seulement pour le prix de chacun), enfin il partagea le territoire entre les alliés. Orchomène et Platées se relevèrent, sans doute avec les décombres mêmes de leur rivale abattue.

Cette terrible exécution jeta l'effroi dans la Grèce, et de toutes parts affluèrent les marques de soumission et de repentir. Athènes elle-même envoya féliciter le terrible con-

quérant sur son heureux retour. Alexandre, en réponse, demanda que neuf de ses ennemis lui fussent livrés. Cette proscription est, pour les patriotes qu'elle frappait, un titre d'honneur. Leurs noms méritent d'être conservés : c'étaient Démosthène, Lycurgue, Hypéridès, Polyeucte, Charès, Charidêmos, Ephialtès, Diotimos et Méroclès. Les Athéniens hésitaient en face de cette lâcheté, et Démosthène leur contait la fable du loup qui demandait aux brebis de lui livrer leurs chiens. L'honnête Phocion le conseillait, et exhortait les victimes à se dévouer pour le salut public. Ajoutons, pour son excuse, qu'il eût fait lui-même, et sans hésiter, ce qu'il demandait aux autres. Démade leva la difficulté par un décret habilement rédigé, qui renfermait à la fois la résolution de ne pas livrer les orateurs, et la promesse de les punir, suivant la rigueur des lois, s'ils étaient jugés coupables. Lui-même fut chargé de le faire agréer par Alexandre. L'heure de la colère était passée ; le roi trouvait même déjà qu'il y avait eu assez de sang versé à Thèbes. Démade réussit, et obtint même pour Athènes la permission de recevoir les Thébains fugitifs.

Bien sûr désormais de la Grèce, Alexandre revint en Macédoine. Il y rassembla le conseil des chefs de son armée, pour les consulter sur l'expédition d'Asie, ou plutôt pour leur exposer ses projets et ses plans. Il les enflamma par ses discours, et, la guerre étant résolue, il offrit de magnifiques sacrifices aux dieux, dans la ville de Dion ou dans celle d'Egées, et célébra des jeux scéniques en l'honneur de Jupiter et des Muses, selon les rites institués anciennement par Archélaos. Des repas splendides, donnés aux généraux de l'armée et aux envoyés de la Grèce, des fêtes magnifiques à l'armée tout entière, précédèrent le départ de l'expédition et les longues fatigues que tous ensemble allaient partager.

Batailles du Granique et d'Issus (334-333.)

L'empire qu'Alexandre allait attaquer était depuis bien longtemps près de sa ruine. La retraite des Dix-Mille avait

révélé sa faiblesse, et depuis cette expédition, que de secousses, sans parler de l'entreprise d'Agésilas, avaient ébranlé cet empire caduc! Ce fut en premier lieu la révolte d'Evagoras, qui se rendit indépendant à Salamine, en Cypre, s'allia avec les rebelles d'Égypte, et résista aux forces du grand roi, même après que celui-ci, par le traité d'Antalcidas, eut fait accepter des Grecs ses titres à la possession de Cypre. Battu d'abord, Évagoras se releva, grâce aux divisions des satrapes qui commandaient l'armée ennemie, et se fit, au bout de dix ans, reconnaître comme prince souverain (376). Tout l'empire avait encore une fois lutté contre une seule ville, et avait échoué.

Une autre guerre, celle d'Égypte, ne finit pas mieux. Cette province, révoltée depuis l'an 414, avait ses rois particuliers. En 346 régnait Acoris; Artaxerxès le fit attaquer en même temps qu'Évagoras. Menacé de nouveau en 377, Acoris prit l'athénien Chabrias à sa solde. Sur les plaintes du roi, Athènes rappela Chabrias, et Pharnabaze, chargé de réduire l'Égypte avec 200 000 hommes et 20 000 Grecs auxiliaires, obtint qu'Iphicrate vînt commander sous lui. Le général athénien était déjà arrivé, que les 200 000 hommes n'étaient pas encore réunis : « Quoi! dit-il à Pharnabaze, vos paroles et vos actions sont-elles si peu d'accord? — Je suis maître de mes paroles, répondit le satrape, mais mes actions dépendent du roi. » Souvent ainsi les ordres inintelligents et despotiques de la cour paralysaient l'action des généraux. Le retard qu'avaient éprouvé les levées fit échouer l'expédition.

En 362, ce fut l'Asie Mineure presque entière qui, à son tour, faillit se détacher de l'empire. Une ligue se forma entre les satrapes de Phrygie, de Mysie, de Lydie, de Cappadoce, et Mausole, prince de Carie. Ils voulaient profiter de la vieillesse d'Artaxerxès et des troubles du palais pour se rendre indépendants. La Phénicie aussi remua, et toute la moitié occidentale de l'empire sembla perdue. La trahison rompit le lien des coalisés; mais Datame, satrape de Cappadoce, se défendit longtemps, et ne succomba que sous le poignard d'un assassin. La fin du règne d'Artaxerxès fut

troublée par des conspirations domestiques et des assassinats. Ochus, son fils, monté, par cette voie, sur le trône en 358, fit périr ses 118 frères et tous ceux de ses parents qui lui portaient ombrage. Il eut à combattre une ligue des petits rois phéniciens d'Arados, de Tyr et de Sidon; cette ligue fut dissoute par la trahison, et Sidon se brûla elle-même pour échapper à la cruauté du vainqueur, qui n'y trouva que 40 000 cadavres. Cypre aussi succomba; et, pour achever cette reconstruction de l'empire, Ochus attaqua l'Égypte, où Agésilas avait fait roi Nectanébos. Il prit à son service 9000 Grecs de Thèbes, d'Argos et d'Asie Mineure. Nectanébos en avait 20 000. Placés en face les uns des autres, dans ces querelles étrangères, les mercenaires s'entendaient et s'épargnaient, comme les condottières italiens du quinzième siècle, et les guerres étaient sans fin, à moins que l'or ne décidât la victoire, en décidant la défection d'une de ces troupes vers l'autre. Ochus, plus heureux que ses prédécesseurs, réduisit l'Égypte, mais il blessa profondément ses sentiments religieux, en pillant les sépultures et les temples. Il devint si odieux, même aux Perses, que l'eunuque Bagoas l'empoisonna et mit à sa place le plus jeune fils du roi, Arsès. Au bout de trois ans, Arsès périt de la même main, avec tous ses frères, et Bagoas éleva au trône Codoman, petit-neveu d'Artaxercès II, qui prit le nom de Darius. Ces derniers événements se passaient vers le temps de la mort de Philippe de Macédoine. Darius mit fin à ces meurtres, en faisant boire à Bagoas le poison que ce meurtrier de rois lui avait fait à son tour préparer.

Ce rapide tableau montre l'empire des Perses mal joint dans ses parties, rempli de peuples indifférents à son sort; ébranlé au centre par les meurtres et les intrigues, aux extrémités par les révoltes; livré à un despotisme violent et odieux, aux caprices des mercenaires qu'il prend à sa solde, aux rivalités des satrapes, dont beaucoup sont héréditaires, ne se soutenant enfin contre tant de secousses et de causes de déchirement, que par les divisions de ses ennemis, les trahisons suscitées chez eux, les assassinats, ou l'emploi temporaire de soldats achetés en Grèce. La puissance qui

allait attaquer cet empire ne donnait aucune prise à ces moyens odieux, et avait le pouvoir d'entraver beaucoup, sinon d'empêcher les levées de Grecs mercenaires : aussi devait-elle être facilement victorieuse.

Au commencement du printemps de l'année 334, Alexandre partit de Pella. Il arriva en vingt jours à Sestos. Parménion fut chargé de faire passer le détroit aux troupes sur 160 trirèmes et des bâtiments de transport. Elles se composaient, en infanterie, de 12 000 Macédoniens, 7000 alliés et 5000 étrangers soldés, tous sous le commandement de Parménion ; cette infanterie régulière était suivie de 5000 Odryses, Triballes ou Illyriens, et de 1000 archers agrianes : en tout 30 000 fantassins. La cavalerie comptait 4500 chevaux, savoir : 1500 Macédoniens, sous les ordres de Philotas, fils de Parménion, 1500 Thessaliens, 600 cavaliers fournis par les alliés de la Grèce, et 900 coureurs thraces ou péoniens. Alexandre laissait en Europe 12 000 hommes d'infanterie et 1500 chevaux sous les ordres d'Antipater. Il avait distribué à ses amis tous ses biens : « Et que gardez-vous donc ? lui disait Perdiccas. — L'espérance ! »

Pendant la traversée, il immola un taureau, et fit, avec une coupe d'or, des libations à Neptune et aux Néréides. Arrivé à portée de la côte, il y lança son javelot, qui s'y planta, en signe de prise de possession, et sauta le premier à terre. Ce lieu était voisin des ruines de Troie ; il s'y rendit, sacrifia à Pallas, et suspendit ses armes dans le temple de la déesse ; en échange, il prit celles qu'on y avait consacrées ; et, dans les batailles, quelques-uns de ses gardes les portèrent toujours devant lui. Il sacrifia aussi à Priam pour apaiser le ressentiment de son ombre contre la race de Néoptolème, à laquelle il appartenait. C'est ainsi qu'on le verra partout honorant les dieux indigènes, consultant les oracles et pratiquant les cérémonies de tous les cultes. Chez le disciple d'Aristote, était-ce croyance ou politique ? L'une et l'autre à la fois. Ici, c'était surtout un hommage rendu par sa vive et poétique imagination, pleine des souvenirs d'Homère, aux brillantes fictions de la mythologie grecque. Alexandre couronna le tombeau d'Achille, et Éphestion celui de Patrocle. « Heu-

reux Achille, s'écria le prince, d'avoir eu Homère pour chantre de ta gloire! »

L'armée persique était réunie derrière le Granique, petit fleuve de la Troade, qui se jette dans la Propontide, à l'ouest de Cyzique. Dans le conseil des généraux, Memnon, de Rhodes, avait proposé de faire un désert devant Alexandre, et de le harceler sans relâche, mais sans livrer de bataille. « Je ne souffrirai point, s'était écrié Arsitès, satrape de Phrygie, que l'on brûle une seule habitation du pays où je commande. » Le conseil du Rhodien était bon, mais impraticable. Les Perses ne pouvaient tout détruire et reculer toujours. Les soldats d'Alexandre ont d'ailleurs montré que le désert ne les effrayait pas. Il est vrai qu'au moment où ils le franchirent si allègrement, ils avaient derrière eux trois victoires, et devant eux une immense espérance.

Les Perses avaient, selon Arrien, 20 000 chevaux et presque autant d'étrangers à leur solde, qui composaient la meilleure part de leur infanterie; selon Diodore, 10 000 cavaliers et 100 000 fantassins. La cavalerie était rangée le long du cours d'eau, et l'infanterie, en arrière, sur une éminence. Alexandre se jeta des premiers dans le fleuve, à la tête d'un corps d'élite. Cette avant-garde engage, en abordant, une lutte sanglante. Elle est d'abord repoussée à cause de la nature du terrain escarpé et glissant. Dans un choc, la lance d'Alexandre se rompt; il veut prendre celle de son écuyer Arès : « Cherchez-en d'autres, » dit Arès en lui montrant le tronçon de la sienne, avec lequel il faisait encore des prodiges. Le Corinthien Démarate, un des hétaires, donne la sienne à Alexandre. Il court aussitôt à Mithridate, gendre de Darius, et le renverse d'une blessure au visage. Un Perse lui décharge sur la tête un violent coup de cimeterre que le casque amortit: Alexandre le perce d'outre en outre. Un autre allait le frapper par derrière, et levait déjà le bras: Clitus le lui coupe d'un seul coup près de l'épaule. Cependant les Macédoniens passaient le fleuve en foule, et rejoignaient Alexandre. Les Perses, enfoncés par la cavalerie, percés par les hommes de trait qui étaient mêlés dans ses rangs, commencèrent à fuir. Dès que leur centre plia, les

deux ailes étant déjà renversées, la déroute de cette première ligne fut complète; Alexandre poussa aussitôt vers l'infanterie, restée à son poste. La phalange et la cavalerie chargèrent à la fois : en peu de moments tout fut tué, il n'échappa que ceux qui se cachèrent sous les cadavres; 2000 tombèrent vivants au pouvoir du vainqueur....

« Du côté des Macédoniens il périt, dans le premier choc, 25 hétaires. Alexandre leur fit élever à Dion des statues d'airain de la main de Lysippe. Le reste de sa cavalerie ne perdit guère plus de 60 hommes, et l'infanterie 30. Alexandre les fit ensevelir avec leurs armes, et exempta leurs pères et leurs enfants de tout impôt. Il eut le plus grand soin des blessés : les visitant tous, examinant les plaies de chacun, et leur donnant toute liberté de l'entretenir de leurs exploits. Il accorda aussi les derniers honneurs aux généraux perses, même à ceux des Grecs à leur solde qui avaient péri; mais il fit mettre aux fers les mercenaires pris vivants, et les envoya en Macédoine pour être esclaves, parce que, désobéissant aux lois de la patrie, ils s'étaient réunis aux barbares contre les Grecs. Il offrit à Athènes 300 trophées des dépouilles des Perses, pour être consacrés dans le temple de Minerve, avec cette inscription : « *Sur les barbares de l'Asie, Alexandre et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens.* »

Le roi mit aussitôt la main sur la Phrygie, sans aggraver l'impôt de la province, et marcha vers le sud. En Lydie, il rendit à Sardes et au pays entier leurs vieilles lois. A Éphèse, il remplaça l'oligarchie par la démocratie, et donna au temple de Diane, pour qu'on l'achevât, le tribut que les Éphésiens payaient aux barbares, puis il sacrifia à la déesse ainsi vengée. Plus tard il offrit de se charger de cette dépense, à condition que son nom serait gravé sur le temple, comme celui du fondateur; les Éphésiens refusèrent. Cependant des corps détachés allaient recevoir la soumission des villes d'Ionie, d'Éolide, et celle de Magnésie et de Tralles, rétablissant partout les constitutions libres, et remettant le tribut payé aux Perses, par respect pour le nom hellénique, mais aussi pour gagner l'utile alliance des Grecs asiatiques.

A partir d'Ephèse, Alexandre longea la côte. La première ville qui l'arrêta fut Milet. Il en fit le siége. Son amiral se plaça avec 160 vaisseaux à l'entrée du port pour couper aux habitants toute communication avec une flotte de 400 navires, qui s'efforça en vain de le déloger. Grâce à cette mesure et à la vivacité des attaques, la ville fut bientôt prise.

Malgré les services que sa flotte venait de lui rendre, il renonça à s'en servir davantage, soit manque de fonds, soit qu'il ne voulût pas diviser ses forces. Il ne conserva que quelques navires pour le transport des machines de guerre, et particulièrement 20 vaisseaux fournis, comme auxiliaires, par les Athéniens.

Memnon s'était jeté dans Halicarnasse, en Carie. Il s'y défendit avec opiniâtreté, et ne l'abandonna qu'en la livrant aux flammes. L'hiver approchant, Alexandre renvoya en Macédoine tous ses soldats nouveaux mariés, pour revenir au printemps, avec ceux qu'aurait gagnés le récit de leurs exploits, des richesses de l'Asie, de la libéralité du conquérant. La Lycie, la Pamphylie successivement soumises, il remonta vers le nord par la Pisidie, jusqu'à la petite Phrygie, pour établir sa domination dans le centre de la péninsule et son influence dans les satrapies du nord-est. A Gordion, il trancha d'un coup d'épée le célèbre nœud gordien, et se vanta d'avoir accompli l'oracle qui promettait l'empire de l'Asie à qui saurait le dénouer (333). De là il redescendit par Ancyre et la Cappadoce, jusqu'au Taurus, qu'il franchit, et pénétra en Cilicie. Il avait donc traversé trois fois, du nord au sud et du sud au nord, cette large péninsule de l'Asie Mineure, de manière à n'y laisser aucun foyer de résistance.

Cependant des dangers sérieux le menaçaient encore sur ses derrières. Les Perses conservaient l'empire de la mer, et Memnon, à la tête de leur flotte, voulait débarquer en Grèce et reporter la guerre chez les agresseurs. Il commença par agir sur les îles pour avoir des points d'appui, s'empara de Chios, soumit presque tout Lesbos, et mit le siége devant Mitylène; il allait s'en rendre maître, quand une maladie l'emporta. L'empire perdit avec lui son seul soutien. Ses

successeurs prirent bien Mitylène, Ténédos et Cos, mais s'arrêtèrent là. Darius, qui n'avait pas défendu l'Asie Mineure, s'était avancé pour couvrir la Syrie, à la tête de 400 000 hommes d'infanterie et de 100 000 cavaliers. Il s'était établi d'abord dans les vastes plaines de Sochos, à deux jours de marche des montagnes, puis, comme il ne vit pas venir Alexandre, se persuadant que son approche seule avait effrayé le Macédonien, il s'avança, par les portes Amaniques, jusqu'au golfe d'Issus, dans un lieu coupé de défilés, incommode à sa cavalerie et à son immense armée.

Alexandre avait été arrêté à Tarse par une maladie qui compromit sa vie et faillit changer le sort du monde. Tout échauffé et couvert de sueur, il s'était jeté imprudemment dans les froides eaux du Cydnus, et bientôt on désespéra de sa vie. Un Acarnane, le médecin Philippe, osa seul tenter de le sauver, en lui préparant un breuvage qui devait agir violemment. Alexandre reçut au même moment une lettre de Parménion, qui l'avertissait de se méfier du médecin, vendu aux Perses. Darius avait récemment promis en échange de la vie du roi, 1000 talents à un des généraux et le trône de Macédoine. Le complot avait été découvert, un autre pouvait être ourdi. Alexandre n'en voulut rien croire, et, d'une main, présentant à Philippe la lettre qui l'accusait, de l'autre, il porta la coupe à ses lèvres, et la vida d'un trait, montrant ainsi, avec un courage plus rare que celui du champ de bataille, sa confiance en ses amis et sa foi dans la vertu.

Rendu à la santé, il courut, en soumettant la Cilicie, au-devant de Darius, et le rencontra à l'endroit où le petit fleuve Pinaros se jette dans le golfe d'Issus. C'est là que se livra la bataille qui porte ce nom. Darius appuya son aile droite au rivage de la mer, et y porta presque toute sa cavalerie. Sur sa gauche, il fit passer le fleuve à 30 000 hommes de cavalerie et 20 000 de trait, dans le dessein de tourner l'armée ennemie. Au centre, il défendit, par des palissades, les points les plus abordables du fleuve, et il opposa à la phalange macédonienne, 30 000 Grecs et 60 000 Carduques

pesamment armés. Le reste de ses troupes forma en arrière une masse épaisse et inutile. Alexandre appuya aussi son aile gauche au fleuve, sa droite aux montagnes, de manière à déborder la gauche ennemie, et s'avança lentement, de peur qu'une marche trop rapide ne jetât du désordre dans sa phalange. Parvenus à la portée du trait, ceux qui l'entouraient, et lui-même, à la tête de l'aile droite, coururent à toute bride vers le fleuve, pour en venir aux mains plus tôt, et se garantir ainsi des flèches. L'ennemi céda bien vite; mais, dans ce mouvement précipité, une partie seulement de la phalange suivit le roi; le reste rompit ses rangs au passage du fleuve. Les Grecs, à la solde de Darius, saisirent ce moment pour tomber sur la phalange entr'ouverte. Le combat fut acharné. Ptolémée, fils de Séleucus, et 120 Macédoniens de distinction y furent tués. Pendant cette lutte au bord du fleuve, l'aile droite avait renversé tout ce qui était devant elle; elle se tourna alors contre les Grecs, les prit de flanc, et en fit un horrible carnage. La cavalerie perse avait elle-même passé le fleuve, et était tombée à bride abattue sur les Thessaliens. Elle combattit vaillamment, jusqu'à ce qu'elle vît son infanterie et les Grecs taillés en pièces. Alors la déroute fut générale; et comme cette immense multitude se précipita à la fois vers les défilés, il en périt une foule, écrasés sous les pieds des chevaux.

« Dès que Darius avait vu son aile gauche enfoncée, il s'était sauvé sur un char qu'il ne quitta point, tant qu'il courut à travers la plaine. Arrivé dans des gorges difficiles, il abandonna son bouclier, sa robe de pourpre, son arc même, et s'enfuit à cheval. La nuit qui survint le déroba à l'ardente poursuite du vainqueur, entre les mains duquel son char tomba. Alexandre l'eût pris lui-même, si, avant de courir aux fuyards, il n'eût attendu prudemment le rétablissement de sa phalange ébranlée, la défaite des Grecs et la déroute de la cavalerie perse. On évalue à 100 000 le nombre des morts; on traversa, en effet, des ravins qui avaient été comblés par les cadavres (29 novembre 333).

« Dans le camp de Darius, on trouva sa mère, sa femme, sa sœur, son fils jeune encore, deux de ses filles, quelques

femmes des principaux de son armée, et seulement 3000 talents; le trésor royal avec tous les bagages ayant été conduit à Damas. Parménion, aussitôt envoyé dans cette ville, les y saisit. Le lendemain, Alexandre, quoique souffrant d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, visita les blessés, ordonna l'inhumation des morts, avec pompe, en présence de son armée rangée en bataille, dans le plus grand appareil, et fit l'éloge des actions héroïques dont il avait été témoin, ou que la voix générale de l'armée publiait. Chacun de ceux qui s'étaient distingués reçut des largesses selon son mérite et son rang; Balacros, un des gardes, fut nommé satrape de Cilicie....

« Quelques historiens rapportent qu'après la poursuite, Alexandre étant entré dans la tente de Darius, qu'on lui avait réservée, entendit des cris de femmes et des gémissements sortir des appartements voisins. Il demande pourquoi ces cris, et quelles sont ces femmes. On lui répond que la mère de Darius, la reine et ses enfants, apprenant que l'arc du roi, son bouclier et son manteau sont au pouvoir du vainqueur, ne doutent plus de sa mort et le pleurent. Il leur envoie aussitôt un des hétaires, pour leur annoncer que Darius est vivant, et qu'Alexandre ne possède que les dépouilles laissées sur son char. L'envoyé ajoute qu'Alexandre leur conserve les honneurs, l'état et le nom de reines, attendu qu'il n'a point entrepris la guerre contre Darius par haine personnelle, mais pour lui disputer l'empire de l'Asie. Le lendemain, Alexandre entra dans l'appartement des femmes, accompagné du seul Éphestion. La mère de Darius, ne sachant quel était le roi, car nulle marque ne le distinguait, et frappée du port majestueux d'Éphestion, se prosterna devant celui-ci. Avertie de sa méprise par ceux qui l'entouraient, elle reculait confuse, lorsque le roi lui dit : « Vous ne vous êtes point trompée; celui-là est aussi Alexandre. » (Arrien.)

Alexandre avait trouvé parmi les prisonniers faits à Damas deux députés de Thèbes, un d'Athènes et un de Sparte. Il pardonna aux trois premiers et les renvoya. Quant à l'ambassadeur spartiate, il le tint quelque temps en prison.

Siége de Tyr (332); fondation d'Alexandrie (331).

Tandis que Darius fuyait par Thapsaque, de l'autre côté de l'Euphrate, Alexandre s'avançait, le long des côtes, en Phénicie, dont toutes les villes ouvrirent leurs portes. Tyr seul, tout en sollicitant la paix et une alliance, refusa de laisser entrer un seul Macédonien, pas même Alexandre, pour sacrifier à Hercule. Le vainqueur d'Issus était peu disposé à recevoir des conditions. Il lui importait d'avoir Tyr en sa puissance ; il l'attaqua. Ce siége était chose difficile, car la ville se trouvait sur un rocher, à quelque distance de la côte. Il fallut construire un môle, pour joindre l'îlot au continent. Les Tyriens harcelèrent sans relâche les travailleurs, et brûlèrent deux tours de bois élevées pour les protéger. Mais, grâce aux vaisseaux qu'Alexandre rassembla de tous côtés, il réussit à achever le môle qui subsiste encore. La ville fut alors bloquée par ses deux ports; et ses murs, de cent pieds de haut, s'écroulèrent sous les coups des machines. La brèche livra passage à une armée irritée de cette résistance de sept mois : 8000 Tyriens furent égorgés; il n'y eut d'épargnés que le roi Azémilcos, les principaux de la ville et quelques Carthaginois venus pour sacrifier à Hercule. Les autres furent vendus comme esclaves, au nombre de 30 000. Alors « Alexandre sacrifia à Hercule; la pompe fut conduite par les troupes sous les armes; la flotte même y prit part. On célébra des jeux gymniques dans le temple, à l'éclat de mille flambeaux portés par les coureurs. La catapulte qui avait ouvert la brèche fut dédiée au dieu. » (Arrien.)

Avant le siége de Tyr, Darius avait écrit au roi de Macédoine, lui reprochant son injuste agression et réclamant sa famille. Alexandre avait répondu par une énumération des griefs de la Grèce. Il ajoutait que, si Darius voulait se livrer à lui, il éprouverait sa générosité, recevrait de ses mains toute sa famille, et obtiendrait aussitôt tout ce qu'il pourrait demander; mais que lui, Alexandre, entendait être traité comme le maître de l'Asie, dans toutes les lettres que Darius

lui enverrait. Pendant le siége, le grand roi sentant bien la portée du nouveau coup que sa puissance allait recevoir, offrit à Alexandre 10 000 talents pour la rançon des siens, l'empire de tout le pays, entre la mer Égée et l'Euphrate, enfin son alliance et la main de sa fille. Parménion était d'avis d'accepter ces propositions : « Je le ferais, disait-il, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, reprit le roi, si j'étais Parménion. » Et il répondit qu'il ne devait point y avoir deux maîtres pas plus qu'il n'y avait deux soleils.

Après de tels messages, il ne restait qu'à combattre. Alexandre pourtant ne daigna pas se tourner encore contre son adversaire. Avec une admirable persévérance, il continua son plan habile. Les côtes de la Palestine et l'Égypte n'étaient pas conquises, il voulut les soumettre avant de pénétrer dans la haute Asie ; pour ne rien laisser d'incertain derrière soi, et achever de fermer aux Perses l'accès de la mer et à leur or l'accès de la Grèce (332). La forte place de Gaza fut prise après trois ou quatre mois de siége. Ici se placent les anecdotes des historiens romanciers. Quinte Curce raconte qu'Alexandre ayant fait prisonnier Bétis, gouverneur de la ville, lui fit passer une courroie dans les talons et le traîna sept fois autour des murs pour imiter Achille. Ce conte n'est point plus digne de foi que le récit de l'historien juif Josèphe, qui montre Alexandre se détournant de sa route pour visiter Jérusalem, s'inclinant devant le grand prêtre Jadduah, et se reconnaissant dans les prophéties de Daniel, qui promettaient l'empire de l'Asie à un homme de l'Occident. On le voit cependant peu après sacrifier au bœuf Apis, et, dans toutes les occasions, rendre aux cultes et aux prêtres indigènes des hommages que ceux-ci prennent pour eux, et que lui ne rend réellement qu'à sa propre ambition, ou à la divinité qu'il adore, dans toutes ses manifestations nationales, toujours la même pour lui, sous les formes les plus diverses.

L'Égypte, si maltraitée par les rois de Perse, se soumit sur-le-champ. Alexandre entra à Péluse, à Memphis, et descendit le Nil jusqu'au petit village de Racotis, près de la bouche de Canope et du lac Maréotis. C'est là qu'il jeta les

fondements d'Alexandrie, l'heureuse rivale de Tyr, le futur entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident, le lieu de rencontre de toutes les doctrines et de tous les cultes. Il traça lui-même l'enceinte et les rues qui devaient se couper à angles droits, pour mieux recevoir le souffle rafraîchissant des vents étésiens. Il voulait en faire une ville moitié grecque et moitié égyptienne, qui servît de lien aux deux peuples; il y fit construire des temples aux divinités des deux pays.

Les meilleures nouvelles arrivaient de la Grèce. Les îles de Chios, de Cos et de Lesbos étaient revenues à l'alliance macédonienne: les forces maritimes des Perses n'existaient plus ou étaient entre ses mains. Alexandre était donc bien le maître incontesté de la moitié occidentale de l'empire, et pouvait, sans crainte, s'enfoncer maintenant au cœur de l'Asie. Avant d'en prendre le chemin, il jugea bon d'aller conquérir un oracle fameux, et de réclamer une apothéose dont il se ferait un nouvel instrument de victoires. Il l'alla chercher à travers les sables de l'Afrique, jusqu'au temple d'Ammon, où le prêtre le salua du nom de fils de Jupiter. Cyrène, qui, par cette marche vers l'ouest, pouvait se croire menacée, fit porter au roi des promesses d'obéissance.

Bataille d'Arbèles (331); mort de Darius; prise d'armes en Grèce (330).

Ce fut seulement alors qu'Alexandre se mit à la poursuite de Darius, et se résolut à attaquer l'empire au cœur. Il laissa en Égypte deux satrapes égyptiens pour que l'administration y fût nationale, et des forces militaires sous des chefs macédoniens, pour qu'une révolte fût impossible. Il retourna à Tyr, y célébra avec pompe des jeux scéniques accompagnés de sacrifices; et traversant la Cœlésyrie, arriva à Thapsaque sur l'Euphrate, qu'il franchit à la fin d'août 331. Il faisait ainsi un grand tour pour éviter les déserts de l'Arabie. Au delà du fleuve, il évita également de descendre droit sur Babylone, comme avait fait le jeune Cyrus. Il prit par le nord-est de la Mésopotamie, pour n'avoir à parcourir qu'un pays bien arrosé

et abondant en vivres et en fourrages. Le passage du Tigre ne fut pas plus disputé que celui de l'Euphrate. Alexandre rencontra enfin l'immense armée persique, 1 000 000 de fantassins et 40 000 ou, selon Diodore, 200 000 cavaliers, à 110 kilomètres de la ville d'Arbèles, dans la vaste plaine de Gaugamèle, dont le grand roi avait eu soin de faire niveler le sol pour faciliter les évolutions de ses 200 chars de guerre, de sa cavalerie et de ses éléphants.

Alexandre avait reçu quelques renforts. Son armée comptait 40 000 hommes d'infanterie et 7000 de cavalerie. Le soir venu, les feux innombrables des barbares firent ressortir plus encore la disproportion des forces. Parménion proposait d'attaquer de nuit et par surprise. Le roi rejeta cet avis comme indigne de lui. La prudence même lui conseillait de ne point commettre aux ténèbres, et dans des lieux mal connus, le succès d'une action décisive.

C'est le 2 octobre 331 que se livra la bataille. Au matin de cette journée, on eut grand'peine à réveiller Alexandre, qui, tout entier aux préparatifs de l'action du lendemain, n'avait pu s'endormir qu'à l'aurore. Les deux armées se rangèrent. La phalange était au centre. Darius lui opposa, comme à Issus, les mercenaires grecs. Derrière sa ligne de bataille, Alexandre en disposa une seconde, qui devait se porter partout où les Perses tenteraient de tourner les Macédoniens. « Darius prit bravement position en face du roi de Macédoine. Alexandre appuya d'abord sur sa droite; les Perses répondirent à ce mouvement en faisant déborder leur aile gauche. Mais cette marche des Grecs allait les faire sortir du terrain aplani par les Perses. Darius accéléra le mouvement de son aile gauche et essaya d'envelopper par sa cavalerie la droite de l'ennemi. Alexandre fit charger ces cavaliers scythes et bactriens, dont les chevaux mêmes étaient bardés de fer. Ils plièrent; d'autres, accourus à leur secours, les ramenèrent au combat. Il fallut un vigoureux effort pour les rompre. A ce moment, Darius lança ses chars armés de faulx contre la phalange; les Macédoniens avaient été prévenus de la manière dont ils devaient les combattre. Dès que les chars s'ébranlèrent, les Agriens et les frondeurs

firent pleuvoir sur les conducteurs et sur les chevaux une grêle de traits qui les arrêtèrent. Quelques-uns pourtant traversèrent les rangs, qui s'étaient ouverts à leur passage, et furent pris, sans avoir fait aucun mal, par les Hypaspistes et les palefreniers.

« Darius ébranla alors toute son armée. Alexandre avança à la tête de l'aile droite, et ordonna à Arétès de se porter avec sa cavalerie légère contre la cavalerie ennemie prête à le tourner. Une charge à fond d'Arétès entr'ouvrit les rangs des barbares; Alexandre le suivit et formant le coin avec la cavalerie des hétaires et la phalange, pénétra au milieu de l'ennemi. La mêlée dura peu; Darius lui-même recula en face de cette troupe serrée, profonde, partout hérissée de fer, et prit la fuite quand il vit sa cavalerie en déroute.

« Cependant, au centre, la ligne des Grecs avait été forcée par une partie de la cavalerie indienne et persique qui s'était fait jour jusqu'aux bagages. Le désordre fut là un moment extrême, car les prisonniers se tournèrent contre ceux qui les gardaient. Mais la seconde ligne fit volte-face, et, prenant les Perses à dos, en tua une partie, embarrassée dans les bagages, et chassa le reste. A la gauche, l'aile droite de Darius avait enveloppé les Grecs et prenait Parménion en flanc. Ce général envoya prévenir Alexandre du danger qu'il courait; le roi se porta vivement, à la tête des hétaires, sur l'aile droite des barbares. Dans ce mouvement, il tomba sur une colonne épaisse de Parthes, d'Indiens et des Perses les plus braves, qui se retiraient en faisant bonne contenance. Le choc fut terrible, car ses cavaliers étaient tous pris s'ils ne s'ouvraient un chemin. Soixante hétaires périrent; Éphestion fut blessé. Les Macédoniens à la fin l'emportèrent. Des cavaliers perses il n'échappa que ceux qui se firent jour à travers les rangs. Quand Alexandre arriva à l'aile gauche, la cavalerie thessalienne avait rétabli les affaires. Sa présence étant inutile, il laissa Parménion s'emparer du camp des barbares, et ramasser le butin, tandis qu'il se remettait à la poursuite de Darius. Il ne s'arrêta qu'à la nuit; après quelques instants de repos donné à la troupe qui le suivait, il reprit la route d'Arbèles, où il es-

pérait surprendre Darius, et y arriva le lendemain. Le roi en était déjà parti, y laissant ses trésors, son char et ses armes. En deux jours, Alexandre avait livré une grande bataille et parcouru 600 stades. Dans le combat, il n'avait perdu que cent hommes et environ 1000 chevaux tués par l'ennemi ou morts de fatigue. Plus de la moitié de cette perte tomba sur la cavalerie des hétaires. Du côté des barbares, on compta, dit-on, 300 000 morts, le nombre des prisonniers fut encore plus considérable. » (Arrien.)

Darius avait échappé encore une fois aux vainqueurs; Alexandre le laissant fuir se hâta du moins de mettre la main sur les capitales de l'empire et sur les trésors qu'elles renfermaient. Quand il approcha de Babylone, les prêtres, les magistrats, les habitants sortirent à sa rencontre, les mains chargées d'offrandes. Il s'entretint avec les mages, sacrifia à Bel, et releva son temple ainsi que tous ceux que Xerxès avait détruits. A Suses il trouva 40 000 talents en lingots, 9000 en numéraire, et les statues d'Harmodios et d'Aristogiton, qu'il renvoya aux Athéniens. 15 000 Macédoniens, Thraces ou Péloponnésiens vinrent ici le rejoindre et combler les vides faits dans son armée, moins par le fer ennemi que par les garnisons qu'il laissait sur sa route. Entre Suses et Persépolis, il eut à combattre la population belliqueuse des Uxiens, dont le grand roi ne passait les montagnes qu'en payant tribut. Alexandre franchit de vive force les Portes persiques, où Ariobarzane l'attendait avec 40 000 hommes, et détruisit cette armée. La route de Persépolis lui était ouverte.

Cette ville, métropole de l'empire, « était alors, dit Diodore, la plus riche de toutes les cités que le soleil éclaire. » A leur approche, les Macédoniens rencontrèrent une foule de Grecs asiatiques qui avaient été relégués dans ce lointain exil, après avoir été affreusement mutilés : cette vue enflamma leur colère. Alexandre abandonna Persépolis au pillage; pour son butin, à lui, il prit 120 000 talents (près de 630 millions de francs), dépôt des revenus accumulés de l'empire. Dans la nuit qui suivit, l'orgie augmenta les ruines faites par le pillage; on vit Alexandre, entraîné par la

courtisane athénienne Thaïs, incendier de ses propres mains le palais des rois, pour venger la Grèce de l'incendie de ses monuments, pendant les guerres médiques. Pourtant la ville ne fut pas détruite, comme le dit Quinte Curce, puisqu'on voit, peu de temps après la mort du conquérant, le satrape Peuceste y sacrifier aux mânes de Philippe et d'Alexandre. Quand il atteignit Pasargades, la ville sainte des Achéménides, où se faisait le couronnement des rois, et où était conservé le tombeau de Cyrus, il se garda de tout outrage. Babylone, Suses et Persépolis occupées, Alexandre n'avait plus rien à faire au sud de l'empire, il se remit sur les traces de Darius, remonta vers Ecbatane, et atteignit cette ville huit jours après que Darius en était parti. Là il congédia ceux des Grecs alliés qui voulurent retourner dans leur patrie; outre leur solde et leur butin, ils emportèrent 2000 talents qu'Alexandre leur donna.

Autant le conquérant avait montré de dédain pour le roi fugitif tant qu'il avait eu à prendre ses capitales et ses trésors, autant il montra d'ardente activité à le poursuivre quand il n'y eut plus que lui à saisir. En onze jours il fit 480 kilomètres, et atteignit Rhagées, à quelque distance des Portes caspiennes. Darius venait de les franchir. Il fallait désespérer de l'atteindre; mais deux serviteurs du roi vinrent annoncer que Bessus, satrape de la Bactriane, avait enchaîné Darius et le traînait à sa suite. Alexandre reprend aussitôt la poursuite, marche trois jours et trois nuits sans s'arrêter, et le quatrième jour, avec 500 de ses meilleurs soldats, montés sur ce qui lui restait de chevaux valides, il atteint les Perses, non loin d'Hécatompylos. A sa vue, l'épouvante les disperse, et il se trouve en face de Darius, mais de Darius égorgé. Bessus, n'ayant pu décider le roi à fuir avec lui, avait laissé sur la route son cadavre percé de coups. Alexandre lui fit de royales funérailles. Là encore beaucoup de Grecs le quittèrent. Chaque cavalier reçut une gratification d'un talent, chaque fantassin le dixième de cette somme; mais il la tripla pour ceux qui consentirent à rester.

Vers le même temps avaient lieu en Grèce des événements qui lui ôtaient la crainte de perdre son patrimoine, tandis

qu'il gagnait un empire. C'est à Chéronée que les Spartiates auraient dû venir; ce qu'ils n'avaient pas fait en face de Philippe, ils le tentèrent quand ils virent son fils engagé au fond de l'Asie. Ils avaient refusé de reconnaître le congrès de Corinthe, et tenaient toujours des députés auprès de Darius. Une défaite d'un général macédonien par les Scythes du Danube, qui lui tuèrent 30 000 hommes, et la révolte du gouverneur de la Thrace les décidèrent à profiter des embarras d'Antipater. Leur roi Agis vint assiéger Mégalopolis avec 20 000 fantassins et 2000 chevaux. Athènes, malgré Démosthène, ne répondit pas à cet appel; disons à sa décharge qu'elle était tenue de deux côtés en échec, par la garnison macédonienne de la Cadmée et les flottes d'Alexandre, maintenant maîtresses de la mer.

Antipater fit face à tout; il arrangea les affaires de Thrace, et accourut encore à temps avec 40 000 hommes pour sauver Mégalopolis. Agis fut tué avec 5 ou 6000 des siens. Le congrès, assemblé à Corinthe, condamna les Achéens et les Étoliens à une amende de 120 talents envers Mégalopolis; quant à Sparte, elle dut livrer 50 otages et envoyer des députés à Alexandre, pour recevoir ses conditions. Comme Agis, qui, blessé, s'était un instant relevé, et, appuyé sur un genou, avait combattu encore jusqu'au coup mortel, la Grèce retombait frappée à mort aux pieds des Macédoniens.

Campagnes dans la Bactriane et la Sogdiane (330-327); mort de Philotas (330), de Clitus (328), de Callisthène (327).

Bessus pouvait établir un centre de résistance dans la Sogdiane et la Bactriane, où il avait pris le titre de roi. Alexandre était bien résolu à ne pas lui laisser le temps de s'y fortifier. Dès qu'il eut dompté les Mardes et les Hyrcaniens, peuples belliqueux des régions montagneuses qui bordent par le sud la mer Caspienne, il courut à lui et soumit, en passant, la Parthiène et l'Arie, où il fonda une Alexandrie qui, sous le nom de Hérat, est restée un des plus grands marchés de l'Orient. Un complice de Bessus gouvernait la Drangiane et l'Arachosie; il le chassa et se le fit livrer par les Indiens. Une tragédie ici l'arrêta : Philotas, fils

de Parménion, reçut l'avis d'un complot formé contre la vie d'Alexandre; pendant trois jours il garda ce secret, qu'un autre transmit au roi, au moment où le coup allait être frappé. Ce retard inexplicable, une lettre obscure de Parménion, les propos pleins d'amertume et les sarcasmes que Philotas répandait depuis longtemps contre le roi, firent croire à sa complicité. Alexandre l'accusa lui-même devant l'armée. Mis à la torture, il fit des aveux que la douleur peut-être arrachait : l'armée le lapida. Plusieurs de ses amis, tous officiers de haut rang, périrent avec lui. Ce qu'il y eut de plus odieux dans cette lugubre et ténébreuse affaire, ce fut le meurtre du vieux Parménion : il gardait à Ecbatane, à trente journées de là, d'immenses trésors; on craignit une révolte; un messager, monté sur un dromadaire, traversa en onze jours le désert; il lui portait une fausse lettre de son fils, et l'égorgea pendant qu'il la lisait (330).

De Prophthasia, théâtre de ces tristes scènes, Alexandre gagna les défilés du Paropamisus (*Hindoo-Kuh*), qui le séparait de la Bactriane, laissant derrière lui deux autres Alexandrie, dont l'une est encore aujourd'hui florissante et garde le nom de son fondateur, Candahar. Une révolte des Ariens ne l'arrêta pas; il envoya contre eux un détachement et entra en Bactriane.

Les grandes plaines de l'Asie centrale étaient dès lors bien loin derrière Alexandre. Les pays où il était parvenu étaient hérissés de montagnes et coupés de ravins. Au lieu de ces masses incohérentes et confuses des plaines d'Arbèles, les ennemis qu'il rencontrait maintenant étaient des montagnards, ici, comme partout, énergiques et braves, d'autant plus redoutables qu'ils défendaient leur pays. Aux grandes batailles succèdent les combats, les siéges, les luttes contre la nature aussi bien que contre les hommes. Bessus avait fait le désert devant l'armée envahissante, qui eut d'abord beaucoup à souffrir. Cependant, Aornos, « l'imprenable, » Bactres même, furent prises, l'Oxus fut traversé, et Spitamène lui livra Bessus, qu'Alexandre fit battre de verges à la vue de toute l'armée, puis mutiler, et qu'il abandonna enfin aux cruelles vengeances des parents de Darius.

Après la Bactriane, la Sogdiane subit le joug, et les vainqueurs occupèrent sa capitale, Maracanda. Mais Alexandre ne s'y arrêta pas; il poussa jusqu'à l'Iaxarte, qu'il franchit, et au delà duquel il battit les Scythes. Dans les mêmes lieux, et sur les bords de ce fleuve, il jeta une Alexandrie nouvelle (Khojend ?) : ce fut le point le plus avancé qu'il atteignit vers le nord.

Une révolte de Spitamène le rappela au sud; un corps de son armée avait été détruit par le satrape, qui échappa à sa poursuite. Alexandre punit la province de ce soulèvement, auquel elle était peut-être restée étrangère, par d'affreux ravages (329). Le mouvement eut, l'année suivante, encore plus d'étendue; Python fut enlevé avec sa troupe par Spitamène; mais la prise en un jour du roc Sogdien, forteresse fameuse dans ce pays, effraya quelques-uns des révoltés. A la sommation d'Alexandre, le gouverneur avait répondu : « As-tu des ailes ? » et il semblait qu'il en fallût pour atteindre l'inaccessible citadelle. Le roi promit 10 talents au premier qui toucherait les murs, et une petite troupe escalada le roc à pic.

Dans la forteresse, Alexandre trouva la famille d'un seigneur perse dont la fille, Roxane, était d'une incomparable beauté. La politique du conquérant était d'unir les deux peuples; dans les villes qu'il fondait, il mêlait toujours des Grecs aux indigènes. Il donna lui-même l'exemple de cette fusion des deux races, en épousant Roxane. Le père, flatté d'un tel honneur, accourut faire sa soumission, qui entraîna celle d'une partie de la province. Pour mieux en assurer le repos, il chargea Éphestion d'y fonder douze villes qui servissent de rempart contre les incursions des Scythes, pendant que lui-même fouillait tous les coins de la Sogdiane, n'y laissant ni une forteresse fermée contre lui, ni un ennemi en armes. Une surprise que tenta encore Spitamène lui devint fatale. Il fut battu, et les Massagètes, à l'approche des Macédoniens, sauvèrent leurs tribus du pillage en envoyant au conquérant la tête du hardi partisan. Alexandre avait employé deux années à soumettre ces belliqueuses peuplades; il passa quelques mois dans la Bactriane, où plusieurs chefs

tenaient encore, et n'en partit que pour commencer son expédition contre l'Inde.

Derrière lui Alexandre laissait dans ces régions de grands, mais aussi de terribles souvenirs. Dans les déserts de l'Oxus, on l'avait vu, après une longue marche à pied, à la tête de ses troupes, mourant de soif, refuser un peu d'eau qu'un des siens avait trouvée, et la répandre à terre, parce qu'il ne pouvait la partager avec ses soldats. Dans les combats, il était au premier rang et il fut souvent blessé; il ne laissait jamais à d'autres le soin de conduire ces marches prodigieuses qui tant de fois étonnèrent l'ennemi, frappé de coups inattendus et décisifs. Dans une grande chasse, attaqué par un lion, il refusa le secours de Lysimaque, et l'abattit; mais l'armée décréta que le roi ne pourrait plus chasser à pied ni sans escorte. Sa libéralité était, comme son courage, sans bornes; et il avait au besoin autant de persévérance que d'impétueux élan. Il avait habitué les Macédoniens à ne rien regarder d'impossible. Aussi, parmi les soldats, surtout parmi les nouveaux venus, beaucoup, en voyant de si grandes choses accomplies, prêtaient l'oreille aux bruits qui couraient sur sa naissance divine, sur les réponses d'Ammon, sur ce serpent mystérieux que Philippe avait trouvé le premier jour dans la chambre nuptiale. Mais l'entourage du conquérant était plus incrédule. Ses compagnons d'enfance, ses vieux généraux, toute cette fière noblesse de Macédoine, naguère si libre avec ses rois, ne voyaient pas sans un profond dépit cette apothéose.

Quand Alexandre, après la mort de Darius, adopta les usages des Perses, ceignit le diadème, revêtit la tunique blanche et fit porter à ses favoris des robes de pourpre; quand il apprit le langage des vaincus et admit dans sa garde des jeunes gens des plus illustres familles du pays, il ne céda pas seulement au vain désir de jouer le *grand roi*, il fit une chose que la politique commandait. Mais les Macédoniens s'indignèrent de cet abandon de leurs coutumes nationales, et se montrèrent jaloux de ces Perses favorisés. Malgré son ferme et lucide esprit, Alexandre ne put trouver la limite où se seraient conciliés ses droits de conquérant de

l'Asie et les égards que la prudence lui conseillait d'avoir pour ses Macédoniens. Comme le dieu au double visage, il eût fallu qu'il jouât deux rôles à la fois, qu'il fût en même temps le grand roi pour les Perses, et qu'il restât pour ses compagnons le roi de Macédoine; position impossible, et tout entourée de soupçons et de haines. L'un s'abandonna à l'orgueil et au despotisme; les autres à l'indiscipline et à l'insolence. Déjà il avait trouvé des traîtres et des conspirateurs; il avait fait mourir Philotas et assassiner Parménion. Une scène déplorable montra, en 328, les progrès de ce double mal.

A Maracanda, pendant une fête des Dioscures, quelques-uns de ces bas personnages, devins ou sophistes, dont les flatteries nourrissaient l'orgueil du roi, s'avisèrent d'exalter Alexandre, au point de le mettre au-dessus des deux divinités et d'Hercule même. Clitus, indigné, s'écrie qu'Alexandre n'a pas tout fait à lui seul, et qu'une bonne part de la gloire appartient aux Macédoniens. Et, comme on rabaissait les actions de Philippe pour élever bien au-dessus d'elles les exploits de son fils, le vieux général ne garde plus de bornes, commence l'éloge du père, fait la satire d'Alexandre, et tendant le bras vers celui-ci : « Alexandre, lui dit-il, sans le secours de ce bras, tu périssais dès le Granique. » Ivre de vin et de colère, le roi ne se contient plus; il arrache une pique à un de ses gardes et en perce son sauveur, son ami. Dans cette généreuse nature, le repentir suivit de près. On dit que ses yeux se dessillant aussitôt, il tourna contre sa poitrine la pointe de la pique et allait s'en percer lui-même quand on l'arrêta. Pendant trois jours, il demeura dans sa tente, sanglotant, appelant Clitus, se maudissant lui-même et refusant toute nourriture.

Le sang n'en était pas moins versé, et Alexandre allait en répandre d'autre. Les Perses qui l'entouraient l'adorèrent un jour comme fils de Jupiter Ammon. Le philosophe Callisthène d'Olynthe, disciple et neveu d'Aristote, se refusa à cette humiliation. Quelque temps après, un jeune homme de la suite du roi, appelé Hermolaos, ayant reçu un outrage sanglant par l'ordre d'Alexandre, conspira contre sa vie. Le

complot découvert, Callisthène y fut impliqué, et périt avec Hermolaos et ses complices. C'était un homme de bien, une âme droite et fière, d'une vertu rigide; sa mort est une flétrissure pour Alexandre (327).

Campagnes dans l'Inde (327-325).

Dans la Sogdiane, Alexandre avait reçu une ambassade d'un prince indien, Taxile, roi du pays, entre le haut Indus et l'Hydaspe, et qui l'appelait contre un autre roi, son voisin, Porus. Alexandre laissa en Bactriane 10000 fantassins et 3500 cavaliers, pour contenir tout le pays jusqu'à l'Iaxarte. Des mêmes contrées, il tira des forces qui portèrent son armée à 120 000 hommes de pied et 15 000 chevaux. Il traversa encore une fois le Paropamisus et gagna la vallée du Cophen, où Taxile vint à sa rencontre. Tandis que Perdiccas et Éphestion descendaient le long de ce fleuve jusqu'à son confluent avec l'Indus, il alla réduire les Aspiens, les Assacéniens et les Guréens, populations belliqueuses au nord du Cophen. Cette expédition occupa le reste de l'année (327), et fut marquée par la prise d'une seconde Aornos, devant laquelle Hercule, disait-on, avait échoué. A Nysa et au mont Mérou, il crut trouver traces du passage de Bacchus, et s'en servit pour exalter le courage de ses Macédoniens. Il semblait en effet marcher sur les pas d'un dieu et d'un héros, et effacer leur gloire par la sienne. Il franchit enfin l'Indus, traversa les États de Taxile, où il vit avec quelque surprise des brahmanes livrés à leurs austérités, et arriva aux bords de l'Hydaspe, dont Porus se préparait à disputer le passage. Ce brave prince arrêta quelque temps Alexandre, et ne fut vaincu qu'après un sanglant combat. Il fut blessé lui-même et fait prisonnier. « Comment prétends-tu être traité? demanda le vainqueur. — En roi. — Je le ferai pour moi-même; à présent, que puis-je faire pour toi? Parle. — J'ai tout dit. — Je te rends le pouvoir et ton royaume, et j'y ajouterai encore. » Alexandre tint parole ; sa générosité était d'accord avec sa politique. Il ne fallait pas que Taxile restât sans rival qui le contînt. Alexandre

fonda en ces lieux deux villes : l'une appelée *Nicée*, pour rappeler sa victoire, et l'autre *Bucéphalie*, en mémoire de Bucéphale, son fidèle et vieux coursier, qui venait de mourir des blessures reçues dans le combat.

L'Hyphase est la limite extrême de l'expédition d'Alexandre. Il s'arrêta, non qu'il fût las d'aller, mais parce que ses soldats l'y forcèrent. Épuisés de fatigue, maltraités par 70 jours d'orages et de pluies continuelles, n'ayant plus que des lambeaux pour vêtements et des armes usées, ils s'effrayèrent des entreprises nouvelles où Alexandre voulait les entraîner, à travers un désert immense, contre ces Gangarides et ces Prasiens, dont le roi pouvait conduire contre eux 200 000 fantassins, 20 000 chevaux et plusieurs centaines d'éléphants. Plutôt que de passer le fleuve profond et rapide qui se trouvait devant eux, ils formèrent des groupes et murmurèrent. Alexandre convoqua aussitôt les chefs. « Nous n'avons pas loin d'ici au Gange, leur dit-il, et à la mer Orientale, qui se réunit à celle des Indes, au delà du golfe Persique, et embrasse le monde. Du golfe Persique nous remonterons jusqu'aux colonnes d'Hercule, et, soumettant l'Afrique comme l'Asie, nous prendrons les bornes du monde pour celles de notre empire.... Si je ne partageais ni vos fatigues, ni vos dangers, votre découragement aurait un motif. Vous pourriez vous plaindre d'un sort inégal, qui placerait d'un côté les peines, et de l'autre les récompenses. Mais, périls et travaux, tout est commun entre nous, et le prix est au bout de la carrière. Ce pays? il est à vous. Ces trésors? ils sont les vôtres. L'Asie soumise, je remplirai, je surpasserai vos espérances. Ceux qui voudront revoir leurs foyers, je les reconduirai moi-même ; ceux qui voudront rester, je les comblerai de présents inestimables. »

Ce discours est suivi d'un profond silence. « Que celui, dit-il, qui n'approuve pas ce dessein, parle. » Nouveau silence. Enfin un des vieux officiers, Cœnos, exprime les sentiments de tous en le suppliant de les laisser retourner en Macédoine : « là, il trouverait toute une jeunesse avide de gloire et prête à remplacer des soldats vieillis. » Ces paroles

sont reçues par d'universels applaudissements; Alexandre irrité se retire.

« Le lendemain, il réunit de nouveau le conseil des chefs: « Je ne contrains personne à me suivre; votre roi marchera « en avant; il trouvera des soldats fidèles. Que ceux qui « l'ont désiré se retirent, ils le peuvent; allez annoncer aux « Grecs que vous avez abandonné votre prince. » Il se renferme alors dans sa tente; il y reste pendant trois jours, sans parler à aucun de ses hétaires; il attend qu'une de ces révolutions, qui ne sont pas rares dans l'esprit des soldats, en change les dispositions. Mais l'armée continue de garder le silence. Néanmoins, il fait les sacrifices accoutumés pour obtenir un trajet favorable. Les auspices sont contraires. Alors, rassemblant les plus âgés et les plus intimes des hétaires: « Puisque tout me rappelle, allez annoncer à l'armée « le départ. »

« A cette nouvelle, la multitude pousse des cris de joie; ils accourent à la tente d'Alexandre et le bénissent d'être assez généreux pour ne céder qu'à l'amour de ses soldats. Il divise alors son armée en douze corps, et fait dresser par eux douze autels immenses, aussi hauts que les plus grandes tours. Ils seront un monument de ses victoires et un témoignage de sa reconnaissance envers les dieux. Ce travail achevé, il ordonne des sacrifices selon le rit grec, des jeux gymniques et équestres, range tout le pays jusqu'à l'Hyphase sous la domination de Porus et donne enfin le signal du départ.... » (Arrien.)

Alexandre s'embarqua avec une partie de son armée sur l'Hydaspe, où il avait fait rassembler 2000 bâtiments. « Monté sur son vaisseau, il prend une coupe d'or, s'avance à la proue et fait des libations dans le fleuve; il en invoque le dieu et celui de l'Acésine, qui se réunit à l'Hydaspe pour se précipiter dans l'Indus; il invoque aussi l'Indus, et, après les libations en l'honneur d'Hercule, père de sa race, d'Ammon et des autres dieux qu'il révérait, la trompette sonne et annonce le départ de la flotte » (Arrien). Le reste de l'armée suivait les rives.

En descendant l'Hydaspe, l'Acésine et l'Indus, Alexandre

recevait la soumission des peuples riverains. Quelques-uns cependant résistèrent, entre autres les Malliens et les Oxydraques. C'est au siége d'un fort des Malliens que son courage impétueux faillit lui coûter la vie. Il était parvenu le premier sur les murailles; trois de ses officiers l'y suivirent. Mais les échelles se rompirent, et Alexandre, en butte, sur le sommet du rempart, à tous les traits, se précipita seul dans l'intérieur du fort. Acculé au mur et protégé par un tronc d'arbre, il tint les ennemis à distance, tua les plus audacieux qui l'approchèrent, mais tomba enfin, atteint d'une flèche Heureusement ses trois compagnons l'avaient déjà rejoint, et le couvrirent de leurs boucliers. Cette résistance donna aux soldats le temps de franchir les murs et d'accourir en foule. Alexandre fut emporté, évanoui, dans sa tente. Longtemps ils le crurent mort, et ne se laissèrent désabuser que lorsqu'ils le virent s'avancer sur son navire, prendre terre et monter à cheval sous leurs yeux. Après une navigation heureuse sur l'Indus, mêlée de quelques combats, il atteignit l'île de Pattala, qui n'est autre que le delta formé par les bouches du grand fleuve (325).

Retour à Babylone; Néarque; projets d'Alexandre; sa mort (325-323).

Arrivé à ce terme, Alexandre reprit enfin le chemin de l'Occident. Il laissait dans ces contrées, que les maîtres de l'Asie ne visitaient pas avant lui, des traces nombreuses de son passage et de ses grandes vues de civilisation. Il avait semé sur son chemin, dans toutes les positions avantageuses, des villes où il mêlait ses soldats aux indigènes, et qui devaient, au moins plusieurs, garder quelque temps la civilisation grecque qu'il y déposait, et quelques-unes traverser les siècles pour vivre jusqu'à nous. Son projet maintenant est de retourner par terre avec le gros de son armée ; mais tandis qu'il traversera des provinces qui n'ont pas encore vu ses soldats, il veut que sa flotte, sous les ordres de Néarque, explore les côtes méridionales de son empire, et revienne de l'Indus aux bouches du Tigre. Dès que les vents le permettent. Néarque s'embarque sur cet Océan dont le flux

et le reflux, chose nouvelle pour les Grecs, les avaient d'abord étonnés. Alexandre, qui veut relier ainsi l'Euphrate et l'Indus, prépare au commerce des lieux de refuge et de ressources. Avant de quitter le delta de l'Indus, il y élève une forteresse pour s'en assurer la soumission; il creuse des puits; il construit un port, des magasins, des chantiers. A la fin d'août 325, il s'enfonce vers l'ouest, à travers le pays des Arabites et des Horites, où il laisse une nouvelle Alexandrie à Rambacia, puis il entre dans les déserts de la Gédrosie.

L'armée ne tarda pas à éprouver dans ces sables brûlants et mobiles, les plus grandes souffrances, la chaleur, la soif, la faim. On abandonna beaucoup de bêtes de somme, d'équipages, même de soldats. « L'armée, dit Strabon, fut sauvée par les dattiers qui croissaient en grand nombre dans le lit des torrents. » Alexandre partagea tous les maux que ses troupes eurent à souffrir, et il est plus grand dans ces patientes et difficiles épreuves que lorsqu'il montre, sur les champs de bataille ou dans les assauts, le courage vulgaire d'un brave soldat. Au bout de deux mois, on atteignit la Carmanie, et l'on rencontra les convois de vivres que les satrapes voisins avaient envoyés. Alors, s'il fallait en croire Diodore et Quinte Curce, aux privations succédèrent les orgies et une marche triomphale de sept jours, pendant laquelle Alexandre était porté sur un char, dans le costume de Bacchus. Arrien traite de fables ces récits.

A Pasargades, où il passa, Alexandre fit réparer le magnifique tombeau de Cyrus, qui avait été pillé. Puis, par Persépolis, il se rendit à Suses. Il y punit du dernier supplice plusieurs satrapes infidèles ou coupables d'exactions. Un d'eux, Harpalos, satrape de Babylone, n'osa l'attendre. Il s'enfuit avec 5000 talents et prit 6000 mercenaires à sa solde. Beaucoup de Grecs étaient ainsi épars en Asie, vendant au plus offrant leurs services. Alexandre défendit à ses satrapes d'avoir aucune garde de ce genre, et essaya de se rendre maître de cette force flottante, indisciplinée et dangereuse, en fondant avec ces mercenaires des colonies en Perside. Le projet ne reçut qu'un commencement d'exécution.

Malgré son exemple et ses efforts, la fusion entre les deux peuples n'avançait pas. Il avait déjà pris pour femme Roxane; il épousa encore Barsine, fille aînée de Darius. Il donna à Éphestion la main de Drypétis, sœur de Barsine, et maria, avec de riches dots, les femmes les plus distinguées de la Perse à ses principaux officiers. Plus de 90 mariages se firent ainsi en un jour, et il n'y eut qu'une seule cérémonie pour mieux resserrer les liens qui unissaient Alexandre et ses officiers. Il invita tous les soldats à suivre cet exemple, il fit des présents de noce à ceux qui épousèrent des Asiatiques : 10 000 se firent inscrire. Un spectacle inaccoutumé suivit ces fêtes splendides. Calanos, un brahmane qu'Alexandre avait ramené de l'Inde, monta sur un bûcher en présence de toute l'armée. Il avait 73 ans, et une maladie venait de le saisir. Il aima mieux faire de sa mort une fête, que de l'attendre triste et douloureuse. Il y perdait peu de jours et sa vanité y gagnait du bruit autour de son nom.

Ces mariages étaient un excellent moyen de fondre ensemble les deux peuples. Alexandre essaya la même fusion dans l'organisation de l'armée. Les satrapes lui envoyèrent un corps de 30000 jeunes Perses, qu'il appela ses épigones, et qu'il fit armer et discipliner comme les Macédoniens. Ceux-ci virent d'un œil jaloux cette troupe nouvelle. Oubliant les bienfaits d'Alexandre, qui venait encore de payer leurs dettes, 20 000 talents, avec la délicatesse d'un ami, ils se mutinent et demandent tous à partir. Alexandre, indigné, descend de son siége, et saisit treize des plus mutins au milieu de la foule qui murmure, et les livre au supplice. Puis il remonte, leur rappelle longuement tout ce qu'ils doivent de puissance, de bien-être et de gloire à Philippe et à lui-même : « Partez, ajoute-t-il; allez dire aux Grecs qu'Alexandre, abandonné par vous, s'est remis à la foi des barbares qu'il avait vaincus ! » Il rentre alors dans sa tente et refuse pendant deux jours de voir ses plus intimes amis. Le troisième, il convoque les principaux des Perses, leur distribue les commandements et se compose une armée toute persique. A cette nouvelle, les Macédoniens ne peuvent supporter l'idée d'être remplacés par les Perses dans l'affection d'Alexandre :

ils courent en foule à sa tente, le supplient de se montrer, implorent son pardon. Il s'avance; à l'aspect de leur humiliation et de leur désespoir, il est vaincu, et mêle ses larmes aux leurs : « Vous êtes tous ma famille, s'écrie-t-il; je ne vous donne plus d'autre nom! » Un banquet de 9000 convives, où Alexandre tint sa place, scella la réconciliation. Puis il licencie de leur plein gré ceux des Macédoniens que l'âge ou les blessures avaient rendus inhabiles aux combats, au nombre de 10000. Il leur donne, outre l'argent nécessaire pour le voyage, un talent à chacun, et charge Cratère, un de ceux qu'il aimait le plus, de les reconduire dans leurs foyers.

Vers cette époque, Alexandre eut une grande douleur. Il perdit Éphestion, son plus intime ami. Il lui fit des funérailles telles qu'homme n'en eut jamais : elles coûtèrent, dit-on, plus de 52 millions; et il demanda à l'oracle d'Ammon si Éphestion devait être honoré comme un héros ou comme un dieu. Pour faire diversion à sa douleur, il alla subjuguer les montagnards cosséens. Tous les prisonniers furent tués; c'étaient sans doute des victimes offertes au nouveau dieu. A Babylone, où il rentra enfin, il trouva des ambassades arrivées de toutes les parties du monde connu. Il en vint d'Italie : des Brutiens, des Lucaniens, des Étrusques; il en vint d'Afrique : des Carthaginois, des Éthiopiens, des Libyens. Des Scythes d'Europe s'y rencontrèrent avec des Celtes et des Ibères. Les Macédoniens entendirent des noms inconnus et se virent invoqués, comme arbitres, par des peuples dont ils ignoraient l'existence et la demeure.

Au milieu de ces hommages et pour les justifier, Alexandre ne rêvait rien que de grand. « Selon les uns, il se proposait de faire le tour de l'Arabie, de côtoyer l'Éthiopie, la Libye, la Numidie et le mont Atlas, de franchir les colonnes d'Hercule, de pénétrer jusqu'à Gadès, et de rentrer ensuite dans la Méditerranée après avoir soumis Carthage et toute l'Afrique.... Selon d'autres, il se serait dirigé par l'Euxin et le Palus-Méotide contre les Scythes. Quelques-uns même assurent qu'il pensait à descendre en Sicile et au promontoire d'Iapygie, attiré par le grand nom des Romains. »

Arrien se trompe : ce nom n'avait rien de grand encore. Une chose certaine, c'est qu'Alexandre fit construire en Phénicie 1000 galères, qui devaient être transportées à Thapsaque et de là descendre l'Euphrate jusqu'au golfe Persique. Il est certain aussi qu'il envoya trois expéditions sur les côtes d'Arabie, pour compléter les renseignements de Néarque. Le plus hardi fut le Cilicien Hiéron, qui paraît avoir longé à peu près toute la côte orientale de la péninsule. Héraclidès était envoyé dans un but semblable sur la mer Caspienne et devait y construire une flotte.

En attendant qu'il pût partir pour de nouvelles conquêtes, il s'occupait d'améliorations intérieures. Il faisait creuser à Babylone un port capable de contenir 1000 galères et des abris pour les recevoir. Il fit enlever les barrages que les rois de Perse avaient jetés dans le Tigre inférieur, pour en entraver la navigation. Il parcourut lui-même le lac Pallacopas, où l'Euphrate se déchargeait, lors de la fonte des neiges, mais où les eaux se perdaient ensuite sans utilité : il résolut de mieux régler les prises d'eau qui épuisaient le fleuve. 10000 hommes travaillèrent pendant trois mois à cet ouvrage. Un jour qu'il naviguait sur le lac près d'un lieu où s'élevaient les tombeaux de quelques anciens rois, le vent emporta son diadème, qui s'arrêta aux buissons des tombes Un matelot se jeta dans l'eau pour aller le reprendre, et le mit sur sa tête en regagnant à la nage la barque royale. Il fut récompensé, puis puni de mort, parce que les prêtres chaldéens virent dans ce fait un signe funèbre. Depuis quelque temps les présages sinistres se multipliaient, l'esprit même d'Alexandre en fut frappé, et, pour chasser ces inquiétudes, il s'abandonna sans retenue à ces plaisirs de la table où tant de fois lui et son père avaient laissé leur raison. Sous la latitude de Babylone, cette intempérance était un arrêt de mort. A la suite, en effet, de plusieurs orgies longtemps prolongées, il fut pris d'une fièvre dont il avait peut-être gagné le germe dans les miasmes des marais du Pallacopas. Elle le mina durant dix jours; le onzième, il expira, 21 avril 323. Quelques semaines auparavant, des députés grecs étaient venus l'appeler dieu et l'adorer.

Alexandre n'avait pas accompli sa trente-troisième année quand il mourut. La force avait à peu près achevé son œuvre : c'était à la sagesse à faire le sien. Cette seconde tâche eût-elle été au-dessus de lui? Le peu qu'il a laissé entrevoir de ses desseins et de sa politique montre ce qu'il aurait pu faire :

Les vaincus gagnés par les égards du vainqueur et associés à ses plans;

Le commerce, lien des nations, développé sur une immense échelle et voyant devant lui les routes ou nouvelles ou pacifiées qu'Alexandre lui a ouvertes, les ports, les chantiers, les places de refuge ou d'étape qu'il lui a préparés;

L'industrie vivement sollicitée par ces immenses trésors autrefois stériles, maintenant jetés dans la circulation par la main prodigue du conquérant;

La civilisation grecque portée et enracinée sur mille points de l'empire par tant de colonies, dont une seule, Alexandrie, reçut et versa incessamment un flot inépuisable de richesses et d'idées;

Les peuples, les idées, les religions, mêlés, confondus dans une unité grandiose, d'où une civilisation nouvelle serait sortie.

Voilà ce qu'Alexandre avait préparé et pourquoi depuis deux mille ans le monde s'arrête et s'incline devant le nom de ce jeune victorieux.

Mais la Grèce, dont ici nous faisons l'histoire, qu'y gagna-t-elle? La victoire d'Alexandre riva ses fers, et avec la liberté tomba ce mouvement intellectuel que la liberté avait produit. La Grèce vit se déplacer les pôles du monde moral, et Pergame, Alexandrie succéder à Athènes; Éphèse, Smyrne à Corinthe. Non-seulement elle cessa d'être fécondée par ce flot d'hommes, de poëtes, d'artistes, de philosophes qui, au temps de Périclès, coulait vers elle de toutes les rives de la Méditerranée, mais elle s'épuisera à fournir les nouvelles cours orientales de généraux et de ministres, de parasites et de soldats. Tout homme qui eût pu devenir l'honneur de sa patrie, passera au service étranger. Toute séve, tout sang généreux, tout talent, toute ambition s'éloigneront d'elle.

La vie la quittera pour retourner à ses colonies asiatiques et africaines. Les Muses ne chanteront plus au sacré vallon, mais une dernière fois encore en Sicile et à Cyrène; puis, plus rien. L'art et l'éloquence passeront à Rhodes, la philosophie aux bords du Nil, la science à Syracuse. Aristote qui, durant un séjour de près de treize années à Athènes (335-323), y avait écrit tous ses grands ouvrages, la quitte pour n'y plus rentrer. Lycurgue venait d'y mourir, et elle va perdre encore Démosthène et Phocion, que nul ne remplacera. Tout, jusqu'aux dieux, décline. Alexandre étendant ses droits de conquérant sur l'Olympe, a donné le second rang au temple et au dieu d'Ammon, après Olympie, mais avant Delphes. La Grèce n'aura même pas la consolation de voir l'Asie profiter de ses pertes. Affaibli à force de s'étendre, l'esprit grec ne portera pas, dans sa patrie nouvelle, pour la poésie et l'art, ces fruits savoureux et sains que, à la fois excité et contenu, il avait si librement donnés, au pied de l'Hymette et du Parnasse

---

CHAPITRE XVIII.

LA GRÈCE DEPUIS LA MORT D'ALEXANDRE JUSQU'A CELLE DE PYRRHUS (323-272).

Premier arrangement pour la succession d'Alexandre (323). — Mort de Perdiccas (323-321); Antipater; Polysperchon; Eumène (321-316). — Paix de 311; Antigone; bataille d'Ipsus (301). — En Grèce, guerre Lamiaque; mort de Démosthène (322) et de Phocion (317). — Invasion des Gaulois (280-279); mort de Pyrrhus (272).

Premier arrangement pour la succession d'Alexandre (323).

Alexandre avait beaucoup conquis, sans rien fonder : il n'en avait pas eu le temps. L'Asie, enlevée par une course rapide, comme un immense butin, était là, attendant de cette main puissante une forme, une organisation, une civilisation nouvelles : mais cette main, la mort venait de la glacer. Comme ces grands peintres dont nous possédons les rapides esquisses, Alexandre n'avait pu que jeter sur tous les points de sa conquête quelques indications de génie, quelques traits puissants, que les plus habiles de ses successeurs devaient recueillir : tout était ébauché, rien n'était fini.

Qui pouvait penser que le dieu périrait, et sitôt, dans la force de l'âge et des conceptions? Sa mort frappa le monde de stupeur. Dans la nuit qui suivit, l'armée se tint sous les armes, par un vague instinct de crainte, comme si l'on eût été dans le voisinage des ennemis. Les habitants de Babylone fermèrent leurs portes, n'éclairèrent point leurs maisons, se tinrent chez eux immobiles, inquiets, écoutant tous les bruits, et croyant à toute heure que cette armée terrible, jusqu'alors

enchaînée par le respect du maître vivant, allait se répandre maintenant en violences et en pillages.

Quand le jour parut, les gardes du roi, dont le nombre était réduit à sept depuis la mort d'Éphestion, se réunirent et convoquèrent les autres officiers; mais les soldats entendaient bien prendre part à cette délibération. Ils envahirent les avenues qui menaient à la salle du conseil. A la vue du trône vide, où l'on avait seulement déposé le diadème, la robe royale et l'armure du conquérant, les cris de douleur éclatèrent. On fit silence lorsque Perdiccas entra. Il tenait l'anneau d'Alexandre, qui servait de cachet pour les affaires importantes; le mourant le lui avait donné. Il le déposa sur le trône, et dit à l'assemblée qu'il le mettait à sa disposition. Il ajouta qu'en attendant que Roxane eût donné le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein, il fallait, dans l'intérêt de tous, choisir un chef à qui tous obéiraient.

Perdiccas espérait que ce discours modeste recommanderait sa candidature. Son espoir fut trompé. Néarque proposa de ne point attendre la postérité incertaine de Roxane. « L'héritier d'Alexandre, disait-il, est déjà né : c'est Hercule, fils de Barsine; c'est à lui qu'appartient le diadème. » Cet avis ne plut pas; les soldats le témoignèrent par leurs cris tumultueux. Ptolémée dit alors que les Macédoniens ne pouvaient obéir à un fils de Barsine ou de Roxane, qu'il fallait laisser le trône vacant et remettre le gouvernement aux hommes qui avaient formé le conseil du roi. Cet avis convenait aux chefs, mais blessait trop l'amour des soldats pour le sang d'Alexandre. On le rejeta, et il fut décidé que la régence serait remise à Perdiccas et à Léonat pour l'Asie, à Antipater et à Cratère pour l'Europe, en attendant la naissance de l'enfant de Roxane.

Durant cette scène, un ennemi de Perdiccas, Méléagre, était allé vers l'infanterie qui, jalouse de la cavalerie, portion aristocratique de l'armée, sur laquelle s'appuyait Perdiccas, voulut à son tour se choisir un prétendant : c'était Arrhidée, fils de Philippe et de la Thessalienne Philinée. Arrhidée n'avait point de sang barbare dans les veines; cela le fit accueillir, malgré l'obscurité où l'avait tenu

Alexandre, à cause de sa faiblesse d'esprit. Méléagre l'amena; l'infanterie lui fit cortége jusqu'à la salle où les généraux délibéraient. Ils refusèrent de sanctionner ce choix. Les soldats menacèrent et Arrhidée s'assit sur le trône. Mais 600 hommes d'élite, apostés par Perdiccas, gardaient la porte de la chambre où était le corps d'Alexandre. Ils voulurent fermer le passage à la foule : une lutte s'engagea; déjà les traits volaient sur Perdiccas, déjà le sang coulait; l'intervention des autres chefs prévint de plus grands malheurs. La cavalerie mécontente quitta Babylone. Perdiccas, menacé lui-même, en sortit. Pendant plusieurs jours, on put craindre quelque sanglante collision. Pourtant le danger de cette situation amena un rapprochement. Perdiccas et les cavaliers rentrèrent. On convint qu'Arrhidée partagerait le trône avec l'enfant de Roxane, si elle avait un fils; qu'Antipater serait à la tête des forces d'Europe; que Cratère dirigerait les affaires placées sous l'autorité d'Arrhidée, et que Perdiccas commanderait la garde à cheval, commandement qui équivalait, ce semble, dans la cour de Perse, à un premier ministère. Méléagre était associé en sous-ordre à Perdiccas.

Quelque temps après, Perdiccas fit passer une revue de l'armée par Arrhidée, sur lequel il avait bien vite pris un grand ascendant. Au milieu de la revue, comme s'il agissait par son ordre, il fit saisir 300 des plus mutins parmi ceux qui lui avaient été opposés, et les fit fouler aux pieds des éléphants. Méléagre, averti par cette terrible exécution, s'enfuit dans un temple; Perdiccas l'y fit tuer.

Voilà de quelles scènes de désordre fut suivie la mort d'Alexandre, et le commencement de ces *funérailles sanglantes* qu'il avait lui-même annoncées. On voit les prétentions des chefs, les sentiments des soldats, surtout le vide immense laissé par le conquérant, et l'incertitude où l'absence d'un héritier de quelque valeur mettait toutes choses. Un enfant à naître, un enfant naturel à peine né, un frère imbécile : tels étaient les hommes de cette déplorable famille. Les femmes étaient Olympias, mère d'Alexandre; Cléopatre et Thessalonice ses sœurs, Eurydice sa nièce ; enfin

ses femmes Roxane et Barsine. De tous ces personnages, pâles et muettes figures pour la plupart, un seul eut de l'énergie : c'est Olympias, mais elle n'en montra que pour l'intrigue et le crime.

Je n'ai pas à faire l'histoire de ces successeurs d'Alexandre. Ce sont bien des Grecs, mais leurs États ne sont plus la Grèce, et ce petit pays est comme perdu dans l'immensité de l'héritage qu'ils se disputent, les armes à la main. Je ne dirai donc qu'un mot de leurs querelles pour revenir aux lieux d'où était partie cette grande révolution qui changeait la face de l'Orient, mais ne rendit à la Grèce ni sa prospérité ni sa grandeur.

Perdiccas avait bien établi par un coup d'audace son autorité de régent; pour la garder, il lui fallut faire la part des généraux; il leur distribua les provinces, sans en prendre une pour lui-même, afin de paraître conserver sur tous la suprématie. Ptolémée, fils de Lagos, obtint ainsi l'Égypte; Léonat, la Mysie; Antigone, la Phrygie, la Lycie et la Pamphylie; Lysimaque, la Thrace; Antipater et Cratère la Macédoine; Eumène, la Cappadoce, qu'il dut conquérir; Laomédon, la Syrie; Pithon, la Médie; Peuceste, la Perside. Je ne nomme que les principaux.

Mort de Perdiccas (321); Antipater; Polysperchon; Eumène (321-316).

Une première révolte éclata dans la haute Asie, où 23000 Grecs, qu'Alexandre y avait établis comme colons, voulurent revenir dans leur patrie; Pithon les fit massacrer. Dans l'Asie Mineure, le roi Ariarathe défendit la Cappadoce contre le Thrace Eumène, ancien secrétaire d'Alexandre, à qui ce gouvernement était échu. Antigone refusa d'aider ce parvenu étranger à se mettre en possession de sa province et Perdiccas fut forcé de le soutenir avec l'armée royale. Vainqueur d'Antigone, il crut l'être aussi facilement de Ptolémée, qui considérait déjà l'Égypte comme son patrimoine. Mais il fut massacré par ses propres soldats au passage du Nil, et sa mort rendit inutile une victoire d'Eumène sur Cratère (321).

Antipater, gouverneur de la Macédoine, se saisit aussitôt de

la régence. Il y avait deux intérêts en présence : les généraux, qui voulaient s'approprier leurs gouvernements et en faire des États indépendants; le régent et la famille royale, qui voulaient conserver l'unité de l'Empire. Antipater mourut sans avoir eu le temps d'alarmer les généraux et de donner lieu à une ligue nouvelle. Il laissa son titre à son ami le vieux Polysperchon plutôt qu'à son fils Cassandre (319). Les rois ne pouvaient guère compter sur ce faible personnage; mais ils avaient un défenseur habile dans Eumène, qui, nommé chef de l'armée royale, tenta de se maintenir dans l'Asie Mineure contre Antigone. Une défaite de la flotte royale lui ayant ôté l'empire de la mer, il alla rejoindre dans la haute Asie les satrapes armés contre Séleucus de Babylone, autre général qui aspirait à l'indépendance. Antigone l'y poursuivit (317), et Eumène, après d'éclatants exploits, lui fut livré par ses propres troupes. Antigone le fit mettre à mort; la maison royale fut dès ce moment abandonnée sans défense à ses ennemis (316).

Cette famille d'ailleurs se décimait elle-même, comme les généraux se décimaient entre eux. Olympias, alliée au régent Polysperchon, avait fait mourir Arrhidée et sa femme Eurydice, comme Roxane avait déjà fait tuer Statira, une des femmes d'Alexandre. Mais Cassandre, qui disputait au régent son titre, s'empara de la Macédoine, assiégea Olympias dans Pydna, l'y prit et fit lapider par ses soldats cette mère d'Alexandre (315). Maître déjà de Roxane et de son fils Alexandre Aigos qu'il avait entre les mains, il épousa Thessalonique, la seconde sœur du conquérant, et fonda ainsi ses prétentions à son héritage. La Macédoine, la Thessalie et la plus grande partie de la Grèce lui obéissaient. Athènes, qui s'était crue libre un instant, fut forcée de recevoir son lieutenant Démétrius de Phalère qui du moins l'administra dix ans avec sagesse au nom du nouveau roi de Macédoine.

Paix de 311; Antigone; bataille d'Ipsus (301).

La mort d'Eumène avait laissé toute l'Asie à Antigone. Séleucus, gouverneur de Babylone, la lui céda sans combat

et se réfugia en Égypte auprès de Ptolémée, qu'il poussa à la guerre, en même temps que Lysimaque dans l'Asie Mineure, et Cassandre en Europe, armaient contre celui qui prétendait réunir tout l'empire d'Alexandre. Antigone et son fils Démétrius Poliorcète firent tête à cette ligue redoutable. Mais la victoire de Ptolémée sur Démétrius à Gaza, en 312, et les progrès de Séleucus rentré dans Babylone, amenèrent la paix de 311.

Cette paix conservait à chacun ce qu'il possédait et promettait le trône de Macédoine à Alexandre Aigos. Cette promesse coûta la vie au malheureux prince; Cassandre, qui eût été par là dépouillé, le fit tuer avec sa mère (310). Polysperchon, maître de Sicyône et de Corinthe, en usa de même avec Hercule, autre fils d'Alexandre; et Cléopatre, sœur du conquérant, périt en même temps par ordre d'Antigone.

Le traité stipulait aussi la liberté des villes grecques; aucun des rivaux ne voulut accomplir cet article, tout en exigeant de ses adversaires qu'ils l'exécutassent. Antigone, qui devait y gagner le plus, envoya son fils délivrer Athènes, où il rétablit la démocratie (308). L'année suivante, le même Démétrius détruisit, près de Cypre, la flotte égyptienne, et prit le titre de roi, dont se décorèrent aussitôt tous les prétendants. Une expédition qu'il dirigea par terre contre Ptolémée échoua complétement; il ne fut pas plus heureux au siége de Rhodes, vaillamment défendue, quoique habilement attaquée, et il fut contraint de courir en Grèce pour y arrêter les progrès de Cassandre.

Le fils d'Antigone chassa sans peine les garnisons macédoniennes du Péloponnèse et de l'Attique, et se fit donner le titre, qu'avaient porté Philippe et Alexandre, de généralissime des Grecs. Mais Cassandre, Ptolémée, Lysimaque et Séleucus qui revenait d'une expédition dans l'Inde chargé de gloire et de butin, formèrent une nouvelle ligue contre Antigone. Il perdit à Ipsus la couronne et la vie (301). Cette bataille décida que l'empire d'Alexandre serait irrévocablement partagé. Trois grands États, Syrie, Égypte et Macédoine, se formèrent de ses débris, répondant à trois nationalités différentes. Un quatrième, le royaume éphémère de Lysimaque

(Thrace et Asie Mineure jusqu'au Taurus), ne dura qu'autant que son fondateur, qui fut tué par Séleucus en 281.

En Grèce, guerre Lamiaque (323-322); mort de Démosthène (322) et de Phocion (317).

Pendant que les successeurs d'Alexandre se disputaient en Asie quelques lambeaux de pourpre, la Grèce avait essayé de recouvrer sa liberté et était retombée dans une plus grande servitude.

Démosthène était resté à Athènes, pendant tout le règne d'Alexandre, l'âme du parti national; mais il se taisait, ne voyant pas jour à faire utilement un nouvel effort. Alexandre, au reste, ménageait les Athéniens, et ne perdait aucune occasion d'intéresser leur vanité à ses succès. Quand Harpalos, cet officier infidèle qui s'enfuit de la haute Asie avec les trésors du roi, arriva à Athènes, parmi ceux qu'il acheta pour se faire un parti en Grèce et y exciter un mouvement contre Alexandre, se trouvait, assure-t-on, Démosthène. Le fait n'est pas certain. Les amis de la Macédoine lui intentèrent un procès à ce sujet et le firent condamner à une grosse amende. N'étant pas en état de la payer, il se retira en exil, mais sans pouvoir s'éloigner beaucoup d'Athènes. On le voyait errant sur la plage de Trézène ou sur les montagnes d'Égine, les yeux toujours fixés du côté de l'Attique, ou plus près encore, à Mégare.

Dès que le bruit de la mort du conquérant eut passé la mer, Athènes envoya des députés à toutes les villes grecques pour les engager à former une ligue contre les Macédoniens. Démosthène se joignit à la députation, enflamma tous les esprits et décida la prise d'armes qu'on a appelée la guerre Lamiaque. Athènes, pour le récompenser, cassa l'arrêt d'exil prononcé contre lui et le reçut en triomphe.

Des succès récompensèrent d'abord cette héroïque imprudence; Antipater, à qui Alexandre avait laissé le gouvernement de la Macédoine avec le devoir de surveiller et de contenir la Grèce, se hâta de marcher contre ceux qu'il appelait des rebelles. Il fut vaincu à Lamia en Thessalie; mais le général qui avait gagné cette victoire, Leosthénès, ayant

été tué dans une escarmouche, son successeur ne sut pas prévenir la jonction d'une armée de secours envoyée à Antipater, et les Grecs perdirent la bataille de Cranon (322), en même temps que la flotte royale écrasait celle d'Athènes. Le découragement gagna tous les alliés et Athènes demanda à traiter. Antipater exigea d'elle l'installation dans Munychie d'une garnison macédonienne, une indemnité de guerre et la tête de Démosthène.

Le grand orateur s'était réfugié dans un temple de l'île de Calaurie. Des soldats l'y découvrirent. Pour empêcher qu'ils ne violassent la sainteté du lieu, il leur promit de quitter son asile dès qu'il aurait écrit ses derniers ordres pour ses affaires domestiques. Prenant alors ses tablettes, il porta à sa bouche le poinçon dont il se servait pour écrire. C'était son habitude, quand il méditait et composait. Il y avait caché cette fois un poison énergique. Après l'avoir gardé quelque temps dans sa bouche, il se couvrit la tête de sa robe. Les soldats, qui étaient à la porte du temple, se riaient de lui et le traitaient de lâche. Mais, lorsqu'il sentit que le poison produisait son effet, il se découvrit et se leva pour sortir : « O Neptune, dit-il, je sors vivant de ton temple; mais Antipater et les Macédoniens ne l'auront pas moins souillé par ma mort. » Il finissait à peine ces mots qu'il chancela. Il demanda qu'on le soutînt pour marcher; et comme il passait devant l'autel du dieu, il tomba et mourut. Athènes lui fit dresser une statue, et sur le socle on grava : « Démosthène, si ton pouvoir eût égalé ton éloquence, la Grèce ne porterait pas aujourd'hui des fers. »

Un autre grand citoyen d'Athènes, Phocion, eut bientôt le même sort. C'était un homme austère, qui pensait qu'on est d'autant plus libre qu'on a moins de besoins. Aussi n'accordait-il à son corps que le strict nécessaire. On le voyait, à l'armée, marcher toujours en tête de ses soldats, nu-pieds, sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif. Pour un tel homme, l'or était une inutilité. Il eut mille occasions de s'enrichir et il resta pauvre toute sa vie. Philippe et Alexandre essayèrent en secret de le gagner; il rejeta leurs présents. « Je tiens, disait-il, à passer pour un homme de bien, mais

il ne suffit pas de le paraître, il faut l'être en effet. » On le pressait de les accepter, sinon pour lui, au moins pour ses enfants. « Ils feront comme moi, répondit-il. S'ils me ressemblent, ils n'en ont pas besoin; dans le cas contraire, je ne veux pas aider à leurs débordements. »

Comme général, il était fort habile, et Athènes lui donna quarante-cinq fois le commandement de ses troupes. Comme orateur, il avait une grande force, sa vertu. Quand Démosthène le voyait se lever pour lui répondre : « Voilà la hache pour mes discours, » disait-il.

Mais il faut aussi le reconnaître, Phocion, esprit chagrin et grondeur, était de ces hommes qui, tout en servant de leur mieux une cause, la perdent d'avance, en répétant sans cesse qu'elle ne peut être gagnée, ce qui paralyse tous les efforts et arrête le dévouement. Quand Démosthène animait Athènes entière de son enthousiasme pour la liberté, Phocion disait : « Combattre est inutile, nous serons certainement vaincus. » Et, se donnant un démenti à lui-même, il battait un jour ses amis les Macédoniens en Eubée, d'où il les chassait; une autre fois en Thrace, où il sauvait Byzance de leurs mains. Qu'ils aient tué Démosthène, je le comprends. Il fallait, pour leurs plans, étouffer à tout prix cette puissante voix; mais la mort de Phocion fut de leur part une ingratitude.

En 317, deux hommes se disputaient la Grèce, Polysperchon à qui, on l'a vu, Antipater avait légué la régence de tout l'empire macédonien; et Cassandre, fils d'Antipater, qui la revendiquait, au nom d'Arrhidée, comme un droit héréditaire, et qui, maître de la Macédoine, dont son père lui avait donné le gouvernement, aspirait à y joindre la Grèce. Pour détruire en ce pays son influence, qui s'appuyait sur l'aristocratie, le régent promulgua un décret qui rappela les bannis et rétablissait les gouvernements populaires; les amis de Cassandre, partisans de la faction contraire, furent chassés de toutes les villes. Phocion était de ce nombre. Polysperchon ne se contenta pas de son exil; il demanda aux Athéniens de le mettre en jugement avec quelques-uns de ses amis. Phocion avait alors plus de 80 ans.

A l'aspect de cet homme de bien, comparaissant en accusé, nombre de citoyens se couvrirent le visage et versèrent des larmes amères. Un seul eut le courage de se lever et de dire que, puisque le roi de Macédoine avait renvoyé au peuple un jugement de cette importance, il était juste d'exclure de l'assemblée les étrangers et les esclaves. Mais la population rejeta hautement cette proposition et s'écria qu'il fallait lapider cet ennemi du peuple. Personne n'osa plus parler en faveur de Phocion; lui-même ne parvint qu'avec beaucoup de peine à se faire écouter. « Athéniens, dit-il, est-ce justement ou injustement que vous voulez nous faire mourir? — C'est justement, répondirent quelques-uns. — Eh! comment pourrez-vous en être sûrs, si vous ne voulez pas même nous entendre? » Mais, ne les voyant pas plus disposés à l'écouter, il s'avança au milieu du peuple : « Je confesse, dit-il, que je vous ai fait des injustices dans le cours de mon administration; et, pour les expier, je me condamne moi-même à la mort. Mais ceux qui sont avec moi, pourquoi les feriez-vous mourir, puisqu'ils ne vous ont fait aucun tort? — Parce qu'ils sont tes amis, » répondit la populace. A cette parole, Phocion se retira et depuis ce moment ne dit plus rien. Lorsqu'on demanda les suffrages, ils furent tous pour la mort.

L'assemblée congédiée, on conduisit les condamnés à la prison. Attendris par leurs parents et leurs amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, ils marchaient déplorant leur infortune et fondant en larmes : Phocion seul conservait le même visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens. Ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures; un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion, se tournant vers les magistrats, leur dit d'un air tranquille : « Personne ne réprimera-t-il l'indécence de cet homme? »

Quand ils furent dans la prison, un des condamnés, à la vue de la ciguë qu'on broyait, éclata en plaintes amères, di-

sant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion : « Eh quoi! repartit l'homme de bien, n'est-ce pas une assez grande consolation pour toi que de mourir avec Phocion? » Quelqu'un de ses amis lui demanda s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocos : « Sans doute ; j'ai à lui recommander de ne conserver aucun ressentiment de l'injustice des Athéniens. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. « Votre demande est bien dure et bien triste, répondit Phocion; mais, puisque je ne vous ai rien refusé pendant ma vie, je vous accorde à ma mort cette dernière satisfaction. » Quand tous eurent bu la ciguë, elle manqua pour Phocion, et l'exécuteur déclara qu'il n'en broierait point d'autre à moins qu'on ne lui donnât douze drachmes, qui étaient le prix de chaque dose. Comme cette difficulté emportait du temps et causait quelque retard, Phocion appela un de ses amis : « Puisqu'on ne peut pas mourir gratis à Athènes, lui dit-il, je vous prie de donner à cet homme l'argent qu'il demande. »

C'était le 19 du mois de munychion (avril ou mai). Ce jour-là les chevaliers faisaient une procession à cheval en l'honneur de Jupiter. Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes, les autres, jetant les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes; les plus endurcis regardaient comme une impiété qu'on n'eût pas renvoyé cette exécution au lendemain, afin que, dans une fête si solennelle, la ville ne fût pas souillée par une mort violente.

Les ennemis de Phocion avaient fait décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa toucher à son corps ; un certain Conopion, accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le corps au delà d'Éleusis, et le brûla avec du feu pris sur les terres de Mégare. Une femme du pays, qui se trouva par hasard à ces funérailles avec ses esclaves, lui éleva, dans le lieu même, un cénotaphe, y fit les libations d'usage, et, mettant dans sa robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison,

et les enterra sous son foyer, en disant : « O mon foyer, je dépose dans ton sein ces précieux restes d'un homme vertueux. Conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront revenus à la raison. » Ce temps vint : les os de Phocion furent rapportés à Athènes, on lui éleva une statue de bronze; le peuple condamna à mort son accusateur; deux autres tombèrent sous les coups de son fils.

Depuis la bataille de Cranon, en 322, jusqu'à la bataille d'Ipsus, en 301, la Grèce fut ainsi une proie disputée par tous les prétendants; c'est pendant cette époque que se place l'administration de Démétrius de Phalère à Athènes, au nom de Cassandre, puis celle de Démétrius Poliorcète, au nom de son père Antigone. Athènes se déshonora par d'indignes flatteries envers ses maîtres. Ce peuple, toujours ingénieux, mais dégradé maintenant par la servitude, mettait son esprit à ses plaisirs ou à des bassesses, comme il l'avait mis autrefois à de grandes choses. Non-seulement il saluait rois Antigone et son fils, mais il les adorait comme dieux sauveurs, il leur dressait des autels, il leur vouait des jeux, des sacrifices!

Un danger commun menaça en 280 ces peuples dégradés et ces princes qui n'avaient d'autre ambition que celle de posséder des richesses et du pouvoir, pour abuser des unes comme de l'autre.

Invasion des Gaulois (280); Pyrrhus.

Six cents ans environ avant notre ère, des hordes gauloises avaient franchi le Rhin, et, descendant la grande vallée du Danube, étaient venues s'établir sur les deux rives du fleuve, au nord de la Macédoine. Ils y restèrent trois siècles, sans que l'histoire sache rien d'eux. Un demi-siècle plus tard on les retrouve, cette fois, en armes et menaçants. Alexandre était mort et l'anarchie désolait son empire. De nouveaux émigrants étant venus de Gaule se mêler aux anciens, tous ensemble se décidèrent à envahir la Thrace et la Macédoine, toutes troublées encore par de récentes catas-

trophes. Séleucus, qui commandait depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée, et Lysimaque, qui régnait depuis le Taurus jusqu'au Pinde, âgés tous deux de quatre-vingts ans, s'étaient disputé l'empire et l'avaient tous deux perdu avec la vie, l'un à Cyropédion, où il fut vaincu et tué (282), l'autre en Thrace, où il avait été assassiné par Ptolémée Céraunos (281). Le meurtrier se saisit de la couronne de Macédoine, mais ne la porta pas longtemps, car les Gaulois arrivaient. La phalange macédonienne, qui voulut les arrêter, fut rompue, le roi pris vivant et égorgé, et le pays livré à une effroyable dévastation. « Du haut des murs de leurs villes, dit Justin, ils levaient les mains au ciel, invoquant les noms de Philippe et d'Alexandre, dieux protecteurs de la patrie. » Mais les peuples qui ne savent pas se protéger eux-mêmes ne sont pas secourus du ciel. Après la Macédoine, ce fut le tour de la Thessalie, et après la Thessalie de la Grèce.

Ils étaient, si la peur et la vanité n'ont pas grossi leur nombre, 150 000 fantassins et 20 000 cavaliers. Les Grecs résolurent de les arrêter aux Thermopyles. Personne du Péloponnèse ne vint cette fois défendre et honorer par un nouveau sacrifice la tombe de Léonidas; mais toute la Grèce du nord se coalisa. Les Étoliens donnèrent jusqu'à 10 000 hommes. Athènes ne fournit que 1000 hoplites et 600 cavaliers, mais elle envoya toutes ses galères s'embosser dans le golfe Maliaque, d'où ceux qui les montaient purent, durant l'action, tirer sur les barbares. Le commandement de l'armée de terre fut même remis à l'Athénien Callipsos : dernier et juste hommage à la ville qui n'avait pas encore une seule fois manqué à la Grèce, aux jours de péril.

Énergiquement repoussés du passage des Thermopyles, les Gaulois découvrirent le sentier qui avait ouvert la Grèce à Xerxès, et qui, chose étrange! ne fut pas gardé cette fois avec plus de soin. Ils se dirigèrent aussitôt sur Delphes pour en piller les trésors. On raconte que le dieu consulté avait répondu qu'il saurait bien se défendre ; qu'un tremblement de terre entr'ouvrit le sol sous les pieds des barbares et fit rouler sur leurs têtes les rochers des montagnes; enfin,

qu'une tempête bouleversa les airs, et que la foudre consuma les Gaulois qui n'avaient pas péri sous les montagnes renversées. Cette légende renouvelée de l'invasion des Perses, où l'on disait que pareille chose avait eu lieu, n'est qu'un embellissement poétique de la résistance organisée alors par les habitants d'une contrée si facile à défendre. Repoussés de ce pays hérissé de montagnes, les Gaulois firent une retraite que les attaques des habitants rendirent désastreuse. La faim, le froid, leur causèrent d'horribles souffrances. Leur chef, dangereusement blessé, se tua de sa propre main, pour échapper à la colère de ses soldats ou à la honte de sa défaite (278). Ce qui survécut de cette armée se réunit à d'autres bandes qui erraient dans la Thrace, et tous ensemble se jetèrent sur l'Asie Mineure, dont ils furent durant près d'un siècle l'effroi.

Les Gaulois avaient cherché fortune en Grèce, l'épée à la main. Un Grec, le roi d'Épire, Pyrrhus, fit comme eux. Il prétendait descendre d'Hercule par sa mère, et d'Achille par son père. C'était sans doute à raison de cette origine à demi divine qu'il prétendait, à ce que Plutarque assure, guérir ses sujets des maladies de la rate, en les touchant après le sacrifice d'un coq blanc. Il combattit bravement à Ipsus, quoiqu'il n'eût que quinze ans, et, aidé des secours du roi d'Égypte, rentra dans son royaume, dont il avait été dépossédé. Ce fut toutefois à la condition de le partager avec un compétiteur dont il se débarrassa en l'égorgeant dans un festin (295). Six ans après, il conquit la Macédoine sur Démétrius Poliorcète, qui lui-même l'avait enlevée à un fils de Cassandre. Le roi de Thrace, Lysimaque, l'obligea encore de lui céder une moitié de ce royaume, et au bout de quelques mois lui prit le reste. Pyrrhus, dégoûté des aventures en Orient, où se constituaient de grandes monarchies trop fortes pour lui, écouta les propositions des Tarentins, qui l'appelèrent en Italie contre les Romains, et passa la mer d'Ionie juste au moment où les Gaulois arrivaient en Grèce. On sait comment il étonna d'abord, puis battit les Romains, pénétra jusqu'à leur ville, conquit, puis abandonna la Sicile, et enfin perdit une grande bataille, qui l'obligea de retourner

en Épire. Il y revenait non rassasié d'aventures, et se jeta, tête baissée, au plus épais des intrigues qui agitaient la Grèce. Tout à coup il parut en Macédoine, où Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, s'était saisi de la couronne après le départ des Gaulois. Pyrrhus gagna la phalange et se rendit maître de presque tout le pays.

Mais avant d'en achever la conquête il se lança dans une autre entreprise. Il était appelé par Cléonyme, prétendant au trône de Sparte, et il voulait chasser Antigone des villes qu'il conservait dans le Péloponnèse. Il arriva en 273 sous les murs de Sparte, qui avait été fortifiée pour résister à Cassandre et à Démétrius. Le roi Aréos était absent, en Crète. Les Lacédémoniens effrayés parlaient d'envoyer les femmes dans cette île, lorsqu'Archidamie, la plus riche héritière de Sparte, parut dans le sénat une épée à la main, et déclara que les femmes sauraient défendre la ville. Elles travaillèrent en effet à creuser un fossé du côté où manquaient les murs, et Pyrrhus fut repoussé. Quelques jours après, l'arrivée d'Aréos et d'un corps d'auxiliaires argiens l'obligea de lever le siége. Il voulut se venger sur Argos et y pénétra; mais Antigone et Aréos le suivirent de près, et il n'eut que le temps de sortir par une porte tandis qu'ils entraient par l'autre. Dans cette retraite, une tuile lancée par la main d'une vieille femme dont il venait de blesser le fils, l'atteignit et le tua.

La mort de Pyrrhus marque une période nouvelle dans l'apaisement de ce grand désordre soulevé de l'Adriatique à l'Indus, par la succession d'Alexandre. Elle assura le trône de Macédoine à Antigone Gonatas et à sa race. En vain Alexandre, fils de Pyrrhus, envahira encore la Macédoine (267); en vain une nouvelle bande de Gaulois attaquera ce pays; Antigone restera vainqueur, et la Macédoine, à peu près débarrassée de ses possessions asiatiques et de ses rêves de domination au delà des mers, se bornera à poursuivre le premier projet de Philippe, la domination sur les Hellènes. L'expédition d'Alexandre et les rivalités de ses successeurs n'auront donc été pour la Grèce qu'un glorieux, puis sanglant intermède. La situation redevient presque ce

qu'elle était en 359; seulement il y a de moins la génération patriote, encore fière et brave, que portait la Grèce avant Chéronée, et il y a de plus une corruption des mœurs, un affaissement des caractères, un épuisement de la grande vie politique et intellectuelle qui marquent une irrémédiable décadence. L'indifférence politique et la vénalité ont porté leurs fruits : des tyrans se sont partout élevés, à l'aide de leurs soldats mercenaires, et dominent là où jadis régnait la loi. La Grèce ne s'appartient plus. Si du moins les maîtres étaient les glorieux soldats de Chéronée ou d'Arbèles! Mais ce sont d'obscurs aventuriers qu'elle ne connaît même pas, et dont l'histoire a peine à conserver les noms. Cependant elle rougira une fois encore de tant de honte, fera un dernier effort, et viendra mourir au moins sous l'épée d'un grand peuple.

HUITIÈME PÉRIODE.

LA LIGUE ACHÉENNE (272-146).

EFFORTS IMPUISSANTS POUR S'UNIR ET SE SAUVER.

CHAPITRE XIX.

DEPUIS LA MORT DE PYRRHUS JUSQU'A CELLE D'ARATUS (272-213).

Aratus. — Les ligues achéenne et étolienne. — Agis (241) et Cléomène (236). — Guerre entre Sparte et les Achéens, intervention de la Macédoine (227-221).

Les Achéens; Aratus.

Athènes, Sparte et Thèbes sont tombées; deux peuples jusqu'alors inconnus montent, à leur place, sur la scène laissée vide, mais rétrécie et embarrassée de décombres, les Achéens et les Étoliens.

La côte septentrionale du Péloponnèse est une bande de terre étroite, resserrée entre le golfe de Corinthe et la chaîne de montagnes qui entoure l'Arcadie du nord. Sa fertilité n'a rien de remarquable, excepté du côté de Sicyône. Le rivage, mieux découpé qu'à l'ouest du Péloponnèse, laisse pénétrer la mer au milieu des rochers qui le bordent. Mais quels débouchés pouvait avoir le commerce de ses villes? Serait-ce l'Élide ou la pauvre Arcadie? Quels moyens de communication au milieu des montagnes? D'ailleurs Corinthe, bien mieux située, attira de bonne heure à elle tout le commerce de son golfe, qui passa devant les villes achéennes sans y

déposer ni la fortune, ni le luxe. Elles vivaient donc pauvres, mais unies. Hérodote nous apprend que, dès la plus haute antiquité, les douze cités de l'Égialée formaient une confédération, sans force, il est vrai, et qui ne parut jamais dans les grandes affaires de la Grèce, si ce n'est à Chéronée. Les Macédoniens l'en punirent. Démétrius, Cassandre, Antigone Gonatas, mirent garnison dans quelques-unes de ses villes, et livrèrent les autres à des tyrans; « car c'est de cet Antigone, dit Polybe, que sont venus tous les tyrans de la Grèce. » Vers 281, les Achéens profitèrent des malheurs de la Macédoine pour s'affranchir et reconstituer leur ligue. « Les premières villes qui s'unirent furent Dymes, Patras, Tritée et Phares. Cinq ans après, les Égéens, ayant chassé leur garnison macédonienne, entrèrent dans la confédération. Après eux, les Bouriens firent mourir leur tyran. Celui de Cérynée abdiqua volontairement. Léontion, Égire et Pellène complétèrent la réunion de toute l'Achaïe. Mais cette confédération était encore bien faible, lorsqu'Aratus y fit entrer la puissante ville de Sicyône. » (Polybe.)

Son père, citoyen distingué de Sicyône, avait été tué par le tyran de cette ville, et lui-même, âgé seulement de sept années, avait été sauvé à grand'peine. On l'avait conduit à Argos, où les hôtes et les amis de son père l'avaient reçu. Il y passa treize années, goûtant peu les philosophes, mais fort assidu aux exercices du gymnase, où il excella. Sa taille, son corps étaient athlétiques. Mais l'athlète était aussi un prudent et avisé personnage, se plaisant, en politique comme à la guerre, aux embuscades, aux surprises; craignant le grand jour, les décisions rapides; brave soldat et médiocre général; bon citoyen, car il consacra sa vie à son pays et le servit bien, peut-être mauvais politique, puisqu'il prépara son asservissement à l'étranger.

De bonne heure, Aratus médita l'affranchissement de sa patrie. Quand toutes ses mesures eurent été prises, il arriva que le tyran Nicoclès, qui régnait alors à Sicyône, eut vent du complot et envoya à Argos des espions déguisés. Aratus, informé qu'ils étaient dans la ville, fit enlever à grand bruit, au marché, les mets délicats, les parfums, et louer des joueurs

de flûte. Il organisa chez lui une fête. Les espions revinrent à Sicyône, riant de la crédulité soupçonneuse du tyran. Ils n'avaient pas encore rendu compte de leur mission qu'Aratus partait d'Argos et rejoignait des soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote. Il les conduit à Némée, leur découvre son projet, excite leur courage, et les mène droit à Sicyône, réglant sa marche sur celle de la lune, pour n'arriver aux murailles qu'après qu'elle serait couchée.

Un Sicyônien, échappé des prisons de Nicoclès, l'avait instruit qu'en un endroit le mur était peu élevé, et que sa crête était de plain-pied avec l'intérieur de la ville. Mais de ce côté se trouvait la maison d'un jardinier, que des chiens vigilants gardaient. Un des siens, qu'il envoya pour s'en saisir, n'y réussit pas, et cet incident décourageait sa troupe; mais il promit de renoncer à l'entreprise, si les chiens devenaient trop importuns. Ils continuèrent d'avancer, précédés de ceux qui portaient les échelles; quand ils les appliquèrent aux murailles, les chiens aboyèrent avec force. Un autre danger survint. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin, passa au-dessus de leurs têtes, avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit; les assaillants se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et on ne les aperçut pas. La garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, passa de même sans les voir. Aussitôt ils escaladèrent la muraille, se saisirent des deux côtés du chemin, et envoyèrent presser la marche d'Aratus.

Il y avait peu de distance du jardin à la muraille et à la tour, où un grand chien de chasse faisait le guet. Cet animal n'avait pas reconnu l'approche des conjurés; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué, en aboyant d'en bas, il répondit par un aboi sourd et obscur; et quand les premiers qui avaient franchi le mur passèrent devant la tour, il aboya de toute sa force. La sentinelle demanda au veneur, à haute voix, après qui son chien aboyait avec tant de fureur, et s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau. Le veneur répondit que c'étaient les torches des gardes et le son de la clochette qui avaient irrité son chien. Cette réponse encoura-

gea les soldats d'Aratus; ils ne doutèrent pas que le veneur, d'intelligence avec leur chef, n'eût voulu les cacher, et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise.

Quand toute la troupe voulut monter, ils coururent un nouveau danger : les échelles pliaient, il fallut aller lentement, les uns après les autres. Cependant l'heure pressait; déjà les coqs chantaient, et on allait voir arriver les gens de la campagne portant leurs provisions au marché. Aussi, dès qu'il y eut quarante soldats sur le mur, Aratus monta à son tour; il attendit encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, et marcha avec eux sans délai au palais du tyran, dont les gardes passaient la nuit sous les armes; il les chargea brusquement, les prit tous sans en tuer un seul, et envoya sur-le-champ presser ses amis de venir le joindre. Ils arrivèrent de tous côtés, comme le jour commençait à paraître, et bientôt le théâtre fut rempli d'une multitude considérable qui ne savait encore rien de certain sur ce qui s'était passé; mais un héraut s'avança au milieu de la foule, et cria qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté. Ne doutant plus alors de l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils coururent au palais du tyran, qui se sauva par un souterrain, et y mirent le feu.

Il n'y avait pas eu, dans toute l'affaire, un seul homme tué ou blessé. Aratus rappela ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de 580, et ceux qui l'avaient été par les autres tyrans; ceux-ci n'étaient pas moins de 500; ils avaient erré loin de leur patrie pendant près de 50 ans; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils possédaient avant leur exil.

Sicyône délivrée avait besoin de trouver des alliés, car le roi de Macédoine, déjà maître d'Athènes et de Corinthe, avait bonne envie de mettre aussi la main sur elle. Aratus l'agrégea à la ligue achéenne. Cette confédération reposait sur des principes équitables. Ses affaires étaient réglées par une assemblée générale à laquelle avaient droit d'assister tous les citoyens âgés de trente ans au moins. Mais on y prenait les voix par cité, non par tête, de sorte qu'une ville ne pouvait

pas opprimer les autres. Le magistrat suprême était un stratége qu'on élisait chaque année, et qui avait l'assistance d'un conseil permanent de dix ou douze démiurges. Tous les membres de la ligue avaient mêmes lois, mêmes poids, mêmes mesures, même monnaie, mêmes magistrats. C'était la réalisation d'un état social que la Grèce n'était jamais parvenue à organiser; car Athènes, Sparte, Thèbes, qui tour à tour avaient rallié autour d'elles une grande partie des cités helléniques, les avaient presque toujours traitées en sujettes, non en alliées. La ligue achéenne pouvait donc devenir le salut de la Grèce. Qu'elle s'étende, qu'elle enveloppe toutes les cités du Péloponnèse et de la Grèce centrale, et les forces des Grecs, réunies comme en un faisceau, ne pourront être brisées. Ce fut le plan qu'Aratus se proposa.

Mais Aratus avait bien des choses à faire pour réussir : abattre les tyrans, contenir la Macédoine, qui, sous son nouveau roi Antigone Gonatas, était redevenue ambitieuse et forte; enfin amener les Étoliens, peuple de pillards, à vivre en paix avec la ligue achéenne. Pour le premier point, il réussit à peu près. Il chassa les tyrans d'Argos, de Mégalopolis, d'Hermione, de Phlionte, et il unit à la ligue Mégare, Trézène, Épidaure. Il réussit également pour le second, les Macédoniens ayant été empêchés, par les troubles qui les agitaient, d'entraver ses desseins. Il surprit l'Acrocorinthe, rendit aux Corinthiens les clefs de leur citadelle, qu'ils n'avaient pas eues depuis Philippe, père d'Alexandre (243), et gagna l'alliance d'Athènes, qui chassa sa garnison macédonienne. Mais il restait deux dangers contre lesquels sa prudence se brisa : Sparte et les Étoliens.

Les Étoliens et Sparte; Agis et Cléomène; bataille de Sellasie (221).

Les Étoliens avaient formé entre eux une confédération à peu près pareille à celle des Achéens. Leurs diverses peuplades ou villes avaient une assemblée commune, à laquelle probablement n'étaient admis que les hommes d'âge mûr. Cette assemblée, appelée *panétolicon*, se réunissait tous les ans à Thermos, à l'équinoxe d'automne, décidait alors de la

paix ou de la guerre, et nommait les magistrats. Outre cette assemblée annuelle, il y avait l'assemblée permanente des *apoclètes* ou députés, qui formaient un conseil semblable à celui des démiurges en Achaïe, mais plus nombreux. Le premier magistrat était le *stratége*, commandant des forces militaires. Après lui venaient l'*hipparque*, le *grammateus* ou secrétaire, etc. La ligue étolienne s'associait des villes fort éloignées, et leur laissait certainement une grande liberté d'action, mais dans quelle mesure? on l'ignore. Tous les droits, tous les devoirs n'étaient pas sans doute parfaitement déterminés ; et parmi ces villes il y avait probablement, comme dans l'empire d'Athènes, bien des conditions différentes : des confédérés, des alliés, des sujets tributaires.

Les deux ligues ne purent malheureusement s'entendre. Autant celle des Achéens, conduite par un sage personnage et un gouvernement qui assurait l'influence aux riches, était modérée et amie de la paix, autant l'autre était turbulente et belliqueuse. Les Étoliens avaient gardé des mœurs rudes et des habitudes de brigandage qui, dans le reste de la Grèce, avaient cessé depuis des siècles. Ils faisaient de fréquentes incursions, et pirataient sur terre comme sur mer. En 246, Aratus marcha contre eux au secours des Béotiens, qu'ils attaquaient. Il arriva trop tard : les Béotiens venaient d'être vaincus à Chéronée. « Abattus par cette défaite, dit Polybe, ils n'osaient plus, depuis ce temps, rien entreprendre pour recouvrer leur première puissance, ni se joindre, par décret public, aux autres Grecs, dans quelque expédition qu'on leur proposât. Ils ne pensaient plus qu'à boire et à manger, et ils le firent avec tant d'excès, qu'ils devinrent sans courage et sans force. » Cet avilissement des Béotiens livrait la Grèce centrale aux Étoliens. En 238, ils voulurent aller plus loin et se présentèrent à l'isthme de Corinthe. Aratus accourut, aidé de troupes lacédémoniennes, pour fermer la péninsule à ces pillards. Il n'osa les combattre de front, mais se dédommagea en leur tuant dans une surprise 700 hommes.

L'ambition des rois de Macédoine suspendit un moment cette rivalité. Antigone Gonatas était mort en 243, laissant

le trône à son fils Démétrius II. Le nouveau prince, maître de l'Attique et de la Phocide, voulait avoir encore la Béotie, qui séparait ces deux provinces. Il l'enleva aux Étoliens, et les rejeta ainsi dans le parti des Achéens, avec qui ils semblèrent un moment disposés à faire une bonne amitié; mais, quand les dangers disparaissaient au nord, on en vit d'autres naître au midi.

A Sparte, la constitution de Lycurgue n'était depuis bien longtemps qu'un souvenir. L'État était tombé dans la plus complète désorganisation. Au lieu de l'égalité de fortune que Lycurgue avait établie, on trouvait un très-petit nombre de riches et une foule de pauvres, que leur pauvreté même privait du titre de citoyen, puisqu'un Spartiate perdait ses droits du jour où il ne pouvait plus subvenir aux frais des tables communes. Aussi, sur 700 Spartiates qui existaient encore au temps où nous sommes parvenus, cent à peine possédaient de la terre. Sparte n'était donc plus Sparte, mais une ville comme beaucoup d'autres, molle, oisive et corrompue, mélange odieux d'extrême richesse et d'extrême misère.

Le spectacle de cette dépravation frappa vivement l'esprit d'un jeune homme, Agis IV, qui était devenu roi en 244, à l'âge de 20 ans. Il résolut de régénérer Sparte, et estima qu'il n'y avait pour cela rien de mieux à faire que de ramener cette ville, par une révolution, aux institutions et aux mœurs du temps de Lycurgue. Il fallait commencer par refaire le partage des terres : c'était rencontrer, dès le premier pas, la question la plus périlleuse, car il s'agissait de déposséder les riches au profit des pauvres. La plupart des riches, les vieillards habitués au luxe et ennemis de toute innovation, les femmes effrayées au souvenir seul de la vie sévère que leur imposait Lycurgue, formaient le parti opposé à la réforme. A la tête de ce parti se plaçait le roi Léonidas, collègue d'Agis, qui avait passé une partie de sa vie dans les cours asiatiques, et avait enseigné à ses concitoyens de nouvelles délicatesses. Pour Agis étaient les pauvres, les ambitieux, mais aussi, en général, les jeunes gens et tous les cœurs généreux qui voulaient le bien de la patrie et que ten-

tait la vertu. Il gagna à ses idées sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, les deux femmes les plus riches de la ville. Lui-même, élevé par elles dans le luxe, possédait de vastes propriétés et un trésor de 600 talents. Il renonça à ses habitudes, prit le vêtement sévère des anciens Spartiates, et déclara qu'il mettait ses biens en commun. Sa mère et son aïeule s'associèrent à ce noble esprit de sacrifice.

Mais les riches ruinèrent la popularité du jeune roi durant une absence qu'il fut obligé de faire. Quand il revint, ses ennemis étaient triomphants, et il n'eut que le temps de se réfugier dans un temple. Attiré traîtreusement hors du sanctuaire, il fut traduit devant un tribunal exceptionnel, et se fit condamner à mort en refusant de désavouer sa généreuse tentative. Traîné en prison, il y fut étranglé, et l'on fit subir le même supplice, sur son cadavre, à sa mère et à son aïeule.

Agis eut un vengeur, le fils même de son principal ennemi, le jeune et ardent Cléomène. Averti par le sort d'Agis, Cléomène résolut, avant d'agir, de se former une armée sur laquelle il pût compter pour ses desseins ultérieurs. Mais cette guerre glorieuse dont Cléomène avait besoin, il ne pouvait la trouver que dans une tentative pour rendre à Lacédémone son ancienne suprématie dans le Péloponnèse. Or, cette tentative le conduisait forcément à une lutte contre la ligue achéenne. C'était cette rivalité qui allait détruire la dernière espérance de la Grèce. La guerre éclata en 227 : Cléomène battit trois fois ses adversaires, et, fort de ses succès, revint à Sparte accomplir la révolution. Il remit en vigueur l'antique discipline, l'éducation, les repas publics, appela les habitants des pays voisins, leur distribua des terres, et fit espérer à tous les pauvres du Péloponnèse une semblable révolution. A Corinthe, à Sicyône, ils s'agitèrent. Aratus, pour contenir l'esprit de révolte, courut à Sicyône, et faillit y être tué; à Corinthe, il ordonna plusieurs exécutions; mais à peine avait-il quitté cette ville, qu'elle se donna à Cléomène, qui bloqua aussitôt la citadelle. La ligue allait périr; Aratus, pour la sauver, appela le nouveau roi de Macédoine, Antigone Doson, qui fut déclaré généralis-

sime des troupes de terre et de mer de la confédération, avec un pouvoir absolu; encore ne voulut-il accepter cette charge qu'à la condition qu'on lui donnerait pour salaire la citadelle de Corinthe : imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter.

Antigone entra sans résistance dans Corinthe, y mit garnison, et prit, dans l'Arcadie, Tégée, Orchomène et Mantinée; puis il se retira pour passer l'hiver à Égine. Cléomène, sans tenir compte de la saison, rentra aussitôt en campagne, saccagea Mégalopolis, et menaça ses ennemis jusque dans Argos. Mais, pour soutenir cette lutte redoutable, il avait été forcé de recourir aux dernières ressources. Il affranchissait les hilotes, il sollicitait le roi d'Égypte Ptolémée, qui, depuis le rapprochement d'Antigone et des Achéens, était devenu favorable à Sparte; et il lui livrait en otage sa famille pour des secours qu'il n'obtint pas ou qui furent peu de chose.

Il réussit cependant à réunir environ 20 000 hommes pour la campagne décisive qui allait s'ouvrir. Antigone avait 28 000 fantassins et 1200 chevaux; la phalange comptait 10 000 Macédoniens. Cette armée se dirigea vers Sellasie, où se trouvait, entre deux montagnes, l'Éva et l'Olympe, un chemin qui conduisait à Sparte. Cléomène s'y était établi avec son armée. Euclidas, son frère, se posta sur l'Éva, et lui-même couvrit les pentes de l'Olympe. Ces positions étaient formidables. Antigone hésita quelques jours à attaquer. L'action fut longue et sanglante, car des deux côtés, les généraux étaient habiles et les soldats pleins de courage. Deux mouvements furent décisifs en faveur des Macédoniens. Les troupes envoyées contre Euclidas étaient repoussées en désordre, lorsqu'une charge exécutée par le jeune Philopémen, malgré l'ordre de ses chefs, rompit les Lacédémoniens. Sur le mont Olympe, Cléomène résistait à tous les assauts; mais Antigone doubla sa phalange, qui s'avança piques baissées, et renversa tout devant elle. Un grand nombre de soldats de Cléomène se firent tuer sur ce dernier et glorieux champ de bataille de la vieille Lacédémone. Quand tout fut désespéré, le roi prit la fuite. Il arriva à Sparte, accompagné seulement de quelques cavaliers. Il refusa même de s'y as-

seoir et d'apaiser sa soif. Appuyé contre une colonne et la tête penchée, il demeura quelque temps immobile et perdu dans ses tristes réflexions. L'énergie reprit bientôt le dessus, il partit avec ses amis, gagna rapidement Gythion, et de là se rendit en Égypte, sur un vaisseau préparé d'avance.

Ptolémée Évergète subit d'abord l'ascendant de cette forte nature. Il promit des secours au Spartiate et lui fit une pension annuelle pour lui et pour ses amis. Mais à Évergète succéda son fils, Philopator, prince misérable, ivrogne, dissolu, qui laissa le gouvernement aux femmes. Cependant en Grèce tout changeait de face. Après être entré à Lacédémone, où il s'était empressé de rétablir les éphores, de ressusciter tous les abus et toutes les causes de faiblesse et de ruine, Antigone s'était rendu en Macédoine pour repousser une attaque des Illyriens. Il avait été vainqueur de ces barbares; mais il était mort d'une hémorragie : les cris qu'il avait poussés dans le combat ayant fait rompre une veine dans sa gorge. Il laissait le trône à son neveu, Philippe III, âgé de 17 ans. Le champ était donc libre. Cléomène songea à rentrer dans sa patrie avec ses compagnons d'exil. Il avait conservé les mœurs austères de Sparte au milieu de la corruption de l'Égypte. Cette conduite, reproche vivant pour le prince et ses courtisans, l'avait rendu odieux ; on eut peu de peine à persuader au soupçonneux Philopator que l'exilé voulait faire une tentative sur Cyrène. On l'enferma avec treize de ses amis dans une vaste maison isolée, où on le garda comme les Turcs ont gardé Charles XII à Bender. Cléomène, qui a plus d'une analogie avec ce roi aventurier, fit comme lui : ne pouvant supporter la captivité, il trompa ses gardiens et sortit armé, avec ses amis. Ils se répandirent dans Alexandrie, en poussant le cri de *liberté!* Ce peuple hébété applaudit et ne bougea point. En vain les Spartiates tuèrent le gouverneur de la ville et un autre courtisan : ils furent enveloppés et se donnèrent la mort pour n'être pas pris vivants. Le corps de Cléomène fut écorché et mis en croix. Plus tard, on rendit à ses restes des honneurs expiatoires, et les Alexandrins le vénérèrent comme un héros.

Ainsi périt le dernier des Spartiates, entraînant dans son

tombeau sa patrie et la Grèce. Sparte, en effet, était bien morte cette fois et la ligue achéenne était mourante. Les Macédoniens s'établissaient au cœur même du Péloponnèse, ce qui devait fournir aux Romains un prétexte d'intervenir pour les en chasser. Sur qui doit retomber la faute de ces tristes conséquences? sur Cléomène qui, au lieu de marcher en avant, recula de six siècles en arrière. Il voulut réaliser l'idéal suranné de Lycurgue, alors qu'il eût fallu arracher Sparte à son oligarchie oppressive, à son isolement coupable, à son égoïsme invétéré, pour la jeter dans les voies libérales où elle pouvait entrer, sans rien perdre de son grand nom. En se faisant recevoir membre de la ligue achéenne, Sparte y entraînait le reste de la presqu'île; et le Péloponnèse, peut-être la Grèce centrale, fraternellement unis, seraient devenus une inexpugnable forteresse. Mais ni Sparte ni Cléomène ne consentirent à aller se perdre dans cette association, où tous avaient des droits égaux. La ligue menacée se défendit; et tout retomba dans le chaos.

Aratus ne lui survécut que de peu d'années et mourut le cœur brisé, l'âme pleine de sinistres pressentiments. Pour résister à Sparte qui voulait redevenir conquérante il avait appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse et ceux-ci y occupant les deux fortes positions de l'Acrocorinthe et d'Ithôme, tenaient, comme ils disaient, le bœuf par les deux cornes. Ainsi d'un péril on était tombé dans l'autre. La ligue achéenne ne trouvait pas plus de liberté sous le roi Philippe III, le successeur d'Antigone Doson, qu'elle n'en aurait eu sous Cléomène. Aratus lui-même, d'abord bien accueilli du prince, parut importun. Philippe, à en croire un récit heureusement peu certain, songea à se défaire de lui. N'osant, dit-on, frapper ouvertement ce vieillard respecté, il chargea un de ses officiers de lui donner un poison lent. « Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné; mais il n'eût servi à rien de se plaindre, il supporta patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement qu'un de ses amis s'étonnait de lui voir cracher le sang : « Mon cher Céphalon, lui dit-il, voilà le fruit de l'amitié des rois. »

CHAPITRE XX.

GUERRES DES ROMAINS EN GRÈCE (214-146.)

Première guerre de Philippe avec les Romains (214-205). — Seconde guerre de Philippe contre les Romains (200-197). — Proclamation de la liberté grecque (196). — Ruine des Étoliens (189). — Mort de Philopémen (183). — Chute de la Macédoine (168). — La Macédoine et la Grèce réduites en provinces romaines (146-142).

Première guerre de Philippe avec les Romains (214-205).

Aratus avait vu, avant de mourir, la lutte engagée déjà entre Rome et Philippe. Ce prince, protecteur de la ligue achéenne et vainqueur en 220 des Étoliens regardait déjà la Grèce comme soumise et portait plus loin son ambition et ses vues. Il songea d'abord à chasser les Romains du continent grec où ils s'étaient établis en 229 après une guerre contre les pirates illyriens[1]. La bataille de Cannes (216) accrut ses espérances. Il envoya à Annibal des députés qui conclurent un traité d'alliance. Il s'engageait à fournir 200 vaisseaux et à ravager les côtes de l'Italie. Après la victoire, Rome, l'Italie et les dépouilles appartiendraient à Annibal et aux Carthaginois ; ceux-ci devaient alors passer en Grèce, faire la guerre pour Philippe aux rois qu'il désignerait et lui soumettre les villes du continent et les îles voisines de la Macédoine. Philippe exécuta mal ce traité imprudent, qui lui imposait toutes les charges du présent pour un avenir fort incertain. Il n'équipa point les 200 vaisseaux promis, il donna le temps aux Romains d'armer une flotte de 120 navires, supérieure à la sienne, et, l'année suivante, assiégeant

1. Voyez, sur cette guerre et pour tout ce qui va suivre, l'*Histoire romaine* dans la même collection.

Apollonie, il se laissa surprendre et vaincre, à l'embouchure de l'Aoüs, par le préteur Lévinus, qui le força de brûler ses galères (214).

Après avoir fermé à la Macédoine la route de l'Adriatique, Lévinus s'occupa de lui créer des embarras en Grèce même. Les Étoliens acceptèrent l'alliance du sénat, qui leur promit de ne réserver pour Rome que les dépouilles, et de leur laisser toutes les villes avec l'Acarnanie et la moitié de l'Épire. Les Éléens suivirent, comme toujours, le parti des Étoliens. Les Messéniens, Pleurate, roi d'Illyrie, acceptèrent la protection qui leur était offerte. Sparte, enfin, par haine contre la ligue achéenne, et Athènes, jalouse aussi de ces petites villes, qui faisaient maintenant plus de bruit qu'elle dans le monde, firent défection du côté de l'étranger (211).

Depuis ce moment jusqu'au traité de 205, rien de grand dans la Grèce. On n'y déploie même plus l'énergie de la guerre des deux ligues. On sent que déjà l'ombre de Rome s'étend sur cette contrée. Ses armes viennent d'affaiblir Philippe, sa politique vient de diviser la Grèce. En attendant qu'elle intervienne d'une manière plus décisive, chacun guerroie contre tous, sans résultat. Philippe remporte quelques avantages sur les Étoliens. Mais Attale, roi de Pergame, lui enlève plusieurs villes. Dans le Péloponnèse, Sparte, livrée au tyran Machanidas, fait contre les Achéens une guerre de pillages. La ligue, qui n'a vécu encore qu'un âge d'homme, est déjà vieille. Le luxe et la mollesse s'y sont introduits. L'armée est désorganisée, le service militaire négligé, même des chevaliers. Un homme, le Mégalopolitain Philopémen, bon citoyen et capitaine habile, parvient cependant à rendre quelque ardeur à cette association d'où la vie se retirait, depuis qu'elle ne savait plus se défendre elle-même; car la protection de l'étranger est comme l'ombre de ces arbres qui tue tout ce qu'elle couvre. Philopémen ravive l'esprit militaire, réforme l'armure et l'ordonnance des soldats, et se compose une petite phalange achéenne, à l'instar de la macédonienne. Cette réforme lui donne, près de Messine, la victoire sur Machanidas, qu'il tue de sa propre main. A quoi bon? Il s'éloigne ensuite, et va faire la guerre

en Crète, laissant les événements se suivre d'eux-mêmes, et sans direction, dans sa patrie.

Après ces guerres languissantes, on fit la paix en 205. Philippe signa d'abord une convention séparée avec les Étoliens, puis il traita avec les Romains : « le pays des Parthéniens et plusieurs autres cantons de l'Illyrie furent ajoutés à l'Illyrie romaine. »

Les Romains ne voyaient dans cette paix qu'une suspension d'armes. Ils voulaient se débarrasser de toute affaire jusqu'à ce que leur grande querelle avec Carthage fût vidée. Philippe ne comprit pas que ce n'était qu'un délai qui lui était laissé. Au lieu de préparer ses forces, il les dissipa dans une guerre inutile contre Attale et Rhodes. Il assiégea vainement Pergame, et fut battu sur mer par les Rhodiens. Mais il s'empara, sur les côtes de Thrace, de plusieurs places, et dans la Mysie de six villes maritimes, parmi lesquelles Abydos. Se couvrir de la Thrace contre un allié de Rome, dangereusement placé pour la Macédoine, c'était bien; aller conquérir en Asie Mineure, c'était inutile et imprudent. Il ne fallait pas s'étendre, c'est-à-dire se rendre plus vulnérable, mais se concentrer. Et puis pourquoi provoquer Rome par un faible secours de 4000 hommes, envoyé à Annibal fuyant de l'Italie? Il était bien tard pour essayer de sauver Carthage.

Seconde guerre des Romains contre Philippe (200-197).

Les Grecs alliés de Rome révélèrent au sénat cet envoi de secours au Carthaginois; en même temps, les Étoliens et les Athéniens accusaient Philippe d'avoir ravagé leur territoire; le roi Attale et les Rhodiens lui reprochaient ses tentatives sur l'Asie. Philippe avait évidemment de l'ambition et peu d'affection pour Rome. On aurait pu s'en douter depuis longtemps; mais il n'avait convenu au sénat de s'en apercevoir qu'après Zama.

La guerre fut déclarée à Philippe afin, dit-on au peuple, de ne point l'attendre en Italie, comme Pyrrhus et Annibal. A peine on respirait de la guerre d'Afrique et d'une lutte

sanglante de seize ans. Ce peuple infatigable se rendit pourtant, malgré son désir de repos, aux spécieuses raisons du consul Sulpicius. Il avait ce grand et rare courage de ne se point reposer tant qu'il restait quelque chose à faire encore.

La Grèce n'était pas un adversaire pour Rome. Toute énergie morale et toute force matérielle l'avaient abandonnée. Plus de mœurs, plus de religion, plus de patriotisme, plus rien, en un mot de ce qui rend une nation forte contre l'étranger. La dernière étincelle s'était réfugiée au cœur de Philopémen. Mais les anciens foyers de tant de grands sentiments et de grandes vertus étaient éteints. Athènes n'avait plus qu'une populace rampante; Sparte s'agitait, comme toujours, sans idées, et maintenant sans dignité; Thèbes était tombée au dernier degré de l'abjection; Argos semblait hébétée; Corinthe ensevelie dans la corruption. L'Achaïe et l'Étolie respiraient seules encore, mais déjà faiblement pour la liberté.

Plus de génie! L'immense Asie s'est vengée en épuisant la petite nation victorieuse. Les cours des Ptolémées et des Séleucides attirent les artistes, les poëtes, les hommes d'État comme les hommes de science. Le poëte romain disait: *In Tiberim defluit Orontes;* pour la Grèce le contraire a lieu: c'est elle-même qu'une sorte de courant régulier entraîne et va perdre en Asie,

Plus de forces! Polybe atteste que la Grèce était dépeuplée. Depuis Sellasie, où déjà les troupes mercenaires tenaient tant de place, on ne voit pas d'armées un peu considérables: elles sont de 2000 hommes, de 5000; les plus fortes vont à 10 000. La marine est nulle: Athènes a 3 vaisseaux non pontés; la ligue achéenne comprenait Corinthe, Sicyône et l'Argolide: elle en a 6. Philopémen faillit voir sombrer sous lui son vaisseau amiral, qui, depuis 80 ans, pourrissait dans le port d'Égion. Nul État n'avait assez de force pour faire peur aux pirates, qui pullulaient.

Cette Grèce mourante ne sut même pas accorder une docile obéissance aux chefs de la résistance nationale. La Macédoine, quoique sans doute bien épuisée d'hommes par tant

de guerres, depuis un siècle et demi, et obligée de recourir, elle aussi, aux mercenaires, avait cependant une puissance véritable, et pouvait se former de ses montagnes un rempart difficile à franchir. De là, comme d'une forteresse, elle aurait protégé la Grèce. Mais plusieurs peuples grecs appelaient les Romains au cœur même du pays; les autres refusaient à Philippe le commandement de leurs forces militaires, dans la crainte qu'il n'en abusât. Ailleurs, ou plutôt partout, c'était la vénalité qui servait Rome; le sénat achetait les consciences: Charops en Épire, Dicéarchos et Antiphilos en Béotie, Aristhénès et cinq démiurges en Achaïe même, se vendirent de cette façon.

Le sénat n'envoya que deux légions sous le consul Sulpicius:. telle était l'estime qu'il faisait du courage et des forces de ses nouveaux adversaires! Sulpicius, dès la première campagne (200), pénétra en Macédoine, tandis que sa flotte en dévastait les côtes. L'année suivante, Philippe prit l'offensive, grâce à l'incapacité du consul Villius, qui passa dans l'inaction son temps de commandement. Il occupa, sur les rives de l'Aoüs, une position inexpugnable, qui couvrait la Thessalie et l'Épire. Ce fut seulement Flamininus qui réussit, en 198, à le déloger en tournant le camp royal par un sentier qu'un pâtre lui découvrit. Philippe se retira à travers la Thessalie, qu'il mit au pillage, et où Flamininus le suivit, en faisant admirer partout la bonne discipline de ses troupes.

Tous les peuples du nord-ouest de la Grèce, Étoliens, Athamanes, Illyriens, Dardaniens, s'étaient jetés, dès la première campagne, sur la Macédoine et la Thessalie, comme à une curée où Rome les conviait. Dans l'hiver, la ligue achéenne elle-même abandonna la Macédoine, par suite des intrigues habiles de Flamininus. Nabis, successeur de Machanidas, était son ennemi déclaré; Thèbes resta la dernière fidèle. Flamininus, qui savait aussi coudre la peau du renard à celle du lion, s'en empara par une ruse déloyale. Dès lors, la Grèce centrale et le Péloponnèse étant dans le parti de Rome, il put attaquer de front Philippe et lui livra en Thessalie la grande bataille de Cynoscéphales (197). Les

ondulations du sol, le choc des éléphants, la pression inégale des légionnaires brisèrent la masse de la phalange ; et les Macédoniens vaincus perdirent 8000 hommes tués et 5000 prisonniers.

Pour rassembler les 25 000 soldats qui furent vaincus à Cynoscéphales, Philippe avait dû armer jusqu'aux enfants de seize ans. C'est assez dire qu'il avait épuisé ses dernières ressources. Il accepta les conditions de Flamininus, qui lui défendit d'avoir plus de 500 soldats et plus de 5 vaisseaux de transport. Il consentit à payer sur-le-champ 500 talents, et un tribut annuel de 50. Il lui fut interdit d'entreprendre aucune guerre sans le consentement du sénat. Il dut laisser libres les Thessaliens et même les Orestains, dont le pays était une porte ouverte sur la Macédoine, du côté de l'Illyrie romaine. Cette paix désarmait Philippe au moment même où Antiochus, à l'instigation d'Annibal, apprêtait ses forces. « Flamininus, dit Plutarque, en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus. »

Proclamation de la liberté grecque (196).

Mais le sénat, qu'allait-il faire de la Grèce ? Les Grecs s'étaient montrés des alliés plutôt que des ennemis, et les asservir eût été violer trop ouvertement la bonne foi. Les dix commissaires envoyés par le sénat étaient d'avis de déclarer la Grèce libre, excepté Corinthe, Chalcis et Démétriade, où l'on placerait des garnisons romaines. C'était une contradiction : les Grecs eussent bien senti que cette liberté était illusoire, sous la surveillance de ces trois places fortes qu'on appelait les entraves de la Grèce. L'opinion publique, si mobile, si libre dans ce pays renommé pour son esprit, était à craindre. Déjà les Étoliens, les plus audacieux de tous, l'agitaient par les discours, par les chansons qu'ils répandaient. Ils se vantaient d'avoir fait gagner par leur cavalerie la bataille de Cynoscéphales ; ils accusaient les Romains de méconnaître leurs services ; ils raillaient les

Grecs qui se croyaient libres parce qu'on leur avait mis au cou les fers qu'ils portaient aux pieds. Flamininus comprit que le meilleur moyen de faire tomber toutes ces accusations et de vaincre d'avance Antiochus, en ôtant tout prétexte, tout appui à son expédition, c'était de donner pleinement à la Grèce une liberté qui ne pouvait être pour Rome un sujet d'alarmes.

Au milieu de la solennité des jeux isthmiques, un héraut s'avança et proclama le décret suivant : « Le sénat de Rome, et T. Quinctius, général des Romains, revêtu du pouvoir consulaire, après avoir vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, déclarent libres de toutes garnisons et de tout impôt les Corinthiens, les Locriens, les Phocidiens, les Eubéens, les Achéens, les Phtiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhèbes, et leur laissent le pouvoir de vivre selon leurs lois. » Les Grecs ne pouvaient en croire leurs oreilles et firent répéter le décret. Alors éclatèrent des transports d'une joie insensée. On oublia les jeux, on entoura Flamininus en l'appelant le bienfaiteur et le sauveur de la Grèce ; il faillit être étouffé sous les fleurs.

Ainsi ce peuple, qui ne savait plus faire de grandes choses pour la liberté, savait encore l'aimer avec passion et en payait d'une récompense naïve la trompeuse image. Quand Flamininus s'embarqua, les Achéens lui amenèrent 1200 prisonniers romains des guerres d'Annibal qui avaient été vendus en Grèce et qu'ils venaient de racheter de leurs deniers. Des Grecs seuls savaient remercier ainsi !

Un nuage cependant jeta bientôt quelque ombre sur cette joie. Flamininus avait affranchi les villes qui ne l'étaient point encore ; il avait marché avec les Achéens contre le tyran le plus cruel et le plus puissant de la Grèce, contre Nabis, et voici que tout à coup il s'arrête, traite avec le tyran et le laisse subsister, en lui enlevant seulement l'Argolide, Gythion et les villes maritimes (195). Par là en effet se révélait toute la politique de Rome : Nabis était placé en face de la ligue achéenne, comme Philippe en face de la ligue étolienne ; tous se faisaient mutuellement équilibre, et maintenaient dans la Hellade la division et la faiblesse. Rome

n'avait vraiment pas besoin de légions pour garder ce pays, qu'elle livrait à l'anarchie, sous le nom de liberté.

Ruine des Étoliens (189).

Nous arrivons enfin au dernier acte de cette histoire. Tout à l'heure nous avons laissé la Grèce rêvant qu'elle était libre et rajeunie. En effet, elle s'était ranimée un moment dans une folle joie. Mourante elle avait fêté la vie, et cru à l'avenir. D'ailleurs, nous l'avons dit, il y avait encore quelque chose en Étolie; quelque chose dans la ligue achéenne. Mais maintenant nous ouvrons le tombeau où vont descendre ces dernières espérances. Rome, l'impitoyable cité du glaive, va dépouiller le masque de fausse douceur qu'elle avait pris avec Flamininus, ce Romain d'Athènes, et paraîtra dans toute sa rudesse sous les traits du farouche et ignorant Mummius.

Nous avons à raconter trois péripéties, les trois chutes successives de l'Étolie, de la Macédoine et de la ligue achéenne.

Quand Flamininus eut retiré ses légions, les Étoliens laissèrent éclater leur mécontentement. On avait proclamé la liberté de toute ville : ce n'était pas leur compte. Ils avaient cru hériter de la Macédoine et on ne leur donnait ni la Thessalie qu'ils convoitaient, ni l'Acarnanie, ni Leucade, ni toutes les cités que le traité d'alliance leur avait promises, mais deux pauvres pays, la Locride et la Phocide. Thoas, le personnage le plus influent parmi eux, fut envoyé auprès du roi Antiochus dont les projets de guerre étaient bien connus; il l'engagea à en placer le théâtre dans la Grèce. Les Étoliens, disait le député, lui donneraient tous les peuples grecs pour alliés. Puis il revint, ramenant un envoyé d'Antiochus, qui magnifiquement étala les plus éclatantes promesses : les forces de l'Asie, les éléphants de l'Inde, et de l'or assez pour acheter les Romains mêmes. Flamininus fit d'abord avertir les Étoliens par des Athéniens, qui engagèrent le Panétolicon à persister dans l'alliance romaine. Leur conseil ne plut pas. Flamininus vint lui-même et ne réussit pas

mieux. Thoas et sa faction firent décréter, en présence même du général romain, la guerre contre Rome. Et comme il demandait une copie de ce décret : « Bientôt, lui dit le stratége Damocritos avec une folle insolence, bientôt je vous rendrai réponse de mon camp des bords du Tibre. »

Les Étoliens, avec leur vivacité habituelle, firent, en un même jour, une triple attaque sur Chalcis, Démétriade et Sparte. Ils échouèrent devant Chalcis, mais prirent Démétriade. Appelés dans Sparte par Nabis, ils s'y présentèrent comme des alliés, puis égorgèrent le tyran, envahirent son palais, prirent ses trésors, et pillèrent la ville. Les Lacédémoniens indignés s'armèrent contre ces bandits, tuèrent les uns, chassèrent les autres et Philopémen, saisissant habilement l'occasion, courut à Sparte avec une armée qui fit entrer cette ville dans la ligue. « Les Lacédémoniens, en reconnaissance, lui envoyèrent 120 talents qu'avait produits la vente des biens de Nabis. Il leur conseilla de garder leur argent pour acheter le silence des gens qui, par leurs discours dans le conseil, jetaient le trouble et la confusion dans la cité. »

Restait Antiochus, l'espoir des Étoliens. Il arriva. Mais ce fut le moment pour les uns et les autres de reconnaître et leurs mutuelles fanfaronnades et leur mutuelle faiblesse. Tous ces alliés promis par les Étoliens à Antiochus se réduisirent aux Magnètes, aux Athamanes, à quelques habitants de l'Élide et de la Béotie. Pour lui, au lieu de millions d'hommes, il en amenait 10000. En s'unissant étroitement avec le roi de Macédoine, suivant le conseil d'Annibal, il pouvait propager en Grèce un incendie difficile à éteindre : loin de là, il blessa Philippe par des actes insultants et parla de ses droits au trône de Macédoine ; si bien que Philippe demanda aux Romains la permission de le combattre. Il fallait pousser la guerre avec activité, les Romains n'étant pas prêts ; il se tint pour satisfait de la facile conquête de la Thessalie et de l'Eubée, et se mit, presque sexagénaire, à célébrer pompeusement ses noces avec une jeune fille. Les légions arrivèrent. Antiochus espéra les arrêter aux Thermopyles, et en effet résista au consul Acilius dans le défilé ; mais Caton le tourna par le sentier d'Éphialte que

2000 Étoliens ne surent pas défendre, et le roi de Syrie vaincu s'enfuit à Élatée, à Chalcis, enfin à Éphèse (191). L. Scipion l'y alla chercher, et, par la victoire de Magnésie, le rejeta au delà du Taurus (190). Puis Manlius Vulso ayant brisé par ses victoires sur les Galates la dernière résistance de l'Asie Mineure, cette contrée appartint à Rome, sous la servile royauté d'Eumène.

On avait accordé d'abord une trêve aux Étoliens, afin d'arrêter les progrès trop rapides que Philippe faisait sur eux. Après qu'on se fût débarrassé d'Antiochus, on reprit contre eux la guerre avec activité. Vaincus, les Étoliens envoyèrent au consul des députés pour demander la paix : ils consentaient à s'en *remettre à la foi romaine*. C'étaient les termes qu'exigeait le sénat. Mais quand le consul Manius Acilius leur eut expliqué que cela voulait dire livrer à Rome ceux qui avaient fomenté la guerre, ils se récrièrent et déclarèrent que c'était contraire à la coutume des Grecs. « Ici Manius, haussant le ton, moins par colère que pour faire sentir aux députés à quoi les Étoliens étaient réduits et leur inspirer une extrême terreur : « Il vous sied bien vraiment, « petits Grecs, de m'alléguer vos usages et de m'avertir de ce « qu'il me convient de faire, après vous être abandonnés à « ma foi. Savez-vous qu'il dépend de moi de vous charger de « chaînes ? » Et sur-le-champ il en fit apporter, ainsi qu'un collier de fer qu'il ordonna qu'on leur mît au cou. Phénéas et les autres députés furent si effrayés que leurs genoux ployaient sous eux. Lucius et quelques autres tribuns qui étaient présents prièrent Manius d'avoir des égards pour le caractère d'ambassadeur dont ces Grecs étaient revêtus, et de ne pas les traiter avec rigueur. Le consul se radoucit et laissa parler Phénéas.... » (Polybe.)

Les Étoliens se débattaient en vain : il fallut en passer par les conditions que le sénat imposait. Ils durent reconnaître la suprématie de Rome, avoir mêmes amis et mêmes ennemis, livrer leurs armes et leurs chevaux, payer une contribution de 1000 talents (5 216 655 fr.), enfin remettre aux Romains, comme garantie, quarante otages désignés par le sénat.

Encore un nom rayé de l'histoire.

Mort de Philopémen (183).

Ce rude coup frappé près d'eux était un avertissement pour les Achéens, désormais à découvert de tous côtés. Leur rôle devenait difficile. Différents systèmes de conduite étaient soutenus dans leur assemblée. « Il n'est pas possible, leur disait Aristénos, que vous restiez les amis des Romains, en leur présentant à la fois le caducée et la lance. Si nous sommes assez forts, marchons contre eux, sinon obéissons. Il y a deux buts à toute politique, le beau et l'utile. Ne peut-on atteindre l'un, qu'au moins on saisisse l'autre. Ou bien montrons que nous sommes assez forts pour ne pas obéir; ou si nous obéissons, que ce soit de bonne grâce et avec empressement. » Pour Philopémen, si ce que les Romains exigeaient était conforme aux lois et aux traités d'alliance, sur-le-champ et sans chicane il l'exécutait. Mais quand leurs prétentions passaient ces bornes, il voulait que d'abord on leur fît connaître les raisons qu'on avait de ne pas s'y rendre, ensuite qu'on en vînt aux prières et qu'on les suppliât de se renfermer dans les traités; s'ils demeuraient inflexibles, qu'on prît alors les dieux à témoin de l'infraction et que l'on obéît.... « Faut-il nous unir de toutes nos forces à des maîtres, disait-il, et subir sans opposition les ordres les plus durs, ou bien nous roidir tant que nous pourrons et retarder notre esclavage?... Il viendra, je le sais, un temps pour les Grecs où il faudra obéir, mais ce temps faut-il en accélérer la venue ou la retarder? Je pense qu'il faut la retarder.... Es-tu donc, disait-il encore un jour à Aristénos, es-tu donc si pressé de voir le dernier jour de la Grèce? » Ces deux politiques, ajoute Polybe, étaient sages et sûres. Mais à côté de ces deux partis qu'une nuance seulement séparait, il y en avait déjà un troisième que bientôt nous entendrons s'exprimer par la bouche de Callicratès: c'était celui des traîtres vendus au sénat romain.

Se renfermer dans le Péloponnèse, y vivre aussi libres que possible, éviter autant qu'on le pourrait d'y introduire les Romains, tel était le but de Philopémen. Pendant la

guerre d'Antiochus, il arriva que Sparte, toujours mal disposée pour la ligue, essaya de s'en détacher. Le préteur achéen Diophanès marcha contre elle et appela à son secours Flamininus. « Malheureux, lui dit Philopémen, garde-toi donc d'appeler les Romains parmi nous. » Et comme Diophanès ne tenait pas compte de ses remontrances, il s'enferma dans Sparte et la défendit, même contre les Achéens. Une autre fois le sénat pria les Achéens de faire rentrer les bannis dans Sparte. Philopémen s'y opposa, non qu'il fût contraire à la cause de ces exilés, mais afin qu'ils n'eussent pas cette obligation aux Romains.

Lorsque Lacédémone, qui, de ses anciennes institutions, gardait, même dans sa décadence, un vif sentiment de nationalité, demanda aux Romains de la délivrer du joug de l'alliance achéenne, Philopémen sévit contre elle avec une rigueur qui indigne Plutarque. Pour la première fois il impute à son héros injustice et cruauté. En effet, Philopémen avait mis à mort 80 Spartiates, ou même 350, selon un historien ; il avait abattu les murailles de la ville, détruit ses institutions, partagé une portion du territoire aux Mégalopolitains, transporté en Achaïe une partie des citoyens et vendu 3000 autres à l'encan. Il avait voulu assouplir cette ville réfractaire, et étouffer cette voix qui s'élevait dans le Péloponnèse contre la ligue et appelait les Romains.

Si la hauteur des sentiments de Philopémen pouvait être douteuse, on serait tenté de voir dans cette conduite un effet de la haine du Mégalopolitain contre Sparte. On attribuerait aussi à un motif semblable une modification fort grave qu'il apporta à la constitution de la ligue : je veux parler de la loi par laquelle l'assemblée, au lieu de se tenir exclusivement à Égion, serait convoquée à tour de rôle et successivement dans toutes les villes de la ligue. Philopémen voulait par cette mesure donner satisfaction à ces cités, dont quelques-unes, comme Sparte, n'étaient pas encore faites à l'idée de reconnaître pour leur capitale et leur centre une petite ville perdue au bout du Péloponnèse, sans antécédents, sans gloire dans le passé. Cette mesure était excellente, et peut-être, si Aratus l'avait prise, l'unité du Péloponnèse eût-elle été réalisée.

Il est certain que la ligue, grâce à Philopémen, reprit assez de puissance et d'éclat pour qu'il lui arrivât des ambassades des rois d'Orient : de Séleucus Philopator, d'Eu mène, de Ptolémée Épiphane. On accepta l'alliance de ces rois ; mais point leurs présents. Eumène, perfide allié, avai envoyé 120 talents pour être placés à intérêts et produire une rente annuelle aux membres du conseil achéen. Apollonidas de Sicyône rappela que la loi défendait aux Achéens de recevoir les présents des rois.

Rome avait vu de mauvais œil l'énergie déployée par Philopémen, et des Lacédémoniens étant venus se plaindre de la révolution violemment opérée chez eux, le sénat envoya des ambassadeurs pour intervenir. Appius Claudius se pré senta en pleine assemblée panachéenne, accompagné des dénonciateurs spartiates que cette assemblée même venait de condamner à mort. Lycortas, le père de Polybe et alors stratége, rappela cette liberté proclamée aux jeux isthmiques par Flamininus, et osa dire, aux applaudissements de tous, que si Rome, en Italie, frappait de la hache les sénateurs campaniens, la ligue achéenne pouvait, dans le Péloponnèse revendiquer un droit semblable contre les traîtres. A quoi Appius répondit qu'il conseillait fortement aux Achéens de se rendre le sénat favorable, tandis qu'ils étaient encore maîtres de leurs actions, s'ils ne voulaient pas être bientôt réduits à agir malgré eux.

A Messène, Philopémen avait protégé le parti démocratique, favorable à la ligue. Dès que l'oligarchie eut vu le bon accueil fait par le sénat aux dénonciateurs spartiates, elle s'empressa d'envoyer son chef Dinocratès à Rome. Il revint accompagné de Flamininus, qui allait demander à Prusias la tête d'Annibal. Le Romain s'arrêta dans Messène tout juste le temps d'y amener une révolution. Messène rompit avec la ligue et envoya des troupes s'emparer de Coronis. Philopémen, âgé de soixante et dix ans, et stratége pour la huitième fois, était alors malade de la fièvre à Argos ; à cette nouvelle il part pour Mégalopolis et arrive le jour même, ayant fait vingt lieues d'une traite. Il rassemble un corps de cavalerie, marche à l'ennemi, le repousse, mais

entouré par des forces supérieures, il est obligé de se retirer et couvre lui-même la retraite des siens. Au passage d'un défilé, ceux-ci se retirant trop vite, il reste seul au milieu des ennemis; son cheval trébuche et le jette violemment à terre, où il reste privé de connaissance. Les Messéniens le saisissent et, quand il est revenu à lui, l'accablent d'indignes outrages. On l'emmène à Messène chargé de fers comme un criminel. On le jette dans une prison souterraine, sans air et sans lumière. Bien des Messéniens s'intéressaient à lui; Dinocratès n'en fut que plus pressé de le faire mourir. « Dès que la nuit fut venue et qu'il vit la foule retirée, il fit ouvrir la prison et commanda à l'exécuteur d'y descendre pour porter du poison à Philopémen, avec ordre de ne pas quitter le captif qu'il ne l'eût pris. Philopémen était couché sur son manteau. Lorsqu'il vit la lumière et cet homme, debout devant lui, tenant une coupe, il se releva avec peine, à cause de sa faiblesse, se mit sur son séant, et prit la coupe, en demandant à l'exécuteur s'il ne savait rien de ses cavaliers, surtout de Lycortas. L'exécuteur lui répondit que la plupart s'étaient sauvés. Philopémen le remercia d'un signe de tête, et le regardant avec douceur : « Quelle satisfaction « pour moi, lui dit-il, d'apprendre que notre malheur a des « bornes ! »

A la nouvelle de sa mort, les Achéens consternés accoururent en armes, conduits par Lycortas. Ils mirent la Messénie à feu et à sang. Messène effrayée ouvrit ses portes. Dinocratès se tua lui-même, beaucoup de ses partisans l'imitèrent; les autres furent réservés pour les tourments. « On brûla le corps de Philopémen; et après avoir recueilli ses cendres dans une urne, on partit de Messène, sans confusion et en ordre, en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe militaire et triomphale. Les Achéens marchaient couronnés de fleurs, mais fondant en larmes; ils étaient suivis des prisonniers messéniens chargés de chaînes. Polybe, fils de Lycortas, entouré des plus considérables d'entre les Achéens, portait l'urne, qui était couverte de tant de bandelettes et de couronnes qu'on pouvait à peine l'apercevoir. La marche était fermée par les cavaliers revêtus de leurs armes,

et montés sur des chevaux richement enharnachés. Ils ne donnaient ni des marques de tristesse qui répondissent à un si grand deuil, ni des signes de joie proportionnés à une si belle victoire.

« Les habitants des villes et des bourgs qui se trouvaient sur leur passage, sortirent au-devant des restes de ce grand homme, avec le même empressement qu'ils avaient coutume de lui montrer quand il revenait de ses expéditions; et après avoir touché son urne, ils accompagnèrent le convoi jusqu'à Mégalopolis. Ce grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants mêlés dans la foule, jetait des cris perçants qui, de l'armée, retentissaient dans la ville. Les habitants répondaient à ces cris par leurs gémissements; car ils sentaient bien qu'avec ce grand homme ils avaient perdu leur prééminence parmi les Achéens. »

Petite affaire que cette mesquine prééminence ! La véritable perte fut celle que fit la Grèce de son dernier grand homme, du dernier soutien de sa dignité. « Comme on dit que les mères aiment mieux le fils qu'elles ont porté dans l'âge mûr, la Grèce ayant enfanté Philopémen dans sa vieillesse, après tous les grands hommes qu'elle avait déjà produits, l'aima d'un singulier amour, et l'appela le dernier de ses enfants. » Après lui les hommes vendus levèrent la tête et la trahison parla à haute voix. Callicratès, envoyé à Rome, dit en plein sénat : « Pères conscrits, c'est à vous-mêmes qu'il faut vous en prendre si les Grecs ne sont pas plus dociles à vos ordres. Il y a dans toutes les républiques deux partis : l'un qui conseille d'oublier les lois, les traités, et toutes les autres considérations, lorsqu'il s'agit de vous plaire; l'autre qui prétend que l'on doit s'en tenir aux lois et aux traités. L'avis de ces derniers est beaucoup plus agréable au peuple; aussi vos partisans sont-ils méprisés et sans honneur. Mais si le sénat romain donnait quelque signe de désir sur ce point, aussitôt les chefs embrasseraient son parti, et la crainte ferait marcher le reste. » Le sénat répondit « qu'il serait à souhaiter que dans chaque ville les magistrats ressemblassent à Callicratès. » Cet homme, revenu dans sa patrie avec des lettres du sénat, fut élu stratége (179).

De ce jour on put dire que la ligue était déjà livrée pieds et poings liés à ses ennemis. Le sénat la laissera quelque temps encore dans cet état, pendant qu'il va porter le coup décisif à la puissance renaissante de la Macédoine.

Les dernières années du roi Philippe avaient été remplies par la pensée de se venger des outrages de Rome. Chaque jour il s'était fait lire le traité humiliant qu'il avait subi après sa défaite, et il préparait secrètement la guerre. Il avait deux fils, Démétrius et Persée. Le premier avait été livré aux Romains comme otage après Cynoscéphales. Quand le sénat le crut gagné à ses vues, il le renvoya. Démétrius trouva en Macédoine une faction puissante qui voulait à tout prix la paix et qui plaça à sa tête l'ami du sénat. Les partisans de la guerre avaient pour chef Persée, l'aîné des deux frères, mais qui, né d'une femme de basse naissance, craignait que Philippe ne laissât sa couronne à Démétrius. Pour perdre ce rival, il le peignit au roi comme un traître pressé par Flamininus et par son ambition de lui ravir le pouvoir. Le malheureux père hésitait entre ses deux enfants. Mais un jour Persée accourt; dans un tournoi son frère, dit-il, a voulu le tuer, et la nuit suivante il a assailli sa demeure avec des gens armés. Philippe interroge; le crime semble prouvé; et le jeune prince ayant tenté de s'enfuir à Rome, le roi ordonna sa mort (181). Plus tard, il reconnut, dit-on, son innocence, et la douleur le conduisit au tombeau (179).

Persée hérita de sa haine et de ses projets. Il mit d'abord aux pieds du sénat sa couronne, comme faisaient alors tant de rois, et acheta par cette humiliation un repos de sept années, qu'il employa à réunir ses forces; mais il dut ne compter que sur lui seul. Ni l'Orient, ni l'Occident, ni la Grèce n'osèrent s'associer à sa dernière lutte. Partout régnaient la terreur et la lâcheté. Le sénat carthaginois reçut ses députés en secret, la nuit, en tremblant, et ne lui envoya rien. On lui promettait des secours après qu'il aurait vaincu. Cotys, roi des Odryses, fut le seul qui osa s'associer à sa fortune. Il eût pu obtenir les services des Bastarnes et de Gentios, roi d'Illyrie; mais il fallait payer fort cher une assistance équivoque; son vrai tort fut de s'être laissé

amuser par les négociations du sénat. Du reste, il eut l'honneur de mettre en grand émoi la victorieuse Rome, et de l'obliger à faire un effort énergique. Ses premières opérations, quoique tardivement engagées et mal poussées, furent heureuses (171 et 170). Il fallut pour l'abattre quatre années et quatre généraux, dont le dernier, Paul Émile, était un des plus habiles hommes de guerre des Romains. Au dernier jour enfin il montra un courage qu'on lui a injustement contesté, et on doit lui savoir gré d'avoir clos l'histoire de la Macédoine par une belle défaite.

Ce fut sous les murs de Pydna que se livra la dernière bataille. Une plaine s'étendait en avant de la ville, Persée y rangea ses troupes. Dans la nuit qui précéda l'action, une éclipse de lune alarma les Macédoniens; par l'ordre de Paul Émile, le tribun Sulpicius Gallus avait d'avance prédit et expliqué aux légionnaires ce phénomène. Quelques jours auparavant l'armée souffrait de la soif; le consul, guidé par la direction des montagnes, avait fait creuser dans le sable, et on avait trouvé de l'eau en abondance. Les soldats croyaient leur chef inspiré des dieux, et demandaient à grands cris le combat. Mais enfermé entre la mer, une armée de 45000 hommes et des montagnes impraticables pour lui s'il était vaincu, Paul Émile ne voulait rien donner au hasard; ce ne fut que quand il eut fait de son camp une forteresse, qu'il se décida à risquer une affaire décisive. Les Macédoniens attaquèrent avec fureur. La plaine étincelait de l'éclat des armes, et le consul lui-même ne put voir sans une surprise mêlée d'effroi les rangs serrés de la phalange, ce rempart hérissé de piques. Mais, dissimulant ses craintes, il affecta de ne mettre ni son casque ni sa cuirasse. D'abord la phalange renversa tout ce qui lui était opposé, mais le succès l'entraînant loin du terrain que Persée lui avait choisi, les inégalités du sol, le mouvement de la marche y ouvrirent des vides où Paul Émile lança ses soldats. Dès lors ce fut comme à Cynoscéphales; la phalange ébranlée, désunie, perdit sa force; au lieu d'une lutte générale, il y eut mille combats partiels, la phalange entière, c'est-à-dire 20000 hommes, resta sur le champ de bataille; 11000 furent

faits prisonniers. Les Romains n'avouèrent qu'une perte de 100 hommes (22 juin 168).

Du champ de bataille Persée s'enfuit à Pella; on lui conseillait de se retirer dans les provinces montagneuses qui touchent à la Thrace et d'essayer d'une guerre de partisans; il fit sonder à cet effet les dispositions des Bisaltes et engagea les habitants d'Amphipolis à défendre leur ville. Mais il n'essuya que des refus et de dures paroles; il apprit que toutes les places ouvraient leurs portes avant même d'être attaquées. Abandonné et sans ressources, il fit demander la paix au consul, et en attendant sa réponse, il se réfugia, avec sa famille et ses trésors, dans le temple sacré de Samothrace. Dans sa lettre, Persée prenait encore le titre de roi, Paul Émile la renvoya sans la lire; une seconde où ce titre était effacé obtint pour toute réponse qu'il devait livrer sa personne et ses trésors. Il essaya de fuir pour rejoindre Cotys en Thrace. Mais la flotte du préteur Octavius cernait l'île, et un Crétois, qui lui promit de l'enlever sur son navire, disparut avec l'argent porté d'avance à son bord. Enfin un traître livra au préteur les enfants du roi, et Persée lui-même vint se remettre entre ses mains avec son fils aîné. Paul Émile, touché d'une telle infortune, l'accueillit avec bonté, le reçut à sa table et l'invita à mettre son espoir dans la clémence du peuple romain (168).

En attendant l'arrivée des commissaires du sénat, Paul Émile parcourut la Grèce pour en visiter les merveilles. Il monta à Delphes, vit l'antre de Trophonios, Chalcis et l'Euripe, Aulis, le rendez-vous des mille vaisseaux d'Agamemnon, Athènes et le Pirée, Corinthe, encore riche de tous ses trésors d'art, Sicyône, Argos, Épidaure et son temple d'Esculape, Mégalopolis, la ville d'Épaminondas, Sparte et Olympie, évoquant partout les glorieux souvenirs et rendant lui-même hommage par son admiration à cette Grèce maintenant si abaissée. A Olympie, il crut voir Jupiter lui-même en voyant la statue que Phidias avait sculptée, et il sacrifia avec la même pompe qu'au Capitole. Il voulut vaincre aussi les Grecs en magnificence. Celui qui sait gagner des batailles, disait-il, doit savoir ordonner un festin et organiser une

fête. Il fit préparer à Amphipolis des jeux grecs et romains qu'il annonça aux républiques et aux rois de l'Asie, et auxquels il invita les principaux chefs de la Grèce. On y réunit de toutes les parties du monde les acteurs les plus habiles, des athlètes et des chevaux fameux. Autour de l'enceinte des jeux étaient exposés les statues, les tableaux, les tapisseries, les vases d'or, d'argent, d'airain et d'ivoire, et toutes les curiosités, tous les chefs-d'œuvre trouvés dans les palais de Persée. Les armes des Macédoniens avaient été réunies en un immense monceau, Paul Émile y mit le feu; et la fête se termina aux lueurs sinistres de l'incendie. Cet holocauste annonçait à la Grèce et au monde la fin de la domination macédonienne, comme l'incendie de Persépolis avait, un siècle et demi plus tôt, annoncé à l'Asie la destruction de l'empire des Perses.

La Macédoine et l'Illyrie furent déclarées libres et partagées, la première en quatre, la seconde en trois districts. On déchargea les habitants de la moitié des tributs qu'ils avaient payés à leurs rois; mais on ôta à ces royaumes toute vie nationale, en interdisant aux habitants des districts, sous peine de mort, de communiquer entre eux, et en exilant en Italie les principaux personnages.

La Macédoine et la Grèce réduites en provinces romaines (146-142).

Pour récompenser l'armée qui avait vaincu Persée, on lui abandonna l'Épire. Soixante et dix villes furent pillées et 150 000 habitants réduits en esclavage. En Étolie, des soldats romains massacrèrent tout le sénat, 550 membres. Ce qu'il y avait encore d'hommes considérés dans la Macédoine et la Grèce furent contraints de suivre Paul Émile à Rome. L'inquisition établie sur toute la surface du pays, contre les partisans secrets de Persée, travailla avec tant d'ardeur, que le contingent de suspects, pour les seuls Achéens, fut de 1000; Polybe était du nombre. En vain on réclama plusieurs fois leur mise en jugement ou en liberté, le sénat les retint dix-sept ans en Italie.

Pendant que les meilleurs citoyens vieillissaient et mou-

raient sur la terre étrangère, Callicratès, l'ami de Rome, restait à la tête du gouvernement de son pays; il y faisait bien mieux les affaires des Romains que si le sénat eût envoyé à sa place un proconsul. Quand le sénat permit enfin aux bannis de retourner dans leur patrie (151), ils n'étaient plus que 300. Cependant dans quelques-uns l'âge n'avait pas glacé le ressentiment : Diéos, Critolaos, Damocritos rentrèrent le cœur ulcéré, et par leur audace imprudente précipitèrent la ruine. Un aventurier, nommé Andriscos, qui se prétendait fils naturel de Persée, venait de soulever la Macédoine, où il s'était fait proclamer roi sous le nom de Philippe. Le sénat envoya contre lui une armée qu'il tailla en pièces (149); mais l'année suivante il fut vaincu et pris par Q. Cécilius Métellus. La Macédoine ne fut pourtant réduite en province romaine que six ans après.

Métellus y était encore quand un des bannis achéens, de retour d'Italie, Damocritos, fut élu stratége. Durant sa magistrature, l'éternelle querelle entre Sparte et la ligue se renouvela, grâce aux intrigues de Rome. Sparte voulut encore sortir de la commune alliance. Aussitôt les Achéens armèrent; mais les députés romains arrivèrent portant un décret qui séparait de la ligue Sparte, Argos et Orchomène. Les Achéens, irrités de cette intervention déloyale, accablèrent d'outrages les ambassadeurs, et retrouvant enfin quelque courage dans l'excès de l'humiliation, acceptèrent la guerre même avec Rome. Chalcis et les Béotiens s'associèrent à leur fortune; et quand Métellus descendit de la Macédoine avec ses légions, les confédérés marchèrent à sa rencontre jusqu'à Scarphée dans la Locride (147). Cette armée fut taillée en pièces; mais en armant jusqu'à des esclaves, Diéos réunit encore 14 000 hommes. Métellus voulut négocier; il repoussa toutes les ouvertures, et posté à Leucopétra, à l'entrée de l'isthme de Corinthe, il attendit le nouveau consul Mummius. Les Achéens avaient placé sur les hauteurs voisines leurs femmes et leurs enfants pour les voir vaincre ou mourir. Ils moururent. Corinthe fut prise, pillée, livrée aux flammes. Thèbes et Chalcis furent rasées; les ligues achéenne et béotienne furent dissoutes; toutes les

villes démantelées, désarmées et soumises à un gouvernement oligarchique, qu'il était plus aisé au sénat de tenir dans la dépendance que les assemblées populaires. La Grèce, enfin, forma, sous le nom d'Achaïe, une nouvelle province (146).

Quant aux auteurs de cette guerre, l'un, Critolaos, avait disparu à Scarphée; l'autre, Diéos, s'était donné la mort, qu'il n'avait pu trouver sur le champ de bataille. De Leucopétra il s'était enfui à Mégalopolis, avait égorgé sa femme et ses enfants, mis le feu à sa maison et s'était lui-même empoisonné. Ces hommes avaient appelé bien des maux sur leur pays; mais ils moururent pour lui. Le patriotisme et le dévouement absolvent de l'imprudence; et nous aimons mieux que la Grèce ait ainsi fini, sur un champ de bataille, que dans le sommeil léthargique où tant de peuples tombèrent à l'approche de la domination romaine. Les Achéens, restés seuls debout au milieu des peuples grecs abattus, devaient ce dernier sacrifice à la vieille gloire de la Hellade.

CHAPITRE XXI.

SOUMISSION AUX ROMAINS DES COLONIES GRECQUES D'ASIE, D'AFRIQUE ET DES GAULES.

Colonies asiatiques. — Cyrène, Sagonte et Marseille. — Colonies grecques d'Italie. — Colonies grecques en Sicile; Syracuse et les Denys.

Colonies asiatiques.

On a vu que les Grecs avaient couvert de leurs colonies toutes les côtes de la Méditerranée; quelques-unes des villes qu'ils y avaient fondées brillèrent quelque temps d'un vif éclat. Telles furent:

Dans l'Asie Mineure: Milet, Smyrne, Éphèse et Phocée;

En Afrique: Cyrène;

En Espagne: Sagonte;

En Gaule: Marseille;

En Italie: Crotone, Sybaris et Tarente;

En Sicile: Messine, Agrigente, et Syracuse. Parmi les îles grecques, celles qui jouèrent le rôle le plus important furent Corcyre (Corfou) dans la mer Ionienne; Samos, Rhodes et Cypre, le long des rivages de l'Asie Mineure.

Milet, célèbre par son immense commerce, ses trois cents comptoirs établis sur les côtes de l'Euxin, la mollesse de ses habitants et les riches tissus de laine qu'elle fabriquait, fut soumise par les Perses au temps de Cyrus. Athènes la délivra; Alexandre la soumit; Rome lui rendit cette ombre de liberté qu'elle laissait volontiers aux peuples qu'elle ne redoutait point. Thalès, un des plus grands hommes de la Grèce, était né dans ses murs, au septième siècle avant Jésus-Christ. Il fit d'importantes découvertes en mathématiques et prédit une éclipse de soleil.

Thalès fut mis au rang des *Sages*. On varie sur leur nombre comme sur leurs noms; les uns en nommaient sept, d'autres dix. Thalès de Milet, Bias de Priène, Pittacos de Mitylène et Solon d'Athènes étaient les seuls qu'on reconnût généralement. On leur adjoignait d'ordinaire Chilon de Sparte, Cléobule de Lindos et Périandre de Corinthe, qui fut pourtant un cruel tyran. On a conservé quelques-unes de leurs maximes:

« Connais-toi toi même;

« Rien de trop;

« L'infortune te suit de près;

« Qui donne la sagesse? l'expérience;

« La vraie liberté c'est une conscience pure.

Et encore le grand précepte:

« Ne fais pas toi-même ce qui te déplaît dans les autres. »

Bias, qui mettait les seuls biens dans l'intelligence, disait, sortant nu de sa ville natale prise par l'ennemi: « J'emporte tout avec moi. » Peut-être était-elle d'eux aussi cette inscription gravée sur la porte du temple de Delphes: « *Tu es,* » qui semble un écho de la Genèse, en ne reconnaissant l'existence absolue, éternelle qu'à la divinité seule.

Smyrne passa par de plus cruelles vicissitudes que Milet. Elle fut détruite par les Lydiens. Alexandre la rebâtit; un tremblement de terre la renversa encore, mais Marc Aurèle la fit reconstruire, et elle est aujourd'hui la ville la plus riche de l'empire turc en Asie. Elle prétendait avoir donné le jour à Homère.

Éphèse, comme Milet, n'est plus qu'un amas de ruines, et nulle cité ne l'égalait en magnificence. Son temple de Diane passait pour une des sept merveilles du monde. Un fou, Érostrate, l'incendia; Alexandre offrit de le rebâtir à ses frais, en ne demandant que le droit d'y placer son nom. Les Éphésiens répondirent comme les Athéniens à Périclès, par le refus de laisser cette gloire à un seul homme. Le temple avait 140 mètres de long sur 70 de large. La nef était portée par 127 colonnes de 20 mètres de hauteur. On y fit usage, pour la première fois, de l'ordre ionique. Éphèse obéit tour à tour aux Perses, aux successeurs d'Alexandre et, enfin, aux

Romains, après la défaite d'Antiochus le Grand, en 189 avant Jésus-Christ.

Phocée fut très-florissante au sixième siècle avant notre ère. Elle rivalisa alors d'activité et de puissance avec Milet. Tandis que les Milésiens exploraient tout le Pont-Euxin, les hardis navigateurs de Phocée allaient à l'ouest jusque sur les côtes d'Italie, de Corse, de Gaule, d'Espagne, et osaient même s'aventurer au delà des colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar). L'Espagne était alors très-riche en mines d'argent; aussi les Phocéens purent dans les premiers voyages emporter une telle quantité de ce métal précieux, qu'on disait qu'ils s'en étaient servis comme de lest et qu'ils en avaient chargé leurs ancres. Ils nouèrent de si intimes relations avec un roi de ce pays, que celui-ci voulut les décider à quitter leur patrie pour s'établir dans l'endroit de ses États qui leur plairait le plus. Ils n'y consentirent pas, mais acceptèrent de lui une grosse somme d'argent avec laquelle on entoura Phocée d'une haute et forte muraille.

Cette muraille ne put cependant les sauver. Cyrus fit assiéger leur ville par son lieutenant Harpagus. Quand ils virent qu'ils ne la pouvaient plus défendre, ils entrèrent en pourparlers avec Harpagus. Il leur demanda seulement d'abattre une des tours pour que les Perses eussent toujours libre entrée dans la ville. Mais eux, ne pouvant souffrir l'esclavage, le prièrent de leur accorder un jour pour délibérer, et, en attendant, de retirer ses troupes du pied des murs. Aussitôt que les Perses se furent éloignés, les Phocéens mirent leurs vaisseaux à la mer, y déposèrent leurs femmes, leurs enfants, leurs richesses et les statues des dieux, puis s'éloignèrent dans la direction de Chios. Arrivés dans cette île, ils demandèrent aux habitants de leur vendre quelques îlots du voisinage; les gens de Chios, peu touchés de l'héroïque résolution des Phocéens, refusèrent par un sentiment de basse jalousie. Ils craignirent d'établir près d'eux des rivaux de leur commerce.

Alors les Phocéens se décidèrent à émigrer en Corse, où ils avaient fondé vingt ans auparavant la ville d'Alalia. Mais, avant de s'y rendre, ils voulurent revoir Phocée une der-

nière fois. Ils y retournèrent, et la trouvant occupée par une garnison perse, ils immolèrent cette troupe aux mânes de leurs pères, puis jetèrent dans la mer une masse de fer rougie au feu, en faisant le serment de ne retourner à Phocée que le jour où cette masse de fer reviendrait à la surface de l'eau. Malgré ces terribles imprécations, une partie ne put résister au désir de demeurer aux lieux qui les avaient vus naître; ils se séparèrent de la flotte pour rentrer à Phocée; les autres continuèrent leur route vers l'ouest, s'établirent en Corse et combattirent longtemps contre les Carthaginois et les Étrusques, qui dominaient dans ces mers. Ils se mêlèrent peu à peu avec les populations de la Corse et de l'Italie, ou gagnèrent Marseille, la plus renommée de leurs colonies.

Les premiers continuèrent l'existence de Phocée, qui passa, comme les autres cités de cette région, de la domination d'Alexandre sous celle des Romains. Il existe encore aux mêmes lieux une ville de Fochia avec quelques milliers d'habitants.

Cyrène, Sagonte et Marseille.

Hérodote raconte ainsi la fondation de Cyrène: Grinos, roi de l'île de Théra (Santorin), une des Cyclades, se rendit un jour à Delphes pour offrir un hécatombe au dieu; parmi ceux qui l'accompagnaient était un citoyen nommé Battos. Quand la Pythie eut répondu à ses questions, elle ajouta qu'il devait bâtir une ville en Libye. « Mais, seigneur, répondit le roi des Théréens, je suis trop vieux et trop pesant pour me mettre en voyage: donnez un tel ordre à un de ces jeunes gens plus en état que moi de l'exécuter. » En disant ces mots, il indiquait de la main Battos. De retour à Théra, on négligea l'oracle, car les habitants, qui ne savaient pas où la Lybie était située, n'osèrent faire partir une colonie pour un lieu inconnu. Cependant il arriva que, durant sept années consécutives, il ne tomba point de pluie dans l'île, et que les arbres y séchèrent tous, à l'exception d'un seul. Les Théréens consultèrent de nouveau l'oracle, et la Pythie leur reprocha de n'avoir pas obéi au dieu. Ils se mirent alors en

quête de quelqu'un qui connût la Lybie. Après quelques informations recueillies en Crète, ils équipèrent deux vaisseaux sous la conduite de Battos, qui fonda la ville de Cyrène (632) dans une des plus fertiles et des plus délicieuses régions d'Afrique. Quatre autres s'y élevèrent bientôt : Apollonie, qui servit de port à Cyrène, Barcé, Tauchira et Hespéris. Ces villes soumirent à leur influence les nomades qui les entouraient.

Les Perses établirent leur autorité dans la Cyrénaïque, sous Darius, mais la perdirent après leurs grandes défaites en Grèce. Les Ptolémées s'emparèrent ensuite de ce pays, et un d'eux en fit un royaume particulier pour son fils Appion. Ce prince, se voyant sans enfants, légua ses États aux Romains (96 ans avant J. C.).

A Cyrène naquirent un grand mathématicien, Ératosthène, et un poëte remarquable, Callimaque. Ératosthène sut le premier mesurer un degré du méridien, et construisit une carte du monde alors connu qui servit longtemps. Callimaque a beaucoup écrit, mais il ne reste de lui que trente et une épigrammes, une élégie et quelques hymnes. On le regardait comme le premier des poëtes élégiaques de la Grèce, pour l'élégance de son style.

Un autre citoyen de Cyrène, Aristippe, fut un philosophe célèbre. Sa morale n'était pas rigoureuse, et il hantait très-volontiers les grands; mais il se dédommageait par des bons mots des caprices auxquels il était forcé de se soumettre. Un jour, après avoir vainement supplié Denys le Tyran d'épargner un de ses amis, il se jeta à ses pieds, et obtint enfin cette grâce. On le blâmait de s'être ainsi humilié devant un homme. « Est-ce ma faute, répondit-il, si Denys a les oreilles aux pieds? » Une autre fois, le tyran ne lui donna à table que le dernier rang. « Vous voulez honorer cette place, » lui dit-il.

Sagonte, bâtie en Espagne par une colonie que les habitants de l'île de Zacynthe y envoyèrent, est célèbre par le siége qu'elle soutint contre Annibal, et qui fut cause de la seconde guerre punique. Plutôt que de se rendre, les habitants incendièrent eux-mêmes leur ville, et ne livrèrent au

vainqueur que des ruines fumantes, avec un mémorable exemple de patriotisme.

Les Grecs plaçaient une gracieuse histoire à l'origine de Marseille. Un marchand phocéen, Euxène, aborda, disaient-ils, sur la côte gauloise, à quelque distance de l'embouchure du Rhône. Il était sur les terres du chef des Ségobriges, Nann, qui reçut bien l'étranger et l'invita au festin des fiançailles de sa fille. L'usage voulait que la jeune vierge vînt elle-même offrir une coupe à celui des hôtes de son père qu'elle choisissait pour époux. Quand elle entra, à la fin du repas, tenant la coupe pleine, ce fut devant le Phocéen qu'elle s'arrêta. Nann accepta le choix de sa fille; il donna à l'étranger le golfe où il avait pris terre. Euxène y jeta les fondements de Marseille. Cette ville atteignit à un haut degré de puissance et fut, par sa marine, la rivale de Carthage et des Étrusques dans la mer qui baigne les côtes de la Gaule et du nord de l'Espagne. Son gouvernement intérieur fut remarquable par sa sagesse et sa douceur. Le glaive destiné aux exécutions était rongé par la rouille, tant il servait rarement. Quand un étranger entrait dans la place, il était obligé, s'il portait des armes, de les laisser aux gardiens des portes, qui les lui rendaient au départ.

Marseille, par crainte de ses belliqueux voisins, les Gaulois, se lia de bonne heure à la politique des Romains et guida leurs légions quand elles commencèrent la conquête de la Gaule. Durant les guerres civiles, elle prit parti pour Pompée, et eut l'honneur de soutenir contre César un siége mémorable. Dès lors elle devint peu a peu une cité romaine. Sous les empereurs, ses écoles étaient si florissantes, que la jeune noblesse de Rome faisait le voyage de Marseille, comme auparavant elle allait à Athènes, pour s'y instruire dans les lettres grecques.

Lucien raconte l'histoire suivante:

Un Massaliote, Ménécratès, était fort riche et exerçait dans la cité une charge considérable; mais ayant proposé un décret contraire aux lois établies, il fut par le sénat privé de ses biens et de ses honneurs. Il s'en désola moins pour lui-même que pour sa fille, car elle était si laide et si con-

trefaite, qu'il avait espéré à peine, avec toutes ses richesses, pouvoir l'établir, et qu'il se désolait de penser que, lui mort, elle resterait sans soutien.

Mais Ménécratès avait un ami, Xénothémis, qui ne l'abandonna point quand il le vit dans l'infortune. Xénothémis était le plus beau jeune homme et le plus riche citoyen de Marseille. Il fit préparer un grand festin, y invita Ménécratès et sa fille, en disant à son ami qu'il lui avait trouvé un gendre. A la fin du repas, après les libations, il remplit sa coupe, et la présentant à Ménécratès : « Reçois, lui dit-il, cette coupe de la main de ton gendre, car j'épouse aujourd'hui ta fille Cydimaque ; » et il ajouta, pour ne pas humilier la fierté de son ami devenu pauvre : « Tu sais bien qu'il y a longtemps que cela est convenu entre nous, et que j'ai déjà reçu de toi vingt-cinq talents pour sa dot. » En même temps, malgré les instances contraires de Ménécratès, il présenta à l'assemblée Cydimaque comme son épouse.

Depuis ce jour, il ne cessa de montrer à la fille de son ami la plus tendre affection et les égards qu'il aurait eus pour la personne la plus distinguée de la ville. Il fut récompensé de sa généreuse conduite, car il eut un fils de la plus remarquable beauté et d'une précoce intelligence. Quand l'enfant fut en âge de pouvoir prononcer quelques paroles, le père, après l'avoir habillé de deuil avec une couronne d'olivier sur ses beaux cheveux, le conduisit au milieu des sénateurs pour qu'il implorât leur pitié en faveur de son aïeul. La charmante figure de l'enfant, ses sourires au milieu des larmes, ses prières, excitèrent la compassion de l'assemblée. Le sénat remit à Ménécratès sa condamnation, et lui rendit ses honneurs et ses biens.

Colonies grecques d'Italie.

Les Hellènes étaient venus en tel nombre s'établir dans l'Italie méridionale, que le pays avait pris d'eux le nom de Grande-Grèce. On y trouvait en effet Cumes, Naples, Crotone, Sybaris, Tarente, Locres, Rhégium, et vingt autres cités grecques. La plupart de ces villes subsistent encore,

et les traces de l'idiome hellénique, parlé il y a vingt siècles dans ce pays, ne sont pas aujourd'hui même effacées partout.

Cumes, sur la mer Tyrrhénienne, fut la plus ancienne et longtemps la plus prospère; Naples ensuite l'effaça. Toutes deux subirent les premières la domination de Rome.

Crotone et Sybaris se disputèrent la prépondérance dans le Bruttium. Sybaris s'était élevée à un tel degré de puissance qu'elle commandait, dit-on, à vingt-cinq villes, et pouvait armer 300 000 combattants : mais la richesse la corrompit. Ses habitants furent bientôt renommés pour leur mollesse: c'est un d'eux qui se plaignait qu'une feuille de rose, qui s'était trouvée sur sa couche, l'empêchait de dormir. Comment s'étonner qu'avec de telles mœurs Sybaris n'ait pu sauver sa liberté? Les Crotoniates la détruisirent.

Crotone s'élevait dans la partie orientale du Bruttium; Milon, le fameux athlète, était un de ses citoyens. Les Crotoniates étaient renommés à cause de leur force et de leur goût pour les études philosophiques. Pythagore, qui vint se fixer au milieu d'eux, réforma leurs mœurs et leurs lois. Ils vainquirent Sybaris, mais ne purent résister aux Romains.

Tarente fut fondée vers l'an 707, durant la première guerre de Messénie, par des colons lacédémoniens, sur une étroite péninsule, au fond du golfe qui porte ce nom. Comme elle avait le meilleur port de cette côte, le commerce y afflua, et son territoire, extrêmement fertile, put nourrir une population nombreuse, qui, fière de sa richesse et de sa force, se crut l'égale des Romains. Un jour Tarente s'interposa d'une manière hautaine entre les Romains et les Samnites. Une autre fois elle laissa insulter grossièrement les ambassadeurs du sénat. Quand les légions vinrent demander réparation, elle ne sut qu'appeler à son aide Pyrrhus, roi d'Épire, prince aventureux qui courait sans cesse d'une entreprise à l'autre (280).

Les Tarentins croyaient que Pyrrhus allait se battre pour eux et qu'ils n'auraient qu'à payer ses soldats; mais le lendemain de son arrivée il fit fermer les bains, les théâtres, et força les Tarentins à prendre les armes. Ils ne lui furent

d'aucun secours. Vainqueur une première fois des Romains, mais au prix de la moitié de son armée laissée sur le champ de bataille, il finit par être battu, et Tarente vit les légions au pied de ses murs. Il lui fallut, après un long siége, ouvrir les portes et accepter la loi de Rome (272 av. J. C.).

Locres, fondée dans le Bruttium (Calabre) par des Locriens de la Grèce, vers le milieu du huitième siècle avant notre ère, souilla ses commencements par une perfidie. Les Locriens, dit Hérodote, avaient juré aux Sicules, sur les terres desquels ils étaient débarqués, de garder la paix avec eux tant qu'ils auraient la terre sous les pieds et la tête sur les épaules; mais chacun d'eux avait de la terre dans sa chaussure et une tête d'ail sur ses épaules. Croyant s'être mis, par ce stratagème, en règle avec la bonne foi et avec les dieux, ils attaquèrent les Sicules à la première occasion favorable et les dépouillèrent. Pourtant beaucoup de Sicules furent admis dans la nouvelle cité, qui prit et garda plusieurs de leurs coutumes.

Pour obtenir un remède à de longues dissensions, les Locriens consultèrent l'oracle de Delphes; il leur répondit de chercher un législateur. Ce fut au berger Zaleucos qu'ils s'adressèrent. On prétendit que Minerve l'avait inspiré et lui avait dicté ses lois en songe. Il les écrivit et les promulgua en 644, vingt ans avant Dracon, dont il eut toute la sévérité. Elles étaient précédées d'un magnifique préambule sur la divinité. L'ordonnance de l'univers, disait-il, prouve invinciblement son existence; et il montrait les vertus que les dieux exigent des citoyens et des magistrats. Les Locriens restèrent si attachés à leurs vieilles lois, qu'à en croire Démosthène, le citoyen qui voulait proposer une disposition nouvelle se présentait à l'assemblée une corde au cou. Si sa proposition passait, il avait la vie sauve; si elle était rejetée, on l'étranglait sur l'heure.

Rhegium était une colonie de Chalcidiens auxquels des Messéniens se mêlèrent. Ces deux villes entrèrent de bonne heure dans l'alliance de Rome. De la première, il ne reste plus que des ruines; mais Reggio est une des plus riches cités

de l'Italie méridionale; et elle commande toujours le passage du détroit.

Colonies grecques en Sicile; Syracuse et les Denys.

Les brigandages des pirates étrusques, qui couraient incessamment les mers de l'Italie, et d'effrayantes traditions, rendues populaires par les poëmes d'Homère, sur la taille gigantesque et la férocité des habitants de la Sicile, écartèrent longtemps les Grecs des pays de l'Occident. Un hasard fit tomber cet épouvantail : l'Athénien Théoclès, jeté par les vents sur les côtes de la Sicile, observa que, loin de répondre aux terribles peintures qu'on en faisait, les habitants étaient d'une grande faiblesse et offriraient une proie facile. Au retour, il raconta ce qu'il avait vu, et le beau ciel, la richesse, l'exubérante fertilité de cette île. Des habitants de la ville de Chalcis, en Eubée, auxquels se joignirent des gens de l'île de Naxos, consentirent à suivre Théoclès. Ils abordèrent à la côte orientale de la Sicile, et y fondèrent la ville de *Naxos* (735), qui plus tard donna naissance à *Léontion* et à *Catane*.

Les traces de Théoclès furent bientôt suivies par des Doriens de Corinthe. En 734, la peste ravageait cette ville; la Pythie, consultée, ordonna à un des plus riches citoyens, nommé Archias, de s'exiler. Il avait tué le jeune Actéon, dont le père, n'ayant pu obtenir justice, se tua lui-même aux jeux isthmiques, en chargeant Neptune de le venger. Le gouvernement de Corinthe, qui n'avait pas osé punir le coupable, redouta l'effet de cette malédiction paternelle et força Archias à se bannir. Il partit, emmenant avec lui une troupe de Corinthiens, laissa en chemin une partie de ses compagnons dans l'île de Corcyre, et vint aborder à la côte orientale de la Sicile. Il y trouva une île nommée Ortygia, de trois kilomètres de circonférence, placée à l'entrée d'un vaste port que la mer creusait derrière elle, et si proche de la terre ferme par une de ses extrémités qu'on put dans la suite l'y réunir par un pont. Plus tard, une source abondante et pure, la fontaine Aréthuse, y coula et inspira aux poëtes de

gracieux récits[1]. Archias fonda en ce lieu une ville qui fut appelée, du nom d'un lac voisin, *Syracuse*. On a vu (p. 69) les colonies qu'à son tour elle fonda.

Syracuse ne jeta un grand éclat qu'après que Gélon, tyran de la ville de Géla, eut fait reconnaître son autorité aux Syracusains. Ce fut lui qui gagna sur Hamilcar et les Carthaginois la grande victoire d'Himère, dans le même temps que les Grecs battaient à Salamine la flotte de Xerxès (480). Il exigea, dit-on, parmi les conditions de paix qu'il imposa aux vaincus l'abolition des sacrifices humains; s'il obtint cette promesse, elle fut du moins bien mal exécutée par les Carthaginois. Syracuse, que Gélon avait sauvée et agrandie, lui rendit après sa mort les honneurs divins accordés aux héros, et laissa son frère Hiéron succéder à son pouvoir (479). Ce fut l'époque de la plus grande puissance de Syracuse. Sur un message d'Hiéron, Anaxilaos, tyran de Zancle et de Rhegium, laissa les Locriens en paix; Cumes, que les Carthaginois et les Étrusques attaquaient, fut sauvée par sa flotte. Pindare chanta cette victoire, et un casque de bronze, offrande d'Hiéron, trouvé dans les ruines d'Olympie, en a conservé jusqu'à nous le témoignage. Cruel, mais magnifique, Hiéron attirait à Syracuse les grands poëtes, Pindare, Simonide et Eschyle. La tyrannie de son frère Thrasybule, qui lui succéda, amena une révolution. Tous les Grecs de l'île aidèrent les Syracusains à chasser le tyran (465). La royauté fut abolie, et le gouvernement démocratique établi dans toutes les cités. Mais des troubles ensanglantèrent longtemps la ville qui ne recouvra que peu à peu son ancienne puissance. L'expédition dirigée contre elle par les Athéniens faillit causer sa perte. La désastreuse issue de cette entreprise mit au contraire le sceau à la gloire et à la puissance de Syracuse.

Quelque temps après, elle voulut réformer ses lois et confia ce soin à un de ses citoyens, Dioclès. Nous connaissons mal la législation de Dioclès. Sa mort seule suffirait pour

1. Cette source arrivait de la terre ferme. On a récemment retrouvé les ruines de l'aqueduc. Ses fondements entrent à 8m,50 de profondeur dans la terre, et l'aqueduc s'élève à 5 mètres au-dessus du fond de la mer.

son éternel honneur. Afin d'éloigner des délibérations du peuple toute possibilité de violence militaire, il avait défendu sous peine de mort aux citoyens de paraître en armes sur la place publique. Un jour qu'il revenait d'une expédition, il entendit gronder l'émeute sur la place, et voulant l'apaiser, il y courut sans songer qu'il était armé. « Dioclès, lui crièrent aussitôt ses ennemis, voici que toi-même tu violes ta loi. — Non, répondit-il, je la confirme; » et aussitôt il se perça le sein. Les Syracusains lui élevèrent un temple, et la plupart des villes de Sicile adoptèrent ses lois. D'autres écrivains attribuent ce trait à Charondas.

En 410 les Carthaginois reparurent en Sicile, d'où ils auraient voulu chasser les Grecs, afin de posséder seuls cette grande île. Annibal, petit-fils de cet Hamilcar qui avait été vaincu et tué par Gélon à la bataille d'Himère, s'empara d'abord d'Égeste, puis de Sélinonte, qu'il rasa après en avoir égorgé la population.

A Himère, il se montra un moment moins cruel, il arracha 3000 des habitants aux mains de ses soldats, mais ce fut pour les conduire au lieu où son aïeul avait été tué, et les y faire égorger après d'affreuses tortures. Dans la ville, il ne laissa pas pierre sur pierre. On voit encore les ruines qu'il a faites.

Encouragés par ces succès, les Carthaginois s'avancèrent avec 120 000 hommes contre Agrigente. C'était une des cités les plus riches, mais aussi une des plus efféminées du monde. Il avait fallu rendre une ordonnance pour défendre aux Agrigentins d'avoir, en veillant aux portes et sur les murailles plus d'un matelas, d'une couverture et de deux traversins. Aussi Agrigente, à l'approche des Carthaginois, avait fait provision de mercenaires, comptant qu'ils se battraient pour elle : ils la trahirent. La population n'eut que le temps de fuir durant la nuit. La ville fut détruite, et de tant d'opulence il ne resta que des ruines (406).

Cet événement mit l'effroi dans Syracuse; une assemblée fut convoquée : personne n'osait ouvrir un avis. C'est alors que parut Denys, fils d'un ânier, dit-on, et qui avait été greffier. Il avait attiré sur lui l'attention par de nombreux traits

de courage, et son audace lui avait déjà donné un grand ascendant sur le peuple. Il se leva, accusa hautement les généraux de trahison, se fit nommer à leur place, et usant peu de temps après du stratagème dont Pisistrate s'était servi, il obtint une garde de 600 hommes, qu'il porta à 1000. Il les choisit parmi les plus pauvres et les plus résolus, les couvrit de vêtements magnifiques et les enivra d'espérances. Alors il s'établit dans l'île d'Ortygie, où étaient tous les arsenaux et qui commandait le grand port. La foule aveugle s'était donné un tyran.

Denys chercha la paix pour avoir le loisir d'affermir son pouvoir. Une peste qui survint le servit à souhait. Les Carthaginois, voyant leur armée décimée, prêtèrent l'oreille à ses propositions. Un traité fut conclu, qui le reconnaissait comme maître de Syracuse (405).

Pour n'avoir rien à craindre d'une révolte, il fortifia l'île d'Ortygie. Ce fut sa citadelle; il en fit sortir tous les anciens habitants, dont ses mercenaires prirent la place. La précaution était bonne; car, peu de temps après, le peuple, soulevé par ses exactions, l'eût chassé s'il n'avait pris refuge dans son fort. Il craignit même d'y être forcé, et il discutait déjà avec ses amis sa mort ou sa fuite. « Il faut vaincre ou mourir ici, dit un d'eux; ta robe de roi doit être ton linceul. » Des mercenaires, qu'il soudoya avec l'or des Syracusains, le délivrèrent.

Il eut la sagesse de ne point souiller son triomphe par des actes de vengeance. Mais, à quelques jours de là, comme les habitants étaient répandus dans la campagne pour la moisson, il fit visiter toutes les maisons et enlever toutes les armes. De minutieuses précautions mirent sa vie à l'abri des assassins, mais non à l'abri de la crainte, du soupçon, des terreurs.

Si Denys était tyran, c'était un tyran actif. Il entoura Syracuse de remparts formidables, et essaya de chasser les Carthaginois de la Sicile. Une bataille navale gagnée par Himilcon, amena ce général jusque dans le port de Syracuse. Il débarqua, dressa sa tente dans le temple de Jupiter Olympien, et fortifia son camp avec les pierres des tombeaux.

Les Grecs attribuèrent à ces sacriléges la peste qui bientôt dévora l'armée carthaginoise, et qui, en y jetant la terreur, y fit oublier la discipline et la vigilance. Denys en profita pour diriger par terre et par mer une double attaque, pendant une nuit sans lune. Une partie de la flotte ennemie fut incendiée, et le peu de soldats que les Carthaginois purent armer furent battus, rejetés dans leur camp et détruits jusqu'au dernier (394).

Au lieu de pousser vivement sa victoire, Denys fit la paix avec les Carthaginois, et tourna ses armes contre les Grecs italiotes. Rhegium, Crotone, tombèrent en son pouvoir; sa flotte ravagea les côtes du Latium et de l'Étrurie. Du seul temple d'Agylla il emporta 1000 talents.

Revenant avec un bon vent de cette expédition sacrilége, il disait à ses courtisans : « Voyez comme les dieux protégent les impies! » A Syracuse, il avait déjà volé à Jupiter son manteau d'or massif, qu'il remplaça par un manteau de laine, « l'autre étant trop froid en hiver et trop lourd en été. » Esculape perdit aussi sa barbe d'or, « parce qu'Apollon n'ayant pas de barbe, il n'était pas convenable que le fils en portât, » et Junon Lacinienne sa robe d'un si merveilleux travail, que les Carthaginois l'achetèrent 120 talents.

Denys régna 38 ans. Sa domination fut stérile pour Syracuse autant qu'impitoyable. Et qu'a-t-elle été pour lui-même? Brave en face de l'ennemi, il fut dans son intérieur assiégé de continuelles terreurs. Il n'osait confier sa tête à un barbier, et se faisait brûler la barbe par ses filles avec des coquilles de noix ardentes. Il portait toujours une cuirasse sous ses vêtements et faisait visiter toutes les personnes admises en sa présence, même son frère, qu'il finit par proscrire, même son fils. Sa chambre était environnée d'un large fossé, sur lequel il y avait un pont-levis, et quand il haranguait le peuple, c'était du haut d'une tour. Il demandait un jour à Antiphon quelle était la meilleure espèce de bronze : « Celle dont on a fait les statues d'Harmodios et d'Aristogiton, » répondit celui-ci. Ce mot lui coûta la vie; il alla rejoindre les 10000 victimes du tyran.

Il reste pourtant une vive image des terreurs de Denys,

l'histoire, si elle est vraie, d'une épée suspendue par un fil au-dessus de la tête de ce Damoclès, imprudent courtisan, qui avait vanté le bonheur des princes et obtenu une heure de royauté. Assis à une table splendide, entouré d'esclaves qui accomplissaient tous ses désirs, il leva les yeux, au milieu du festin, et perdit, à la vue de ce fer menaçant, toute sa joie.

Son fils, Denys le jeune, n'avait que des vices, sans une qualité; aussi fut-il dépouillé au bout de quelques années du pouvoir que son père lui avait légué. Un vertueux citoyen, Dion, qu'il avait exilé, revint du Péloponnèse pour délivrer sa patrie, et réussit à chasser le tyran (357), mais il déplut au peuple par son austérité et fut assassiné. Denys profita des troubles qui suivirent sa mort pour rentrer dans la ville (346). L'exil ne lui avait rien appris; il montra tant de cruauté, que les Syracusains se soulevèrent de nouveau et le forcèrent à se renfermer dans la citadelle.

Timoléon fut alors désigné par les Corinthiens pour rendre la paix à la ville qu'ils avaient fondée. C'était un homme vertueux, énergique, dévoué à la liberté, à laquelle il avait immolé son propre frère, pour l'empêcher de saisir dans Corinthe la tyrannie. Il sut persuader à Denys de lui livrer la citadelle, et l'ancien tyran fut transporté avec ses trésors à Corinthe, où il vécut en simple particulier (343). Le premier soin de Timoléon fut de renverser le fort que la tyrannie s'était construit. Sur son emplacement on éleva des portiques et des tribunaux. Mais, cette ville affranchie, il fallait la repeupler; car les révolutions avaient fait émigrer une partie des habitants. L'herbe croissait dans les rues désertes de Syracuse, et les animaux sauvages venaient jusqu'aux portes de la ville, dans les champs restés incultes. Timoléon écrivit par toute la Grèce pour engager des colons à venir se fixer dans Syracuse. 60000 répondirent à son appel. Il leur distribua des terres et leur donna des lois.

Après avoir rétabli l'ordre dans Syracuse, Timoléon tenta de le rétablir dans la Sicile. Il réduisit les tyrans des villes à vivre en simples particuliers, et il remporta une brillante victoire sur une armée de 70 000 Carthaginois. Alors, regar-

dant sa tâche comme terminée, il se démit de ses pouvoirs. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, respecté de tous les habitants de l'île, qui venaient le consulter sur les traités, sur les partages de terres et les lois. Un jour, deux orateurs osèrent l'accuser de malversations. Le peuple indigné se soulevait contre eux. Timoléon l'arrêta. « Je n'ai affronté, dit-il, tant de dangers que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre les lois et de dire librement sa pensée. »

Les Syracusains honorèrent jusqu'à son dernier jour leur libérateur, sollicitant ses conseils, et conduisant vers lui les étrangers qui passaient par leur ville, comme s'ils n'eussent plus rien à leur montrer quand ils leur avaient fait voir une des gloires les plus rares dans la Grèce et partout, le héros de la probité et du désintéressement politiques.

Dans les derniers temps de sa vie, Timoléon devint aveugle; les Syracusains continuèrent à le consulter dans toutes les affaires importantes. Alors des députés lui amenaient un char qui le conduisait jusqu'au milieu de la place publique; la délibération s'ouvrait; Timoléon donnait son avis, que la foule attentive recevait avec respect et suivait toujours. Il mourut ainsi plein de gloire et d'années (337), laissant sa patrie d'adoption heureuse, grande et libre, et une mémoire sans tache, malgré la farouche vertu qu'un jour il avait montrée.

Ses funérailles se firent au milieu d'un immense concours et avec tout l'appareil des plus grandes solennités. Quand le corps eût été placé sur le bûcher, un héraut s'avança et dit : « Le peuple de Syracuse a consacré 200 mines d'argent[1] pour honorer par une pompe funèbre Timoléon le Corinthien : il a décrété qu'au jour anniversaire de sa mort on célébrerait à perpétuité des jeux de musique, des combats gymniques et des courses de chevaux, parce qu'il a renversé les tyrans, vaincu les barbares, repeuplé de grandes cités et rendu aux Grecs de Sicile leurs lois et leurs institutions. »

1. La mine valait 100 drachmes ou 87 francs, et était la soixantième partie du talent.

Après Timoléon, l'histoire de Syracuse s'obscurcit. On entrevoit seulement que cette ville retomba dans la confusion et l'anarchie. Un tyran en sortit encore, Agathocle, qui dans sa jeunesse avait exercé la profession de potier. Il se signala, comme Denys l'Ancien, par son courage; comme lui gagna les soldats, et par eux saisit le pouvoir. Pour être maître de la ville, il lui fallait une armée, pour avoir une armée, il lui fallait la guerre. Il la fit aux Carthaginois. Vaincu dans une grande bataille, il fut assiégé dans Syracuse. Il conçut alors le projet le plus hardi : rendre à Carthage siége pour siége, en portant sous ses murs le théâtre de la guerre.

Sans confier à personne son dessein, il équipe une flotte montée par 14 000 hommes, sort du port, trompe la flotte ennemie à la faveur d'une éclipse, et aborde en Afrique. Alors saisissant une torche, il déclare à ses soldats qu'il a fait vœu à Cérès et à Proserpine, pendant la traversée, de sacrifier ses vaisseaux, et il y met le feu; ses officiers l'imitent; ses soldats, transportés d'enthousiasme, jurent de ne quitter l'Afrique que maîtres de Carthage.

Ils y marchent aussitôt. Deux cents villes, dit-on, sont prises ou passent dans son alliance. Les Numides lui fournissent des troupes. Ophellas, gouverneur de Cyrène, lui amène 20 000 hommes, et les Carthaginois effrayés abandonnent Syracuse. Mais, pour n'avoir pas à partager avec Ophellas, Agathocle le fait assassiner dans une sédition. Ce meurtre détache de lui une partie de ses nouvelles troupes; de mauvaises nouvelles qui arrivent de Sicile l'obligent à passer dans l'île. En son absence, ses lieutenants sont battus en Afrique. Il accourt; ses soldats rebelles l'emprisonnent. Redevenu libre, il s'échappe sur une trirème, qui le ramène à Syracuse (307), tandis que ses fils sont égorgés par les soldats, et que Carthage remercie ses dieux sanguinaires en leur immolant les plus beaux des prisonniers syracusains.

Agathocle, après ce désastre, devint atroce. Pour venger ses fils il inonda Syracuse de sang : tous les parents des soldats de l'armée furent mis à mort. Il périt lui-même

empoisonné par un de ses fils, et fut dit-on placé sur le bûcher avant d'avoir rendu le dernier soupir (289).

C'est peu d'années après que les Syracusains appelèrent Pyrrhus, roi d'Épire. Il refoula les Carthaginois à l'ouest, mais un échec qu'il essuya devant Lilybée, l'empêcha d'achever la délivrance de l'île, et il se retira, comme il était venu, en aventurier, pillant les temples sur sa route.

On connaît le mot qu'il dit en quittant la Sicile : « Quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! »

Pour tenir tête à Carthage, maîtresse incontestée de l'Afrique et des deux tiers de la Sicile, il ne suffisait plus de Syracuse. Elle le sentit si bien qu'elle renonça elle-même à son ancienne politique, et que sous Hiéron, qui la gouverna sagement de 275 à 215, elle se résigna d'abord au rôle d'alliée des Carthaginois contre Rome, d'où venait désormais le plus grand danger. Vaincu avec eux, Hiéron obtint des Romains cinquante ans de paix, et la domination paisible de plusieurs villes siciliennes : période qui nous mène jusqu'en 212, où Syracuse, après avoir bravé toutes les forces d'Athènes, et tant de fois celles de Carthage, succomba sous l'épée de Rome. Du moins à la dernière page de son histoire parut un grand nom : celui d'Archimède, puissant géomètre, qui la défendit deux ans contre Marcellus.

CONCLUSION.

Le créateur de la comédie grecque, Épicharme, disait il y a vingt-quatre siècles : « Tous les biens s'achètent aux dieux par le travail. » Ce que le poëte disait, la Grèce le fit. C'est par une activité dont nul peuple n'avait encore donné l'exemple que les Grecs parvinrent à se placer si haut parmi les nations. Ils couvrirent les côtes de la Méditerranée de cités florissantes. Ils firent d'un pays étroit et pauvre le maître du monde par les armes et le commerce, mais surtout par la civilisation.

Dans les sciences, ils ont à peu près créé, en établissant les méthodes, c'est-à-dire les moyens de perfectionnement, les mathématiques, la géométrie, la mécanique et l'astronomie, ébauchées seulement par l'Égypte et l'Assyrie ; ils ont commencé la botanique et la médecine.

Si, pour les sciences, nous sommes allés beaucoup plus loin en marchant dans la voie ouverte par Hippocrate, Archimède, Aristote et Hipparque, celle de l'observation patiente et du raisonnement pur, dans les lettres, dans les arts, dans la philosophie, les Grecs sont restés les maîtres éternels : Romains et modernes, tous n'ont été que leurs élèves.

Ils ont porté à la perfection le poëme épique (Homère); l'élégie (Simonide); l'ode (Pindare); la tragédie, dont Eschyle, Sophocle et Euripide avaient su faire une grande fête religieuse, patriotique et morale ; la comédie (Aristophane, Ménandre); l'histoire (Hérodote, Thucydide); l'élo-

quence de la tribune (Démosthène, Eschine); celle du barreau (Isocrate, Lysias).

Pour les arts, le monde suit encore leur impulsion et imite leurs modèles. Nous copions leur architecture en variant leurs trois ordres, et leurs statues mutilées sont la plus belle décoration de nos musées.

En philosophie, comme ils n'avaient point de livres saints, par conséquent, ni corps de doctrines arrêtées, ni classe sacerdotale gardant avec jalousie pour elle seule le dogme et la science, ni aristocratie sociale limitant le champ de la pensée, ils laissèrent aux esprits la liberté la plus entière. Aussi ont-ils constitué la philosophie morale et politique dans son indépendance. Ils en firent le domaine de tous et ne lui assignèrent d'autre but que la recherche de la vérité. Par là, ils ouvrirent à l'intelligence un immense horizon. Ce que le sentiment seul atteignait vaguement, la raison alla le saisir, et avec quelle puissance? Vingt siècles ont-ils beaucoup ajouté aux découvertes philosophiques des Hellènes?

Enfin telle était la fécondité de cet heureux génie, que sur les ruines mêmes de la société grecque a poussé cette belle doctrine morale du stoïcisme qui, combinée avec l'esprit chrétien et modifiée par lui, peut faire encore les grands caractères et honorer l'humanité.

Mais il y a des ombres à ce tableau. Comme théoriciens politiques, ils ont été admirables, surtout Aristote, et ils n'ont su organiser que des *cités*. L'idée d'un grand *État* leur était antipathique, et jamais, si ce n'est pour un moment aux guerres médiques, ou trop tard au temps de la ligue achéenne, jamais ils n'ont consenti à unir fraternellement leurs forces et leurs destinées. Aussi ont-ils perdu leur indépendance le jour où se forma à leurs portes et avec les ressources de leur civilisation, la monarchie militaire, à demi barbare, à demi hellénique des Macédoniens. Rome eut moins de peine encore à les réduire.

La religion grecque si favorable à l'art, à la poésie, ne le fut pas à la vertu. En représentant les dieux, personnifica-

tions des forces de la nature, comme livrés aux plus honteuses passions, commettant le vol, l'inceste, l'adultère, respirant la haine, la vengeance, elle obscurcissait la notion du juste et légitimait le mal par l'exemple de ceux qui auraient dû être la représentation du bien. Alors, par le développement parallèle, mais en sens contraire des légendes divines et de la raison humaine, il arriva que le polythéisme grec se trouva dans cette condition, mortelle pour un culte, que la religion fut d'un côté et la morale de l'autre. Celle-ci attaqua celle-là et en eut raison : les dieux tombèrent de l'Olympe et l'herbe poussa aux parvis des temples. C'eût été bien si ces dieux détrônés avaient été remplacés par la conscience humaine qu'un viril enseignement aurait éclairée et purifiée. Cet enseignement viril, il se trouvait çà et là, dans les paroles des poëtes et des philosophes; mais la foule ne les écoutait pas. Livrée aux superstitions honteuses par où finissent, pour les faibles, les grandes croyances, elle resta sans défense, quand les tentations mauvaises lui vinrent avec la corruption asiatique que lui avait inoculée la conquête d'Alexandre. L'or déprava tout : les hommes et les institutions. Ces mercenaires des Séleucides et des Ptolémées, ces ministres de débauches dans les voluptueuses cités de l'Asie, ces hommes sans patrie depuis qu'ils étaient sans liberté perdirent, avec les mâles vertus, le généreux dévouement qui les avaient faits si grands à Marathon et aux Thermopyles, le respect de soi, le culte du beau et du vrai qui avaient formé tant de bons citoyens et préparé tant de chefs-d'œuvre. La Grèce produisit bien encore de loin en loin un homme supérieur, comme une terre longtemps féconde, mais épuisée, continue à donner quelques fruits savoureux; pour la multitude, n'ayant plus rien de ce qui fait tenir un peuple debout, son âme s'abaissa: elle n'honora qu'un dieu, le plaisir, avec les servilités et les bassesses qui composent son cortége. « La patrie, dit un poëte de cette triste époque, elle est où l'on vit bien. » Et ceux qui ne pouvaient bien vivre avec une fortune ramassée çà et là dans le sang ou la boue, s'arrangèrent pour vivre aux dépens d'autrui. Dans le haut empire romain, les héritiers d'Aristide,

de Périclès et de Phocion eurent toutes les industries malsaines en partage, et dans le bas empire ce grand esprit grec finit par ce qui est le précurseur des dernières ruines, par l'esprit byzantin.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

CARTES, PLANS ET GRAVURES

CONTENUS DANS L'HISTOIRE GRECQUE.

CARTES.

PLANS.

GRAVURES.

1





1





